SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und
umweltstiftung
leipziger land

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und umweltstiftung leipziger land

CEREMONIES
ET
COUTUMES
RELIGIEUSES
DE TOUS LES
PEUPLES DU MONDE.

CEREMONIES

ET

COUTUMES

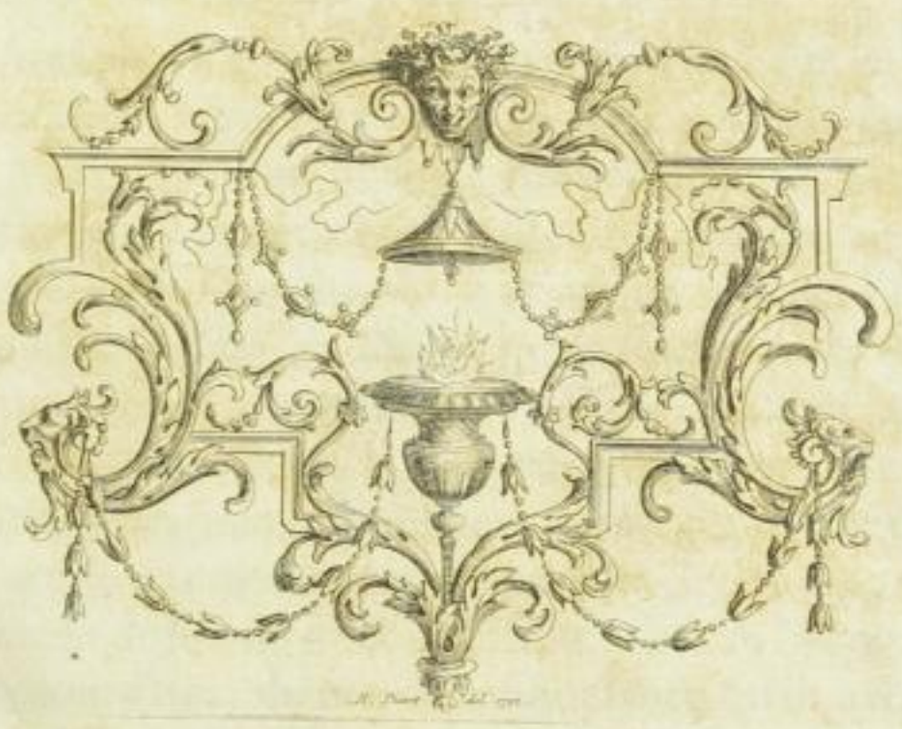
RELIGIEUSES

DE TOUS LES

PEUPLES DU MONDE.

CEREMONIES
ET
COUTUMES
RELIGIEUSES
DES
PEUPLES IDOLATRES
Repreſentées par des Figures deſſinées de la main de
BERNARD PICARD:
Avec une Explication Hiſtorique, & quelques Diſſertations curieuſes.

TOME PREMIER,
PREMIERE PARTIE.
Qui contient les Ceremonies Religieuſes des Peuples des Indes Occidentales.



A AMSTERDAM,
Chez *J. F. BERNARD*,
M. DCCXXIII.

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und
umweltstiftung
leipziger land

III 7867/292 m
BIBLIOTHEK DES INSTITUTS FÜR LEHRERBILDUNG DRESDEN

HOMERI OPERA

ILIAS

PEOPLES IDOLATRIES

RELIGIOUS

CUSTOMS

ET

CEREMONIES

DISSERTATION
SUR LES
PEUPLES
DE
L'AMERIQUE

Et ſur la Conformité de leurs Coutumes avec celles des autres Peuples anciens & modernes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine des Americains.

SI les Anciens ont excellé en quelque choſe ſur les Modernes, on peut décider hardiment que ce n'eſt pas du côté de la Navigation: ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Antiquité ne nous conteſteront pas cet article. Que les Anciens aient trafiqué aux Indes, qu'ils aient doublé le Cap de Bonne Eſperance, qu'ils aient connu l'Iſlande ſous le nom de *Thule*, qu'ils ſoient entrés dans l'Ocean Hyperboreen ou glacé, qu'ils aient reconnu le Cap *Tabin* bien loin au delà du Fleuve *Oby*, à la bonne heure: mais tout cela n'eſt pas à comparer aux decouvertes des Modernes: & quand même les premiers auroient eu une connoiſſance beaucoup plus étendue qu'on ne leur attribue ordinairement ſur cet article, ils n'auroient pas été en état d'en profiter, à cauſe de la lenteur & des défauts de leur Navigation, dont perſonne ne diſconvient aujourd'hui, du peu de connoiſſance qu'ils avoient des vens, & de la prévention qui regnoit chez eux au ſujet de la Zone Torride qu'ils croioient inhabitée: ſans parler des bornes étroites de leur Aſtronomie. Toutes ces raiſons prouvent aſſés qu'ils n'étoient pas en état de ſoutenir de longues entrepriſes ſur mer, & par conſequent, qu'ils ne pouvoient connoître que par haſard des terres auſſi éloignée, que

l'Amerique. Il eſt preſqu'inutile de renouveller ici ce qui a été dit ſur ce ſujet, ni de nous étendre ſur une matiere qui nous meneroit fort loin, ſi nous nous engagions à la ſuivre, mais il ſuffit de dire qu'on n'y voit aucune aparence que les Anciens aient eu des correſpondances regulieres avec les habitans du Continent que nous appellons Nouveau Monde; ni qu'ils aient jamais formé le deſſein d'y envoier des Colonies. Ainſi la prophetie de Seneque le Tragique, & ce que l'on trouve dans Elien, Platon & quelques autres, touchant des Terres inconnues, ne doit être regardé que comme des conjectures, ou comme le fruit de leur imagination: mais comment l'Amerique s'eſt elle peuplée? & quand elle l'a été, comment a t'elle perdu ſes premieres habitudes, & negligé une correſpondance qui pouvoit ſe perpetuer de pere en fils à la faveur de la tradition? C'eſt-là ce que nous ignorons, & ſur quoi nous allons donner quelques remarques, qui rouleront principalement ſur l'origine des Americains. Après cela nous en donnerons quelques autres ſur la conformité des Coutumes de ces Peuples avec celles des Peuples de nôtre Hemiſphere.

Purchas dans ſon *Recueil de Voiages* croit que l'Amerique n'eſt habitée que depuis quelques ſiécles, & ſe fonde ſur ce que ce Continent ne s'eſt pas trouvé auſſi peuplé dans le tems de ſa decouverte, qu'il auroit dû l'être, s'il avoit commencé à ſe peupler du tems d'Abraham, ou même ſeulement du tems de la naiſſance du Sauveur. S'il eſt vrai, dit-il, que ce Continent ſoit habité depuis les premiers ſiécles du Monde, d'où viennent ces grands vuides dans le millieu de l'Amerique? & pourquoi ces Païs, d'ailleurs ſi beaux, ſi fertiles & ſi agreables, n'ont ils pas reçu dans leur ſein des Colonies, qu'ils méritoient infiniment mieux que les parties Septentrionales de l'Europe & de l'Aſie? Les Mexicains, qui ſe regardent comme le plus ancien Peuple de l'Amerique, & qui prétendent avoir envoié des Colonies dans le Perou & dans le Chili, ne trouvent pas même une antiquité de dix Siécles. Ces raiſons ne ſont pas convaincantes. 1. Il ſe peut fort bien que l'Anthropophagie de la plus part de ces Peuples, les guerres cruelles qu'ils ſe font continuellement & (*a*) les ſacrifices d'hommes aient contribué depuis long-tems au défaut d'habitans dans le Nouveau Monde. 2. Il eſt vrai que l'Hiſtoire du Mexique & du Perou, qui ſont les deux principales Monarchies de ce Nouveau Monde, ne remonte pas fort haut: mais eſt-ce une preuve capable de perſuader que ces deux Etats ſont reſtés deſerts & inhabités pendant quatre ou cinq mille ans, & ne doit on pas croire plûtôt, que la barbarie des premiers habitans a fait negliger à ceux-ci le ſoin de tranſmettre à la poſterité l'hiſtoire de leur origine? Les Chroniques de la plus grande partie des Peuples de l'Europe ne vont pas au delà des tems de la Republique Romaine, & le grand *Odin*, Legiſlateur des Païs Septentrionaux, trouve difficilement deux mille ans d'Antiquité. Rome & la Grece remontent plus haut, mais elles ont bien de la peine à trouver mille ans de ſuperiorité ſur les autres Peuples de l'Europe: après cela on ne trouve chez eux que fables & illuſions. Enfin, excepté les Juifs & les Chinois, aucun peuple ne peut ſe vanter d'une certitude hiſtorique de quatre mille ans: encore faut il paſſer aux Chinois une infinité de faits qu'on n'eſt pas en état de leur conteſter, faute de connoître aſſés leur Hiſtoire & le progrés de leurs ſciences.

On aura d'ailleurs beaucoup de peine à ſe perſuader, que les établiſſemens des Peuples en Amerique ne ſoient pas l'affaire d'une longue ſuite de ſiécles, ſi l'on conſidere que dans les premieres decouvertes les Eſpagnols ont trouvé les Iles de l'A-

(*a*) L'année que les Eſpagnols entrerent dans le Mexique on y avoit ſacrifié plus de trente mille ames aux Idoles.

l'Amerique auſſi peuplées que le Continent, & ſi l'on a égard à cette grande diverſité de langues que les Voïageurs y remarquent, laquelle ne peut s'être formée au point où elle eſt en ſept ou huit cens ans de tems. Ceux qui ont étudié les progrés des langues vivantes ſavent aſſés que le François, l'Italien, l'Anglois, & quelques autres Dialectes du Latin, de l'ancien Saxon ou de l'Alleman ne s'étant formés que depuis huit ou dix ſiécles n'ont pû perdre juſqu'à preſent les marques ſenſibles de leur origine, & cela juſtifie l'antiquité des Langues Americaines, dont la diverſité pourroit bien être le fruit de la premiere confuſion des langues.

Il y a beaucoup d'apparence que les premieres Colonies de l'Amerique s'y ſont rendues par terre, & que s'il y en eſt allé par mer, c'eſt plûtôt par accident que de propos deliberé. Il eſt très poſſible (*a*) que des Matelots Pheniciens ou Carthaginois y aient été jettés par l'orage, qu'ils s'y ſoient établis par neceſſité & qu'ils y aient perdu leur langue & le peu de teinture qu'ils pouvoient avoir des arts & des ſciences de leur Païs: ce qui eſt d'autant plus facile à croire, que de tout tems les gens de mer ont été fort ignorans & preſque barbares. Les Peruviens conſervoient autrefois des traces de ces navigations forcées: Les premiers Auteurs Eſpagnols qui ont recueilli les debris de leur Hiſtoire parlent de gens venus du côté de la mer, qui dans la ſuite ſubjuguérent le Païs. La tradition leur faiſoit regarder comme des geans des hommes qui leur paroiſſoient extraordinaires dans leur origine, & peut-être étoient ils de veritables geans, puiſqu'on nous aſſure qu'on a déterré des os monſtrueux en grandeur du côté de *Puerto Vieio* & dans la Vallée de *Tumbez*. Il y a tel ſavant dans le monde qui, charmé de cette decouverte, appelleroit ces Geans un reſidu des Enfans d'*Anac* dont il eſt parlé dans le Livre du Deuteronome, & conjectureroit enſuite à perte de vue que les pauvres Cananéens dépoſſedés par Joſué allerent ſe refugier au *Perou*. Parlons ſerieuſement: les *Balſes*, les *Pirogues*, les Canots ſont à peine capables de ſoutenir une navigation de quelques lieues: ni ceux d'Aſie, ni ceux d'Afrique, ni aucun Européen n'ont pû haſarder de franchir une vaſte étendue de mer ſur des vaiſſeaux d'une pareille conſtruction: & comme d'autre côté il ne paroît pas que les Indiens Occidentaux aient jamais connu d'autres batimens; on croit facilement, que ſi tant eſt qu'un orage ait jetté quelques miſerables ſur une côte deſerte du Nouveau Monde, dans un tems où l'on n'entendoit preſque point la conſtruction des vaiſſeaux, ils ont bientôt été forcés d'oublier leurs premieres habitudes & de ſe conſoler de cette

 per-

(*a*) Pluſieurs ſavans ont crû que l'Amerique avoit été peuplée par les Pheniciens & les Carthaginois. Ils ſe ſont fondés ſur les grandes navigations de ces peuples, qui équipoient des flottes conſiderables qu'ils envoioient au delà du Détroit de *Gibraltar*, des Iles *Canaries* & de celles du *Cap Vert*, connues des Anciens, à ce que l'on croit, ſous le nom d'Iles *Gorgades*. Il eſt bien vrai que les Iles du *Cap Verd* ſont les Terres les plus voiſines de l'Amerique, mais cela ne veut pas dire que les Pheniciens aient viſité les Côtes de l'Amerique. Pour les courſes de ces Pheniciens au delà des Iles *Gorgades*, elles pouvoient s'étendre vers le Midi, plûtôt que vers l'Occident. Ce ſeroit alors dans les parties Meridionales de l'Afrique qu'il faudroit chercher les Terres inconnues que les Pheniciens ont decouvertes ſelon les Anciens. D'autre côté s'il eſt vrai que les *Antilles* leur aient été connues ſous le nom d'*Iles Heſperides*, & que la navigation, qui n'eſt aujourd'hui que de 25 a 30. jours depuis les *Gorgades* aux *Heſperides*, ait été pour eux de quarante, terme peu long eu égard à leur peu d'experience; on ne voit que les ſeuls Carthaginois qui aient été à portée d'entreprendre de pareils voiages. La ſituation de leur Païs & les talens qu'ils ſe connoiſſoient pour le commerce pouvoient leur avoir donné l'envie de courir cette étendue de mer qui eſt entre l'Afrique & le Nouveau Monde, après avoir établi une correſpondance aſſés reglée entre Cadix & les *Caſſiterides*, qui ſont nos Açores. Si tout cela étoit veritable, il pourroit bien être que les Carthaginois & les autres Pheniciens établis en Afrique & en Eſpagne euſſent tranſporté des habitans aux Açores, aux Antilles &c. & même de là au Continent de l'Amerique. Dans la ſuite, après avoir fait une courſe de pluſieurs centaines de lieuës depuis les Côtes d'Afrique juſqu'au Golphe de Mexique, il n'étoit pas impoſſible que ces Navigateurs eſſaiaſſent d'en faire une autre juſqu'à la Côte du Continent.

perte par la propagation de leur eſpece dans des terres où la fortune les avoit conduit malgré eux.

Dans le fond il eſt plus naturel de faire prendre la voie de terre aux premieres Colonies du Nouveau Monde; on élude par là les difficultés qu'on pourroit faire ſur le paſſage des bêtes ſauvages. Cependant on ne ſauroit dire quand cette tranſinigration s'eſt faite, & peut-être eſt elle à peu prés auſſi ancienne que le deluge, dont les Peruviens ont conſervé (*a*) quelque connoiſſance; c'eſt-là la ſeule trace qui ſoit reſtée chez eux de ce qui s'eſt paſſé dans la premiere antiquité, car du reſte les Annales Peruviennes renferment à peine l'Hiſtoire de quatre Siécles: mais quelles Annales? Les *Guappas* ou *Quippos*, c'eſt-à-dire de certains cordons avec des nœuds deſtinés à marquer les évenemens. Nous en parlerons dans la ſuite: mais avant que de nous déterminer ſur l'origine des Americains, il eſt bon de voir ſi le prétendu rapport que l'on trouve entre les mœurs & les coutumes des Americains & des Pheniciens peut faire ſoutenir raiſonnablement que ceux-ci ſont les peres des premiers.

Nous ne diſons rien du rapport que l'on a trouvé dans la coutume de ſe loger ſous des cabanes & de changer de demeure: les Americains ont cette conformité avec les *Nomades*, avec les Arabes Scenites, avec les Scytes &c. comme avec les Pheniciens. La comparaiſon qu'on pourroit faire de l'Idolatrie de ces Peuples ſe peut faire auſſi à celle des autres Peuples de nôtre Hemiſphere. Voici un rapport qui ſeroit beaucoup plus remarquable, ſi l'on pouvoit en juſtifier la verité. C'eſt celui des Langues. Sans étaler ici une érudition que les Etymologiſtes prodiguent aſſés volontiers, nous nous contenterons de dire, qu'une douzaine de mots, dont le ſon & la ſignification ſont les mêmes dans les langues de deux peuples éloignés, n'eſt gueres capable de prouver qu'ils ſoient d'une même tige: mais cependant s'il étoit vrai que les Carthaginois, après avoir decouvert les *Heſperides*, euſſent reconnu le Continent de l'Amerique, ils pourroient bien y avoir laiſſé leur langue avec une partie de leur monde, & cette langue pourroit bien s'y être préſqu'entierement perdue dans les langues Americaines au point de n'y plus ſubſiſter qu'en une douzaine de mots. Eſſaions de ſoutenir cette eſpece de paradoxe; quoique dans le fond nous ſoions aſſés convaincus que les établiſſemens de l'Amerique ſe ſont faits par terre, & que les Pheniciens d'Afrique n'y ont eu que très peu de part. 1. Il eſt certain qu'avec le tems la Langue Pheniciene ſe corrompit de telle ſorte en Afrique, qu'elle devint un jargon mêlé de Lybien & d'autres jargons des Peuples voiſins. 2. Cette langue, qui dégeneroit de la ſorte, étant portée en Amerique par un petit nombre de gens qui (*b*) s'y établirent, ſe perdit bientôt ſans doute, & ne laiſſa que de foibles reſtes d'elle même. On prendra ceci pour un badinage: mais enfin ce que nous avançons n'eſt pas impoſſible. Après tout quel ſavant oſera dire que les Langues des Païs les plus voiſins de l'Afrique ne ſoient pas mêlées de mots Puniques, & Lybiens, ou même Cantabres corrompus; & qui eſt celui qui peut ſe vanter d'avoir examiné aſſés à fond le génie & les étymologies de ces Langues Americaines, pour pouvoir decider enſuite que l'on n'y trouve point de trace des Idiomes d'Afrique & des lieux que les Carthaginois ont occupé

(*a*) Ils diſent que ſix perſonnes ſe ſauverent d'un deluge univerſel, & que ces ſix perſonnes retablirent le Genre humain; que *Mangocapac* premier Incas étoit deſcendu d'une de ces ſix perſonnes &c.

(*b*) *Emanuel de Moraes* croit que la beauté du climat aiant attiré beaucoup de Carthaginois en Amerique, la Republique, qui craignoit de perdre ſes habitans fut obligée de defendre ces voiages ſous peine de mort. Après cela les Colonies abandonnées devinrent ſauvages, les familles ſe ſeparerent & ſe diſperſerent. On corrompit ſon language, on inventa des mots nouveaux, & l'on ſe fit avec le tems un jargon qui n'étoit ni Punique, ni Americain.

cupé en Eſpagne ? On pourroit pouſſer beaucoup plus loin ces conjectures, ſi la langue des Antilles ne s'étoit perdue après la deſtruction que les Eſpagnols ont faite des habitans de ces Iles.

Quelques Auteurs croient que les Americains doivent leur origine à la diſperſion des dix Tribus des Iſraëlites. On en a dit quelque choſe dans la *troiſiéme Diſſertation touchant les Ceremonies des Juifs*. Il eſt vrai qu'on a trouvé des traces de Judaïſme dans le *Jucatan* & ſur les Côtes de la Mer du Sud; par exemple une eſpece de Circonciſion qui pouvoit bien être l'effet de la neceſſité, ſans qu'il fut neceſſaire de l'aller puiſer dans le Judaïſme. (*a*) *Emanuël* de *Moraes*, Portugais qui avoit long tems voiagé en Amerique, a taché de prouver que les Juifs & les Carthaginois ſont les Peres communs des Americains. Nous venons de rapporter dans une remarque ſon ſentiment touchant la tranſmigration des Carthaginois. Voici ce qu'il allegue pour défendre celle des Juifs au Breſil. Les Breſiliens, dit-il, ne ſe marient que dans leurs familles, comme les Juifs ne ſe marioient que dans leurs Tribus. Les uns & les autres appellent leurs oncles peres & leurs tantes meres, les couſins freres &c. les uns & les autres donnent un mois au grand deuil & portent des robes qui leur deſcendent juſqu'aux talons. C'eſt peu de choſe que ces rapports, dont les uns ſont forcés & les autres entierement faux. Nous en laiſſons le jugement au lecteur.

Le grand Grotius veut (*b*) que les Americains de Panama ſoient originaires de Norwege. Les Norwegiens allerent d'abord en Iſlande: d'Iſlande ils paſſerent en Groenland par la Frieſlande: de Groenlande ils ſe repandirent dans l'Eſtotiſlande, qui fait partie du Continent de l'Amerique Septentrionale, & de là ils envoierent des Colonies dans l'Iſthme de Panama. Il faut avouer qu'une choſe ſemble prouver que les Peuples de Panama & de Mexique ſont originaires du Nord: c'eſt la tradition des Mexicains, qui declarerent autrefois aux Eſpagnols que leurs Anceſtres étoient venus du Nord. A l'égard de l'Eſtotiſlande, on nous dit qu'il y a en ce Païs-là une Ville appellée *Norumbegue*, laquelle conſerve encore dans ſon nom des marques du paſſage des Norwegiens. Malheureuſement pour cette opinion il n'y a pas la moindre trace de ville dans les parties Septentrionales de l'Amerique, & ſi l'on en excepte ceux qui habitent dans les Villes bâties par les Européens, les autres Naturels du Païs forment tout au plus des Villages d'un certain nombre de feux. D'ailleurs ce que *Zeni*, qui le premier découvrit la Frieſlande & l'Eſtotiſlande, rapporte de ces découvertes paroît un roman auſſi fabuleux du moins que la *découverte de la Terre Auſtrale* par *Sadeur*. De *Laat* dans ſa Diſſertation ſur l'Origine des Americains nous paroît avoir bien refuté les raiſons que *Grotius* allegue pour prouver que les peuples de *Mexique* & du *Panama* ſont originaires de Norwegue.

Pour ce qui eſt des Peruviens & des autres peuples de l'Amerique Meridionale, Grotius a prétendu prouver qu'ils ſont originaires de la Chine. Le génie vif & pénetrant des uns & des autres, leur commune Idolatrie à l'égard du Soleil, les caracteres hieroglyphiques de ces deux peuples, & plus que tout cela le voiage de *Mancocapac*, qui vint d'*outre-mer* peupler le *Perou*, & ſe rendit le Legiſlateur de ſes habitans, ont paru à ce grand homme des raiſons propres à défendre ſon opinion.

De *Laat* repond que les Peruviens n'ont jamais aproché de l'habileté des Chi-

(*a*) Cité par *Purchas*.
(*b*) Cité par *Montanus* Auteur d'une Deſcription de l'Amerique en Hollandois.

Chinois, & qu'il s'en faut de beaucoup que l'on n'ait trouvé au *Perou* d'auſſi beaux Ouvrages qu'à la Chine : mais on pourroit fort bien lui repliquer, qu'il ne s'enſuit point de cette raiſon, que les Peruviens ne ſont pas iſſus des Chinois. Les Peruviens ne ſeroient pas le premier peuple qui auroit dégeneré de ſon origine. Il ajoute, qu'avant l'arrivée des Eſpagnols ils ignoroient entierement l'uſage des batimens à voile, & qu'il n'y a point d'apparence que les Peruviens euſſent entierement oublié leur Patrie & l'art de naviger ; ſurtout ſi l'on conſidere qu'à cauſe des vens qui ſouflent ordinairement de l'Eſt ſous la Ligne, il eſt plus facile d'aller du Pérou à la Chine que de la Chine au Pérou. Les Jonques Chinoiſes ſont peu propres à traverſer cette vaſte étendue de mer qui regne entre la Chine & le Pérou, & d'ailleurs il étoit bien plus naturel aux Chinois d'aller débarquer du monde au Mexique à cauſe que ce Païs eſt beaucoup plus voiſin de la Chine. L'Adoration du Soleil n'a rien de commun chez les Peruviens avec l'Idolatrie des Chinois qui ne rendent aucun culte à cet Aſtre : au lieu qu'il eſt adoré par pluſieurs peuples de l'Amerique Septentrionale, d'où il y a beaucoup d'apparence que les Peruviens ſont venus par l'Iſthme de *Panama*. Il eſt étonnant que *Grotius* ait attribué l'uſage de l'écriture à ce Peuple ; puiſque l'Ynca *Garcilaſſo* dit poſitivement dans ſon hiſtoire qu'ils ignoroient l'art d'écrire. *Mancocapac* n'étoit point Chinois. Les Peruviens le diſoient (*a*) né d'un rocher, qu'ils montrent encore aujourd'hui prés de *Cuſco*.

Il faut convenir que l'origine des Americains eſt fort obſcure : elle le ſeroit moins ſi l'enfance de ces peuples avoit été moins ſauvage, & ſi dans la ſuite ils avoient connu les ſecours dont les Peuples de nôtre Hemiſphere ſe ſont ſervis pour conſerver leur hiſtoire. L'Amerique ne nous fournit aucun Monument. Ses peuples vivoient au jour la journée, ſans ſe ſoucier ni du paſſé ni de l'avenir, & c'eſt ainſi que vivent encore les Sauvages qui habitent dans les Païs où les Européens n'ont pas pénetré. Rendons nous juſtice : nos origines ſont elles fort claires ? Connoit on celles des François, des Eſpagnols & des Allemans ? Les tenebres des premiers habitans de l'Europe ne ſont elles pas impenetrables ? Toute la difference que nous voions entre les Americains & nous, c'eſt que le Chriſtianiſme a fixé l'Epoque de nos Hiſtoires & nous a forcé, pour ainſi dire, d'abandonner à l'érudition des Critiques les fables & les prodiges du Paganiſme qui l'ont précedé. Les tems de l'Idolatrie Européne ſont une ſource inépuiſable de conjectures & de fables dont les Greqs & les Romains ne ſont pas exemts ainſi qu'on l'a dit, puis qu'on ne peut commencer la veritable hiſtoire de Greqs qu'à la premiere Olympiade, & celle des Romains qu'à la fondation de Rome. Voici les conjectures que nous allons produire ſur l'origine des Americains. Il y a beaucoup d'apparence que l'Amerique s'eſt trouvée auſſi peuplée qu'aujourd'hui quelques ſiécles après le déluge. La formation des Etats le ſuivit de prés, mais elle ſe fit ſucceſſivement, à meſure que les familles ſe diviſoient & que les enfans devenant eux-mêmes peres d'une nombreuſe lignée ſe virent obligés de s'éloigner du Païs de leur naiſſance. Les Etats ſe formerent par ces ſeparations auxquelles l'ambition & le deſir d'être maître pouvoient dés lors contribuer. Cependant il eſt vraiſemblable que l'Aſie n'envoia des Colonies qu'après s'être vue dans la neceſſité de chaſſer des enfans qui devenoient en état de s'établir par eux-mêmes. Ces établiſſemens étoient d'abord très faciles. On s'adonnoit uniquement à l'Agriculture ; on paſſoit ſa vie à mener paitre des troupeaux, & c'eſt par les moiens que ces occupations ruſtiques pouvoient fournir à des gens dont les paſſions étoient encore

(*a*) *Coreal* Voiages aux Indes Occidentales. To. 2. Ch. 8.

core aſſés neuves, que s'eſt faite la premiere conquête des Terres de l'Aſie & l'envoi des premieres Colonies. Un Berger, Chef d'une nombreuſe famille, Maître de pluſieurs troupeaux, & qui ſe trouvoit bien établi en Chaldée envoioit un de ſes enfans, ou quelqu'autre perſonne de ſa dépendance à pluſieurs lieuës de chez lui avec un détachement de bœufs, d'anes & de chameaux. Le troupeau marchoit, paiſſant à petites journées & s'éloignoit inſenſiblement du véritable proprietaire. Cependant le détachement augmentoit : de ce troupeau naiſſoit un autre troupeau. Le Berger, qui n'étoit d'abord que commis, devenoit lui même maître & pere de famille : il ſe retranchoit à ſon tour une partie de ſon bien, le donnoit en heritage à l'enfant qu'il vouloit dépaïſer, ou le cedoit à quelque Commis qui alloit s'établir plus loin. Nous préſumons que de cette maniere cent ans ſuffirent pour peupler beaucoup plus que médiocrement l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, & cent autres pour peupler le Continent de l'Amerique. Suppoſons pour cet effet qu'au tems du Deluge (*a*) Sem, Cham & Japhet aient eu chacun douze enfans, & que ces enfans aient tous été en état de ſe marier dans l'eſpace de quinſe à dix huit ans après le Deluge. Il eſt très poſſible que douze ans après leurs mariages ils ſe ſoient vûs une poſterité de quatre cent trente deux perſonnes. De cette maniere Noë peut s'être trouvé Chef de plus de cinq cent perſonnes dans l'eſpace de trente années, & ſi l'on ſuppoſe alors dix enfans à chacun des arrierepetits fils de Noë, ces quatre cent trente deux perſonnes peuvent avoir donné la vie à quatre mille trois cent vint enfans en dix ans de tems. Tout cela peut s'être fait dans l'eſpace d'un demi ſiécle : ainſi en les multipliant toûjours par dix, & laiſſant vint à vint cinq ans d'intervalle d'une generation à l'autre, l'Aſie, l'Europe & l'Afrique peuvent avoir contenu quatre cent trente deux millions de perſonnes cent cinquante ans après le Deluge. Il nous ſemble que cela ne ſauroit être conteſté, quand même on n'auroit égard qu'au cours ordinaire de la generation : il eſt vrai qu'on donne dix enfans à chaque Chef de famille, & qu'il ſe peut que pluſieurs de ces Chefs en aient eu beaucoup moins ; mais en recompenſe combien n'en voit on pas aujourd'hui qui en ont au delà de dix, & ſi l'on fait attention à ce que raconte M. *Burnet* (*b*) touchant M^rs^. *Tronchin* & *Calandrin* de Geneve, dont le premier „ à l'age de 75. ans s'eſt vû 115. enfans ou perſonnes mariées à ſes en- „ fans, qui le pouvoient appeller pere, & l'autre à 47. ans ne laiſſoit pas d'a- „ voir 105. perſonnes pour ſes neveux ou pour ſes niéces par ſes freres & par „ ſes ſœurs „ ſi dis-je l'on fait attention à ces deux exemples, on trouvera que nôtre calcul eſt au deſſous du mediocre pour un tems où la miſere & les ſoucis de la vie n'avoient pas encore détruit la vigueur des hommes, ni introduit la neceſſité de ſe priver du mariage, qui eſt la voie legitime de la generation, dans la crainte de ne pouvoir nourrir ſa famille : mais quand même la generation des hommes ſe ſeroit faite pendant cent cinquante années d'une maniere beaucoup plus imparfaite que nous ne l'avons ſuppoſée & qu'elle n'auroit produit que quatre cent millions d'hommes ; quand même de quatre cent millions on en rabatroit encore trente pour les morts prématurées ou violentes, les maladies, & les guerres, qui vraiſemblablement n'étoient pas auſſi ſanglantes alors qu'elles l'ont été dans la ſuite ; il eſt très poſſible que de trois cent ſoiſſante dix millions d'hommes il s'en ſoit détaché quelques millions pour aller chercher fortune en Amerique. Sup-

(*a*) L'Ecriture ne parle pas des enfans des trois fils de Noë : mais en cette occaſion ſon ſilence & les femmes qu'elle donne aux trois fils de Noë permettent la conjecture qu'on avance ici.

(*b*) *Voiage d'Italie & de Suiſſe.* P. 397. Edit. de 1718.

poſant enſuite que la generation ait beaucoup ſoufert des fatigues de ces voiages & du changement de Climat &c. il ſe trouvera pourtant que dans l'eſpace de cinquante ans dix ou douze millions d'hommes auront tout au moins pû fournir à l'Amerique quarante millions d'enfans. On ne doit pas regarder tout ce que nous avançons ici comme un Paradoxe, ni former contre nôtre ſupputations de difficultés qui ne ſont appuiées que ſur le cours de la vie humaine d'aujourd'hui. Les hommes d'alors n'avoient pas encore inventé toutes les irregularites qui, en abregeant la vie, ont abregé la generation. La vie champêtre des premiers ſiécles, l'indolence des Americains, qui a paſſé de pere en fils, juſqu'à leur derniere poſterité, & la tranquilité de ces peuples dégagés des ſoucis qui nous conſument, n'étoient pas capables de ruiner la ſanté des hommes & de les vieillir avant le tems. Nous n'en dirons pas davantage ſur une matiere qui nous meneroit trop loin. Il nous ſuffit d'avoir prouvé qu'il eſt poſſible & même vraiſemblable que cette partie du Monde ait commencé de ſe peupler environ cent quarante ans après le Deluge, & quelques années après la confuſion des langues.

Ces Colonies paſſerent du Nord de l'Aſie en Amerique par la Tartarie. Diverſes raiſons apuient cette opinion. 1. Le P. *Hennepin* rapporte (*a*) „ qu'étant „ parmi les *Iſſatis* & les *Nadoueſſans*, il y vint quatre Sauvages en Ambaſſade „ chez ces peuples. Ils venoient de plus de cinq cent lieuës du côté de l'Oueſt. „ Ils avoient marché quatre Lunes. Ils ajoutoient, continue t'il, que leur Païs „ étoit à l'Oueſt, & que nous étions au Levant à l'égard de leurs contrées, „ qu'ils avoient toûjours marché pendant ce tems-là ſans s'arrêter que pour dor- „ mir & pour tuer à la chaſſe de quoi ſubſiſter. " Le P. *Hennepin* conclud de là qu'il n'y a point de *Détroit d'Anian*, car ces Sauvages declarerent „ n'a- „ voir traverſé aucun grand Lac, c'eſt ainſi qu'ils appellent la Mer. Ils aſ- „ ſurerent encore, que toutes les Nations de leur connoiſſance qui habitent à „ l'Oueſt & au Nord Oueſt des *Iſſatis*, n'ont aucun grand Lac aux environs de „ leurs vaſtes Païs, mais ſeulement des Rivieres qui deſcendent du Nord au „ travers des Nations voiſines de leurs confins du côté du grand Lac, c'eſt-à- „ dire de la Mer dans la Langue des Sauvages " &c. Ces peuples occupent ſans doute le Nord de la *Californie* & s'étendent peut-être juſqu'aux frontieres de la *Tartarie* Orientale, du *Japon* & de la terre de *Jeſſo*. La conjecture paroît aſſés vraiſemblable. (*b*) On ne connoît point le Nord du *Japon* & l'on ignore s'il eſt Ile ou Terre ferme, s'il eſt attaché à la Terre de *Jeſſo* ou s'il en eſt ſeparé par un Détroit. Les Japonois l'ignorent auſſi ou font ſemblant de l'ignorer: ils diſent que les peuples qui habitent au-deſſus d'eux, c'eſt-à-dire à leur Nord & à leur Nord-Eſt, ſont ſauvages & intraitables: mais cependant ils avouent „ que ces Païs ſont de grande étendue, qu'ils y ont pénetré bien avant, ſans „ en avoir jamais trouvé le bout, & ſans avoir pû apprendre ni par leurs Voia- „ ges, ni par la Relation de ceux du Païs, juſqu'où il s'étend; qu'ils „ avoient entrepris divers voiages pour ce deſſein; que le manquement de vi- „ vres les avoit fait retourner ſur leurs pas, ſans achever cette découverte &c. " Tout cela ſuppoſe qu'ils y ont fait de longues courſes & qu'ils ont une connoiſſance un peu plus exacte que nous ne l'avons de toute cette étendue de Païs, dont nous ne connoiſſons que très peu de choſe ſous le nom de *Jeſſo*. Cependant cette Terre doit être extrémement conſiderable, s'il eſt vrai qu'elle touche d'un côté à l'Aſie & de l'autre à l'Amerique; ce qui, ſelon M. de Liſle, fait un

(*a*) *Nouv. Deconverte dans l'Amerique Sept.* Edit. d'Utrecht 1697.
(*b*) *Lettre de M. de Liſle* dans le to. 3. *du Recueil de Voiages au Nord. Ambaſſades des Hollandois au Japon, Relation du Japon* dans le to. 3. du *Recueil de Voiages au Nord.*

un eſpace de mille ou douze cent lieuës (*a*) entre l'extrémité de la *Californie* & l'extrémité de la *Tartarie*. Voici une particularité qui prouve que ces peuples connoiſſent des terres qui s'étendent fort loin au Nord, au Nord-Eſt & à l'Eſt de l'Aſie. On lit dans la *Relation des Ambaſſades des Hollandois au Japon*, qu'on leur fit voir une Carte où la Terre de *Jeſſo* étoit contigue au *Japon* du côté de la Province d'*Occhio*. La côte de cette Terre s'avançoit par le Nord-Eſt vers l'Amerique. On n'y voioit aucune trace du prétendu Detroit d'*Anian*, & par conſequent nulle communication de la Mer du *Nord* à la Mer du *Sud*. Les Japonois montrerent cette Carte aux Hollandois, pour leur prouver qu'il étoit impoſſible de faire par mer le tour de la *Tartarie*, comme ils ſuppoſoient en avoir eu le deſſein.

2. Ceux qui ont reconnu exactement les parties Occidentales de l'Amerique ont remarqué qu'elles ſont beaucoup mieux peuplées que les parties Orientales qui regardent l'Europe. Cette preuve ſeule nous paroitroit peu convaincante. En voici une meilleure. On peut appeller la Tartarie (*b*) la *Pepiniere de toutes les Nations*. (*c*) Preſque tout l'ancien Monde eſt aujourd'hui gouverné par les Peuples du Nord, & tous ces Peuples ſont originaires de la grande Tartarie, dont les habitans accoutumés de tout tems, comme les peuples de l'Amerique, à une vie active & laborieuſe n'ont la plûpart aucune demeure fixe & ne peuvent ſe reſoudre à reſter enfermés dans des Villes. Les incurſions perpetuelles des Tartares ſur les Terres de leurs voiſins, & leurs guerres obſtinées ne different pas de celles des Americains Septentrionaux. En un mot ſi la Tartarie s'eſt de tems en tems dégorgée, pour ainſi dire, avec impetuoſité ſur l'Europe & ſur l'Aſie, pourquoi n'en auroit elle pas fait autant ſur l'Amerique?

3. Outre cette reſſemblance dans la maniere de vivre, on en trouve une autre dans le viſage & dans la taille. On objectera qu'ils doivent l'avoir perdue depuis tant de ſiécles. Nous repondons que les Americains peuvent avoir conſervé l'air & les manieres des Tartares leurs Ancêtres, & nous le prouvons par les peuples de la Lombardie, qui n'ont pas trop dégeneré des anciens Lombards, non plus que les Normans en France, les Grenadins deſcendus des *Mores* dans le Roïaume de *Grenade* en Eſpagne, & les Turcs dans la Grece Européene & Aſiatique. Les *Lombards* modernes ſont en general aujourd'hui les hommes les plus barbus de l'Italie, en cela ſemblables aux anciens Lombards que l'on prétend avoir pris (*d*) leur nom de leurs longues barbes. Les Gaſcons & les Languedociens ont retenu la voix haute & menaçante, & l'air bruſque des anciens Goths leurs prédeceſſeurs. Les Eſpagnols en ont retenu la froideur & la fierté, qui peu à-peu s'alliant enſemble ont formé ce que nous appellons depuis long-tems la gravité Eſpagnole, qu'ils ont portée avec eux à Naples, & dont ils ont laiſſé une partie aux Peuples des Païs-bas. Les *Normans* ont conſervé le teint, le flegme & les détours des peuples du Nord dont ils ſont ſortis. Les Grenadins, & ſurtout ceux qu'on nomme (*e*) *Alpuxares*, ont hérité de l'adreſſe des Mores, & quoique Chrétiens, ils s'abſtiennent encore de boire du vin comme les Mahometans. Les Turcs ont introduit une partie de leurs manieres Scythiques & de l'exterieur Tartare dans les Païs où ils ſe ſont habitués dans

(*a*) *Lettre ſur la* Californie dans le tome 3. du *Recueil de Voiages au Nord.*
(*b*) *Officina Gentium.*
(*c*) *Huetiana.* P. 130. Edit. d'Amſterd. 1723.
(*d*) *Paul Diacre.* Livre 1. de ſon Hiſtoire.
(*e*) Voi. *Vairac* dans ſon *Etat preſent de l'Eſpagne.* L. 1.

dans la ſuite. D'autre côté les nouveaux venus acquierent inſenſiblement l'air & les manieres des lieux où ils s'établiſſent, & font avec le tems un mélange qu'il n'eſt pas impoſſible de diſcerner, pourvû qu'on veuille l'examiner avec attention. Les Phiſionomies des anciens peuples ſe remarquent aujourd'hui ſur les viſages de leurs deſcendans, & toutes les Revolutions de l'Italie, pendant leſquelles le ſang s'eſt détourné ſi ſouvent de ſa veritable ſource, n'ont pû faire perdre aux Italiens modernes des traits par leſquels ils peuvent juſtifier qu'ils ſont directement ou indirectement les ſucceſſeurs & les enfans des anciens peuples d'Italie. Enfin, pour confirmer l'opinion de ceux qui croient que les Americains ſont originaires de la Tartarie, nous appellerons en témoignage *Frobisher*, qui dit (*a*) que les Sauvages, qu'il trouva au Nord-Oueſt de l'Europe ſur la Côte de l'Amerique, „ avoient le même air que les Tartares, de grands cheveux noirs, „ le viſage large, le né plat, un teint baſané ; que ces peuples ſont errans com- „ me les Tartares, & diviſés en bandes ſans demeure fixe &c. "

On pourroit encore alleguer divers uſages propres à prouver que les Americains ſont d'origine Tartare : nous en rapporterons quelques-uns. Lorſque chez les Tartares & chez la plus grande partie des Peuples de l'Amerique un Prince ou un Cacique vient à mourir, on obſerve d'enterrer avec lui quelques Domeſtiques. Les-uns & les autres mépriſent les richeſſes, le commerce & les ſciences, & préferent à ces occupations domeſtiques la chaſſe & les courſes qu'ils font très-ſouvent à quatre ou cinq cent lieuës de leurs campemens ordinaires. Les anciens Peuples du Nord de l'Europe & de l'Aſie ſe peignoient le corps ; témoin ce que l'Hiſtoire nous aprend des (*b*) *Pictes* Peuple de *Scythie*, chez qui l'uſage de ſe peindre étoit fort ſemblable à celui que nos Voiageurs ont remarqué dans l'*Amerique*, & principalement au *Mexique* & à la *Floride*. Les *Goths* ſe peignoient auſſi le viſage & le corps avec du cinabre. Enfin la maniere de faire la guerre par ſurpriſe, & en ſe tenant en embuſcade, ſi fort eſtimée des Tartares & des Americains, les haines irreconciliables des uns & des autres, le mépris qu'ils ont pour la mort, la coutume de déferer les honneurs du Conſeil aux anciens, tandis que les plus jeunes & les plus vigoureux marchent à la guerre, ce qui ſe pratique chez pluſieurs Tartares, & s'eſt pratiqué long-tems parmi les Goths & les autres Nations venues du Nord de l'Europe & de l'Aſie, comme cela ſe pratique toûjours chez les Peuples Americains ; cette ferocité qui porte les-uns & les autres à boire le ſang de leurs ennemis, la ſubordination des jeunes aux vieux, qui regne entr'eux dans les exploits militaires & dans les conſeils, le caractere peu patient de tous ces peuples, ſemblent autoriſer l'origine que nous avons donnée aux Americains : mais après tout nous ne regardons pas comme des preuves évidentes les raiſons que nous venons d'établir, & nous en laiſſons très volontiers l'examen & la refutation aux Critiques.

Avant que de finir ce Chapitre nous rapporterons deux ou trois étymologies que (*c*) *Vander Myl* a tirées de ſon imagination, pour prouver que l'ancienne langue Tartare eſt peu differente de l'Allemande, & qu'elle y ſubſiſte encore dans quelques mots ſur les frontieres de la *Tartarie* & de l'*Amerique*. *Tenduc*, qui eſt la derniere Province Tartare du côté de l'*Amerique*, ſignifie, dit-il, (*d*) l'*extremité* ; *Anian*, nom d'un autre Roïaume Tartare voiſin de la *Californie* ſignifie, (*e*) *entrée*.

(*a*) *Recueil de Voiages au Nord.* To. 6. Edit. de 1720. p. 48. & 65.

(*b*) ——— ——— *Ferroque notatas*,
Perlegit examines Picto moriente figuras, dit *Claudien.*

(*c*) *Deſcription de l'Amerique par Montanus.*

(*d*) *T'ende den Hoek.*

(*e*) *Aangangh.*

trée. On trouve prés d'*Anian* une grande étendue de Païs, auquel on a donné le nom de (*a*) *Bergo: Vander Myl* y trouve heureuſement un trait d'Hiſtoire très remarquable; c'eſt que les *Scythes*, après avoir abandonné leur patrie, allerent ſe refugier ou ſe cacher dans cette Terre de *Bergo*. Ces étymologies vont de pair avec celles de (*b*) *Laquais* & de *tire-larigot* de la façon de M. *Meſnage*. *Goropius Becanus*, que la fureur étymologique poſſedoit auſſi, avoit dérivé longtems auparavant la langue Hebraique & les noms des anciens Patriarches de ſon Flamand. Selon lui (*c*) *Adam*, *Methuſela* & quelques autres Patriarches portoient dans leurs noms des marques évidentes de leur origine. Comparons le peuple étymologiſte à ceux qui s'exercent aux Anagrames. On peut également appliquer aux uns & aux autres la penſée de Colletet & dire hardiment,

Que tous ces renverſeurs de noms
Ont la cervelle renverſée.

A toutes nos remarques touchant les premieres Colonies envoiées en *Amerique*, & l'origine de ſes peuples, nous ajouterons les voiages que fit l'an 1170. un certain *Madoc*, Gallois d'origine, vers les parties Septentrionales de l'*Amerique*. Les gens de ce *Madoc* abandonnés dans la ſuite par leurs compatriotes d'Angleterre ſe rendirent bientôt ſauvages: ils conſerverent ſeulement de leur origine quelques mots Gallois que *David Ingram* Navigateur Anglois remarqua dans leur language, (*d*) & l'adoration de la Croix, dont le culte fut porté par eux ou par leurs deſcendans à *Cumana* & à *Cozumela*. D'autres croient que les Gallois débarquerent aux Iles *Açores*. A l'égard de la prétendue Croix de S. André, que les premiers Navigateurs Eſpagnols trouverent à *Cumana*, & qui, dit-on, y étoit adorée long-tems avant l'arrivée des Chrétiens en ce Païs-là, il faut la mettre au rang des circonſtances fort douteuſes, ou tout au moins fort trompeuſes. On doit faire le même jugement de la Croix que les Inſulaires de *Cozumela* ou *Acuzamil* adoroient auſſi avant l'arrivée des *Eſpagnols*. Nous parlerons de cette adorationdans la ſuite.

Les mêmes Eſpagnols trouverent des Negres à *Caracas* entre Sainte Marthe & *Carthagene*. Il ſe peut que des tempêtes en aient porté des Côtes d'Afrique ſur celles de l'Amerique. Il n'eſt pas impoſſible non plus (*e*) que des Indiens des parties Meridionales de l'Aſie & des Iles qui en ſont voiſines ſoient entrés dans l'Amerique par les Terres Auſtrales qui ſont proches de l'Aſie; & que de là ils ſoient allés porter des recrues au *Chili*, au *Paraguai* & au *Pérou*. Il ſe peut enfin que l'Amerique ait reçu des habitans des parties Septentrionales de l'Europe; que par exemple des *Lapons* & des *Samoiedes* aient été portés ſur les glaces ou dans leurs canots en *Groenland*; que de là leur poſterité ſe ſoit étendue juſques dans l'*Eſtotiſlande* & ſucceſſivement plus loin: mais quoiqu'il en ſoit cela ne détruit pas nôtre ſentiment; *que les premiers Americains ſont venus en Amerique par la Tartarie*. Un Auteur qui ſeroit dans les idées des *Præadamites* trouveroit la ſolution de toutes ces difficultés en faiſant naître les Americains d'un autre *Adam*. Pour eux, en general ils ſe croient iſſus (*f*) d'un lac ou d'une fontaine, ou même ſortis de deſſous terre: auſſi groſſiers en cela que les anciens barbares de nôtre Monde, qui comptoient les cheſnes parmi leurs Ancêtres.

(*a*) De *Berghe*, qui en Hollandois veut dire *cacher*.
(*b*) Il dérivoit *Laquais* de *Verna* & *tire-larigot* de *fiſtula*.
(*c*) *Adam* champ de haine, *haardam*, *Methuſela maakt u zalig*, qui eſt heureux.
(*d*) *Purchas*. p. 800. du premier Volume.
(*e*) *Purchas*. Ibid.
(*f*) *Purchas*. Ibid.

CHAPITRE SECOND.

De leur Idolatrie, de leurs Sentimens touchant la Divinité, le Paradis, &c. & de leurs ſacrifices.

NOus ne prétendons pas traiter cette matiere en Philoſophes: cela nous méneroit trop loin, & d'ailleurs ne conviendroit pas à nôtre deſſein, qui ne demande qu'un ſimple rapport hiſtorique. Il y a deux ſortes d'Idolatries, l'une & l'autre preſqu'auſſi anciennes que le Genre humain. La premiere a fait rendre aux Aſtres & aux Elemens ce qui n'étoit du qu'à Dieu: la ſeconde beaucoup plus variée que l'autre a eu les hommes pour objet. Elles ont pour fondement l'orgueil & la crainte de l'homme. Sur l'un il a élevé, qu'on nous permette ce terme, toutes les figures, tous les caracteres, toutes les choſes qu'il a cru capables de lui rendre la Divinité ſenſible, & plûtôt que d'en concevoir trop peu, il a multiplié ſon idée en mille manieres differentes. Il n'a pas oublié la nature humaine, qu'il a tâché d'annoblir auſſi, en lui attribuant tout ce qu'Adam & ſes premiers deſcendans connoiſſoient de la Divinité. Sur l'autre il a bâti une (*a*) édifice ſuperbe, dans lequel il a renfermé une infinité de choſes qu'il a crû devoir être agreables aux Dieux, ſans oublier même les moindres colifichets. C'eſt de ce Magaſin ouvert à tous les Peuples de l'Univers que ſont ſorties toutes les obſervances qui courent le monde depuis tant de ſiécles, & toutes les opinions bizarres qui n'ont ceſſé de paroître depuis que le Magaſin eſt ouvert. Quelle que ſoit la bonne grace que quelques-unes ont eu l'adreſſe d'acquerir plûtôt que les autres, dans le fond elles ſont toutes tiſſues de même, parce qu'elles ſortent toutes de la même Manufacture. Il n'eſt pas toûjours neceſſaire que les Peuples aient des liaiſons enſemble & ſe prêtent mutuellement des lumieres pour en venir à ſe reſſembler dans les idées & dans les opinions: mais il ſeroit plus difficile de rendre raiſon du rapport que l'on trouve entr'eux de ce côté là, ſi chaque Païs produiſoit une eſpece differente d'hommes. Tous ces differens Cultes, tous ces ſentimens extraordinaires ſont ils moins deſagreables à Dieu que l'incredulité d'un Athée? La choſe eſt douteuſe. Le fameux (*b*) Baile s'eſt déterminé pour l'incredulité; mais avant lui *Leſcarbot*, Auteur d'une *Hiſtoire* la Nouvelle de France, avoit declaré „ qu'il priſoit davantage celui qui n'adore rien, que celui qui adore „ des Creatures ſans vie, ni ſentiment; car, ajoute t'il, tel qu'il eſt il ne blaſpheme point & ne donne point la gloire de Dieu à un autre; vivant (de ve„ rité,) une vie qui ne s'éloigne gueres de la brutalité: mais celui là eſt encore „ plus brutal, qui adore une choſe morte & y met ſa fiance. Celui qui n'eſt im„ bu d'aucune mauvaiſe opinion eſt beaucoup plus ſuſceptible de la vraie ado„ ration que l'autre, étant ſemblable à un tableau nud, lequel eſt prêt à rece„ voir telle couleur qu'on lui voudra bailler. " Ceux qui ont converti des Athées & des Idolatres peuvent décider ſur la juſteſſe de cette comparaiſon.

Les anciens Idolatres ont tous eu des Dieux ſubalternes, qu'ils reconnoiſſoient pour Vicaires ou Lieutenans d'un Dieu ſupréme. Ce ſentiment moins extraordinaire que l'Atheïſme a paſſé juſqu'aux Idolatres les plus ſauvages. Les Voia-

(*a*) Le faux culte du Paganiſme &c.
(*b*) Dans ſes *Penſées ſur les Cometes.*

Voiageurs nous assurent que les peuples du *Canada* & les autres Sauvages de l'Amerique Septentrionale craignent (*a*) le Diable & qu'ils reconnoissent des (*b*) Genies jusques dans les choses inanimées : mais cependant ils (*c*) croient un Dieu „ qui a créé „ toutes choses, quoi qu'ils disent qu'outre ce Dieu il y a un Fils, une Mere & le „ Soleil, ce qui fait quatre : Dieu, disent ils encore, est par dessus tous. Le fils & „ le Soleil sont bons, mais la Mere ne vaut rien & les mange : le Pere n'est pas „ trop bon ". Les Virginiens, qui croient aussi plusieurs Dieux de diverses conditions, les soumettent à un Dieu superieur. Il semble que les Floridiens reconnoissent le Soleil pour le Dieu Supréme, en quoi leur culte se rapporteroit à celui de plusieurs anciens Gentils, qui l'ont regardé comme le plus grand & le plus puissant de tous les Etres. Les *Zémes* des Indiens de l'Ile *Espagnole* étoient soumis à un Etre éternel, immuable & infini. Enfin il n'est pas difficile de remarquer, qu'il y a dans tous les hommes un fond de raisonnement naturel, qui leur aprend qu'ils doivent dépendre d'une Puissance qui surpasse de beaucoup les forces de l'humanité, & quelque éloignée que la pratique des plus sauvages d'entre les Idolatres Americains paroisse de cette idée, on observe pourtant qu'il ne faut pas emploier beaucoup d'argumens pour les ramener à ce grand principe.

Le peu de connoissance que les Idolatres Americains ont conservé de l'Etre Supréme est noié, pour ainsi dire, dans une infinité de contes ridicules & grossiers : suites naturelles des fausses idées qu'ils ont de sa nature & de sa substance. Il est difficile d'alleguer rien de raisonnable pour justifier l'origine de ces contes, & de prouver que l'étrange dérangement que l'on trouve dans leurs idées soit autre chose que l'effet d'une imagination déreglée & d'une ignorance établie chez eux depuis plusieurs siécles. Nous n'avons qu'une remarque à faire sur ce sujet : C'est, que si l'on examine de près l'idée & le caractere que les Sauvages attachent à la Divinité, on trouvera 1. qu'ils se font comme les enfans un Dieu proportionné à la force de leur génie. 2. Qu'ils le font agir conformement à leurs exercices & à leurs inclinations, 3. qu'ils font consister sa toute-puissance à leur donner tout ce qui peut satisfaire ces inclinations 4. que le supréme bonheur de cette Divinité se trouve dans une parfaite jouissance de ce qui fait l'objet de la félicité de ceux qui lui rendent des hommages. 5. Que ces idées descendent de pere en fils, & qu'il y a apparence qu'elles ont toûjours été cultivées sur la grossiéreté des premiers habitans de l'Amerique. Nous en avons l'exemple chez nous. Un pere ignorant veut donner l'idée de Dieu à son enfant qui à peine commence à parler. Il le lui represente à la verité comme le plus puissant de tous les Etres, mais en y mélant toûjours des qualités & des foiblesses qui tiennent de l'humanité. Si l'enfant aime le jeu, lorsque le Pere voudra l'obliger

(*a*) „ Ils croient en un qu'ils appellent *Cudouagni*, & disent qu'il parle souvent à eux. . . . Ils disent que „ quand il se courouce à eux, il leur jette de la terre aux yeux " *Lescarbot*. Les Bresiliens craignent aussi le Diable qu'ils appellent *Anian*. Nous laissons les differens noms que les Peuples modernes lui donnent. Ils l'associent prèsque tous avec Dieu & adorent également l'un & l'autre ; mais ils craignent beaucoup plus le Diable. Ces Idées que les Sauvages de l'Amerique se font de Dieu & du Diable reviennent assés aux deux principes des Orientaux, que les anciens Perses ont reconnu sous le nom d'*Arimanes* & d'*Oromases*. Le culte des Dieux nuisibles & des mauvais Genies étoit établi chez les Greqs & chez les Romains sur le même fondement.

(*b*) Les Sauvages de la *Nouvelle York* croient que les (mauvais) Génies causent les douleurs du corps. Ceux de l'Amerique Meridionale attribuent des Génies aux fléches. Dans le fond cette opinion pourroit recevoir un sens aussi raisonnable que celle que les Anciens ont eue d'une Ame du Monde & d'un Esprit universel, qui penetre tous les Etres.

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus.
Mens agitat molem ———

(*c*) *Lescarbot* Livre 2. Ch. 11. rapporte cela des *Canadois*.

bliger à faire ſon devoir, il ne manquera pas de lui dire, que, s'il eſt ſage, Dieu lui donnera des jouets. Toutes les promeſſes, toutes les menaces du Pere ſeront du même caractere. Il ne parlera à ſon enfant que de plaiſirs ſenſuels, de friandiſe, de petits badinages & d'autres puerilités de cette nature, auxquelles il féra intervenir aſſés gravement cet Etre éternel, dont il a lui-même une connoiſſance fort imparfaite. En donnant à cet Etre une forme corporelle, mais plus belle & plus parfaite que la ſienne, il lui attribuera toutes les paſſions qui le gouvernent, & ne pourra s'empécher d'y mêler certains défauts que ſon ignorance lui a toûjours fait regarder comme de bonnes qualités. L'enfant élevé dans ces idées & deſtitué des moiens qui pourroient lui faire acquerir une connoiſſance plus juſte que celle qu'il a reçû dans ſon enfance, ajoute avec le tems ſes propres extravagances à celles dont on l'a imbu. Nous allons plus loin. Suppoſons qu'un Prince Chrétien defende à ſes ſujets d'entretenir aucune correſpondance avec leurs voiſins, qu'il leur ôte l'uſage des livres, qu'il banniſſe les Ars & les Sciences de ſes Etats, qu'il leur ordonne de paſſer leur vie à la chaſſe, à courir les bois &c. que ſes ſucceſſeurs imitent exactement ſon exemple; nous ne craignons pas de dire qu'au bout de deux ou trois ſiécles, ce peuple, auſſi ſauvage que ceux du Breſil, aura confondu les foibles traces de ſa Religion dans les extravagances les plus groſſieres, & que ſon ignorance ſe trouvera établie ſur le pied de celle du Nouveau Monde. De là il eſt aiſé de conclurre que les Americains n'ont eu beſoin que d'eux-mêmes pour établir leurs faux principes, & que s'il y a quelque conformité entr'eux & les Idolatres de notre Hemiſphére en ce qui regarde l'idée qu'ils ſe ſont faite de l'Etre Supréme, elle ne peut-être que fortuite.

Il en eſt de même des idées que les peuples de l'Amerique ſe ſont faites du Paradis & de l'Enfer. Ceux du *Canada* croient qu'après leur mort ils iront dans de beaux chams verts, garnis de toute ſorte d'arbres, de fleurs & de fruits. Ils n'oublient pas de mettre dans leur Paradis la chaſſe & le commerce des pelleteries. Les Virginiens (*a*) n'accordent le Paradis qu'à leurs concitoiens: cependant ſuivant le témoignage de l'Auteur que nous citons au bas de la page, ils ont retenu avec l'immortalité de l'Ame quelqu'idée de la reſurrection des corps. „ Ils ſont, dit-il, des contes de certains hommes reſſuſcités . . . . comme „ d'un . . . lequel après ſa mort avoit été près l'entrée de *Popoguſſo*, qui eſt „ leur Enfer, mais un Dieu le ſauva, & lui donna congé de retourner au mon- „ de, pour dire à ſes amis ce qu'ils devoient faire pour ne point venir en ce „ miſerable tourment. " Ce *Popoguſſo*, l'Enfer des Virginiens, ainſi qu'on vient de le dire eſt une grande foſſe qu'ils placent fort loin à l'Occident de leur Païs, où ils diſent que leurs ennemis brulent toûjours. Les Breſiliens, qui naiſſent dans un Climat fort chaud & aſſés capable d'inſpirer la gaieté que les Voiageurs reconnoiſſent generalement dans le temperament de ces Sauvages, aſſurent „ (*b*) que les Ames de ceux qui ont vécu en gens de bien s'en iront der- „ riere les hautes Montagnes trouver les Ames de leurs Ancêtres, & habiter „ avec elles dans des Jardins agreables, où elles riront, chanteront & ſauteront „ éternellement. Vivre en gens de bien c'eſt chez eux maſſacrer ſes ennemis & „ les manger. " Le courage naturel à ces peuples leur fait regarder comme damnables ceux qui ont vécu ſans honneur, & ſans avoir eu ſoin de ſe défendre contre

(*a*) „ Ils croient qu'après la mort les gens de bien ſont en repos & les méchans en peine. Or les méchans „ ſont leurs ennemis & eux les gens de bien : de ſorte qu'à leur opinion ils ſont tous après la mort bien à „ leur aiſe, & principalement quand ils ont bien défendu leur Païs & bien tué de leurs ennemis " *Leſcarbot* hiſt. de la Nouvelle France.

(*b*) *Coreal* Voiage aux Indes Occidentales. To. 1. p. 224.

tre l'ennemi. Ils les abandonnent au Diable, & croient qu'ils leur féra ſouffrir des maux éternels. Enfin tous ces Sauvages proportionnent les peines & les recompenſes de l'autre Monde aux idées qu'ils ont acquiſes, ou qu'ils ſe ſont faites eux-mêmes de la vertu & du vice, du bonheur & du malheur de cette vie, & c'eſt en cela que conſiſte uniquement leur conformité avec les Paiens anciens & modernes de nôtre Hemiſphére. Nous croions qu'il ſeroit fort inutile de pouſſer plus loin le rapport, & que les hommes n'ont gueres beſoin de leurs voiſins pour entaſſer des abſurdités. On penſe ſur une autre vie ſelon les uſages de que l'on a ſuivi en celle-ci: pour en convenir il ne faut faire qu'une mediocre attention à la nature des Chams Elyzées & du Tartare des Anciens, au *Surgam* & au *Patalam* des Indiens Orientaux &c. Ces idées ont paſſé dans les autres Religions & parmi des peuples que l'on ne traite pas de ſauvages. Le Paradis des Mahometans en eſt un exemple: les Chrétiens mêmes ne peuvent s'empécher d'appeller à leurs ſecours les idées les plus charnelles, lorſqu'il s'agit de repreſenter l'Enfer & le Paradis.

De tout ce que nous venons de dire ici il reſulte, que tous les Peuples du Monde ſentent la neceſſité d'adorer un Etre ſouverain. Cette neceſſité ſuppoſe une dépendance de l'homme, & par conſequent de quelque maniere qu'on ſe repreſente cet Etre, on ne peut que ſe le repreſenter plus grand que ſoi. Cette dépendance donne aux plus ſauvages quelque connoiſſance du péché, leur montre la neceſſité des prieres & celle de la repentance. Il faut ſe rendre la Divinité propice, & ſe reconcilier avec elle. Le péché attire les peines: mais la reconciliation, qui ſuppoſe la pratique de la Vertu, fait eſperer les recompenſes. Les Americains ont conſervé ces idées, qui conduiſent inſenſiblement à l'immortalité de l'Ame, & même à la reſurrection des corps qu'une partie de ces peuples n'a point ignorée. Les Peruviens, plus éclairés que les autres peuples du Nouveau Monde, voiant que les Eſpagnols déterroient les corps des *Yncas* pour s'emparer des richeſſes dont on les avoit orné, les prierent inſtamment de ne pas diſperſer ces os, de peur que cela ne les empéchât de reſſuſciter. Il eſt vrai que les Americains ont gâté des principes ſi purs & ſi ſimples par le mélange des extravagances les plus affreuſes: ce qui eſt d'autant moins étrange chez eux, qu'ils auroient droit de nous reprocher qu'avec toutes nos lumieres nous ſommes tombés ſouvent dans la même faute.

Les Sacrifices & les Encenſemens n'étoient en uſage que chez les peuples du *Mexique* & du *Pérou*. Cette maniere de ſervir Dieu, établie chez toutes les Nations du Monde avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, pouvoit s'être conſervée par tradition en *Amerique* depuis l'arrivée des premieres Colonies. Pour les Victimes humaines, qui ont enſanglanté les Autels des Peuples de l'un & de l'autre Hemiſphere, il eſt difficile d'en dire rien de raiſonnable. Pourroit on trouver quelque idée d'humanité dans la barbarie de ces Sacrifices? Cependant il eſt vraiſemblable que les premieres victimes de cet ordre furent offertes pour fléchir la miſericorde divine en des occaſions, où pour derniere reſſource, on ne voioit plus que le ſang humain qui fut capable d'appaiſer les Dieux irrités. C'eſt peut-être ce que l'on peut dire de plus raiſonnable ſur cet article, & même il ſemble que l'on pourroit juſtifier par la mort des deſcendans du Roi Saül l'origine que nous donnons à cette coutume. Il eſt encore vraiſemblable que dans la ſuite ces Sacrifices barbares furent continués en memoire de l'évenement qui leur avoit donné naiſſance; & comme en ce qui regarde le faux culte l'eſprit humain s'accommode beaucoup mieux de l'excés que des juſtes bornes, on ne put ſe reſoudre à revenir de cette devotion barbare. On devoüa l'étranger & l'ennemi à ſes

Dieux. Tels pouvoient être les motifs d'un Culte où la haine, l'orgueil & la ſuperſtition trouvoient également leur compte, & qui par conſéquent peut s'être établi en Amerique ſans que ſes peuples en aient emprunté l'idée des autres peuples. Nous croions auſſi qu'il faut mettre au rang de ces ſacrifices la mort que les Breſiliens & les autres Sauvages de l'Amerique font ſouffrir à leurs captifs.

CHAPITRE TROISIEME.

De leurs Devins, de leurs Prêtres, & de quelques-unes de leurs Propheties.

NOus ignorons pourquoi *Leſcarbot* ne peut ſe reſoudre à (*a*) donner le nom de Prêtres *à ceux qui font les ceremonies & les invocations des Demons entre les Indiens Occidentaux, ſinon entant qu'ils ont l'uſage des ſacrifices & dons qu'ils offrent à leurs Dieux.* L'idée n'eſt pas trop juſte. On peut donner le nom de *Prêtres* à tous ceux qui ſont deſtinés à guider & à inſtruire les peuples dans leur Culte Religieux, de quelque nature qu'il ſoit. Il y a chez les hommes certaines idées, que l'on peut appeller originales, à cauſe de leur ſimplicité. Le nom de Prêtre en preſente une de cette nature. Ce mot, qui eſt Grec d'origine, ſignifie ancien. Il ſuppoſe donc que les Prêtres doivent être anciens, & cela eſt fondé ſur un raiſonnement très ſimple, que les Sauvages ſont comme nous. Les perſonnes agées ſont plus ſages, plus pieuſes, & naturellement plus à l'épreuve des paſſions que les jeunes gens, par conſequent elles ſont plus en état de ſe preſenter devant Dieu & de le prier pour les hommes. Elles ont acquis plus de lumieres, par conſequent elles ſont plus capables d'inſtruire. Il eſt donc bien plus conforme à la nature que les Anciens aient la direction du Culte Religieux qu'il ne l'eſt de l'abandonner à de jeunes gens peu ſages, encore moins pieux, pleins de paſſions, ſans experience, ſans lumieres, & dont le caractere ne peut qu'être deſagreable à l'Etre Supréme. Les Americains ont conſervé l'idée originale que preſentoit autrefois le nom de Prêtre; mais nous l'avons perdue peu de tems après la naiſſance du Chriſtianiſme. Tous ceux qui chez eux préſident au Culte religieux ſont pris des Anciens du peuple, & cela ſe pratiquoit generalement dans la premiere antiquité.

Le Clergé Mexicain avoit autrefois un Chef que l'on pouvoit comparer au grand Pontife des anciens Romains; il pouvoit avoir auſſi quelque raport à celui que les Lutheriens d'Allemagne appellent *Autiſtes* ou *Surintendant*, eſpéce de Prélat ſans croſſe, & ſans mitre, qui donne le branle aux affaires Eccleſiaſtiques des Egliſes Lutherienes. Nous connoiſſons trop peu l'Etat Eccleſiaſtique du Mexique pour comparer au Pape, ni même au *Mufti* le Doien ou le Chef du Clergé de cet Empire. A l'égard des autres peuples de l'Amerique, il ne faut pas douter que leurs Prêtres n'aient des Superieurs qui dirigent comme ailleurs tout ce qui concerne la Religion & ſon Culte. Les hommes s'accommodent aſſés d'une dépendance qui laiſſe eſperer à ceux qui dépendent qu'ils pourront gouverner à leur tour.

La

(*a*) *Hiſtoire de la Nouvelle* France.

La plûpart des Prêtres Americains ſont en même tems Medecins. Ceux de la Floride portent toûjours avec eux des ſacs remplis d'herbes & de drogues pour les malades qu'ils ont à traiter, & (*a*) qu'ils traitent d'une maniere qui tient du Prêtre, du Medecin & du Charlatan. Ce n'eſt pas ſeulement aux *Indes Occidentales* que la Medecine eſt entre les mains des Prêtres : la même choſe ſe voit en *Aſie* & en *Afrique* : tant il eſt naturel de croire que (*b*) Dieu communique particulierement les moiens de guerir les hommes à ceux qui ſont les dépoſitaires du Culte Religieux. Cette idée eſt peut-être auſſi ancienne que le Monde. Toute l'Antiquité Paienne a crû que les Dieux étoient les Auteurs de la Medecine, & c'eſt par une ſuite de cette croiance que les Paiens ont mis les premiers Medecins au rang des Dieux. Ces anciens Medecins emploioient auſſi dans leur art les charmes & les enchantemens, comme les Americains le pratiquent encore aujourd'hui : ſoit qu'ils prétendiſſent ſe donner plus de poids par des impoſtures que les peuples groſſiers & ſuperſtitieux prenoient pour des graces du Ciel, ou que les peuples d'alors priſſent pour magie & enchantement ce qui paſſoit les bornes de leur capacité. Quoiqu'il en ſoit, l'Europe, toute polie & toute ſavante qu'elle eſt, n'a pû encore ſe purifier entierement de cette idée groſſiere à laquelle nous devons une infinité de mauvais livres de ſecrets qui tachent d'allier la Medecine avec de prétendues opérations magiques. Du reſte nous ne la regardons plus comme un Art qui ne puiſſe marcher qu'avec la Prêtriſe; quoi qu'il ſoit aſſés ordinaire de trouver en Allemagne des (*c*) Miniſtres qui ſont Medecins & Chirurgiens en même tems. A prendre les choſes en un certain ſens, les ſciences ſe donnent la main ; & nous convenons même que des lumieres mediocres ſuffiſent pour les voir toutes enſemble. L'aſſemblage que les Allemans font de la Medecine & de la Theologie ne ſeroit il pas venu des anciens Prêtres Germains, qui, comme les *Druides* des anciens Gaulois leurs voiſins, uniſſoient auſſi la Religion & la Medecine?

La Religion & les Conſeils des Prêtres influent comme chez nous dans les déliberations des peuples du Nouveau Monde. La même prévention qui fait qu'on ſe confie aux Prêtres pour la gueriſon des corps leur donne une autorité plus que médiocre dans les affaires d'Etat. Ils jouent leur role avec aſſés d'adreſſe pour n'être pas inferieurs aux autres Clergés du Monde. Nous trouvons un exemple de cette adreſſe chez un peuple des plus ſauvages de l'Amerique. „ Les „ Breſiliens, dit *Leſcarbot*, ont leurs *Caraïbes*, leſquels vont & viennent par les „ villages, faiſant accroire au peuple qu'ils ont communication avec les eſprits, „ moienant quoi ils peuvent non ſeulement leur donner victoire contre leurs „ ennemis, mais auſſi que d'eux dépend l'abondance ou ſterilité de la „ terre. " Ils font accroire aux Peuples, dit (*d*) *Coreal*, en parlant des Prêtres Breſiliens „ qu'ils ont une ſecrette intelligence avec *Agnian*, & „ qu'ils

(*a*) Voiés *Coreal Voiag.* aux *Indes Occidentales.* Tome premier.

(*b*) „ En toute Nation du Monde la Prêtriſe a toûjours été reverée, & ce d'autant plus que ceux de cet- „ te qualité ſont comme les médiateurs d'entre Dieu . . . . & les hommes. Au moien de quoi ils ont ſou- „ vent poſſedé le peuple & aſſujetti les Ames à leur devotion, & ſous cette couleur ſe ſont autoriſés en „ beaucoup de lieux par deſſus la raiſon. . . . . Celui auſſi qui peut reveler les choſes abſentes pour leſ- „ quelles nous ſommes en peine non ſans cauſe eſt honoré de nous, & principalement quand avec ceci il a la „ connoiſſance des choſes propres à la gueriſon de nos corps, choſe merveilleuſement puiſſante pour acquerir „ du credit & autorité entre les hommes. *Leſcarbot* Hiſtoire de la Nouvelle France. " Il y a un enchainement ſi naturel entre ces idées, qu'il n'eſt pas étonnant que les Sauvages de l'Amerique & les autres peuples du Monde que nous regardons comme barbares l'aient conſervé dans toute ſa ſimplicité.

(*c*) Et qui pis eſt Charlatans.

(*d*) Tome premier de ſes Voiages.

„ qu'ils peuvent donner de la force & du courage à qui il leur plait, pour pou-
„ voir ſurmonter leurs ennemis. Ces Prêtres ſont des Anciens des *Aldeas*, qui
„ ſe vantent que c'eſt par eux que les plantes & les fruits croiſſent. Ils ont aſ-
„ ſés d'impoſture pour pouvoir jouer le role d'*Agnian* & perſuader enſuite aux
„ Sauvages que c'eſt lui qui les maltraite & les tourmente. Ils s'en plaignent
„ ſur tout la nuit. C'eſt qu'elle eſt plus favorable à l'impoſture. " Les Prêtres des autres Religions exigent la même confiance de leurs peuples, en leur aſſurant poſitivement que la victoire, l'abondance & les autres benedictions du Ciel ſont duës uniquement à leur zêle & à leurs prieres. On peut même ajouter qu'il n'y a point d'Eccleſiaſtique des autres parties du Monde qui ne veuille être regardé comme l'Agent ou comme l'Ambaſſadeur de ſon Dieu : & ce caractere qu'il s'attribue étant le plus glorieux que l'on puiſſe imaginer, il eſt difficile qu'il augmente l'humilité.

Dans toutes les Religions le Clergé ſe propoſe premiérement d'établir ſa domination ſur les conſciences, & pour arriver à ſon but, il croit devoir perſuader qu'il a des ſecrets particuliers pour diſpoſer des graces du Ciel. Qu'on n'objecte pas que ceux du Breſilien ſont mépriſables. Il font un effet merveilleux ſur les Sauvages, & cela ſuffit pour juſtifier ce que nous avançons ici. Si ſa methode eſt differente de celles que le Bramine, le Derviche, le Bonze, & le Talapoin mettent en uſage, le plan n'en eſt pas moins le même, & l'on doit être aſſuré qu'un *Boié* qui ſoufle le courage ſur une aſſemblée de Sauvages tire auſſi bon parti de ce myſtere prétendu, qu'un Bramine de ſon eau du Gange, ou d'une ablution qu'il fait avec de la bouze de vache.

Les Indiens Occidentaux ont, à l'exemple des autres peuples, des Oracles & des Propheties. Telles étoient celles qui avertirent les *Mexicains* de la prochaine deſcente d'un peuple étranger, quelque tems avant la venue des Eſpagnols en *Amerique*. Il en eſt de ces propheties comme de celles que les Hiſtoires des Grecs & des Romains nous ont conſervées. Les unes & les autres ſont équivoques, applicables à tout autre évenement qu'à celui auquel on a jugé à propos de les appliquer, ſouvent faites après coup. On doit porter un pareil jugement de tous les prodiges qui accompagnerent la chute de *Montezuma*, leſquels étoient d'une nature propre à les faire mépriſer, ſi le haſard eut voulu qu'ils ſe fuſſent rencontrés avec des évenemens indifferens, mais qui furent infiniment reſpectés, parce qu'ils précederent ou accompagnerent la revolution du Mexique : à quoi il faut ajouter le caractere ſuperſtitieux des Mexicains.

Leurs Oracles ſont du même ordre que ceux des anciens Paiens, c'eſt-à-dire (*a*) toûjours douteux, ordinairement faux & quelquefois veritables par haſard. (*b*) Ils ſavent auſſi-bien que nous, prévenir ceux qui viennent les écouter par certaines (*c*) affectations préliminaires, & les aſſortir de geſtes & de poſtures, qui nous paroiſſent ridicules, mais qui aident à préparer l'attention, & font ainſi l'effet qu'ils ſouhaitent ſur l'eſprit de ceux qui attendent les déciſions des Jongleurs.

(*a*) L'avarice & la fourberie des Prêtres y ont bonne part. En voici un exemple qui vaut bien ceux qui nous reſtent de l'Antiquité Paienne. Un Indien traverſant un bois aperçut dans les arbres un mouvement qui lui parut ſurnaturel. Effraié de ce prodige il adreſſe la parolle à celui de tous ces arbres, qui lui ſembla le plus agité : mais l'arbre ne daignant pas ſe communiquer à l'Indien lui ordonna d'aller chercher un *Boié*, & ce fut à lui que l'arbre s'ouvrit en lui declarant qu'il falloit conſacrer une Image, un Temple & des Sacrifices au Dieu qui dans la ſuite a été l'objet de l'adoration de ces Indiens ſous le nom de *Tocahuvagamaracotti*. On décerna donc à ce nouveau Dieu, ſur la parolle du *Boié*, tous les honneurs du Culte Religieux. Voilà ce que nous tirons d'une citation de *Jeronimo Roman*, laquelle ſe trouve dans *Purchas*.

(*b*) Un maçon, que la longueur des préliminaires d'un certain Prédicateur ennuioit, diſoit qu'il étoit longtems à *échafauder*. Voiés les *Menagiana*.

gleurs. Nous convenons aſſés que ces manieres ne ſont bonnes que chez des Americains, mais il faut pourtant convenir auſſi qu'elles ſont fondées ſur des préjugés dont on voit peu de perſonnes exemtes. C'eſt 1. que Dieu eſt toûjours merveilleux; 2. qu'il eſt ennemi de la ſimplicité & 3. qu'il ne ſe communique jamais aux hommes ſans détraquer les reſſorts de la nature. C'eſt ſur ces trois préjugés que le Paganiſme ancien & moderne a fondé toutes les extravagances de ſes Oracles, & comme ces préjugés ſont univerſels, il ne faut pas être ſurpris que même le Chriſtianiſme n'en ſoit pas tout-à-fait exemt.

La danſe & le chant ſont fort en uſage chez les Peuples du Nouveau Monde: mais quoi qu'il paroiſſe dans ces deux pratiques quelques traces d'un Culte Religieux, il n'eſt pas trop ſur de décider ſur cet Article. Peut-être ne cherchent ils dans les danſes que le plaiſir de s'égaier, & de s'exercer: pour leurs chanſons elles roulent ſur les beaux faits de leurs Peres, & ſur la ruine de leurs ennemis.

Il ne faut pas oublier, que les Prêtres des Americains les plus ſauvages obſervent comme ailleurs de (*a*) porter des marques de leur profeſſion. Nous avons déja parlé des ſachets que les *Jouanas* des Floridiens ont à la ceinture en qualité de Medecins. Les *Boiés* des Breſiliens tiennent à la main des Maraques. C'eſt ainſi qu'ils appellent certaines calebaſſes creuſes, ornées de plumes, & pleines de petites pierres. Ils marchent la *Maraque* à la main avec autant de confiance & de gravité qu'un Religieux qui embraſſe ſon Crucifix. On nous aſſure encore que la Dignité de Prêtre eſt (*b*) heréditaire chez les Sauvages de l'Amerique, & que les ſecrets de l'art paſſent de Pere en fils juſqu'à la derniere poſterité. Il en eſt de même aux Indes Orientales, où le *Bramine* voit ſes enfans croitre & devenir *Bramines*. Chez les Juifs le ſacerdoce & la Prêtriſe ne ſortoient pas de la Tribu de *Levi*: la dignité de Prêtre étoit auſſi heréditaire chez les anciens Egyptiens, mais les Chrétiens ont abandonné cet uſage.

(*a*) Si nous connoiſſions mieux les Prêtres des autres Peuples, nous leur trouverions, comme aux nôtres, des marques qui tiennent à l'eſprit & ne ſe perdent jamais. Chez nous ces marques conſiſtent en certaines habitudes que l'on contracte inſenſiblement, un air qui ſe repand ſur le viſage, des manieres particuliéres de ſaluer, des expreſſions d'un certain ordre, qui ſe gliſſent dans la converſation la plus polie & la plus naturelle, l'œil & la voix, le geſte, la démarche, même l'attitude du corps font reconnoître l'homme d'Egliſe; mais qu'on ne croie pas que l'Eccleſiaſtique ſoit marqué tout ſeul au coin de ſa profeſſion. Il n'eſt point de métier qui ne porte ſon caractere, & ce caractere eſt preſque toûjours indelebile.

(*b*) *Jeronimo Roman* cité par *Purchas* a écrit dans ſa *Republique des Indiens*, que le Chef du Clergé Mexicain étoit de la Maiſon Roiale, ou tout au moins de la premiere Nobleſſe de l'Etat. Dans les familles de qualité l'ainé des garçons ſuccedoit aux biens de ſon Pere, le ſecond étoit conſacré à la Religion.

CHAPITRE QUATRIEME.

De la Naiſſance des Enfans ; de quelques uſages des accouchées ; de la polygamie ; de la maniere d'élever les Enfans ; de l'amour des Peres & des Meres pour leurs Enfans, & de l'Impoſition des Noms.

IL n'y a qu'une maniére de naître, mais la naiſſance de l'homme a introduit une infinité de coutumes dont la plûpart ont dégeneré en ceremonies. Entre ces coutumes, il y en a que la neceſſité a introduit, qui ſont apparemment de tous les Païs: telles ſont celles de laver les enfans après leur naiſſance, & de leur impoſer des noms. Pour ce qui eſt de l'uſage de les couvrir & de les emmaillotter dés qu'ils ſont nés, il s'en faut bien qu'il ne ſoit univerſel chez les peuples d'aujourd'hui & qu'il ne l'ait été chez les anciens. Par exemple auttefois les Cimbres plongeoient les enfans nouveaux nés dans la nége, afin de les endurcir au froid & à la fatigue. Les Eſpagnoles les portoient à la Riviere : (*a*) au Breſil, les hommes, qui ſont les ſages femmes de leurs Epouſes, recoivent les enfans & leur coupent le cordon à belles dens, le Pere, après avoir lavé ſon enfant, le peint de rouge & de noir. On ignore l'uſage de l'enmaillotter ; on le porte ſans autre façon au hamac, où le Pere met prés de ſon enfant, ſi c'eſt un garçon, un petit arc de bois, de petites fléches & un petit couteau. L'accouchée n'eſt pas mieux traitée que ſon petit nouveau né. Elle va ſe laver elle même après avoir mis bas ſon paquet, marche à l'ouvrage & ne s'en porte pas plus mal. Dirons nous que c'eſt l'effet du Climat ? On auroit tort de le croire, puiſque les femmes des païſans n'en uſent pas autrement en Livonie, ſoit par rapport à elles ou par rapport à leurs enfans, ni celles des Sauvages dans l'Amerique Septentrionale, s'il faut ajouter foi à la Relation du (*b*) P. *Hennepin*. Il ſeroit inutile de faire paſſer en revue toutes les Nations barbares, pour montrer la conformité de leurs uſages en cette occaſion, & prouver aux Européens que la delicateſſe de leur conſtitution eſt beaucoup moins l'effet du Climat que de la molleſſe qu'ils héritent de leurs Peres, & qu'ils tranſmettent à leur poſterité. Malgré les épreuves auxquelles on eſt expoſé dans la miſere, les enfans des pauvres deviennent forts & robuſtes, propres au travail & à la fatigue, tandis que les perſonnes riches mettent au monde des enfans infirmes ou contrefaits : ſemblables à ces plantes foibles, dont la culture coute aux curieux des peines inexprimables, & qui cependant deshonorent toûjours la nature.

Nous venons de parler de la vigueur des femmes Americaines. En quelques endroits de l'Amerique Meridionale non ſeulement elles agiſſent après leurs couches, mais même elles vont ſervir leurs maris, qui ſe mettent au lit pour elles. (*c*) Cette coutume étoit auſſi en uſage chez les anciens Eſpagnols & chez les Tibareniens peuple voiſin de la Cappadoce. On au-

(*a*) *Coreal* dans ſes *Voiages aux Indes Occidentales*. Tome premier.

(*b*) Recueil de *Voiages au Nord*. Tome V. Les femmes, à ce que dit ce Pere, vont accoucher ſeules en quelqu'endroit à l'écart, & reviennent enſuite à l'ouvrage. *Cælius Rhodig*. L. 18. Ch. 22. *Lection. Antiq.* rapporte quelque choſe de ſemblable d'une Liguriene ou Genoiſe, & cite *Varron*, qui aſſure que de ſon tems les Illyriens pratiquoient la même choſe.

(*c*) *Cælius Rhodiginus* ubi ſup.

auroit de là peine à comprendre que des Nations s'éloignées les unes des autres euſſent pû ſe communiquer une coutume injuſte & bizarre, qui par conſequent ne paroît pas fondée ſur la nature; puiſqu'elle veut au contraire que le mari donne du ſecours à ſa femme dans une circonſtance, qui chez nous expoſe ſouvent à des ſuites fort dangereuſes. On ne peut juſtifier cet uſage qu'en ſuppoſant à ces femmes une vigueur extraordinaire, qui ne les abandonne pas dans le travail de l'enfantement. Il faut ſuppoſer encore, que cette vigueur ſeconde leur activité naturelle, & qu'un exercice beaucoup plus ſalutaire qu'une tranquillité de pluſieurs ſemaines, telle qu'eſt celle de nos accouchées, aide aux Americaines à ſe purger des impuretés qui ſuivent les couches. Pour ce qui eſt de l'autre partie de l'uſage, il ne paroît pas qu'on puiſſe la ſauver de l'extravagance.

Ces remarques nous obligent d'en faire d'autres au ſujet des femmes Americaines. Les Voiageurs nous aſſurent (*a*) qu'étant enceintes elles n'ont plus de commerce avec leurs maris: ce qui eſt très conforme au deſſein de la nature. Ils diſent encore, qu'étant attaquées de la maladie de leur ſexe, elles demeurent ſeparées de la Societé civile: ce qui s'accorde avec la bienſeance naturelle, que l'homme ne perd jamais de ſens froid. La nature ſe propoſe de créer des hommes ſains & parfaits: elle ne ſauroit les produire au millieu des impuretés periodiques du ſexe. Le Judaïſme, qui s'accorde fort bien avec les loix naturelles, n'obſerve pas moins exactement cet uſage. Nous n'en dirons pas davantage ſur une matiere qu'il faut laiſſer aux Medecins.

Il eſt plus difficile de juſtifier la conduite des Americains & leurs ſentimens par rapport à la pluralité des femmes. D'abord il ſe preſente pour eux un préjugé des plus violens: c'eſt la polygamie des anciens Juifs. Nous lui oppoſons une raiſon qui ne peut-être regardée comme indifferente: c'eſt qu'on ne ſauroit trouver dans la polygamie ni cette amitié conſtante & égale, qui doit être mutuelle entre le mari & la femme, ni l'affection qui doit regner dans une famille, ni le bonheur qu'un bon Pere doit procurer à ſes enfans. La polygamie des Juifs ne peut ſe défendre par les Loix divines, quoique les exemples lui paroiſſent favorables.. A l'égard du Chriſtianiſme il ſe tait ſur la pluralité des femmes: cependant il ſeroit facile de produire de la part de cette Religion des défenſes indirectes fondées ſur le caractere de ſa Morale & ſur cet eſprit de juſtice & d'humanité que l'on reconnoît en elle. Ces raiſons ſont fortes, mais il n'en eſt pas ainſi de l'objection qu'on pourroit faire; que les Princes doivent défendre la Polygamie pour le bonheur de l'Etat & pour empécher les deſordres des familles. Il ne nous paroît pas que cette raiſon ſoit ſuffiſante. L'Hiſtoire Sainte nous fournit peu d'exemples de ces prétendus deſordres: celle des Mahometans n'en fournit gueres davantage. Ceux-ci prennent des meſures pour aſſurer les biens & les ſucceſſions, & pour arrêter la jalouſie & l'ambition des femmes: à quoi l'on peut ajouter l'exceſſive autorité des Peres & des Maris, qui tient les familles en regle, & ne permet pas à ceux qui en ſont les membres de s'oppoſer aux volontés de leurs Chefs. Un *Polygamiſte* dira encore, que quand même on ſupprimeroit tout ce que la nature corrigée par la vertu dicte au Genre humain & ce que la Morale du Chriſtianiſme enſeigne en particulier aux Chrétiens contre la polygamie, on trouveroit pourtant, que le grand nombre de femmes ne ſeroit pas capable de renverſer les Etats ni de ruiner les familles: que pour empécher les deſordres il ſuffiroit de tenir les femmes dans la ſervitude, de les regarder

(*a*) De la *Potterie* Hiſtoire de l'Amerique Septentr. Tome 2. *Coreal* to. 2. de ſes Voiages. Le ſcrupule des Floridiens va juſqu'à ne pas manger de ce que leurs femmes ont touché pendant leur groſſeſſe.

garder comme des objets donnés à l'homme pour le plaiſir & pour la propagation de ſon eſpece, de les traiter comme des Etres animés, à la verité, mais qui ont une ame fort inferieure à celle de l'homme. Enfin il ne faudroit, ajoutera t'il, leur accorder que cette amitié imperieuſe qu'un Maître ne refuſe pas à un valet dont il eſt content. Telle eſt en effet l'idée que les Nations *Polygamiſtes* ſe font des femmes. On ne peut donc juſtifier la Polygamie par la Religion, mais eſſaions d'excuſer d'une autre façon ceux qui la ſoutiennent. Il ſemble qu'elle ſoit fondée ſur la nature, & qu'elle permette de comparer les femmes à des champs que l'on cultive. Un ſeul homme, dira t'on, (*a*) peut en cultiver pluſieurs, les entretenir, leur accorder à tous les ſoins qu'il eſt juſte de leur accorder, & tout cela ſans s'incommoder, ſans porter aucun préjudice à la Societé Civile. (*b*) Telle eſt l'idée des Americains & de quelques autres peuples. Nous ne la pouſſerons pas plus loin.

Les Femmes Americaines nourriſſent les enfans qu'elles mettent au monde: ce qui eſt conforme aux devoirs que la nature exige des meres. Les Juïves & les Allemandes étoient auſſi autrefois les Nourices de leurs propres enfans, & l'ancienne Grece n'en uſoit pas autrement, comme cela ſe prouve par le témoignage d'Homere &c. mais cependant l'uſage d'avoir des nourices étrangeres fut dans la ſuite aſſés commun en Grece & à Rome. Nôtre deſſein n'eſt pas de promener le Lecteur par toute l'Antiquité, pour lui faire voir de quelle façon les meres agiſſoient autrefois envers leurs enfans. Ce que nous venons de dire ſuffit. (*c*) Un autre uſage remarquable des Americaines du Nord, c'eſt d'attacher leurs enfans ſur une planche bien unie envelopés d'une fourure de caſtor, ſans bandes, ni couches, comme on le pratique en Europe: ſi elles les enmaillottent, c'eſt avec des bandes de peaux larges qui ne génent point ces petites creatures. Ces Meres ſauvages obſervent de tenir les enfans, qui ſont attachés de la maniere que nous venons de le dire, en une telle ſituation qu'ils aient la tête en haut & les pieds en bas, & pour éviter que les ordures ne portent du préjudice à leur ſanté, elles mettent en façon de goutiere & à quelques petite diſtance du corps une écorce de bouleau par où ces ordures s'écoulent. Dans l'Amerique Meridionale

(*a*) Non ſeulement il le peut, mais même il le doit ſelon la Loi des Mahometans. Il ſemble que dans leurs principes la continence ſoit un péché contre la nature. Un de leurs Livres ſacrés porte „ qu'au jour „ du Jugement la terre ſur laquelle un homme vivant en celibat avoit accoutumé de coucher, ſe levera contre lui & dira: quel crime avois-je commis, qu'un homme ennemi de la nature m'ait foulée, moi qui „ travaillois inceſſamment à la generation & à la production des Etres? “ Ce texte eſt trop beau pour ne pas mériter une interpretation auſſi agreable aux paſſions humaines que conforme aux intentions de la nature. Les Docteurs Perſans enſeignent, qu'il faut donner une femme à un jeune garçon dés qu'il reſſent l'aiguillon de la convoitiſe, & que c'eſt une œuvre méritoire que de ſoulager la paſſion d'amour. Sur ce principe on ne refuſe pas aux jeunes garçons des filles eſclaves ou des concubines, dés qu'ils ſollicitent pour en avoir, & l'on doit en inferer que celui qui s'émancipe à faire une telle demande ne péche pas davantage contre la bienſeance, que s'il demandoit à manger. Voïés *Chardin* au Tome ſecond de ſes *Voiages* page 257. Edit. d'Amſterdam 1711. Ce qu'il y a de ſingulier dans cette conduite ſi digne de la nature dépouillée de la raiſon, c'eſt que ſelon ce Voiageur elle n'eſt que pour les Mahometans, & qu'il n'eſt permis qu'à eux de prendre des concubines ou d'épouſer pluſieurs femmes. Cette maxime eſt propre à convertir beaucoup de gens à la Loi Mahometane. Ils couvrent cette défenſe d'une raiſon plus badine que ſerieuſe. Toutes les Religions, diſent-ils ont leurs auſterités & leurs voluptés, qu'il ne faut pas ſeparer. La Religion Chrétienne permet de boire du vin à plaiſir, & ne permet qu'une femme: celle des Mahometans permet la pluralité des femmes & défent l'uſage du vin.

(*b*) „ Pluſieurs terres labourées par un ſeul homme lui rendent bien plus de fruits que s'il n'en labouroit „ qu'une. “ Les vieilles femmes ſont regardées comme une marchandiſe de rebut, & ſervent à ce qu'il y a de plus vil, tant qu'il leur reſte aſſés de force pour agir. Ce n'eſt pas l'amitié qui établit chez eux le mariage, & rarement arrive t'il que le mariage la faſſe naître. *Coreal* Tome 2. de ſes Voiages. Tous les Indiens de l'Amerique ſont grands partiſans de la Nature, & croient qu'il ne faut pas la laiſſer oiſive. Cela répond fort bien à l'idée qu'ils ont des femmes.

(*c*) *Hennepin* Voiage en un Païs plus grand que l'Europe dans le To. V. du Recueil de *Voiages au Nord*. *Leſcarbot* Hiſtoire de la Nouvelle France.

dionale on prend encore moins de précaution pour les enfans, puiſque non ſeulement on y ignore l'uſage du maillot, mais qu'on laiſſe au contraire leurs membres en pleine liberté, en les poſant tout nuds ſur la terre ou dans un hamac, juſqu'à ce que ces petites creatures ſoient en état d'agir elles mêmes. Avec ſi peu de précaution on ne voit parmi ces Sauvages ni boiteux, ni tortus, ni boſſus : tant il eſt vrai que ſouvent la ſimplicité de la nature eſt préferable aux ſoins exceſſifs d'une Mere Européene. On repondra que le Climat où nous naiſſons ne permettroit pas de nous élever à la maniere ſimple des Sauvages : mais convenons cependant de bonne foi que nous nous défions un peu trop de la nature.

Ce que nous venons de dire nous conduit à l'amour des Peres & des Meres pour leurs enfans. (*a*) On prétend que de ce côté là les Americains l'emportent ſur les Européans : du moins l'emportent ils ſur les Grecs, qui expoſoient, leurs enfans, & ſur les Romains qui les vendoient, lorſqu'ils n'avoient pas le moien de les nourrir. Les Païſans Livoniens font la même choſe, à ce qu'on aſſure, mais ils juſtifient aſſés bien ce procedé, qui paroît dur & barbare. Ils diſent que *leurs enfans ſont beaucoup mieux entre les mains des étrangers, parce qu'ils ceſſent alors d'être expoſés à la tyrannie* de la Nobleſſe Livoniene, qui n'a rien par où elle ſe diſtingue mieux que par ſon orgueil, & qui traite ſes Vaſſaux avec plus de barbarie qu'elle n'en auroit pour ſes chiens. Les Americains aiment auſſi d'avoir grand nombre d'enfans : peut-être ne regardent ils pas une nombreuſe poſterité comme une benediction de Dieu, ce qui étoit l'opinion des Juifs : mais du moins la croient ils conforme aux intentions de la nature. En general les hommes ne revoquent gueres en doute ce dernier principe : même ceux là qui ont des enfans malgré eux & qui bornent au plaiſir le commerce criminel qu'ils entretiennent avec les femmes, ſont obligés de ſouffrir qu'elle aille à ſon but. Ceux des deux ſexes qui donnent dans ces excés haïſſent plûtôt qu'ils n'aiment les enfans qu'ils mettent au monde ; & voilà ce qui eſt l'origine d'une guerre continuelle entre la nature & l'honneur, guerre qui cauſe des déreglemens extraordinaires leſquels ne finiront qu'avec les Siécles. La nature veut que ceux qui ne cherchent qu'à ſatisfaire leurs paſſions ſoient punis de l'abus criminel qu'ils font d'elle, en leur donnant des enfans qu'ils n'attendoient pas. L'honneur, qui n'eſt autre choſe que l'effet de cette probité gravée dans le cœur de tous les hommes, ſelon laquelle on eſt obligé de convenir interieurement que les deſordres de la vie violent les loix de la nature, fait perir des creatures qu'il ne peut regarder que comme des affronts qu'il reçoit de la part des hommes. Il nous ſemble que c'eſt-là la vraie ſource de la barbarie de ceux qui détruiſent les enfans nés hors d'un mariage legitime, ou qui ſont les fruits des débauches des deux ſexes. Comme chez les Americains les bornes du mariage ſont incomparablement moins reſſerrées que chez nous, il en reſulte que quelques ſauvages qu'ils nous paroiſſent, ils ne portent pas l'humanité & la barbarie juſqu'à detruire les fruits que produit le commerce des deux ſexes. Diſons plus : l'interêt & les ſoucis de la vie ſont moins étendus chez eux que chez nous ; ils ne craignent pas les meſalliances. Dégagés de toutes ces idées incommodes ils ſe marient quand il leur plait & de la maniere qu'ils le jugent à propos. Les enfans qui leur naiſſent ſont attendus comme des ſecours, au lieu que nous les craignons ſouvent comme une charge : tant il eſt vrai que malgré l'adouciſſement de nos mœurs, nous nous écartons bien plus en ceci des idées naturelles que

(*a*) *Leſcarbot* Hiſtoire de la Nouvelle France.

les Sauvages Americains : ce qui n'eſt pas extraordinaire, leurs occupations étant infiniment plus bornées que les nôtres, leur vie plus conforme à la ſimplicité de la nature, & leur eſprit à l'abri de la plûpart des circonſtances deſquelles nous faiſons dépendre nôtre bonheur. L'expérience verifie ce que nous établiſſons. Nous voions tous les jours que les perſonnes moins diſſipées ont beaucoup plus d'attention pour leur famille; & que ceux qui reſſerrent leur bonheur dans un petit nombre de circonſtances trouvent beaucoup de charmes dans la mediocrité dont la nature ſe contente.

Nous nous étendrons fort peu ici ſur les exercices auxquels les Peuples de l'Amerique forment leurs enfans. On ſait aſſés que depuis le moment qu'ils commencent d'être capables d'agir, on ne leur aprend qu'à manier l'arc & la fléche, ou une eſpece de maſſue dont ils ſe ſervent pour aſſommer leurs ennemis. On les éleve auſſi à la chaſſe & à la courſe. Tous ces exercices les rendent agiles & vigoureux: ils ſont peu ſujets aux maladies qui en Europe attaquent les nerfs, & la nature, qui chez eux n'eſt pas génée par une vie molle ou ſedentaire, à laquelle nous n'élevons que trop nos enfans, prend plaiſir à donner aux Sauvages l'étendue & la proportion que le corps de l'homme doit avoir naturellement. De plus il eſt certain que ces peuples qui ne doivent preſque rien qu'à la nature, ont apris par l'experience, que l'exercice dégage d'une infinité de mauvaiſes humeurs leſquelles en croupiſſant dans le corps humain, empéchent la circulation de celles qui ſont deſtinées à l'entretenir & à l'augmenter. On ne ſauroit revoquer en doute ce que nous avançons ici, & qui ſe prouve par la methode dont ils uſent pour guerir la plûpart de leurs maladies. D'ailleurs on obſerve que le nombre de gens malfaits & incommodés eſt très conſiderable en certains Païs de l'Europe, où l'activité du corps eſt mepriſée, & qu'il ne ſeroit pas difficile d'y faire de grandes recrues de boiteux & de boſſus. Les anciens Grecs étoient auſſi fort appliquéés aux exercices du corps, ſurtout à Lacedemone où l'on notoit d'une eſpece d'infamie ceux qui ne s'exerçoient point en leur jeuneſſe, & il n'y avoit pas juſqu'aux femmes qui n'apriſſent à lutter comme les hommes. On y enſeignoit aux enfans qui n'avoient encore que cinq ans une (*a*) danſe fatiguante que l'on regardoit comme une eſpece d'introduction aux exercices militaires. A l'égard des Romains, ils ne pouſſoient pas à beaucoup prés ſi loin cette *diſcipline de corps* ſi cultivée chez les Grecs: dans les premiers tems de la Republique ils étoient ſoldats & laboureurs. Dans la ſuite occupés uniquement de la conquête du Monde, à peine ſe donnoient ils quelques heures de loiſir pour étudier les arts & les ſciences qu'ils reçurent aſſés tard des Grecs: mais quoi qu'il en ſoit il y a beaucoup d'apparence que leur vie étoit plus active que la nôtre. A l'égard des anciens Germains & des autres Peuples dont il nous reſte quelques monumens, il eſt certain qu'ils élevoient leur jeuneſſe d'une maniere aſſés ſemblable à celle des Americains.

Les Peuples du Nouveau Monde bornent l'éducation de leurs enfans aux exercices dont nous venons de parler: ils s'embaraſſent très peu de cette culture de l'eſprit ſi neceſſaire pour former l'homme à la reflexion & pour l'élever au deſſus des bêtes. Ils ignorent les ſciences, & ne connoiſſent des arts que ce que la neceſſité les a forcé d'en inventer de plus groſſier pour l'uſage de la vie. Ces legers principes qu'ils ont conſervé touchant la Divinité, leur origine & leur ſort après cette vie; ces devoirs de l'humanité qu'ils n'accordent qu'à leurs amis & qu'ils refuſent preſque toûjours à leurs ennemis; ces foibles leurs de vertu qu'on remarque en

(*a*) La *Pyrrique*.

en eux & ces ſentimens d'équité à la faveur deſquels ils mettent d'aſſés juſtes bornes entre l'uſurpation & une poſſeſſion legitime : tout cela n'eſt qu'une ſuite de l'imitation de ceux à qui ils doivent la vie, un effet des lumieres naturelles qui ne s'éteignent jamais entierement dans les hommes, quoiqu'il y en ait d'aſſés brutaux vers le Détroit de Magellan, pour faire juger qu'ils en ſont abſolument deſtitués. Mais s'il étoit poſſible de paſſer quelques mois avec ces Sauvages, on reconnoitroit bientôt qu'ils ſont obligés d'obſerver un ordre & certains préceptes dictés par la Nature & qu'une bonne éducation ne fait qu'étendre & embellir. Quoique nous venions de dire ici que les Americains negligent d'orner l'eſprit de leurs enfans & de leur apprendre à ſe gouverner par principes ; nous trouverons pourtant des exceptions à cette conduite dans la ſuite de cet Ouvrage, lorſque nous dirons comment les Mexicains remettoient aux Prêtres leurs enfans agés de quatorze à quinze ans, pour les faire élever dans la connoiſſance de la Religion & de leurs devoirs ; & que nous dirons quels étoient les principes d'éducation en uſage chez les Peruviens, & ceux de quelques autres Peuples du Nouveau Monde.

Nous tirons de Leſcarbot, que nous avons déja cité pluſieurs fois, ce qui regarde l'impoſition des noms. Cet Auteur nous dit, (*a*) que chez les Peuples de la Nouvelle France, le fils ainé porte le nom de ſon Pere en ajoutant une particule à la fin du nom, pour ſervir de diminutif. Par exemple, ajoute t'il, l'ainé de *Membertou* s'appellera *Membertouchi*, c'eſt-à-dire le petit ou le jeune *Membertou*. Celui qui ſuit l'ainé reçoit le nom qu'il plait au Pere de lui donner, & s'il y en a un troiſiéme, on lui donne le nom du ſecond avec un diminutif comme au premier : de ſorte que ſi le ſecond s'appelle *Actaudin*, le troiſiéme s'appellera *Actaudinech*. Ce diminutif varie ſelon que le nom auquel il eſt joint le demande. C'eſt ainſi qu'en Italien de *fanciullo* enfant, on fait *fanciullino* petit enfant, & de *ragazzo*, garçon *ragazzetto*. Lorſque le Pere, ou le frere ainé viennent à mourir, ceux qui reſtent après eux changent de nom, pour éloigner les triſtes idées que le nom du défunt doit exciter naturellement. Nous dirons en paſſant que le bon homme *Leſcarbot* blame ceux qui donnent des noms Chrétiens aux Sauvages, prétendant que c'eſt une prophanation. Pour prouver ce qu'il avance, il allegue l'exemple d'Alexandre le Grand, qui ne vouloit pas qu'on s'appellât Alexandre, à moins qu'on ne ſe rendit digne de porter ce nom par la pratique de la vertu.

Les Breſiliens donnent à leurs enfans le nom de la premiere choſe qui s'offre à leur imagination, ou de l'objet qui leur eſt le plus agreable. Les noms des Mexicains & des Peruviens ſont du même caractere. Ils en ont auſſi par leſquels ils expriment quelques qualités brillantes ou des défauts conſiderables. Nous ne diſons rien de ceux qui ont de la conformité avec les noms des anciens Hebreux, qui ſouvent ſervoient à rappeller à la memoire des gens certains évenemens remarquables. Cela ſe remarque encore aujourd'hui dans les noms des Orientaux modernes. Pour les autres remarques on pourroit les faire generalement ſur toute ſorte de noms.

(*a*) *Hiſtoire de la Nouvelle France.* L. 3. Ch. 2.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des Langues Americaines &c.

LEs langues des Americains ont leur juriſdiction, leurs bornes & leurs revolutions, comme les nôtres, & même (*a*) le language change (*b*) d'une Province à l'autre comme chez nous. Ces langues doivent ſouffrir des changemens très ſurprenans & très promts, s'il eſt vrai que le Dictionnaire ou Vocabulaire Canadois de Jaques Quartier, qui alla faire des expeditions en ce Païs là environ l'an 1533. n'ait point été (*c*) entendu des François, qui voiagerent en Canada du tems de Leſcarbot, lequel a fait cette remarque quatre vint-ans après les navigations de Jaques Quartier. Il faut attribuer des changemens ſi ſubits à la corruption que les Europeans ont introduite dans les langues Americaines & aux éloignemens volontaires & ſouvent forcés de ces Peuples, dont les Cantons & les Villages reſtent toûjours aux plus forts, juſqu'à ce que ceux-ci ſoient à leur tour délogés par d'autres.

Les Peruviens ſe ſervoient autrefois pour les myſteres de leur Religion d'une langue particuliere qui n'étoit entendue que de leurs Prêtres. Pluſieurs Nations de nôtre Hemiſphere (*d*) pratiquent encore la même choſe, & portent cette affectation juſqu'aux choſes qui concernent les ſciences, dont ils enveloppent les ſecrets dans une langue inconnue au peuple.

Voici quelques remarques que nous tirons de *Leſcarbot* ſur les langues du *Canada*. Soit faute d'attention, ſoit habitude vicieuſe, qu'il n'eſt pas impoſſible de détruire par la reflexion, il arrive aux Peuples du *Canada* de ne pouvoir prononcer certaines ſyllabes, ou certaines lettres. C'eſt ainſi qu'ils changent l'V. en B. & l'F. en P. & que de la Voielle V. précedant une autre Voielle ils en font *ou*. Ajoutons à cela que chaque langue a dans ſa prononciation des difficultés qu'un étranger ne ſurmonte qu'après une longue attention. Les François & les Hollandois ne ſauroient bien prononcer le *th* des Anglois : le *ch* des Allemans n'eſt pas moins difficile pour les François, ſurtout lorſqu'il eſt ſuivi d'une conſonne, & les Allemans ne prononcent pas mieux les deux *ll* mouillées des François. Un homme à qui une langue étrangere eſt devenue aſſés familiere, a ſouvent bien de la peine à s'empécher de tranſporter en cette langue les idées particulieres & les tours de ſa langue maternelle. Ce n'eſt pas tout : on imprime pour ainſi dire le caractere de ſa Nation dans l'accent & dans l'expreſſion de la langue en laquelle on s'exprime. Le Hollandois traduit la peſanteur & la groſſiéreté de ſon Païs, l'Alleman la rudeſſe & la bruſquerie

(*a*) *Leſcarbot*. Livre 3. Ch. VII. de l'*Hiſtoire de la Nouvelle France*.

(*b*) *Leſcarbot* dit en une même Province. Il paroît que par Province il entend un Païs entier, comme la *Virginie* ou la *Floride*. Cette diverſité de langues va beaucoup plus loin, s'il eſt vrai, qu'il faille un interprete pour s'entendre les uns les autres à dix lieuës de diſtance. Voiés *Hennepin* pag. 305. de ſa *Nouvelle Decouverte dans l'Amerique Septent.* Edit. d'Utrecht 1697.

(*c*) *Leſcarbot* dit dans ſon *Hiſtoire de la Nouvelle France*. L. 3. Ch. VII. que les Sauvages du Canada ont une langue particuliere qui eſt connue à eux ſeuls, „ ce qui me fait douter, ajoute t'il, de ce que j'ai „ dit, que la langue qui étoit en *Canada* au tems de Jaques Quartier n'eſt plus en uſage ; car pour s'ac„ commoder à nous, ils nous parlent du language qui nous eſt plus familier, auquel il y a beaucoup de Baſ„ que entre mêlé “.

(*d*) Les Siamois & les Chinois. Cela ſe pratique generalement par toutes les Indes Orientales.

querie assés naturelles à l'Allemagne, l'Anglois la legereté de sa Nation, l'Espagnol ses rodomontades, l'Italien sa molleſſe, & le François sa fierté. Soions persuadés que le même génie se trouve dans les Peuples des Indes Occidentales.

Les Langues Americaines nous fourniſſent encore deux ou trois remarques. Il paroît par les échantillons que les Voiageurs nous ont donné de ces langues, que les moins polies sont les plus simples. La raison est naturelle : on peut presque comparer les Peuples de l'Amerique aux enfans : les uns & les autres n'ont pas la force de s'écarter de la simplicité de la Nature, & ce défaut de capacité ou d'experience les oblige à reduire leur language à un petit nombre de termes & d'expreſſions, qui peuvent préſenter diverſes idées differentes selon l'objet dont on parle. C'est ainsi que la Lune est appellée par certains Sauvages de l'Amerique *Soleil de la nuit*, & que les Hebreux ont nommé le Sepulchre *Maiſon des vivans*. Ces mêmes Hebreux ont un terme qui signifie (*a*) *ouvrir* & *défaire*, parce que ces deux idées sont assés semblables : par cette raison un enfant qui voudra que sa nourrice lui ote ses gands ou ses souliers demandera fort bien qu'elle les lui ouvre. C'est encore dans cette simplicité naturelle qu'il faut chercher la raison des infinitifs, dont les Americains & les enfans se servent souvent au lieu de l'imperatif & du preſent. Enfin c'est dans cette simplicité que l'on trouve l'origine du défaut d'articles & de liaiſons assés ordinaire dans les langues des Sauvages & dans les expreſſions des enfans qui commencent à parler.

Une autre remarque à faire c'est sur les Racines & sur les Monosyllables. Les Racines sont à proprement parler l'enfance des langues. Nôtre comparaiſon se juſtifie par les premiers sons articulés des enfans qui apprennent à parler. Ils sont tous monosyllabes ; dés que la parolle devient plus familiere aux enfans, ils s'attachent particulierement aux mots diſſyllabes ; mais ce n'est qu'à la longue & peu à peu qu'ils apprennent à prononcer les mots composés de pluſieurs syllabes.

Avancerions nous un paradoxe, ſi nous soutenions que des enfans qu'on abandonneroit, même après les avoir privé de la frequentation des grandes perſonnes sans autre moien pour s'entretenir que le peu de parolles qu'ils auroient apriſes juſqu'à l'age de cinq à ſix ans, formeroient entr'eux une langue très simple & très abregée, qui ne seroit guere composée que de Monosyllabes & de Diſſillabes ? Nous croions remarquer cela dans les langues de pluſieurs Peuples de l'Amerique. Ces langues sont reſtées dans une espece d'enfance, à cauſe du peu de communication qu'ils ont eu avec le reſte des hommes. En un mot la simplicité de leurs langues & celle de leurs idées ont une même origine.

On n'a pas remarqué que les Peuples des Indes Occidentales euſſent l'uſage des lettres. Nous parlerons en tems & lieu des Hieroglyphes des Mexicains, & des *Guappas* du Pérou qui étoient auſſi en uſage parmi pluſieurs autres Peuples de l'Amerique Méridionale. Le P. Hennepin & quelques autres Voiageurs témoignent que les Sauvages Americains ne peuvent se laſſer d'admirer comment avec le secours de l'écriture & du papier il est poſſible de communiquer ses penſées à ceux qui sont éloignés de nous. Ils croient qu'il y a en cela de la magie ou du sortilege.

(*a*) פתה.

CHAPITRE SIXIEME.

De l'habillement des Americains.

TOus les Sauvages de l'Amerique ne ſont pas nuds, & parmi ceux qui le ſont il en eſt peu qui ne couvrent les parties qui doivent être couvertes: cependant nous n'avons garde de mettre la pudeur au rang de ces idées qu'on a appellé *innées*. Elle eſt un effet de l'éducation & de la coutume. La Nature n'a rien de honteux. Les enfans, qui ne s'en écartent jamais, n'ont pas honte de ſe découvrir : ils ne rougiſſent pas de leur nudité ; mais auſſitôt qu'on a commencé à leur aprendre les conſequences de la nudité & l'idée que tous les hommes doivent attacher à cet état, ils ſe forment à la pudeur & rougiſſent comme leurs parens & leurs maîtres. D'où vient donc que certains Sauvages, ſans aucune éducation & ſans la moindre idée de bienſeance & d'honnêteté, couvrent cette partie de leur nudité qu'il n'eſt pas permis de voir ? Nous repondons qu'une longue tradition peut avoir entretenu cette coutume chez eux, bien que de tems immemorial ils en aient oublié la cauſe. Leurs premiers Anceſtres pouvoient avoir conſervé le ſouvenir de la deſobeïſſance du premier homme, laquelle a rendu la nudité ſi honteuſe, que les perſonnes le moins chaſtes ne voient gueres certains objets nuds ſans rougir auſſi facilement que s'ils ſoufroient une veritable peine à les voir. Quelques Peuples ſauvages ignorent ſi parfaitement l'uſage de ſe couvrir, qu'ils ſe preſentent aux yeux de ceux qui ſont habillés avec autant de ſimplicité & d'ignorance qu'un enfant de trois ou quatre ans. Ce n'eſt pas que dans le fond ils ſoient plus groſſiers que les autres : mais ils ont eu le malheur de perdre plûtôt les idées que d'autres Sauvages auſſi brutaux pour le moins ont ſu conſerver par un pur éfet du haſard.

Les anciens *Pictes* n'étoient pas encore vêtus au tems de l'Empereur *Severe :* mais ils s'adoucirent dans la ſuite par le commerce qu'ils eurent avec les Romains, & la coutume de s'habiller qui s'introduiſit chez ce peuple fut un effet de cette politeſſe & de cette bienſeance que les Romains leur inſpirerent. La neceſſité n'y eut point de part. Les *Hotantots* du Cap de bonne Eſperance & pluſieurs autres Peuples d'Afrique vont encore nuds, de même que quelques Inſulaires voiſins de l'Aſie. La noirceur & la ſaleté ſervent aux uns de voile & les couleurs ſont d'un pareil uſage aux autres. Il pourra arriver un jour que ces Peuples ſuivent les modes & qu'ils diverſifient autant que nous leurs habillemens. Ceux d'entr'eux qui ont ſoin de leur pudeur ſe couvrent par devant d'un morceau de toile ou de peau qu'ils attachent du mieux qu'ils peuvent autour des reins, & marchent en cet état avec autant de bonne opinion d'eux mêmes que l'European le mieux vêtu. Qu'on ne croie donc pas que la coutume de s'habiller ſoit un effet de la Religion & de la raiſon : ne pourroit on pas les avoir toutes deux en partage dans la nudité ? & s'accoutumer à voir le corps humain en état de pure nature, comme on s'accoutume à voir des ſtatues ſans draperie ? Nous ne prétendons point juſtifier la nudité des Sauvages : outre qu'une partie du beau ſexe perdroit beaucoup à ſe dépouiller, on ne doit jamais être ſchiſmatique en fait

de

de coutumes, qui loin de nuire à la politeſſe & à la Religion, peuvent au contraire être utiles à l'une & à l'autre.

Coreal dans ſes *Voiages aux Indes Occidental.* To. premier page 143. nous dit que les hommes portent dans un étui ce que la bienſeance veut que l'on cache, „ & même, ajoute t'il, on aſſure que dans les lieux non fréquentés des „ Eſpagnols ils ornent ces étuis d'or & de perles. " Comparés cet endroit à un autre de *Brantome*, qui ſe trouve dans les *Vies des Dames Galantes de ſon tems.* Il y parle de l'uſage auquel certaines Dames emploioient quelques colifichets de galanterie.

Les Sauvages vêtus de l'Amerique Septentrionale portent ſur le dos un manteau de peaux de Caſtor couſues enſemble, d'autres portent ſimplement ſur les épaules la peau d'un ours ou de quelqu'autre bête feroce. C'eſt-là l'habillement le plus ſimple & le plus naturel: auſſi eſt il le premier en date. Ceux qui ſe couvrent de plumes trempées dans quelque liqueur viſqueuſe, pour les faire tenir à leur corps, s'éloignent déja de cette ſimplicité, & donnent dans la vanité des parures. Les Canadois attachent au col leur manteau de peau, en telle façon qu'ils ont ordinairement un bras hors de l'habillement: mais quand ils ſont au logis, ils quittent le manteau, à moins qu'il ne faſſe froid. Les femmes ajoutent la ceinture au manteau: en hyver les uns & les autres accompagnent cet habillement de bonnes manches de caſtor. Il n'y a pas beaucoup de difference entre cette maniere de s'habiller & (*a*) celle des anciens Allemans. Quelques autres Peuples ſauvages (*b*) ſe couvrent d'une eſpece de natte. A l'égard des jambes, *Leſcarbot* nous dit, que les *Canadois* allant à la chaſſe ſe ſervent *de bas de chauſſes grands & hauts comme nos bas à botter, leſquels ils attachent à leur ceinture, & à côté par dehors il y a un grand nombre d'aiguillettes ſans aiguillon.* Cette chauſſure a quelque conformité avec nos pantalons. Quelquesfois au lieu de bas ils s'enveloppent la jambe d'un morceau d'étoffe qu'ils lient ſous le genou & qu'ils appellent mitaſſes, à ce qu'on nous dit dans une Relation inſerée au Tome V. du Recueil de Voiages au Nord.

(*c*) Ces mêmes Sauvages vont ordinairement la tête nue & les cheveux abatus ſur les épaules, ſans les noüer ni les attacher. Quelquefois les hommes en lient une partie ſur le ſommet de la tête & laiſſent pendre le reſte. Il y en a qui les nourriſſent, d'autres les coupent entierement, ou les brulent avec des pierres rougies au feu. Pluſieurs Peuples du Nord laiſſent tomber d'un côté leurs cheveux en cadenette, & de l'autre les brulent avec ces pierres. Les Nations qui ſont au Sud du Canada les brulent juſqu'aux oreilles. Les Floridiens & quelques autres Sauvages les trouſſent comme la queüe d'un cheval: les hommes y mettent enſuite des plumes en guiſe d'aigrette, & les femmes, à ce que dit *Leſcarbot*, une aiguille à trois pointes. Pluſieurs de ces Peuples frottent leurs cheveux avec de l'huile, comme nous avec de l'eſſence, & mettent enſuite ſur leurs têtes du duvet ou de petites plumes d'oiſeau. Cet ornement eſt biſarre, mais dans le fond l'eſt il beaucoup plus que la poudre d'or des Anciens, ou que la poudre avec laquelle nos petits maîtres modernes affectent de blanchir leurs cheveux ou leurs perruques?

Nous

(*a*) Ils ne ſe couvroient que de peaux, qui leur laiſſoient une bonne partie du corps découverte. *Ceſar* dans ſes *Commentaires.*

(*b*) *Leſcarbot* Hiſtoire de la Nouvelle France. L. 3. Ch. 9.

(*c*) Ceci eſt tiré de *Leſcarbot.*

Nous mettons au rang des coutumes conformes à la nature celle de porter les cheveux longs, qui eſt generale chez les Indiens Occidentaux. Elle l'étoit auſſi autrefois dans les Gaules & même par toute l'Europe. Pour les Gaules, on ſait qu'une partie de cet Etat étoit appellé autrefois (*a*) *Gaule chevelue*. Il eſt vrai que dans la ſuite la coutume devint particuliere: les Peuples François porterent les cheveux fort courts, & il n'y eut que les Rois de France qui pendant la durée de la premiere race porterent les cheveux fort longs. Couper les cheveux à un fils de France, c'étoit alors le déclarer déchu du droit de la ſucceſſion à la Couronne. Avant que la Chine fut conquiſe par les Tartares, les Chinois n'étoient guéres moins amoureux de leur longue chevélure que nos vieux François. Ils ſe flattoient, nous dit *Maffée*, qu'à l'article de la mort un bon génie les prendroit par les cheveux & les enleveroit au Ciel. Pour leurs Bonzes, ils les ont courts, parce qu'en qualité de Miniſtres privés & de Conſeillers de la Divinité ils peuvent ſe paſſer d'un tel ſecours.

Il étoit aſſés ordinaire aux Anciens d'aller tête nüe, & l'on obſerve que chez (*b*) les Egyptiens on ne ſe la couvroit que dans la triſteſſe. D'abord les Romains adopterent le même uſage, mais avec le tems ils le perdirent. Peut-être cette coutume étoit elle fondée ſur une opinion aſſés raiſonnable, qui eſt que l'air durcit la tête & lui donne une ſolidité qu'elle n'acquiert pas ſi facilement étant couverte. Si cette opinion a lieu, il n'eſt pas étonnant que les Anglois ſe battent ſi bien à coups de tête, puis qu'ils ſont accoutumés dés l'enfance à l'avoir nue.

Avant que de finir cet article, nous tirerons de *Leſcarbot* deux ou trois remarques où il fait voir le rapport des Americains avec quelques autres Peuples en ce qui regarde la parure de la tête. „ Les Gots, dit-il, laiſſoient pendre leurs „ cheveux à gros floccons friſés ſur les épaules, „ comme nous venons de le dire des Americains du Nord. „ Les Swabes peuples d'Allemagne les entortil„ loient, nouoient & attachoient au haut de la tête, ainſi que nous l'avons dit „ des Souriquois & Armouchiquois. En une choſe les Armouchiquois ſont dif„ ferens des Souriquois & autres Peuples Sauvages. . . . C'eſt qu'ils s'arrachent „ le poil de devant & ſont à demi chauves, ce que ne font les autres; à re„ bours deſquels Pline recite qu'à la chute des Monts Riphées étoit anciennement la region des Arymphéens, que nous appellons maintenant Moſcovi„ tes. . . , leſquels étoient tous tondus tant hommes que femmes, & tenoient „ pour choſe honteuſe de porter des cheveux. Voilà comme une même façon „ de vivre eſt reçûe en un lieu & reprouvée en l'autre. "

(*a*) *Gallia comata.*
(*b*) Les Juifs & les Carthaginois &c. en uſoient de même. Voi. *Solerius de pileo.*

CHAPITRE SEPTIEME.

Des ornemens du corps.

LEs couleurs dont les Indiens Occidentaux ſe peignent le viſage ſont une eſpece de fard, plus groſſier à la verité & couché moins delicatement que celui de nos Dames & de nos petits Maîtres : mais il y a quelque apparence que les Indiens de l'Amerique vont en partie au même but, & que les beautés ſimples de la nature ne leur ſemblent pas toûjours aſſés touchantes pour s'en contenter. Nos Dames & même nos petits Maîtres ſur le retour ſe fardent auſſi pour reparer les outrages que les débauches & les années font à la nature : mais les Indiens ne pouſſent pas le raffinement ſi loin. Les couleurs ne leur ſervent encore que d'ornement.

L'uſage du fard eſt très ancien : les Prophetes l'ont cenſuré chez les Juifs. Les Romains ſe peignoient quelquefois en rouge, & peignoient de même leurs Dieux. Les Ethiopiens & pluſieurs autres Peuples d'Afrique ſe peignoient de la même couleur. Les Pictes ne ſe contentoient pas des couleurs ſimples ; ils ſe *matachoient* (*a*) le corps avec toutes ſortes de figures d'animaux, & même dés la plus tendre enfance. Ces ornemens, qui nous paroitroient fort irreguliers, étoient ſi fort de leur gout, que pendant long-tems ils ne pûrent ſe reſoudre à s'habiller, tant ils craignoient de gâter ces belles peintures avec leſquelles ils enjolivoient leurs corps. Les Americains emploient differentes couleurs pour ſe *matacher* : à l'égard du viſage, le bleu, le rouge, le noir & le blanc entrent ſouvent dans la compoſition de leur teint. Cependant il eſt permis à chacun de ſuivre ſon gout particulier. Ils ſe peignent de même la tête, les bras, les jambes, les cuiſſes : & afin que les marques de cette peinture durent autant que leur vie, (*b*) après en avoir tracé le deſſein ſur la peau, on la pique juſqu'au ſang avec une aiguille ou avec un petit os bien éguiſé : enſuite on frote l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui ſe fait *matacher*. Les *Pictes* (*c*) pratiquoient la même choſe avec un inſtrument de fer : mais les Goths ſe rougiſſoient la face & le corps avec du cinabre. On voit par ce petit détail, que l'uſage de ſe colorer a regné autrefois chez divers Peuples de nôtre Hemiſphere, & que nôtre fard, qui n'eſt qu'un coloris plus fin & plus délicat que celui des Americains, tient en quelque façon la place de celui-ci ſur le viſage des perſonnes les plus polies des Cours de l'Europe.

Paſſons à d'autres ornemens plus bizarres & plus extraordinaires que les couleurs. Les Virginiens (*d*) s'impriment ſur le dos certaines marques par leſquelles on peut reconnoître ſous quel Chef ils vivent : de quoi l'on trouve un exemple chez les Romains : leurs Soldats portoient la marque imperiale, & cette marque ſous l'Empereur Conſtantin le Grand étoit une Croix qu'il

(*a*) C'eſt le terme dont on ſe ſert en Amerique pour exprimer cette maniere de ſe peindre.
(*b*) *Voiages au Nord.* Tome V.
(*c*) ——— *Ferroque notatas,*
Perlegit exangues Picto moriente figuras.
Claudian. de Bello Getico. V. 417.
(*d*) *Leſcarbot Hiſtoire de la Nouvelle France.* L. 3. Ch. 11.

leur faiſoit imprimer ſur l'épaule. Par un principe de zéle & de devotion pour la Croix de N. S. J. C. les premiers Chrétiens ſe la faiſoient imprimer ſur la main ou ſur le bras, & même aujourd'hui l'on ne revient gueres du pelerinage de Jeruſalem & du S. Sepulchre ſans un ſemblable témoignage de ſon enrollement ſpirituel ſous les enſeignes du Sauveur. Les Breſiliens ont l'uſage des balafres & des taillades, dont il n'y a point d'exemple en Europe. „ Ceux d'en„ tr'eux, dit *Coreal*, (*a*) qui veulent paſſer pour gens de reputation, & qui „ ont mangé beaucoup d'ennemis, ſe font des taillades & des balafres à la poi„ trine & en d'autres endroits du corps. Après cela ils y font penetrer une „ poudre noire, qui rend ces balafres hideuſes. A voir ces taillades de loin, „ on les prendroit pour des pourpoints déchiquetés à la mode de nos Pe„ res. "

Si les taillades & les balafres n'ont point d'exemple chez nous, il n'en eſt pas ainſi de quelques autres ornemens des Indiens Occidentaux. La difference qui ſe trouve entr'eux & nous c'eſt qu'en Europe ces ornemens dépendent uniquement de la mode, au lieu que les Americains plus conſtans trouvent toûjours le même agrément dans leur parure; parce qu'ils n'y conſiderent que ce qui fait plaiſir aux ſens, ou qui fixe leur eſprit à l'idée d'une certaine gloire. C'eſt pour cela qu'ils recherchent les couleurs, dont la nature eſt de rejoüir la vue; que dans leurs jours de rejoüiſſance ils s'attachent ſur tout aux plus vives, & qu'il aiment les taillades, parce qu'elles font juger d'eux qu'ils ſont gens de cœur & bons Soldats. Quoique la mode dégrade chez nous les couleurs quand il lui plait, il eſt néanmoins très ſûr que les ſens l'emportent, & que nous ſommes contraints d'en juger comme les Sauvages. Un principe d'honneur pourroit nous déterminer aux balafres & aux taillades, ſi nos Princes faiſoient publier par un Edit, que tous ceux qui n'auroient pas la précaution de ſe faire déchiqueter à la Breſiliene ſeroient declarés laches & déchus de l'eſtime du Public. On verroit bientôt des milliers de gens qui ſe diſtingueroient par les balafres; & peut-être qu'en cette occaſion quelques-uns des moins courageux piqués d'honneur prendroient leur parti auſſi promtement que les plus braves. Ceux à qui le mal ſeroit peur pratiqueroient des moiens pour ſe taillader ſans douleur: quand on ſeroit venu à bout de corriger l'amertume de la douleur, on embelliroit les taillades à la façon des Sauvages, & pour lors la mode s'en établiroit par toute l'Europe. Ceci n'eſt point un paradoxe: Tous les hommes craignent le mépris. Il ſuffit qu'autrefois quelques Breſiliens diſtingués parmi leurs compatriotes ſe ſoient aviſés d'attacher une certaine gloire aux balafres, pour que dans la ſuite leurs deſcendans aient reçu aveuglement cette coutume bizarre, dont la negligence pouvoit les faire mépriſer.

Les Americains ont, comme nous, l'uſage des pendans d'oreille, des braſſelets, & des colliers: mais chez eux il eſt également ſuivi de l'un & de l'autre ſexe & il en étoit de même chez les Anciens à l'égard des joiaux deſtinés à l'ornement du viſage. Les Americains ont auſſi des pendans de né, & de levres. Les anciens Hebreux portoient (*b*) des bagues au front, & même au né, ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans les Indes Orientales. Les Breſiliens ont la levre inferieure percée dés leur enfance, & l'on y paſſe pour l'ornement un os blanc comme de l'ivoire quelquefois au lieu d'un os ils paſſent dans l'ouverture de la levre du jaſpe ou une émeraude batarde: ſouvent même ils en enchaſſent dans leurs joues. A l'égard des pendans d'oreilles, il ſeroit fort inuti-

le

(*a*) *Voiages aux Indes Occident.* Tome premier p. 188.
(*b*) Gen. Ch. 24. v. 47.

le de faire le dénombrement des Peuples qui en ont adopté l'uſage : il ne le ſeroit pas moins de compter ceux qui ont reçu l'uſage des braſſelets & des colliers. Les Americains le pouſſent bien plus loin que nous. Ils portent aux jambes & autour du corps ces ornemens que nous ne portons qu'aux bras & au col : mais les perles & les émeraudes ne ſont pas toûjours la matiere de ces ornemens. Les Breſiliens & quelques autres Peuples eſtiment infiniment les coquilles & la verroterie que les Européens leur portent. Au défaut de ces choſes quelques Sauvages s'accommodent de petits morceaux de cuivre, de quelques pierres de couleur, & même d'aretes de poiſſons; plus ſupportables cependant en cette dépravation de gout que les Hottantots du Cap de Bonne Eſperance qui ſe parent avec des tripes. Certains Peuples du Canada, que (*a*) *Leſcarbot* nomme *Armouchiquois* „ ont, dit-il, une façon de mettre aux poignets & au-deſſus de la cheville du pied és jambes, des „ lames de cuivre faites en forme de menottes, & au défaut du corps, c'eſt-à-„ dire aux hanches, des ceintures façonnées de tuiaux de cuivre longs comme „ le doit du millieu, enfilés enſemble de la longueur d'une ceinture, proprement de la façon qu'*Herodian* recite avoir été en uſage entre les Pictes, quand „ il dit qu'ils ſe ceindent (*b*) le corps & le col avec du fer, eſtimant cela leur „ être un grand ornement, & un témoignage qu'ils ſont bien riches, ainſi „ qu'aux autres barbares d'avoir de l'or. " N'oublions pas entre les ornemens de tête les frontaux de plumes de pluſieurs couleurs fort eſtimés des Breſiliens, ni les aigrettes des Mexicains, ni les couronnes de poils d'Elan peints en rouge & attachés à une liſiere dont les Canadois ceignent leur tête. Le mérite de ces ornemens n'eſt pas tout à fait inconnu en Europe : il faudroit y être bien étranger pour ignorer le long regne des plumets, que l'inconſtance des François a preſque bannie, mais que les autres Européens n'ont pas encore diſgracié. Les Dames ont porté long-tems des bonnets de plumes, & des aigrettes, dont l'uſage n'eſt pas entierement aboli, & pourra même renaître un jour. Les modes meurent & reſſuſcitent pluſieurs fois : nous en appellons à l'experience.

Le *Tocham* a autour du col de petites plumes extrémement fines, jaunes & rouges. Elles ſervent en quelque façon de mouches aux Breſiliens. Ils ſe les appliquent ſur les joues avec de la cire : mais cet ornement eſt reſervé pour les jours de ceremonie. Si au lieu de mouches, nos Dames appliquoient de ces plumes rouges ſur leur viſage, les yeux en ſeroient ils choqués ? C'eſt un probleme dont nous demandons la ſolution au beau ſexe & aux petits Abbés de ruelle.

(*a*) *Ubi ſupra.* Ch. 12.
(*b*) *Herod.* L. 3. Cap. 47.

CHAPITRE HUITIEME.

De la Beauté des Americains.

IL y a des beautés generales qui frappent également tous les hommes : de même il eſt une laideur ſi complette, qu'il n'y a qu'une voix à ſon égard. Nous ne croions pas qu'on puiſſe trouver aucun Peuple au monde qui ſoit capable d'admirer la taille d'un cu de jatte ou d'un boſſu, ni que perſonne pût être charmé de la beauté d'un homme qui auroit la bouche où les autres ont les oreilles. Il pourra fort bien arriver que l'on n'ait pas de juſtes idées ſur les proportions des Creatures, mais que l'on s'oublie juſqu'à admirer un homme dont la tête féroit la moitié du corps, ou un cheval dont les quatre jambes ſeroient inégales en figure & en proportion, c'eſt ce qui eſt impoſſible & qui revolte même les bêtes, puiſqu'on obſerve qu'elles étoufent ou abandonnent les monſtres qu'elles mettent au monde. Qu'on ne diſe pas que l'Auteur de la nature pouvoit créer les Etres tout autrement qu'ils ne ſont. Il le pouvoit ſans doute, mais ſuppoſons qu'il eut jugé à propos de créer les hommes boſſus, il auroit accompagné nos boſſes de certaines proportions qui nous ſont maintenant inconnues, & dont les beautés auroient été auſſi touchantes, auſſi naturelles que celles d'une taille fine & dégagée.

Nous regardons comme des gens qui n'ont pas une juſte idée des proportions les Peuples qui écraſent le né à leurs enfans & ceux qui leur aplatiſſent la tête : mais nous ne mettons pas au même rang les Peuples qui aiment les petits fronts, ni ceux qui eſtiment les cheveux roux &c. parce que les petits fronts & les cheveux roux ne péchent pas contre les regles de la proportion. Pour ce qui eſt des premiers on ſait que les Noirs d'Afrique préferent les nés camus & les narines bien larges aux nés grands & aquilins. Ils trouvent en Amerique des gens de leur gout & même d'un gout encore plus dépravé. Les Breſiliens écraſent le bout du né à leurs enfans, & ce bizarre dérangement de la plus belle partie du viſage, joint aux ouvertures qu'ils ont aux joues feroit ſur nos yeux un effet des plus extraordinaires. Les Peuples du Miſſiſſipy n'ont pas des idées plus raiſonnables ſur la beauté. Ils eſtiment, nous dit un Voiageur anonyme, (*a*) les têtes en pointe & preſque de la forme d'une mitre. Les circonſtances de ſon recit ſont trop remarquables pour ne les pas inſerer ici. „ La „ Mere couche ſon enfant ſur une planche, ſur lequel eſt étendu un morceau „ de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête ſe place „ & eſt plus bas que le reſte. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverſe la tête dans ce trou, & lui applique ſur le front & ſous la tête une „ maſſe de terre graſſe qu'elle lie de toute ſa force entre deux petites planches. „ L'enfant crie, devient tout noir, & les efforts qu'on lui fait ſouffrir vont ſi „ loin, qu'on lui voit ſortir du né & des oreilles une liqueur blanche & gluante, dans le tems que la mere lui péſe ſur le front. C'eſt ainſi qu'il dort tou„ tes les nuits, juſqu'à ce que le crane ait reçu la forme que l'uſage veut qu'il „ prenne. “

On

(*a*) *Voiages au Nord.* Tome V.

On remarque que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ſont fort bruns, ou tout au moins d'une couleur olivâtre, comme les Eſpagnols & les Portugais. On nous dit qu'ils doivent cette couleur (*a*) à l'huile & à la graiſſe dont ils ſe frottent pour ſe garantir des mouches & des maringoins : mais cette raiſon nous paroît foible. Les Samoiedes & les Groenlandois, qui vivent dans un Climat incomparablement plus froid que celui des Canadois & des Peuples du *Miſſiſſipy*, & par conſequent moins expoſé à la piquure des moucherons, ſont cependant beaucoup plus baſanés que ceux-ci. Il eſt aſſés étonnant que les Americains, qui naiſſent entre les deux Tropiques, ne ſoient pas noirs comme les Africains qui naiſſent ſous la même Latitude. Ceux qui alleguent pour cauſe de la noirceur des Africains la malediction de Noë ſur la poſterité de Cham débitent une raiſon qui n'eſt bonne que dans un Sermon. Pour la détruire il ſuffit d'appeller en témoignage les Egyptiens, qui ont retenu long-tems le nom de Cham leur Pere, & qui cependant ne ſont guéres plus baſanés que les Eſpagnols. Nous aimons mieux nous en tenir aux raiſons alleguées par *Leſcarbot*. (*b*)

„ Les ardeurs de la Lybie qui cauſent cette noirceur d'hommes, ſont engen-
„ drées des grandes terres, ſur leſquelles paſſe le Soleil, devant que de venir
„ là, d'où la chaleur eſt portée toûjours plus abondamment par le rapide mou-
„ vement (du Soleil) à quoi aident auſſi les grands ſables . . . . leſquels ſont
„ fort ſuſceptibles de ces ardeurs, mêmement n'étant point arroſés de quanti-
„ té de rivieres, comme eſt l'Amerique, laquelle abonde en fleuves & ruiſſaux
„ autant que Province du Monde : ce qui lui donne de perpetuels raffraichiſ-
„ ſemens, & rend la region beaucoup plus temperée : la terre auſſi y étant plus
„ graſſe & retenant mieux les rouſées du Ciel, leſquelles y ſont abondantes,
„ & les pluies auſſi à cauſe de ce que deſſus. . . . . Outre cela le Soleil quit-
„ tant les Terres de l'Afrique donne ſes raions ſur un élement humide par une
„ ſi longue route, qu'il a bien de quoi ſuccer des vapeurs & en trainer quand
„ & lui grande quantité en ces parties là : ce qui fait que la cauſe eſt fort dif-
„ ferente de la couleur de ces deux Peuples & du temperament de leur terre. "

Nous ne ſaurions nous empécher d'être convaincus que la noirceur des Ethiopiens & des Peuples de Guinée &c. vient du Climat qu'ils habitent & des qualités que le ſperme dont ils ſont produits y acquiert, & que dans la ſuite il conſerve de pere en fils.

Du teint paſſons aux cheveux. Les Americains tant Septentrionaux que Meridionaux les ont generalement (*c*) noirs & longs : mais on aſſure qu'ils ne blanchiſſent pas auſſi facilement que ceux des Européens : auſſi ſont ils moins livrés que nous aux débauches & aux ſoucis, ſources ordinaires (*d*) d'une vieilleſſe prématurée. A l'égard de la beauté des cheveux, nôtre gout n'eſt pas exemt de biſarrerie. Autrefois on aimoit aſſés (*e*) les cheveux tirant ſur le roux, & maintenant on a de la peine à les ſouffrir : les Egyptiens (*f*) haiſſoient auſſi les blondins & les rouſſeaux, à cauſe que Typhon l'ennemi juré d'Oſiris étoit roux :

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.

(*b*) Ubi ſuprà.

(*c*) Les *Canadois* les aiment noirs, roides & luiſans de graiſſes ils ſe moquent des têtes friſées & ne peuvent ſouffrir qu'on porte barbe. Ce paſſage eſt tiré de la *Mothe le Vaier* Lettre 145.

(*d*) On prétend auſſi que les Sauvages blanchiſſent plus tard que nous, à cauſe qu'ils n'ont pas la tête couverte.

(*e*) La regle n'étoit pas ſans exception : les Romains les haïſſoient autant que nous, puiſque *Martial* dans une de ſes Epigrammes les compte parmi les défauts qu'il reproche à un certain *Zoïle*. Les Juïfs panchoient pour les cheveux roux, à ce qu'on aſſure, & l'on prétend que le Prophete Roi David étoit un de ces blondins qui approchent beaucoup des rouſſeaux.

(*f*) *Calius Rhodigin.* L. 30. Cap. 21.

& qui fait ſi par maniere d'injure l'on ne diſoit pas chez eux *poil de Typhon*, comme nous diſons aujourd'hui (*a*) *poil de Judas* ? Du reſte il ſeroit aſſés difficile de décider pour la brune ou pour la blonde, parce que chacune a ſon merite. Les charmes languiſſans de la blonde plaiſent aux uns & les vivacités de la brune aux autres :

(*b*) *Qui dit brunette il dit ſpirituelle,*
Il dit auſſi vive comme un Demon:

Mais ſi l'on s'arrête aux déciſions des anciens Poëtes, on prononcera pour les (*c*) blondes. A l'égard de la barbe, on nous dit que les Sauvages en font peu de cas : les François & preſque tous les Européens ſont a peu prés d'accord avec eux ſur cet article, & l'on ne voit gueres en Europe que les Suiſſes, les Friſons & les Docteurs du Lutheraniſme en Allemagne, qui s'oppoſent à la dégradation de ces longues barbes qui en Orient ſont l'objet du reſpect & de la veneration (*d*) des Arabes.

Les Anciens eſtimoient les grands yeux bleus : nous ne les haïſſons pas : mais nous leur préferons de grands yeux noirs. Croiroit on qu'autrefois les yeux verdâtres aient été eſtimés de nos François, & qu'un Peuple dont le goût regle celui de toute l'Europe l'ait eu ſi bizarre & ſi particulier ? Cependant il n'eſt rien de plus vrai : le Sire de *Coucy* fait l'éloge des yeux verds dans une (*e*) Chanſon. Nous ſommes revenus de ce goût : les grands yeux noirs l'emportent ſur les bleus, les verds & les gris. Néanmoins nous ne mépriſons pas les petits yeux noirs & brillans, qu'il nous plait d'appeller *Chinois*, parce qu'en general les Chinois les ont fort petits, & que par la même raiſon nous pourions appeller *Tartares*, ou *Scythes*. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale les ont ordinairement noirs & aſſes grands : mais ceux du Miſſiſſipy les ont petits & agreables.

Les Americains ſont grands & bienfaits, fort legers & fort agiles. Nous en avons donné une raiſon, qu'il ſeroit inutile de repeter. Ceux des Sauvages qui vivent dans les montagnes ont plus d'agilité que les habitans des plaines & des vallées : les alimens contribuent encore à cette legereté : mais l'air du climat y contribue t'il moins ? Nous tenons du terroir comme les arbres : ſi le germe qui nous fait naître eſt porté dans un autre climat, il perd inſenſiblement ſes premieres qualités pour en acquerir de nouvelles. Ces changemens ſont ils moins dûs aux influences de l'air qu'une infinité d'effets qui en dépendent ? Que l'on tire les Miquelets de leurs montagnes & qu'on les envoie peupler les marais des *Païs-bas*, leurs enfans ſeront avec le tems auſſi materiels que les Naturels des *Païs-bas* : ſi au contraire on envoie ceux-ci dans les Pyrenées, ils acquereront bien-tôt la legereté des Miquelets, & les Flamands leurs ancêtres ne trouveront plus en leurs deſcendans cette graiſſe fatiguante ſi eſtimée chez eux, & cette corpulence étendue, où l'eſprit, pour être fort au large, n'en eſt cependant pas mieux

(*a*) C'eſt l'opinion du vulgaire. Il s'imagine que Judas, qui trahit J. C. étoit un rouſſeau.

(*b*) C'eſt la déciſion de Monſr. de Fontenelle dans les jolis vers qu'il a faits ſur les blondes & ſur les brunes.

(*c*) Les anciens Poëtes donnent ordinairement ce trait de beauté aux Déeſſes.

(*d*) *Voiage de la Paleſtine.*

(*e*) *Leſcarbot* nous fournit le paſſage de cet ancien maître en amour.

Au commencier la trouvai ſi doucette,
Qu'onc ne cuidai pour li maux endurer ;
Mes ſes clers vis & ſa fréche bouchette
Et ſi bel œil vert, & riant & cler,
M'ont ſi ſorpris, &c.

mieux logé. Nous allons plus loin : on peut faire dégenerer les Naturels d'un Païs en changeant chez eux le gouvernement, la police, les modes & la Religion. C'eſt ainſi que les Tartares ont dépravé les coutumes de la Chine, & les Japonois celles des Chinois leurs Ancêtres. Le Chriſtianiſme a fait des changemens infiniment plus conſiderables que ceux là en Europe, & le Mahometiſme n'en a pas fait de moindres en Aſie & en Afrique. Un homme qui prie Dieu à la Huguenote obſerve des ménagemens & des bienſeances qui ne conviennent pas à un Catholique. L'un & l'autre s'habituent enfin de telle ſorte à leurs bienſeances, qu'elles deviennent preſque naturelles ; & quand même dans la ſuite l'un épouſeroit la Religion de l'autre, il ſe trouveroit qu'à les bien examiner, l'un & l'autre auroient toûjours quelque teinture de leurs premiers ſentimens. Donnons encore un exemple très ſenſible de la maniere dont une Nation peut non ſeulement changer de mœurs, mais même de qualités corporelles. (a) *Ammien Marcellin* & *Cæſar* nous le fourniront. Le premier nous dit que les Gaulois ſont fort grands, qu'ils ont les cheveux blonds, & le teint blanc, le regard feroce, & la voix toûjours menaçante ; qu'ils ſont courageux, qu'ils aiment beaucoup le vin & qu'ils ont grand ſoin d'être propres & bien habillés. *Ceſar* (b) nous les dépeint comme amateurs de la nouveauté & d'un caractere aſſés leger : il ajoute qu'ils ſont fort ſuperſtitieux. Pourroit on bien reconnoître nos François au témoignage de ces deux Hiſtoriens ? En general les François n'ont plus les qualités corporelles qu'*Ammian Marcellin* leur attribue. Ils ſont aujourd'hui d'une taille mediocre : ils ont les cheveux noirs, tout au moins châtains ou bruns, le teint de même, le regard mâle ſans être farouche, la voix forte & la parolle ferme ſans être bruſque & ménaçante. Ils ſont aſſés ſobres & boivent plûtôt pour s'exciter à la joie, qu'ils aiment naturellement, que pour le plaiſir qu'ils trouvent au vin. Du reſte il eſt très vrai qu'ils ont conſerve l'amour de la propreté, le panchant à la nouveauté qui ne paroît que trop dans les modes, & l'humeur inconſtante que *Cæſar* reproche à leurs ancêtres : mais ſi cet Empereur vivoit encore, il nous rendroit juſtice au ſujet de la ſuperſtition, & conviendroit ſans peine qu'on n'en doit point taxer les François de nôtre ſiécle. Pour la politeſſe, que toute l'Europe reconnoît dans nos François, ce Prince l'accorde à ceux de ſon tems & convient qu'ils ſont (c) plus polis que les Allemans.

Ce que nous venons de dire ſuffit pour faire comprendre qu'il n'eſt nullement impoſſible qu'un peuple change de mœurs & d'habitudes, & qu'il ne l'eſt pas même, que la poſterité d'un homme agile & vigoureux dégenere entierement de cette vigueur, en conſequence des habitudes que ſon eſprit aura contractées, ſoit par des principes de Religion, ou pour ſe conformer au gouvernement, ou pour ſe ſoumettre à la tyrannie de la mode. Preſque tous les Peuples de l'Univers, même ceux des parties les plus Septentrionales du Monde ont été expoſés à ces changemens : & ſi les Sauvages Americains n'en ont reçu aucune alteration, ils doivent ce bonheur à l'attachement qu'ils ont conſervé pour la Nature. Dévoués entierement à elle ils ne font gueres que ce qu'elle veut, & s'écartent peu de ſes regles : mais d'autre côté ils ſont groſſiers juſqu'à la brutalité : ils n'ont ni nos ſentimens, ni nos diſtinctions, ni nos ceremonies, ni nos ma-

(a) L. 15. Cap. 12. *Ceſar*. L. 6.
(b) Liv. 4. & Liv. 6.
(c) *Ceſar*. Livre 4.

manieres, qui en Europe ſont les vrais caracteres de l'humanité. Qu'un Sauvage vive & s'habille comme nous ; qu'il ſoit un débauché poli, mais qu'il ceſſe de manger les gens; nous pourrons l'adopter ſans peine. Nos bizarreries & nos excés ſont raiſonnables. Un Cacique qui boit dans une marmitte à deux anſes & la vuide à peu près d'un trait, ou qui choiſit pour ſa femme la premiere qui lui plait, ne ſera jamais qu'un Cacique; mais un Duc & Pair qui couche dix bouteilles de vin par terre dans une ſoirée & viſite vint lieux de débauche dans une nuit ne déroge en rien à l'humanité.

CHAPITRE NEUVIEME.

Des Exercices des Americains, &c.

NOus commencerons par la danſe: elle eſt peut-être auſſi ancienne que le Pere du Genre humain. S'il n'en eſt pas l'inventeur lui même, il eſt très poſſible qu'il en ait vû les commencemens, & l'on ne doit pas douter que la juſteſſe de l'oreille, qui dans la ſuite des tems a reglé & meſuré les pas de cet exercice, n'ait été poſſedée par la premiere poſterité d'Adam. Il eſt même aſſés vrai-ſemblable que la danſe a pris naiſſance en ce premier age, où l'homme n'étoit pas encore en proie aux ſoucis, & dans un climat qui par ſon abondance & ſes excellentes productions n'inſpiroit que la joie & la vivacité. Les anciens Juifs danſoient à la gloire de Dieu, & les (*a*) Paiens à l'honneur de leurs Idoles; ainſi que nous l'avons dit dans le Diſcours préliminaire qui eſt à la tête de cet Ouvrage. Les Indiens Orientaux anciens & modernes, & les Peuples de l'Amerique ont également conſacré la danſe dans leurs devotions. Les Floridiens danſent pour remercier le Soleil de quelque faveur ſignalée; les Canadois prient auſſi leurs Dieux en danſant. En un mot les Virginiens, les Mexicains, les Peruviens &c. ont non ſeulement admis les danſes dans le Culte Religieux, mais même des poſtures & des mouvemens fanatiques ; que le Mahometiſme n'a pas exclu de ſes devotions.

Du ſacré venons au prophane. Les Indiens Occidentaux croient la danſe fort ſalutaire à la ſanté & c'eſt à cauſe de cela qu'ils font faire ſouvent des exercices très violens à leurs malades. Socrate & quelques autres Anciens avoient la même opinion de la danſe. Nous n'avons pas diminué l'eſtime qu'elle mérite : au contraire nous l'avons plûtôt portée à l'excés qu'entretenue dans ſes juſtes bornes. Il eſt vrai que le deſir d'avoir bonne grace & de briller dans les parties de plaiſir y a plus de part que l'envie de ſe bien porter : mais quoiqu'il en ſoit, elle eſt maintenant d'un ſi grand uſage, qu'il eſt difficile de l'ignorer avec bienſeance. Les Dames ont de la peine à ſoufrir qu'on la mépriſe: elles préferent la legereté d'une capriole & la juſteſſe d'un pas de menuet au plus ſolide raiſonnement d'un homme d'eſprit qui de ſa vie n'a ſu que marcher. Les Sauvages Americains s'acquittent de cet agreable exercice à leur maniere, & s'y propoſent comme nous de rejouïr leurs hôtes, de regaler ceux qu'ils honorent, & de ſe divertir eux-mêmes. Nôtre legereté étant fort inferieure à la leur, il ne faut pas douter qu'ils

(*a*) Les Romains inſtituerent un ordre entier de Prêtres Danſeurs ſous le nom de *Saliens*.

qu'ils ne portaſſent la danſe plus loin que nous, ſi l'on donnoît à leurs mouvemens une forme plus exacte & plus reguliere ; puis qu'ils joignent à la legereté une juſteſſe d'oreille admirable. Les danſes des Sauvages de la Nouvelle France (*a*) ſe font preſque toûjours en rond & même ſans changer de place: ils danſent avec beaucoup de vivacité, en frappant de leurs pieds la terre, & s'élevant enſuite en demi ſaut. Ils tiennent les mains fermées & les bras en l'air, comme un homme qui menace. Nous avons quelques contre-danſes qui ont du raport à cette danſe Canadienne. Un des danſeurs, apparemment celui qui mêne le branle, chante ſeul, ſans que les autres faſſent *Chorus*, comme cela ſe pratique à nos rondes: mais de tems en tems les danſeurs font une eſpece d'exclamation. Il ne faut pas oublier que les danſes accompagnent les déliberations d'Etat & les affaires les plus ſerieuſes de leur Conſeil. Quelques peuples de l'Amerique Meridionale ont une coutume bien plus extraordinaire: ils vont en danſant (*b*) declarer la guerre à l'ennemi. Le détail que nous pourrions donner ici ſur le rapport de la danſe des Virginiens, & des Americains Meridionaux avec la nôtre nous entraineroit au delà des bornes que cette Diſſertation doit avoir, & ſeroit même ennuieux.

Diſons quelque choſe du chant des Americains. Quoiqu'il n'obſerve ni regle ni art, ils en tirent des uſages qui leur ſont communs avec tous les autres Peuples: il leur ſert à louer les Dieux & les hommes, à ſe divertir & à regler les pas de leurs danſes. On croit aſſés qu'il n'y a ni élegance, ni delicateſſe dans les chanſons des Sauvages: mais cependant ou y trouve des figures, quelqu'élevation, des expreſſions diſtinguées du language populaire, un ſens myſterieux & enveloppé, des inverſions de phraſes, des ſaillies qui ſont l'effet de ce qu'on appelle verve, en un mot tous les déreglemens cauſés par cette fureur Poëtique, qui de tout tems a trompé les Peuples, & leur a perſuadé qu'elle parloit comme les Dieux: mais pourquoi les Sauvages participeroient ils moins que nous à cette fureur? Sont ils faits autrement que les Peuples de nôtre Hemiſphere? ont ils des organes differens, un autre cerveau? Et par conſequent ſeroient ils moins ſujets que nous à l'entouſiaſme qui produit les vers, à cette imagination déreglée que les Poëtes eux mêmes ont nommée yvreſſe, ſans penſer peut-être à la juſteſſe de la comparaiſon, & ſans avoir le jugement aſſés libre pour conſiderer de ſens froid que ceux qui ſe plaiſent à ſes égaremens reſſemblent en quelque façon aux yvrognes? Un eſprit de ce caractere n'a beſoin ni de litterature ni d'un long étalage de faits pour ſe faire aggréger au rang des Poëtes, mais il lui faudra de la culture pour embellir la nature & polir des talens que l'on ne ſauroit refuſer aux Americains, ſans ruiner les témoignages de tous les Conquerans du Nouveau Monde & de nos meilleures Relations, qui nous aſſurent que tous ces Peuples ont l'uſage de la Poëſie ; qu'ils font des Chanſons à la gloire de leurs Dieux & de leurs heros, comme nous le pratiquons aujourd'hui & comme le pratiquoient autrefois les Peuples de l'Antiquité, même les Scythes, les Cimbres, les Goths & les Allemans &c.; qu'enfin c'eſt par ce moien qu'ils ont conſervé la tradition de pluſieurs évenemens remarquables & quelques traces de leur Hiſtoire. C'eſt ce qui a été pratiqué de même dans les premiers Siécles du Monde; c'eſt-à-dire dans les tems d'Orphée, de Linus, & de Muſée, qui étoient peut-être tout enſemble Poëtes, Prophétes & Hiſtoriens. Faut il s'étonner après cela, que les premiers tems ſoient obſcurcis par une nuée de fables qui à la fa-

(*a*) *Leſcarbot.* L. 3. Ch. 15.

(*b*) Voi. dans la préface du To. IV. du *Recueil de Voiages au Nord* ce que l'on a remarqué là-deſſus & ſur la danſe du Calumet.

veur de l'entouſiaſme Poëtique ont inondé l'Hiſtoire des anciens tems & nous ont dérobé la connoiſſance de celle de nos Ancêtres ? car les anciens Peuples de l'Europe étoient des *Chanſonneurs* éternels, qui reduiſoient groſſiérement en vers tout ce qui leur paroiſſoit remarquable, pour conſerver plus facilement par ce moien le ſouvenir des évenemens. On ſait que la Poëſie a cet avantage, & que la cadence, la rime, ou la meſure des mots ſoulagent extrémement la memoire. Nous croions que les Indiens Occidentaux peuvent avoir fait cette experience auſſi-bien que nous, qui conſervons encore aujourd'hui l'uſage des prieres en vers pour l'inſtruction du petit peuple & de nos enfans. A l'égard de ce que nous venons de dire, que les chanſons étoient les Monumens hiſtoriques des anciens Peuples de l'Europe & qu'ils le ſont des Americains, on n'ignore pas les avantages des Vaudevilles, dont l'uſage eſt ſurtout repandu en France: mais tout le monde ne ſait pas que (*a*) Charlemagne connoiſſant l'utilité de cette Poëſie vulgaire, „ fit faire des Lais & des Vau„ devilles . . . . contenant les geſtes des anciens, & voulut qu'on les fit apren„ dre par cœur aux enfans & qu'ils les chantaſſent, afin que la memoire en de„ meurât de pere en fils & de race en race. "

La Chaſſe & la Guerre ſont les autres occupations des Sauvages : elles l'étoient des anciens Peuples de l'Europe. Ceux qui habitent aux bords de la Mer & des Rivieres s'adonnent auſſi à la pêche. Les Canots dont ceux-ci ſe ſervent ne ſont pas ſans exemple dans l'Antiquité. Ils ſont faits de peaux couſues enſemble, ou d'oſier travaillé fort proprement, ou d'écorces d'arbres, comme les petites barques Egyptiennes, qui au rapport de (*b*) *Lucain* étoient de la même écorce dont les Anciens faiſoient leur papier. Le cofret dans lequel Moïſe fut mis lorſqu'on le jetta dans le Nil étoit apparemment une eſpece de Canot. Les Anglois, (*c*) les Saxons & les Ecoſſois en avoient d'oſier doublé de cuir. *Leſcarbot* croit que les Poëtes ont imaginé la fable des (*d*) Sirenes ſur les Canots. Ceux qui voioient de loin ces petites barques faites pour une ſeule perſonne pouvoient être aſſés ſimples pour s'imaginer que la perſonne & la barque étoient un Monſtre demi-homme & demi-poiſſon.

Les Sauvages Americains n'habitent pas dans des lieux fermés de murailles & de portes; en quoi ils ont conſervé une image des établiſſemens des premiers habitans du Monde. Vers la *Nouvelle Andalouſie* dans l'Amerique Meridionale chacun (*e*) renferme & borne ſes terres avec une eſpece de retz tiſſu de *Bexuco*, qui eſt une ſorte de coton, & on éleve cette muraille à peu prés à demi-hauteur d'homme. On nous aſſure que l'Indien qui romproit ou défairoit ce retz ſe rendroit coupable d'un grand crime : ce qui fait voir qu'ils conſervent toûjours au millieu de leurs tenebres les principes de l'équité naturelle. Par un autre motif les Lacedemoniens ne voulurent pas que leur Capitale fut revêtue de murailles. Ils prétendoient qu'elle ne devoit avoir d'autre défenſe que le courage & la valeur de ſes Citoiens. Autrefois les Allemans & les Anglois ignoroient entierement l'uſage des briques & de la chaux.

Le

(*a*) *Leſcarbot* Hiſt. &c. L. 3. Ch. 15.
(*b*) *Conſeritur bibulâ Memphitis Cymba papyro.* *Lucanus.* L. 4. *Pharſal.*

(*c*) *Quin & Aremoricus Piratam Saxona tractus*
Sperabat, cui pelle ſalum ſulcare Britannum,
Ludus & aſſiduo glaucum mare findere lembo. *Sidon. Apollina.* Carm. VII.

(*d*) Il devoit ajouter des Tritons & des Nereïdes.
(*e*) *Voiages* de *Coreal.* Tome premier pag. 136.

La confiance ou la bonne foi de ces Peuples nous oblige de dire quelque chose du larcin, ſur lequel on n'a pas toûjours eu la même idée. Il paroît, par les Relations de nos Voiageurs, que les Americains ne ſe volent guéres entr'eux. Le peu de valeur de leurs biens & la facilité qu'ils ont de les acquerir empéche un crime que les anciens Lacedemoniens regardoient comme un jeu d'adreſſe, ou plûtôt comme un avis contre la negligence; & (*a*) les anciens Allemans comme un exercice propre à détourner la jeuneſſe de l'oiſiveté : mais ceux-ci vouloient que l'on dérobât hors des limites de l'Etat. Il eſt vraiſemblable que les Sauvages Americains ſont dans le même ſentiment. Ils ne font aucune difficulté de piller les Européans & leurs autres ennemis. Quoiqu'il en ſoit le larcin eſt abſolument contraire aux loix de la juſtice naturelle, & il eſt étonnant que les Romains aient eu aſſés d'indulgence envers ce crime, pour le permettre en certaines fêtes que l'on appelloit (*b*) *Quadrigariorum luſus.* Il eſt vrai que l'Hiſtorien nous dit que cela ſe faiſoit par maniere de divertiſſement : mais combien de friponneries ne cachoit on pas ſous ce voile ? (*c*) Les Egyptiens avoient autrefois un Prince, Chef, ou Capitaine des voleurs, comme on en a aujourd'hui à Paris, à Londres & en quelques autres grandes Villes. L'Auteur que nous citons en cite un autre qui aſſure que le même uſage eſt établi dans les Etats du Prête-Jan. Cependant ces exemples ne juſtifient pas le larcin, & l'on ſeroit bien injuſte, ſi l'on s'aviſoit de prouver par là que les Egyptiens, les François &c. honorent le vol. D'autre côté les Japonois ne ſoufrent aucune ſorte de vol, & le puniſſent avec tant de ſeverité, que les maiſons peuvent reſter toûjours ouvertes au Japon.

Paſſons aux occupations des femmes : le bon homme *Leſcarbot* commence par celle de *faire de beaux enfans*, à quoi il exhorte ſur tout les femmes qui iront habiter la Nouvelle France, *afin d'y produire force Creatures qui chantent les louanges de Dieu.* Il prouve cette occupation par l'étymologie (*d*) du nom Hebreu, & montre que Dieu a diſpoſé la femme, cette terre vivante, comme celle que nous habitons. Les femmes des Sauvages ſe deſtinent uniquement aux occupations domeſtiques, telles que ſont les ſoins du ménage, l'agriculture &c. mais elles n'aſſiſtent point aux Conſeils des hommes & ne mangent point avec eux. Comme on ne ſauroit accuſer les Americains de jalouſie, auſſi ne peut on les comparer de ce côté là aux Italiens & aux Eſpagnols, qui excluent leurs femmes autant qu'ils le peuvent de la ſocieté des hommes ; ni aux Mahometans & autres Peuples Orientaux, qui les enferment dans un Serrail. Il y a donc apparence que le mépris ſeul a part à cette conduite, & que la ferocité des Sauvages ne leur permet pas d'en uſer autrement avec leurs femmes. Les Gaulois, & même les Allemans, tout groſſiers que l'Antiquité Romaine nous les repreſente, traitoient le ſexe avec plus de courtoiſie. Ils admettoient les femmes à leurs feſtins & à leurs Conſeils, & les plus belles parties de plaiſir ne ſe faiſoient guéres ſans elles. Les ſiécles du Chriſtianiſme enchérirent en politeſſe & galanterie. De combien de beaux faits d'armes à l'honneur des Dames l'hiſtoire galante de nos Ancêtres ne nous parle t'elle pas ? que de lances rompues pour l'amour d'elles ! que de combats à outrance pour defendre leur beauté ! que de Duels entrepris pour faire re-

con-

(*a*) *Julius Cæſar.* Livre 6.
(*b*) *Suet.* in *Ner.* C. 16.
(*c*) La *Mothe le Vaier* Oeuvr. Lettre XXXV.
(*d*) *Nekebah*, c'eſt-à-dire, *perforata.*

connoître les charmes de ſa Maîtreſſe à quatre ou cinq cent lieuës à la ronde, mais dans le fond cette politeſſe pour les Dames ne laiſſoit pas d'être mêlée de beaucoup de férocité. Les devoirs que nôtre ſiécle fait rendre au beau ſexe ne vont guéres juſqu'à ſe faire tuer pour une Maîtreſſe, & s'il en étoit d'aſſés aveugles pour exiger une pareille galanterie, elles courroient riſque de vieillir en paix dans ces idées à la vieille mode: La politeſſe eſt plus naturelle aujourd'hui. Diſons mieux: c'eſt maintenant un beau vernis qui cache les plus grands deſordres. Nos galanteries, moins précieuſes & plus inconſtantes que celles de nos Ancêtres, laiſſent le chemin ouvert au mépris & à la débauche. Qu'il nous ſoit permis d'haſarder un paradoxe: les Sauvages Americains, tout deſtitués qu'ils ſont de nos lumieres, ſe gouvernent avec plus d'égalité.

Nous finirons ces remarques par la déference des femmes Americaines pour leurs maris. Elle eſt moins rare chez les Americains que chez nous. Toûjours renfermées dans la ſphere de leur ménage elles ne penſent pas à ſe diſſiper comme les notres: & de cette façon les mariages n'en valent que mieux. On obſerve que les ménages bornés, où chacun garde exactement ſon poſte ſont generalement aſſés heureux: mais une maiſon reglée ſur ce pied là ne donne à la femme ni égalité ni ſuperiorité, parce qu'il reſulte neceſſairement des occupations de la femme, qu'elle doit être inferieure & ſoumiſe. Celles de nos femmes qui ne voient pas le grand monde s'accommodent encore un peu de ce principe de ſoumiſſion: mais les autres ne le croient bon que pour la femme d'un *Toupinamboux*.

CHAPITRE DIXIEME.

Du Commerce des deux Sexes, & des Mariages des Americains.

IL n'eſt point de Peuple au Monde dont l'amour ne deſarme la ferocité. Quelque brutaux que puiſſent être les Sauvages, ils ont leurs formulaires de galanterie, & des ſentimens de tendreſſe que les feux de l'amour épurent. Pour lors ils ſe forme en eux un contraſte de douceur & de rudeſſe, qui nous paroitroit ſans doute auſſi ridicule que celui de nos païſans amoureux; quoi que dans le fond & l'un & l'autre ne ſoient ni plus biſarres, ni plus étranges que celui des gens de Cour. Le principe qui fait l'amour nait avec les Sauvages comme avec nous: que ce principe ſe développe dans le cœur d'un Sauvage, d'un Européen & d'un vieux bourru, il ne differera jamais que dans la maniere de ſe développer. Le Sauvage qui va ſe coucher auprés de ſa belle, en attendant que la cruelle daigne éteindre l'allumette qu'il lui préſente, ne ſe trouve pas davantage en contradiction avec la raiſon, qu'un Européen élevé aux belles manieres, qui diſtribue galamment à ſa Maîtreſſe toutes les perfections de la Nature, & l'en dépouille avec la même facilité quand le feu de l'Amour eſt éteint; ou que le (*a*) vieux bourru de Moliere, qui, aprés une declaration conforme à ſon caractere, perd ſa ferocité naturelle pour aſſurer ſa Maîtreſſe,

——— *Que ſon Amour la touche au dernier point,*
——— *Qu'il veut qu'il ait ſa recompenſe;*

mais

(*a*) *Ecole des Maris.*

mais qui ſe voiant enſuite trompé, (*a*) donne au Diable tout le ſexe avec la belle. En un mot le ridicule eſt égal en Europe & en Amerique : l'Ancien d'un Canton Iroquois danſe l'allumette d'auſſi bonne grace auprès d'une jeune Iroquoiſe, qu'un vieux Marechal de France cajeole un tendron de quinſe ans, & l'Amour ne badine pas moins élegamment dans le cœur d'un *Boié* que dans le cœur d'un Prélat. Le vieux Maréchal n'eſt donc pas en droit de ſe moquer de l'Iroquois, ni le Prélat du *Boié* : ils doivent ſe rendre juſtice, & convenir qu'ils ne different que dans la maniere ; mais que la nature eſt toûjours le peintre : ils doivent ſe dire à eux mêmes que les idées que nôtre galanterie emploie nous charment par habitude & non par raiſon.

A l'égard de l'art d'aimer des Americains, on comprend aſſés par tout ce que nous avons dit, qu'il ne ſeroit guéres de nôtre gout. Cependant il a moins de regles, parce qu'il va droit au but ; mais ſi la ſimplicité de cet art permet de cueillir facilement les Roſes, il ne les donne pas toûjours ſans épines. Le galand fait les avances en Amerique, & la fille y marchande ſouvent comme ici. Toute la douceur qu'on trouve, c'eſt que la regle de cruauté n'eſt pas à beaucoup près ſi generale que chez nous, & nous ſommes très perſuadés que les bienſéances ſont mal gardées. L'Amour, qui connoît le terrain, n'attaque les Americains qu'avec les ſeules armes de la Nature. Pour eux ils ignorent l'art de rougir de leurs bleſſures, parce qu'ils n'y reconnoiſſent aucune honte : ils ignorent encore les langueurs & les délais que l'uſage a introduit chez nous dans les diverſes methodes établies pour guérir ces ſortes de bleſſures. L'uſage veut que le Sauvage & le Sauvageſſe aient promtement recours au remede. L'idée que ces Peuples ont des filles, qu'ils regardent comme des terres vacantes & libres, qui doivent appartenir au premier occupant, facilite, comme on peut croire, la guériſon des bleſſures de l'amour, & par conſequent eſt un grand obſtacle à cette galanterie délicate, qui chez nous occupe les plus beaux jours de la vie. Malheureuſement c'eſt à cette idée qu'il faut attribuer auſſi les afreux deſordres des Americains & les infames proſtitutions des filles nubiles : proſtitutions pouſſées ſi loin (*b*) en certaines Provinces du *Pérou*, qu'il n'y avoit point de filles qui trouvaſſent mieux ni plûtôt à ſe marier, que celles qui étoient le plus diſſolues & le plus abandonnées à tout venant. Autrefois le Paganiſme admettoit ces impuretés en pluſieurs lieux de ſa domination : il ne les a pas abolies aux Indes Orientales, & même le Chriſtianiſme conſerve encore des traces honteuſes (*c*) de ces débauches, ſi oppoſées à la dignité de la Religion de JESUS-CHRIST.

C'eſt un uſage établi géneralement chez les Peuples des Indes Occidentales comme chez ceux de nôtre Hemiſphere, que celui qui recherche une fille en mariage la demande au Pere ; ſans quoi il n'eſt pas juſte qu'il l'obtienne. Il faut auſſi que le prétendant ait de l'induſtrie pour gagner ſa vie. Le premier uſage eſt conforme aux Loix naturelles, & l'autre a ſa ſource dans l'amour d'un pere pour ſes enfans. Le nom de Sauvages que nous donnons à ces Peuples perſuade trop legerement qu'ils ont étoufé ces idées : on ſe trompe. Il en eſt peut-être d'aſſés brutaux pour n'en avoir conſervé qu'une legere aparence ; mais il n'en eſt aucun qui ſoit aſſés dénaturé pour les avoir entierement perdues. Il

(*a*) *C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde,*
Je renonce à jamais à ce ſexe trompeur,
Et je le donne tout au Diable de bon cœur.

(*b*) *Hiſt. des Yncas du Pérou.*

(*c*) On ſait la licence de certains lieux deſtinés à R. à A. & ailleurs à la galanterie groſſiere & à tous les déreglemens de l'Amour.

ſemble même qu'en general les Americains s'écartent moins que nous de ces deux uſages. Nous avons une infinité d'exemples d'enfans ſouſtraits par libertinage ou par d'autres motifs criminels aux volontés de leurs Parens, de filles enlevées, de filles qui ſe font enlever, de mariages clandeſtins, & de mariages honteux, d'enfans qui s'uniſſent par les liens de l'hymen ſans aucune reſſource pour gagner leur vie & ſans avoir la volonté de s'en procurer : mais les Sauvages ne tombent ils jamais dans ces fautes ? Nous n'en ſavons rien. Il ſeroit difficile de mettre en cette occaſion des bornes tout-à-fait juſtes entre la conduite du Sauvage & celle de l'Européen : cependant s'il eſt permis d'ajouter foi aux Relations de nos Voiageurs, le Sauvage ſuit mieux que nous les Regles que la Nature preſcrit à cet égard. Diſons même qu'il eſt moins en état de les violer que nous, n'étant pas environnés d'une infinité d'objets agreables & amuſans, qui offuſquent nos lumieres & nous font oublier quelquefois les plus communs préceptes de la vertu ; qui ſe préſentent ſans ceſſe à nôtre imagination, & nous deſolent par leur préſence importune quand la Nature & la raiſon défendent de leur obeïr, qui enfin nous encouragent à l'imitation de ceux avec qui nous vivons : imitation vicieuſe, mais dont on n'oſe ſecouer le joug ; parce qu'il eſt dangereux de ſe rendre ridicule en ne vivant pas comme les autres. Le grand art de la politeſſe c'eſt, dit-on, de ſe former aux uſages établis de longue main & pratiqués par les perſonnes que le rang diſtingue : mais parmi ces uſages combien n'en voit on pas de pernicieux, qui échaufent les paſſions, & qui les mettent ſans ceſſe aux priſes avec les devoirs de la Religion ? Malheur au Miſanthrope qui s'aviſera de les attaquer.

(a) *Il faut parmi le monde une vertu traitable ;*
A force de Sageſſe on peut-être blamable.
La parfaite raiſon fuit toute extremité,
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobrieté.
Cette grande roideur des vertus des vieux ages,
Heurte trop nôtre ſiécle & les communs uſages.

Le libertinage de nôtre ſiécle nous fourniroit d'excellens Commentaires ſur ces maximes.

Voions quelles idées les Americains ſe font de la neceſſité du Mariage. Si le *ſavoir vivre* nous oblige tous les jours d'adoucir la ſeverité de la vertu, & nous permet de préferer l'uſage du monde aux auſterités de la ſageſſe, il n'en eſt pas ainſi des femmes. Il a plû aux hommes de les rendres eſclaves d'un devoir qu'ils ont appellé honneur. Cet honneur ne ſe contente pas de leur défendre d'éteindre les feux de l'amour ſans le ſecours de l'hymen ; il leur défend encore de témoigner la moindre envie de ſe marier, ni de faire une déclaration d'amour dans les formes ; il veut qu'un ſexe beaucoup plus foible que l'homme diſſimule la plus violente de toutes les paſſions. Que s'il ſe trouve des filles, qui, plus hardies que le commun de leur ſexe, ſe delivrent quelquefois & avec un courage ſans exemple de la captivité de cet honneur tyrannique, decouvrent génereuſement les ſentimens de leurs cœurs, envoient des cartels d'amour à leurs amans, pouſſent leurs conquêtes avec rapidité, & non contentes de prendre les cœurs d'emblée enlevent juſqu'aux perſonnes : de tels exemples ne ſeront jamais que des exceptions hardies à la regle que les hommes ont preſcrit au beau ſexe ſur la pudeur. La-

rareté

(a) *Moliere* dans le *Miſanthrope*.

rareté fait le merite de ces exemples : mais toutes les filles peuvent elles les ſuivre, & ne ſait on pas que le ſublime eſt même au deſſus des regles? les perſonnes d'un caractere médiocre n'oſent point s'en écarter, elles n'ont d'autre reſſource que celle de dérobber au Public la connoiſſance des remedes qu'elles emploient contre l'amour, de ſe plaindre de l'injuſtice des hommes, & de s'écrier comme (*a*) *Amaryllis* dans le *Paſtor fido*

Que vôtre bonheur eſt extréme,
Cruels Lions, ſauvages Ours,
Vous qui n'avés dans vos amours,
D'autre regle que l'amour même!
Que j'envie un ſemblable ſort!
Et que nous ſommes malheureuſes!
Nous en qui les Loix rigoureuſes,
Puniſſent l'amour par la mort.

La conduite des Sauvages eſt plus groſſiere ſans doute, mais cependant plus humaine que la nôtre. Comme ils ignorent entierement les regles de la bienſeance, ils permettent au ſexe d'aimer & de le déclarer: mais d'ordinaire une fille ne ſéche pas de langueur: on écoute ſes ſoupirs, & le pere obeïſſant à l'inſtitution de la Nature fait paſſer bien vite la fille entre les bras de l'époux. Une choſe aide à marier promtement les jeunes Americaines, c'eſt la mediocrité du ménage. Nous avons dit qu'un pere veut que le mari de ſa fille ait de l'induſtrie: cette induſtrie ſe reduit à très peu de choſe. Un Sauvage n'a beſoin d'autre gagne-pain que d'un arc & d'un carquois: ſon domicile eſt une cabane, les principales piéces de ſon ménage un branle, un boucan & quelques peaux de caſtor. Croit on qu'il faille beaucoup de ſoucis & de peines pour commencer un tel établiſſement? Les enfans naiſſent, la famille augmente: on la dreſſe à la fatigue. En attendant que les enfans ſoient en age de gagner eux-mêmes leur vie, ou court les bois pour leur trouver dequoi diner, & comme il n'en coute que des courſes, on eſt toûjours aſſuré de trouver la proviſion à la pointe de la fléche.

Les préliminaires du Mariage durent au *Canada* pour le moins ſix mois, quelquefois un an, & pendant ce tems-là le galand, à ce que dit *Leſcarbot*, „ ſe „ peinturera le viſage pour être plus beau, & aura une robbe neuve de Caſtors, „ Loutres, ou autre choſe &c. " mais les *Breſiliens* plus impatiens ne mettent aucune diſtance entre l'amour & le mariage. Dés qu'un garçon eſt en age d'aprocher des femmes, il lui eſt permis de ſonger à s'en donner une: il parle aux parens de la fille, ou, ſi elle n'en a point, à ſes amis, à ſes voiſins. S'ils l'accordent il la prend, & d'abord elle eſt ſa femme; s'ils la refuſent, il ſe retire & jette les yeux ſur une autre: cependant on ne ſe tient pas à une ſeule.

(*b*) La proſtitution des filles nubiles, en uſage chez la plûpart des Indiens Occidentaux, met une difference infinie entre le gout des Maris Americains & la deli-

(*a*) Traduction de l'Abbé *Reguier Des Marais*.

(*b*) On aſſure que ceux de Ceilan offrent civilement leurs filles & leurs femmes à leurs hôtes: mais, ajoute t'on, il faut que l'hôte ſoit d'une qualité qui merite cette courtoiſie. *La Peirere* dans ſa Relation d'Iſlande inſerée au Tome 1. du *Recueil de Voiages au Nord*, „ nous dit que les filles Iſlandoiſes offrent aux „ étrangers qui n'ont pas de femmes, de coucher avec eux. . . . . & que les Peres même preſentent leurs „ filles aux étrangers; que ſi leurs filles deviennent groſſes ce leur eſt un grand honneur. " Mais un Iſlandois prétend que l'on calomnie ſes Compatriotes.

delicateſſe des nôtres. Les premiers ne ſont aucun cas de cette virginité ſi eſtimée chez les Juifs, ſi recherchée par nos *gourmets* en amour, ſi peu connue encore des Medecins, & ſi difficile à garder. (*a*) Les Indiens Orientaux ſont aſſés du gout des Americains ſur cet article, & nous en parlerons dans la ſuite. Un droit ſeigneurial connu autrefois en pluſieurs endroits de l'Europe prouve que la virginité de l'Epouſe n'appartenoit pas toûjours au mari vaſſal. (*b*) On nous aſ- „ ſure „ que ce droit a ſubſiſté en Ecoſſe long-tems après l'établiſſement du „ Chriſtianiſme, & que le Roi Malcolme II. eut beaucoup de peine à abolir „ cette coutume: Il fallut que les Epouſes paiaſſent au Seigneur . . . . une cer- „ taine ſomme d'argent. On aſſure encore que les Gentilshommes Savoiars „ & Bourguignons ont joüi long-tems du même droit, & que les Chanoines de „ l'Egliſe Cathedrale de Lion " n'en ont pas été privés. Etoit-ce un motif de pieté qui obligeoit de ceder à ces Chanoines un droit que les Indiens Orientaux accordent à leurs Prêtres & à leurs Idoles? Si tout le monde étoit du gout de celui qui a dit que le métier d'ôter la virginité à une fille eſt le mêtier d'un porte-faix, il y auroit dequoi juſtifier la coutume établie dans les deux Indes, & l'on pourroit dire qu'en laiſſant cueillir cette fleur à ſon Seigneur, le Vaſſal faiſoit un vrai coup de Maître. Les Turcs jugent beaucoup mieux du mérite & la (*c*) rareté du droit Seigneurial: loin de le ceder à perſonne, ils eſperent que leurs femmes reſſuſciteront Vierges & redonneront en Paradis à la premiere entrevüe qu'elles auront avec leurs époux ce que ceux-ci leur ont ôté ſur la terre. Ajoutons à cette coutume ſinguliere celle d'engager une femme pour un certain terme, autrefois en uſage chez les Romains, & pratiquée aujourd'hui par les Chinois, laquelle n'eſt à tout prendre que le Concubinat connu de tous les Peuples du Monde, ſans même en excepter les Chrétiens: la communauté des femmes établie (*d*) dans le Roiaume de Calecut & chez quelques Nations du Breſil; l'eſſai & l'achat des femmes, l'un & l'autre permis (*e*) en quelques païs à ceux qui veulent paſſer ſous le joug de l'hymenée d'une maniere qui ne les oblige pas pour toute leur vie; la pluralité des maris, (*f*) privilege, dit-on, accordé aux femmes en quelques lieux

(*a*) Les Anciens Thraces ne croioient pas que les galanteries de leurs filles fuſſent criminelles: mais étoient elles mariées, on les obſervoit de prés, & c'étoit un crime capital que de violer la foi conjugale.

(*b*) *Biblioth. Germa.* To. 1.

(*c*) D'autant plus rare que ſans avoir l'habileté prématurée de la *Quartille* de *Petrone*, une fille peut perdre en pluſieurs façons ce qui donne le droit Seigneurial au Mari. Il en eſt bien peu qui ne ſoient dupes ſur l'article; „ dont, comme le dit *Brantome*, aucuns ſont enſuite très contens, & croient fermement qu'ils en ont en „ tout honneur fait la premiere pointe, comme braves & déterminés Soldats, & en font leur conte le len- „ demain matin . . . . . à leurs compagnons & amis, & même poſſible à ceux qui ont les premiers „ entré dans la fortereſſe ſans leur ſçû, qui en rient à part leur ſaoul, & avec les femmes leurs maîtreſſes, qui „ ſe vantent d'avoir bien joué leur jeu & leur avoir donné belle. "

(*d*) Les Parthes & les Lacedemoniens pratiquoient le même uſage, & le ſage Caton ne dédaigna pas d'en donner un exemple à la Republique Romaine, en prêtant ſa femme à l'Orateur *Hortenſius* ſon ami. L'Auteur des *Lettres Hiſtoriques & galantes* cite une avanture fort ſemblable à celle là, & *Brantome* rapporte dans ſes *Memoires des Dames Galantes*, l'exemple d'un vieux Mari qui permit à ſa femme de faire l'amour & de lui donner un *grand Vicaire*, lui recommandant ſeulement de le choiſir diſcret & modeſte, & promettant de tenir comme ſiens les enfans qui naitroient de ce commerce; d'où s'enſuivit „ qu'elle peupla la maiſon de deux „ ou trois petits enfans, où le mari, parce qu'il y touchoit quelquefois . . . . . penſoit avoir part & le „ croioit & le monde & tout; & par ainſi le mari & la femme furent très contens & eurent belle famille. " Croiroit on qu'autrefois le ſage Solon avoit ordonné par une Loi, que ſi la femme n'étoit pas contente de ſon mari, il lui ſeroit permis d'avoir recours à ſes parens, & de ſe dédommager avec eux de la foibleſſe de l'époux?

(*e*) Dans le Pegu. Ces Peuples acheptent les filles, à condition d'eſſaier leur humeur, leurs manieres &c. Si l'on ne s'accorde pas, il eſt libre au Mari de renvoier la marchandiſe eſſaiée: les parens, qui ſont les vendeurs, la reprennent & rendent l'argent, mais l'eſſaieur garde pour ſoi les enfans provenus de ſon eſſai. Les Eſſeniens, qui faiſoient une Secte aſſés conſiderable parmi les Juifs, examinoient pendant trois ans ſi la perſonne qu'ils vouloient épouſer étoit aſſés ſaine pour bien porter des enfans. Joſeph. L. 2. Ch. XII. de la guerre contre les Romains.

(*f*) Pluſieurs *Naïres* du *Viſiapour* appartiennent, dit-on, à une ſeule femme. Mais ne ſe trompe t'on

lieux des Indes Orientales ; les Mariages des (*a*) Veuves condamnés dans l'Egliſe Chrétienne primitive, malgré le précepte de S. Paul, qui déclare *qu'il vaut beaucoup mieux ſe marier que bruler* (du feu de l'incontinence) également pratiqués en Europe & en Aſie. „ Depuis que le mari eſt mort, jamais les femmes ne ſe „ remarient, ains font le dueil de ladite mort toute leur vie, & ſe teindent le „ viſage de charbon pilé & de greſſe, & à cela connoît on qu'elles ſont „ Veuves. " C'eſt ainſi que s'exprime le Capitaine Jaques *Quartier* (*b*) en parlant des femmes du *Canada*, mais pour les hommes ils prennent deux ou trois femmes. La polygamie eſt en uſage dans toute l'étendue du Nouveau Monde, en Afrique & en Aſie : après tout vaut elle moins que le libertinage des maris qui ont des maîtreſſes & des concubines ? S'il eſt vrai qu'il naiſſe plus de filles que de garçons, les Peuples polygamiſtes ſuivent l'ordre de la Nature, qui ne fait rien ſans deſſein. Ils mettent à profit une infinité de filles, qui ne ſeroient d'aucune utilité dans le Monde. Mais qu'en cette occaſion la Nature diſe ce qu'elle voudra : la pureté du Chriſtianiſme nous ſera toûjours un motif d'éloignement pour la pluralité des femmes.

Leſcarbot croit que les Sauvages Americains ſont plus chaſtes que les Peuples de nôtre Hemiſphere, & donne trois raiſons de cette prétendue chaſteté : la nudité, principalement celle de la tête, où la matiere qui ſert à la generation prend ſa ſource ; le défaut d'épiceries, de ſel & de vin ; & l'uſage du tabac. Si les Peuples de l'Amerique ſont plus chaſtes que les autres, c'eſt qu'ils ſont moins génés dans leurs amours, par les raiſons que nous avons déja alleguées, qu'ils ſe marient dés que la Nature commence à parler, & que la polygamie diverſifie les objets de leur amour. D'ailleurs il y auroit de la contradiction à citer la continence des Americains après ce que nous avons dit des proſtitutions de leurs filles & ce que l'on nous aſſure de pluſieurs d'entr'eux, qu'ils ſont fort ſujets à la vilaine maladie qui ſuit les déreglemens de l'Amour. (*c*) Les Floridiens paſſent pour aimer pis que le ſexe. A dix ou douze ans leurs filles ne ſont

t'on pas ? Il en eſt peut-être des *Naires* comme des Nobles Venitiens, qui, au rapport de S. Didier, s'aſſocient pluſieurs enſemble pour entretenir une fille.

(*a*) Cette defenſe paroît naturelle. Suivant le cours de la vie humaine, on ne doit attendre la diſſolution du Mariage qu'à 60. ou 80. ans par la mort de l'un ou de l'autre des conjoints. Qu'eſt ce que l'Amour à cet age ? ſinon un feu inutile : Une vieille Veuve remariée eſt hors d'état de mettre des enfans au monde. Qu'elle aille donc ſe nourrir de penitence dans un Convent, qu'elle renonce de bonne grace aux fruits de l'amour pour ne penſer deſormais qu'à la regeneration de ſon Ame. Rien de mieux établi que la regle des Americains du *Canada*. Leurs Sauvageſſes ne trouvent plus de maris quand elles ont atteint leur ſeptieme climaceterique. Tout le paſſé n'eſt pour elles qu'un ſonge agreable : *encore me fait il grand bien de m'en reſſouvenir pour la derniere fois*, diſoit dans *Brantome*, une vieille qui prenoit congé de ſon Ami, avant que d'aller en Religion.

Félicité paſſée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le ſouvenir !

Il n'en eſt pas en Europe comme en Canada, où les idées naturelles ſont moins effacées, ou mieux ſuivies que chez nous. Nos vieilles veuves, *qui*, ſelon l'expreſſion de Brantome, *n'ont pas ſix dens en gueule*, ſe remarient comme les jeunes, & font ſur le bord de la foſſe un dernier effort pour arracher à l'himen ce qu'il n'eſt plus obligé de leur fournir. Le pis eſt que l'agonie de ces vieilles eſt ſi vigoureuſe, que le jeune époux en eſt ſouvent dépeché en l'autre monde : mais cela n'empéche pas que dans les Païs de commerce l'arriere-ſaiſon des riches Veuves ne ſoit recherchée des jeunes gens d'une fortune médiocre. Finiſſons cette remarque, peut-être un peu trop badine, par une coutume ſinguliere, qui, ſelon *Brantome* ſe pratiquoit de ſon tems en l'Ile de *Chio*. Toute femme qui prétendoit y reſter veuve étoit obligée de paier un tribut d'argent pour la vacance, & ce tribut s'appelloit *argomoniatique*.

(*b*) *Leſcarbot* Hiſt. de la Nouvelle France.

(*c*) *Coreal* Tome premier de ſes Voiages.

déja plus pucelles. (*a*) Ils ſe ſervent de parfums, de diſtillations, de fomentations & d'autres moiens, pour forcer la nature à faire plus qu'elle ne peut. De leur côté les (*b*) Floridienes emploient le ſuc de certaines herbes pour des uſages dont il eſt parlé dans les *Dames galantes de Brantome* & dans le *Tableau* du Sieur *Venette*.

Les Americains, (peut-être faudroit il en excepter quelques Sauvages des Terres Auſtrales, leſquels au rapport des Voiageurs, ne gardent aucunes regles) évitent trois degrés de parenté dans leurs mariages; aſſavoir celui du fils avec ſa mere, du pere avec ſa fille & du frere avec ſa ſœur. Leurs contracts & leurs promeſſes de mariage ne tiennent qu'à leur parolle, de même que leurs divorces; & pour le douaire c'eſt une choſe à peu prés inconnue en Amerique. Solon & quelques autres Sages de la Grece ne vouloient pas qu'on dotât les filles: mais le motif de ces Sages n'a pas lieu chez les Indiens Occidentaux. L'indifference que ceux-ci témoignent pour les richeſſes eſt l'unique cauſe qui fait qu'ils ſe ſoucient peu d'un appas auquel la plûpart des maris ſe prennent chez nous: mais Solon, avoit pour objet de conſerver la paix & l'égalité dans les ménages des Atheniens ſes Compatriotes. Il craignoit que cet uſage de doter les mariées, pratiqué ſans doute dés lors chez la plus grande partie de leurs voiſins, ne détruiſit l'une & l'autre.

Paſſons aux devoirs des femmes. Nous ne diſons rien de la culture des terres qui chez les Americains eſt ordinairement du reſſort des femmes; ni des ſoins du ménage, ni de celui qu'elles ſont obligées de prendre de leurs enfans. Il n'eſt point de Païs au monde où l'on n'exige plus ou moins ces deux derniers devoirs des femmes, quelque biſarres que les uſages y ſoient d'ailleurs. Nous ne prétendons parler que de la foi conjugale à laquelle les hommes aſſujettiſſent les femmes ſans prétendre s'y aſſujettir eux mêmes. On nous aſſure que les Americaines ſont aſſés fidelles à leurs maris, & qu'en general ces Peuples ont en horreur & puniſſent même de mort la débauche des femmes mariées, tandis qu'ils s'embarraſſent fort peu des galanteries de leurs filles, ainſi que nous l'avons déja dit. On ſent aſſés combien cette idée eſt naturelle. Elle ne le ſeroit pas moins chez nous ſi la Religion & la raiſon n'y corrigeoient la nature, ou du moins ſi l'honneur du monde ne la contraignoit de cacher ſes déreglemens. Diſons même ſans détours, que ſi l'on pouvoit ſupprimer l'honneur, on verroit une infinité de filles qui voudroient devenir Sauvages, & qui chercheroient dans un Celibat à la Breſilienne ce qu'elles ſouhaitent de trouver dans un honnête mariage. Quoi qu'il en ſoit, un Americain, nous dit on, date du premier jour du mariage la vertu de ſon épouſe, & ſe repoſe dés lors ſur ſa foi, au lieu que chez nous le plus débauché de tous les hommes ne s'expoſeroit pas volontiers à prendre pour femme une fille qui auroit fait le moindre faux pas; quelqu'aſſurance qu'elle lui donnât de ſa foi. Un Sauvage raiſonne tout autrement. Il ſuppoſe qu'une fille peut faire de ſon corps ce qu'elle veut, parce qu'elle eſt libre. A t'elle donné ſa parolle? eſt elle engagée à celui qui en veut faire ſa femme: la voilà déchue du pouvoir que la liberté lui donnoit. Tel eſt le principe des Americains, & c'eſt là-deſſus que peut-être fondée leur jalouſie qui, s'il eſt vrai qu'ils en aient, n'aproche pas de celle que nous connoiſſons aux Italiens & aux Eſpagnols; puique les Americains ne pratiquent ni verroux ni grilles pour met-

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.

(*b*) Idem. Liſés dans les Memoires du Comte de Rochefort l'effet que la pommade des filles de la Reine fit ſur les levres d'un Gentilhomme.

mettre à couvert un honneur que toutes les fortereſſes de l'Univers ne ſauroient défendre, quand une femme s'eſt reſolue à le perdre; qu'ils ne confient point à des Eunuques la garde des femmes; & qu'enfin ils ignorent des moiens ſans nombre, „ dont s'aident (ainſi s'exprime (*a*) *Brantome*) les pauvres jaloux Cocus, pour bri- „ der, ſerrer, géner & tenir de court leurs femmes, qu'elles ne faſſent le ſaut, „ bien qu'avec tous ces moiens ils y perdent leur eſcrime: car quand une fois „ les femmes ont mis ce vert coquin dans leurs têtes, ... le plus beau „ remede, ſeure & douce garde que le mari jaloux peut donner à ſa femme, „ c'eſt de la laiſſer aller en ſon plein pouvoir. " Le Sauvage a recours au divorce, lorſqu'il a des preuves de ſon cocuage: après quoi la femme devenue libre & rendue à elle même par la rupture des liens du Mariage, peut, dit-on, s'engager avec un autre Mari. La jalouſie doit être forte quand le Cocu punit de mort l'infidelle. Le François a rarement recours au divorce & moins encore à la peine de mort, que ni les Loix du Chriſtianiſme ni celles des homme n'autoriſent; mais ce n'eſt pas l'amour de la Religion, ou la crainte des Loix qui arrêtent ſa violence. Il prend le parti que lui dicte ſon humeur libre & volage: Il paie ſa femme infidelle en même monoie, & court les ruelles: plus raiſonnable mille fois que les Cocus d'Italie, ces Argus mélancoliques qui ont ſans ceſſe les yeux ouverts ſur la cauſe prétendue de leur deshonneur.

A Paris ce n'eſt pas comme à Rome;
Le Cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot;
Et le Cocu qui rit pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.

A l'égard des devoirs des maris envers leurs femmes, les Americains ne les portent pas fort loin. Tout ce que nous avons dit ne prouve pas que leurs femmes ſoient d'une condition plus relevée que nos ſervantes: mais la jalouſie dont nous venons de parler les rend incomparablement plus eſclaves en Orient qu'en Amerique. Pourroit on imaginer rien de plus triſte qu'une priſon éternelle, où l'on eſt environné, ſervi, toûjours épié par des Eunuques très ſouvent noirs & afreux? où l'on eſt livré à des penſées criminelles (*b*) que l'oiſiveté fait naître & que le commerce du Monde diſſiperoit bien ſouvent. En verité il faut convenir que la jalouſie aime à s'aveugler! La Religion Chrétienne nous oblige à traiter les femmes avec de certains mênagemens que l'on n'a pas en Aſie. L'Euangile nous ote le droit (*c*) de vie & de mort ſur leurs perſonnes: il nous preſcrit l'humanité à leur égard; il veut que nous traitions comme nous mêmes un ſexe avec lequel l'Alcoran permet d'agir comme de maître à valet. Nous n'ignorons pas qu'on trouve chez nous de grandes exceptions à la regle de l'Evangile, & que beaucoup de maris témoignent plus de mépris & de dureté à leurs femmes, qu'on n'en pourroit concevoir dans la conduite du mari le plus bizare qui ſoit en Turquie; que pluſieurs autres ne ſauroient comprен-

(*a*) *Memoires des Dames galantes.*
(*b*) C'eſt ce qui a fait dire à *Laberius*, qu'une femme qui eſt ſeule n'a que de mauvaiſes penſées, *Mulier, quæ ſola cogitat, malè cogitat.*
(*c*) Les anciens Romains traitoient fort durement leurs femmes; ce qui étoit un effet de la groſſiereté des premiers tems de la Republique.

prendre qu'une femme épouſée *en face d'Egliſe* ſoit autre choſe qu'une bonne ſervante engagée ſolemnellement pour toute ſa vie ; qu'enfin il en eſt pluſieurs, qui, non contens de tenir leurs femmes dans l'eſclavage & de leur refuſer tout ce qui peut rendre la vie agreable, ſe plaiſent à les expoſer aux mépris des étrangers, leur ôtent le privilege que la nature leur donne de ſe faire reſpecter de leurs enfans, & ſe font une eſpece de mérite de les tourner en ridicule : mais la conduite de ces maris n'eſt pas moins mépriſée des gens d'honneur que celle des femmes coquettes & libertines. Les principes du Chriſtianiſme nous donnent également de l'averſion pour la dureté des maris & pour le libertinage des femmes. La conduite des Americains eſt mieux ſuivie & bien plus conforme à leurs idées. Suivant les Voiageurs, l'amitié que ces Peuples ont pour leurs femmes n'eſt pas une amitié d'égal à égal, mais elle reſſemble celle d'un Maître envers ſon valet ; c'eſt une amitié de ſuport. Ils ſuppoſent qu'elles ſont nées pour ſervir, & que tout ce qu'on doit faire c'eſt de leur pardonner leurs fautes. Cette amitié n'eſt donc établie que ſur la neceſſité de ſatisfaire aux beſoins de la nature & à l'obligation indiſpenſable de conſerver le genre humain. Dés que ces motifs ceſſent, on nous aſſure que leur amitié ceſſe auſſi ; & c'eſt pour cela, continue t'on, que les vieilles femmes ſont regardées comme une marchandiſe de rebut. Il faut pourtant convenir qu'il eſt étonnant qu'avec de tels principes les Coquettes ſoient auſſi rares dans le Nouveau Monde, qu'elles ſont communes dans le nôtre.

Nous finirons ces remarques par les ſentimens de divers Peuples ſur les bâtards. Nous les rendons en quelque façon reſponſables du crime de ceux qui leur ont donné la vie, & les mépriſons comme s'ils étoient criminels eux-mêmes : mais ſi tout ce qu'on a écrit des proſtitutions des filles Americaines eſt veritable, les bâtards du Nouveau Monde ne doivent point être expoſés à des diſtinctions deſagreables : cependant quelques (*a*) Peuples de l'Amerique ſont, à ce qu'on aſſure, ſi jaloux de la pureté du ſang, qu'ils excluent de la ſucceſſion Roiale celui qui chez nous ſeroit le veritable heritier, & appellent au contraire le fils de la ſœur à la ſucceſſion. Ils en uſent de même pour les autres heritages. Comment conciliera t'on ces idées ? Quoiqu'il en ſoit, la Religion Juïve excluoit autrefois les batards du ſacerdoce & (*b*) l'Egliſe Chrétienne a cru devoir ſuivre ſon exemple : mais quelques autres Religions ne les traitent pas ſi rigoureuſement, & l'on aſſure que chez les Mahometans les enfans qu'une Mahometane (*c*) conçoit pendant le voiage de la Mecque ſont reconnus pour legitimes, & adoptés dans la race de Mahomet avec le privilege de porter le turban verd, comme veritables enfans de ce Prophete. Tel eſt l'effet de la devotion ſur le cœur d'un Muſulman : elle le porte à (*d*) donner un caractere de ſainteté à ce qui pouroit en d'autres tems reveiller toute la fureur de ſa jalouſie. Qu'on mette quelques Chrétiens dans un pareil cas, peut-être iront ils auſſi loin que les Muſulmans. A l'égard de l'antiquité elle n'a pas toûjours eu de l'averſion pour les bâtards. On a fort bien remarqué le Cocuage perpetuel de ſes Dieux, & que ſous le regne du Paganiſme le Ciel étoit peuplé de bâtards. Il étoit juſte que le défaut de naiſſance dans les Dieux & les demi-Dieux excuſât celui des hommes, mais loin de s'en eſtimer moins pour être d'une naiſſance ſuſpecte, quelques fa-

(*a*) A la *Virginie* & au *Canada*. Cela ſe pratique auſſi à *Cochin* & dans le Roiaume de *Lovando* en Afrique. Vo. la Préface du Tome IV. du *Recueil de Voiages au Nord*.

(*b*) L'Egliſe Catholique. Les Proteſtans ne feroient aucune difficulté de recevoir un Miniſtre bâtard.

(*c*) Un Muſulman ne doit point avoir de commerce avec ſa femme pendant le pelerinage de la Mecque. La Mothe le Vaier. Lettre 43. au Tome premier de ſes Oeuvres in folio.

(*d*) Les Deſcendans de Mahomet ſont reverés comme des Saints.

fameux Conquerans ont voulu, à quelque prix que ce fut, paſſer pour bâtards des Dieux: pluſieurs grands hommes de l'Antiquité ſe ſont contentés de l'être des demi-Dieux ou des Nymphes: & c'étoit alors comme qui diroit aujourd'hui dans la Religion Chrétienne être le bâtard d'un Saint ou d'une Sainte. N'oublions pas l'expedient que prirent les Lacedemoniens épuiſés d'hommes par les guerres violentes qu'ils eurent à ſoutenir contre les Meſſeniens. Ils envoierent de jeunes gens à leurs femmes, permirent à leurs filles de coucher avec leurs eſclaves, authoriſerent les premiers venus à vivre à diſcretion avec elles. S'il eſt vrai que les premiers plaiſirs de l'amour ſoient très ſouvent plus propres à donner des Citoiens à l'Etat, que ceux du Mariage, on ne doit point être ſurpris que les bâtards iſſus du commerce illegitime des Lacedemoniens aient été aſſés puiſſans pour aller fonder Tarante dans un des plus beaux Païs de l'Italie. Il eſt vrai que les Lacedemoniens mirent dehors ces bâtards: mais ils n'étoient point en droit de leur reprocher la naiſſance, ni de les chaſſer de leur patrie. Nos idées ne ſont plus les mêmes: Nous penſons mieux que les Anciens, ſans vivre pourtant avec plus de retenue, mais nous ne ſouffririons pas que l'on fit chez nous des recrues de bâtards. De telles levées tireroient à conſequence & dépeupleroient les Provinces. Il vaut mieux paſſer le mal ſous ſilence & ſe ſupporter mutuellement dans le mariage.

Le nœud d'hymen doit être reſpecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté.
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportés vous de maniere & de ſorte,
Que le ſecret ne ſoit point éventé.

CHAPITRE ONZIEME.

De la maniere de vivre des Americains.

IL ne faut chercher ni luxe ni délicateſſe dans la maniere de vivre de ces Peuples. Leur vie eſt l'image de celle des premiers ſiécles du Monde, de ces tems où l'on ne vivoit que de legumes, de glans & de fruits. Il n'eſt pas plus ſurprenant qu'ils ſe paſſent d'une infinité de choſes connues chez nous, qu'il l'eſt que nous ne puiſſions nous en paſſer: mais entrons un peu dans le détail. Avant la venue des Européens les Americains ne connoiſſoient pas l'uſage du pain dont nous nous ſervons. Ils ſéchoient & broioient enſuite des racines qu'ils reduiſoient en une pâte dont ils faiſoient ſouvent des gataux. Ils cuiſoient cette pâte de pluſieurs manieres differentes. C'étoit ſelon l'occurrence ou de la bouillie, ou de la farine: mais s'il falloit ſe preparer à la courſe, à la chaſſe ou la guerre, ils faiſoient durcir cette pâte pour s'en ſervir en voiage, comme nous nous ſervons de biſcuit. Tous ces uſages durent encore chez les Sauvages. Quelques-uns de ces Peuples ont celui du Maïz, qui eſt une eſpece de grain qu'ils mangent ordinairement roti, & c'eſt ainſi (*a*) que les Juifs & pluſieurs autres

(*a*) *Ruth.* Ch. 2. v. 14.

Peuples de l'Antiquité mangeoient autrefois le blé. La nourriture des premiers Romains aprochoit beaucoup de la ſimplicité de celle des Indiens Occidentaux. D'abord ils vecurent comme eux de bouillie & de racines, que la main même d'un Général d'Armée ratiſſoit & cuiſoit ſous la cendre du foier. Dans la ſuite, & long-tems après la fondation de la Republique, ils aprirent l'uſage du pain.

A l'égard des autres alimens des Americains, ils conſiſtent en fruits de la terre, en gibier & en poiſſon, ſans autre ſauce que l'appétit ; car ils ne connoiſſent ni ragouts ni autres aprêts, & même on nous aſſure que les Peuples de l'Amerique Septentrionale (*a*) ignorent entierement l'uſage du ſel, dont les Anciens faiſoient un cas ſi extraordinaire, qu'ils l'ont appellé divin. Ceux-ci ne l'oublioient ni à la table ni à l'Autel, & faiſoient ſouvent leur repas d'un morceau de pain & d'un peu de ſel. Pour remedier à la corruption des viandes les Sauvages de l'Amerique les boucanent ou les ſéchent au Soleil ; ce qui revient à l'uſage de les fumer, qui eſt fort commun en Allemagne.

Pour ce qui eſt de la boiſſon des Americains, il faut d'abord la conſiderer dans toute ſa ſimplicité. La neceſſité fait avoir recours à l'eau, & le plaiſir au vin ou à quelque liqueur équivalente. Le bruvage le plus naturel & le ſeul que nos premiers peres aient connu c'eſt l'eau. Le vin & les autres boiſſons fortes ne furent inventées qu'après le déluge : cependant l'établiſſement de ces boiſſons artificielles ne fit pas oublier ſi-tôt l'uſage de l'eau, & les Heros eux-mêmes en buvoient ſouvent à leur ordinaire, comme on peut le voir dans *Homere*. Les Sauvages de l'Amerique en uſent auſſi ; mais comme cette boiſſon froide n'eſt pas capable d'exciter la vivacité, & ne reveille ni la joie ni l'appetit, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient inventé des liqueurs fortes, parmi leſquelles il n'en eſt pourtant aucune qui ait du rapport à celles qui ſont en uſage en Europe. Le *Caouin* des Breſiliens étant un extrait de Maïz pourroit peut-être ſe comparer en quelque façon à l'*eau de vie de grain*, & au ſuc de genevre dont la populace s'enivre en Hollande, ſi la maniere dont le bruvage Breſilien ſe fait n'étoit entierement differente. Quoiqu'il en ſoit, les Indiens Occidentaux font avec leurs boiſſons fortes les mêmes excés que les Peuples de nôtre hemiſphere font avec le vin &c. Le Breſilien noie ſes chagrins & trouve une ſource intariſſable de conſolations dans le *Caouin* comme nos buveurs dans le vin. Un Floridien qui s'enivre de ſon *Caſiné* y cherche tout le plaiſir qu'un matelot Hollandois cherche dans le jus de genevre, & s'étourdit à la guerre avec le ſecours de cette liqueur, comme nos Soldats avec de la poudre à canon détrempée dans de l'eau de vie, quand il faut monter à l'aſſaut. Les Orientaux font un pareil uſage du ſuc d'opium. On obſerve que les Americains n'ont pas moins de penchant à l'ivrognerie que pluſieurs Nations Européenes, & ſi l'on en croit (*b*) les Relations, un beuveur de la Floride mettroit hors de combat le plus aſſuré buveur d'Allemagne & le plus déterminé Suiſſe. Ils tiendroient tête aux Heros des premiers tems, qui buvoient dans des gobelets d'une grandeur ſi démeſurée, qu'un jeune homme n'en pouvoit ſoutenir le poids : ils ne craindroient pas ces vaſtes coupes de Ruſſie, qu'un étranger eſt obligé de vuider juſqu'à la derniere goute, dût il après cela coucher ſous la table ; & ſi les *Boiés* de la Virginie & de la Floride ſoutiennent avec intrépidité la force de leur *Caſiné*, nos gens d'Egliſe ne témoignent pas moins de bravoure aux vandanges de Bacchus. A l'égard des Americaines, leur ivroguerie ne cede guéres à celle des hommes. Nos Européenes ne ſont pas tout-a-fait exemtes de ce défaut. On accuſe les

(*a*) *Leſcarbot.*
(*b*) *Leſcarbot*, *Coreal*, &c.

les femmes du Nord d'aimer les bruvages forts: les Angloiſes boivent à l'excés du *Punch* & des bieres fortes: les Hollandoiſes ne boivent pas moins volontiers le vin doux & l'eau de vie, & ni les unes, ni les autres ne regardent pas le cabaret comme un rendévous qui ſoit indigne de leur ſexe. Les Dames Françoiſes ont perdu maintenant la coutume de tremper leur vin, & commencent à s'accommoder de la violence d'une liqueur que les Romaîns défendirent long-tems à leur femmes à cauſe des ſuites facheuſes auxquelles l'yvreſſe peut expoſer leur honneur. En effet il eſt difficile que la vertu ne s'égare dans les fumées de Bacchus: le vin diſſipe la honte, aſſure la main de l'amour, & couvre d'un voile agreable ces ſcrupules que la temperance montre trop à découvert. Toute l'éloquence, toute la fineſſe d'une declaration d'amour faite de ſens froid ne vaut pas la hardieſſe qu'inſpire le vin.

Eſperés peu de vos diſcours,
L'Amour ne cede pas toûjours
A l'ardeur la plus raiſonnable.
Souvent en buvant de bon vin,
On trouve le plus court chemin,
Pour rendre la belle traitable.

Il faut avouer que les manieres ſimples & groſſieres des Sauvages, ſi éloignées par conſequent de cette politeſſe qui nous eſt devenue preſque naturelle, ne font pas concevoir une belle idée de leurs feſtins. Ils mangent très mal proprement à terre & avec les doits, n'aiant d'autre couvert que le pavé, ſans s'eſſuier ni la bouche, ni les mains. Ils donnent ſouvent à chaque convié la portion qui lui revient du repas, (*a*) & c'eſt ainſi qu'en uſoient autrefois les anciens Grecs. Ils ignorent l'uſage des fourchettes & des ſerviettes, mais comme la bouillie eſt un de leurs principaux alimens, la neceſſité leur a apris à faire (*b*) des cuilliers qui imitent fort imparfaitement les nôtres. Des Relations nous parlent auſſi (*c*) de certaines buchettes dont quelques-uns de ces Peuples ſe ſervent au lieu de fourchettes, pour porter la viande à la bouche; ce qui a du rapport aux petits bâtons (*d*) dont les Chinois ſe ſervent au même uſage. A peine les Americains avoient ils celui de couper les viandes: avant la venue des Européans chez eux, ils les déchiroient ſans autre façon. (*e*) En quelques endroits de l'Amerique Septentrionale celui qui donne le repas ne mange point & ne s'occupe qu'à ſervir ſes hôtes: en d'autres il chante juſqu'à ce que le repas ſoit fini, & s'il ne fait pas l'office de chantre il en donne la commiſſion à quelque perſonne de ſa dépendance. On convient ſans peine que toutes ces manieres ſont ſi biſarres & ſi groſſieres, qu'il eſt difficile de ne pas les traiter de ſauvages: cependant notre ancien Monde peut en oppoſer de fort ſemblables au Nouveau. On nous aſſure (*f*) que les Chinois n'aſſiſtent point aux repas qu'ils donnent: les Perſes, nous dit on encore, ne ſe ſervent pas de couteaux à table, & préſentent les morceaux tout taillés à ceux qu'ils ont invité: mais laiſſons les manieres des Peuples qui ſont éloignés de nous,

(*a*) *Feithii Antiq. Homeric.* L. 2.
(*b*) *Leſcarbot.*
(*c*) *Relation de la Louiſiane.* Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*
(*d*) *Memoires de la Chine par le P. le Comte.*
(*e*) *Leſcarbot* ubi ſup.
(*f*) *La Mothe le Vaier.* Lett. 94. To. II. de ſes *Oeuvres* in fol.

nous, & cherchons en Europe des exemples de cette groſſiereté que nous avons trouvée dans les Sauvages. Il n'y a pas encore long-tems que les Hollandois ignoroient l'uſage des napes & des ſerviettes: un linge bleu faiſoit le tour de la table, & paſſant de main en main étoit ſeul deſtiné à eſſuier la bouche & les doits des Convives. Ce Peuple ne connoiſſoit d'autre fourchette que les doits, qui ſouvent même ſervoient encore & de cuilliers & de coutaux. Il eſt vrai que l'exceſſive propreté, dont les Dames Hollandoiſes ſe piquent chez elles, étoit en partie la cauſe de la dégoutante ſimplicité de leurs repas: mais ce motif ne rend la ſimplicité Hollandoiſe ni plus aimable ni plus digne d'être imitée que celle que nous connoiſſons aux Americains. Nous obſerverons en paſſant, que les Cuiſiniers François ont donné aux Hollandois & à toutes les Nations de l'Europe d'excellentes leçons ſur le bon gout & ſur les aprêts. Les principes auxquels on les a formé ne ſe perdront pas ſi-tôt.

Les Anciens avoient des feſtins de Religion : les Sauvages en ont de pareils: il s'y agit ſouvent de préparatifs de guerre, qu'ils accompagnent toûjours de quelques Ceremonies Religieuſes. Ces feſtins ſont auſſi mêlés de chanſons à l'honneur de leurs Dieux & de leur Heros, & de maledictions contre l'ennemi. Nous ne pratiquons plus aujourd'hui de ſemblables ceremonies : mais nous remarquerons que les Allemans (*a*) traitoient autrefois de la guerre & de la paix dans leurs feſtins. Nous ne trouvons rien dans les nôtres, qui ſe reſſente de la pieté que l'on attribue à ceux des Anciens, ſi ce n'eſt la ſolemnité de certains jours, qui ſouvent nous excite à boire & manger avec nos amis pour des deſſeins fort differens de ceux que la pieté doit inſpirer: mais après tout qui nous aſſurera, qu'il y ait eu beaucoup de religion dans les feſtins religieux des Anciens ? Défaiſons nous de cette prévention qui nous aveugle ſur l'Antiquité & nous fait parler avec entouſiaſme de la vertu de nos Ancêtres. Les préliminaires du repas étoient autrefois pour les Dieux: on leur ſacrifioit, on leur faiſoit des libations, on leur adreſſoit des prieres. Un ſigne de croix, un *benedicite* ſont les préliminaires des notres. Chez les Allemans les prieres de table ſont aſſés bien proportionnées à la longueur de leurs repas.

Au *Canada* les femmes (*b*) ne mangent point avec les hommes : elles ont un lieu ſeparé pour elles. Cet uſage s'obſerve en Eſpagne & en Italie, mais par des motifs qui peut-être ſont inconnus au *Canada*. Le François plus raiſonnable, & preſque le ſeul au monde qui naiſſe avec des manieres libres & aiſées, fait peu de cas de la bonne chére, ſi les Dames ne ſont de la partie. Les Gaulois leurs prédeceſſeurs avoient le même gout pour le ſexe, & les Allemans, que l'on accuſe à tort de n'en avoir que pour le bon vin, étoient du caractere des anciens Gaulois. Les uns & les autres admettoient les femmes aux feſtins & même aux Conſeils. Les premiers Romains, uniquement occupés à la conquête de l'Univers, mépriſoient tout ce qui ne portoit pas le nom de Soldat, & traitoient avec beaucoup de dureté leurs femmes & leurs enfans. La galanterie ne s'introduiſit dans la Republique qu'avec le luxe, & le beau Sexe ne fit l'honneur des feſtins de Rome qu'aprés que les Romains, infiniment plus polis que leurs Ancêtres, mais en même tems beaucoup moins guerriers, eurent quitté Mars pour ſervir l'Amour. Les Hollandois font des parties de plaiſir avec les Dames comme ſi elles n'y étoient pas: rien de plus commun chez eux que de voir les hommes ſeparés des femmes dans un même appartement. Un Sexe s'y divertit ſans

(*a*) Les anciens Perſes avoient la même coutume.
(*b*) *Leſcarbot* ubi ſup.

ſans prendre part aux plaiſirs, de l'autre, & le galand y quitte ſa maîtreſſe avec autant de reſpect & de gravité que s'il ne la connoiſſoit pas. Le principe qui ſepare les Sauvages d'avec les femmes n'eſt pas à beaucoup près le reſpect. C'eſt au contraire le mépris ; c'eſt un air de ſuperiorité qu'ils ſe donnent ſur un ſexe qu'ils ne croient fait que pour leur uſage. Peut-être que dans ſon origine, le principe des Hollandois n'étoit pas trop éloigné de celui des Sauvages du *Canada*. La fierté bruſque de cette Nation nous perſuade que les hommes s'y croient fort ſuperieurs aux femmes, & l'idée groſſiére qu'ils ont de la liberté ne leur permet guéres de ſe géner aux égards que la politeſſe demande ailleurs pour les Dames. Pour prouver en quelque façon ce que nous venons d'avancer ici, voions la ſignification du mot, qui, en langue Hollandoiſe déſigne une femme mariée. On ne peut le traduire en François que par ces deux-ci (*a*) *femme Domeſtique*. Quoiqu'il en ſoit on auroit tort maintenant d'attribuer aux Hollandois du mépris pour le beau Sexe : on voit qu'ils font de leur mieux pour ſurmonter le caractere dominant de leur Païs : mais après tout il eſt certain que la maniere dont leur jeuneſſe eſt élevée éloigne les garçons des honnêtes filles, parce qu'on ne leur enſeigne pas le moien de les fréquenter avec politeſſe : d'où il reſulte que ſur la matiere d'amour ils ne ſavent que ce que (*b*) le fils de frere Philippe ne pouvoit ignorer à vint ans. Du reſte ou peut dire d'eux, ſans vouloir choquer les particuliers, qui peuvent faire exception à ce défaut general de la Nation,

(*c*) *Qu'ils ſont très neuf hors la boutique,*
Et quelque peu d'Arithmetique.

D'autre côté les jeunes filles peu accoutumées à voir des hommes ignorent parfaitement l'art de ſe défendre contre leurs ruſes, & tombent dans leurs filets avec une facilité qui prouve le peu d'experience qu'elles ont de la legereté des hommes. Il ſeroit difficile de trouver un Païs où le Sexe fut plus naïf & plus ingenu en amour, ni qui ſe perſuadât mieux qu'un conteur de fleurettes viſe directement au mariage.

On nous aſſure que les Sauvages Americains obſervent exactement entr'eux les devoirs de l'humanité. Peu jaloux de l'abondance des biens ils ſe partagent mutuellement leur chaſſe & leurs proviſions, ſans ſe charger des ſoucis qui rongent ailleurs les hommes, & qui les allarment ſi fort quand ils jettent les yeux ſur l'avenir, qu'on peut dire d'eux avec raiſon ce que le Chevalier de Cailli a dit d'un Avare,

Qu'ils veulent avoir dequoi vivre après leur mort.

„ Les Sauvages, dit (*d*) *Leſcarbot*, que nous avons déja cité ſouvent, ont cette „ charité mutuelle, laquelle a été ravie d'entre nous depuis que le mien & le „ tien ont pris naiſſance. Ils ont l'hoſpitalité, propre vertu des anciens Gau„ lois, leſquels contraignoient les paſſans & les étrangers d'entrer chez eux & y prendre la refection. " On peut dire à la louange des François, qu'ils ſont vrais imitateurs de l'hoſpitalité des anciens Gaulois ; car il n'y a point de Nation qui ait plus d'égards pour les étrangers. Les Allemans ont hérité de leurs Ancêtres ce caractere ſi digne de l'humanité, & ſi eſtimé chez les premiers hommes, que chacun ſe faiſoit alors un devoir de loger les étrangers & les voiageurs. On nous

(*a*) *Huisvrou.*
(*b*) Voiés les *Contes* de la *Fontaine*.
(*c*) Ibid.
(*d*) *Hiſtoire de la Nouvelle France*. Tout ce que dit cet Auteur des Americains Septentrionaux ſe peut dire auſſi des Meridionaux.

dit encore que les anciens Grecs, & les Romains après eux, avoient la coutume de ſerrer avec ſoin pour les étrangers une portion de ce qui ſe deſſervoit de leur table. Les Loix Judaïques recommandoient auſſi fort expreſſement d'avoir de la charité pour les étrangers.

Lorſque les Sauvages de l'Amerique Septentrionale s'aſſemblent pour des affaires publiques ou particulieres, l'ouverture des déliberations ſe fait par la pipe. On doit convenir que l'uſage du tabac n'eſt pas moins commun en Aſie qu'aux Indes Occidentales. Les Turcs en font leurs delices, & même la paſſion de ces Muſulmans pour le tabac eſt ſi grande, (*a*) qu'on voit quelquefois des Turcs empalés pour leurs crimes demander aux paſſans une pipe de tabac. Il y a plus de cent cinquante ans que cette plante s'eſt fait connoître en Europe: depuis ce tems-là le tabac a fait une fortune des plus rapides & s'eſt acquis chez nous une reputation qui durera juſqu'à la conſommation des ſiécles. Les Anglois, & les Hollandois ſurtout, ont la coutume d'offrir la pipe à ceux qui les viennent viſiter. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur le mérite d'une plante qui n'eſt pas ennemie du vin, & qui entretient fort agreablement la méditation des gens de lettres. *Leſcarbot* écrit que les Sauvages du *Canada* ſoutiennent quelquefois la faim pendant huit jours par le moien de la fumée du tabac.

CHAPITRE DOUZIEME.

De leurs Maladies, & de la Methode qu'ils emploient à les guérir.

LEs Americains ſe gueriſſent très ſouvent de leurs maladies par un exercice violent. Cette methode eſt fort agreable à la Nature, qui, par le mouvement du corps, ſe débaraſſe de pluſieurs ſuperfluités dangereuſes, briſe les particules groſſiéres qui embarraſſent le ſang, & lui rendant la fluidité neceſſaire, lui aide à diſſoudre par ſa circulation les humeurs épaiſſes qui le corrompoient. Ces principes ſont naturels; le deſir de vivre & de conſerver la ſanté enſeigne ces raiſonnemens, mais cependant ils ſont dûs à une experience reiterée, que es Americains ont acquiſe inſenſiblement comme nous. Il eſt certain que le ſeul exercice du corps féroit chez nous plus de cures que les plus habiles Medecins n'en peuvent faire avec leurs drogues, ſi l'on ne ſe livroit à la molleſſe, & ſi la crainte de la mort n'ôtoit la force & le courage aux malades. L'exercice continuel de nos artiſans les garantit de beaucoup d'infirmités auxquelles ils ſe verroient expoſés s'ils avoient le loiſir d'être malades. Il ne faut donc pas être ſurpris que les Americains toûjours actifs ſoient plus ſains & plus vigoureux que nous.

Les Floridiens ont l'uſage des vomitifs comme nous, mais ils ne les emploient guéres que dans les grandes maladies. Ils ſcarifient les parties attaquées de rumatiſme. Les Breſiliens & ceux de la Nouvelle Andalouſie ont auſſi l'uſage des vomitifs: mais ils gueriſſent les rumatiſmes par la friction. L'exceſſive chaleur du jour & la grande fraicheur des nuits aſſés ordinaire en ces Climats Meridionaux peuvent avoir apris à ces peuples l'utilité de la friction. „ Quelques ridicules que nous paroiſſent les „ uſages des Americains dans la cure des maladies, il faut ſuppoſer qu'il y a „ quel-

(*a*) *Thevenot* dans ſes Voiages.

„ quelque raiſon legitime qui les autoriſe. " C'eſt ainſi que s'exprime *Coreal.* Les Breſiliens font faire de longues diettes à leurs malades & défendent leur methode par cet Aphoriſme veritable; *qu'il faut tuer le mal par la faim.* Les Americains obſervent encore de faire ſuer leurs malades. Nos Medecins anciens & modernes ont converti en ſyſtemes toutes ces pratiques differentes que la ſeule expérience autoriſe chez divers Peuples du vieux & du nouveau Monde. Les Peruviens ne ſe ſervoient que des ſimples pour la gueriſon de leurs malades: mais pour les fluxions & autres maladies exterieures ils emploioient ou le feu naturel, ou le feu artificiel, remede connu autrefois des Egyptiens, qui s'en ſervoient non ſeulement contre les fluxions, mais même contre des maladies plus facheuſes. Les Maures emploient auſſi le feu dans leurs maladies, & ſur tout pour la gueriſon des maux de tête.

On ſait aſſés que les hommes le mieux conſtitués ſont expoſés à des maladies dangereuſes; qu'un ſimple atome peut cauſer des maux incurables, & qu'enfin nous naiſſons tous (*a*) avec de malheureuſes diſpoſitions à des infirmités ſans nombre. Il ne faut que jetter les yeux ſur la Deſcription Anatomique du corps humain, pour voir que la vigueur de l'homme, ſa capacité, ſes lumieres, ſon intelligence ne tiennent à rien, & que la délicateſſe des reſſorts qui le font agir eſt beaucoup plus merveilleuſe que celle de la plus parfaite de toutes les montres. C'eſt cette delicateſſe qui a fait dire que le paſſage de la ſanté à la maladie eſt imperceptible, que la vie & la mort ſe touchent, que la mort nait avec l'homme;

(*b*) *Qu'il commence à mourir long-tems avant qu'il meure,*
Qu'il perit en détail imperceptiblement.

A conſiderer l'homme dans cet état de miſere, il y aura lieu de s'étonner qu'il puiſſe reſiſter ſeulement la moitié d'un ſiécle à des fatigues infinies: cependant il les mépriſe, il s'y expoſe, il ſe défend courageuſement contre les maux qui l'environnent, & prolonge même ſa vie au delà des bornes étroites qui lui ſont preſcrites. Ce n'eſt point à la Medecine qu'il doit ſa force, c'eſt à des travaux ſans ſoucis, à une vie uniforme, à cette tranquilité dont nous nous ſommes privés malgré nos lumieres, & que la ſimple nature accorde aux Americains; enfin à cette indifference pour les biens qui ne ſe trouve guéres que chez les Sauvages. Les Voiageurs nous apprennent qu'avec ces ſecours ils vivent ſains & robuſtes juſqu'à cent ans & même bien au delà. (*c*) *Leſcarbot*, après avoir dit que les Americains Septentrionaux vivent ordinairement cent quarante ou cent ſoiſſante ans, ajoute, *qu'en tout age les Sauvages de la Nouvelle France ont toutes leurs dens*, ce qui eſt peu commun chez nous paſſé cinquante ans. Il ne l'eſt guére plus de vivre au delà des ſoiſſante. Ni les Cours des Princes, ni les bourgeois même ne peuvent produire que peu d'exemples de perſonnes qui parviennent à quatre vint ans; mais on en trouve pluſieurs de cet age à la campagne, dans les bois & dans les montagnes, où les ſoucis, les paſſions & les plaiſirs ne pénetrent pas ſi facilement. Le Nord de l'Europe, les montagnes de la Suiſſe & quelques Provinces de France nous fourniſſent auſſi des exemples d'une longue vie; ce qui ce-

(*a*) *Totus homo à natura morbus.*
(*b*) *Mad. Des-Houlieres.*
(*c*) *Hiſtoire de la Nouvelle France.*

cependant eſt fort au-deſſous de ce que les Relations du Nouveau Monde nous apprennent de la vieilleſſe vigoureuſe & de la longue vie des Americains.

Les Prêtres-Medecins des Sauvages emploient ſouvent les charmes & les enchantemens pour la gueriſon de leurs malades. Nous avons parmi nous un ordre de gens qui abuſe de la crédulité du vulgaire par une methode aſſés ſemblable à celle de ces Impoſteurs Americains. (*a*) Les Enſalmiſtes, ou plûtôt les Anſelmiſtes ſe vantent de guerir les plaies par les parolles : les *Salueurs* font accroire aux Eſpagnols qu'ils ont la même vertu par le nom de Sainte Catherine; d'autres en Italie gueriſſent la morſure des Serpens au nom de Saint Paul, d'autres au nom de Saint Huber. Il ſeroit inutile de donner ici le détail d'une infinité de moiens ſuperſtitieux que l'on a mis en œuvre pour guérir les maladies. Les uns ſont abolis, les autres ſubſiſtent encore, & trouvent du crédit chez le Peuple. Quand ces pratiques ridicules ſeront détruites il s'en élevera de nouvelles ſur leurs ruines. Les Anciens ſont tombés avant nous dans les mêmes extravagances, & nous nous en moquons aujourd'hui. L'Amerique pourroit nous en reprocher de pareilles.

Les Sauvages font quelquefois parade de leur conſtance. (*b*) Ils prennent des charbons allumés & les mettent ſur leurs bras: (*c*) ils ſe font des inciſions &c. Sans alleguer des exemples de cette nature, l'Hiſtoire de la découverte des Indes Occidentales ſera un monument éternel du courage de ces Peuples idolatres au millieu des tourmens que le zéle Eſpagnol leur faiſoit ſouffrir pour les attirer à la foi de JESUS-CHRIST. Les pénitences, les auſterités & la diſcipline des Mexique, du Perou, de la Virginie &c. ſe trouvent dans les Cultes anciens & modernes. Surtout la diſcipline des jeunes gens des Païs que nous venons de nommer eſt très remarquable; mais le noviciat des Capucins ne l'eſt pas moins, & ſi nous paſſons aux Mahometans, nous trouverons chez eux des recrues de Fidelles qui ſoufrent à la gloire de Dieu & de Mahomet. Les anciens Lacedemoniens éprouvoient à l'Autel de Diane la patience de leurs enfans. De jeunes garçons de 15. ou 16. ans ſe fouettoient tout nuds, juſqu'à ce que le ſang coulât aux yeux de la plus chaſte des Déeſſes. Les anciens Perſes éprouvoient par une diſcipline très longue & très rude ceux qui vouloient entrer dans le Collége des Mages. Une des moindres épreuves étoit celle du feu & de l'eau.

CHAPITRE TREIZIÉME.

De la Civilité des Americains, de leurs Vertus & de leurs Vices.

LEs Sauvages de l'Amerique n'ont point ce détail de civilité dans lequel nos uſages nous font entrer : ils ignorent cet échange de complimens, & cette agreable, mais paſſagere affabilité, qui ſont les deux ſources des faux jugemens que l'on fait ſur le caractere de ceux avec qui l'on ſe rencontre dans le commerce de la vie civile. Ils ignorent tout ce que nous appellons bienſeances, & ne gé-

(*a*) *Naudé* Apologie pour les grans hommes accuſés de Magie. Edit. de 1712.
(*b*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.
(*c*) *Coreal* & autres.

génent que le moins qu'ils peuvent les volontés de la Nature: ils n'ont ni la retenue, ni la propreté, ni la diſcretion que le *ſavoir vivre* nous aprend, & ne connoiſſent que fort imparfaitement le reſpect que l'on ſe doit d'égal à égal & de maître à ſerviteur. Toutes ces qualités ne s'accordent guéres avec un genre de vie où l'on connoît moins la ſocieté par ſes agremens que par la neceſſité de s'unir. Ajoutons qu'elles ne s'acquierent que par l'uſage du monde, en fréquentant des perſonnes pour leſquelles on eſt forcé d'avoir des égards, ſoit à cauſe de leur age, ſoit à cauſe de leur rang; ou parce qu'elles ſont étrangeres, ou parce qu'on ne les connoît pas. Les Sauvages Americains, uniquement occupés à pourvoir aux neceſſités de la vie, que la Nature n'étend pas au delà de la mediocrité, s'embaraſſent peu de tous les égards qui nous font dépendre les uns des autres. En un mot ſi l'on excepte l'obeiſſance que ces Peuples rendent à leurs Chefs, la déference qu'ils témoignent à leurs Anciens, & celle des enfans pour leurs Parens, on peut dire qu'ils mépriſent tous les principes qui ménent à la politeſſe des mœurs. On peut fort bien comparer les Sauvages aux enfans: les idées naturelles des uns & des autres ne s'accordent que des maniéres qui autoriſent leur indépendance: ils renoncent volontiers à tout ce qui peut les géner. De là nous tirerons ces maximes; que plus on aime l'indépendance & moins on eſt ſuſceptible de politeſſe; que l'arrogance, & la groſſiéreté ſont ordinaires aux Republicains; & qu'au contraire la ſubordination qui eſt établie dans les Monarchies entretient la politeſſe. Ceux qui connoiſſent les mœurs des Republicains modernes & qui ont bien lû l'hiſtoire des anciennes Republiques ne prendront pas pour des paradoxes les maximes que nous venons d'avancer.

Nous ne prétendons pas comprendre les Mexicains & les Peruviens dans le caractere que nous avons attribué aux autres Americains. L'Hiſtoire de ces Peuples nous fournit de grandes preuves de leur politeſſe, à la verité differente de la notre, mais cependant auſſi eſtimable, puiſqu'elle étoit fondée ſur les mêmes regles qui établiſſent le *Savoir vivre* dont nous nous vantons. Les Mexicains adouciſſoient par l'éducation la groſſiereté qui eſt naturelle aux enfans, formoient leurs inclinations, (*a*) leur enſeignoient la modeſtie & la civilité, même la maniere de marcher & d'agir, corrigeoient les défauts de la jeuneſſe, empéchoient le progrés des paſſions naiſſantes. Les Peruviens ne ſe donnoient pas moins de peine pour former la jeuneſſe de leur Etat. Les uns & les autres entretenoient chez eux une ſubordination, qui n'a rien d'inſupportable, quand elle eſt établie ſur la naiſſance que la Providence nous a marquée, ou ſur le rang qu'elle nous aſſigne, & que la tyrannie n'y a point de part. Sans cette ſubordination les hommes n'ont plus de vrais égards les uns pour les autres, parce qu'ils tâchent tous de s'attribuer une égalité pleine d'inſolence & d'orgueil. Cela eſt évident en certains Païs, où le moindre faquin décide ſur la conduite de ſes Souverains, & ſe compare hardiment aux premieres perſonnes de ſa Patrie, parce qu'il ſe trouve revêtu d'un bien qui ſuſpend le jugement de ſes concitoiens, & ſans lequel il paroitroit auſſi groſſier que les Sauvages des Indes Occidentales.

(*b*) Les Sauvages de la Nouvelle France n'obſervent en s'abordant aucuns préliminaires d'amitié: ils vont droit où ils doivent aller, s'aſſeoient étant arrivés, ſe mettent à fumer, & font enſuite paſſer la pipe de main en main. Ce que les Canadiens pratiquent avec la pipe ſe pratique avec le verre par les Allemans &

par

(*a*) *Hiſtoire de la Conq. du Mexique.*
(*b*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.

par les Peuples des Païs-bas. Ils boivent à la ronde dans le même verre & celui qui regale boit le premier : cependant cet uſage s'abolit parmi les gens de façon. Quand les Floridiens arrivent à leurs Aſſemblées, ils ſe ſaluent mutuellement, après avoir ſalué leur Chef & les plus anciens de l'Aſſemblée. Nous gardons le même ordre dans notre maniere de ſaluer.

Nous obſervons de ſaluer ceux qui éternuent, & ſouvent même de leur faire quelque ſouhait. Les Anciens Paiens ont eu cette coutume avant nous, & l'Yncas *Garcilaſſo de la Vega* (*a*) témoigne qu'elle étoit en uſage à la *Floride*.

Les Sauvages ont les mêmes principes de vices & de vertus que nous avons; on ſait aſſés que cette propoſition eſt inconteſtable. On ſait qu'un enfant Americain & un enfant Européen, qui viennent de naître, ne different en rien encore, & que Dieu a créé l'un & l'autre pour être des creatures raiſonnables : cependant nous ne ſaurions nous empêcher de mettre une extréme difference entre eux & nous. Peu s'en eſt fallu qu'on ne les ait regardé comme des gens d'une autre eſpece. Eſſaions de détruire un préjugé qui, au tems de la découverte du Nouveau Monde, a fait périr des millions d'Americains, & ne nous autoriſe que trop encore à violer à l'égard de ceux qui reſtent les droits de l'humanité. Nous voions dans l'Hiſtoire de la découverte de ce Continent de beaux exemples de courage & de valeur: on trouve dans l'Amerique Septentrionale la force & l'intrepidité, qui ne ſont pas les moindres parties de la Vertu heroïque: Enfin tous ces peuples craignent beaucoup les reproches, & la honte que traine après ſoi la lacheté. „ Ils „ ſont, dit *Leſcarbot*, excités à bien faire par l'honneur, d'autant que celui en„ tr'eux eſt toûjours honoré & s'acquiert du renom, qui a fait quelque bel ex„ ploit. " En recompenſe il faut avouer qu'ils tombent dans un vice bien oppoſé à la magnanimité; c'eſt la vengeance à laquelle les Peuples de l'une & de l'autre Amerique ont une inclination ſurprenante & qui dégenere en brutalité; mais il y a même en cette vengeance une eſpece de generoſité. Ils l'exercent contre les hommes, parce qu'ils ont la force de leur reſiſter, (*b*) & ſauvent la vie aux femmes & aux petits enfans. Ils retiennent ceux-ci dans un eſclavage perpetuel. Les Peuples l'Antiquité en uſoient de même.

Les Péruviens faiſoient obſerver dans leur Empire le premier principe de la Morale dicté aux hommes par la Loi naturelle; aſſavoir de ne rien faire aux autres que ce que nous voudrions qu'on nous fit. Nous avons déja donné des exemples de cette équité naturelle, qui eſt comme gravée dans le cœur de l'homme. Les Americains obſervent les uns envers les autres une fidelité inviolable, & reſſerrent les liens de leurs ſocietés avec un deſintereſſement qui n'eſt pas commun ailleurs. Ils reſervent pour leurs ennemis les ruſes, & les ſubtilités, même le parjure; ce qui eſt l'effet de l'orgueil des hommes : car nous avons tous quelque penchant à exclurre du droit naturel ceux qui ne ſont pas de nôtre ſocieté : mais ce penchant, qui ſurtout ſe fait ſentir en tems de guerre, n'eſt pas également violent dans les cœurs de tous les hommes. Quoiqu'il en ſoit c'eſt peut-être à cette diſpoſition qu'eſt dû le mépris que l'on a pour les étrangers & pour leurs manieres, & ces façons de parler injurieuſes dont les François eux mêmes n'ont pû ſe défaire encore. *C'eſt un Alleman, il me prend pour un Alleman, il entend auſſi peu raiſon qu'un Suiſſe.* Il faut avouer que ces expreſſions caracteriſent fort bien ces peuples : mais un Alleman ſeroit il moins en droit de

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête de la Floride.*
(*b*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.

de dire, *c'eſt un François*, s'il vouloit donner l'idée d'un homme leger & changeant?

Les Americains ſont ennemis de l'avarice. Inſenſibles aux peines & aux plaiſirs que donnent des biens préparés de longue main, ils n'amaſſent que les proviſions neceſſaires à la vie, & tiennent le reſte pour ſuperflu. On obſerve que dans les échanges qu'ils font avec les Européans ils s'attachent particulierement à l'utile, & s'il en faut croire les Voiageurs, l'eſtiment beaucoup plus que nous. Un d'entr'eux dit à ce ſujet qu'ils meſurent la valeur des choſes à l'uſage qu'ils prétendent en tirer, au lieu que chez nous la valeur des choſes dépend très ſouvent de nôtre imagination & d'un faux éclat qui flate la vanité. Il eſt pourtant certain qu'ils ne ſont ni moins vains ni moins glorieux que nous: mais la maniere eſt differente & leurs idées ſont moins corrompues.

Ils aiment aſſés à donner: ils ne ſe viſitent guéres ſans ſe faire mutuellement des préſens. Il ſeroit plus difficile de donner une idée avantageuſe de leur temperance & de leur ſobrieté, que de leur liberalité. Nous avons déja parlé de l'inclination qu'ils ont à boire avec excés. Ils mangent de même, ſouvent & avec diſſolution. Voilà à peuprés à quoi ſe reduit ce qu'on pourroit dire touchant les vertus & les vices des Sauvages. Un plus long détail ſeroit inutile, & rendroit ſuſpect tout ce qu'on avanceroit ſur cette matiere. Nous diſons qu'ils ſuivent mieux que nous les regles de la nature: mais ils naiſſent comme nous avec le germe des paſſions, & ce germe pourra ſe développer un jour. Qu'on les expoſe à tous les objets dangereux qui corrompent nôtre jugement: s'ils reſiſtent toûjours à la tentation, il faudra convenir de bonne foi qu'ils ont un naturel plus heureux que nous.

CHAPITRE QUATORZIEME.

De l'Agriculture des Americains.

NOus n'avons que peu de remarques à faire ſur ce ſujet. Ces Peuples ne cultivent point la terre à nôtre maniere. (*a*) „ Ils la remuent avec des „ crocs de bois, (ou plûtôt avec des pieces de bois pointues,) netoient les mau„ vaiſes herbes & les brulent (ſur la terre. Les cendres de ces herbes ſervent à „ l'engraiſſer, ce qui ſe pratique de même en pluſieurs endroits de l'Italie.) Ils „ engraiſſent auſſi leurs chams de coquillages de poiſſon . . . . . puis aſſem„ blent leur terre en petites mottes éloignées l'une de l'autre de deux pieds, & „ le mois de Mai venu ils plantent leur bled dans ces mottes de terre, à la „ façon que nous faiſons les féves, fichant un bâton, & mettant quatre grains „ de bled ſeparés l'un de l'autre . . . . dans le trou; & entre les plantes du„ dit bled . . . . ils plantent des féves. . . . . La moiſſon faite ils ſerrent „ leur bled dans la terre en des foſſes qu'ils font en quelque panchant de col„ line, pour l'égout des eaux, garniſſant de nattes ces foſſes: & cela font ils „ parce qu'ils n'ont point de maiſon à étages, ni de coffres pour le ſerrer autre„ ment:

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſuprà.

„ ment: puis le bled conſervé de cette façon eſt hors la voie des rats & ſou-
„ ris. "

„ Pluſieurs Nations de deça, continue l'Auteur qui nous fournit ce paſſa-
„ ge, ont eu cette invention de garder le bled dans des foſſes : car *Suidas* en
„ fait mention . . . . & *Procope* au ſecond Livre de la Guerre Gothique dit,
„ que les Goths aſſiégeant Rome tomboient ſouvent dans des foſſes où les ha-
„ bitans avoient accoutumé de retirer leurs bleds. *Tacite* rapporte auſſi, que les
„ Allemans en avoient, & ſans particulariſer davantage, en pluſieurs lieux de
„ France ils gardent aujourd'hui le bled de cette façon. " Au tems des ſemail-
les les Anciens aſſemblent le Peuple pour labourer ou fouir, & l'on prépare en même tems dequoi boire & ſe rejouïr, comme ce la ſe pratiquoit autrefois, & comme on l'obſerve encore aujourd'hui chez tous les Peuples de l'Univers.

CHAPITRE QUINZIE'ME.

Des guerres des Americains.

LEs guerres des Americains ne ſont cauſées ni par l'avarice ni par l'ambition, mais par une eſpece de point d'honneur qui fait que l'un ne veut pas ceder à l'autre, & preſque toûjours pour des injures, dont la memoire paſſe chez eux de pere en fils comme un heritage. Cette humeur guerriere eſt peut-être auſſi ancienne que les premiers établiſſemens des Aſiatiques en Amerique. Voici du moins ce qu'on croit pouvoir avancer ſur cet article. Les hommes naiſſent libres & ennemis de la contrainte; mais avec ce caractere ils aiment à ſe faire des ſujets: ils ne peuvent ſouffrir de concurrent, & cependant ils veulent trouver de l'émulation: quand ils l'ont trouvée ils ne ſe contentent pas de diſputer, ils veulent vaincre: ont ils vaincu, ils veulent abaiſſer l'émule. Où les trouver ces émules? Les Puiſſances du Ciel ſont trop élevées, les bêtes ne ſont pas en état de diſputer avec nous ſur le point d'honneur: il faut donc chercher dans ſa propre eſpece des ſujets capables d'entretenir cette émulation, & voilà l'origine des guerres éternelles des Americains. Qu'on examine attentivement les diſputes, le point d'honneur, les petites guerres & les haines des enfans, on y trouvera le même principe. Ils ſe querellent par émulation, mépriſent, ſoumettent, mortifient le vaincu. Celui-ci ſe releve, ſecoue le joug, ſe vange. La querelle devient ſerieuſe & la haine ſuccede à l'émulation. C'eſt auſſi à cette jalouſe émulation, effet naturel de l'orgueil humain, qu'il faut attribuer l'amour des anciens Grecs pour la guerre. Ils étoient ſi prévenus en ſa faveur, qu'ils reconnoiſſoient cette inclination pour la premiere des vertus, & que pour mieux marquer le reſpect qu'ils avoient pour elle, ils tiroient du nom du Dieu de la Guerre (*a*) le mot qui exprime l'excellence de la bonté. Ils avoient la coutume de ſe tenir toûjours armés, ils alloient armés aux feſtins, aux plaiſirs, aux réjouiſſances dont ils honoroient les Dieux, & ne perdoient jamais de vue cette émulation chatouilleuſe, ſi bien marquée dans le caractere des Heros de l'ancienne Grece. Les Americains, en qui nous connoiſſons moins cette vertu Heroïque dont nous fai-

(*a*) Ἄρης excellent d'ἄρη nom Grec de Dieu Mars. V. *Feithii* Antiq. Homer. Lib. IV.

faiſons aſſés volontiers hommage aux Grecs & même aux Romains, obſervent auſſi de ſe tenir continuellement armés. On remarque le même génie dans les Peuples guerriers de l'Aſie & dans les anciens Peuples du Nord. Enfin ne diroit on pas que les Eſpagnols ont voulu du moins conſerver l'image d'une coutume que leurs Ancêtres les Cantabres, & les Iberiens n'avoient pas moins adoptée que les autres Peuples guerriers de l'Antiquité ? On ſait avec quel attachement les Eſpagnols modernes gardent l'épée à leur côté, & que les plus vils Artiſans de cet Etat y attachent leurs Lettres de Nobleſſe.

Tous les Peuples de l'Amerique commencent leurs guerres par des motifs établis ſur la Loi naturelle, qui permet d'uſer de repréſailles. On leur a tué leurs compatriotes, leurs amis, leurs proches. Il s'agit de les vanger. Les Anciens ſont les Orateurs, ils animent à la guerre, donnent le ſignal de la marche & ne ceſſent en marchant d'exhorter les guerriers à la vengeance. On ſait que les Grecs avoient la même coutume, & que le chant de quelques Poëſies, qui contenoient des exhortations à la vertu militaire & au mépris de la mort, ſervoit chez eux de préliminaires au combat. La melodie du chant étoit d'une nature à faire le même effet que les vers.

Les harangues des Breſiliens durent, (*a*) nous dit-on, quelquefois ſix heures. Quelques Peuples de la Nouvelle France éprouvent le ſort de la guerre d'une façon aſſés remarquable. (*b*) Ils ſe font attaquer par leurs femmes, & ſe battent contr'elles dans toutes les formes. S'ils en ſont vaincus, c'eſt pour eux un bon augure; mais s'ils les battent, c'eſt un préſage de leur malheur. Les Americains Septentrionaux déclarent la guerre par le refus du Calumet, & les Meridionaux par le refus de recevoir les danſeurs qu'on leur envoie. Nous parlerons de toutes les ceremonies du Calumet en un autre endroit. Ceux qui reprennent le Calumet qu'on refuſe de recevoir, ſe retirent après avoir fait la danſe de guerre, ſans que le Peuple ennemi viole en aucune façon envers eux le droit des gens. Ne pourroit en pas comparer ces Ceremonies à nos Déclarations de Guerre par des Herauts, à ſon de trompe &c.?

La mêlée commence par de grands cris qui ſont en uſage chez les Peuples le plus civiliſés. On dit que les anciens Lacedemoniens faiſoient le contraire, & qu'ils commençoient la bataille avec beaucoup de ſilence & de phlegme. Les Breſiliens jouent d'une eſpéce de flutte qu'ils font avec les os des jambes de leurs priſonniers. Et la vue de ces os, & le ſon de ce funeſte inſtrument animent également ces Peuples, dont l'acharnement inconcevable trouve des exemples même chez les Nations qui portent le nom de Chrétiens. Il eſt du devoir des Guerriers Sauvages de ſe refuſer quartier; il l'eſt encore plus de perir en ſe défendant & après avoir exterminé beaucoup d'ennemis. Leur courage n'eſt pas une fougue paſſagere que la moindre reſiſtance arrête; ce n'eſt point un feu, qui s'allume & s'éteint tout d'un coup, effet d'une violente agitation des eſprits, qui ſe calmant enſuite trop ſoudainement abandonnent l'ame à des reflexions qui lui repreſentent toutes les horreurs de la mort. Ils ne cedent qu'à la ſurpriſe, & à des coups qui ôtent le pouvoir & la volonté de perir en ſe défendant. Ils ſe battent avec la même vigueur pour empécher que leurs morts ne tombent entre les mains des ennemis. Les anciens Grecs, preſque auſſi feroces que les Sauvages Americains, les abandonnoient aux bêtes des chams après les avoit mutilés; mais pour prévenir ces indignités on ſe battoit pour ces morts, ou ſi l'on ne pouvoit mieux faire, & s'il arrivoit que ces morts fuſſent des Princes ou des Generaux, on les ra-

(*a*) *Coreal.*
(*b*) *Leſcarbot.*

cheptoit à prix d'argent. Souvent on regloit un cartel pour les enterrer, ce qui de tout tems s'eſt obſervé chez des Peuples civiliſés. On dit que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale (*a*) tuent tous ceux qui ſont en état de reſiſter, au lieu que les Meridionaux enménent leurs priſonniers pour les engraiſſer & pour les manger enſuite, ce qui eſt peut-être une eſpece de ſacrifice, ou tout au moins de ceremonie religieuſe. Pluſieurs anciens Peuples ont immolé les ennemis à leurs Dieux, & c'eſt ainſi que les Peuples du Mexique, du Pérou & de la Floride l'ont pratiqué, ſuivant le témoignage de nos Voiageurs. Nous trouvons dans l'Hiſtoire ſainte quelques exemples de cette deſtruction religieuſe : qu'il nous ſoit permis de donner ce nom à la maniere dont les Juifs exterminérent les Cananéens & les autres Peuples infidelles. Dieu le vouloit pour ſa gloire : & parce que les Cananéens le pratiquoient ainſi à l'honneur de leurs Idoles, il ordonna aux Juifs d'uſer de ces repréſailles. Nous ne dirons rien des autres raiſons alleguées par les Theologiens pour juſtifier cette conduite.

Les Breſiliens choiſiſſent pour leur Capitaine ou Cacique celui qui a tué le plus d'ennemis. Si l'on en croit *Leſcarbot*, (*b*) qui devoit connoître un Païs où il avoit ſéjourné aſſés long-tems, les Chefs, ou Capitaines des Sauvages du *Canada* parviennent à cet honneur par ſucceſſion de valeur. C'eſt-à-dire que le fils eſt élu s'il a la vertu du pere ; mais s'il dégenere on choiſit un autre Chef. Il reſte une foible image de cette ancienne coutume en quelques Etats de l'ancien Monde. A l'égard des Sauvages, il eſt vraiſemblable que leurs Gouvernemens ſont formés ſur ces idées naturelles, „ que le Chef doit être uniquement redevable de ſon élevation au choix de ceux qui conſentent d'être ſes ſujets ; qu'il „ n'eſt *éligible* qu'à cauſe de ſon habileté & de ſa vertu ; que ſa capacité venant „ à manquer il faut ſe ſoumettre à un autre Chef. " Ces maximes ſont admirables dans un Gouvernement dont toutes les fins aboutiſſent à des guerres perpetuelles : alors la neceſſité de ſe défendre détermine entierement au choix d'un homme de tête & de cœur : mais cette methode pourroit être dangereuſe dans nos Etats où les vuës immenſes de la politique, & les reſſorts innombrables des cabales jetteroient bientôt les Peuples dans la diviſion & dans la miſere ; peut-être même dans l'Anarchie, infiniment plus funeſte que le regne d'un Prince privé des qualités néceſſaires à la Roiauté. La guerre fait chez nous un corps ſeparé de la politique, & par cette raiſon ſes Charges ſont électives : mais les premiers Peuples du Monde ne mettoient aucune difference entre le Capitaine & le Roi : de ſorte qu'il falloit neceſſairement déferer le pouvoir au plus courageux. Ce pouvoir n'étoit point borné quand il s'agiſſoit de guerre, mais il l'étoit dans les Conſeils & dans les Affaires domeſtiques. Un Auteur judicieux a très bien remarqué (*c*) qu'Agamemnon étoit contredit dans les Conſeils, mais qu'il menoit en maître abſolu les Grecs au combat. Avant que les Romains euſſent fait deſcente en l'Ile de la grande Bretagne les anciens Anglois choiſiſſoient des Chefs pour les commander dans leurs guerres, reſervoient le Gouvernement politique aux Aſſemblées des Peuples & ſe rendoient armés à ces Aſſemblées, qui pouvoient avoir beaucoup de rapport à celles des Canadiens, & des Iroquois, ſoit pour la maniere de s'y rendre ou pour celle de les tenir. Quelques Peuples d'Allemagne pratiquoient anciennement la même choſe, ce qui ne les empéchoit pas d'élire un Prince ou un Roi, qui n'étoit qu'un General d'Armée, (*Dux*) & afin que dans le domeſtique il ne fit

(*a*) *Leſcarbot*, *Coreal*, *Hennepin*, &c.
(*b*) *Hiſtoire de la Nouvelle France.*
(*c*) *Feith.* Antiq. Homer. L. 2.

fit rien de contraire au bien de l'Etat & à la ſureté de ſes compatriotes, les principaux du Peuple veilloient attentivement ſur ſes actions, & préſidoient, comme les Anciens parmi les Sauvages Americains aux Aſſemblées publiques. Les Floridiens, quoique gouvernés par des Chefs plus abſolus, ne s'éloignent pas de cet uſage, puiſqu'au rapport des Relations ces Chefs ne ſont que les premiers Guerriers de la Nation.

Les Armes des Americains ſont l'arc, la fléche & la maſſue; c'eſt ainſi que l'on peut appeller la *Tacape* des Breſiliens & le Caſſe-tête des Iroquois & des Canadïens. Ces Armes ſont de l'invention du premier Age du Monde: on n'en connoiſſoit point d'autres dans la premiere Antiquité. Tous ces Peuples vont (*a*) nuds à la guerre, mais ils portent une eſpece de *pavois* (*b*) qui leur couvre tout le corps à la façon des anciens „ Gaulois . . . . deſquels ceux qui ne pou- „ voient guaier les rivieres ſe mettoient ſur leurs boucliers qui leur ſervoient de „ bateaux . . . . Avec ces pavois ils ont chacun ſa maſſe de bois, le carquois „ ſur le dos & l'arc en main; marchant comme en danſant, " & portant en guiſe d'enſeignes & d'étendars les chevelures des ennemis qu'ils ont aſſommé à la guerre. (*c*) On nous dit „ qu'ils enménent ordinairement avec eux des Concu- „ bines, pour amuſer la jeuneſſe, afin de bannir de leur eſprit le ſouvenir „ qu'ils ont d'avoir quitté leur patrie. Quelque élevé que ſoit à nos yeux le mérite des Heros de l'ancienne Grece, il nous ſera permis de les comparer aux Guerriers du Miſſiſſipy & du Canada. Ils ménoient, comme les Iroquois & les Hurons, leurs Concubines & leurs maîtreſſes à la guerre, & ces Concubines étoient ordinairement des priſonnieres de guerre.

Les embuſcades & les eſcarmouches de ces Sauvages ont beaucoup de rapport à la maniere de combattre en uſage chez les Tartares. Nous en avons dit quelque choſe dés le commencement de cette Diſſertation. C'eſt ainſi que ſe battoient autrefois les Parthes & les Maſſagetes &c. Après le combat les guerriers s'en retournent avec précipitation, & enlevent la chevelure de ceux qu'ils ont tué; mais s'ils enménent des priſonniers, ils ne leur enlevent la chevelure, qu'après leur avoir fait ſoufrir des ſupplices inexprimables, qui ne finiſſent que par un dernier acte de barbarie, qu'ils appellent (*d*) *boire le bouillon de ſon ennemi.* En effet ils boivent ſon ſang & le font boire à leurs enfans. *Enlever la chevelure* c'eſt prendre toute la peau de la tête avec les cheveux: ils la gardent comme un monument de leur valeur, & celui qui enleve un grand nombre de chevelures paſſe pour un guerrier accompli. A prendre l'Hiſtoire ſainte au pied de la lettre, il ſemble que les Juifs aient autant eſtimé l'honneur d'enlever le prépuce d'un Philiſtin, que les Iroquois celui d'enlever la chevelure d'un Canadien: mais quoiqu'il en ſoit les Anciens ne ſe contentoient pas de tuer leurs ennemis, ils lui enlevoient la tête, revenoient au camp avec ce trophée de leur victoire, portoient quelquefois ces têtes penduës au poitrail de leurs chevaux, & les attachoient enſuite ſolemnellement aux portes ou à la muraille d'un Temple. Souvent ils les embaumoient & les conſervoient avec ſoin, pour montrer dans l'occaſion à leurs amis ce monument de leur valeur. Les Boiens prenoient les cranes de leurs ennemis, & les garniſſoient d'or ou d'argent, après les avoir vuidé pour les fai-

re

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſup.
(*b*) Ceux des Breſiliens ſont larges, plats & ronds comme le fond d'un tambour. *Coreal.*
(*c*) La *Poterie* hiſtoire de l'Ameriq. Sept.
(*d*) La *Poterie* ubi ſuprà.

re ſervir de gobelets. Tous ces uſages vont au même but : c'eſt d'éterniſer cette valeur, ou plûtôt cette ferocité, qui chez les Grecs & chez les Romains ſe paroît du nom de vertu.

CHAPITRE SEIZIE'ME.

De l'Amour de la Patrie.

L'Amour de la Patrie n'eſt pas toûjours l'effet du raiſonnement ou du devoir d'un honnête homme : il ne faut pas s'imaginer que toutes les fois qu'on penſe au Païs natal on n'ait en vue que le bonheur de l'Etat, le bien du Prince, le ſalut de ſes Concitoiens. Cette affection, ſi eſtimée des Anciens qu'elle en a merité des ſtatues, n'eſt bien ſouvent (a) *qu'un charme phyſique qui nous lie, qui nous attache à la piéce de terre que nous avons la premiere foulée aux pieds.* C'eſt effet de l'éducation, de l'habitude, du temperament; une ſuite du préjudice que la *tranſplantation* cauſe à nos corps, qui, ſemblables aux plantes, ne peuvent s'accommoder à toute ſorte de climats, & ſouvent même s'affoibliſſent, perdent leurs bonnes qualités dans un terroir étranger. Il eſt certain que beaucoup de perſonnes ſe trouvent dans ce facheux état que l'on appelle ordinairement *Maladie du Païs*; mais le pis eſt que cette maladie eſt preſque toûjours accompagnée d'une indiſpoſition d'eſprit que les plus beaux raiſonnemens ne ſauroient guerir, & qui eſt au deſſus des forces de la Medecine.

Nous trouvons dans les plus Sauvages de tous les hommes les caracteres qui forment un amour raiſonnable de la Patrie, & ceux auxquels on peut reconnoître la maladie du Païs. L'Antiquité nous fournit d'excellens exemples du premier; mais l'Hiſtoire moderne n'en fournit pas de moins remarquables, & ſi l'on jette les yeux ſur les Conquêtes des Eſpagnols au Mexique & au Pérou, l'on y verra des Peuples ſacrifier leurs biens & leurs vies à l'amour de la patrie & combatre avec toute l'intrepidité dont eſt capable un Soldat, qui a le cœur ſans la diſcipline, la tyrannie déteſtable de ces cruels Conquerans. Pourquoi donc ne rendrions nous pas aux Americains la même juſtice qui eſt due aux Grecs, & aux Romains; aux François, aux Suiſſes, aux Hollandois ; en un mot à tous ceux que nos Hiſtoriens ont immortaliſé, pour avoir défendu courageuſement leur Patrie & leur Liberté ? Les Americains n'ont pas été animés d'un autre eſprit que les Peuples de notre Hemiſphere : nés auſſi libres que nous ils n'étoient nullement obligés de nous ceder leurs biens & leur liberté. Serions nous aſſés injuſtes pour n'attribuer qu'à la brutalité des Bêtes Sauvages ce que l'Amour de la Patrie a fait faire aux Indiens Occidentaux ? Dom *Antoine de Solis*, Auteur de l'*Hiſtoire de la Conquête du Mexique*, ne peut s'empécher d'accorder aux Mexicains la gloire d'avoir pouſſé la défenſe de leur Etat juſqu'aux derniers efforts de valeur & de patience. Ajoutons à cet aveu le genereux diſcours de l'Empereur *Guatimozin* à Cortez après la perte de ſon Empire, puiſqu'on y trouve toute la grandeur d'ame que nous admirons dans les Heros de nos Hiſtoires. Les Peuples du Pérou n'ont reçu le joug des Eſpagnols qu'après avoir combatu vaillamment

(a) La *Mothe le Vaier* Oeuvr. divers. Lettre 77.

ment pour la défenſe de leur Païs, & fait contr'eux tous les efforts dont ils étoient capables au millieu des Guerres Civiles qui déchiroient alors leur Patrie. Depuis deux cens ans les Peuples du Chili diſputent ſans relache leur liberté; ceux de la Floride n'ont pû être encore ſubjugés. Qu'on aille chez les plus Sauvages des Indes Occidentales, & l'on y remarquera certainement quelques traits du caractere auquel nous reconnoiſſons le veritable Amour de la Patrie. La brutalité des Nations du Breſil, du Paraguay, du nouveau Mexique, de l'Amazone &c. cache des principes auſſi ſolides que ceux qui nous font agir.

A l'égard de cet autre amour de la Patrie, qui mérite bien plûtôt le nom de maladie ou d'infirmité, les perſonnes raiſonnables ne le prendront jamais pour une vertu. C'eſt au contraire une indiſpoſition très dangereuſe, qui fait blamer ſans ſujet les meilleures choſes, qui porte à mépriſer toutes les bonnes qualités des étrangers, & prévient injuſtement contre leurs lumieres. Ceux que cette maladie attaque ne raiſonnent plus. Tout leur déplait, tout les choque: les arbres, les plantes, les fruits n'ont pas à beaucoup prés les proprietés qu'ils découvrent en ce que la terre produit chez eux. Un *Sol* étranger corromt la nature, ils s'y corrompent eux-mêmes: les Elemens y contractent des qualités infiniment differentes & toûjours nuiſibles, l'air y reçoit des influences pernitieuſes, les uſages y ſont bizarres, les coutumes extravagantes, les pratiques ridicules. A peine accordent ils aux étrangers le privilege de raiſonner. Tout ce qui n'eſt pas de leur Païs natal eſt groſſier, barbare, afreux. Des Nations entieres, & même très éclairées, ne peuvent s'empécher, malgré leurs lumieres, de tomber dans pluſieurs de ces excés. Les Grecs & les Romains appelloient barbares tous les autres Peuples. Les Chinois prétendent être les ſeuls éclairés dans l'Univers. Lorſque les Eſpagnols commencerent leurs conquêtes dans le Nouveau Monde, les Mexicains virent avec une ſurpriſe extraordinaire l'induſtrie & la valeur de ces nouveaux venus: ils ne pouvoient concevoir qu'il y eut ailleurs qu'au Mexique de la politeſſe & des lumieres. Les Anglois décident aſſés hardiment ſur leur mérite au préjudice des étrangers; ils mépriſent les manieres & les uſages des autres Païs; ils ſe plaiſent même à paroître étrangers chez leurs voiſins. Les François ne leur doivent guéres de ce côté là: on ſait qu'ils ont pour les coutumes de leur Païs une complaiſance auſſi aveugle que celle des Peuples dont nous venons de parler. Toutes les Nations du Monde donnent la préference à la Terre qu'elles occupent: quelqu'ingrate, quelque ſterile qu'elle puiſſe être, elle a pour eux des charmes inexprimables. Tel écoute avec plaiſir les grenouilles de ſes marais, qui ſe trouvant à quelques lieuës de ſa Patrie ne pourroit ſouffrir la melodie d'un roſſignol. Tel autre vit tranquillement parmi les loups & les ours de ſes Montagnes, & trouve plus de grace dans la brutalité de ſon Canton, que dans l'ingenieuſe politeſſe des François. Il ſemble que des gens de ce caractere ſoient du naturel des Plantes ſauvages qu'il faut laiſſer croitre dans la bourbe des marais, ou dans les montagnes. Après tout, ſi la douceur que (*a*) les Sauvages du Groenland éprouverent à la Cour de Dannemarc ne les empécha pas de regretter la pauvreté de leur Patrie, ni de chercher de revoir, au peril même de leur vie, les glaces du Septentrion; ſerions nous ſurpris que des Peuples accoutumés aux voiages & civiliſés

(*a*) *Recueil de Voiages au Nord.* Tome I. „ Nous voions les Suiſſes, que nous prénons pour les hommes „ d'"Europe de la plus groſſe pâte, quoiqu'il s'en trouve de très excellens en toute ſorte de profeſſions, être „ ſujets à une foibleſſe pour ce regard. . . . . La plûpart de ceux qui quittent leurs Cantons incultes & „ ſauvages pour venir en France ou ailleurs, tombent dans une maladie qu'ils nomment *Heimvei* . . . le „ ſeul deſir de revoir leur Païs les rend ſi hectiques & ſi imbecilles, qu'ils courent fortune de la vie, s'ils „ ne retournent viſiter leurs foiers & leurs montagnes auſſi afreuſes qu'infertiles. " La *Mothe le Vaier.* Tome II. de ſes Oeuvres in folio. Lettre 77.

ſés par le commerce des étrangers, préferent leurs ſteriles campagnes aux plaines riantes & fertiles de leurs voiſins ? qu'ils habitent plus volontiers entre les rochers & ſous des néges éternelles, que dans le voiſinage des vignes & des orangers; qu'enfin ils ſe félicitent chez eux de la peſanteur de leur temperament, & la mettent paiſiblement au-deſſus de cette legereté de génie ſi eſtimée des autres Peuples. On aime à ſe faire des idées avantageuſes de ſa naiſſance, de ſon caractere, de ſon état; on met tout en œuvre pour faire ſentir ces prétendus avantages aux étrangers, & l'on eſſaie de prendre le pas ſur eux autant que la bienſeance le peut permettre. Ceux qui n'ont frequenté que les gens de leur Province ont ordinairement ce défaut. Ecoutons un de nos François encore tout neuf & qui n'a rien vû. Il ne doute pas que la France ne ſoit le premier Empire de l'Univers; il s'imagine que toute la Terre doit fléchir le genou devant ſon Roi, il ne parle qu'avec emphaſe des avantages de ſa Patrie : C'eſt beaucoup s'il ne cite même les *Toupinamboux* & les *Margajats* comme garands de ce qu'il avance.

CHAPITRE DIXSEPTIÉME.

Du Commerce des Americains, de leurs procés, de leurs eſclaves, &c.

LEs Americains, & principalement les Sauvages, ne vendent ni n'acheptent à prix d'argent. Tout leur Commerce conſiſte à troquer, comme cela ſe pratiquoit dans les premiers tems, & lorſque l'on ignoroit encore tous les artifices que l'avarice a inventé pour enrichir les negocians. Autrefois les Indiens Orientaux, & pluſieurs anciens Peuples ne connoiſſoient pas d'autre maniere de negocier que le troq : (*a*) Lycurgue même donna une Loi pour établir chez les Spartiates un uſage qui rendoit l'or & l'argent bien moins neceſſaires qu'ils ne le ſont aujourd'hui.

Il ne paroît pas que les Peuples de l'Amerique aient aucune connoiſſance de ce que nous appellons *pratique* & chicane, ni par conſequent qu'ils aient beſoin de Notaires, d'Avocats & de Procureurs, miſerables ſupots de l'injuſtice des hommes. Les Affaires civiles ſe terminoient chez les Mexicains par l'autorité d'un Tribunal qui jugeoit en derniere inſtance. Tous les jugemens étoient ſommaires & ſans écritures : le demandeur & le défendeur paroiſſoient chacun avec ſes raiſons & ſes témoins, & la conteſtation étoit décidée ſur le champ. Le ſeul delai qu'on pût apporter à la déciſion d'une affaire conteſtée c'étoit l'appel au Tribunal ſuperieur où le Prince préſidoit lui même. Heureux Païs ! où celui qui diſputoit ſon bien contre un raviſſeur n'étoit pas expoſé à le perdre par la chicane étudiée de ſes propres défenſeurs. La juſtice du Pérou s'adminiſtroit avec la même brieveté qu'au Mexique : les Floridiens ont recours à l'arbitrage & au jugement de leurs Caciques, dont la déciſion, à ce qu'on nous dit, ſert de Loi ſans appel & ſans mécontentement des parties. (*b*) On nous dit encore que les Turcs ne ſe ſont pas chargés de toutes les formalités captieuſes de nôtre Juriſprudence, & que le nombre de ceux qui font profeſſion de cette ſcience parmi ces infidelles eſt ſi pe-

(*a*) *Feithii* Antiq. Homer. L. 2.
(*b*) *Voiage de Loir* cité par la *Mothe le Vaier*. Tome II. de ſes Oeuvr. divers. Lettre 109.

petit, que dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman il n'y a pas tant de gens de juſtice que dans la ſeule ville de Paris. (*a*) Chacun plaide ſa cauſe en Perſe, même les femmes, & l'on n'y voit ni Procureurs, ni Notaires, ni Advocats. Il eſt vrai qu'avec cela les procedures y ſont aſſés difficiles; mais on a du moins l'avantage d'éviter les longs détours d'un chicaneur, à qui la plus juſte cauſe ne ſert jamais qu'à faire ſa main. D'où vient donc que les Chrétiens, qui font profeſſion d'une Religion pleine de moderation & d'équité, paroiſſent beaucoup plus (*b*) enclins aux procés, que tous les Peuples dont nous venons de parler? Eſt-ce une ſuite de leurs grandes lumieres, qui les rendent plus ingenieux & plus pénetrans? ou plûtôt ne devroient ils pas ce caractere au mêlange de Loix & de Coutumes qui s'eſt formé en Europe par celui d'une infinité de Peuples barbares ſortis du Nord?

Les Americains n'ont point d'autres eſclaves que ceux qu'ils font à la guerre, ainſi que cela ſe pratiquoit autrefois chez les Peuples de l'Antiquité. Ceux-ci les revendoient ſouvent, & même c'étoit chez eux un commerce très conſiderable: mais les Americains ne les vendent pas: ils les retiennent à leur ſervice, les afranchiſſent quelquefois, & les adoptent dans leurs familles. Cependant les eſclaves ſervent ordinairement de victimes à leur vengeance, & peut-être doit on regarder comme une eſpece de ſacrifice le maſſacre qu'ils font de ces miſerables priſonniers. C'eſt dequoi nous avons déja parlé. (*c*) On dit que parmi les Anciens ceux de l'Ile de Chio furent les premiers qui allerent achepter dans les Païs étrangers, non des priſonniers, mais des gens libres, & l'Hiſtorien Grec ajoute, que ces avares marchands attirerent ſur eux la colere des Dieux. Ils furent, dit-il, opprimés par ces eſclaves dont ils opprimoient la liberté. Nos Peuples Chrétiens, qui font aujourd'hui le même trafiq, & vont ſur les Côtes d'Afrique charger leurs Vaiſſeaux de Negres, qu'ils vendent enſuite aux Indes Occidentales, ont à craindre un pareil ſort.

CHAPITRE DIX-HUITIE'ME.

De leurs Ceremonies funébres, &c.

QUelque bizarres & ridicules que nous paroiſſent les differentes manieres de pleurer les morts établies dans le Monde, il eſt certain que le principe en eſt juſte, raiſonnable & naturel. Tous les hommes ne peuvent s'empécher d'accorder à ceux qui leur appartiennent ou qu'ils eſtiment, ces derniers témoignages de leur affection; mais les tranſports de leur douleur ſont l'effet de leur temperament ou de leur inclination. L'idée que l'on s'eſt faite enſuite de l'état des hommes après la mort, ſoit par la Tradition ou par la Religion, a été capable d'ajouter beaucoup de choſes au temperament & à l'inclination, ou tout au moins de mettre

(*a*) *Voiages de Chardin.* Tom. VI. Edit. in 12o.

(*b*) Un Proverbe Eſpagnol dit, que les Juifs ſe ruinent à leurs Pâques, les Mores à leurs Noces & le Chrétiens à leurs Procés. *La Mothe le Vaier.* Tome II. de ſes Oeuvr. in folio. Lettre XXXVIII.

(*c*) *Feithii Antiq. Homer.* L. 3.

tre en regle & de reduire en Coutume Nationale cette douleur ſi juſte, ſi raiſonnable, ſi naturelle. Nous croions que telle eſt à peuprés l'origine de toutes les Ceremonies funébres que nous connoiſſons, & même de celles que nous trouvons les plus ridicules. Eſſaions de juſtifier ce que nous venons d'avancer, en donnant, pour ainſi dire, les Preuves Genealogiques de deux uſages pratiqués en quelques Ceremonies funébres. On nous aſſure que certains Peuples ont la coutume de ſe couper les cheveux en ſigne de deuil, d'interroger leurs morts ſur la cauſe de leur départ de ce Monde, & de leur demander fort ſerieuſement s'ils ont manqué de quelque choſe en cette vie, ſi l'on a negligé d'avoir ſoin d'eux, quel a été le ſujet de leur chagrin &c. Voici comment cette coutume peut s'être établie: quelque perſonne de marque en aiant perdu une autre qui lui étoit chere, s'abandonne aux larmes & aux regrets, ſe dépouille de ſes ornemens, & dans l'excés de ſa douleur ſe deſeſpere, s'arrache les cheveux, adreſſe des plaintes au défunt, paſſe même des plaintes aux invectives, revient enſuite à cette tendreſſe affectueuſe qui parle toûjours dans la premiere douleur, apoſtrophe le défunt en pluſieurs manieres, & veut preſque l'obliger à rendre raiſon de ſa mort. On convient ſans peine que la douleur eſt violente & qu'elle eſt l'effet d'une amitié qui ne l'eſt pas moins; mais elle l'eſt auſſi d'un temperament fort vif, qui ne s'accommode pas des paſſions muettes. Nous avons dit que cette perſonne eſt de marque: cela ſuffit pour lui trouver des imitateurs, des ſujets, des ſerviteurs, qui pleureront comme elle pleure, qui ſe couperont les cheveux pour l'amour du mort, qui lui adreſſeront des plaintes &c. N'oublions pas que celui qui pleure & celui qui eſt pleuré étant des gens de conſideration, l'on pourra celebrer pour l'amour d'eux un anniverſaire tout pareil à cette douleur ſi vive & ſi naturelle, dont nous avons donné la deſcription. D'autres perſonnes imiteront la Ceremonie, & la choſe tournera inſenſiblement en formulaire. Si l'on ajoute à cela des idées que la ſuperſtition prête aſſés communément aux ceremonies des morts, & celles que les Peuples le moins éclairés ont conſervées de l'immortalité de l'ame, on pourra peut-être remonter à l'origine de pluſieurs coutumes auſſi bizares que l'eſt celle d'interroger les défunts ſur le ſujet de leur mort.

(*a*) Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale pleurent les morts & les gardent après leur décés. L'Auteur que nous citons dit qu'ils ſe ſervent d'une eſpece de baume pour preſerver les corps de la pourriture: mais un Ecrivain plus moderne (*b*) parle auſſi d'un vermillon qu'on applique ſur le viſage du mort, & donne à ce baume le nom *d'huile d'animaux*. Il ſeroit fort inutile de rappeller ici ce que tout le Monde ſait de l'ancienneté des embaumemens, & de leur uſage chez les Egyptiens, les Juifs, les Peruviens &c. Ces Peuples Americains obſervent auſſi la coutume de pleurer les morts pluſieurs jours de ſuite & de chanter des chanſons funebres à leur louange. Les parens du défunt & quelques vieilles s'acquittent de ce devoir; ce qui étoit de même en uſage chez les Romains; car ils avoient de (*c*) vieilles pleureuſes à gage & certains (*d*) chants funébres que des flutes deſtinées aux funerailles accompagnoient. Les Grecs n'emploioient que des hommes aux chants mortuaires, mais les Hebreux ajoutoient aux chants, aux pleurs & aux lamentations les jeunes, le ſac & la cendre. Aujourd'hui les Catholiques & les Lutheriens chantent auſſi pour les morts. Nous laiſſons

(*a*) *Leſcarbot* dans l'*Hiſtoire de la Nouvelle France.*
(*b*) *La Potterie* Hiſtoire de l'Amerique Septentrionale.
(*c*) *Prafica.*
(*d*) *Nenia.*

ſons aux parens & aux amis les pleurs que la nature ou la tendreſſe exigent d'eux : nous voions même avec quelque ſatisfaction les larmes qui n'ont d'autre ſource que la bienſeance, quoiqu'elles paroiſſent auſſi naturelles que les premieres, dans les mouvemens d'affection qu'excite d'abord la vue d'une perſonne qui pendant ſa vie étoit liée en pluſieurs manieres à ceux qui la pleurent. Il ne nous appartient pas de caracteriſer ces larmes ſi ſouvent trompeuſes, ſi communes en tous les ſiécles, & ſurtout ſi familieres aux femmes. Il en eſt qui ſe deſeſperent avec autant de facilité que ſi elles avoient aimé veritablement. (*a*) On nous dépeint la douleur des Gaſcones & des Languedociennes comme une ſource abondante de ſaillies originales, qui tarit deux ou trois jours après la perte de l'objet qu'elles paroiſſent regretter. Ces ſaillies ſont accompagnées de pleurs, de gemiſſemens, d'exclamations, de ſanglots. Des amies mêlent leurs larmes à celles de l'affligée. Elles pleurent parce qu'elles voient pleurer, & ſoupirent avec autant d'amertume que ſi elles étoient affligées. Le concert de larmes & de ſanglots ſe fait entendre à pluſieurs maiſons à la ronde, & pendant qu'il dure, on donne un détail exact des belles qualités du défunt ou de la défunte. La vivacité du Climat fournit à l'imagination une infinité de particularités touchantes, mais cette vivacité les fait oublier avec la même promtitude : l'affligée ſe met bientôt en état de conſoler celles qui pleuroient à ſon intention.

Quelques Sauvages de l'Amerique ſe barbouillent le viſage avec du noir pour marquer leur deuil : les Juifs mettoient de la cendre ſur leur tête : les Heros d'Homere & de Virgile ſe rouloient dans la pouſſiere & s'en couvroient auſſi la tête. En tems de deuil les Americains Septentrionaux ne ſe coupent point les cheveux, & affectent, pour témoignage de leur affliction, de n'avoir que de mauvais habits ſur le corps. Les anciens Grecs portoient auſſi des habits craſſeux & uſés, mais ils ſe coupoient les cheveux & les jettoient ſur le mort qu'ils avoient cheri, ainſi que les Floridiennes le pratiquent encore à l'égard de leurs maris. Nous en parlerons dans la ſuite de cet Ouvrage. Les Egyptiens, les Juifs & pluſieurs autres Peuples Orientaux déchiroient leurs habits pour témoigner leur triſteſſe : les premiers ne ſe coupoient point les cheveux, mais ils ſe barbouilloient le viſage, s'abſtenoient pendant ſoiſſante & douze jours de pluſieurs ſortes d'alimens, ne ſe lavoient point, ne prenoient aucun plaiſir, & paſſoient ce terme de ſoiſſante & douze jours dans les pleurs. Les Mexicains en emploioient dix aux obſeques de leurs morts, mais les Anciens Thraces faiſoient les obſeques trois jours après le décés. Nous citons ces exemples pour montrer la conformité des Americains avec les autres Peuples du Monde en ce qui regarde les Ceremonies funébres : cependant il ſeroit inutile de faire ici un plus long détail de ces Coutumes, puiſque nous y reviendrons dans la ſuite.

Les Americains brulent ou enterrent avec le mort tout ce qui lui a ſervi pendant ſa vie, & même une partie de ſes richeſſes : les Mexicains & les Péruviens lui donnoient auſſi des domeſtiques pour lui tenir compagnie ou pour le ſervir après cette vie. Dans (*b*) Homere Achille fait porter des armes ſur le bucher de ſon cher Patrocle, égorge une douzaine de jeunes hommes pour l'amour de ce favori, lui donne des chevaux & des chiens, lui expedie enfin tout ce qu'il croit devoir lui être agreable en l'autre Monde. Les anciens Gaulois, les Peuples de la Grande Bretagne & les Germains pratiquoient les mêmes uſages. (*c*)

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſup. donne une fort jolie deſcription du deuil de ces femmes.

(*b*) *Feith.* L. 1. *Antiq. Homer.*

(*c*) Ces Peuples, nous dit-on, enterroient avec leurs morts tout ce qui leur appartenoit, non pas à deſſein de s'en ſervir en l'autre Monde, mais afin qu'il ne reſtât rien d'eux qui pût donner la moindre penſée aux vi-

Les Juifs & les Chrétiens enterrent leurs morts: l'uſage eſt très ancien. Il a précedé celui de bruler les corps, & l'on obſerve que les Romains l'ont eu dans les premiers tems de leur Republique. En general les Americains enterrent auſſi leurs morts, mais les Breſiliens (*a*) les mettent debout dans des foſſes creuſées en forme de tonneau, & font ordinairement ces foſſes dans leurs *Aldeas*. Les anciens Romains, & quelques autres Peuples enſeveliſſoient très ſouvent les morts dans leurs propres maiſons & dans leurs jardins; d'où, ſelon *Servius*, eſt venue la coutume d'adorer les Dieux Domeſtiques que les Anciens appelloient Lares: cependant les Loix des 12. Tables ordonnoient que l'inhumation des corps ſe fit hors de la Ville. (*b*) Les Breſiliens ont un autre uſage aſſés remarquable: c'eſt de chanter à l'honneur des morts toutes les fois qu'ils paſſent prés de leurs foſſes; ce qui eſt une eſpece de commemoration que ces Sauvages font pour eux.

Les Sauvages du Canada, les Miſſiſſipiens, & pluſieurs Nations de l'Amerique Meridionale font des preſens à leurs morts. Cet uſage revient à celui de quelques Peuples de l'Antiquité, qui portoient liberalement aux défunts ce qu'ils croioient devoir leur être agreable en l'autre Monde.

CHAPITRE DIXNEUVIE'ME.

De la maniere dont les Americains conſervoient l'Hiſtoire.

(*c*) NOus avons dit que les Americains ignoroient l'uſage de l'Ecriture: cependant on nous aſſure que les Peuples de la Nouvelle Eſpagne, & principalement ceux du Jucatan, faiſoient avec des feuilles d'arbres certains livres dans leſquels ils écrivoient ou repreſentoient les évenemens memorables. On y voioit la maniere dont ils diviſoient les tems, l'idée qu'ils avoient du cours des Aſtres, ce qu'ils ſavoient de la Phyſique & de l'Hiſtoire naturelle. Si cela eſt bien veritable, le papier du Jucatan devoit avoir quelque rapport avec celui des anciens Egyptiens. Le zéle deſtructeur des Moines & des Prêtres Eſpagnols, qui prénoient pour operations magiques & pratiques ſuperſtitieuſes tout ce qu'ils n'entendoient pas, fit condamner ces précieux monumens au feu: ainſi il eſt impoſſible de déterminer au juſte le rapport de ces Livres avec les notres. Ce qu'on en peut dire de plus certain, c'eſt qu'ils étoient pleins d'hieroglyphes & de peintures, qui ſervoient à repreſenter des évenemens hiſtoriques, & les phénomenes de la Nature. Nous parlerons de l'Année Mexicaine dans la ſuite de cet Ouvrage: maintenant il ſuffira de donner une idée generale de ces caracteres ou figures hieroglyphiques. Pour deſigner l'année que les Eſpagnols entrerent dans le Mexique, ils peignoient ſur une roue, qui chez eux ſignifie le cours de l'année, un homme avec un chapeau, & vêtu à l'Eſpagnole: mais comme cette maniere d'exprimer ſes penſées ne donnoit pas une idée aſſés complete des objets, ils ſuppleoient

vivans de la perte qu'ils avoient faite. Il n'eſt pas même permis de nommer un mort parmi les Sauvages de la Nouvelle France: parce qu'ils regardent comme un outrage qu'on leur renouvelle la douleur de la perte qu'ils ont faite. La *Mothe le Vaier* Oeuvr. div. Lettres 97.

(*a*) *Leſcarbot* ubi ſuprà. *Coreal* dans ſes Voiages.

(*b*) *Coreal* ubi ſuprà.

(*c*) *Acoſta* Hiſtoire des Indes.

pleoient à ce défaut en aprenant par cœur des discours en prose & des Piéces de Poësie de la façon de leurs Savans. Ces Piéces servoient de Commentaires aux Hieroglyphes, & conservoient, en passant de bouche en bouche, la tradition des évenemens.

A l'égard des Peuples du Pérou, ils n'avoient ni lettres, ni caracteres à la façon des Chinois, ni chifres comme les Arabes, ni hieroglyphes à la maniere des Egyptiens. Cependant ils avoient quelque connoissance de la peinture, mais elle étoit fort grossiere. En general ils ne tenoient pas d'autres Regîtres ou Memoriaux que la Tradition orale & les *Quappas* ou *Quippos*. Ces *Quippos* étoient des cordons de coton ou de boiaux, auxquels d'autres cordons étoient attachés, avec des nœuds de distance en distance & de differentes couleurs suivant les choses dont ils vouloient se ressouvenir. Les nœuds étoient plus ou moins gros, selon l'idée qu'il s'agissoit d'exprimer. Il est difficile de concevoir tout ce que ces cordons leur representoient, ni tous les secours que leur memoire en recevoit. Il suffit de dire qu'ils leur servoient d'Annales, de Codes, de Loix, de Rituels, de Ceremoniaux &c. & qu'ils faisoient avec les cordons, leurs cordelettes, leurs nœuds, leurs couleurs, autant de combinaisons differentes que nous en faisons avec les vint & trois lettres de l'Alfabet. Ces *Quippos* étoient sous la garde de certains Officiers publics, que l'on appelloit *Quippocamaios*, dont la Charge repondoit en quelque façon aux Notaires & aux Secretaires d'Etat.

Les Peruviens se servoient aussi de petites pierres qu'ils disposoient en forme de roue, quand ils vouloient aprendre quelque chose par cœur & conserver la memoire d'un fait remarquable. C'étoit un foible équivalent de l'écriture, mais qui cependant témoignoit à son défaut l'effort d'imagination dont l'esprit humain est capable. Au tems de la découverte de l'Amerique les Peruviens, que les Missionnaires Espagnols convertissoient à la foi Chrétienne, aprenoient les principes de la Religion avec ces petites pierres disposées en roues. L'une de ces roues exprimoit le *Credo*, l'autre le *Pater*, l'autre l'*Ave* &c.

Passons à la disposition des caracteres, ou plûtôt des Hieroglyphes des Mexicains. Souvent ils les arrangeoient en cercle ou de bas en haut, ou du centre à la circonference. Toutes ces manieres n'ont aucun rapport avec la maniere d'écrire des Latins, des Grecs, des Hebreux & des Chinois.

FIN.

TABLE
DES
CHAPITRES,
De la Dissertation sur les Peuples de l'Amerique.

CHapitre premier. *De l'Origine des Americains.* Pag. 1
Chapitre second. *De leur Idolâtrie, de leurs sentimens touchant la Divinité, le Paradis, &c. & de leurs sacrifices.* 12
Chapitre troisiéme. *De leurs Devins, de leurs Prêtres, & de quelques-unes de leurs Propheties.* 16
Chapitre quatriéme. *De la Naissance des Enfans ; de quelques usages des accouchées ; de la polygamie ; de la maniere d'élever les Enfans ; de l'amour des Peres & des Meres pour leurs Enfans, & de l'Imposition des Noms.* 20
Chapitre cinquiéme. *De Langues Americaines &c.* 26
Chapitre sixiéme. *De l'habillement des Americains.* 28
Chapitre septiéme. *Des ornemens du corps.* 31
Chapitre huitiéme. *De la Beauté des Americains.* 34
Chapitre neuviéme. *Des Exercices des Americains, &c.* 38
Chapitre dixiéme. *Du Commerce des deux Sexes, & des Mariages des Americains.* 42
Chapitre onsiéme.. *De la maniere de vivre des Americains.* 51
Chapitre douziéme. *De leurs Maladies, & de la Methode qu'ils emploient à les guérir.* 56
Chapitre treiziéme. *De la civilité des Americains, de leurs Vertus & de leurs Vices.* 58
Chapitre quatorziéme. *De l'Agriculture des Americains.* 61
Chapitre quinsiéme. *Des guerres des Americains.* 62
Chapitre seiziéme. *De l'Amour de la Patrie.* 66
Chapitre dixseptiéme. *Du Commerce des Americains, de leurs procés, de leurs esclaves, &c.* 68
Chapitre dixhuitiéme. *De leurs Ceremonies funebres, &c.* 69
Chapitre dixneuviéme. *De la maniere dont les Americains conservoient l'Histoire.* 72

SUPPLEMENT

A LA

DISSERTATION PRÉCEDENTE:

Où l'on explique les Ceremonies Religieuſes des Peuples de l'Amerique.

SUPPLEMENT
A LA
DISSERTATION
PRECEDENTE:

Où l'on explique les Ceremonies Religieuſes des Peuples de l'Amerique.

RELIGION DES PEUPLES DE LA BAIE DE HUDSON, &c.

LE Nord de l'Amerique eſt ſi peu connu, & ce que les Relations nous en diſent eſt ſi incertain, qu'il ſeroit impoſſible de donner une deſcription raiſonnable de la Religion de ſes Peuples. Voici tout ce que nous avons pû en recueillir : c'eſt que les Sauvages qui habitent aux environs de la *Baie de Hudſon* n'ont aucun principe diſtinct de Religion, & que (*a*) chacun, à ce que dit un Voiageur qui a décrit aſſés exactement cette Baie, s'y fait dit un Dieu à ſa mode, auquel il a recours dans ſes beſoins, par exemple, quand il eſt malade. C'eſt ne dire que très peu de choſe en s'exprimant de la ſorte. Nous ne ſavons pas mieux quelle idée les Sauvages du *Détroit de Frobisher* & des Côtes ſituées au Nord-Oueſt de l'Europe ſe font de la Divinité : peut-être eſt elle la même que celle des autres Sauvages de l'Amerique Septentrionale : mais puiſqu'on ne ſauroit dire préciſement en quoi conſiſte leur Idolâtrie, il vaut autant ſe taire ſur ce ſujet que paier de fables la curioſité du Lecteur.

(*b*) Un Voiageur dit avec beaucoup de raiſon, que la vie errante & libertine éloigne l'eſprit du Sauvage de la connoiſſance de Dieu : cette reflection eſt ſenſée. Nous avons une preuve de cette verité dans la conduite des gens du Monde. Cependant, continue t'il, (*c*) les Sauvages, „ ne „ ſont

(*a*) *Relation de la Baie de Hudſon* dans le Tome VI. *du Recueil de Voiages au Nord* de la premiere Edit.
(*b*) La *Poterie* Hiſtoire de l'Ameriq. Sept. Tome I. 1722.
(*c*) On ne parle ici que des Peuples les plus Septentrionaux de l'Amerique, qui font la traite avec les Anglois & les François pour le Caſtor & les autres pelleteries.

„ ſont point inſenſibles au bonheur & aux diſgraces qui leur arrivent. Ils ſem-
„ blent avoir quelque principe du Manicheiſme. Ils reconnoiſſent. . . . . un
„ bon & un mauvais eſprit : Ils appellent (*a*) *Quichemanitou* le Dieu de proſperi-
„ té ; celui dont ils s'imaginent recevoir tous les ſecours de la vie, qui préſide
„ dans tous les effets heureux de la nature. " Ils appellent *Matchimanitou* le mauvais eſprit, l'ennemi de la proſperité de l'homme, celui qui les afflige, auquel ils attribuent les maux qu'ils ſoufrent. Ils croient que le Soleil eſt le bon principe & la Lune le mauvais : ce qui a quelque rapport à la croiance des Anciens, qui (*b*) attribuoient à la Lune des influences mauvaiſes & pernitieuſes. Les Sauvages dont nous parlons ſemblent reconnoître le Soleil pour le Souverain Maître de l'Univers. Ils l'encenſent avec du tabac, & cela s'appelle chez eux (*c*) *fumer le Soleil*, Voici comment ils pratiquent une Ceremonie Religieuſe, que nous croions pouvoir déſigner ſous le nom d'*encenſement*. Les Chefs des familles s'aſſemblent dés la pointe du jour chez quelqu'un des principaux Chefs. Il allume le Calumet, le préſente trois fois au Soleil Levant, & pendant qu'il le conduit avec ſes deux mains ſelon le cours du Soleil, juſqu'à ce qu'il arrive au point où il a commencé, il lui adreſſe ſes vœux, lui demande ſa protection, le ſupplie de le diriger en ſes entrepriſes, & lui recommande toutes les familles du Canton. Enſuite le Chef fume dans le Calumet & le préſente à l'Aſſemblée, afin que ceux qui la compoſent *fument le Soleil* chacun à leur tour.

Avant que d'aller plus loin il faut donner ici le deſcription du *Calumet*. (*d*)
„ C'eſt une maniere de (*e*) Pipe fort longue faite de pierres rouges, enjoli-
„ vée de têtes de (*f*) Pics-bois, & de Canars branchus, qui ſe perchent ſur
„ les arbres. La tête de ces Oiſeaux eſt de la plus belle écarlate qui ſe puiſſe voir,
„ & parée de beaux plumages. Ils ſuſpendent ou attachent au millieu du bâton qui fait le corps du *Calumet*, des plumes d'ailes d'un oiſeau qu'ils appellent
„ *Kibou*, qui eſt une ſorte d'Aigle. On ne fait aucune entrepriſe conſidera-
„ ble qu'auparavant on n'ait danſé le *Calumet*. Le P. *Hennepin* parle de ce Calumet avec beaucoup plus de préciſion. (*g*) „ Le *Calumet*, dit-il, eſt une gran-
„ de Pipe à fumer, de marbre rouge, noir ou blanc. Elle reſſemble aſſés à un
„ marteau d'armes : la tête en eſt bien polie, & le tuiau, long de deux pieds &
„ demi, eſt une canne aſſés forte, ornée de plumes de toutes ſortes de couleurs,
„ avec

(*a*) *Maniton* eſt le nom que tous ces Peuples donnent à un Génie qu'ils croient reſider en ce qui a vie, & même dans les choſes inanimées. Ils adorent ce Génie dans tout ce qui frape leurs ſens. Un Oiſeau, un Beuf, un Ours, une fléche ont un *Maniton*. Chaque Sauvage a ſon *Maniton* particulier, qu'il regarde comme ſon Dieu tutelaire : cela revient à l'opinion de pluſieurs Peuples anciens & modernes ; que chaque homme a ſon Génie familier qui le gouverne juſqu'à la mort. „ Ils l'expoſent dans leurs Cabanes, & ils lui font des ſacrifices de
„ Chiens ou d'autres Animaux. Les Guerriers (Ilinois) portent leurs *Manitous* dans une natte, & ils les
„ invoquent ſans ceſſe pour remporter la victoire ſur leurs ennemis. Les Charlatans (c'eſt-à-dire les Jongleurs)
„ ont pareillement recours à leurs *Manitous* " &c. *Lettre du Pere Mareſt Miſſionnaire* aux *Ilinois* dans le XI. Recueil des *Lettres Edifiantes & Curieuſes*.

(*b*) Ils donnoient à Pluton le Dieu des Tenebres, & à Proſerpine ſa femme, qui dans le Syſteme des Anciens eſt la même que la Lune, la direction de tout ce qui ſe fait entre la Terre & la Lune. Ces deux Divinités nocturnes étoient les fidelles dépoſitaires de nos maux.

(*c*) La *Poterie* ubi ſuprà.

(*d*) La *Poterie* ubi ſup.

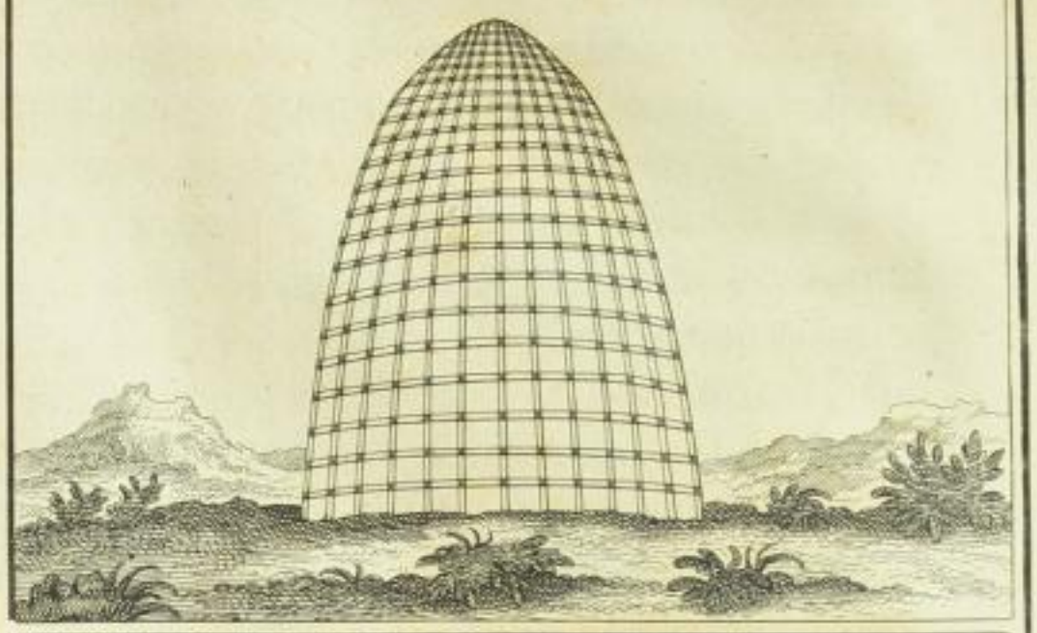
(*e*) Calumet, dit *La Hontan* dans ſes Voiages, eſt un mot Normand, dérivé de Chalumeau. Les Normans l'établirent dans les premiers Voiages qu'ils firent au Canada. Les Iroquois appellent le *Calumet Ganandoë*, & les autres Sauvages *Paogan*. Toutes les Relations s'accordent à dire que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont une veneration extraordinaire pour le *Calumet* ; qu'ils le regardent comme un myſtere, & comme un préſent que le Soleil a donné aux hommes. Nous en dirons davantage lorſque nous parlerons des Ceremonies de guerre des Americains.

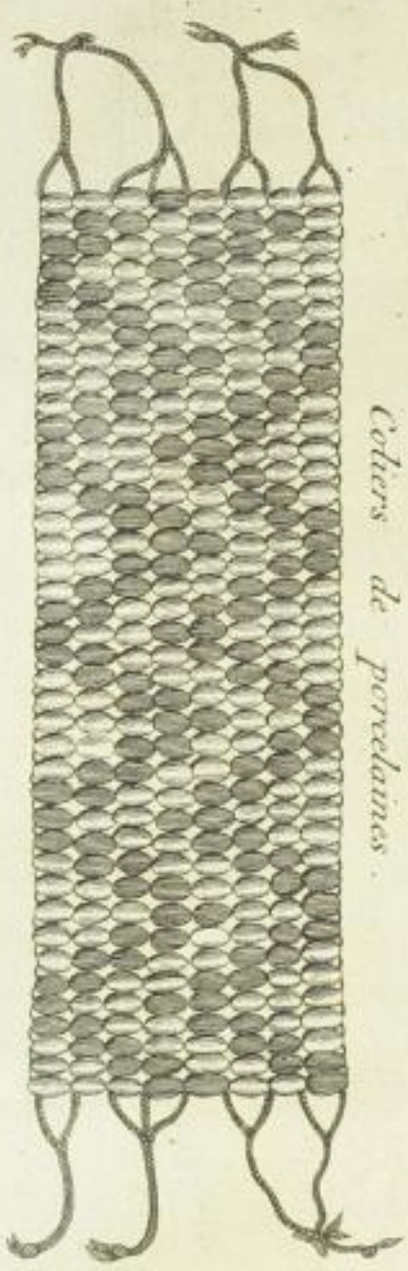
(*f*) *Peaks* en Anglois. Voiés l'*Hiſtoire de la Virg.* 12. 1706. Edit. d'Amſterdam.

(*g*) *Nouvelle Decouv.* dans l'*Amerique Sept.* Utrecht. 1697.

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und
umweltstiftung
leipziger land

Cage pour HUSCANAWER les Novices.

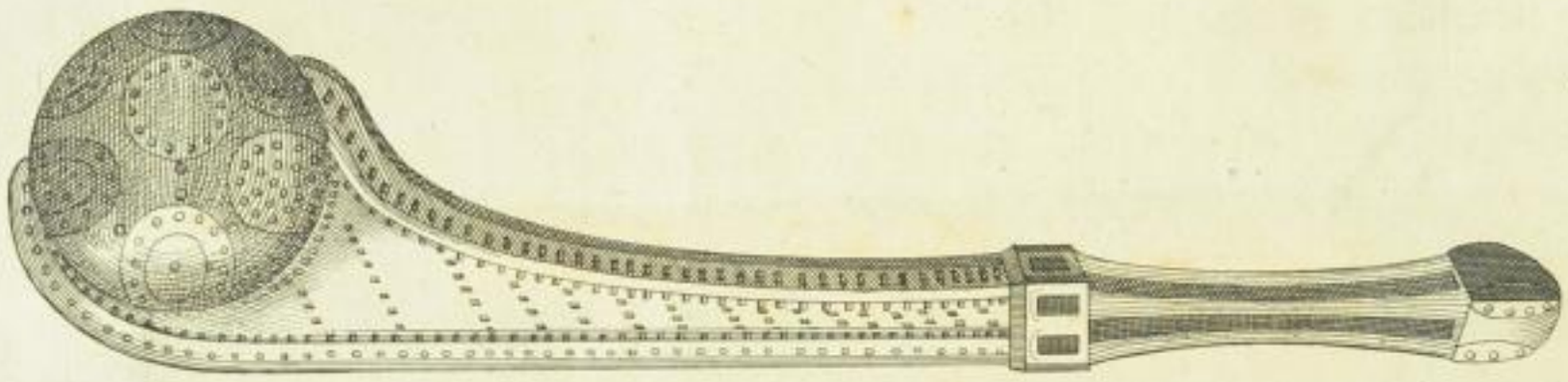




Colliers de porcelaines.

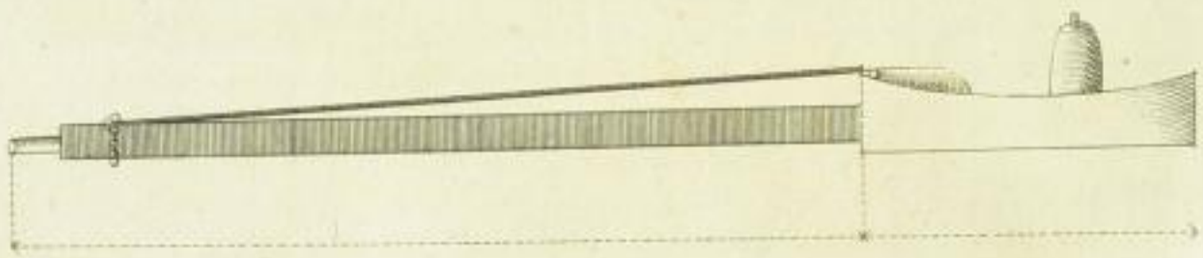
Branches de porcelaines.

Tomahawk.

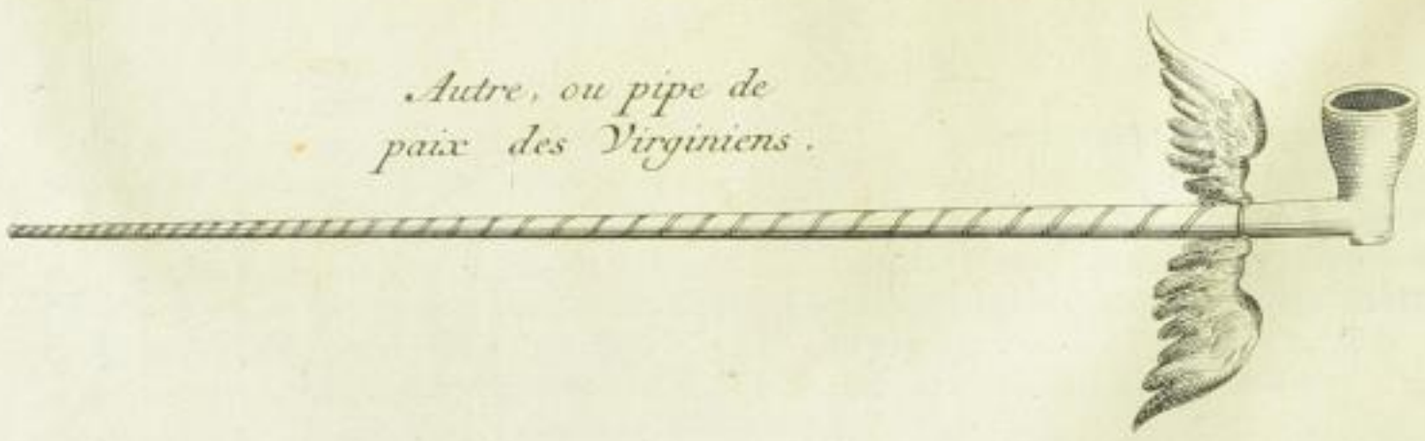


Casse-tête.

Calumet de paix.



Autre, ou pipe de paix des Virginiens.



„ avec pluſieurs nattes de cheveux de femmes, entrelaſſés de pluſieurs manieres.
„ On y attache deux ailes, & cela le rend aſſés ſemblable au Caducée de Mer-
„ cure, ou à la baguette que les Ambaſſadeurs de Paix portoient autrefois à la
„ main. Cette canne eſt fourée dans des cols de Huars, qui ſont des Oiſeaux
„ tachetés de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de Ca-
„ nars branchus. . . . Ces Canars ſont bigarrés de trois ou quatre couleurs dif-
„ ferentes. Chaque Nation embellit le *Calumet* ſelon ſon uſage, ou ſelon ſon
„ inclination particuliere. Le *Calumet* ſert d'aſſurance à tous ceux qui vont chez
„ les Alliés des Nations qui le donnent. . . C'eſt un ſymbole de paix, & l'on
„ eſt generalement perſuadé qu'il arriveroit de grands malheurs à celui qui vio-
„ leroit la foi du *Calumet*. C'eſt le ſeau de toutes les entrepriſes, des affaires
„ de conſequence & des Ceremonies publiques. " La *Hontan* dans ſes Voia-
ges dit, (*a*) que le tuiau du *Calumet* „ a quatre ou cinq pieds de long. Le corps
„ de cette pipe a huit pouces, (apparemment de diametre) & la bouche où l'on
„ met le tabac trois. "

Revenons à la Religion de ces Peuples : ils ne pratiquent la Ceremonie de *faire fumer le Soleil* qu'en des occaſions de conſequence; car dans le culte ordinaire ils s'adreſſent à leur *Manitou* qu'ils portent toûjours avec eux & qu'ils recoivent ordinairement de leurs *Jongleurs*. L'Auteur de l'*Hiſtoire de l'Amerique Septentrionale* (*b*) dit que certains Sauvages, qui habitent vers les Côtes Septentrionales, croient que dans les tempêtes l'eſprit de la Lune ſe met au fond de la mer & y excite l'orage. Pour l'apaiſer ils lui ſacrifient ce qu'ils ont de meilleur dans le Canot, jettant tout à la mer, même le tabac. Le ſacrifice eſt accompagné du chant & de quelques autres ceremonies qui tendent à chaſſer ce mauvais eſprit.

Pour ſavoir l'évenement de leurs affaires, ces Sauvages s'adreſſent à leurs *Jongleurs*, & ceux-ci rendent leurs Oracles avec beaucoup de ceremonies & d'une maniere qui ne manque pas d'artifice. Le *Jongleur* fait avec des perches enfoncées dans la terre une Cabanne ronde qu'il entoure de peaux de *Caribous* ou d'autres Animaux, avec une ouverture enhaut aſſés large pour paſſer un homme. Ce *Jongleur* s'y enferme ſeul, chante, pleure, s'agite, ſe tourmente, fait des invocations, des imprécations, des conjurations, demande au *Matchimanitou* ce qu'il ſouhaite. Celui-ci repond avec fracas : en quoi il n'y a rien qui choque la haute l'idée que tous les hommes ſe font de la Majeſté Divine. Cette idée ne permet pas de croire que les Dieux parlent ſans beaucoup de bruit, ni même ſans commettre quelque deſordre dans la Nature. Si le Jupiter d'Homere hauſſe le ſourcil, l'Olympe tremble : s'il parle, les élemens ſont émus. D'abord l'entouſiaſme du Jongleur ſe fait apercevoir par un bruit ſourd, comme d'une roche qui tombe, & toutes les perches ſont agitées avec une violence ſi ſurprenante, que l'on croiroit que tout ſe renverſe. C'eſt au milieu de cette agitation ſacrée que le Jongleur rend l'Oracle. Nous donnons cette deſcription ſur la foi du Sieur *de la Potterie*.

(*a*) On voit ici la figure du *Calumet*.
(*b*) La *Potterie*. Tome I.

RELIGION *des* PEUPLES *qui habitent ſur les bords du* MISSISSIPY, *des Canadiens, des* SAUVAGES *de* TERRE-NEUVE, *des* IROQUOIS, *&c.*

Si l'on en croit le P. *Hennepin* (*a*) ou ne voit aucun veritable ſentiment de Religion, ni aucun culte reglé parmi ces Peuples. *Quelques idées confuſes & quelque eſpece de veneration pour le Soleil, qu'ils reconnoiſſent, mais ſeulement en apparence pour celui qui a tout fait, & conſerve tout*, ſont à peu prés la Religion de ces Peuples. Quand les *Nadoueſſans* & les *Iſſatis* prennent du tabac, ils jettent leurs regards ſur le Soleil, & comme cet Aſtre eſt pourtant le ſeul objet de leur culte ſuperſtitieux, lorſqu'ils ont allumé le *Calumet*, ils le lui preſentent & le prient d'y fumer. Ces Peuples, & tous ceux qui habitent ſur les bords du Miſſiſſipy, ne donnent qu'au Soleil les foibles marques de cette reconnoiſſance que nous devons à l'Etre Supréme. Ils lui offrent les prémices de leur Chaſſe dans la Cabanne de leur Chef, qui met ſans doute à profit les offrandes que ſon Peuple fait à cet Aſtre. Quand ils aperçoivent l'Aurore, ils envoient au Soleil levant la premiere fumée de leurs *Calumets*, en marmottant quelques parolles, qui ſont peut-être leurs prieres du matin. Enſuite ils fument vers les quatre parties du Monde. On aſſure que (*b*) les habits de ceremonie de quelques-uns de ces Peuples ont ordinairement deux Soleils figurés, & qu'ils portent ſur le corps des repréſentations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de Serpens &c.

Le Religieux que nous citons ici, nous donne un détail plus circonſtancié de la Religion de ces Nations & des ſentimens ſur leſquels elle eſt bâtie, dans ſa troiſiéme *Relation de la Louiſiane*, qui porte pour titre, *Voiage en un Païs plus grand que l'Europe.* Voici la ſubſtance de ſes parolles. „ La plus „ grande partie de ces Barbares croit la Création du Monde. Le Ciel, di„ ſent ils, la Terre, & les hommes ont été faits par une femme qui gou„ verne le Monde avec ſon fils. C'eſt, continue le P. *Hennepin*, peut-être „ à cauſe de cela que ces Sauvages content leur genealogies par les femmes. „ Le fils eſt le principe du bien, & la femme la cauſe du mal: cependant ils „ croient que l'un & l'autre jouïſſent également d'une parfaite felicité. La fem„ me, diſent ils encore, tomba du Ciel enceinte, & fut reçue ſur le dos d'une „ tortue qui la ſauva du naufrage. " Il ſemble qu'on puiſſe remarquer dans ce ſyſteme bizarre quelque legere idée des verités contenues dans l'Hiſtoire de la chute du premier homme, telles que Moïſe les rapporte. " D'autres Sauvages „ de ce même Continent croient, qu'un certain Eſprit, que les Iroquois ap„ pellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Sauvages qui demeurent „ au bas du Fleuve S. Laurent, *Atahauta*, eſt le Createur du Monde, & qu'un „ nommé *Meſſou* en a été le reparateur après le Deluge. . . . Ils diſent que *Meſ„ ſou* allant un jour à la chaſſe, ſes chiens ſe perdirent dans un grand lac, „ qui venant à ſe déborder couvrit la terre en peu de tems. . . Ils ajoutent „ que par le moien de quelques animaux il repara le Monde avec cette Terre. „ Les Sauvages qui habitent au haut du Fleuve Saint Laurent & du *Miſſiſſipy* „ diſent qu'une femme deſcendit du Ciel & voltigea quelque tems en l'air cher„ chant où poſer ſon pied. La Tortue lui offrit ſon dos. Elle l'accepta,

„ y

(*a*) *Nouvelle Decouverte dans l'Amerique Septentrionale.*
(*b*) *Voiage en un Païs plus grand que l'Europe* par le P. *Hennepin*. To. V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

„ y fit ſa demeure. Dans la ſuite les immondices de la Mer ſe ramaſſerent au-
„ tour de la Tortue & il s'y forma inſenſiblement tout autour une grande éten-
„ due de terre. . . . Cependant la ſolitude ne plaiſant point à cette femme....
„ il deſcendit d'enhaut un eſprit qui la trouvant endormie s'aprocha d'elle. Elle
„ devint enceinte après cette aproche, & accoucha de deux garçons qui ſorti-
„ rent de ſon côté: ces enfans devenus grands s'occuperent à la chaſſe, & com-
„ me l'un étoit beaucoup plus habile chaſſeur que l'autre, la jalouſie fit naître
„ bientôt la diſcorde. Ils vécurent dans une haine irreconciliable. Le mal-adroit,
„ dont l'humeur étoit farouche, traita ſon frere ſi mal, que celui-ci fut obligé de
„ quitter la Terre & de ſe retirer dans le Ciel. Après cette retraite l'Eſprit
„ retourna vers la femme, & de cette ſeconde entrevue nâquit une fille, qui eſt
„ la Mere des Peuples de l'Amerique Septentrionale. " Le Lecteur pourra trou-
ver quelque rapport entre cette fable & l'hiſtoire de *Caïn* & d'*Abel*, telle que
Moïſe nous l'a conſervée.

Le Sieur de la *Poterie* nous donne dans ſon *Hiſtoire de l'Amerique Septen-
trionale* un Syſteme de la Creation ſuivant les Sauvages aſſés different de ce-
lui-là. „ Les Sauvages croient & tiennent pour aſſuré qu'ils ont tiré leur
„ origine des Animaux, & que le Dieu qui a fait le Ciel s'appelle *Micha-
„ pous*. Ils ont quelque idée du déluge, & croient que le commencement
„ du Monde n'eſt que depuis ce tems là, que le Ciel a été créé par ce *Micha-
„ pous*, lequel enſuite crea tous les Animaux qui ſe trouverent ſur des bois
„ flotans, dont il fit un caieu, qui eſt une maniere de pont, ſur lequel il
„ demeura pluſieurs jours ſans prendre aucune nouriture. *Michapous*, diſent
„ ils, prevoiant que toutes ſes Créatures ne pourroient ſubſiſter long-tems ſur
„ ce pont, & que ſon ouvrage ſeroit imparfait, s'il n'obvioit aux malheurs
„ & à la faim . . . . & ne ſe voiant alors que Maître du Ciel ſe trouva obli-
„ gé de recourir à *Michiniſi* le Dieu des eaux, & voulut lui emprunter de la ter-
„ re pour y loger ſes Créatures. Celui-ci ne ſe trouva pas diſpoſé à écouter
„ la demande de *Michapous*, qui envoia tour à tour le caſtor, le loutre & le
„ rat muſqué chercher de la terre au fond de la mer, ſans pouvoir recouvrer
„ que fort peu de grains de ſable & cela ſeulement par le moien du dernier. " *Mi-
chapous* mit habilement le peu de ſable à profit, puiſqu'il ſervit de levain à une haute
montagne. Le Renard fut invité de tourner autour de cette montagne: *Michapous*
l'aſſura que ces tours agrandiroient la terre. Le Renard tourna donc quelque tems,
pour augmenter le Globe terreſtre: mais il ſe laſſa bientôt & *Michapous* acheva le reſte.
Les idées de ces Sauvages ſur pluſieurs Phenomenes de la Nature, comme les trem-
blemens de terre, le tonnerre, les feux celeſtes &c. ne ſont pas moins extraordi-
naires. Ils en ont de très biſarres ſur l'origine des bêtes & ſur la creation de l'hom-
me qu'ils font naître de la corruption des premiers animaux que *Michapous* détrui-
ſit à cauſe de la diſcorde qui regnoit entr'eux. Ces hommes nouvellement créés in-
venterent contre les bêtes l'arc & les fléches. Un jour il arriva qu'un d'en-
tr'eux s'étant écarté des autres découvrit une cabanne dans laquelle il trouva
Michapous qui lui donna une femme, & limita les devoirs de l'un & de l'au-
tre. La chaſſe & la péche furent le partage de l'homme; la cuiſine, la que-
nouille, & tous les ſoins du ménage furent deſtinés à la femme. *Michapous* fit
pour les compagnons de cet homme des contracts de mariage de même teneur.
Il les maria tous de ſa main, leur donna puiſſance ſur les animaux, & les avertit
qu'il les avoit créés pour mourir, mais qu'âprés leur mort ils iroient dans un
lieu de plaiſir. Les hommes vêcurent heureux & contens pendant quelques ſié-
cles: mais le genre humain s'étant extrémement multiplié, il fallut chercher de

nouveaux Païs de chaſſe. La diſcorde & la jalouſie ſe mélerent enfin parmi ces Chaſſeurs, & voilà l'origine de la guerre.

Ce même Auteur nous aprend que les Sauvages font des feſtins à l'honneur de *Michapous*, & qu'on eſt obligé d'y manger toutes les viandes juſqu'aux os, qu'ils conſacrent à *Michapous* & aux Génies. C'eſt un mauvais préſage pour le Maître du feſtin, que les conviés ne mangent pas tout ce qui leur a été préſenté. Il doit s'attendre à quantité de traverſes dans ſes entrepriſes. Ils immolent, à ce qu'il dit, des chiens au Soleil.

(*a*) Champlain nous rapporte une autre opinion de quelques Sauvages du *Canada* ſur la Création &c. Il y a, diſent ils, un ſeul Dieu Createur de toutes choſes. Après avoir créé la Nature, il prit un certain nombre de fléches, les planta dans la terre, & tira l'homme & la femme de ce germe digne du caractere de ces Peuples, qui ne vivent que pour ſe détruire par la guerre. Ils croient une *quaternité*, c'eſt-à-dire une Eſſence Divine en quatre perſonne, aſſavoir Dieu qui eſt le pere, le fils, la mere & le Soleil. Cette Mere eſt le principe du mal.

Otkon, *Okée* chez les Virginiens, *Atahauta*, *Manitou* chez les Canadiens &c. ſont des noms qui dans les differens languages de ces Peuples expriment peut-être la même idée. C'eſt l'Eſprit univerſel qui donne l'être & le mouvement à la matiere : C'eſt la cauſe premiere, dont les Sauvages conçoivent la puiſſance & les facultés à leur maniere, & toûjours fort confuſément. Mais pourroit on même attendre un pareil raiſonnement de ces Peuples ? puiſque, ſi l'on en croit le P. *Hennepin*, ils n'ont jamais fait en matiere de Religion le moindre uſage de leur raiſon, & qu'ils ſont même ſelon lui *incapables des raiſonnemens communs & ordinaires ſur ce ſujet. Cependant*, ajoute t'il, *on trouve pourtant chez eux des ſentimens confus de Divinité.* (*b*) *Les-uns reconnoiſſent le Soleil pour Dieu, d'autres un Génie qui domine dans l'air. Quelques-uns regardent le Ciel comme une Divinité &c. Les Nations du Sud ſemblent croire un Eſprit univerſel. Ils s'imaginent qu'il y a un eſprit en chaque choſe, & même dans celles qui ſont inanimées.* Ils leur adreſſent des prieres & des vœux ; ils conjurent les Rivieres, les torrens & ces caſcades effroiables que les Relations du Miſſiſſipy & du Canada appellent des *Sauts* : ils accompagnent ces conjurations de l'offrande de quelques peaux de Caſtor qu'ils attachent aux branches d'un arbre voiſin du *Saut*. S'il y a ſur leur route quelque torrent ou des chutes d'eau, ils y jettent une robbe de Caſtor, du tabac, de la porcelaine &c. C'eſt un ſacrifice par lequel ils eſperent d'attirer ſur leurs perſonnes la benediction de l'eſprit qui reſide dans le torrent. Le détail des prieres conſiſte à demander bonne chaſſe à l'Eſprit du *Saut*, à le ſupplier de ſe laiſſer traverſer ſans riſque, à implorer ſa protection contre l'ennemi & à le mettre de la partie dans la vengeance qu'ils méditent. Revenus de leur expedition, ils lui immolent des priſonniers.

„ Cependant, continue ce Religieux, ils n'ont point de Ceremonie exterieu-
„ re de Religion, qui montre qu'ils rendent quelque Culte à la Divinité. On
„ ne leur voit ni Sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Reli-
„ gion. . . . . Ils croient ſeulement qu'un Eſprit univerſel leur inſpire ce
„ qu'ils doivent faire " qu'il dirige leurs ſonges & leurs penſées ; juſques là que s'ils ſe croient inſpirés à tuer un homme, ou à faire quelqu'autre mauvaiſe action, ils ne croiront par commettre un crime en executant leur projet. On ſent aſſés les contradictions de ce bon Pere dans tous les raiſonnemens qu'il fait ſur la Religion des *Miſſiſſipiens*. Qu'appelle t'il rendre un Culte à quelque Di-

(*a*) Dans ſes Voiages.
(*b*) Les Peuples qui habitent aux environs du *Miſſiſſipy*.

Divinité? S'ils croient qu'un Eſprit Univerſel gouverne le Monde, & penetre non ſeulement tout ce qui eſt animé, mais même tout ce qui ne l'eſt pas; s'ils croient devoir ſuivre les mouvemens qu'il leur inſpire, ſe confier en lui, & lui adreſſer des Prieres & des Sacrifices, n'eſt ce pas avoir un Culte & quelques Ceremonies Religieuſes?

Ces Peuples ont des Jongleurs, qui rendent les Oracles, interpretent les ſonges, qu'ils regardent comme des ordres & des avertiſſemens de Dieu, prédiſent l'avenir, (*a*) ſe vantent même de faire venir la pluie, le beau tems, le calme, l'orage, la fertilité, & de rendre la chaſſe heureuſe. On peut croire qu'ils ne manquent ni de détour ni d'adreſſe pour défendre leur impoſture, quand l'évenement ne répond pas à la prédiction. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur leur Jonglerie, qui ne differe en rien de celle dont nous avons déja parlé.

On nous aſſure que ces Sauvages attribuent une ame raiſonnable à pluſieurs ſortes d'animaux, & qu'ils ont ſurtout de la veneration pour les os d'Elan & de Caſtor. Ils s'imaginent que les ames de ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps; qu'elles en avertiſſent enſuite & les vivans & les morts; que s'il arrive qu'on les traite mal, les animaux de cette eſpece ne veulent plus ſe laiſſer prendre ni dans ce Monde ni dans l'autre. Il faut croire que l'adreſſe & la ſubtilité de ces animaux ſont l'origine de cette opinion des Sauvages. Nous finirons le caractere de l'Idolatrie de ces Peuples par un trait digne de leur ignorance & de cette foibleſſe d'eſprit qui eſt inévitable dans les tenebres dont ils ſont envelopés: c'eſt qu'ils croient aux prodiges, & qu'ils craignent le tonnerre. On en voit, dit le P. *Hennepin*, (*b*) qui portent toûjours avec eux un corbeau décharné, qu'ils diſent être le maître de leur vie: d'autres choiſiſſent un hibou, une coquille de mer, un os: cependant le cri d'un hibou les effraie; ils en tirent un mauvais augure. Il y a apparence que celui là n'eſt pas leur eſprit familier.

Les *Natches*, autre Peuple du Miſſiſſipy, ont chez eux de tems immemorial une eſpece de Temple où ils conſervent du feu qu'un Prêtre deſtiné à la garde du Temple a ſoin d'entretenir allumé. (*c*) Cet édifice eſt dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef eſt deſcendue. Les *Tenſas* ou *Taenças* adorent la même Divinité. Ces Peuples lui conſacrent auſſi des Temples, des Autels, des Prêtres, avec un feu qu'ils entretiennent, comme les *Natches*, à ſon honneur. Ce feu perpetuel étoit, comme l'on ſait, le ſymbole du Soleil chez pluſieurs Nations de l'Antiquité. A tous les déclins de la Lune, ils portent par forme de Sacrifice à la porte du Temple un grand plat rempli de ce qu'ils ont de plus délicat, dont leurs Prêtres font une offrande à cet Aſtre deifié.

Nous donnerons ſur la foi de (*d*) l'Auteur de la *Relation de la Loniſiane*, qui a été publiée ſous le nom du *Chevalier de Tonti*, la deſcription d'un de ces Temples du Soleil. „ Il eſt enfermé, nous dit-on, dans le circuit d'une grande mu-
„ raille. L'eſpace qui eſt entre deux forme une eſpece de parvis où le Peuple ſe
„ promene. On voit au deſſus de cette muraille un grand nombre de piques,
„ ſur la pointe deſquelles on met les têtes des ennemis ou des plus grands cri-
„ minels. Au-deſſus du frontiſpice on voit un gros billot fort élevé, entouré
„ d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme
„ de trophées. Le dedans du Temple n'eſt qu'une nef peinte ou bigarrée en haut

„ par

(*a*) *Hennepin* ubi ſuprà.
(*b*) Idem ubi ſuprà.
(*c*) Voiés Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*
(*d*) Inſerée dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

„ par tous les côtés, de pluſieurs figures differentes. On voit au millieu de „ ce Temple un grand foier qui tient lieu d'Autel, où brulent toûjours trois „ groſſes buches miſes de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de cappes „ blanches ont ſoin d'attiſer. C'eſt autour de cet Autel enflammé que tout le „ monde fait ſes prieres avec des hurlemens extraordinaires. Les prieres ſe font „ trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi & à ſon coucher. On y voit „ un cabinet ménagé dans la muraille. C'eſt le Tabernacle du Dieu. Deux „ Aigles deploiées & tournées vers le Soleil y ſont ſuſpendues. " Cette deſcription nous donne une aſſés belle idée du Culte Religieux des Peuples du Miſſiſſipy. S'imagineroit on de trouver un appareil ſi éclatant de devotion ſur les bords d'un Fleuve où l'on ne croioit rencontrer que des Sauvages groſſiers & brutaux? mais le Voiageur n'auroit il pas fait jouer ici ſon imagination?

Les Peuples du *Canada* donnent le nom de (*a*) *Grand Eſprit* à cet Etre Supréme que les autres Sauvages reconnoiſſent pour l'*Eſprit Univerſel*. Ces Peuples raiſonnent très conſequemment, s'il en faut croire le Voiageur auquel un (*b*) Moine défroqué a prété ſa plume & ſon caractere. „ Ils prouvent, dit-il, „ l'exiſtence de l'Etre ſupréme par la compoſition de l'Univers, qui fait remon- „ ter à un Etre Superieur & tout puiſſant: d'où il s'enſuit que l'homme n'a „ pas été fait par haſard . . . . . Ils adorent cet Etre Superieur de la maniere „ du monde la plus abſtraite, & voici comment ils s'expliquent. . . . L'Exi- „ ſtence de Dieu étant inſeparablement unie avec ſon Eſſence, il contient tout, „ il paroît en tout, & il donne le mouvement à toutes choſes. Enfin tout ce „ qu'on voit & tout ce qu'on conçoit eſt ce Dieu, qui ſubſiſtant ſans bornes, „ ſans limites & ſans corps ne doit point être repreſenté ſous la figure d'un „ vieillar, ni de quelque autre choſe que ce puiſſe être, quelque belle, vaſte „ ou étendue qu'elle ſoit: ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au „ Monde. Cela eſt ſi vrai, que dés qu'ils voient quelque choſe de beau, de „ curieux, ou de ſurprenant, ſur tout le Soleil & les autres Aſtres, ils s'écrient „ ainſi, *ô Grand Eſprit*, nous te voions partout. C'eſt de cette maniere qu'en „ refléchiſſant ſur les moindres bagatelles, ils reconnoiſſent un Etre Createur „ ſous ce nom de *Grand Eſprit*, ou de Maître de la vie. " Pourroît on mieux paraphraſer, & juſtifier plus ingenieuſement la maniere obſure & incertaine dont il paroît que ces Peuples Sauvages expriment leur croiance touchant le premier Principe de la Nature. La methode avec laquelle il les fait raiſonner ſur les myſteres de la Religion Chrétienne n'eſt pas moins ſubtile. On y voit étalées toutes les difficultés qu'un libertin eſt capable de former ou de récueillir pour la détruire.

(*a*) Le Baron *de la Hontan* dans ſes Voiages.

(*b*) Le Sieur *Gueudeville Ex-Catholique*, Auteur des Diſſertations qui compoſent l'*Atlas Hiſtorique*, & de pluſieurs autres Ouvrages. Ce Moine défroqué qui a ſemé la bonfonnerie dans la plus grande partie de ſes Ecrits, ne l'a pas épargnee dans les Voiages du Baron de la *Hontan* qu'il a cru rendre plus agreables par là, quoique ſouvent aux dépens de la verité. A l'égard des Sauvages du Canada, s'ils raiſonnoient avec toute la préciſion qu'il leur attribue, il y auroit lieu de preſumer beaucoup en faveur de leur philoſophie.

SACRI-

B. Picart del. 1729

LE GRAND SACRIFICE des CANADIENS à QUITCHI - MANITOU ou le GRAND ESPRIT.

SACRIFICES & ADORATIONS *des* SAUVAGES *du* CANADA.

Nous avons dit que les Peuples du Canada & ceux de la Baie de *Hudſon* &c. donnent le nom de *Kitchi-Manitou* au Grand-Eſprit. Ils lui attribuent le bien, comme au contraire ils attribuent le mal à ce mauvais Génie dont nous avons déja parlé ſous le nom de *Matchi-Manitou:* mais outre cela ils établiſſent des Intelligences bien ou mal faiſantes dans tout ce qu'ils trouvent merveilleux; & ſelon que les choſes leur paroiſſent utiles ou pernitieuſes, ils font préſider ſur elles de bons ou de mauvais Genies. La *Hontan* dit qu'ils mettent l'or & l'argent au nombre des ces dernieres choſes: l'idée eſt aſſés juſte. Ils voient une partie des ſoins & des fatigues que les François ſe donnent pour amaſſer des richeſſes: que diroient ils, s'ils voioient ici l'avarice des Européans dans toute ſon étendue?

Les Sauvages, dit la *Hontan*, (*a*) ne font jamais de Sacrifices de Creatures vivantes au *Kitchi-Manitou:* mais ils brulent à ſon honneur des Marchandiſes qu'ils trafiquent avec les François, & le Sacrifice va quelquefois à plus de cinquante mille écus. Voici le détail que ce Voiageur nous donne de toute la Ceremonie. On choiſit pour la ſolemniſer un jour ſerain & un tems calme: alors chaque Sauvage porte ſon offrande ſur le bucher. Enſuite quand le Soleil eſt le plus élevé ſur l'Horiſon, les jeunes Canadiens ſe rangent autour du bucher avec des écorces allumées, pour mettre le feu au bucher. Les guerriers chantent & danſent juſqu'à ce que le Sacrifice ſoit conſumé, pendant que les vieillars haranguent le *Kitchi-Manitou* & preſentent de tems en tems au Soleil leurs *Calumets* allumés. Les danſes & les chanſons durent toute la journée, & les hommages du *Calumet* ſe rendent depuis le lever du Soleil juſqu'à ſon coucher, en obſervant de l'adorer à ſon levant, à ſon midi, & à ſon couchant. La planche repreſente le Sacrifice des Canadiens à *Kitchi-Manitou.*

Nous donnerons ici le formulaire de leurs prieres. Ils demandent au *Grand-Eſprit*, à ce *Kitchi-Manitou*, qu'ils reconnoiſſent pour le maître de leur vie, qu'il les protege contre les méchans & qu'il leur accorde ſa faveur, qu'il conſerve le courage & la force des guerriers, qu'il fortifie l'eſprit des vieillars & qu'il leur inſpire de bons conſeils, qu'il augmente & conſerve leurs familles, qu'il garantiſſe leurs enfans des mauvais eſprits & de la main des méchans, afin que ces enfans conſolent & rejouïſſent la vieilleſſe de leurs parens. Ils le prient de repandre ſa benediction ſur les moiſſons, ſur les villages & ſur les chaſſeurs, de les inſtruire de ſa volonté par des ſonges, & de les conduire après leur mort au Païs des Ames.

Leurs chanſons roulent ſur la beauté des Ouvrages de la Nature, ſur la bonté de Dieu, ſur leurs victoires & la défaite de leurs ennemis. Les femmes font des harangues au Soleil quand il ſe leve, & lui preſentent en même tems leurs enfans. Les Guerriers ſortent du village pour danſer la danſe du *Grand Eſprit*, lorſque cet Aſtre va ſe coucher: cependant il n'y a point de jour fixé pour les ſacrifices & pour les danſes particulieres. C'eſt le Baron de la *Hontan* qui nous fournit ce détail.

Nous

(*a*) Cependant les Sauvages du Miſſiſſipy immolent des priſonniers aux Génies qu'ils croient préſider ſur les eaux, ainſi qu'on l'a dit ci-devant.

Nous ſommes perſuadés qu'un long ſejour & des courſes de quelques années dans ces Païs Septentrionaux de l'Amerique nous procureroient un détail plus exact, plus clair & beaucoup plus ſuivi de la Religion de ces Peuples : mais il faudroit que le voiageur écartât ſes préjugés, qu'il eut plus d'étude & plus de lumieres que n'en ont ordinairement ceux qui courent les Païs, qu'il eut la capacité neceſſaire pour développer l'origine des principes des Sauvages, & ſurtout qu'il eut aſſés de patience & de douceur pour raiſonner avec eux. Quelque brutaux & groſſiers que ſoient les Peuples dont nous venons de parler, on a pu voir qu'ils ne ſont nullement athées, & que leur grande ignorance ne les empéche pas de remonter à une premiere Cauſe, ſuperieure à ces Génies qu'ils croient reſider dans tous les Etres. Pour ce qui eſt de leur converſion au Chriſtianiſme, on nous aſſure qu'elle eſt très difficile & qu'ils reſtent fermes dans leur idées ſans pouvoir ſe reſoudre à gouter les myſteres du Chriſtianiſme, qu'ils écoutent avec une indifference capable de démonter le zéle d'un bilieux devot. Les raiſons qu'ils alleguent pour refuſer d'embraſſer le Chriſtianiſme ſe reduiſent ſouvent à la réponſe que fit un Prince Idolâtre des Indes Orientales à l'Archevêque de Goa (*a*), *Si Dieu avoit voulu que je fuſſe Chrétien, je le ſerois dés ma naiſſance.*

On nous aſſure qu'on ne remarque preſqu'aucun ſigne la Religion dans les Sauvages de *Terre-neuve.*

CEREMONIES NUPTIALES *des* PEUPLES *de la* BAIE *de* HUDSON, *du* MISSISSIPY *&* *du* CANADA.

Une (*b*) *Relation de la Baie de Hudſon*, nous dit, que les Sauvages de cette Baie prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : ils ont même la coutume d'épouſer les ſœurs de leurs femmes, parce qu'ils croient qu'elles s'accommoderont mieux enſemble que ſi elles étoient étrangeres. (*c*) Un autre Auteur nous aſſure, que le même uſage ſe pratique par les Peuples de la Louiſiane, & que rien n'y eſt plus commun que de voir quatre ou cinq ſœurs femmes d'un même mari. Celle qui devient mere la premiere a des prérogatives, qui conſiſtent à être exemte de pluſieurs travaux du ménage. A l'égard des préliminaires du mariage, un Sauvage qui en veut à quelque fille abrége ordinairement la galanterie. Il s'explique dés qu'il a conçu de l'amour, & pour obtenir l'objet qui le charme regale la famille de ſa maîtreſſe & fait quelques preſens au pere de cette belle. On la lui accorde ? il l'emmenne ſans marchander pour la dot.

Ce que le P. *Hennepin* rapporte ſur le mariage de ces Peuples eſt exact & détaillé. Il nous dit „ que leur mariage n'eſt point un contract civil. Le mari & „ la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toûjours. Ils ſe mettent, con„ tinue t'il, enſemble pour tout le tems qu'ils s'accordent entr'eux & que la ſym„ patie ſubſiſte entre les parties. " La diſcorde commence t'elle à ſe gliſſer dans le ménage, ils ſe ſeparent ſans autre formalité. Ils marient leurs filles très jeunes, & quoique l'age ne permette pas encore le commerce du mari avec ſa femme, celle-ci ne laiſſe pas d'avoir ſoin de ſon petit ménage : cependant le mari va à la

(*a*) *Hiſtoire du Chriſt. des Indes* par M. *de la Croze*. L. IV.
(*b*) Dans le To. VI. du *Recueil de Voiages au Nord.*
(*c*) Ibid. Tome V.

la chaſſe & porte à ſon beau pere les profits de ſa journée. Souvent même on ſe marie ſans entrer dans tout le détail de l'amour : point de careſſes, point de converſation, point de badinage pour ſe connoître avant que de s'unir d'un nœud qui n'eſt que trop funeſte ailleurs. Suppoſons par exemple, qu'un Sauvage & une Sauvageſſe ſe voient pour la premiere fois de leur vie, & que tout à coup l'envie d'en venir à l'hymen prenne l'un d'eux, celui qui reſſent cette envie bruſquera fort bien les regles qui doivent s'obſerver en cette occaſion. L'amoureux Sauvage demandera ſans façon à celle dont il voudroit faire ſa femme, ſi elle veut de lui, & celle-ci repondra ouï ou non, ſans aller conſulter ſa famille. Le conſentement donné tête à tête eſt ſuivi d'abord d'une eſpece de ceremonie que l'on peut regarder comme l'effet d'une modeſtie de Sauvageſſe & de la future occonomie de cette femme. C'eſt que le ſoir de ſes noces, la fiancée prend une hache, s'en va couper du bois dans les champs, en prend enſuite ſa charge, met ſon bois à terre devant la porte de la cabanne du futur époux, & s'aſſied auprés de ſon bien aimé, qui pour toute careſſe lui dit, *il eſt heure de ſe repoſer*. Quelque tems après celui-ci ſe rend auprés d'elle, & ſe couche. Le Pere *Hennepin* ajoute que l'amitié de ces Sauvages eſt fort incertaine, & qu'aprés avoir rompu enſemble ils ne ſe voient plus qu'avec la derniere indifference. Quand la ſeparation ſe fait, la femme emporte quelquefois ſes hardes & les pelleteries, quelquefois auſſi elle n'emporte qu'une bande d'étoffe qui lui ſert de juppe avec une couverture. Les enfans ſuivent leur mere, qui continue de les nourrir, parce que les biens de chaque famille, ou de chaque *Tribu*, (ainſi s'exprime le P. *Hennepin*,) ſont communs. Il y en a qui ſuivent leur pere: mais en general les Sauvages qui font divorce laiſſent les enfans à leurs femmes, & diſent qu'ils ne croient pas qu'ils ſoient d'eux. Cela eſt fondé, s'il eſt vrai qu'elles ſoient auſſi commodes que le prétend le P. *Hennepin*: du moins paroît il par tout ce qu'il en dit, qu'elles n'aiment pas le joug de la foi conjugale & qu'elles ſe ſeparent très volontiers de leurs maris. Les hommes ne ſont pas de meilleure foi ſur l'article : un Sauvage qui ſe trouve en courſe loue une femme pour quelques jours, ou même pour quelques ſemaines, ſans que les parens de cette femme priſe à terme y trouvent à dire, parce qu'ils gagnent des pelleteries à ce commerce. La femme legitime, ou pour mieux dire la premiere femme, garde le logis, & fait les ſemailles, pendant que l'autre court le Païs avec le mari: mais celui-ci étant de retour chez lui renvoie cette compagne de voiage avec des preſens, & revient à ſa femme domeſtique ; à moins que les charmes de la voiageuſe n'aient ruiné ſa rivale dans l'eſprit du mari commun. N'oublions pas que la femme a le même droit, & qu'il lui eſt permis de ſe dédommager de l'abſence de ſon époux.

Ce que nous venons de rapporter de la maniere dont ces Sauvages jugent du Mariage & de la foi conjugale n'empéche pas les exceptions. De même que nous avons parmi nous des gensSauvages ſur ces articles, ils en ont auſſi parmi eux qui obſervent tous les devoirs qui ſont attachés au Mariage, & qui ne le regardent pas comme un joug, mais comme un état de félicité. En un mot on trouve au Canada des maris qui aiment leurs femmes fort tendrement.

(*a*) Dés qu'un homme a fait les préſens aux parens de ſa *future*, elle lui appartient; c'eſt un achat dans les formes. Quelquefois les parens prennent les enfans de leurs gendres, & leur rendent les preſens qu'ils en ont reçu, ce qui arrive fort rarement. Nous avons dit dans la Diſſertation précedente, que ces

(*a*) Le P. *Hennepin* dans le To. V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

Peuples ont peu de penchant à la jalouſie : Cependant il y a des Sauvages qui, auſſi jaloux que des Italiens, puniſſent avec ſeverité les infidelités de leurs femmes. Un mari de ce caractere coupe le né ou les oreilles à ſa femme, la tue même, ſans qu'il lui en coute autre choſe qu'un preſent aux parens de la défunte, pour eſſuier, diſent ils, leurs larmes.

(*a*) Les Guerriers Sauvages ne ſe marient point avant vint-cinq ou trente ans, de peur d'épuiſer leur jeuneſſe dans le commerce des femmes. Ceux qui aprochent d'elles avant cet age paſſent en quelque façon pour des laches, ou du moins pour des gens qui ne ſont bons ni à la guerre, ni à la chaſſe. Qu'on ne s'imagine pas qu'ils en ſoient plus chaſtes pour vivre dans le celibat. Les *Canadiens* croient qu'une chaſteté conſtante cauſe des vapeurs & des maux de reins: ainſi le jeune Guerrier qui veut entretenir ſa ſanté doit (*b*) *courir l'allumette* une fois toutes les ſemaines.

(*c*) Nous allons décrire ces amourettes du *Canada* ſur le rapport du B. *de la Hontan*. Ou ne parle jamais de galanterie aux *Sauvageſſes* durant le jour. Elles prétendent que la nuit eſt plus propre pour les fleurettes. „ (*d*) Dés qu'un jeu-
„ ne homme, après avoir rendu deux ou trois viſites à ſa Maîtreſſe, ſoupçon-
„ ne qu'elle l'a regardé de bon œil, voici comment il s'y prend pour en être
„ tout-à-fait perſuadé. Il faut remarquer que les Sauvages vivent dans une eſ-
„ pece d'égalité conforme aux ſentimens de la Nature & (qui les met à l'épreu-
„ ve des voleurs & des ennemis domeſtiques), ce qui fait que leurs logemens
„ ſont ouverts de nuit & de jour. . . . Deux heures après le coucher du So-
„ leil les . . . eſclaves ont ſoin de couvrir les feux avant que de ſe retirer.
„ Alors le jeune Sauvage entre bien couvert & bien enveloppé dans la Caban-
„ ne de ſa belle, allume au feu une eſpece d'allumette, puis. . . . . s'apro-
„ che du lit de la Dame. Si elle éteint l'allumette, il ſe couche auprés d'el-
le; mais ſi au lieu de cela elle s'enfonce dans la couverture, il ſe retire; car
„ c'eſt une marque qu'elle ne veut pas le recevoir. " Voila ce que c'eſt que cette allumette, dont toute la ceremonie eſt repreſentée ici ſur quatre figures.

Le même Auteur nous aſſure, que ces amoureuſes Sauvageſſes boivent le jus de quelques racines pour s'empécher de concevoir, ou pour faire perir leur fruit, car s'il arrivoit qu'une fille eut fait un enfant, elle ne trouveroit jamais à ſe marier: Il faut donc qu'elles ſoient bien ſures de ne manquer jamais l'avortement, „ ce qu'eſt le plus ſingulier, ajoute t'il, c'eſt qu'elles permettent au Ga-
„ lant de s'aſſeoir ſur le pied de leur lit ſimplement pour cauſer, & que s'il en ſur-
„ vient un moment après un autre qui ſoient plus de leur gout, elle n'héſiteront
„ point à lui accorder les dernieres faveurs. La raiſon de ceci eſt. . . . qu'elles ne
„ veulent point dépendre de leurs Amans, ... " & cette maniere d'agir juſtifie ce que nous avons avancé touchant l'idée que ces Peuples ont de la liberté du Sexe dans cet état d'independance qui précede le Mariage.

Un Sauvage du *Canada*, après s'être acquis la reputation de brave guerrier en ſe ſignalant contre les ennemis de ſa Nation, prend il la reſolution de ſe marier? Il fait un bail d'un certain nombre d'années. Les engagemens à vie ſeroient pour

(*a*) *Hennepin* ubi ſuprà & le B. *de la Hontan*.

(*b*) C'eſt le terme dont on ſe ſert pour déſigner les courſes nocturnes des Amans du *Canada*. V. La *Hontan*.

(*c*) On ſupprime tous les ornemens & toutes les fleurs dont le Baron a chargé ſon recit; parce qu'il paroît que ſon imagination a preſqu'été le ſeul guide qu'il a ſuivi. On ne peut donc ſe haſarder à croire ſur ſa parolle un Voiageur ſi oppoſé au Pere *Hennepin*, dont le recit ſimple & naturel perſuade mieux que les embelliſſemens d'un Moine qui ſe plait à déguiſer la verité.

(*d*) C'eſt le B. *de la Hontan* qui parle.

pour eux un vrai ſuplice, ou tout au moins un eſclavage inſupportable. Le Sauvage cherche donc une fille qui lui convienne : enſuite les parties s'accordent & communiquent le mariage prémédité aux parens, qui s'aſſemblent dans la cabanne du plus ancien d'entr'eux. C'eſt là qu'on trouve au jour aſſigné un feſtin à la Canadoiſe. Chacun s'y rend bien pourvû de joie : on y chante, on y danſe la danſe du mariage. Après ces divertiſſemens les parens du futur époux ſe retirent, à la reſerve de quatre des plus vieux, & pour lors la nouvelle épouſe ſe preſente à l'une des portes de la cabanne accompagnée de quatre vieilles parentes. Le plus decrépit des quatre parens de l'époux la vient recevoir, & la conduit auprés de ſon futur dans un lieu où les deux épouſés ſont débout ſur une natte. On leur preſente une baguette qu'ils prennent chacun par un bout, pendant que les vieillars font de très courtes harangues. Les mariés ſe haranguent auſſi tour à tour en tenant toûjours la baguette, qu'ils rompent enfin en pluſieurs morceaux, dont ils font la diſtribution aux témoins. Après cette ceremonie, on enméne la mariée hors de la cabane, & les jeunes filles qui l'attendent à la porte la reconduiſent chez ſon pere, où l'époux eſt obligé de l'aller voir juſqu'à ce qu'elle ſoit mere. Dés lors elle fait ſon paquet, renonce à la maiſon paternelle, ſe retire chez ſon mari, & vit en communauté avec lui tant que le mariage ſubſiſte.

(*a*) L'Auteur de l'*Hiſtoire de l'Amerique Septentrionale* nous aprend d'autres circonſtances aſſés curieuſes touchant les Ceremonies nuptiales des Peuples du *Canada*. C'eſt, dit-il, la coutume qu'après que le galand s'eſt aſſuré du cœur de ſa belle, il parle à ſon pere, ou du moins à ſon plus proche parent, qui prend la commiſſion d'aller trouver de nuit celui de la fille. Il l'éveille, allume ſa pipe & la lui preſente en lui demandant ſa fille. Quand les ſentimens ſont d'accord, le pere du jeune homme fait aſſembler tous les parens de ſon côté : c'eſt pour leur declarer qu'il va marier ſon fils. Ces parens apportent dans ſa Cabanne le plus de marchandiſes qu'ils peuvent pour dotter le jeune Sauvage. La mere du garçon porte une partie de ces marchandiſes à la cabane de la fille, & dans ce moment la mere de la fille dit à celle-ci qu'elle l'a mariée à un tel. La belle ne peut s'en dédire, il eſt même de ſon honneur d'y conſentir ſans replique : & par un abus étrange, ajoute l'Auteur que nous citons, les peres, les meres & les freres ainés peuvent proſtituer cette fille, parce que ſon corps n'eſt pas à elle, mais à ſes parens. Cependant elle pleure ſa virginité, à ce qu'il dit en (*b*) un autre endroit. Celle qui a reçu les preſens les diſtribue à toute la famille, en lui donnant avis de la nouvelle alliance. Chacun contribue à la dot de la mariée. La mere & la ſœur du jeune homme apportent auſſi des preſens à la future, que l'on équippe ſuperbement le jour de ſes noces. Cela veut dire qu'on lui met ſur le corps une bonne peau de caſtor, & qu'on lui parfume les cheveux avec de la graiſſe d'ours. Ainſi ajuſtée elle ſe rend chez ſa belle mere, qui la dépouille de ſes ornemens, lui en donne d'autres en échange & une chaudiere. Elle retourne chez ſon pere : on l'y deshabille encore. La Mere lui donne une charge de maïz qu'elle apporte à ſon mari, qui la deshabille une troiſiéme fois. Les deux familles ſe partagent tous les preſens de la dot.

La continence du nouveau marié eſt exemplaire : il la porte juſqu'à ſe défendre pendant ſix mois les aproches de la Place qu'il a eu la gloire de conquerir. Cependant il

(*a*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Septent.* Tome II.
(*b*) Ibid. Tome premier.

il lui eſt permis, ſuivant les Loix Canadienes, de conſommer le mariage quatre jours après la ceremonie : mais il ſe perſuade que la modération eſt un témoignage autentique de l'eſtime qu'il a conçue pour ſon épouſe, & veut qu'on croie qu'il n'enviſage que l'honneur de s'allier dans la famille. C'eſt ainſi que s'exprime à peu prés l'Auteur que nous tranſcrivons. C'eſt à lui à repondre de la verité exacte de ce qu'il avance, ou de la broderie dont il l'accompagne peut-être. „ Au bout de l'an, ajoute t'il, la mariée s'en retourne . . . chez ſa me-
„ re, qui devient maîtreſſe de la chaſſe, de la péche & de tout ce que ſon
„ gendre peut avoir. Celui-ci, qui ne trouve plus ſa femme au logis ſe dou-
„ te bien qu'elle eſt chez ſa mere : il va l'y trouver lorſqu'il croit que tout le
„ monde eſt endormi. Le pere & la mere de la jeune femme ſont aux aguets
„ pendant qu'elle repoſe (ou fait ſemblant de repoſer) après tous ces préliminai-
„ res, au coin de ſon feu. Le marié n'eſt pas ſi-tôt entré qu'il connoît que ce
„ feu lui eſt deſtiné: il s'aſſied auprés de ſa femme. Le beau pere ſe leve
„ avec indifference, remplit ſa pipe & la lui donne à fumer. La belle me-
„ re . . . lui apporte un plat de viande, le met à ſes pieds : il mange ſans
„ dire mot. " Pour concluſion, il reſte deux ans avec ſon beau pere, & pendant ce tems-là chaſſe, pêche, commerce, tout apartient à ſa belle mere, ainſi que nous venons de le dire. Voici (*a*) le formulaire de vie que doivent ſuivre d'abord ces deux nouveaux mariés. La bienſeance leur défend de ſe parler pendant le jour, excepté pour ſe dire quelques duretés. La pudeur ſauvage exige expreſſement cette démarche. Lorſque les deux ans ſont accomplis, le gendre ſe ſepare du beau-pere & fait ſon ménage particulier, à moins qu'il ne penſe à ſe donner une belle ſœur pour ſeconde femme. „ Le mari ne doit . . . en prendre d'autre
„ que de la part des parens de ſon beau pere qui peut lui donner ſes autres fil-
„ les. S'il n'en a pas, la belle mere adopte pour ſon gendre une fille eſclave, ou
„ lui donne quelque niece. " C'eſt l'interêt, nous dit on, qui fait la regle de cette coutume. „ Tout ce qui revient au gendre appartient à la belle mere ; & com-
„ me il arriveroit que s'il prenoit une ſeconde femme dans quelqu'autre famille,
„ la mere de cette ſeconde femme auroit le même droit que celle de la premie-
re, on a jugé à propos de fixer en quelque façon l'inconſtance des maris ſauvages en les obligeant de n'épouſer que les filles d'une même famille lorſqu'il leur prend envie d'avoir pluſieurs femmes à la fois. Nous trouvons quelque choſe de pareil dans l'Hiſtoire de Jacob. Il épouſa Rachel & Lea : il épouſa juſqu'à leurs ſervantes. La premiere femme a des prérogatives ſur les autres ; ce qui eſt une ſource de jalouſie dans la famille des femmes, & cauſe des querelles domeſtiques, que le mari commun ſoufre & regarde avec un ſens froid dont il prétend même ſe faire honneur. Il croit que la jalouſie de ſes femmes eſt un témoignage de leur amour.

Nous paſſons aux ſuites du mariage. Les (*b*) Sauvages de la Nouvelle France préferent les filles aux garçons, & prétendent qu'elles ſont le ſoutien de la famille.

Une femme attaquée du mal periodique du Sexe eſt éloignée de la Societé civile. On éteint tous les feux de ſa cabane : on nétoie le foier, on en jette toutes les cendres, on allume de nouveaux feux avec une pierre à fuſil. La malade eſt condamnée à demeurer dans une cabanne éloignée & tout-à-fait ſeparée des autres. La ſeparation dure huit jours. On ne boit pas dans le ruiſſeau où elle a bu, on évite d'y puiſer de l'eau, & la malade a ſoin d'y mettre des marques qui font connoître

(*a*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Septent.*
(*b*) La *Potterie.* Ibid.

noître l'état où elle eſt. Lors qu'une fille ſe trouve atteinte pour la premiere fois de la maladie du Sexe, elle eſt trente jours ſans voir perſonne que des femmes qui ont ſoin d'elle, & pendant ce tems-là elle ſe *matache* avec du charbon. Quand une femme eſt enceinte, elle n'a plus de commerce avec ſon mari juſqu'à ce que l'enfant ait deux ans, & ſi elle eſt prête d'accoucher, on lui prépare une cabanne où elle reſte trente jours, & quarante, (*a*) ſi elle accouche de ſon premier enfant. Toutes ces coutumes ont du rapport aux Loix Judaïques. A l'égard de celle qui veut que le mari & la femme n'aient aucun commerce enſemble juſqu'à ce que leur enfant ait deux ans, elle eſt trop raiſonnable pour que le lecteur n'en reconnoiſſe pas tout le mérite. Si elle eſt vraie, les Sauvages ne ſont pas trop ſauvages ſur cet article. Le même Auteur ajoute, que quand l'accouchée eſt en danger de mort, on la rapporte dans ſon logement ordinaire, mais après qu'elle eſt retablie, ou ſi elle vient à mourir, on abat la cabane que l'on tranſporte en un autre endroit.

La ſterilité eſt une des principales cauſes du divorce des Americains, quoiqu'il ſoit permis chez ces Peuples de ſe ſeparer quand on le juge à propos. Le Baron *de la Hontan* nous dit, que les Canadiens s'avertiſſent ordinairement huit jours d'avance & alleguent alors les meilleures raiſons qu'ils peuvent trouver pour ſe quitter avec quelqu'apparence d'honnêteté. En general, ajoute t'il, ces Sauvages n'y regardent pas de ſi prés, & donnent pour toute raiſon quelque maladie ſuppoſée, le deſir de ſe repoſer, ou la tranquillité dont ils ont beſoin pour retablir leur ſanté. Heureux remede! dont la recette eſt trop chere en Europe pour l'emploier auſſi facilement qu'en Amerique. Cependant il eſt certain que cette recette nous ſeroit d'un grand uſage, & qu'elle porte avec ſoi un caractere de felicité qui n'eſt pas commune. Quand au *Canada* un mari & une femme ont reſolu de ſe ſeparer, voici la Ceremonie qu'ils pratiquent. On porte dans la Cabanne, où le mariage s'eſt fait auparavant, les petits morceaux de la baguette qui avoit ſervi à cette occaſion. On les brule ſolemnellement, après quoi voilà un divorce formel, qui ſe fait ſans diſpute ni querelle. Les femmes ont également comme les hommes la liberté de ſe remarier; cependant une eſpece de bienſeance ne veut pas qu'elles *convolent en ſecondes noces* du vivant du premier mari. Lorſque le mari & la femme ſe ſeparent, les enfans ſe partagent également: car les enfans, nous dit le Baron, ſont le thréſor des Sauvages. Si le nombre eſt impair, la femme en a plus que le mari.

Les deux figures repreſentent le Mariage & le Divorce des Peuples du Canada.

Les femmes ne trouvent plus à ſe marier après cinquante ans: parce que les Canadiens regardent comme une folie de ſe marier à des femmes trop agées pour pouvoir en avoir des enfans. Ils ne trouvent rien de touchant dans les charmes uſés d'une femme ſur le retour. Quel parti prendre dans un abandon preſque univerſel des ſiens? elles pourroient cacher prudemment quelques années, ſelon l'uſage conſtant de nos vieilles. Si la ſincerité ne leur permet pas de tromper les hommes, il faut avouer qu'elles la pouſſent plus loin que nos Dames. Une Canadienne vieille & amoureuſe adopte un priſonnier de guerre & lui ſauve la vie pour ſes beſoins particuliers. On doit être perſuadé que l'eſclave n'eſt pas un des moindres guerriers; mais quoiqu'il en ſoit on peut croire auſſi qu'il n'eſt pas ingrat, & qu'il témoigne vivement la reconnoiſſance qui eſt

(*a*) Le B. *de la Hontan* dit qu'elles obſervent une eſpece de purification de trente jours pour un garçon, & de quarante pour une fille.

due à cette paſſion qui donne la vie à tous les hommes, & lui prolonge la ſienne.

Des JONGLEURS : *de la maniere dont ces Peuples en uſent avec les malades, &c.*

Tous les Sauvages dont nous parlons ſont fort ſains & exemts de quantité de maladies auxquelles nous ſommes expoſés. Les Canadiens (*a*) ſont ſujets à la petite verole & aux pleureſies: mais comme avec cela ils ſont très robuſtes, quand un homme meurt à l'âge de ſoixante ans, ils diſent qu'il eſt mort jeune, parce qu'ils vivent ſouvent cent ans & même au delà. Une (*b*) *Relation de la Baie de Hudſon*, que nous avons déja citée quelquefois, nous aprend que les Sauvages de cette Baie ont une vieilleſſe très vigoureuſe. Mais lorſque dans un age décrepit leur vigueur eſt abſolument épuiſée, ils ſe déterminent à une mort volontaire, dont voici la Ceremonie. Le vieillard décrepit fait un feſtin à ſa maniere, y convie la famille & lui adreſſe la parolle dans un dernier diſcours qui roule ſur l'union & les interêts de la maiſon. Enſuite il choiſit celui de ſes enfans qu'il aime le mieux, lui preſente une corde qu'il ſe paſſe courageuſement autour du col, & le prie de l'étrangler, parce qu'il ſe regarde comme un fardeau inutile au Monde. Les Maſſagetes rendoient autrefois un pareil ſervice à leurs vieux parens. Les Sauvages de la Baie, ajoute t'on, s'eſtiment heureux de mourir dans un age décrepit : ils ſe flattent de renaître en l'autre Monde à l'âge des enfans à la mamelle & de vivre alors dans une jeuneſſe éternelle: mais s'ils ont le malheur de mourir jeunes, il leur arrive tout le contraire en l'autre vie. Ils renaiſſent vieux, & infirmes. Cette idée ridicule pourroit bien s'être formée ſur une opinion reçue autrefois des anciens Juifs & de pluſieurs autres Peuples ; qui eſt, que la longue vie eſt un preſent du Ciel, qu'elle eſt la recompenſe de la vertu, & que les Dieux puniſſent par les infirmités en cette vie & enſuite par la mort ceux qui ne ſont pas gens de bien.

Un des remedes le plus en uſage parmi tous ces Peuples c'eſt la ſueur. (*b*) Ils ont diverſes manieres de faire ſuer ; mais celle que les Nations du haut du Miſſiſſipy pratiquent eſt trop remarquable pour ne pas en donner ici la methode. On fait faire une étuve dans laquelle le malade entre tout nud avec des perſonnes auſſi nues que lui & qui doivent avoir ſoin de le froter. Cette étuve eſt couverte de peaux de Taureaux ſauvages, de cailloux & de morceaux de rochers tout rouges. Le malade enfermé dans cette étuve doit retenir de tems en tems ſon haleine, & pendant qu'un Jongleur chante de toute ſa force, ceux qui ſont dans l'étuve avec le malade chantent auſſi en frotant le corps du pauvre patient.

Ils ont l'uſage de guerir les maux de cuiſſe & de jambe par le moien des ſcarifications qu'ils font à ces parties avec un couteau de fer ou de pierre. Enſuite ils frotent ces plaies avec de l'huile d'Ours ou avec de la graiſſe de bêtes fau-

(*a*) La *Hontan* ubi ſuprà.

(*b*) Dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

(*c*) La *Hontan* donne une autre deſcription du lieu où les Sauvages du *Canada* ſe font ſuer. „ L'endroit „ eſt, dit-il, une eſpece de four couvert de nattes & de peaux &c. On y met au centre une écuelle pleine „ d'eau de vie brulante, ou de groſſes pierres enflammées, ce qui cauſe une ſi grande chaleur qu'en moins „ de rien on y ſue prodigieuſement. " Ils ne paſſent jamais huit jours ſans ſuer, & ne craignent pas de ſe jetter tout humides de ſueur dans l'eau ou dans la neige, même en hyver.

CEREMONIE NUPTIALE du CANADA.

MANIERE dont les PEUPLES du CANADA font le DIVORCE.

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und umweltstiftung leipziger land

fauves. Ils ont des remedes contre le venin des ſerpens, & ſavent compoſer des bruvages contre les fievres.

Tous ceux que l'on appelle *Jongleurs* ſont parmi ces Peuples Medecins & Prêtres. Ils ne parviennent à la dignité de *Jongleur* qu'après un noviciat, (*a*) lequel conſiſte „ à s'enfermer neuf jours dans une Cabanne, (*b*) ſans manger & „ avec de l'eau ſeulement : Là aiant à ſa main une eſpece de gourde remplie „ de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Eſprit, le prie de „ lui parler, de le recevoir Medecin, & cela avec des cris, des hurlemens, „ des contorſions, & des ſecouſſes de corps épouvantables, juſqu'à ſe mettre „ hors d'haléne & écumer d'une maniere afreuſe. Ce manége, qui n'eſt in„ terrompu que par quelques momens de ſommeil auquel il ſuccombe, étant „ fini au bout de neuf jours, il ſort de ſa Cabanne . . . en ſe vantant d'avoir „ été en converſation avec l'Eſprit, & d'avoir reçu de lui le don de guerir les „ maladies, de chaſſer les orages & de changer les tems. " Le P. *Hennepin* ajoute à ces particularités, qu'on ne peut s'imaginer rien de plus horrible que les cris & les contorſions de ces *Jongleurs*, lorſqu'ils mettent en pratique leurs prétendus enchantemens. Il eſt certain qu'ils s'acquittent de tout cela avec beaucoup d'adreſſe : mais en general les cures qu'ils peuvent faire avec le ſecours de ces tours de paſſe-paſſe, paroiſſent plûtôt l'effet du haſard que de la connoiſſance des maladies. Il faut pourtant leur accorder l'uſage de pluſieurs ſimples ; & l'utilité que leur experience reïterée découvre dans les ſueurs, les ſcarifications & les frictions dont nous venons de parler, ne doit pas être mépriſée. Il y auroit également de l'injuſtice, à ſoutenir qu'ils ne gueriſſent perſonne, & à nier que le peu de gens qu'ils gueriſſent ne ſoit plus que ſuffiſant pour entretenir leur crédit.

Un *Jongleur*, dit la *Hontan*, eſt une eſpece de Medecin, ou pour mieux dire, de Charlatan, qui s'étant gueri d'une maladie dangereuſe, eſt aſſés fou pour s'imaginer qu'il eſt immortel & qu'il a la vertu de guerir toutes ſortes de maux en parlant aux bons & aux mauvais eſprits. . . . Tout le monde ſe raille de ces *Jongleurs* en leur abſence . . . on les regarde comme des fous qui ont perdu le bon ſens par quelque violente maladie ; cependant on les laiſſe aprocher des malades, ſoit pour les rejoüir, ou pour voir ces Operateurs geſticuler, ſauter, crier, hurler &c. . . . Tout ce tintamarre ſe termine par demander un feſtin de cerf ou de groſſes truites pour la compagnie, qui a le plaiſir de ſe divertir.

Ce *Jongleur* vient voir le malade & l'examine fort ſoigneuſement, promettant en même tems de faire déloger le mauvais eſprit. D'abord il ſe retire ſeul dans une petite tente faite exprés, où il chante, danſe & hurle comme un *loup-garou* : enſuite il vient ſucer le malade en quelque partie du corps, & lui dit, en tirant des oſſelets de ſa bouche, que ces oſſelets ſont ſortis de ſon corps, qu'il prenne courage, puiſque ſa maladie eſt peu de choſe, & qu'afin d'être plûtôt gueri, il doit envoier ſes eſclaves . . . à la chaſſe aux Elans & aux Cerfs . . . dont ſa gueriſon dépend. C'eſt par des artifices preſqu'auſſi groſſiers que nos Charlatans tachent de ſe maintenir en Europe. N'oublions pas une particularité remarquable, (*c*) c'eſt que ſi le *Jongleur* manque d'adreſſe à trouver des raiſons pour juſtifier la mort de la perſonne qu'il traite, on le tue ſouvent ſans autre forme de proces.

(*d*) L'ou-

(*a*) *Relation* de la *Louiſiane* dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*
(*b*) Un jeune de neuf jours ne paroit guéres vrai-ſemblable.
(*c*) *Relation* &c. ubi ſuprà.

(*a*) L'ouverture de la *Jonglerie* ſe fait par un feſtin: les anciens aſſiſtent à la ceremonie: le medecin s'y rend chargé d'un ſac qui contient ſes medicamens, & tenant à la main une *gourde* emmanchée d'un bâton qui paſſe au travers. D'abord il entonne des chanſons ſur ſes remedes, & marque la cadence avec ſa gourde, qui eſt remplie de petites pierres. L'entouſiaſme ſaiſit bientôt ceux qui compoſent l'aſſemblée: l'on n'entend plus que le mélange des voix & des gourdes. Après cela le Medecin étale des drogues, fait quelques invocations, & recommence à chanter, toûjours dans une agitation extraordinaire. Enſuite le *Jongleur* s'aproche de ſon malade avec toute la confiance d'un habile Medecin, & tourne pluſieurs fois en cadence autour de lui pendant que l'aſſemblée chante. Enfin il touche le patient par tout le corps, l'examine avec l'attention d'un homme qui eſt connoiſſeur, ou qui veut perſuader qu'il l'eſt, & après l'avoir examiné lui declare gravement qu'il a un ſort en tel endroit de ſon corps, qu'il faut l'oter, qu'il y va donner ſes ſoins, que la maladie eſt difficile, & qu'il faudra faire bien des choſes pour reuſſir. Les parens du malade écoutent l'arrêt de cet Eſculape, s'abandonnent à ſa bonne foi, & lui demandent ſes bons offices pour le patient. On chante des chanſons ſur la plaie, ou ſur la partie malade, & l'on apporte une chaudiere pour y mettre les preſens deſtinés au Prêtre-Medecin, qui, tout occupé en apparence des moiens qu'il doit emploier pour guerir ſon patient, ſonge, ou fait ſemblant de ſonger aux remedes neceſſaires. Revenant enſuite comme d'un profond aſſoupiſſement il declare qu'il connoît le mal. On le croit, on lui livre le malade. Après qu'il l'a bien tourmenté par les remedes qu'il lui applique, ou qu'il lui fait avaler, & par les mouvemens violens qu'il lui fait faire, il annonce aux aſſiſtans que le malade eſt gueri, ou qu'il ne l'eſt pas. Un *Jongleur* adroit n'en vaut pas moins & ne perd rien de l'eſtime que ſon art lui a acquiſe: il ſe tire d'affaire en attribuant le défaut de reuſſite au mauvais état du malade, à la puiſſance du ſort, à la volonté des eſprits qui s'oppoſent à ſa *Jonglerie*.

La profeſſion de *Jongleur* eſt lucrative; celle de Charlatan ne l'eſt pas moins en Europe. (*b*) Les Ilinois & les Nations du Sud excellent en Maîtres *Jongleurs*. Ces Sauvages ſe vantent de pouvoir tuer un ennemi qui eſt à deux cent lieuës d'eux: pour cet effet ils font la figure de cet homme & tirent dans la figure une fléche vis-à-vis du cœur. D'autres prennent un caillou de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & font quelques conjurations ſur ce caillou. Il s'en forme, diſent ils, un pareil dans le corps de leur ennemi.

On rapporte une autre maniere de *jongler* aſſés remarquable. Lorſqu'un malade ſe croit enſorcelé, ou du moins quand le *Jongleur* lui perſuade qu'il l'eſt, celui-ci ſuivi d'une bande d'aprentifs *Jongleurs* ſe rend dans la cabanne du malade que l'on étend devant lui par terre ſur une peau de Caſtor ou de quelqu'autre animal. Le Medecin touche du doit toutes les parties du corps du patient, juſqu'à ce qu'il vienne à la partie affligée, où le prétendu ſort a été jetté. Un des Diſciples du Maître *Jongleur* applique ſur la partie malade une peau de chevreuil pliée en pluſieurs plis, après quoi le medecin ſe jette à corps perdu ſur le poſſedé, ſuce la peau, écume, ſe frappe le dos, & n'épargne pas même celui du malade qu'il preſſe ſur toutes les parties de ſon corps, afin que le charme en ſorte. Il ſort en effet. Le *Jongleur* montre à l'aſſemblée le charme qu'il avoit caché ſubtilement dans ſa bouche ou dans les replis de la peau. Cependant il n'eſt pas toûjours à propos que le charme ſorte au premier ſignal,

la

(*a*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Septent.*
(*b*) La *Potterie* ubi ſuprà.

REJOUÏSSANCES des PEUPLES du CANADA, pendant que l'on porte le **DÉFUNT**, *a la Cabane des* **MORTS**.

CONVOI FUNÊBRE des PEUPLES du CANADA.

la prudence veut que l'operation ſoit variée : auſſi arrive t'il ſouvent qu'elle eſt reïterée pluſieurs fois de ſuite ſans aucun ſuccés. Il eſt vrai que c'eſt aux dépens du malade, mais chez eux tout comme ici il vaut mieux nuire au malade qu'à l'art.

Quelques-uns de ces *Jongleurs* donnent des ſecrets ou des charmes pour la guerre & pour la chaſſe. (*a*) Un Auteur qu'il ne faut ſuivre qu'avec précaution, à cauſe des fautes d'exactitude qui ſe remarquent dans ſa Relation, dit que les plus fameux *Jongleurs* ſont ou boſſus ou boiteux; qu'ils font paſſer quelquefois leur malade au travers des flames & des feux du Village ; que pour obtenir ſa gueriſon ils ordonnent des danſes dans leſquelles les femmes & les filles ſe proſtituent; qu'ils plongent le malade tout nud dans l'eau, ou dans la nege au fort de l'hyver.

Ils conſacrent en quelque façon les remedes dont ils ſe ſervent, & la ceremonie s'en fait avec beaucoup de myſtere. On les met ſur une peau, on ordonne un feſtin ſolemnel, on danſe toute la nuit autour des remedes. On peut bien croire après cela qu'ils ſont plus ſalutaires & plus efficaces. Le *Jongleur* met enſuite dans ſon ſac les medicamens conſacrés.

Les geſticulations bizarres des *Jongleurs* ſont bien exprimées dans la premiere figure de la Planche qui repreſente les ceremonies funebres de ces Peuples.

CEREMONIES FUNEBRES *des* PEUPLES *du* CANADA, *du* MISSISIPY, &c.

Le P. *Hennepin* (*b*) rapporte, que les *Nadoueſſans* pleurent ceux qu'ils ont perdu à la guerre pour exciter leurs compatriotes à la vengeance, & juſqu'à ce qu'elle ait été ſatisfaite. La *Relation* qui porte le nom du Chevalier de *Tonti* dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord*, nous parle d'une Nation du *Miſſiſipy* qui pleure à la premiere vuë des étrangers. La raiſon en eſt qu'ils s'imaginent que leurs parens ou amis décedés ne ſont qu'en voiage, & qu'ils attendent toûjours leur retour. Elle nous dit encore qu'ils pleurent beaucoup plus à la naiſſance de leurs enfans qu'à leur décés, parce qu'ils regardent leur naiſſance comme une entrée dans un champ de miſere & d'infortune.

Ils croient la tranſmigration & l'immortalité de l'Ame. Quelques Sauvages s'imaginent qu'elle doit paſſer dans le corps de quelque animal; d'autres, qu'ils vont revivre, s'ils ont été braves & gens de bien, chez une Nation parfaitement heureuſe, à qui la chaſſe ne manque jamais: & au contraire s'ils ont mal vêcu, chez une Nation malheureuſe & dénuée de chaſſe. (*c*) Les Caciques ou Chefs des *Natches* prétendant être deſcendus du Soleil croient y retourner après leur mort. Les Peuples qui habitent aux environs du Miſſiſſipy & du Canada s'imaginent, à ce que dit le P. *Hennepin*, „ que l'Ame n'abandonne point le corps „ incontinent après la mort: ils enterrent avec le mort ſon arc, ſes fléches, du „ blé, de la viande, afin qu'il ait dequoi ſe nourrir en attendant qu'il ſoit ar„ rivé au Païs des Ames: & comme ils en donnent à toutes les choſes ſenſibles, „ ils diſent, que les hommes chaſſent encore après leur mort les ames des Ca„ ſtors, des Elans, des Renards &c. " Les raquettes ont auſſi des ames pour les animer, ſans quoi les chaſſeurs de l'autre Monde ne pourroient pas s'en ſervir

(*a*) La *Potterie* ubi ſuprà.
(*b*) En ſa *Nouvelle Decouverte d'un très grand Païs* &c. Edit. d'Utrecht 1697.
(*c*) *Relation de la Louiſiane* Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

à paſſer les neges: celles des arcs & des fléches leur aident à tuer les bêtes; celles de l'hameçon & des filets, à pécher &c. Il eſt bon de donner un échantillon de ces folies, qui ne ſont peut-être que des ſuites de l'idée qu'ils ſe font d'un Génie univerſel, ainſi que nous l'avons dit. Ils croient encore, que les ames des défunts ſe promenent pendant quelque tems parmi les vivans, & prennent part à toutes leurs rejouïſſances : auſſi leur laiſſent ils une portion de leurs feſtins.

A l'égard de la ſepulture de leurs morts, ils la font avec autant de magnificence qu'ils le peuvent : ils parent les morts, leur peignent le viſage & le corps de pluſieurs ſortes de couleurs. Après cela (*a*) ils les mettent dans un cercueil d'écorce d'arbre dont ils poliſſent fort proprement la ſuperficie avec des pierres ponces fort legeres. Ils font une paliſſade autour du tombeau qui eſt toûjours élevé à ſept ou huit pieds de terre.

Nous avons parlé des feſtins que ces Sauvages font pour les médecins & les malades. Ils en font auſſi pour les morts. Ces repas repondent à la circonſtance qui en eſt la cauſe. Tout s'y paſſe avec triſteſſe : les parens du mort gardent le ſilence : la danſe & le chant en ſont exclus. Tous les conviés y font des preſens aux parens & les jettent à leurs pieds avec un petit compliment de leur façon. *Voilà*, diſent-ils, *pour le couvrir, ou pour lui faire une cabanne, ou pour environner ſon tombeau d'une paliſſade*, &c.

Les femmes portent le deuil un an entier, & pendant ce tems là il ne leur eſt point permis de ſe divertir. Le pere & le frere du mari défunt ont ſoin de la veuve. Le Baron *de la Hontan*, dit au contraire, que le veuvage des Peuples du Canada ne dure que ſix mois. „ Et ſi pendant ce tems là celui des deux con-
„ joints qui reſte ſonge à l'autre deux nuits de ſuite pendant le ſommeil, il
„ s'empoiſonne d'un grand ſens froid . . . . . mais ſi le veuf ou la veuve ne
„ réve qu'une ſeule fois au défunt ou à la défunte, ils diſent que l'Eſprit des
„ ſonges n'étoit pas bien aſſuré que le mort s'ennuiât *au Païs de Ames*, puiſqu'il
„ n'a fait que paſſer, ſans avoir oſé revenir : " alors ils ne ſe croient plus obligés d'aller tenir compagnie au mort. Il eſt bien juſte qu'en de pareils cas ils attendent une ſeconde ſommation : & quand ils n'iroient voir le défunt qu'à la diſiéme, ce ſeroit toûjours un grand effort de bonne foi & d'amitié.

Pluſieurs de ces Nations ſolemniſent des fêtes à l'honneur des morts. On tire leurs os des tombeaux, on les tranſporte même en d'autres ſepulchres après les avoir orné de peaux & de coliers de porcelaine. Tout cela ſert, diſent-ils, à ſoulager les pauvres défunts. La celebration de ces fêtes revient tous les ans, mais ils n'ont point de (*b*) jour limité pour cette ſorte de ſolemnité. Ils s'envoient reciproquement des députés pour ſolenniſer ces anniverſaires. En un mot les Peuples de l'Amerique Septentrionale pratiquent très ſcrupuleuſement tout ce qui peut honorer la memoire des défunts. Ils vont pleurer ſur leurs tombeaux, ils y gemiſſent, ils y recitent des prieres, ils font des préſens aux parens qui vivent encore, afin, diſent ils, d'*eſſuier leurs larmes*. Ils ont des ceremonies particulieres pour les enfans des perſonnes qui leur ſont cheres. Ils mettent leurs corps dans une peau qui eſt peinte de pluſieurs couleurs & les portent enſuite au ſepulchre ſur une eſpece de traineau :

(*a*) Le Sieur de la *Potterie* dit qu'ils couvrent le cadavre d'écorces d'arbre, ſur leſquelles on jette de la terre & des pierres, & qu'on entoure de pieux, afin que les animaux ſauvages ne le déterrent pas. Ces funerailles, ajoute t'il, ne ſe font de cette maniere que dans les villages. Lorſqu'ils meurent en campagne, on les met dans un cercueil d'écorce entre les branches des arbres, ou on les éleve ſur quatre pilliers.

(*b*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Sept.*

neau: mais ils ne font aucun preſent aux parens de ces enfans : au contraire ils en reçoivent eux-mêmes pour *eſſuier leurs propres larmes*. N'oublions pas de remarquer, que le mort s'en va bien équippé & bien muni. (*a*) On lui donne des ſouliers neufs, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un calumet, une chaudiere, de la viande, du tabac & un pot de terre plein de *Sagamite*, c'eſt de la bouillie faite de blé. Si le mort étoit un guerrier, on l'équippe à la guerriere, ou lui donne ſon arc & ſes fléches, dont les Ames ne manquent jamais de ſuivre leur maître. Il n'y a pas juſqu'à celles des chaudieres qui ont ſervi au guerrier défunt, qui ne ſoient de la partie, & qui ne ſe faſſent un plaiſir de l'aller ſervir dans un Païs delicieux qu'ils placent à leur Occident & qu'ils croient habité par des chaſſeurs éternels : car la ſeule idée qu'ils ont de ce Paradis c'eſt qu'ils y chaſſeront aux ſiécles des ſiécles. Cette idée charnelle leur ôte le moien de comprendre celle que nous nous faiſons des felicités du Ciel. Si, après avoir écouté long-tems de ſens froid ce qu'on leur dit ſur l'inaction, ou même l'inutilité des ſens après cette vie, on s'aviſe de leur demander s'ils ne trouvent pas nos ſentimens ſur le Paradis plus raiſonnables que les leurs, ils repondent qu'*ils ont leur Paradis & nous le nôtre.* Dira t'on après cela que les Sauvages Americains fructifient beaucoup dans la Religion Chrétienne? Un bon Miſſionnaire ne doit il pas perdre une partie de cette patience qui eſt le plus grand ornement de nôtre Religion, (*b*) lorſqu'un Sauvage lui dit, *tu n'as point d'eſprit de nous demander ce que nous penſons d'un lieu* (*c*) *ſi élevé au-deſſus de nos têtes, où il eſt impoſſible que les hommes montent. Peux tu nous montrer par l'Ecriture, dont tu nous parles, un homme qui ſoit revenu de là haut, & la maniere dont il y eſt monté....* Si les *Ames de ceux de ton païs vont au Ciel, voila qui eſt bien pour eux, mais nous n'allons point au Ciel après nôtre mort, nous allons au païs des Ames*, &c. Ce n'eſt pas la force du raiſonnement qui démonte la raiſon du Miſſionnaire, c'eſt plûtôt le défaut de priſe, s'il eſt permis de parler ainſi. On ne peut attaquer un Sauvage par la revelation: il ne la croit pas. L'attaquera t'on par la nature, ou l'amenera t'on à la foi avec le ſecours des lumieres de la raiſon humaine? C'eſt une entrepriſe dont l'homme ſeul n'eſt pas capable : elle n'apartient donc qu'au S. Eſprit. C'eſt lui qui fait le miracle de nos converſions, s'écriera le Miſſionnaire.

Le Baron de la *Hontan* nous donne quelques autres particularités touchant les Ceremonies funebres que nous venons de décrire ſur la foi du P. *Hennepin*. „ Dés qu'un Sauvage eſt mort, on (*d*) l'habille le plus proprement qu'il eſt „ poſſible, & les eſclaves de ſes parens le viennent pleurer. Ni meres, ni „ ſœurs, ni freres n'en paroiſſent nullement affligés. Ils diſent qu'il eſt bien„ heureux de ne plus ſoufrir, car .... ils croient que la mort eſt un paſſa„ ge à une meilleure vie. Dés que le mort eſt habillé, on l'aſſied ſur une „ natte comme s'il étoit vivant. Ses parens ſe rangent autour de lui, chacun „ lui fait une harangue; on lui racconte ſes exploits, on lui recite les beaux „ faits de ſes Ancêtres. Le dernier Orateur s'explique en ces termes. " A moins que le Baron n'ait embelli ſon recit de circonſtances tirées de ſon imagination, il faut avouer qu'un Panegyriſte du Canada tourne les choſes d'une maniere très ſenſée & qu'il penſe aſſés finement. „ Te voilà, dit l'Orateur Sau„ vage, aſſis avec nous; tu as la même figure que nous, il ne te manque ni „ bras,

(*a*) Le P. *Hennepin* ubi ſuprà.
(*b*) Le P. *Hennepin* ubi ſuprà.
(*c*) Le Ciel.
(*d*) On oint tout ſon corps & ſes cheveux d'huile d'animaux. La *Poterie Hiſtoire de l'Amer. Septent.*

„ bras, ni tête, ni jambes. Cependant tu ceſſes d'être, & tu commences à „ t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui eſt-ce qui nous parloit, il „ y a deux jours? Ce n'eſt pas toi, car tu nous parlerois encore; il faut donc „ que ce ſoit ton ame, qui eſt à preſent dans le grand Païs des Ames avec „ celles de nôtre Nation. Ton corps, que nous voions ici, ſera dans ſix mois „ ce qu'il étoit il y a deux cens ans. Tu ne ſens rien, & tu ne vois rien, „ parce que tu n'es rien. Cependant à cauſe de l'amitié que nous portions à „ ton corps lorſque l'eſprit t'animoit, nous te donnons des marques de vene- „ ration &c. "

„ Après que ces harangues ſont finies, les parens ſortent pour faire place „ aux parentes, qui font le même compliment au défunt. Enſuite on l'enfer- „ me vint heures dans la cabane des morts, & pendant ce tems là on fait des „ danſes & des feſtins (*a*) qui, ne paroiſſent rien moins que lugubres. Les „ vint heures étant expirées, ſes eſclaves le portent ſur leur dos juſqu'au lieu „ où on le met ſur des piquêts de dix pieds de hauteur, enſeveli dans un double „ cercueil d'écorce, dans lequel on met ſes armes, du tabac, des pipes & du „ bléd d'Inde. Pendant que ces eſclaves portent le cadavre, les parens & les „ parentes danſent en l'accompagnant, & d'autres eſclaves ſe chargent du ba- „ gage, dont les parens font preſent au mort, & le tranſportent ſur ſon cer- „ cueil. Les Sauvages de la *Riviere Longue* brulent les corps: ils les conſervent „ dans des cavaux, juſqu'à ce qu'il y en ait un aſſés grand nombre pour les „ bruler tous enſemble; ce qui ſe fait hors du Village dans un lieu deſtiné pour „ cette ceremonie. Les Sauvages ne connoiſſent point de deuil, & ne parlent „ jamais des morts en particulier, c'eſt-à-dire, en les nommant par leur nom. Ils „ ſe moquent de nous, lorſqu'ils nous entendent racconter le ſort de nos Pa- „ rens, de nos Rois, de nos Generaux &c.

„ Dés qu'un Sauvage eſt mort, ſes eſclaves ſe marient à d'autres femmes eſ- „ claves & deviennent libres. Les enfans qui proviennent de ces mariages ſont „ adoptés & reputés enfans de la Nation, parce qu'ils ſont nés dans leurs villages, „ dans leur Païs, & qu'ils ne doivent pas, diſent ils, porter le malheur de leurs „ Peres, ni venir au monde dans l'eſclavage, puiſqu'ils n'ont certainement con- „ tribué en rien à leur création. Ces mêmes eſclaves ont ſoin d'aller tous les „ jours, en reconnoiſſance de leur liberté, offrir au pied du cercueil de leur maî- „ tre quelques pipes de tabac. "

(*b*) Lorſqu'il meurt un enfant aux Sauvages de la Baie de *Hudſon*, le Pere, ou la Mere, coupe une partie des cheveux du petit mort, en fait un paquet en maniere de poupée, & le met au plus bel endroit de ſa cabane. Il y ajoute ce qu'il a de plus précieux. La mere porte vint jours le deuil de l'Enfant & racconte ſa douleur aux bons amis de la famille, qui viennent lui rendre viſite. Le mari leur fait un feſtin, leur donne à fumer, & ceux-ci lui font des preſens. Les Amis doivent par devoir manger tout ce qui leur eſt preſenté, mais le Pere affligé ne mange rien & ſe contente de la fumée de ſon tabac.

(*c*) Ceux qui ont aſſiſté aux obſéques profitent de la dépouille du mort & s'il n'avoit rien, c'eſt à ſes parens à y ſuppléer. Le deuil conſiſte à ne ſe couper ni engraiſſer les cheveux, à ſe negliger entierement, & à ne porter que des hail-

(*a*) Le P. *Hennepin* dit le contraire, ainſi qu'on vient de le dire. Mr. de la *Potterie* s'accorde mieux avec le P. *Hennepin* en cette circonſtance qu'avec le Baron de la *Hontan*.

(*b*) La *Potterie* Hiſtoire de l'Amerique Septentr.

(*c*) La *Potterie* ubi ſuprà.

JONGLEUR qui vient guerir un MALADE.

ESCLAVES qui pleurent le MORT.

Les PARENS demandent au DÉFUNT la cause de sa MORT.

haillons. Le pere & la mere portent le deuil de leur fils. Les garçons le portent du pere & les filles de la mere.

Maniere de tenir les CONSEILS *chez les* PEUPLES *du* CANADA *&* *du* MISSISSIPY.

(*a*) Le Conſeil de ces Peuples eſt compoſé des Anciens de la Nation, c'eſt-à-dire des Vieillars au deſſus de ſoiſſante ans. Avant que le Conſeil s'aſſemble, le Crieur l'indique par les cris qu'il fait dans toutes les rues du Village. Alors les Anciens ſe rendent à une cabane, qui eſt le lieu du Conſeil. Ils s'y aſſéient en forme de lozange, & après qu'on a deliberé ſur ce qu'il eſt à propos de faire pour le bien de la Nation, l'Orateur ſort de l'Aſſemblée: les jeunes gens le renferment au centre d'un cercle qu'ils forment. Enſuite ils écoutent avec beaucoup d'attention les deliberations des vieillars, en criant à la fin de toutes les periodes, *voilà qui eſt bien.*

La myſterieuſe ceremonie du *Calumet*, qui eſt comme le ſeau des déliberations de ces Peuples, nous permet de mettre leurs Conſeils parmi les Ceremonies Religieuſes.

Leurs DANSES.

(*b*) Cette même raiſon nous oblige à parler ici de leurs Danſes. Ils en ont de pluſieurs ſortes: celle du *Calumet*, la danſe du Chef, la danſe de Guerre, la danſe du Mariage, & la danſe du Sacrifice. Elles different dans la cadence & dans les ſauts. Toutes ces danſes ont leur agrément: celle du *Calumet* eſt la plus belle. On la danſe pour faire accueil à des étrangers, ou pour recevoir des Ambaſſadeurs. Si ces étrangers, ou ces Ambaſſadeurs arrivent par terre, ils doivent envoier un Meſſager au village, pour avertir qu'il porte le *Calumet* de paix: quelques jeunes gens s'avancent alors, & ſe rangent en ovale. Les étrangers s'aprochent d'eux: ils danſent enſemble & forment un autre ovale autour de celui qui porte le *Calumet*. La danſe dure une demi-heure; après quoi l'on conduit ces étrangers au feſtin. Si ceux-ci arrivent par eau, ils doivent envoier un Canot au Village avec le *Calumet* de paix à la proüe en forme de mât. Un autre Canot part du Village pour ſe rendre au devant de l'étranger.

CEREMONIES *de* GUERE *des* PEUPLES *du* CANADA, *du* MISSIPY, &c.

Nous commencerons la deſcription de ces ceremonies par celles du *Calumet*. Les Sauvages de l'Amerique ont (*c*) le *Calumet* de guerre & le *Calumet* de paix. Lors qu'une Nation, après avoir laiſſé ou porté le *Calumet* chez une autre, eſt attaquée de l'ennemi, celle qui a reçu le *Calumet* eſt obligée de défendre les interêts

(*a*) Le Baron *de la Hontan* dans ſes Voiages.
(*b*) Le même. Ibid.
(*c*) Ils ſe diſtinguent par la diverſité des plumes. *Hennepin Nouv. decouverte* &c.

de la Nation attaquée. Si dans le fort du combat, un Médiateur preſente le *Calumet*, on fait auſſi-tôt ſuſpenſion d'armes: ſi les deux partis l'acceptent & fument dans le *Calumet*, la paix eſt faite & chacun ſe retire chez ſoi: mais il eſt permis de le refuſer, ſans violer pour cela le droit que les Sauvages lui attribuent, & qui eſt le même que chez nous le Droit des Gens. (*a*) Son plumage rouge ſignifie que l'on offre du ſecours, le blanc & le gris mêlés enſemble ſignifient une paix profonde, & un ſecours offert non ſeulement à ceux à qui l'on préſente le *Calumet*, mais encore à leurs alliés. Un *Calumet* rouge d'un côté & de l'autre blanc & gris marque en même tems la paix & la guerre: la paix pour le Peuple que le côté mêlé de blanc & de gris regarde: la guerre pour ceux vers qui le rouge eſt tourné.

Les grandes entrepriſes des Sauvages ſont toûjours précedées d'une danſe du *Calumet*. Cette danſe cimente les Alliances; elle prépare à la guerre, elle marque auſſi la joie publique, comme chez nous les feux que l'on allume après une victoire ſignalée & à la naiſſance des Princes, &c. Enfin elle eſt l'équivalent de nos Bals, car les Sauvages du *Canada* donnent ſouvent aux étrangers qu'ils diſtinguent le divertiſſement du *Calumet*, comme nous celui du Bal.

Nous allons décrire cette danſe du *Calumet*, que le *Baron de la Hontan* & les autres Voiageurs appellent la *danſe de guerre*. Cette Ceremonie ſe fait l'hyver dans une Cabane, & l'été en pleine campagne. Alors on environne de branches d'arbres la place du Bal; on y étend une grande natte de jonc peinte de diverſes couleurs, & ſur cette natte, qui ſert de tapis de pied, on poſe (*b*) le Dieu tutelaire de celui qui fait la danſe. On place le *Calumet* à la droite de ce Dieu, car la fête ſe célebre à ſon honneur, ou du moins c'eſt lui qui préſide, & l'on éleve autour du *Calumet* un trophée d'arcs, de fléches, de caſſe-têtes & de haches. Après cet arrangement, & peu de tems avant que la danſe commence, c'eſt-à-dire à meſure que l'Aſſemblée ſe forme, on va ſaluer la Divinité. L'hommage conſiſte à le fumer de tabac. Ceux qui ont les plus belles voix occupent les meilleures places: les autres ſe placent en rond ſous les branches. Les uns & les autres y ſont aſſis ſur leur derriere. Un des principaux de l'Aſſemblée prend reſpectueuſement le Calumet, & le ſoutenant avec les deux mains le fait danſer en cadence en danſant lui-même, obſervant toûjours de s'accorder aux voix des chanteurs. Tous les mouvemens du *Calumet* ſont biſarres, & peut-être ſignificatifs. Tantôt on le montre à l'Aſſemblée, quelquefois on le préſente au Soleil, ſouvent on le panche vers la terre, on lui étend les ailes, comme pour le faire voler, enfin on l'aproche de la bouche des Aſſiſtans, comme ſi l'on vouloit leur donner le *Calumet* à baiſer. C'eſt-là le premier Acte de cette rejouïſſance que l'on peut appeller religieuſe. On fait enſuite un combat au bruit d'un tambour ou d'une eſpece de timbale: le ſon de cet inſtrument guerrier eſt quelquefois mêlé à celui des voix. Alors le Sauvage qui tient le *Calumet* invite quelque jeune Champion à venir prendre des armes qui ſont cachées ſous la natte, & l'engage par un défi à ſe battre contre lui. Le jeune guerrier prenant ſon arc, ſes fléches & ſa hache attaque celui qui tient le *Calumet*. Le combat ſe fait en cadence, & la victoire ſe declare enfin pour le *Calumet*, qui d'abord avoit paru tourner le dos. Il étoit indubitable que le ſort décideroit en ſa faveur. Le troiſiéme Acte de la Ceremonie eſt tout entier pour le vainqueur du jeune guerrier. Il recite les faits

les

(*a*) La *Potterie*.
(*b*) Le *Manitou*.

ſes faits militaires à l'Aſſemblée : à chaque exploit (*a*) il donne un coup de maſſue ſur un poteau planté au centre du cercle, & quand il a fini ſon recit, le Préſident ou le Doien lui fait preſent d'une belle robbe de Caſtor, après quoi le *Calumet* paſſe dans les mains d'un autre Sauvage, de là à un troiſiéme & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que toute l'Aſſemblée ſe ſoit acquitée du même devoir. S'il s'agit d'une alliance en cette danſe du *Calumet*, le Préſident fait la concluſion de la ceremonie en donnant le *Calumet* aux Deputés de la Nation alliée.

Ces Sauvages declarent la guerre en renvoiant un priſonnier à la Nation avec laquelle ils veulent ſe brouiller. On lui donne une hache dont le manche eſt peint de rouge & de noir, avec ordre de la remettre à ſes compatriotes. On renvoie même quelquefois juſqu'à trois ou quatre priſonniers, après avoir exigé d'eux avant de partir qu'ils ne ſerviront point en cette guerre. Les déclarations de guerre commencent par un feſtin, auquel le (*b*) Chef de l'entrepriſe invite tous ſes amis. C'eſt un conſeil de table qui pourroit bien avoir du rapport à ceux des anciens Germains. Le P. *Hennepin* dit qu'ils font quelquefois dix ou douze feſtins avant leur départ. Quoiqu'il en ſoit le Chef y fait part de ſon deſſein, & des meſures qu'il va ſuivre pour l'executer. Les Chanſons & les Danſes du *Calumet* accompagnent l'ouverture qu'il a faite de ſon entrepriſe. Il y fixe le jour du départ & le lieu du rendévous. On choiſit ordinairement la nuit afin de mieux dérober ſa marche, mais lorſqu'elle doit être generale, les préparatifs s'en font avec beaucoup d'éclat. On fait des feſtins & des ſacrifices ; les femmes & les filles ont ordre de ſe proſtituer pour mieux mettre les guerriers dans les interêts de la patrie. Enfin on accorde des honneurs extraordinaires à ces heros & on leur paie d'avance par des preſens les chevelures qu'ils ſe promettent d'enlever aux ennemis.

Suivant le B. *de la Hontan*, les Sauvages du Canada, commencent à faire la guerre à vint ans & ceſſent de porter les armes à cinquante. Depuis vint ans juſqu'à cinquante on les appelle *guerriers*. Ces *guerriers* n'entreprennent rien ſans l'avis des Anciens, auxquels ils doivent propoſer tous leurs deſſeins. Les Anciens déliberent ſur ces deſſeins, après quoi l'Orateur ſort de la Cabane du Conſeil & fait ſavoir la reſolution qui a été priſe dans le Conſeil, de la maniere que nous l'avons dit à la page 99.

Les préparatifs de guerre durent l'eſpace de deux à trois mois. Le Chef de guerre (*c*) chante toutes les nuits des Chanſons de guerre, jeune de deux en deux jours, fait ſa chaudiere à part, prépare avant ſon départ un feſtin ſolemnel auquel tous les guerriers du canton ſont invités ; attache des chaudieres & des colliers de porcelaine aux perches de ſa cabane, donne des preſens & en reçoit. Avant que d'aller en campagne, il harangue les Anciens, en leur déclarant à peu près le tems qu'il deſtine à ſa courſe. Enſuite il ſe met en marche & chante ſa *chanſon de mort*. Cette chanſon eſt remplie de termes qui expri-

(*a*) La *Hontan* dans ſes Voiages.

(*b*) Si le grand Chef de guerre marche, il fait ſavoir dans tout le Village par ſon Crieur le jour qu'il donnera le feſtin de guerre. Alors ceux qui ont envie d'être du parti font porter leurs Plats à la Cabane du grand Chef. Aprés que l'Aſſemblée eſt formée, le grand Chef ſort dans la Place publique la Maſſue à la main & ſuivi de ſes Guerriers qui s'aſſeient autour de lui. Auſſitôt ſix Sauvages portant chacun l'inſtrument de guerre qui a du rapport à la tymbale, viennent s'accroupir au pied du poteau planté au centre du Cercle. En même tems le grand Chef regarde fixement le Soleil, & toute la troupe des Guerriers l'imite : en cet état il harangue le Grand Eſprit, ou plûtôt il lui fait une priere. Enſuite on offre le Sacrifice. La *Hontan* dans ſes *Voiages*.

(*c*) Chaque Guerrier a ſa *Chanſon de guerre*, qu'il peut chanter, pourvû qu'il ait une campagne. La *Hontan*.

priment tout ce que la fureur peut dicter. Ce qu'il y dit de moins fort, c'eſt qu'il abandonne ſon corps au ſort de la guerre. Il chante, dit-on, juſqu'à l'execution de l'entrepriſe & jeune tous les jours juſqu'au ſoir. Son viſage eſt alors *matаché* de noir, ſes ſoldats ſe *matachent* à peu prés de même, (*a*) afin, diſent-ils, que leurs ennemis ne les voient point palir de fraieur. Il mange ſeul. Quelques Peuples du *Canada* font le lendemain de leur départ une fête ſolemnelle pour obtenir du Grand Eſprit un heureux retour. Voici le précis de la Deſcription qu'en donne un Voiageur témoin oculaire de la Fête, & qui d'ailleurs a pû connoître à fond les Ceremonies & les Coutumes de ces Peuples. „ (*b*) Il ſe fit, dit-„ il, un feſtin ſolemnel le lendemain du départ (des Miamis) pour obtenir de „ l'Eſprit un heureux retour. Ils dreſſerent un Autel, ſur lequel ils expoſerent „ leurs *Dieux*. C'étoient des peaux d'Ours agencées en maniere d'Idoles, dont ils „ avoient barbouillé les têtes d'une terre verte. A meſure que *les devots* paſ-„ ſoient *en revue devant ces Divinités*, ils faiſoient les genuflexions requiſes.... „ Les Jongleurs, *& tous ceux de cet ordre*, tenoient à la main leurs ſacs de Me-„ decine & de Jonglerie: ils jettoient, diſoient ils, le ſort ſur ceux qu'ils vou-„ loient faire mourir, *& l'on en voioit alors qui feignoient de tomber morts.* Les „ Jongleurs leur mettoient quelque drogue ſur les levres: ils paroiſſoient reſſuſciter „ ces morts en les ſecouant rudement. On faiſoit pluſieurs figures groteſques, & „ ridicules, on danſoit au ſon des Gourdes & des Tambours, *on ſe diviſoit en deux „ troupes, dont l'une attaquoit, l'autre defendoit*, & ces combatans avoient pour armes „ des peaux de loutres & de couleuvres. Ces peaux, diſoient ils, donnoient la mort „ à ceux ſur qui on jettoit le ſort: *mais par un éfet tout contraire elles rendoient la „ vie aux amis. Le Maître de Ceremonie, marchant gravement entre deux Vieillars „ & deux femmes, alla lui même ſignifier l'heure de la Ceremonie à tout le Village; im-„ poſant en même tems les mains ſur tous ceux qu'il rencontroit, comme pour leur don-„ ner ſa benediction, & ceux qui la recevoient ſe jettoient par terre, embraſſoient les „ jambes de ce Maître de Ceremonie, croiant ſans doute qu'après cela ils en „ auroient bien meilleure part à la faveur du Grand Eſprit. On ne vit enſuite „ que danſes pieuſes & ſaintes, on n'entendit que chiens déplorant à leur maniere la „ rigueur du ſort, qui les faiſoit ſervir de victimes, pour apaiſer la colere du Grand „ Eſprit & pour attirer ſa benediction ſur le Peuple. Enfin l'on ſacrifia les pauvres bê-„ tes.* Après *cela les Jongleurs travaillerent à reſſuſciter, c'eſt-à-dire à tirer d'exſtaſe,* „ des perſonnes mortes *en apparence*, & ces perſonnes *rendues à elles mêmes* dan-„ ſoient à part, tandis que d'autres faiſoient à leur tour les mortes. Hommes, fem-„ mes, filles, garçons mouroient pêle-mêle, & reſſuſcitoient de même. " *Les Jongleurs mouroient & reſſuſcitoient comme les autres. Les exſtaſes furent ſui-vies des miracles. Quelques-uns avalerent des bâtons d'un pied & demi de longueur, & quelques autres des plumes de Cigne & d'Aigle. Ils moururent. Un Jongleur les reſſuſcita. Ils allerent danſer pour remercier les Dieux.* Ces Ceremonies durerent cinq jours ſans relache. La nuit on ſe mettoit à couvert, le jour on retournoit en Proceſſion à la Place publique du Village. La Devotion finit par des largeſſes que le Peuple fit aux Jongleurs.

Les guerriers enmenent avec eux des femmes & des concubines. Quand ils ſont prés des terres de l'ennemi, ils envoient à la découverte & détachent quelques-uns d'entr'eux afin que le corps de bataille ne ſoit point ſurpris. Lorſ-

qu'ils

(*a*) *Hennepin* Voiage en un Païs &c.

(*b*) La *Potterie Hiſtoire de l'Amerique Sept.* La deſcription que l'on donne n'eſt que dreſſée ſur ſon recit, & c'eſt à cauſe de cela, qu'elle eſt en partie en lettre Italique.

qu'ils ont fini leurs entrepriſes, qui ſont pour l'ordinaire des coups fourrés & des embuſcades, ils enlevent la chevelure des morts & font ce qu'ils appellent le *cri lugubre*. Même ils avertiſſent l'ennemi, mais en ſe ſauvant à toute jambe, qu'il vienne donner la ſepulture à ſes morts; car ces Peuples, tout dépouillés qu'ils nous paroiſſent de l'humanité, croient qu'il eſt du devoir des hommes d'accorder ſans délai aux morts les honneurs de la ſepulture. Voilà ce que les Ilinois & les autres Sauvages du Canada pratiquent à l'égard des Iroquois, ſuivant la *Hontan*. Tous ces Sauvages ſe partagent dans leurs familles les priſonniers qu'ils ont fait; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces priſonniers, qu'ils expoſent en public avec une baguette à la main de ſept à huit pieds de long, ornée de bouquets de plumes blanches, chantent ſans diſcontinuer pendant qu'on décide de leur ſort, & malgré les inſultes qu'ils doivent attendre de leurs ennemis: ſurquoi l'on peut voir la deſcription qu'en donne le P. *Hennepin*, & ce que nous allons dire à leur ſujet dans l'article qui ſuit celui-ci.

(*a*) En revenant de l'expedition on fait aſſidument ſa Cour aux principaux Chefs. Les jeunes guerriers danſent le *Calumet* dés que la nuit vient & qu'il faut camper. Le Capitaine, à qui ils rendent cet hommage, leur envoie un guerrier de ſa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans ſon *Calumet* de guerre. Nous diſons que c'eſt un hommage: il ſe peut auſſi que ce ſoit un Acte de ſuppliant. La fin de cette Ceremonie „ ſe faiſoit tous les jours, à ce que dit le P. *Hennepin*, ... par ceux qui avoient eu des parens tués à la guerre. Ils prenoient „ pluſieurs fléches, leſquelles ils préſentoient croiſées par la pointe à leurs Chefs „ en pleurant amerement. "

Le Chef tient pendant la guerre une eſpece de table ouverte, où les principaux Sauvages ſe rendent. On danſe chez lui après le repas, & tandis qu'une partie de l'aſſemblée danſe, on entend les pleurs & les gemiſſemens de ceux qui ont perdu leurs parens, ou leurs amis à la guerre. Cette ceremonie, qui paroît d'abord une rejouïſſance, ne devient plus qu'un mélange biſarre d'affliction, de joie & de cruauté. Ces Peuples allient aſſés bien des paſſions que l'on ne croit guéres capables de s'accorder.

MANIERE *dont ces* PEUPLES *traitent leurs* PRISONNIERS *de* GUERRE.

Dés qu'un Priſonnier eſt lié, (*b*) il chante ſa *Chanſon de mort*, parce qu'il ſait bien que ſa vie ne tient preſqu'à rien. La campagne étant finie, ou pour mieux dire la courſe, les Sauvages retournent à leur village. En aprochant ils font autant de cris de mort qu'ils ont perdu d'hommes & lorſqu'ils ſont prêts d'arriver chez eux, ils recommencent le *chant lugubre* autant de fois qu'ils ont tué d'ennemis. Cependant les jeunes gens de douſe à quinſe ans ſe rangent en haie armés de bâtons pour fraper les priſonniers, & les coups redoublent, dés que les Guerriers ont fait leur entrée & que l'on voit paroître les chevelures des ennemis portées comme des drapeaux, ou plûtôt comme des trophées des exploits de ces Guerriers. Le len-

(*a*) *Hennepin Nouvelle Decouv.*

(*b*) Voici le ſtyle de cette Chanſon: „ je ſuis brave & intrepide; je ne crains aucune ſorte de mort, car „ je ſuis un Guerrier qui mépriſe les ſupplices les plus affreux. Ceux qui les craignent ſont des laches & des „ poltrons. Ils ſont pires que les femmes. La vie n'eſt rien pour ceux qui ſont courageux. Que le deſeſpoir & „ la rage abiment mes ennemis! que je les devore! que je boive leur ſang! &c. " Nous tenons cette chanſon d'une perſonne née à la Nouvelle *York*.

demain le Conſeil s'aſſemble pour diſtribuer ces malheureux. On les diſtribue preſque toûjours aux femmes qui ont perdu leurs maris & aux filles qui ont perdu leurs Peres.

(*a*) Après que la diſtribution eſt faite, ceux qui ſont devenus les Maîtres de ces priſonniers ont droit de vie & de mort ſur leurs perſonnes. On a ſoin de les bien nourrir, & même on leur donne les (*b*) meilleurs morceaux de ce qu'on mange, afin qu'ils aient la force de ſoufrir la mort avec conſtance.

Nous avons dit que la mort des ces priſonniers eſt une eſpece de Sacrifice. Cela ſe juſtifie par l'arrêt de condamnation. Si (*c*) celle à qui un priſonnier vient d'écheoir veut qu'il meure, elle lui dit que ſon pere, ſon frere ou ſon mari n'a point d'eſclave pour le ſervir dans le *Païs des morts*, qu'il faut donc qu'il parte inceſſamment pour l'aller ſervir. Un témoin oculaire qui nous a fourni la *Chanſon de mort*, ajoute que ſouvent elles diſent à l'eſclave condamné à mort. Il *faut que ta mort apaiſe l'ame de celui que tu as tué*. Les Iroquois ornent de ce qu'ils ont de plus précieux le priſonnier deſtiné au feu. Après l'avoir engraiſſé longtems, ainſi que nous l'avons déja dit, ils le conduiſent au poteau du ſupplice, garni de Colliers de porcelaine depuis les pieds juſqu'à la tête.

Après la condamnation l'on attache l'eſclave au poteau, & on lui brule tout le corps avec des inſtrumens de fer, pendant qu'il chante la chanſon de mort. La conſtance du miſerable que l'on brule de la ſorte eſt admirable. On ne lui voit point verſer de larmes; s'il en verſoit, on lui reprocheroit ſa foibleſſe: il conſerve au millieu des tourmens une tranquilité étonnante, ſe moque même de ſes bourreaux, & leur reproche qu'ils ne s'entendent pas à bruler les gens. (*d*) Après bien des tourmens reïterés on lui enleve la chevelure avec la peau, qu'on laiſſe pendre ſur les épaules du patient: on lui applique ſur la tête une écuelle pleine de ſable brulant pour lui étancher le ſang. Enſuite on le délie du poteau; ce qu'ils appellent donner la vie au priſonnier, & on le conduit à coups de pierres du côté du Soleil couchant, car les Sauvages placent le ſéjour des ames à l'Occident, ainſi que nous l'avons déja dit. Alors on le déchiquette tout en vie encore, & quand enfin il eſt expiré, tout le monde court la nuit & frape à droite & à gauche à coups de bâtons: c'eſt ainſi, diſent ils, qu'ils chaſſent l'ame de ce priſonnier, qui pourroit bien s'être cachée pour tirer vengeance des maux & des indignités qu'on a fait ſoufrir à ſon corps. Quelques jours après l'execution des priſonniers, on fait une fête ſolemnelle pendant laquelle on ſe regale. Les danſes & les chanſons n'y ſont pas oubliées, mais le grand objet de la fête, c'eſt la diſtribution des chevelures enlevées aux captifs & à ceux qu'ils ont tué dans le combat. Les guerriers attachent à cette chevelure un collier de porcelaine qui repreſente le corps de celui qui a été tué.

Il arrive aſſés ſouvent que celle à qui l'on donne un priſonnier pour eſclave ſe laiſſe toucher à la pitié, lui accorde la vie, lui ote les liens de captivité, ſe l'attache par ceux de l'amour. Quel que puiſſe être le motif qui fait accorder la vie à l'eſclave, il faut le rehabiliter ſolemnellement dans l'état de liberté dont il étoit déchu par les malheurs de la guerre. On l'*adopte* & pour cet effet on le conduit au bord de l'eau pour l'y laver. Les femmes & les filles pleurent en-

(*a*) La *Potterie* ubi ſuprà.
(*b*) La *Potterie*, *Hennepin* dans ſa *Nouvelle Decouverte*.
(*c*) La *Hontan*.
(*d*) Le Baron de la *Hontan* dit que les priſonniers ſont traités beaucoup plus cruellement, lorſqu'il y a des preuves qu'ils ont tué des femmes & des enfans. S'ils peuvent verifier qu'ils n'ont tué que des hommes, on ſe contente de les tuer à coup de fléches ou de fuſil.

encore la mort de celui dont il prend la place ; mais les hommes chantent des chanſons de guerre & couvrent le corps de l'adopté d'une robbe neuve de Caſtor : après quoi il devient parent de la famille à laquelle il étoit échu en partage dans le combat. Cette Ceremonie s'appelle auſſi *enfantement*. (*a*) On en celebre la ſolemnité par un feſtin où le priſonnier eſt adopté pour fils, frere, oncle, couſin, ou neveu, ſelon ſon age, ou ſa qualité.

Au reſte il eſt à remarquer que les anciens Scythes enlevoient auſſi la peau de la tête & la chevelure à leurs ennemis. C'eſt ainſi que le dit *Cœlius Rhodiginus*, ſans neanmoins citer ſon garant.

Nous finirons cet article par une coutume, qui doit contribuer infiniment à animer le courage de ces Peuples. C'eſt qu'ils ne font point d'échange de leurs priſonniers. „ Dés qu'ils ſont liés, dit la *Hontan*, ils ſont conſiderés com-
„ me morts de leurs parens, auſſi-bien que de toute leur propre Nation, à
„ moins qu'ils n'aient été ſi fort bleſſés, ... qu'il leur ait été impoſ-
„ ſible de ſe tuer eux mêmes : en ce cas là on les reçoit, *pourvû qu'ils aient pû*
„ *ſe ſauver des mains de leurs ennemis* : au lieu que quand les premiers revien-
„ droient, ils ſeroient méconnus, même de leurs proches, & perſonne ne vou-
„ droit abſolument les recevoir. "

CEREMONIES SUPERSTITIEUSES *de ces* PEUPLES, *avant que d'aller à la* CHASSE.

C'eſt le P. *Hennepin* (*b*) qui parle de cette Ceremonie pratiquée par les Iroquois & par les Peuples du Miſſiſſipy. Quelques jours avant que d'aller à la chaſſe des Taureaux Sauvages, les Anciens de ces Peuples envoient cinq ou ſix de leurs Chaſſeurs dans les endroits où ſe fait la Chaſſe aux Taureaux. Ces Chaſſeurs y danſent le *Calumet* avec autant de ceremonie que s'ils ſe trouvoient parmi des Nations alliées, & quand ils ſont de retour, on expoſe trois jours à la vue de tout le monde des chaudieres ornées de plumes. Pendant ces trois jours une femme diſtinguée marche en Proceſſion avec la Chaudiere ſur ſon dos à la tête d'un grand nombre de Chaſſeurs. Cette troupe ſuit un vieillard, qui porte avec beaucoup de gravité en guiſe d'enſeigne ou d'étendard un morceau de toile, ou quelque choſe de pareil. „ Ce Vieillard, à ce que dit le P. *Henne-*
„ *pin*, en donnant la deſcription d'une Proceſſion dont il fut témoin oculaire,
„ fit faire trois ou quatre fois halte aux Chaſſeurs ou Guerriers pour pleurer
„ amérement la mort des Taureaux qu'ils eſperoient de tuer. A la derniere
„ pauſe les Anciens de la troupe envoierent deux des plus habiles Chaſſeurs à
„ la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur
„ retour, avant que de commencer la Chaſſe de ces Animaux. Enſuite ils al-
„ lumerent de la fiente de Taureau ſéchée au Soleil, & amorcerent leurs *Ca-*
„ *lumets* de ce feu nouveau, pour faire fumer les Chaſſeurs qu'ils avoient envoié
„ à la découverte. Après la Ceremonie cent hommes allerent par derriere les
„ montagnes, & cent autres marcherent d'un autre côté pour enfermer les Tau-
„ reaux &c. "

La

(*a*) *Hennepin* Voiage en un Païs plus grand que l'Europe.
(*b*) *Voiage en un Païs plus grand que l'Europe* dans le Tome V. du *Recueil de Voiages au Nord.*

La premiere Chaſſe d'un jeune Sauvage eſt précedée d'un jeûne religieux auquel il ſe prépare avec cette attention qui manque rarement à ceux *qui, au ſortir de l'enfance, font leur Noviciat* en quelque devotion que ce ſoit. Le jeûne dure trois jours. Le Novice doit ſe *matacher* le viſage avec du noir. C'eſt un hommage qu'il croit être dû au Grand Eſprit. Il choiſit dans chaque eſpece de bêtes fauves un morceau qu'il lui conſacre, & qui eſt ſi ſaint, qu'aucun autre Sauvage que le Chaſſeur n'oſe y toucher, pas même pour apaiſer ſa faim.

Leurs VOEUX.

Les Relations ne nous parlent pas de cette Devotion. Voici le ſeul exemple que nous puiſſions en donner. (*a*) Lorſqu'ils ſe trouvent dans la diſette, ils promettent au Grand Eſprit, qu'une portion de la premiere bête qu'ils tueront ſera donnée pour l'amour de lui à quelqu'un des plus conſiderables de la Nation, & qu'on ne mangera pas de l'animal avant que cette diſtribution ſoit faite. „ Il arrive, dit l'Auteur cité, qu'ils gardent quelquefois la bête pendant „ deux mois, " attendant toûjours qu'il ſe trouve une perſonne de marque pour lui donner le *morceau voué* : ſi en attendant la bête ſe gâte, ils la brulent pour en faire un ſacrifice. Ceux qui ne font aucun vœu pour fléchir la clemence du Grand Eſprit, ſe recommandent au moins à leur *Manitou.* Ils lui preſentent trois fois la pipe allumée, font des lamentations, lui demandent grace, le prient de les exaucer, & lui recommandent leurs perſonnes & leurs familles. Cette devotion eſt mêlée de chants lugubres.

ARMOIRIES & HIEROGLYPHES *des* SAUVAGES.

Nous ne croions pas que le lecteur ſoit fort prévenu en faveur de l'habileté des Sauvages ſur le fait du blaſon: mais comme il plait au Baron de la *Hontan* d'appeller Armoiries certaines figures groſſiéres, que ces Peuples peignent ſur les arbres comme des monumens de leurs victoires, & qu'ils reverent peut-être comme des Divinités; nous leur donnerons auſſi le nom d'Armoiries. Voici ce que c'eſt. Lorſqu'un parti de Sauvages a fait quelque coup ſur les ennemis, les vainqueurs, en s'en retournant en leurs Païs, ont accoutumé de peler des arbres juſqu'à cinq ou ſix pieds de hauteur à tous les endroits où ils s'arrêtent & de peindre ſur ces arbres dépouillés de leur écorce quelques images groſſiéres, qui ſont ou des Figures hieroglyphiques & ſymboliques du caractere qu'ils s'attribuent, ou des Images de leur Génie tutelaire. Ces Images ſont faites avec du charbon pilé & broié dans de la graiſſe ou dans de l'huile.

Ces Peuples ſe ſervent auſſi d'Hieroglyphes pour exprimer leurs penſées. Le B. de la *Hontan* nous en fournit quelques exemples: tel que celui-ci. Les Armes de France avec une hache au-deſſus & pluſieurs diſaines ſignifient, que les François ont *levé la hache*, c'eſt-à-dire declaré la guerre, & combatu contr'eux avec autant de guerriers qu'il y a de diſaines dans la figure.

(*a*) La *Potterie* ubi ſuprà.

ANNÉE *de ces* PEUPLES.

(*a*) L'Année des Hurons & de pluſieurs autres Peuples du Canada & du Miſſiſſipy eſt compoſée de douſe Mois Lunaires ſynodiques, avec cette difference qu'au bout de trente Lunes ils en laiſſent paſſer une de ſurnumeraire, qu'ils appellent la *Lune perdue*. Tous ces Mois Lunaires ont des noms qui leur conviennent. Ils appellent le Mois de Mars la *Lune aux vers*, à cauſe que ces Inſectes commencent alors d'éclorre, le Mois d'Avril la *Lune aux Plantes*, le Mois de May la *Lune aux hirondeles*, & ainſi des autres. Les Peuples Flamans ont le même uſage dans leur Langue. Ils appellent le Mois de *Fevrier* le (*b*) *Mois dans lequel on émonde les arbres*, (*c*) le Mois d'Avril, le Mois *où les prés ſont en état d'être fauchés* &c. Il faut expliquer ce que nous avons dit de la *Lune perdue* des Sauvages. (*d*) Suppoſé que Mars ſoit le trentiéme Mois Lunaire de ces Peuples, & qu'ainſi il acheve la revolution de trente mois, il y aura entre Mars & Avril une *Lune perdue*, après quoi on comptera la Lune d'Avril pour la premiere de la Revolution ſynodique de trente Mois. C'eſt-là la ſeule explication dont il ſemble que le recit du Baron ſoit ſuſceptible. Au lieu de ſemaines, dont ces Peuples n'ont pas l'uſage, ils comptent depuis le premier juſqu'au vint ſixiéme de leurs Mois Lunaires; ce qui contient juſtement l'eſpace de tems qui court depuis l'inſtant auquel la Lune commence à faire voir le fil du Croiſſant ſur le ſoir, (c'eſt ainſi que s'exprime le Baron) juſqu'à ce qu'elle devienne preſque imperceptible au matin. C'eſt-ce qu'ils appellent le *Mois d'illumination* „ par exemple, dit le Ba-
„ ron, un Sauvage dira, je partis le premier du *Mois des éturgeons* (qui eſt le
„ Mois d'Août) & je revins le 29. du *Mois au bled d'Inde*, qui eſt celui de Sep-
„ tembre. Enſuite le jour ſuivant, qui étoit le dernier, je me repoſai. Cepen-
„ dant comme il reſte encore trois jours & demi de *Lune morte*, (comme ils
„ parlent) pendant leſquels il eſt impoſſible de la voir, ils leur ont donné le nom
„ de jours nuds. " On conçoit aſſés les embaras & les obſcurités de cette ſupputation. Ils reglent leur jour artificiel & la nuit par quart, demi-quart, moitié, trois quarts, Soleil Levant & Couchant, Aurore & Vêpre : mais dira t'on, cette ſupputation ne peut-être exacte, lorſque le Soleil ou la Lune ne paroiſſent pas ſur leur Horiſon. Le Baron repond, qu'une longue experience & une attention extréme, qui n'eſt guéres le partage des gens diſtraits comme nous, leur aprend à connoître exactement l'heure du jour & de la nuit, bien que le tems ſoit couvert.

(*a*) *La Hontan.*
(*b*) *Snoeimaand.*
(*c*) *Grasmaand.*
(*d*) *La Hontan* ubi ſuprà.

Leurs MEMORIAUX *lorſqu'ils traitent de quelque* AFFAIRE.

Les Hieroglyphes ſervent à ces Peuples pour exprimer leurs penſées, ainſi que nous l'avons déja dit. Mais quand ils traitent de quelque affaire capitale, ils ſe ſervent de Colliers, (*a*) qui ſont des grains de porcelaine, ou des morceaux de coquille coupés en long, noirs & blancs, enfilés & arrangés d'une telle maniere, qu'ils font diverſes figures aſſés agreables. Ces Colliers ont deux pieds de long ſur trois à quatre pouces de large. Ils leur ſervent en quelque façon d'écriture, lors qu'il s'agit de quelque negociation ou de terminer un procés &c. Les Guerriers en font des bracelets & des ceintures qu'ils mettent ſur des chemiſes blanches. Le Lecteur comprendra mieux l'uſage de ces Colliers, en liſant dans les Relations des Voiageurs les negociations des François ou des Anglois avec les Sauvages. Il ſuffit de lui dire, que chaque Collier renferme un point à traiter, ou quelque circonſtance notable : par exemple s'il s'agit de negocier avec une Nation auparavant ennemie, ou ſi l'on veut communiquer des affaires à un allié, on lui enverra autant de Colliers que l'on a de choſes à ménager. L'un ſignifiera un avis, l'autre ſera un compliment de condoléance, une reconciliation, témoignera que l'on entre dans un deſſein, que l'on prend part à quelque entrepriſe &c.

RELIGION *des* PEUPLES *de* CIBOLA, *de la* NOUVELLE ALBION, *du* NOUVEAU MEXIQUE, *de* CALIFORNIE, &c.

Si l'on doit ajouter foi à la Relation du Moine *Marc de Niſa*, qu'*Antoine de Mendoſa*, Viceroi de Mexique envoia avec quelques autres Eſpagnols à la découverte des Côtes Septentrionales de l'Amerique ſituées ſur la Mer du Sud, *Zuny* ou *Cibola* eſt un Etat aſſés bien reglé pour ne devoir pas être regardé comme la demeure d'un Peuple Sauvage. Les gens y habitent en des Villes où l'on voit des maiſons de pierre : ils ſont ſous une forme de Gouvernement qui laiſſe entrevoir qu'ils n'ignorent pas abſolument ce qui ſert à entretenir la police ; mais cela n'empéche pas que ce peu de Religion qu'on a reconnu en eux ne ſoit extrémement biſarre, s'il eſt vrai, comme le rapporte *François Vaſqués*, que ce Peuple de *Cibola* n'adore que l'eau, „ à cauſe, lui diſoient ils, qu'elle fait croître „ les grains & les autres alimens; ce qui montre qu'elle eſt l'unique ſoutien „ de nôtre vie. “

François Drake, fameux Navigateur Anglois du ſeiſiéme Siécle, découvrit la *Nouvelle Albion* ſur la Mer du Sud à 38. ou 40. Degrés de Latitude Septentrionale. Il crut reconnoître des marques de Religion chez les habitans de cette Côte. Il vit des femmes qui ſe déchiroient les joues, qui pleuroient, qui ſe maltraitoient en pluſieurs façons; & tout cela lui parut quelque choſe de religieux. Il eut l'honneur de ſaluer le Roi ou le Cacique du Païs, & toute ſa Cour. Leur parure & leurs ornemens, qui conſiſtoient en plumes, peaux de lapins & couches de couleurs placées biſarrement ſur le corps du Roi & de ſes Courtiſans, ne fu-

(*a*) *La Poterie* ubi ſuprà. Voiés la figure de ces Colliers à la page 79.

furent pas capables de tenter *Drake*, en faveur de qui le Roi de la *Nouvelle Albion* voulut abdiquer la Couronne. Sa Majeſté la poſa luí même ſur la tête de l'Anglois, lui mit autour du col la Chaine Roiale & accompagna d'une chanſon toute cette Ceremonie: mais il eut beau faire. L'Anglois refuſa la Dignité Roiale avec autant de generoſité que le Souverain de la *Nouvelle Albion* la lui offroit. On pourroit nous demander quelles marques de Religion on a pû trouver en tout cela: mais il faut le demander à *Drake* lui même. Il nous dit, que ces Sauvages ſe mêlant parmi ſes gens pleurerent, gemirent, ſe déchirerent le viſage, en leur faiſant des offrandes, & que ſes Anglois tacherent de leur faire comprendre qu'il falloit adreſſer ſa devotion au vrai Dieu. Du reſte il ne nous aprend pas en quoi pouvoit conſiſter le Culte de ces Sauvages. Il eſt difficile de dire quelque choſe de ſolide ſur des conſequences tirées de quelques ſignes ordinairement trompeurs.

Tout ce qu'on peut dire de la Religion des Peuples du *Nouveau Mexique*, c'eſt qu'ils adorent des Idoles. Veut on quelque choſe de plus? Les devots Idolatres ont chez eux des Oratoires pour ſervir le Diable: dans ces Oratoires ils lui offrent de la viande pour ſon entretien. Ils lui dédient des Chapelles en des lieux élevés: (*a*) le Diable va s'y divertir & s'y délaſſe ordinairement, lorſqu'il ſe trouve obligé de voiager d'une Ville à l'autre. On remarquera que les Voiageurs s'épargnent un grand détail, en faiſant intervenir le Diable en toutes les idées que les Peuples Idolatres ſe font de l'Etre ſupréme. C'eſt en matiére de Religion le ſyſteme des *Qualités Occultes*. Les Sauvages de la Province de *Los Quires* paroiſſent adorer le Soleil, la Lune & les Etoiles. La conjecture eſt fondée ſur ce qu'on a vû chez eux des tentes & des pavillons où ces corps celeſtes étoient peints. En general on nous dit que tous ces Peuples entretiennent une correſpondance fort étroite avec le Demon.

Fernand Alarchon croiant avoir remarqué que les Californiens adoroient le Soleil, uſa, pour les gagner, d'un moien qui n'a rien d'Apoſtolique: mais après tout il s'agiſſoit de procurer de nouveaux ſujets à ſon Roi & des fidelles à la Religion. Il leur declara que le Soleil l'avoit envoié pour les exhorter à la paix & à l'union. Quelques Indiens douterent de la verité de la Miſſion: „ pourquoi, „ lui repondirent ils, a-t'il tardé ſi long-tems à vous envoier? *J'étois trop jeune auparavant*, leur dit il. La réponſe étoit bonne à donner à un Sauvage. La concluſion de la conference fut que les Naturels le reconnurent pour fils du Soleil. Le prétendu fils du Soleil voulant faire des Elus éleva une Croix de bois, & commanda à ſes Eſpagnols de l'adorer pour ſervir d'exemple aux Infidelles. Il préſcrivit à ceux-ci le tems & la forme de l'Adoration. Aiant remarqué ſans doute qu'ils adoroient au matin le Soleil levant, il leur dit qu'il falloit adorer la Croix à la même heure. Le Pere *Picolo*, dans ſon (*b*) *Memoire touchant la Californie*, rapporte qu'il ne put remarquer parmi les Californiens *aucune forme de Gouvernement, ni preſque de Religion & de Culte reglé*. „ Ils adorent la Lune, ils ſe cou- „ pent les cheveux. Je ne ſai ajoute-t'il, ſi c'eſt dans le décours, à l'honneur de „ leurs Divinités. Ils les donnent à leurs Prêtres qui s'en ſervent à diverſes ſor- „ tes de ſuperſtitions.

(*a*) Voiés *Purchas*.
(*b*) Tome 3. du *Recueil de Voiages au Nord*.

CEREMONIES NUPTIALES & *autres* COUTUMES *des* INDIENS *du* NOUVEAU MEXIQUE.

(*a*) La polygamie eſt en uſage chez ces Peuples. On dit que les Indiens de *Cibola* n'épouſent qu'une ſeule femme. Ceux de *Californie* ne permettent pas que leurs filles fréquentent les hommes. Ils puniſſent de mort l'adultere. Le veuvage des femmes dure ſix mois, après quoi il leur eſt permis de ſe remarier.

Les Californiens & leurs voiſins ont chez eux des garçons qui ſont obligés de porter l'habit de femme. Ils leur ſervent à des uſages infames. Le Mariage leur eſt defendu, & l'infamie du crime eſt pouſſée ſi loin, que celui qu'on proſtitue venant à mourir, ſon frere eſt obligé de ſucceder à ſes débauches. L'impudicité que nous indiquons ici avec autant de ménagement que le ſujet peut le permettre, tourne en devoir chez ces miſerables Peuples, & pour recompenſe ces débauchés vivent des charités du Public. Ils vont de porte en porte demander leur pain. Les autres Indiens de l'Amerique Septentrionale tombent dans les mêmes excés, & cachent ſous le nom d'*Hermaphrodites* la honte de ceux dont ils abuſent.

Les Indiens de *Cinaloa* adoptent dans leur famille, ſelon l'uſage reçu parmi les *Nadoueſſans* & autres Peuples de l'Amerique Septentrionale. On fourre dans le goſier de celui qui doit être adopté une baguette, qui lui fait rejetter avec violence tout ce qu'il a dans le corps. C'eſt là ſa regeneration.

(*b*) Lorſqu'un d'entr'eux tombe malade & paroît en danger de mort, on creuſe au plûtôt une foſſe. Dés qu'il eſt expiré, on le brule avec ſa maiſon & ſes éfets: on enterre ces cendres & l'on repand ſur la foſſe une poudre, dont ceux qui honorent la memoire du défunt compoſent un breuvage fort. Ils en boivent juſqu'à l'yvreſſe. Les Californiens ont auſſi la coutume de bruler leurs morts, & avec eux tout ce qui leur a appartenu. Quand pour toute preuve on n'auroit devant les yeux que cet uſage biſarre il n'en faudroit pas davantage pour ſe convaincre, que ces Peuples ſont perſuadés de l'immortalité de leur ame.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* VIRGINIE.

Nous commençons cette deſcription par un trait d'Hiſtoire, qui ſert à défendre la grandeur d'ame des Peuples que nous appellons *Sauvages* (*c*) *Oppechancanough*, Empereur des Virginiens, aiant eu le malheur de tomber entre les mains des Anglois, le Chevalier *Berckley*, Gouverneur de la Colonie Angloiſe, voulut un jour le faire voir en Public. Le Prince Virginien, à qui la vieilleſſe avoit tellement appeſanti les yeux qu'il ne pouvoit les ouvrir ſans le ſecours d'un de ſes ſujets, entendant beaucoup de gens autour de lui, ſe fit ouvrir les yeux à l'inſtant. La vue de cette multitude le mit en colere. Il demanda fierement qu'on fit venir le Gouverneur, lui fit des reproches de la maniere dont on le traitoit, & lui

(*a*) Tiré de *Purchas*.
(*q*) Tiré de *Purchas*.
(*c*) *Hiſtoire de la Virginie*. Edit. de 1706.

lui dit avec dédain, „ ſi le ſort vous avoit fait tomber entre mes mains, je „ n'aurois jamais eu la lacheté de vous expoſer à la riſée de mon Peuple. " Nous rapportons cette circonſtance, parce qu'elle ſert à juſtifier les Indiens de l'Amerique ſur pluſieurs idées groſſiéres & puériles, que certains Voiageurs leur attribuent, non ſeulement par rapport à la Religion, mais même par rapport aux notions les plus communes de la bienſeance.

(*a*) Voici ce qu'un Auteur né Virginien a écrit touchant la Religion des Peuples de la Virginie. „ Ces Indiens, dit-il, regardent comme un ſacrilege „ de reveler les principes de leur Religion " d'où il faut conclurre, que ſi leurs voiſins ſont dans le même ſentiment, l'impoſſibilité que nous trouvons à concilier les Relations qui nous viennent de ces Païs-là n'a rien d'étonnant. Il ne l'eſt pas non plus qu'un voiageur détruiſe le recit de celui qui l'a précedé. Il ne faut qu'une attention médiocre pour remarquer qu'ils attribuent ſouvent à un même Peuple des idées directement oppoſées & toûjours confuſes, parce qu'ils n'ont pu aprendre que ſuperficiellement les choſes, & qu'ils les ont ſaiſies avec précipitation & ſans examen : cependant ſi l'on veut les écouter, ils ſoutiendront hardiment qu'ils parlent toûjours comme inſtruits. „ Un jour, con-
„ tinue l'Auteur que nous citons, nous tombames ſur le *Quioccoſan*, ou Temple
„ des Indiens à une heure que tout le monde étoit à un rendévons, pour conſulter
„ ſur les bornes des terres que les Anglois leur avoient données. Ravis de trouver
„ une ſi bonne occaſion, nous reſolumes d'en profiter.... Après avoir ôté de la
„ porte de ce Temple douze ou quinze troncs de bois, dont elle étoit barricadée,
„ nous y entrames, & nous n'aperçumes d'abord que les murailles toutes nues & un
„ foier au millieu. Cette Maiſon.... avoit autour de dix-huit pieds de large &
„ trente de long, avec un trou au toit pour donner paſſage à la fumée. La porte
„ du Temple étoit à l'une des extrémités. En dehors & à quelque diſtance du
„ Bâtiment, il y avoit des pieux tout au tour, dont les ſommets étoient
„ peints, & repreſentoient des viſages d'homme en relief. Nous ne découvri-
„ mes aucune fenêtre en tout ce Temple, ni d'autre endroit par où la lumiere
„ pût entrer, que la porte & le trou de la cheminée. D'ailleurs, nous remar-
„ quames, qu'à l'extrémité oppoſée à la porte, il y avoit une ſeparation de nat-
„ tes fort ſerrées, qui renfermoit un eſpace d'environ dix pieds de long, & où
„ l'on ne voioit pas la moindre clarté. Nous eumes d'abord quelque repu-
„ gnance à nous engager dans ces tenebres : mais enfin nous y entrames.... &
„ trouvames vers le millieu de l'enclos des pieux, ſur le ſommet deſquels il y
„ avoit de grandes planches. Nous tirames de là trois nattes roulées & cou-
„ ſues .... dont l'une contenoit quelques oſſemens, l'autre un coutelas à
„ l'Indienne, que les Virginiens nomment (*b*) *Tomahawk*. On avoit attaché à
„ l'un de ces *Tomahawk* la barbe d'un Coq d'Inde peinte en rouge, & les deux
„ plus longues plumes de ſes ailes pendoient au bout, attachées avec un cor-
„ don de cinq ou ſix pouces. La troiſiéme de ces nattes renfermoit quelques
„ piéces de rapport que nous primes pour l'Idole des Indiens. Le détail de ces
„ piéces de rapport conſiſtoit en une planche de trois pieds & demi de long
„ où l'on voioit une entaillure au haut, pour y enchaſſer la tête, & des demi-
„ cercles vers le millieu qui étoient cloués à quatre pouces du bord, & ſer-
„ voient à repreſenter la poitrine & le ventre de cette ſtatue. Au deſſous il y
„ avoit une autre planche plus courte de la moitié que la précedente, & que

(*a*) *Hiſtoire de Virginie* &c.
(*b*) Voiés la Planche à la page 79.

„ l'on y joignoit avec des morceaux de bois, qui enchaſſés de part & d'autre „ s'étendoient à 14. ou 15. pouces du corps, & ſervoient, à ce que nous „ crumes, à former la conrbure des genoux, lorſqu'on ajoûtoit cette Image. „ Nous trouvames encore dans la natte des piéces de toile de coton rouge & „ blanc, & des rouleaux faits pour les bras, pour les cuiſſes & les jambes, „ qui plioient au genou.

„ Il ſeroit difficile de voir aujourd'hui quelqu'une de ces Images, parce que „ les Indiens ont grand ſoin de les cacher à la vue du public. . . . Nous mi- „ mes les habits de celle dont nous parlons ſur les cercles pour en faire le corps; „ nous y fixames les bras & les jambes, pour nous en former l'idée; mais la „ tête, & les braſſelets magnifiques, dont on la pare ordinairement n'y étoient „ pas, ou du moins nous ne pumes les trouver. . . . . Lorſque cette Image „ eſt revêtue de ſes ornemens, elle doit paroître fort venerable dans ce lieu „ obſcur, où le jour n'eſt introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloi- „ ſon, qu'on releve, & de cette lumiere ſombre qui vient de la porte & du „ trou de la cheminée du Temple. Ces tenebres ſervent à exciter la devotion „ du Peuple ignorant; mais ce qui contribue à maintenir l'impoſture, c'eſt, „ que d'un côté, le principal des Magiciens y entre tout ſeul & qu'il peut re- „ muer l'Image ſans que perſonne s'en aperçoive, & que de l'autre, un Prêtre „ ſe tient avec le Peuple pour l'empécher de pouſſer la curioſité trop loin; ſous „ peine d'encourir ſes cenſures & l'indignation de la Divinité. "

Les Virginiens donnent divers noms à cette Idole. Les uns l'appellent *Okée*, d'autre *Quioccos* ou *Kiwaſa*. Peut-être faut il regarder ces noms comme des Epithetes qui changent ſelon les fonctions qu'ils attribuent à cette Divinité, ou ſelon les differentes idées qu'ils s'en forment dans leurs exercices de devotion & dans leurs diſcours ordinaires. „ D'ailleurs, dit l'Auteur que nous citons, ils „ croient que cette Idole n'eſt pas un ſeul Etre, & qu'il y en a pluſieurs de „ même nature outre les Dieux tutelaires. " Ils donnent à tous ces Etres ou *Génies* le nom general de *Quioccos*. Ainſi nous déſignerons particulierement ſous le nom de *Kiwaſa* l'Idole dont nous parlons.

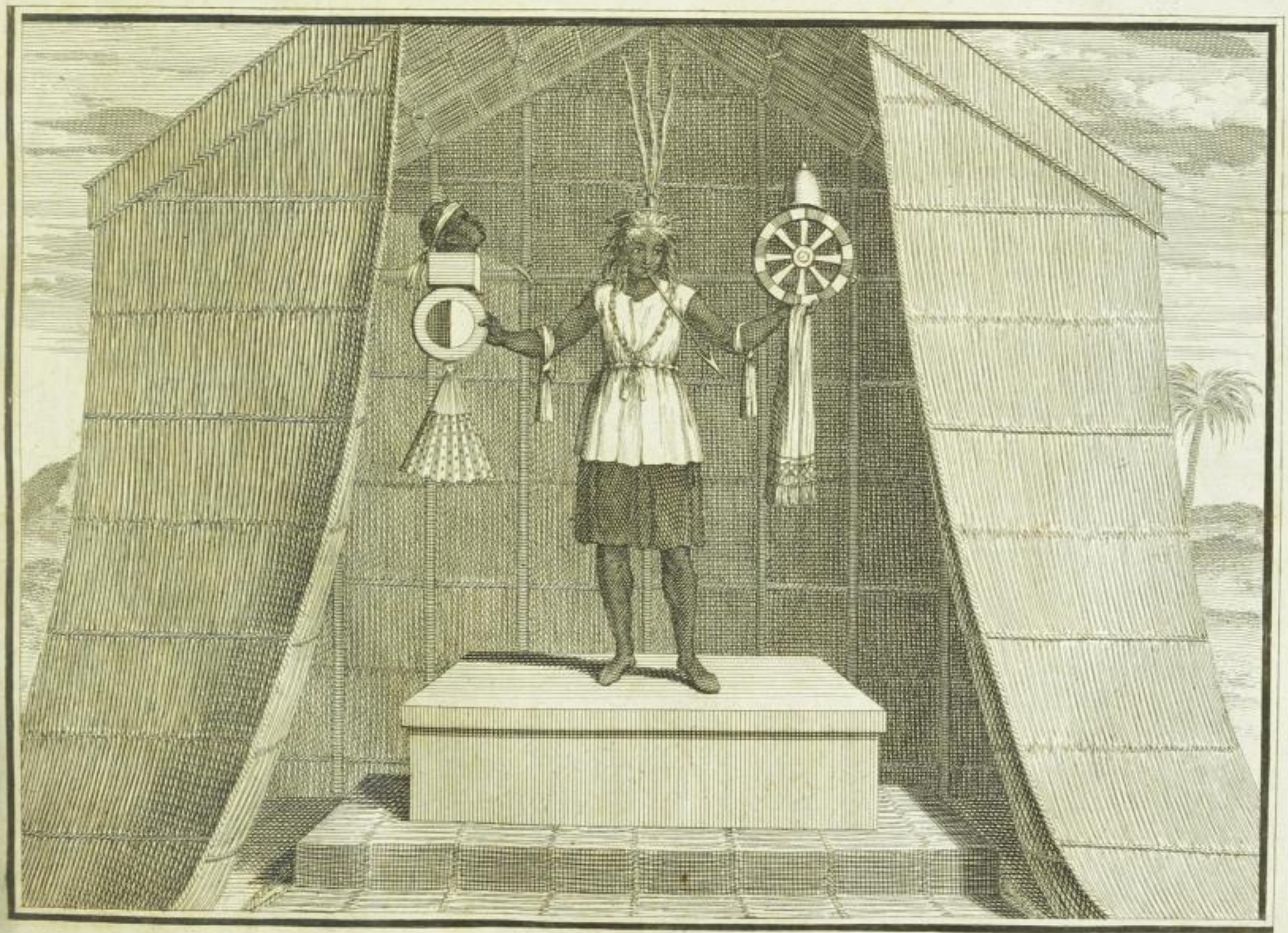
Le Graveur n'a pas repreſenté ici l'Idole *Kiwaſa* dans ſon Temple; il la place en pleine campagne dans une Cabanne faite de nattes, ſur une eſpece de Siége ou d'Autel que les Virginiens nomment *Paworance*. (a) Ces Peuples conſacrent à cette Divinité des Chapelles & des Oratoires, où l'on voit ſouvent pluſieurs differentes repreſentations de l'Idole. Ils en tiennent même chez eux dans l'interieur du logis: ils les conſultent dans l'occaſion & leur communiquent leurs affaires. Elles leur ſervent alors de Dieux tutelaires, & c'eſt d'elles que la benediction découle ſur la famille.

Ces Idolatres repreſentent ſouvent *Kiwaſa* avec une pipe à la bouche, & même il fume réellement, car la pipe eſt allumée. La verité eſt qu'un Prêtre ſe cache derriere l'Idole & fume adroitement pour elle. L'obſcurité où le Dieu habite ne permet pas qu'on diſtingue le fumeur, ni que le Peuple ſe voiant trompé perde le reſpect qu'il doit aux directeurs de ſa Religion. C'eſt de la même façon que les Dieux des Peuples de nôtre Hemiſphere ont ſué, gemi & pleuré.

Kiwaſa ſe manifeſte ſouvent par des Oracles ou par des Viſions. On le conſulte pour la chaſſe & pour des objets de moindre importance. Comme chez eux un caprice eſt l'effet de l'inſpiration du Dieu, ſi dans le tems qu'ils vont à la chaſſe, il leur vient dans l'eſprit de jouer, ils ſe déterminent au jeu,

(a) Tiré de *Purchas.*

KIWASA IDOLE des VIRGINIENS .



Le DIEU des VENTS , autre Idole des VIRGINIENS .

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und umweltstiftung leipziger land

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und
umweltstiftung
leipziger land

jeu, parce qu'ils croient que leur Dieu l'ordonne ainſi, & que même dans les plus vils ſujets leur volonté doit dépendre immédiatement de la ſienne. Lorſqu'il eſt neceſſaire de l'évoquer, quatre Prêtres ſe rendent au Temple du Dieu, & le conjurent par le moien de certaines parolles qui ſont inconnues au Peuple. Alors *Kiwaſa* ſe déguiſe ſous la forme d'un bel homme, orne le côté gauche de ſa tête d'une touſe de cheveux qui lui deſcend juſqu'aux talons, & paroiſſant en cet état au millieu de l'air, prend auſſi-tôt le chemin du Temple. D'abord il s'y proméne avec agitation, mais il ſe calme un moment après, & fait appeller huit autres Prêtres. L'Aſſemblée étant formée il lui déclare ſa volonté; après quoi il reprend le chemin du Ciel.

Les Virginiens honorent auſſi le Soleil. Dés la petite pointe du jour les devots de l'un & de l'autre Sexe vont à jeun ſe laver dans une eau courante. L'ablution dure juſqu'à ce que le Soleil paroiſſe, & même les enfans agés de dix ans ſont obligés à cet Acte religieux. Quand le Soleil eſt ſur l'Horiſon, on lui offre du tabac. La Divinité que l'on voit ici repreſentée après l'Idole *Kiwaſa*, eſt un autre objet de l'adoration des Peuples de la Virginie. C'eſt elle qui dirige les Vens & les Saiſons. Toutes les choſes dont ſon Image eſt chargée ſont ſymboliques.

Ces Idolatres n'épargnent ni les offrandes ni les ſacrifices à leurs Dieux, & le plus leger ſujet de crainte leur fournit l'occaſion de faire fumer (*a*) la graiſſe ou le tabac en l'honneur de ces Divinités qu'ils croient toûjours prêtes à les accabler. (*b*) „ S'ils entreprennent un voiage, ils brulent du tabac *pour obtenir l'aſſi-*
„ *ſtance du Soleil*, ... s'ils traverſent un lac ou une riviere, ils y jettent du
„ tabac, ou même ce qu'ils ont de plus précieux, pour obtenir un heureux
„ paſſage de l'Eſprit qu'ils croient préſider en ces lieux. Lorſqu'ils reviennent
„ de la chaſſe, de la guerre, ou de quelqu'autre entrepriſe conſiderable, ils of-
„ frent une partie de leurs dépouilles, du meilleur tabac, des fourures, des
„ couleurs dont ils ſe peignent, la graiſſe & les meilleurs morceaux du gibier
„ qu'ils ont pris. " Les anciens pratiquoient une partie de ces uſages.

„ Ils ont auſſi *quelques traditions ridicules*. . . . Vers les caſcades de la Ri-
„ viere *James* il y a un rocher, où paroiſſent diſtinctement pluſieurs marques
„ qui reſſemblent aux traces d'un Geant & qui ſont éloignées autour de cinq
„ pieds l'une de l'autre. Les Indiens croient . . . . qu'un de leurs Dieux
„ aiant marché ſur ce roc y laiſſa les empreintes de ſes pieds. "

Nous avons obſervé que les Virginiens ont des figures ſymboliques. „ Ils éle-
„ vent ſouvent des Pyramides & des Colonnes de pierre, qu'ils peignent &
„ qu'ils ornent ſelon leur gout. Ils leur rendent même toutes les marques ex-
„ terieures d'un Culte religieux, non pas comme au Souverain Dieu, " mais en qualité de repreſentans de Dieu, parce que ces choſes ſont pour eux des ſymboles & des Hieroglyphes de l'Etre ſupréme. Ils honorent ſa Majeſté devant le ſigne, ils l'honorent dans le ſigne, ſans pourtant honorer le ſigne. C'eſt dans la même intention „ qu'ils gardent chez eux certains paniers faits de pierre, " qui ſans doute leur repreſentent auſſi quelque caractere de la Divinité. „ Ils offrent
„ des ſacrifices aux Rivieres & aux Fontaines, " parce que leur cours éternel eſt l'image de l'éternité de Dieu.

„ Ils élevent des Autels par tout où il leur arrive quelque choſe de remar-
„ quable . . . . . mais il y a un Autel particulier qu'ils honorent préferable-
„ ment

(*a*) Les Virginiens s'en ſervent au lieu d'encens.
(*b*) *Hiſtoire de la Virginie.*

„ ment à tous les autres. Avant l'entrée des Anglois en Virginie le grand Au-
„ tel étoit en un lieu que les Virginiens appelloient *Uttamuſſak*. On voioit là le
„ principal Temple du Païs, & ce lieu étoit le Siége Metropolitain des Prêtres.
„ On y voioit auſſi trois grandes Maiſons, chacune de ſoiſſante pieds de lon-
„ gueur, & toutes remplies d'Images. Ils conſervoient les corps de leurs Rois
„ dans ces Maiſons religieuſes, pour leſquelles les Naturels du Païs avoient un
„ ſi grand reſpect, qu'il n'étoit permis qu'aux Rois & aux Prêtres d'y entrer.
„ Le Peuple n'y entroit jamais, & n'oſoit même aprocher de ces Sanctuaires
„ qu'avec la permiſſion des premiers. Le grand Autel étoit d'un cryſtal ſoli-
„ de de trois ou quatre pouces en quarré. . . . On ſacrifioit ſur cet Autel aux
„ jours ſolemnels: " & comme generalement, & par un principe établi dans l'eſprit des hommes, tout ce qui ſert aux myſteres ne peut manquer d'avoir un caractere d'excellence; n'oublions pas, que „ le cryſtal étoit ſi tranſparent, qu'on pou-
„ voit voir au travers le grain de la peau d'un homme. Avec cela il
„ étoit d'un poids ſi prodigieux, qu'incapables de le trainer plus loin, on fut
„ obligé de l'enfouir dans le voiſinage „ pour le cacher aux yeux des Anglois. Cette peſanteur miraculeuſe n'eſt pas ſans exemple dans les Religions de notre Monde. Combien de peines & de fatigues n'a t'il pas fallu eſſuier pour vaincre la reſiſtance des Dieux, des demi-Dieux, & des autres Vicaires de la Divinité, dont les Statues ou les Images s'opiniatroient à ne pas bouger d'une place? Entre les prérogatives extraordinaires qu'Homere donne ſi liberalement à ſes Dieux, il n'a eu garde d'oublier la peſanteur.

Nous avons dit que les Virginiens appellent leurs Autels *Paworances*. „ C'eſt
„ pour cela qu'ils reſpectent beaucoup un petit Oiſeau qui repete continuelle-
„ ment ce mot. . . . . Ils diſent que cet Oiſeau eſt l'Ame d'un de leurs Prin-
„ ces. . . . Ils ajoutent qu'un Indien . . . . aiant tué un de ces Oiſeaux, ſa
„ temerité lui couta cher. Il diſparut peu de jours après, & l'on n'entendit plus
„ parler de lui. . . Lorſqu'en voiage ils ſe trouvent prés d'un *Paworance*, ils ne
„ manquent pas d'inſtruire les jeunes gens qui ſe rencontrent avec eux de l'occa-
„ ſion qui l'a fait bâtir & du tems auquel la choſe s'eſt faite. Ils les exhortent
„ à rendre à l'Autel le reſpect qui lui eſt dû. " C'eſt par ces Inſtructions ora-
les que ſe perpetue chez eux la tradition des miracles de leurs Dieux, des merveilles de leur Religion & de la Doctrine qu'elle enſeigne.

SENTIMENS *des* VIRGINIENS *ſur la* DIVINITE', *la* CREATION, *&c.*

„ Les Virginiens, nous dit l'Auteur qui nous fournit ces extraits, reconnoiſ-
„ ſent un Dieu bien faiſant, qui demeure dans les Cieux, & dont les influen-
„ ces benignes ſe repandent ſur la terre. Il eſt éternel, ſouverainement heu-
„ reux, ſouverainement parfait, ſouverainement tranquille, *& qui pis eſt*
„ *ſouverainement indifferent*. Il répand ſes biens ſur les hommes, ſans
„ choix, ſans diſtinction, ſans s'embaraſſer de leurs affaires . . . . " Il les abandonne entierement à leur franc arbitre, tandis qu'il reſte dans une indolence d'où le Culte qu'on lui rend n'eſt pas capable de le tirer. Il eſt donc inutile de le prier, puiſque rien n'eſt capable de le toucher. Voilà un ſyſteme très mal lié, peut-être auſſi très-mal rapporté par ceux qui ont

écrit

PRÊTRE de la VIRGINIE vû du côté droit.

PRÊTRE de la VIRGINIE vû du côté gauche.

MAGICIEN de la VIRGINIE.

écrit de la Religion de ces Peuples. Nous avons dit, en parlant (*a*) de *Kiwaſa*, que les Virginiens ſe croient immédiatement inſpirés de lui en tout ce qu'ils penſent, d'où il reſulte qu'il agit ſur leur volonté, & par conſequent, il s'embaraſſe des occupations des hommes. Quoiqu'il en ſoit voiant qu'ils n'ont rien à craindre de la fade & indolente bonté de leur Dieu, ils tachent de mettre dans leurs interêts un Etre incomparablement plus actif que lui. On ne ſauroit dire s'ils le croient ſon ſujet, ſon égal, ou ſon Lieutenant, & ſi c'eſt lui qu'ils nomment *Okée* ou *Kiwaſa:* toûjours eſt il ſûr „ qu'ils ſervent avec beaucoup „ de zéle ce mauvais Eſprit, ce qui revient à peu prés au Culte que les Peu- „ ples du Miſſiſſipy & du Canada rendent au mauvais Génie. C'eſt lui, diſent „ les Virginiens, qui ſe mêle des affaires de ce Monde, il nous viſite, il „ trouble l'air, il excite les tempêtes &c. Nous l'apaiſons par des ſacrifices. "

(*b*) Quelques autres Peuples de la Virginie croient, que Dieu, qu'ils ſuppoſent éternel, aiant reſolu de créer le Monde crea d'abord une claſſe de Dieux ſubalternes, qu'il établit enſuite pour gouverner l'Univers, après avoir emprunté leur ſecours à le créer. Après cela il crea le Soleil, la Lune & les Etoiles. Ceux-ci ſont d'un rang inferieur aux autres Dieux. La premiere choſe que les Dieux créerent ce fut l'eau. Ils en tirerent toutes les Creatures, tant viſibles qu'inviſibles. La femme fut formée avant l'homme. Elle devint enceinte d'un de ces Dieux Createurs. Voilà l'origine du Genre humain.

Leurs PRÊTRES *& leurs* DEVINS; *leur* DISCIPLINE, *&c.*

La Planche repreſente un Prêtre & un Devin. „ (*c*) L'habit des Prêtres eſt „ une eſpece de jupe de femme pliſſée, qu'ils mettent autour du col, & qu'ils „ attachent ſur l'épaule droite: mais ils tiennent toûjours un bras dehors, pour „ s'en ſervir en cas de beſoin. Ce manteau eſt arrondi par le bas, & ne va que „ juſqu'au millieu de la cuiſſe. On le fait de peaux bien preparées & molettes, „ avec la fourure en dehors.

„ Ces Prêtres ont la tête raſée de prés, excepté ſur le ſommet, où ils laiſſent „ une crête deliée, qui va depuis le haut du front juſqu'à la nuque du cou, & „ ſur le haut même du front. Ils laiſſent ſur le haut du front une bor- „ dure de cheveux, qui, ſoit par leur force naturelle, ſoit par la roideur que „ leur donnent la graiſſe & les couleurs dont ils les platrent, deviennent heriſſés „ & s'avancent en dehors, comme la corne d'un bonnet.

„ Les Magiciens ou Devins coupent auſſi leurs cheveux ras, & ne laiſſent „ qu'une crête. Ils portent ſur l'oreille la peau d'un Oiſeau, dont le plumage „ eſt obſcur, & ils ſe barbouillent avec de la ſuie, ou quelqu'autre choſe de „ cette nature, de même que les Prêtres. Par modeſtie ils pendent à leur cein- „ ture la peau d'un loutre, dont ils font paſſer la queüe entre leur jambes. Ils y „ attachent auſſi une poche, qui s'apuie ſur la cuiſſe, & dont le deſſous eſt „ orné de quelques longues franges ou d'éguillettes. "

On nous aſſure que les Virginiens ont beaucoup de reſpect pour leurs Prêtres,

(*a*) On lit dans *Purchas* qu'ils adorent le Demon ſous le nom d'*Okée* ou *Kiwaſa.*
(*b*) Tiré de *Purchas.*
(*c*) *Hiſtoire de la Virginie.* ubi ſuprà.

„ & que ceux-ci travaillent à ſe l'attirer par la maniere effroiable dont ils ſe bar-
„ bouillent tout le corps, par la ſingularité de leurs habits, & par l'arrangement
„ de leurs cheveux. " Tout ce qu'ils diſent paſſe pour des oracles & fait une forte impreſſion ſur l'eſprit du Peuple : Ils vivent ſouvent ſeparés de la ſociété des hommes dans les bois ou dans des huttes écartées. Ils ſont d'un accés aſſés difficile : ils ne ſe donnent aucune peine pour leur vie, parce qu'on a ſoin de leur apporter dequoi vivre prés de leur demeure. On s'adreſſe à eux en des neceſſités preſſantes : par exemple on va leur demander de la pluie, ou les prie de faire retrouver des choſes perdues : ils ſervent auſſi de Medecins, à cauſe de la connoiſſance qu'on leur attribue de la nature. Enfin leur avis décide pour la guerre ou pour la paix, & rien d'important ne ſe fait ſans les conſulter.

„ Le devin eſt l'aſſocié du Prêtre, non ſeulement à l'égard des fraudes, mais
„ auſſi pour les profits qui en reviennent, & quelquefois ils officient l'un pour
„ l'autre.

„ Le Service religieux ſe fait en une langue generale, qui n'eſt entendue que
„ des principaux de la Nation & repond en quelque maniere au Latin. " Comme les enchantemens ſont une partie conſiderable de la Religion du Païs, nous en allons donner la deſcription, telle qu'on la trouve dans l'*Hiſtoire de la Virginie* qui nous a déja fourni pluſieurs extraits. „ Il y a, nous dit l'Auteur
„ de l'Hiſtoire, bien des occaſions où les Virginiens emploient les enchante-
„ mens ; ils n'épargnent pas nous plus les ſacrifices à l'Eſprit malin. Ils lui of-
„ frent à chaque ſaiſon de l'année les prémices de leurs fruits, des Oiſeaux, du
„ poiſſon, du bêtail, des plantes, des racines &c. Ils renouvellent leurs of-
„ frandes toutes les fois qu'ils ont quelque grand ſuccés à la guerre, à la chaſſe ou
„ à la pêche.

„ (*a*) Le Capitaine *Smith* étant tombé entre leurs mains, ils pratiquerent à
„ ſon occaſion un ſortilege ou enchantement dont nous allons donner la deſcrip-
„ tion. Il s'agiſſoit de ſavoir s'il étoit bien ou mal intentionné pour eux, & ſi
„ d'autres Anglois devoient arriver. On alluma dés le matin une grand feu
„ autour duquel on traça un cercle de farine, après quoi un homme, qui
„ étoit apparemment le Chef des Prêtres ou Magiciens, s'aprocha du feu, en
„ faiſant pluſieurs geſtes extraordinaires. Il étoit couvert d'une peau : il avoit
„ ſur la tête une couronne de plumes avec des peaux de Belettes & de
„ Serpens. En cet équipage il commença l'invocation d'une voix ton-
„ nante, & chanta des chants magiques, en quoi il fut ſecondé des autres
„ Prêtres, qui étoient au nombre de ſix. Le chant fut reïteré pluſieurs fois :
„ dés qu'il ceſſoit les Prêtres poſoient quelques grains de blé à terre & le Grand
„ Prêtre jettoit de la graiſſe & du tabac dans le feu. Après cela on traça deux
„ autres cercles. Les Prêtres prirent des buchettes & les mirent dans les in-
„ tervalles des grains de blé qui étoient à peu prés rangés cinq à cinq. La ce-
„ remonie dura trois jours.

(*b*) Ces Devins ſe mêlent auſſi de conjurer les orages, & pour cet effet ils ſe rendent au bord de l'eau, s'adreſſent à elle par des cris affreux accompagnés d'invocations & de chants ; après quoi ils jettent au millieu de l'eau du tabac, des morceaux de cuivre & autres ſemblables bagatelles, pour apaiſer la Divinité qui y préſide.

On a accuſé les Virginiens de ſacrifier de jeunes enfans. Le Capitaine *Smith* mal

(*a*) Ceci eſt en partie tiré de *Purchas*.
(*b*) *Purchas*.

mal informé des circonſtances de ce prétendu ſacrifice, qui n'eſt autre choſe qu'un noviciat qu'ils font faire à ceux qu'ils deſtinent aux myſteres de leur Religion, nous en a donné la deſcription de la maniere ſuivante.

(*a*) Ils peignirent de blanc quinſe jeunes garçons des mieux faits, agés de douſe à quinſe ans: ils les conduiſirent devant une aſſemblée nombreuſe de Prêtres & de Peuple, tous peints avec tant d'artifice, qu'un Peintre n'auroit pû mieux faire. „ Le *Werowance*, (c'eſt le nom que les Virginiens donnent à leurs Princes) „ préſidoit à cette aſſemblée. Tous ceux qui la compoſoient tenoient en leurs „ mains des gourdes & des rameaux d'arbre. Le Peuple paſſa toute la matinée „ à danſer & à chanter autour des jeunes garçons: l'après midi on les plaça tous „ quinſe ſous un arbre & l'on fit entr'eux une double haie de gens armés de „ faiſſeaux de petites canes. On choiſit alors cinq jeunes hommes, qui allerent „ prendre tour à tour un de ces garçons, le conduiſirent à travers la haie, & „ le garantirent à leur propre dam & avec une patience merveilleuſe des coups „ de baguettes qu'on fit pleuvoir ſur eux. Pendant ce cruel exercice, les me„ res aprétoient en pleurant & ſe deſolant des nates, des peaux, de la mouſ„ ſe & du bois ſec pour ſervir aux funerailles de leurs enfans. Après cette „ ceremonie, on abatit l'arbre, on mit en piéces le tronc, on coupa les bran„ ches & les rameaux, on en fit des guirlandes pour les couronner, & l'on „ orna leurs cheveux des feuilles de l'arbre abatu.

„ On ne pût ſavoir ce que ces enfans devinrent; mais on les jetta les uns „ ſur les autres dans une vallée où l'aſſemblée fit de grandes rejouïſſances. Le „ *Werowance* interrogé ſur ce prétendu ſacrifice repondit que tous ces enfans „ n'étoient pas morts, mais que l'*Okée* ſuçoit le ſang de la mamelle gauche à ceux „ qui lui tomboient en partage, juſqu'à ce qu'ils fuſſent morts; que les cinq „ jeunes hommes gardoient les autres dans le deſert pendant neuf mois, ſans „ qu'il leur fut permis en tout ce tems-là de converſer avec perſonne. C'eſt, „ ajouta t'il, du nombre de ces jeunes gens que nous tirons nos Prêtres & nos „ Devins. "

L'Auteur de l'*Hiſtoire de la Virginie* croit que ces Prêtres-medecins ont voulu perſuader au Peuple, que l'*Okée* ſuce le ſang de la mamelle gauche aux enfans qui lui tombent en partage; afin de ſauver la reputation de la Prêtriſe & de la Medecine au cas qu'il meure quelques-uns de ſes jeunes Novices ſous la rigueur du Noviciat. Il ajoute que le recit du Capitaine *Smith* n'eſt autre choſe qu'une deſcription imparfaite de cette Diſcipline que ſont obligés de ſubir ceux qui aſpirent à la Prêtriſe, ou qui ont aſſés d'émulation pour travailler à être reçus un jour parmi les grans hommes de la Nation. C'eſt ce que les Virginiens appellent *Huſcanawer*: nous allons en donner la deſcription telle qu'on la trouve dans l'*Hiſtoire de la Virginie*. „ On la celebre ordinairement une fois en quinſe ou ſeiſe ans, „ à moins que les jeunes gens ne ſe trouvent plus ſouvent en état d'y être admis. „ C'eſt une Diſcipline par laquelle tous leurs jeunes hommes doivent paſſer, avant „ que d'être reçus au nombre des grans hommes, ou des *Cockarouſes* de la Na„ tion..... Les Chefs du lieu où ſe doit faire la Ceremonie choiſiſſent les jeunes „ hommes les mieux faits & les plus éveillés qu'il y ait, ... pour être *Huſca„ nawés*. Ceux qui refuſeroient de ſubir l'épreuve de cette diſcipline n'oſeroient „ demeurer avec leurs compatriotes. On fait d'abord quelques unes des Ce„ remonies

(*a*) Tiré de *Purchas* & de l'*Hiſtoire de la Virginie*.

„ remonies rapportées par *Smith*, dont la principale eſt la retraite . . . ., on „ les enferme pluſieurs mois de ſuite, ſans qu'ils aient dans leur ſolitude aucune „ autre nourriture que l'infuſion ou la decoction de quelques racines qui boule- „ verſent le cerveau. En effet ce bruvage, qu'ils appellent *Wiſoccan*, joint à la ſe- „ verité de la Diſcipline rend *ces Novices* fous à lier: *ils continuent quelque tems* „ *en cet état. Cependant* on les garde enfermés dans un enclos bien fort & fait ex- „ prés pour cet uſage. . . . . (*a*) Cet enclos a la figure d'un pain de ſucre; „ il eſt ouvert en maniere de treillis pour donner paſſage à l'air. . . . Il n'y avoit „ pas encore un mois que treiſe jeunes hommes y avoient été *Huſcanawés* & „ qu'on les avoit mis en liberté. " C'eſt-là dedans que ces nouveaux initiés per- dent le ſouvenir de toutes choſes, oublient biens, parens, amis & même leur lan- gue. „ Lorſque les Prêtres-Medecins trouvent que les *Novices* ont aſſés bû de ce „ *Wiſoccan*, ils en diminuent peu à peu la doſe, juſqu'à ce qu'ils les aient rame- „ nés à leur premier bon ſens: mais avant qu'ils ſoient retablis, ils les condui- „ ſent à leurs differentes Villes, *ou Villages*, *apparemment pour les faire re-* „ *connoître au Peuple.* Après cette cruelle fatigue, les jeunes hommes n'oſeroient „ dire qu'ils ſe ſouviennent de la moindre choſe, dans la crainte d'être *Huſcana-* „ *wés* une autrefois. Alors le traitement eſt ſi rude, qu'il n'en échape guéres „ la vie ſauve. Il faut *qu'un Novice* devienne ſourd & muet, & qu'il apren- „ ne tout à nouveaux fraix. . . Que l'oubli de ces jeunes gens ſoit feint ou „ réel, il eſt ſûr qu'ils ne veulent rien connoître de ce qu'ils ont ſu autrefois & „ que leurs gardiens les accompagnent juſqu'à ce qu'ils aient tout apris de nou- „ veau. . . . En un mot ils recommencent à vivre, après être morts en quel- „ que maniere, & deviennent hommes en oubliant qu'ils ont été autrefois „ enfans. . . . . La peine que les Gardiens de ces jeunes gens ſe donnent „ eſt ſi extraordinaire, & ils doivent obſerver, durant tout le cours de cette „ rude diſcipline, un ſecret ſi religieux, que c'eſt la choſe du monde la plus „ méritoire que de ſe bien acquitter de cette charge. C'eſt auſſi un moien ſûr „ pour parvenir aux grands emplois. . . . mais d'autre côté on peut compter „ d'être bientôt expedié pour l'autre Monde, ſi par legereté ou par negligen- „ ce on manque tant ſoit peu à ſon devoir. " L'Auteur de ce recit ajoute, „ que ceux qu'on avoit *Huſcanawé* de ſon tems étoient de beaux garçons bien „ tournés & pleins de feu, de l'age de quinſe à vint ou vint-cinq ans, & qui „ paſſoient pour riches. Cela, continue-t'il, me faiſoit croire d'abord, que les „ vieillars avoient trouvé cette invention pour s'emparer des biens de la jeuneſ- „ ſe; puis qu'en effet ils les diſtribuent entr'eux, ou les deſtinent, *diſent-ils*, à „ quelqu'uſage public. . . . . Les Indiens prétendent qu'on n'emploie ces vio- „ lens moiens que pour delivrer la jeuneſſe des mauvaiſes impreſſions de l'enfan- „ ce & de tous les préjugés qu'elle contracte avant que la raiſon puiſſe agir. Ils „ ſoutiennent, que remis alors en pleine liberté de ſuivre les Loix de la Nature, „ ils ne riſquent plus d'être les dupes de la coutume ou de l'éducation, & qu'ils „ ſont plus en état d'adminiſtrer équitablement la juſtice, ſans avoir aucun égard „ à l'amitié ni au parentage. " Les Anciens avoient la même opinion de leurs ini- tiations. On croioit alors qu'elles purifioient l'entendement & rectifioient les idées. Nos Modernes n'ont guéres changé de gout. Il ſeroit inutile & dangereux d'en faire ici l'application.

(*a*) Voiés en la figure à la page 79.

Leurs

Leurs FÊTES *& leurs* DEVOTIONS.

Voici ce que dit le même Auteur ſur ce ſujet. „ Il ne paroît pas qu'ils „ aient un tems fixe, ni certains jours deſtinés à celebrer leurs Fêtes: mais „ ils ſe reglent pour cela ſur les differentes ſaiſons de l'année. Par exemple ils „ celebrent un jour à l'arrivée de leurs oiſeaux ſauvages, un autre au retour „ de la ſaiſon de la chaſſe, & pour la maturité des fruits: mais la plus grande „ de toutes leurs Fêtes eſt au tems de la moiſſon. Ils emploient alors plu- „ ſieurs jours à ſe divertir, & mettent en uſage la pluſpart de leurs divertiſ- „ ſemens, comme les Danſes guerrieres, & les Chanſons heroïques.....

Au retour de la Guerre, ou après avoir échapé de quelque danger, ils allument des feux, & ſe réjouïſſent auprés, tenant chacun ſa gourde ou ſa ſonnette à la main. Hommes, femmes & enfans danſent ſouvent pêle-mêle autour de ces feux. Il ſemble même que ce ſoit en cela que conſiſte leur principale devotion. Quelques Voiageurs ont prétendu qu'en cette occaſion ils rendoient un Culte religieux au feu. Quoiqu'il en ſoit c'eſt cette ceremonie que la Planche repreſente ici.

En general leurs devotions ne ſont que des cris de joie mêlés de danſes & de chanſons, excepté qu'en tems de triſteſſe & d'affliction ces cris de joie ſont convertis en hurlemens. Les Prêtres préſident à la devotion, ornés de leurs Ornemens Sacerdotaux, qui ſont entt'autres la gourde, cette jupe que nous avons decrite, & des peaux de ſerpens ou de belettes, dont les queües s'attachent proprement ſur le ſommet de la tête en guiſe de tiare. Ces Prêtres commencent le chant, & ſont toûjours l'ouverture de l'exercice religieux. Souvent ils y ajoutent les Conjurations magiques, dont une partie des myſteres eſt renfermée dans ces chants dont nous venons de parler. Le bruit, les geſtes, les grimaces, tout contribue à rendre ces conjurations afreuſes.

Nous remarquerons ici qu'un de leurs actes de pieté c'eſt de jetter au feu le premier morceau de ce qu'ils mangent à leurs repas: mais diſons encore un mot de leurs Danſes. Il faut les conſiderer comme étant du reſſort de cet Article, puiſqu'elles ſont une dépendance ſi conſiderable du Culte des Virginiens, qu'il eſt difficile d'y diſtinguer le profane d'avec le religieux. „ Ils danſent de deux manieres, à ce que „ dit l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Virginie*, ſeuls ou tout au plus en petit nombre, „ ou pluſieurs enſemble; mais ils n'ont aucun égard au tems ni à la figure. A la „ premiere ſorte de danſe il n'y a qu'une ſeule perſonne, ou deux ou trois tout au „ plus. Cependant, les autres, qui ſont aſſis en cercle ſur le pavé, chantent „ à toute outrance & ſecouent les ſonnettes. Les Danſeurs chantent quelque- „ fois eux-mêmes, lancent des regars terribles & ménaçans, frapent des pieds „ contre terre, & font mille poſtures & mille grimaces. L'autre Danſe, où il „ y a grand nombre d'Acteurs, ſe fait en rond autour d'un cercle planté de „ pieux, où l'on voit quelque ſculpture, ou tout autour d'un feu qu'ils allu- „ ment dans une place commode: (c'eſt la devotion qui eſt repreſentée par la „ figure.) Chacun y paroît avec la ſonnette, ou l'arc & la fléche à la main... „ Ils ſe couvrent auſſi de *feuillages*, s'ajuſtent de la maniere la plus biſarre qu'ils „ ſe puiſſent imaginer & danſent dans cet équipage. Quelquefois ils mettent „ trois jeunes femmes au millieu du cercle.

„ Tous les ſoirs ils font des feux: l'on y chante & l'on y danſe. "C'eſt un rendévous pour ceux qui veulent ſe divertir. La deſcription d'un bal, que l'Hiſto-

rien qui nous fournit cet extrait a copiée d'un Voiageur plus ancien, montré que les Virginiens ont quelque gout pour cette sorte de plaisir.

Leurs CEREMONIES *de* PAIX *&* *de* GUERRE *& leurs* HIEROGLYPHES.

Les Virginiens ont l'usage du *Calumet* comme les Peuples dont nous avons déja parlé. Lorsqu'ils doivent recevoir des étrangers, voici les Ceremonies qu'ils observent à leur égard. „ Le *Werowance* accompagné de ses gens va au devant „ des étrangers à quelque distance du lieu de sa residence, les prie de s'asseoir sur „ des nates que ses gens portent exprés & les invite en même tems à la Ce- „ remonie du *Calumet*, laquelle est suivie d'une petite conversation. Après cela „ on se rend à la demeure du *Werowance*, qui ordonne de leur laver les pieds, „ les regale, & leur donne ensuite un divertissement composé de chansons & de „ danses grotesques . . . . . Quand il est heure de se coucher, on choisit deux „ jeunes filles des plus belles qui se trouvent pour avoir soin. . . . de l'Am- „ bassadeur ou des principaux étrangers. Ces filles le deshabillent & d'a- „ bord qu'il est au lit elles s'y glissent doucement une de chaque côté. Elles „ croiroient même violer les droits de l'hospitalité, si elles ne satisfaisoient à „ tous ses desirs, & leur reputation soufre si peu de cette complaisance, que „ les autres filles leur portent envie, comme du plus grand honneur qu'on „ leur puisse faire. Cela ne s'observe qu'à l'égard des étrangers de la premiere „ distinction. "

Lorsque la paix est conclue, ils enterrent un *Tomahawk*, pour témoigner que toute inimitié est éteinte. C'est ce que les Canadiens appellent *enterrer la hache*. Ils plantent souvent un arbre sur le *Tomahawk*, pour montrer que l'amitié va fleurir entr'eux comme un arbre. Lorsqu'on est sur le point de faire la guerre, le *Werowance* consulte les Prêtres & les Devins, assemble les principaux de la Nation & tient un Conseil general. „ (a) Les jeunes hommes, qui se trou- „ vent à ces assemblées, ont accoutumé, sur tout si l'on s'attend à une guerre, „ de se peindre tout le corps de blanc, de rouge, de noir & de diverses autres „ couleurs entremêlées. Par exemple ils se barbouillent de rouge la moitié du „ visage, & l'autre moitié de noir ou de blanc. Ils font de grans cercles de dif- „ ferentes couleurs autour de leurs yeux, avec des moustaches monstrueuses, & „ mille autres figures grotesques sur tout le reste du corps. Pour se rendre „ plus . . . . terribles, ils sement des plumes, du duvet ou du poil de quel- „ que bête sur la peinture toute fraiche. En cet équipage ils se rendent au Con- „ seil, & d'abord qu'ils y sont arrivés, ils commencent à danser avec les flé- „ ches ou le *Tomahawk* à la main. Ils chantent en même tems la gloire de la „ Nation & les prouesses de leurs Ancêtres, & font avec leur *Tomahawks* des „ signes qui marquent qu'ils vont faire un terrible carnage de leurs en- „ nemis. "

Ils ne se battent guéres en pleine campagne ; ils tachent de surprendre leurs ennemis & de les détruire à la faveur de quelque embuscade, comme les Canadiens & les Iroquois. L'Auteur que nous citons dit „ qu'ils n'épargnent ni „ hommes, ni femmes, ni enfans, pour prévenir toute vengeance : " en quoi ils

(a) *Histoire de la Virginie.*

ils ſeroient plus cruels que les autres Peuples de l'Amerique Septentrionale.

Ils expriment leurs penſées d'une maniere qui a du rapport aux Hieroglyphes: par exemple ils ſe ſervent de certaines repreſentations d'Oiſeaux, de Bêtes à quatre pieds, ou d'autres choſes, pour déſigner certaines idées. C'eſt à ces repreſentations que le Baron de la *Hontan* a donné le nom d'*Armoiries*. Lorſqu'ils ſont en voiage ou qu'ils vont en guerre „ ils peignent certaines marques ſur „ leurs épaules pour ſe diſtinguer & faire voir de quelle Nation ils ſont. La mar- „ que ordinaire eſt une, deux, ou trois fléches, qu'une Nation peint la poin- „ te en haut, une autre la pointe en bas, une troiſiéme en travers &c. " (*a*) Une de leurs Idoles marche avec eux à la guerre. Ils chantent en marchant au combat.

Leurs MARIAGES & *l'*EDUCATION *de leurs* ENFANS.

On nous aſſure „ (*b*) que les Indiens *de la Virginie* regardent le mariage com- „ me une Action fort ſolemnelle, & que les vœux qu'ils font alors paſſent „ pour ſacrés & inviolables. . . Il eſt permis au Mari & à la femme de ſe quit- „ ter, s'ils ne vivent pas de bonne intelligence; mais cependant le divorce y „ eſt en mauvaiſe odeur, & les perſonnes mariées pouſſent rarement leurs dé- „ mêlés juſqu'à la ſeparation. . . . Quand on en vient là, tous les liens „ du Mariage ſe rompent, les parties ont la liberté de ſe remarier . . . . cha- „ cun prend les enfans qu'il aime le plus. . . . & ſi les parties intereſſées ne ſont „ pas d'accord ſur cet article, on ſepare les enfans en nombre égal, & l'hom- „ me choiſit le premier. "

Les Virginiens obſervent auſſi de ſeparer les femmes de la ſocieté civile, lorſqu'elles ſont attaquées de certaines infirmités. Nous avons parlé du libertinage des filles du Canada & du Miſſiſſipy. Les Virginienes ſont infiniment plus modeſtes. „ Quoique l'on diſe que les jeunes Indiennes ſe proſtituent pour peu de choſe, „ je n'ai jamais pû découvrir qu'il y eut aucun fondement à cette accuſation. „ C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Virginie*. Je crois que „ c'eſt une calomnie dont on les noircit. Les Indiens deſavouent cette cou- „ tume, quoiqu'ils reconnoiſſent que leurs filles ſont maîtreſſes d'elles mêmes & „ peuvent diſpoſer de leurs perſonnes comme il leur plait. Je ſai d'ailleurs que „ s'il arrive à quelqu'une d'avoir un enfant, elle eſt perdue de reputation pour „ toute ſa vie, & qu'elle ne ſauroit plus trouver un mari. "

On dit que les hommes ont du penchant à la jalouſie. Si cela eſt, leur honneur n'en eſt pas mieux à couvert. Qu'un Mari s'épargne tous les ſoins de la vie, & ne retienne que celui là, il doit être aſſuré d'avoir de l'occupation pour le reſte de ſes jours. „ C'eſt apparemment par un effet de cette ja- „ louſie qu'ils excluent de la couronne les enfans de leur ſouverain, & la „ tranſportent à ſon frere maternel, s'il en a quelqu'un, ou à ſon défaut aux „ enfans de ſa ſœur ainée : parce que le côté de la femme leur paroît toûjours „ le

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Hiſtoire de la Virginie.*

„ le plus ſûr: mais le mâle au même dégré ſuccede préferablement aux femmes, „ quoique celles-ci ſoient préferées aux mâles qui ſe trouvent dans un dégre plus „ éloigné. “

„ A l'égard de leurs Enfans, „ dés qu'ils ſont nés, ils les plongent dans „ l'eau froide. “ Lorſqu'ils deviennent un peu grans, & juſqu'à ce qu'ils aprochent de l'age oiril, ils les gouvernent à peu prés comme les Canadiens & les autres Indiens de l'Amerique Septentrionale.

Leurs REMEDES, &c.

Il n'eſt pas neceſſaire de repeter que leurs Prêtres ſont Medecins. C'eſt un bonheur pour l'Europe, que nos Eccleſiaſtiques ne ſe ſoient pas encore aviſés de reunir la guériſon du corps à celle de l'ame. Les Virginiens gueriſſent par les ſueurs les maladies cauſées par un froid ſubit, ou par des chaleurs exceſſives. Ils ſucent les apoſtumes, ils ſcarifient les plaies, ils appliquent le feu aux tumeurs „ par le moien d'une buchette de bois leger, qui reduite en charbon brule „ comme un fer chaud. Avec l'autre extremité de la buchette ils percent la „ chair, où il ſe fait une plaie qu'ils tiennent ouverte juſqu'à ce que toute la „ mauvaiſe humeur en ſoit ſortie. Ils font auſſi un petit Cone . . . . . avec „ une eſpece de bois pourri, en appliquent la baſe ſur la partie afectée & y „ mettent le feu, juſqu'à ce que tout ſoit brulé & qu'il ait formé un veritable „ cautere. “

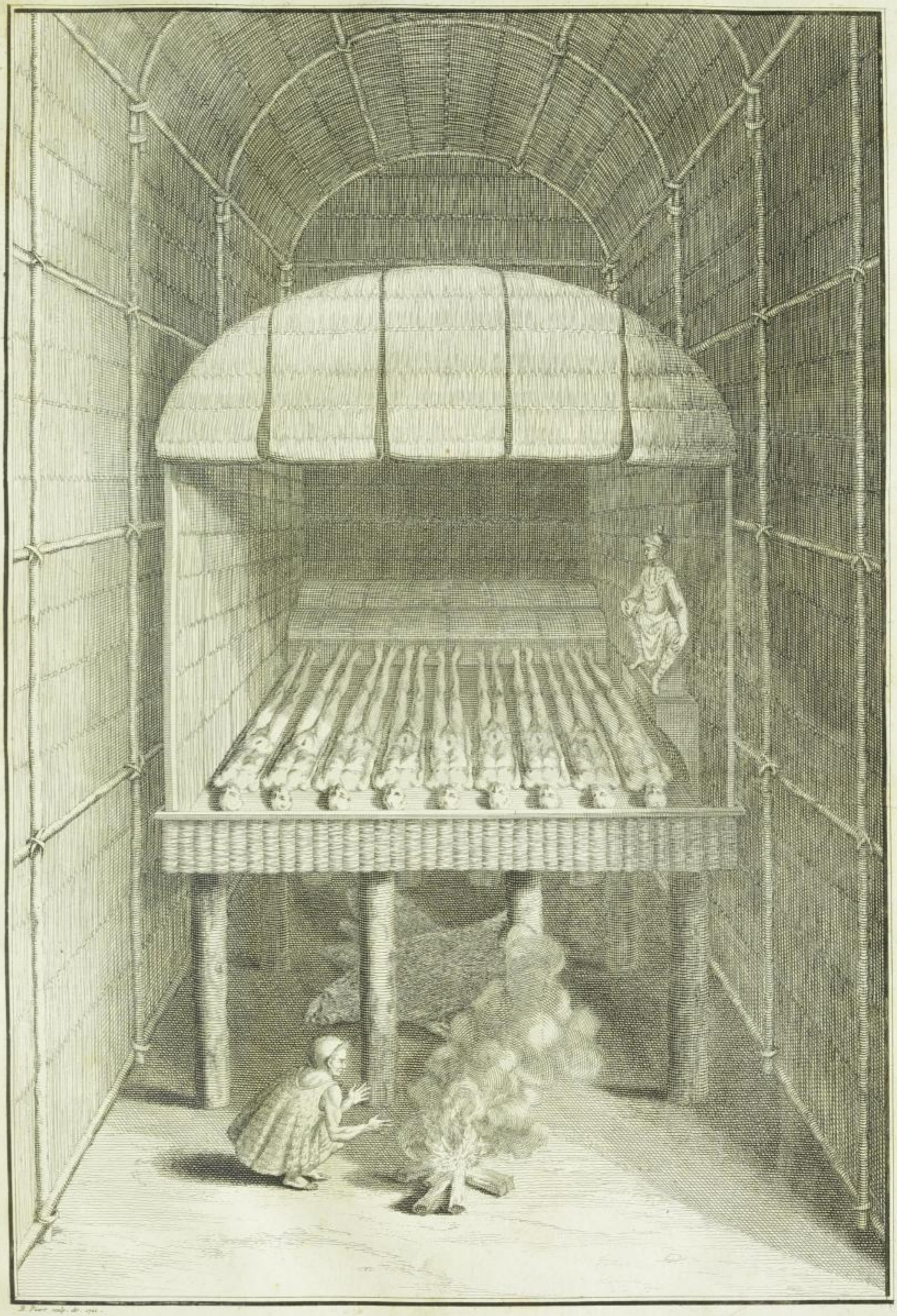
Les Prêtres étudient les qualités des plantes, mais ils cachent au Peuple cette ſcience & l'art de guérir les maladies. Ils mettent cette connoiſſance au rang des myſteres & croient qu'elle ne doit être communiquée qu'à ceux qui ſe deſtinent à la Prêtriſe. Ils diſent que Dieu les puniroit, s'ils découvroient leurs remedes. Nous laiſſons le détail des remedes qu'ils emploient, parce qu'il n'eſt pas du reſſort de cette deſcription: mais nous n'oublierons pas de dire que l'application s'en fait avec beaucoup de grimaces, & de contorſions, de chants, d'hurlemens, qui préviennent le malade & les ſpectateurs en faveur du medecin. Ce bruit, ce deſordre ſeroient ils l'ouvrage d'un mortel? c'eſt Dieu qui agit ſans doute. Tel eſt peut être le raiſonnement qu'ils font en cette occaſion.

La maniere de faire ſuer les malades eſt la même que celle dont nous avons donné la deſcription en parlant des Peuples du Miſſiſſipy. Nous y renvoions le Lecteur.

Leurs CEREMONIES FUNEBRES *& leur croiance ſur l'Etat de l'Ame après la* MORT.

Nous commencerons par les Ceremonies qu'ils obſervent à l'égard de leurs Souverains: „ Les Virginiens conſervent religieuſement les corps de leurs Rois & „ de leurs Chefs, & voici comment ils s'y prennent. Ils fendent d'abord la „ peau tout le long du dos, & l'arrachent toute entiere, s'il eſt poſſible. Ils „ décharnent enſuite les os ſans offenſer les nerfs, afin que les jointures puiſſent „ reſter enſemble. Après avoir fait ſécher les os au Soleil, ils les remettent dans „ la peau, qu'ils ont eu ſoin de tenir humide avec un peu d'huile ou de graiſſe, „ ce qui la garantit de la corruption. Lorſque les os ſont bien placés dans la

„ peau,



TOMBEAUX des Rois de la VIRGINIE.

„ peau, ils en rempliſſent adroitement les vuides avec du ſable très fin, & ils la
„ recouſent en ſorte que le corps paroît auſſi entier, que s'ils n'en avoient
„ pas ôté la chair. Ils portent le cadavre ainſi préparé dans un lieu deſtiné à
„ cet uſage, ils l'y étendent ſur une grande planche natée, qui eſt (*a*) à quel-
„ que élevation du ſol, & ils le couvrent d'une nate, pour le garantir de la
„ pouſſiere. La chair, qu'ils ont tirée du corps, eſt expoſée au Soleil ſur une
„ claie, & quand elle eſt tout-à-fait ſéche, ils l'enferment dans un panier bien
„ couſu, & la mettent aux pieds du cadavre. " Ils placent dans ces tom-
„ beaux une Idole de *Kiwaſa*, qui, à ce qu'ils prétendent, a ſoin de garder
„ ces corps. Un Prêtre ſe tient nuit & jour dans ce Mauſolée auprés d'un feu
allumé: c'eſt-là qu'il s'acquitte de quelques pieux devoirs auxquels il s'imagine que les défunts s'intereſſent. S'il ne le croit pas, il le fait pourtant accroire au Peuple. La Planche repreſente la diſpoſition des corps & la ceremonie du Prêtre.

On ne pratique pas le même uſage à l'égard des particuliers. Ceux-ci ſont enſevelis dans des foſſes aſſés profondes, aprés les avoir enveloppes de peaux ou de nates. On poſe ſur des bâtons les corps envelopés de la ſorte, l'on y ajoute leurs principaux effets, & l'on couvre tout cela de terre. Aprés la ſepulture du corps, les femmes mettent leur viſage en deuil, car c'eſt ce qu'on peut dire de la couleur dont elles le peignent par le moien du charbon noir détrempé dans l'huile. En cet état elles hurlent, & lamentent vint & quatre heures de ſuite.

Ils croient l'immortalité de l'Ame, & qu'après cette vie elle eſt ſuivant ſes mérites ou heureuſe ou malheureuſe. Leur Enfer (*b*) c'eſt une grande foſſe qu'ils placent à l'extrémité de l'Univers au Soleil couchant. C'eſt là que les méchantes Ames doivent bruler ſans miſericorde. (*c*) D'autres diſent qu'elles ſont ſuſpendues entre le Ciel & la terre. Ils ajoutent que la verité de ces ſoufrances leur eſt confirmée par des morts, qui de tems en tems leur apportent, comme ils le pratiquoient autrefois chez nous & le pratiquent encore en quelques Païs, des nouvelles de l'autre Monde. Cet Enfer s'appelle *Popoguſſo*. Les *Werowances* & les Prêtres vont à coup ſûr dans un Paradis qu'ils placent auſſi au Soleil couchant & derriere les Montagnes. C'eſt-là que ces bien heureux ſe rejouiſſent éternellement: mais quelle rejouïſſance? Couronnés de plumes, le viſage barbouillé de quelques couleurs biſares, avec cela poſſeſſeurs paiſibles de certaines bagatelles dont les plus conſiderables ſont le tabac & la pipe, ils danſent & chantent avec leurs ancêtres. Tel eſt l'objet de leur immortalité. C'eſt bien peu de choſe ſans doute, & cependant ils en excluent la populace. Il n'y a chez eux de reſurrection que pour les Prêtres & pour les Grans.

(*a*) C'eſt un échafaut de 9. à 10. pieds de haut: *Purchas.*
(*b*) *Purchas.*
(*c*) *Purchas.*

Leurs ANNÉE, *leurs* MEMORIAUX.

„ (*a*) Ils comptent le nombre des années par celui des hivers, qu'ils appel-
„ lent *Cohonk*, du cri des Oies ſauvages qui ne viennent chez eux qu'en hi-
„ ver. Ils diſtinguent l'année en cinq differentes ſaiſons. La premiere eſt quand
„ les arbres bourgeonnent ou fleuriſſent au printems. La ſeconde lorſque les
„ épis ſont formés & bons à rotir; la troiſiéme eſt l'été, la quatriéme la moiſ-
„ ſon . . . . la cinquiéme l'hiver. . . Ils comptent les mois par les Lunaiſons,
„ ſans avoir aucun égard au nombre qu'il y en a dans l'année " & leur don-
nent, ſuivant la coutume du Canada, le nom des choſes qui ſont remarquables en
ces lunaiſons. „ Par exemple ils ont la lune des cerfs, la lune du grain, la pre-
„ miere & la ſeconde lune de *Cohonk* &c. Ils ne partagent point les jours en
„ heures, mais ils en font trois portions, qu'ils nomment le montant & la
„ deſcente du Soleil.

„ Ils comptent par unités, par dixaines, par centaines &c. & pour ce qui
„ concerne la maniere de conſerver la memoire des évenemens ou des affaires de
„ la vie civile ils ont l'uſage de certains cordons qui ont du rapport aux *Quippos*
„ des Peruviens. Ils ſe ſervent auſſi de certains morceaux de bois ſur leſquels
„ ils font des coches &c.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* FLORIDE.

„ (*b*) Les Peuples de la Floride ſont idolatres & tiennent le Soleil & la Lune
„ pour des Divinités qu'ils adorent ſans leur offrir des prieres ni des ſacrifices.
„ Toutefois ils ont des Temples, mais ils ne s'en ſervent que pour y enterrer
„ ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils
„ élevent auſſi aux portes de ces Temples en forme de trophée les dépouilles
„ de leurs ennemis. " Voilà tout ce que l'Yncas *Garcilaſſo de la Vega* nous dit de la Religion des Floridiens. On peut avec raiſon les comparer à ces Peuples Idolatres de l'Antiquité, qui adoroient tout ce qui leur paroiſſoit extraordinaire ou ſingulier, s'il eſt vrai que la ſuperſtition fit adorer aux Floridiens un pillier que le Capitaine *Ribaut* avoit élevé ſur une hauteur, avec les Armes de France, lorſqu'il découvrit cette partie de l'Amerique Septentrionale. Ils offrirent des ſacrifices à ce Monument, ils le couronnerent de fleurs & l'ornerent de guirlandes & de feſtons. En un mot ils lui rendirent toute ſorte d'hommage.

Les Floridiens adorent ſous le nom de *Toia* (*c*) le Diable, ou plûtôt ce mauvais principe qu'ils mettent en oppoſition à leur ſupréme Divinité. Perſuadés que cette-derniere Puiſſance ne ſauroit leur nuire, à cauſe de la bonté dont elle eſt douée, ils tachent d'appaiſer l'autre, dont, à ce qu'ils diſent, ils ſont cruellement tourmentés. (*d*) Le Demon leur fait des inciſions dans la chair, les effraie par des viſions, & leur apparoit de tems en tems pour les obliger à lui ſacrifier des victimes d'hommes. Suppoſons que le Demon ne ſe donne pas la peine d'agir en ces occaſions, ſes Prêtres ont trop à cœur les interêts des Peuples

(*a*) *Hiſtoire de la Virginie.*
(*b*) *Hiſtoire de la Conq. de la Floride par Garcilaiſſo de la Vega.*
(*c*) *Leſcarbot, Purchas.*
(*d*) *Purchas.*

ples pour manquer à ce qu'ils lui doivent. Il y a donc beaucoup d'aparence qu'ils ſont eux mêmes le mauvais génie, & qu'ils ſuppléent à la malice que la crainte des Floridiens lui prête.

(*a*) Un autre Auteur nous dit ce qui ſuit de la Religion des Peuples de la Caroline. „ Ils adorent un ſeul Dieu, Createur de toutes choſes, à qui leur grand „ Pontife offre des ſacrifices, mais ils ne croient pas que les affaires des hom- „ mes méritent ſes ſoins. Ils diſent qu'il commet des Divinités ſubalternes & „ inferieures au gouvernement de ce bas Monde: c'eſt-à-dire qu'il le laiſſe à la „ diſpoſition des bons & des mauvais eſprits, à qui les Prêtres d'un rang infe- „ rieur font des ſacrifices & autres devotions. "

A l'égard des Peuples qui habitent autour des Montagnes d'*Apalache*, ils adorent le Soleil, comme auteur de la vie & createur de la Nature. Il ſemble qu'ils aient conſervé quelques traces du Deluge univerſel: car ils diſent que le Soleil aiant retardé de vint & quatre heures ſa courſe ordinaire, les eaux du grand Lac *Theomi* ſe débordérent de telle ſorte, que les ſommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la reſerve de celle d'Olaimy, que le Soleil garantit de l'inondation generale, à cauſe du Temple qu'il s'y étoit bâti de ſes propres mains & que les Apalachites conſacrerent dans la ſuite comme un lieu de pelerinage où ils alloient porter à cet Aſtre leurs hommages religieux. Tous ceux qui purent gagner cet aſile furent preſervés du Deluge. Au bout de vint & quatre heures le Soleil reprit ſes premieres forces, & renvoiant les eaux dans leurs bornes, diſſipa les vapeurs que ces eaux avoient repandues ſur la terre. C'eſt en reconnoiſſance de cette delivrance memorable, que les Floridiens, qu'on appelle *Apalachites*, ont crû devoir adorer le Soleil. Nous allons voir comment ils l'ont adoré & tout le détail de ce Culte.

CULTE *rendu au* SOLEIL *par les Floridiens*; *leurs* FÊTES, *leurs* TEMPLES, &c.

Nous commencerons par le Culte des *Apalachites*. Leur Service religieux conſiſte à ſaluer le Soleil levant, & à chanter des hymnes à ſa louange. Ils lui rendent tous les ſoirs le même hommage. Outre cela ils lui font quatre fois l'année des ſacrifices & des parfums ſolemnels ſur la Montagne d'*Olaimy*: mais comme il n'offrent rien de ſanglant à cet Aſtre, parce qu'ils le regardent comme le Pere de la vie, & qu'ils croient que celui qui la donne aux Creatures ne ſauroit agrécer un Culte qui la leur ôte; l'on ne peut guéres donner le nom de ſacrifices aux offrandes qu'on lui fait, puis qu'elles ne conſiſtent qu'en parfums qu'on brule, en preſens qu'on fait aux Prêtres & en chanſons qu'on chante à l'honneur de l'Aſtre du jour. La veille de la Fête deſtinée à l'offrande des parfums, les Prêtres vont en retraite à la montagne pour mieux ſe préparer à l'action ſolemnelle du lendemain: le Peuple ſe contente de s'y rendre avant le jour. Tout eſt éclairé pendant la nuit de feux qu'on allume ſur la montagne, mais les devots n'oſeroient aprocher du Temple ou plûtôt de la Grotte, qui eſt dediée au Soleil. L'accés de ce lieu de devotion n'eſt permis qu'aux (*b*) *Jaouas*, & c'eſt à eux que les devots remettent leur offrandes & leurs dons, que ces

Jaouas

(*a*) *Deſcription des Colonies Angloiſes* dans le *Recueil de divers Voiages*. impr. in 4. à Paris.
(*b*) Nom des Prêtres des Floridiens.

Jaouas ſuſpendent enſuite à des perches placées à chaque côté du portail. Les offrandes reſtent ſuſpendues juſqu'à la fin de la Ceremonie : alors ils en font la diſtribution conformement à la volonté du Donateur.

Dés que le Soleil commence à luire, les *Jaouas* commencent à chanter ſes louanges en ſe jettant à genoux à pluſieurs repriſes ; après quoi ils jettent des parfums dans le feu ſacré qui eſt allumé devant la porte du Temple. Ces deux actes d'adoration ſont ſuivis d'un troiſiéme qui n'eſt pas moins eſſentiel. Le Prêtre verſe du miel dans une pierre creuſée exprés pour cet uſage, & qui eſt devant une table de pierre. Il repand auprés de la pierre beaucoup de Maïs à demi briſé & dépouillé de ſa peau. C'eſt la pâture de quelques (*a*) Oiſeaux qui, ſelon l'opinion des Floridiens, chantent les louanges du Soleil. Pendant que les Prêtres brulent les parfums, & chantent à l'honneur de cet Aſtre, le Peuple ſe proſterne & fait ſes devotions. La Ceremonie finit par les jeux, les danſes & les plaiſirs. L'eſſentiel de la fête s'acheve à midi. Alors les *Jaouas* entourent la table, en redoublant les chanſons & les cris de joie, & quand le Soleil commence à dorer les bords de la table, ils jettent dans le feu tout ce qui leur reſte de parfums. Ce n'eſt pas là tout-à-fait la fin de cette Ceremonie. Après la derniere offrande des parfums, ſix *Jaouas* choiſis au ſort reſtent auprès de la Table & donnent la liberté à ſix Oiſeaux du Soleil. On les avoit apporté dans des cages pour les faire ſervir à cette ceremonie. La delivrance de ces Oiſeaux myſterieux eſt ſuivie d'une proceſſion de devots, qui deſcendent de la montagne avec des rameaux à la main & ſe rendent à l'entrée du Temple. Les *Jaouas* les introduiſent. Enſuite les pelerins ſe lavent le viſage & les mains dans une eau ſacrée. Telle eſt la deſcription de cette Ceremonie : Nous la tirons d'un (*b*) Auteur qui nous la donne ſur les Memoires de deux Anglois.

Le Temple conſacré au Soleil & à ſon culte par les Floridiens d'*Apalache* eſt une grotte ſpacieuſe taillée naturellement dans le roc à l'Orient de la Montagne. On dit qu'elle a deux cent pieds de long, qu'elle eſt ovale, que ſa voute s'éleve à ſix vint pieds de hauteur, & que de la voute percée au millieu juſqu'au deſſus du terrain de la montagne, il en vient aſſés de jour pour éclairer cette grotte.

On trouve dans l'*Hiſtoire de la Conquête de la Floride* par *Garcilaſſo* la deſcription d'un autre Temple des Floridiens de *Cofaciqui* : mais il ſemble qu'il étoit uniquement deſtiné à la ſepulture des principaux du païs. Les Eſpagnols trouverent dans ce Temple de grans coffres de bois placés autour des murailles ſur des bancs à deux pieds de terre. „ Ces coffres enfermoient les morts embaumés de telle ſorte „ qu'ils ne ſentoient point mauvais. Outre ces grans coffres, il y en avoit de „ plus petits, & des corbeilles de roſeau très-bien faites. Les petits coffres „ étoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, & les corbeilles remplies de „ perles de toutes ſortes. " Le Temple de *Talomeco* étoit la ſepulture des *Caciques* du païs. La deſcription que nous en donne *Garcilaſſo* mérite bien que nous l'inſerions.

„ Le Temple de *Talomeco*, où eſt la ſepulture des *Caciques*, a, dit-il, plus de cent „ pas de long ſur quarante de large ; les murailles hautes à proportion, & le „ toict fort élevé, pour ſuppléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de „ pente aux eaux. La couverture eſt de roſeaux fort déliez, fendus en deux, dont „ les Indiens font des nattes qui reſſemblent aux tapis de jonc des Maures ; ce „ qui

(*a*) On les appelle *Tonatzulis*.
(*b*) *Rochefort* dans ſon *Hiſtoire des Antilles*.

„ qui eſt très-beau à voir. Cinq ou ſix de ces tapis mis l'un ſur l'autre ſer-
„ vent pour empécher la pluie de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple;
„ ce que les particuliers de la contrée & leurs voiſins imitent dans leurs
„ maiſons.

„ Sur le toict de ce Temple il y a pluſieurs coquilles de differente gran-
„ deur, & de divers poiſſons rangées dans un très-bel ordre. Mais on ne com-
„ prend pas d'où on les peut avoir aportées, ces Peuples étant ſi éloignez de la
„ mer, ſi ce n'eſt qu'on les ait priſes dans les fleuves & les rivieres qui arroſent
„ la Province. Toutes ces coquilles ſont poſées le dedans en dehors pour don-
„ ner plus d'éclat, mettant toûjours un grand coquillage de limaçon
„ de mer entre deux petites écailles, avec des intervales d'une piéce à l'au-
„ tre, remplis par pluſieurs filets de perles de diverſe groſſeur en forme de fe-
„ ſtons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces feſtons de perles, qui vont de-
„ puis le haut du toict juſqu'en bas, joints au vif éclat de la nacre & des co-
„ quilles, font un trés-bel effet, lors que le Soleil donne deſſus.

„ Le Temple a des portes proportionnées à ſa grandeur. On voit à l'entrée
„ douze ſtatuës de geant faites de bois. Ils ſont repreſentés d'un air ſi farouche
„ & ſi menaçant, que les Eſpagnols s'arreſterent long-tems à conſiderer ces fi-
„ gures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On diroit que ces geans
„ ſoient mis là pour défendre l'entrée de la porte. Car ils ſont en haïe des deux
„ côtez, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont huit pieds, &
„ les autres un peu moins à proportion, en forme de tuiaux d'orgues.

„ Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque côté, des
„ maſſuës garnies de cuivre qu'ils tiennent élevées, & ſemblent tout prêts à les
„ rabattre avec fureur, ſur ceux qui ſe hazardent d'entrer. Les ſeconds ont des
„ marteaux d'armes, & les troiſiémes, une eſpéce de rame; les quatriémes, des
„ haches de cuivre, dont les tranchans ſont de pierre à fuſil. Les cinquiémes
„ tiennent l'arc bandé, & la fléche prête à partir. Rien n'eſt plus curieux à
„ voir que ces fléches, dont le bout d'enbas eſt d'un morceau de corne de cerf
„ fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fuſil afilée comme un poignard. Les
„ derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts
„ en poſture menaçante, ainſi que les autres; mais tous d'une maniere differen-
„ te & fort naturelle.

„ Le haut des murailles du Temple en dedans eſt orné conformément au
„ dehors du toict; car il y a une eſpece de corniche faite de grandes coquilles
„ de limaçons de mer mis en fort bon ordre, & entre elles on voit des fe-
„ ſtons de perles qui pendent du toict. Dans l'intervalle des coquilles & des
„ perles, on apperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de
„ plumes de diverſes couleurs très-bien dipoſées. Outre cet ordre, qui regne au
„ deſſus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toict pluſieurs
„ plumes & pluſieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles atta-
„ chez par haut & par bas, enſorte qu'il ſemble que ces ouvrages ſoient prêts à
„ tomber.

„ Au deſſous de ce plafons & de cette corniche, il y a autour du Temple
„ des quatre côtez, deux rangs de ſtatuës, l'un au deſſus de l'autre, l'un d'hom-
„ mes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du païs. Chacun a ſa ni-
„ che joignant l'une de l'autre, & ſeulement pour orner la muraille, qui eût
„ été trop nuë ſans cela. Les hommes ont tous des armes en main, où ſont
„ des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout fai-

„ tes d'un fil très-délié, & de diverſes couleurs. Pour les ſtatuës des femmes, „ elles ne portent rien en leur main.

„ Au pied de ces murailles il y a des bancs de bois fort bien travaillez, où „ ſont poſés les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux „ pieds au deſſus de ces cercueils en des niches dans le mur, ſe voient les ſta- „ tuës des perſonnes qui ſont là enſevelies. Elles les repreſentent ſi naturelle- „ ment, que l'on juge comme elles étoient au tems de leur mort. Les femmes „ n'ont rien à la main, mais les hommes y ont des armes.

„ L'eſpace qui eſt entre les images des morts, & les deux rangs de ſtatuës, „ qui commencent ſous la corniche, eſt ſemé de boucliers de diverſes grandeurs, „ faits de roſeaux ſi fortement tiſſus, qu'il n'y a point de trait d'arbalête, ni „ même de coup de fuſil qui les puiſſe percer. Ces boucliers ſont tous ornez „ de perles & de houpes de couleur, ce qui contribuë beaucoup à leur „ beauté.

„ Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de quaiſſes ſur des bancs ſe- „ parés. Les plus grandes de ces quaiſſes ſervent de baſe aux médiocres, & „ celles-ci aux plus petites, & d'ordinaire ces piramides ſont compoſées de cinq „ ou ſix quaiſſes. Comme il y a des eſpaces entre un banc & un autre, cela „ n'empéche point d'aller de côté & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce „ qu'on veut.

„ Toutes ces quaiſſes ſont remplies de perles, de ſorte que les plus grandes „ renferment les plus groſſes perles, & ainſi en continuant juſqu'aux plus peti- „ tes, qui ne ſont pleines que de ſemence de perles. Au reſte la quantité des „ perles étoit telle, que les Eſpagnols avoüerent qu'encore qu'ils fuſſent plus de „ neuf cens hommes, & euſſent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous en- „ ſemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. „ On ne doit pourtant pas s'en trop étonner, ſi l'on conſidere que les Indiens de la Province apportoient dans ces Caiſſes depuis pluſieurs ſiécles toutes les perles qu'ils trouvoient, ſans en retenir une ſeule: & de là on peut juger par comparaiſon, que ſi tout l'or & tout l'argent qu'on a aporté du Pérou en Eſpagne, ne s'étoit pas tranſporté ailleurs, les Eſpagnols pourroient aujourd'hui couvrir d'or & d'argent pluſieurs Egliſes.

„ Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de „ peaux de chamois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, ſans compter „ pluſieurs habits de peaux avec le poil teintes differemment, pluſieurs veſte- „ mens de chats, de martres, & d'autres peaux auſſi-bien paſſées qu'au meil- „ leur endroit d'Allemagne & de Moſcovie.

„ Autour de ce Temple, qui par tout étoit fort propre, il y a un grand „ magaſin diviſé en huit ſalles de même grandeur, ce qui lui apporte beau- „ coup d'ornement. Les Eſpagnols entrerent dans ces ſalles, & les trouverent „ pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere de longues piques ferrées d'un „ très-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles, qui font trois ou quatre „ tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule eſt enrichi de chamois „ de couleur, & aux extrémitez il y a des houpes, avec des perles qui contri- „ buent beaucoup à leur beauté.

„ Il y avoit dans la ſeconde ſalle des maſſuës ſemblables à celles des geans, „ garnies d'anneaux de perles, & par endroits de houpes de diverſes couleurs, „ avec des perles alentour. Dans la troiſiéme on trouvoit des marteaux d'armes „ enrichis comme les autres; dans la quatriéme, des épieux parez de houpes,

„ prés

SACRIFICE que les FLORIDIENS font au SOLEIL, de leurs PREMIERS nez.

OFRANDE que les FLORIDIENS font d'un CERF au SOLEIL.

S. Pinet del. et sc.

„ prés du fer & à la poignée; dans la cinquiéme des eſpeces de rames ornées de „ perles & de franges; dans la ſixiéme des arcs & des fléches très-belles. Quel- „ ques-unes ſont armées de pierre à fuſil, éguiſées par le bout en forme de poin- „ çon, d'épées, de fer de picques, ou de pointes de poignard, avec deux tran- „ chans. Les arcs ſont émaillez de diverſes couleurs, luiſans & embellis de „ perles en divers endroits. Dans la ſeptiéme ſalle il y avoit des rondaches de „ bois & de cuir de vache aporté de loin, garnis de perles & de houpes de „ couleur. Dans la huitiéme, des boucliers de roſeaux tiſſus fort adroitement, „ & parés de houpes & de ſemences de perles. "

Quelques Peuples de la Floride ſacrifient leurs premiers nés au Soleil, ou plûtôt à leurs Souverains. Du moins eſt il certain que cette cruelle ceremonie ſe fait en préſence d'un de ces Princes ou Caciques qu'ils appellent *Paraouſtis*. Pendant que la mere du petit enfant ſe couvre la face, pleure & gemit devant le bloc ſur lequel la victime doit être écraſée, & que les femmes, qui l'ont accompagnée, chantent & danſent en faiſant un cercle, une autre femme paroît au millieu du cercle, tenant l'enfant entre ſes bras & le montrant de loin au *Paraouſti*. Cette femme danſe comme ſes compagnes & chante en danſant les louanges du *Paraouſti*. Après cela le Prêtre qui paroît dans le lointain de la planche au millieu de ſix autres Floridiens, vient écraſer cet enfant. La victime doit toûjours être un garçon.

(*a*) Ces mêmes Peuples offrent avec beaucoup de ceremonie la repreſentation d'un Cerf au Soleil. Ils choiſiſſent pour cet effet la peau du plus grand cerf qu'ils puiſſent trouver. Après l'avoir remplie de toutes ſortes d'herbes, ils l'ornent de fleurs & de fruits, & l'éleventi au ſommet d'un grand arbre, la tête tourné au Soleil levant. Cette ceremonie ſe fait tous les ans vers la fin du mois de Février: elle eſt toûjours accompagnée de prieres & de chanſons que le *Paraouſti* & un des premiers *Jouanas* entonnent eux-mêmes à la tête des devots. Les Floridiens demandent au Soleil qu'il lui plaiſe de benir les fruits de la terre, & de lui conſerver ſa fécondité. Pour la peau du cerf, elle reſte expoſée ſur l'arbre juſqu'à l'année ſuivante.

Ils ont une autre fête remarquable. (*b*) Le Peuple s'aſſemble ſous la conduite d'un *Paraouſti* pour aller rendre ſes devoirs à *Toia*. Les Voiageurs ignorant ce que c'étoit que ce *Toia*, ont dit tout court que c'étoit le Diable. Il ſe peut que ce *Toia* ſoit une Divinité particuliere. Quoiqu'il en ſoit, cette ceremonie paroît être un acte de contrition, par lequel ils croient obtenir la faveur de cette Idole. Les Floridiens s'aſſemblent dans une grande place que les femmes ont ornée & préparée le jour qui précede celui de la ceremonie. Après que l'aſſemblée s'eſt formée en cercle, trois *Jouanas*, peints de pluſieurs ſorte de couleurs depuis les pieds juſqu'à la tête, paroiſſent au milieu du cercle avec des tambours, au ſon deſquels ils danſent & chantent en faiſant des geſtes & des grimaces extraordinaires. L'Aſſemblée repond en Chœur au chant de ces Prêtres, qui, après avoir fait trois ou quatre tours de danſe, quittent bruſquement la partie & s'enfuient dans les bois. C'eſt-là qu'ils vont conſulter *Toia*. Cette fuite myſterieuſe interrompt la devotion: mais les femmes la continuent tout le jour par des pleurs & des hurlemens. Elles font aux bras de leurs filles des taillades & des inciſions avec des écailles de moules, & jettent en l'air, comme un hommage dû à *Toia*, le ſang qui découle de ces plaies en invoquant trois fois cette Idole. Deux jours

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Purchas*, *Leſcarbot.*

jours après les *Jouanas* reviennent des bois où ils s'étoient retirés pour la conſulter, & danſent en la même place qu'ils avoient quittée ſi bruſquement. La danſe finit par un repas dont une abſtinence de trois jours ne les met guére en état de ſe paſſer: mais elle étoit inévitable, parce que les Dieux ſe manifeſtent plus librement à ceux qui jeunent. En cet état le cerveau n'eſt pas expoſé aux vapeurs qu'excitent les alimens, & reçoit plus facilement les impreſſions de l'entouſiaſme.

Nous finirons ces deſcriptions par une remarque; c'eſt que les Floridiens ſe vantoient, comme les Mexicains, d'avoir une prophetie qui les avertiſſoit de la venue des Eſpagnols.

Leurs PRÊTRES, *leur* DISCIPLINE, *&c.*

Leurs Prêtres ſont Medecins, comme ceux des autres Peuples de l'Amerique: ils ſont auſſi les Conſeillers & les Miniſtres d'Etat du *Paraouſti*. Ce triple caractere eſt accompagné de gravité, de modeſtie & d'une abſtinence extraordinaire. Avant que d'être promûs à la Prétriſe, ils doivent paſſer par les épreuves d'une longue Diſcipline ſous la conduite des autres Prêtres qui leur enſeignent les myſteres de la Religion, & pour ainſi dire, préparent leur eſprit à ces idées qu'ils doivent un jour imprimer au Peuple. On les exerce par le jeune, l'abſtinence, la retraite, la privation des plaiſirs des ſens; mais la rigueur du noviciat eſt adoucie par des viſions & par une communication intime avec la Divinité. C'eſt ainſi que le rapportent les Voiageurs. Que leur recit ſoit exactement veritable ou non, toûjours ne faut il pas douter que les vieux Prêtres n'enſeignent aux jeunes, qu'au moins ils doivent paroître convaincus de la ſainteté d'une vocation, qui tout à la fois les rend maîtres de l'ame & du corps. Cette Diſcipline dure trois ans.

Ils portent à la ceinture un ſac plein d'herbes medecinales & d'autres médicamens; ce qui eſt auſſi de l'uſage des Prêtres Virginiens: ils connoiſſent aſſés bien la valeur de ces remedes & les proprietés des ſimples. Du reſte ils ont l'uſage des vomitifs, des ſueurs, & des ſcarifications. Ils n'eſſuient point le ſang qui coule des plaies qu'ils ont faites: ils le ſucent avec la bouche & ſouvent avec un chalumeau. Les Floridiens croient que le ſoufle & l'attouchement de leurs Prêtres-medecins ne peut qu'être ſalutaire aux malades. Le Prêtre, (*a*) à ce que nous dit une relation moderne, accompagne ſes operations de quelques parolles. Quand tous ces remedes n'operent pas la guériſon, il preſcrit le bain, & ſi le bain ne fait rien, il expoſe le patient à la porte de ſa cabane, le viſage tourné au Soleil levant. Le Prêtre-medecin conjure cet Aſtre de rendre la ſanté au malade par la douce influence de ſa lumiere. C'eſt-là la derniere reſſource de l'un & de l'autre.

Ces Prêtres ſont revêtus d'un manteau de peaux coupées en bandes inégales. Quelquefois cet habillement eſt fait à la façon d'une longue robe: alors ils l'attachent avec une ceinture de peau d'où pend le ſac qui renferme leurs remedes. Ils ont les pieds & les bras nuds, ſur la tête ils portent un bonnet de peau qui finit en pointe: ſouvent au lieu de bonnet, ils ont la tête ornée de plumes.

(*a*) *Coreal.* Tome 1. de ſes Voiages.

Leurs

CEREMONIE, observée par un des **ROIS** *de la* **FLORIDE**, *avant que de faire une Expedition.*

Un des **ROIS** *de la* **FLORIDE**, *consultant son* **MAGICIEN**, *avant que de marcher a l'Ennemi.*

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und umweltstiftung leipziger land

Leurs CEREMONIES *de* GUERRE.

Les Floridiens ſont extrémement vindicatifs. On reconnoît ce caractere à tous les autres Americains. (*a*) Pour mieux s'exciter à la vengeance, les premiers tiennent certaines aſſemblées où l'un d'eux eſt placé dans un lieu aſſés écarté. Un autre ſe leve & prénant un javelot à la main va fraper le premier de toute ſa force, ſans que celui qui eſt frapé ſe remue en aucune façon : le javelot paſſe en d'autres mains juſqu'à ce que le bleſſé tombe par terre. Alors les femmes & les jeunes gens le relevent en pleurant, lui donnent à boire du *Caſiné*, qui eſt le bruvage ordinaire de guerriers, & le portent en une cabane où l'on recommence à pleurer autour de lui. Les femmes & les filles aprétent quelques rememedes pour la guériſon du bleſſé, pendant que l'aſſemblée boit, ſe rejouït, chante les proüeſſes de ſes Ancêtres & s'anime à la vengeance. Toute la ceremonie eſt une commemoration de la mort de leurs compatriotes. Celui qu'ils bleſſent leur remet devant les yeux les mauvais traitemens qu'ils ont reçu de leurs ennemis, & cette vue inſpire à toute la Nation une haine irreconciliable.

Avant que de marcher à la guerre, ils aſſemblent un Conſeil où les *Jouanas* donnent leur avis. Rien ne s'y reſout ſans leurs participation & ſans qu'ils aient conſulté auparavant l'Oracle de leur Idole. Les fumées du *Caſiné* contribuent, autant que l'Oracle, à faire prendre des reſolutions deſeſperées, qui ſont les ſeules que tous ces Peuples connoiſſent : mais il n'appartient qu'aux guerriers de boire du Caſiné, & l'on n'en boit qu'après avoir donné des preuves de ſa valeur.

(*b*) Avant que de faire une expédition le *Paraouſti* ſe tourne du côté de Soleil, le conjure de lui être favorable, & prenant de l'eau dans une écuelle de bois, après avoir fait pluſieurs imprecations contre l'ennemi, jette cette eau en l'air, de telle maniere qu'elle retombe en partie ſur ſes guerriers. *Puiſſiés vous*, leur dir-il en même tems, *repandre de cette façon le ſang de vos ennemis!* Il prend une ſeconde fois de l'eau la repand ſur le feu qui eſt à côté de lui & s'adreſſant aux mêmes guerriers, *puiſſiés vous*, ajoute t'il, *détruire nos ennemis avec autant de promtitude que j'éteins ce feu!* Des cris effroiables & des grimaces expreſſives accompagnent ces deux actions.

(*c*) Celles du *Jouanas*, qui eſt conſulté ſur le ſort de l'expédition, ne le ſont pas moins. Le prétendu Magicien ſe met ſur un bouclier dans une attitude qu'il ſeroit inutile d'exprimer, puiſque les paroles ſeroient au deſſous de l'art du graveur. Nous renvoions le Lecteur à la figure, en lui faiſant remarquer que le Prêtre conſulté trace un cercle de figures inconnuës, au millieu duquel il s'enferme. Ces figures ſervent au moins à donner au Peuple une plus grande opinion de ſa ſcience. Après un quart heure d'agitation, de grimaces, de contorſions auſſi violentes que les mouvemens convulſifs les plus violens, il perd cette attitude forcée : le Dieu abandonne ſon Miniſtre, qui ſe relevant tout étourdi va rendre compte au *Paraouſti* du ſuccés de la conference ſpirituelle, lui declare le nombre de ſes ennemis, la maniere dont ils ſont campés, & le ſuccés de l'expédition. On aſſure qu'ils rencontrent.

Ils enlevent le crane & la chevelure à leurs ennemis, comme les autres Peu-

(*a*) *Leſcarbot*, *Purchas*.
(*b*) *Purchas*.
(*c*) Les mêmes.

ples de l'Amerique Septentrionale, & pendent à des perches dreſſées exprés les bras & les jambes de ceux qu'ils ont tué à la guerre. (*a*) Ils font une aſſemblée autour de ces perches pour écouter les maladictions qu'un *Jouana* prononce contre l'ennemi. Trois hommes ſont à genoux devant le Prêtre, qui tient une petite Idole à la main. Un de ces trois hommes bat la meſure ſur une pierre avec ſa maſſue, & répond aux imprécations du Prêtre, pendant que les deux autres chantent au bruit de leurs calebaſſes.

Les femmes de ceux qui ſont morts à la guerre vont implorer l'aſſiſtance du *Paraouſti*. Elles ſe preſentent à lui baignées de larmes : effet ſurprenant de l'amour qu'elles portent à leurs maris ! Que ce ſoit adreſſe ou ſincerité, l'on ne doit pas douter que ces larmes n'excitent puiſſamment la vengeance de guerriers.

Les Hermaphrodites, qui, comme nous l'avons déja dit, ſont des perſonnes d'un genre de vie fort ſuſpect, ſervent à porter les fardeaux & les proviſions de guerre. Ils ſervent auſſi à tranſporter les malades & les bleſſés. Ces Hermaphrodites portent les cheveux longs comme les femmes & ſont l'objet du mépris des Guerriers.

Leurs CEREMONIES FUNEBRES, *leurs* OPINIONS *touchant l'Immortalité de l'Ame.*

Les Floridienes, dont nous venons de parler ne ſe contentent pas d'aller verſer des larmes aux pieds du Roi, pour l'exciter à vanger la mort funeſte de leurs époux. Elles vont pleurer & gemir ſur les tombeaux des défunts, & pour dernier temoignage de la tendreſſe conjugale ces veuves deſolées ſe coupent entierement les cheveux & les ſement ſur ces tombeaux. En voila donc pour toute la vie ! diroient certaines gens qui croient de la meilleure foi du monde que la perte d'un époux merite une douleur éternelle. Point du tout : leur deuil eſt à terme comme celui de nos veuves. Les Floridienes ne peuvent ſe remarier qu'après que leurs cheveux ſont revenus à leur premiere longueur, c'eſt-à dire lorſqu'ils paſſent les épaules.

Ils enſeveliſſent leurs *Paraouſtis* avec toute la magnificence qu'ils ſont capables d'imaginer. Le tombeau eſt entouré de fléches plantées en terre par la pointe. On met au deſſus de ce monument la coupe qui ſervoit à ce Souverain. Trois jours ſe paſſent en pleurs & en jeunes à ſon honneur & ſur ſon tombeau. Les *Paraouſtis* ſes alliés viennent le pleurer avec les mêmes ceremonies. On ſe raſe la tête pour l'amour de lui. Enfin des pleureuſes de profeſſion le pleurent trois fois le jour pendant ſix mois, le matin à midi & le ſoir. On brule tout ce que qu'il a poſſedé en ſa vie, & le même uſage s'obſerve à la mort des Prêtres. On les enſevelit dans leurs maiſons ; après quoi l'on brule & la maiſon & les effets du défunt. On dit (*b*) que les Peuples de la Floride, après avoir brulé ces corps ſacrés, en reduiſent les os en poudre, & les donnent à boire un an après aux proches parens des défunts. (*c*) Les Floridiens des Provinces que *Fernand de Soto* viſita enterrent avec leurs Souverains des eſclaves tout en vie, pour les aller ſervir en l'autre Monde.

(*a*) Ceux

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Purchas.*
(*c*) *Hiſtoire de la Conquête de la Floride.*

FLORIDIENNES, qui ayant perdu leurs maris, a la guerre, viennent implorer l'asistance du **ROY**.
***HERMAFRODITES**, déstinez a servir les malades, et a enterrer les morts.*

Veuves de la **FLORIDE**, *qui sement leurs cheveux sur les Tombeaux de leurs Maris.*

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und umweltstiftung leipziger land

Maniere d'ensevelir les ROIS, *et* PRETRES *de la* FLORIDE.

(*a*) Ceux d'*Apalache* embaument les corps de leurs parens & amis défunts. Ils les laiſſent à peu prés trois mois dans le baume; après quoi ces corps deſſéchés par la force des drogues aromatiques ſont revêtus de belles peaux & mis en des cercueils de cedres. Les parens gardent le cercueil chez eux l'eſpace de douſe lunes entieres. Enſuite on le porte à la forêt voiſine, & l'on enterre le défunt au pied d'un arbre. Ils en uſent plus noblement à l'égard de leurs *Paraouſtis*. Après les avoir embaumé, revêtu de leurs ornemens, paré de plumes & de colliers, on les garde trois années dans l'appartement où ils ſont morts, & pendant ce tems-là ils ſont enfermés dans ces cercueils de bois dont nous venons de parler. Ce terme étant expiré on les porte au tombeau de leurs prédeceſſeurs, à la pente de la Montagne d'*Olaimy*. On les deſcend dans une grotte, dont on ferme l'ouverture avec de gros cailloux, & l'on pend aux branches des arbres voiſins du tombeau les armes dont ils ſe ſervoient à la guerre, comme autant de témoignages de leur valeur. On ajoute que les plus proches parens plantent un cedre auprés de la grotte, & qu'ils l'entretiennent avec ſoin à la gloire du défunt. Si l'arbre meurt on lui en ſubſtitue auſſi-tôt un autre.

Les Apalachites croient l'immortalité de l'ame, & que ceux qui ont bien vecû ſont portés au Ciel & placés entre les étoiles. Ils aſſignent la demeure des méchans dans les précipices des hautes Montagnes du Nord parmi les ours, au millieu des neiges, des glaces & des frimats. (*b*) Les autres Peuples de ces vaſtes contrées croient auſſi la recompenſe des bons & la punition des méchans après cette vie. Ils appellent le Ciel le *haut Monde*, & au contraire *bas Monde*, l'endroit qui ſera le ſejour éternel de ceux qui aurent mal vecu ſur la terre. C'eſt en ce dernier endroit que regne *Cupai*, ce mauvais génie que nous appellons le Diable.

(*c*) Les Indiens de la Caroline croient la tranſmigration des ames, & quand il meurt quelqu'un parmi eux on enterre avec lui des proviſions & quelques utenſiles pour ſes beſoins.

Nous obſerverons une coutume des Floridiens d'*Hirriga*, qui a du rapport à celle des Apalachites. (*d*) Ces Sauvages enterrent leurs morts dans les forets. On y met les corps dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui ne ſont point attachés; mais arrêtés ſeulement par le poids de quelques pierres ou de quelques piéces de bois qu'on met deſſus: & comme les bêtes ſauvages ſont en grand nombre dans cette Province de la Floride, ils font garder les cercueils par leurs eſclaves.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES, *l'*EDUCATION *de leurs* ENFANS.

(*e*) Les Indiens de la Floride n'épouſent d'ordinaire qu'une femme, qui eſt obligée de garder la fidelité à ſon mari, ſur peine d'être punie d'un chatiment honteux, ou même d'une mort cruelle. Pour les Grands du Païs ils ſe diſpenſent de l'uſage qui ne permet qu'une femme au Peuple. Ils en prennent autant qu'ils veu-

(*a*) *Hiſtoire des Iles Antilles*, dans un extrait tiré de quelques Memoires Anglois.
(*b*) *Hiſtoire de la Conquête de la Floride.*
(*c*) *Deſcription des Colonies Angloiſes* dans *le Recueil de divers Voiages*, impr. in 4. à Paris.
(*d*) *Hiſtoire de la Conquête de la Floride.*
(*e*) *Hiſtoire de la Conquête de la Floride.*

veulent: mais il n'y en a qu'une de legitime, & les autres ne ſont que des Concubines. Les enfans qui naiſſent de ces dernieres ne partagent pas également les biens du pere avec les enfans de la femme legitime.

Les Apalachites ne ſe marient pas hors de leurs familles. Les Mariages ſont ſouvent conclus par les parens dés la tendre jeuneſſe de leurs enfans, & les enfans devenus grands ratifient, dit-on, ce que leurs parens ont conclu. Il leur eſt permis de contracter mariage dans tous les degrés qui ſont au-deſſous de frere & de ſœur.

Ces derniers Peuples donnent à leurs enfans mâles les noms des ennemis qu'ils ont tué, ou des villages qu'ils ont brulé, ou des priſonniers qui ſont morts à leur ſervice. Pour les filles, elles portent ceux de leurs meres ou grands-meres décedées: car ils obſervent que deux perſonnes de la famille ne portent pas le même nom. Les Meres élevent leurs enfans, tant garçons que filles, juſqu'à l'age de douze ans; après quoi les garçons paſſent ſous la diſcipline du pere.

On aſſure que les maris n'ont point de commerce avec leurs femmes, depuis qu'elles ſe trouvent enceintes, juſqu'à ce qu'elles ſoient accouchées. Le ſcrupule va même à ne point manger de ce qu'elles ont touché pendant le tems de leur groſſeſſe.

(*a*) „ Les Floridiens des environs de *Panuco* ſe marient tard, & cependant on „ aſſure qu'à dix ou douze ans " les filles ne le ſont plus que de nom. Les femmes (*b*) des Iles Lucaies portent pour la bienſeance un (*c*) tablier de coton: les filles le prennent quand elles ſont en age de devenir femmes.

Leurs MEMORIAUX.

(*d*) Les Floridiens de la *Caroline* ſe ſervent d'Hieroglyphes & d'Emblemes pour tenir compte des évenemens. Ils ont ſoin d'inſtruire leurs enfans aux choſes qui concernent leurs familles & la patrie, afin que la memoire s'en conſerve de generation en generation. Aux lieux où il s'eſt fait quelque combat, & en ceux où quelque Colonie s'eſt établie, on éleve une petite Pyramide de pierre. Le nombre des pierres marque celui des morts ou celui des fondateurs & de ceux qui habiterent les premiers les lieux où ſe trouve la pyramide.

RELIGION *des* ILES CARIBES.

Les Eſpagnols ont détruit la plus grande partie des habitans de ces Iles, & à leur exemple les autres Europeans ne les ont pas mieux traité: mais ni les uns ni les autres n'ont pû oter à ces malheureux Sauvages la liberté de ſe plaindre de leur injuſtice & des cruautés qu'ils ont ſoufertes ſous la domination de leurs nouveaux hôtes. (*e*) „ Vous m'avés chaſſé de mes terres, leur diſent les Cari- „ bes, elles ne vous apartenoient pas: vous n'aviés rien à y prétendre. Tous „ les jours vous me ménacés d'enlever le peu qui me reſte. Faudra t'il donc „ que le miſerable Caraïbe aille habiter la mer avec les poiſſons? Vos terres ſont „ bien

(*a*) *Coreal* dans ſes *Voiages*.
(*b*) Les Sauvages de ces Iles ont été détruits par les Eſpagnols.
(*c*) C'eſt ce que le P. *Labat* nomme *Camiſa* dans ſes voiages. Il en donne une deſcription exacte.
(*d*) *Deſcription des Colonies Angloiſes* dans le *Recueil de divers Voiages* imprimé in 4. à Paris.
(*e*) *Hiſtoire des Iles Antilles* par *Rochefort*.

„ bien mauvaiſes, puiſque vous les quittés pour venir m'enlever les mienes. Pour-
„ quoi venés vous de gaieté de cœur me perſecuter ? " L'avarice & l'ambi-
tion nous ont fait oublier les maximes de l'Evangile. Il eſt vrai que nos Con-
quêtes ont un beau prétexte, qui eſt de gagner les ames des Americains à Je-
sus-Christ ; mais, nous dira l'Indien converti, „ pourquoi donc ne me re-
„ gardés vous pas comme frere ? puiſque le Chriſtianiſme afranchit les hommes,
„ & qu'en les exhortant à l'humilité, il leur inſpire la douceur & des ſentimens
„ d'humanité que vous avés perdue pour nous. " A cela nous leur repondrons,
que nôtre interêt demande leur abaiſſement ; qu'il nous faut des eſclaves pour
travailler à l'entretien de leurs terres ; que nous les avons enlevées pour les mieux
faire valoir & pour en tirer des richeſſes qui leur étoient inconnues. On s'aveu-
gle juſqu'au point de croire que ces motifs peuvent s'accorder au Chriſtianiſme ;
mais doit on en être étonné ? puiſque l'on a eſſaié de juſtifier par des principes
de Religion la deſtruction des Peuples de l'Amerique, & que l'on s'y eſt crû au-
toriſé par la conduite des Juifs envers les Cananéens.

La deſtruction preſque totale des *Caribes* nous a engagé à cette digreſſion ; il
ſemble qu'ils aient été détruits avec plus de fureur que les autres Peuples des In-
des Occidentales, & que pour excuſer les horribles inhumanités qu'on a exer-
cées contr'eux, leurs Conquerans aient affecté de les faire paſſer pour des Mon-
ſtres d'impureté, ſans Loi, ſans Religion, ſans naturel ; en un mot qui n'a-
voient rien de ſuportable que la forme d'homme.

Si l'on en croit (*a*) *Rochefort*, bien loin de ſervir un Dieu, les *Caribes* n'ont
pas même de nom pour exprimer la Divinité. Quand on veut leur parler de
Dieu, il faut uſer de periphraſe pour leur faire connoître cet Etre ſupréme. Ils
regardent la Terre comme une bonne mere, qui nourrit ſes Creatures ; mais
ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit de l'Eſſence Divine & des myſteres de
la Religion. On nous dit la même choſe de la plus grande partie des Peuples
de l'Amerique. Il y a quelque apparence qu'on exige tout à la fois trop de cho-
ſes de ces barbares. On veut qu'ils conçoivent du premier coup la Divinité
telle que nous la concevons, & qu'ils croient au premier mot & ſur leur parolle
(*b*) des gens qui leur viennent annoncer des myſteres, dont ils n'ont été con-
vaincus eux-mêmes qu'après beaucoup d'experience, d'étude & de reflexions pré-
cedées d'un Catechiſme qu'on leur a enſeigné dans leur enfance, pour mieux
préparer les voies à la foi Chrétienne. S'il eſt vrai que ces Peuples ſoient peu capables
des choſes qui ſont au deſſus des ſens, il faut premierement les polir, former leur
eſprit à la reflexion, & faire un homme avant que de vouloir faire un Chrétien.

(*c*) Les *Caribes* ou *Caraïbes* reconnoiſſent deux principes, l'un bon & l'autre
mauvais, qu'ils appellent *Maboia*. *Rochefort* dit qu'ils croient pluſieurs bons eſprits,
& que chacun s'imagine en avoir un pour ſoi en particulier, auquel ils donnent
le nom de *Chemen*. Selon quelques autres voiageurs (*d*) *Louquo*, étoit à ce
qu'ils diſent, le premier homme : il donna l'origine au genre humain, crea les
poiſſons & reſſuſcita trois jours après ſa mort. Enſuite il s'en retourna au Ciel.
Après le départ de *Louquo* les animaux terreſtres furent créés. Ils croient la
création de la terre & de la mer, mais non pas celle du Ciel. Ils ont auſſi
quelque idée du Deluge, & en attribuent la cauſe à la méchanceté des hommes de

(*a*) *Hiſtoire* des *Iles Antilles*. Il auroit parlé plus exactement, s'il avoit dit, qu'ils n'ont point d'idée de la Divinité, que nous la concevons. Quoique nous citions cet Auteur, nous croions qu'il ne faut ſe rapporter à lui que de la bonne ſorte, parce qu'il eſt quelquefois Copiſte inexact.

(*b*) On parle ici des Eccleſiaſtiques en general.

(*c*) *Hiſtoire des Iles Antilles*.

(*d*) *Relation des Caraïbes* par *La Borde*.

ce tems-là. *Maboia*, disent-ils, fait les Eclipses. Quoique prévenus du pouvoir & de la malice de ce mauvais esprit, ils (*a*) le prient cependant „ sans regle, „ sans détermination de tems ni de lieu, sans chercher à le connoître, sans „ en avoir aucune idée un peu distincte, sans l'aimer en aucune maniere, „ seulement pour l'empécher de faire du mal, pendant qu'ils disent que le „ premier Principe étant bien faisant, il est inutile de le prier. " Les Peuples dont nous avons parlé dans les Articles précedens sont dans le même sentiment. Ils croient que le Soleil préside aux étoiles, & que celles-ci sont des *Chemens*. C'est à ces *Chemens* qu'ils laissent aussi la direction des meteores, des orages &c. Ils ne faut pas oublier que ces Sauvages ont leurs heros ou plûtôt leurs demi-Dieux, qui maintenant sont des étoiles & des *Chemens*.

Ils offrent aux *Chemens* de la Cassave & les prémices de leurs fruits. Quelquefois par un principe de reconnoissance ils font un festin à leur honneur. Ces offrandes, dit *Rochefort*, ne sont accompagnées ni d'adoration, ni de prieres. On les pose simplement à l'un des bouts de la case sur (*b*) des tables tissues de jone & de latanier. Les esprits s'y rendent pour manger & boire ces presens : preuve de cela, c'est que les Caribes assurent que l'on entend remuer les vases où l'on a mis ces presens, & le bruit des machoires de ces Dieux.

Ponr se garantir des mauvais traitements du *Maboia*, ils font, dit le même Auteur, de petites images semblables à la forme sous laquelle il leur apparoit. Ils portent ces images au col, & prétendent qu'elles leur procurent du soulagement. On nous dit encore qu'ils se font des incisions & qu'ils jeunent pour l'amour de lui. Nous sommes obligés de faire remarquer ici au lecteur, que *Rochefort*, le Pere *Labat*, la *Borde* & quelques autres, tant Catholiques que Protestans, assurent positivement que ces Peuples sont tourmentés de l'Esprit malin qui les bat, les égratigne, les blesse même cruellement pour les obliger à faire ponctuellement ce qu'il leur demande. Il se peut que tout cela soit veritable. Nous avons vû que les Americains Septentrionaux craignent aussi les persecutions du Demon, & nous verrons dans la suite que les Meridionaux sont exposés aux mêmes tourmens. Le Pere *Labat* nous assure que cet Ange des tenebres perd son pouvoir dans les lieux où la Croix est plantée, & *Rochefort* nous aprend „ que le Malin n'a pas le pouvoir de „ maltraiter les Sauvages en la compagnie d'aucun des Chrétiens. . . . Les „ Sauvages persecutés par ce maudit adversaire se sauvent à toute bride dans les „ plus prochaines maisons des Chrétiens, où ils trouvent une retraite assurée „ contre les attaques de ce furieux aggresseur. C'est, ajoute t'il, une verité „ constante . . . . que le Baptême étant conferé à ces Sauvages, le Diable ne „ les bat plus. " De ces deux autorités, qui nous viennent de deux partis si opposés, il en resulte pourtant, que le Diable craint également les Catholiques & les Protestans.

Ils ont une infinité de présages & de superstitions. Nous n'en rapporterons que deux. Ils prétendent que les chauvesouris sont des *Chemens* dont l'office est de faire la garde pendant la nuit. Ils gardent souvent dans une calebasse les cheveux ou les os de quelqu'un de leurs parens défunts. Ils les consultent dans l'occasion, & leurs *Boiés*, dont nous allons parler, leur font accroire que l'esprit du mort les avertit des desseins de leurs ennemis.

(*a* Le Pere *Labat* dans ses Voiages.
(*b*) Ils appellent ces tables *Matoutons*.

Leurs

Leurs PRETRES, *leur* DISCIPLINE, &c.

Ces *Boiés*, Prêtres-Medecins des *Caribes*, ont chacun leur Génie particulier, qu'ils ſe vantent de pouvoir évoquer par le chant de certaines parolles & la fumée du tabac. On n'évoque ce Génie ou ce Demon que pendant la nuit, dans un lieu où il n'y a ni feu ni lumiere. Ces mêmes *Boiés* ſont, dit-on, ſorciers, & ſavent le ſecret de tuer leurs ennemis par des charmes qu'ils font contre eux.

Les anciens *Boiés* préparent par une diſcipline aſſés rigoureuſe celui que l'on deſtine à la Prétriſe. Dés ſon enfance il doit s'abſtenir de pluſieurs ſortes de viandes, & même jeuner au pain & à l'eau dans une petite caſe où il ne voit perſonne que ſes Maîtres qui lui font des inciſions dans la peau. Ce n'eſt pas tout. Ils lui donnent à boire du jus de tabac qui le purgeant avec violence le dégage, diſent ils, des impuretés de la terre, & facilite à ſon eſprit l'accés du *Chemen*. Ils lui frotent le corps de gomme & le couvrent enſuite de plumes, afin qu'il ſoit diligent à conſulter les Génies & promt à executer leurs ordres. Ils lui enſeignent à guérir les malades & la maniere d'évoquer l'eſprit.

Les *Caribes* attribuent leurs maladies à *Maboia*. Comme on obſerve que ce Peuple eſt fort melancolique, il y a beaucoup d'aparence que les aparitions nocturnes du Demon, & les tourmens qu'il leur fait ſoufrir, ſont l'effet d'une imagination vivement frapée. C'eſt à cette imagination attaquée qu'il faut rapporter une grande partie des Operations Magiques des Prêtres Americains. Les y rapporter toutes ſans reſerve feroit peut être pouſſer l'incredulité trop loin. Pour ſavoir l'évenement de leurs maladies, ils commencent par preparer ſur un *Matoutou* l'offrande deſtinée à *Maboia* & font venir de nuit un *Boié*. Celui-ci éteint d'abord les feux de la Caſe & fait ſortir les perſonnes qui lui ſont ſuſpectes. Après cela il ſe retire en un coin où il ordonne qu'on ameine le malade, fume un bout de petun dont il broie dans ſes mains une partie, & faiſant en même tems claquer ſes doits ſoufle en l'air ce qu'il a broié. Le *Chemen* arrive à l'odeur de ce parfum, & repond aux queſtions du *Boié*. Celui-ci s'aproche de ſon malade, tâte, preſſe, manie pluſieurs fois de ſuite la partie affligée, ſi le mal eſt exterieur, & feint d'en tirer la cauſe du mal: ſouvent il ſuce l'endroit malade. Ces Peuples ont auſſi l'uſage des bains & des ſcarifications. Si la conſultation de l'eſprit ne produit aucun ſoulagement au malade, le Boié medecin, reprend la fonction de Prêtre, & après avoir conſolé ſon malade pour le préparer au paſſage de l'autre Monde, il lui declare que ſon Dieu, ou ſi on l'aime mieux, ſon Diable, veut l'avoir en ſa compagnie, & le delivrer des peines de cette vie.

Si le malade revient revient en ſanté, on fait un feſtin au *Maboia*. On lui preſente à boire & à manger ſur un *Matoutou*. La *Caſſave* & l'*Ouicou* qu'on lui ſert reſtent toute la nuit ſur la table & comme, à ce qu'ils diſent, l'eſprit ne mange & ne boit que ſpirituellement, tout ce qu'on lui a ſervi ſe trouve le lendemain dans l'état où il étoit le ſoir. Le *Boié* ſe met en poſſeſſion de ces offrandes ſi venerables aux *Caribes*, qu'il n'eſt permis qu'aux vieillars & aux premiers de la Nation d'y toucher. A la fin du feſtin on noircit le convaleſcent avec des pommes de *Junipa*, ce qui le rend auſſi laid qu'un Diable.

Leurs FÊTES, *leurs* ASSEMBLÉES; *leurs* GUERRES.

Leurs fêtes, ou plûtôt leurs débauches, ſont fréquentes. Ils ſolemniſent de cette façon le retour d'une expédition, la naiſſance de leurs enfans, le tems qu'on leur coupe les cheveux, & celui auquel ils commencent d'aller à la guerre. La tenue d'un conſeil de guerre, la coupe du bois, le défrichement d'une terre, la conſtruction d'un canot, ſont auſſi des ſolemnités. Ces fêtes, aſſemblées, ou débauches s'appellent *vin*.

Ils jeunent quand ils ſortent de l'enfance, quand on les fait Capitaines, à la mort de Pere ou de Mere, de femme, ou de mari: ce dernier point eſt fort extraordinaire, après le peu d'affection qu'on nous aſſure qu'un mari a pour ſa femme, & ſelon toutes les apparences une femme pour ſon mari. S'il eſt vrai que l'amitié ſe paie par l'amitié, & que ſelon la maxime de *Buſſi Rabutin*, il ne faille qu'aimer pour être aimé, il peut être fort vrai que pour être haï il ne faille qu'avoir de la haine. Les *Caribes* jeunent auſſi après avoir tué un *Arouague*. Les *Arouagues* ſont leurs ennemis.

Leurs aſſemblées de guerre n'ont aucun tems fixe. A l'égard des autres, (*a*) nous avons dit qu'on y mange, qu'on y boit, qu'on s'y enivre: ajoutons que dans celles-ci l'on s'y maſſacre avec beaucoup de ſens froid.

Lorſqu'il s'agit de faire la guerre, quelque vieille femme en fait le projet, harangue la compagnie pour l'exciter à la vengeance, & lors qu'elle voit que par l'effet de ſes diſcours & de l'*Ouicou*, qui eſt leur boiſſon, l'aſſemblée commence à donner des ſignes évidens de fureur, elle jette au beau millieu de la place quelques membres boucanés de ceux qu'ils ont tué à la guerre. Après cela un Capitaine ſeconde la vieille & harangue ſur le même ſujet.

Leur maniere de faire la guerre conſiſte en ſurpriſes & en embuſcades. „ (*b*) „ Ils ſe couvrent de branches & de feuilles depuis les pieds juſqu'à la tête, & ſe „ font un maſque avec une feuille de baliſier qu'ils percent à l'endroit des yeux. „ En cet état ils ſe mettent à côté d'un arbre, & attendent leurs ennemis au „ paſſage pour leur fendre la tête d'un coup de (*c*) *Bouton*, ou leur tirer une „ fléche quand ils ſont paſſés. . . . Lorſqu'ils attaquent une maiſon couverte „ de feuilles de cannes ou de palmiſtes, ils mettent le feu à la couverture en „ tirant deſſus des fléches où ils ont attaché une poignée de coton, qu'ils allument dans le moment qu'ils la décochent. "

Leurs fléches ſont empoiſonnées. „ Elles ſont toutes coupées par de petites „ hoches, qui font des ardillons fort proprement travaillés, & taillés de ma„ niere qu'ils n'empéchent pas la fléche d'entrer . . . . mais de ſortir, ſans „ élargir conſiderablement la plaie, ou ſans la pouſſer vers la partie oppoſée „ pour la retirer par une nouvelle bleſſure. Ils ont ſoin de faire deux taillades „ . . . à l'endroit où le roſeau de la fléche eſt enté à la pointe, afin que quand „ la pointe eſt entrée dans le corps, le reſte de la fléche tombe en laiſſant dans „ le corps la partie de la fléche qui eſt empoiſonnée. " Ils traitent leurs priſonniers de guerre à peu prés comme les Canadiens traitent les leurs.

(*a*) Le P. *Labat Voiage aux Iles de l'Amerique.*
(*b*) Idem. Ibid.
(*c*) C'eſt la maſſue dont ils ſe ſervent.

Leurs

Leurs CEREMONIES NUPTIALES: EDUCATION *de leurs* ENFANS, &c.

Les Epoux Caraïbes ſont jaloux. Un ſoupçon d'infidelité bien ou mal fondé ſuffit, ſans autre formalité, pour les mettre en droit de caſſer la tête à leurs femmes. Il n'en eſt aucune recherche, parce qu'en ces Iles la femme eſt l'eſclave de ſon mari, & malgré la dureté de l'eſclavage (*a*) on leur rend ce témoi-„ gnage, „ qu'elles obeïſſent avec tant d'exactitude, de ſilence, de douceur „ & de reſpect, qu'il eſt rare de voir que leurs maris ſoient obligés de les en fai-„ re ſouvenir. Grand exemple pour les femmes Chrétiennes, à qui l'on prê-„ che inutilement ſur l'article de l'obeïſſance & de la fidelité. Selon toutes les „ apparences on leur préchera cette doctrine juſqu'à la fin des ſiécles; mais avec „ auſſi peu de fruit qu'on prêche l'Evangile aux Caribes. " Enfin la ſervitude des femmes eſt ſi grande, qu'il eſt inouï qu'une femme mange avec ſon mari, ni en ſa préſence.

A douze ans ou environ on donne le tablier aux filles. C'eſt le ſignal de modeſtie & de chaſteté. Aux Iles Lucaies (*b*) dés qu'une mere reconnoît à certains accidens naturels, que ſa fille peut-être reçue au nombre des femmes, les parens s'aſſemblent & font une fête, après laquelle on lui donne un rézeau de coton rempli d'herbes, qu'elle porte deſormais autour des cuiſſes. Avant cela elle étoit nue comme la main. Il eſt vrai que la nudité ne fait aucune impreſſion ſur leurs ſens, & qu'on nous aſſure qu'ils ont aſſés de vertu pour dire qu'en cet état il ne faut ſe (*c*) regarder qu'entre les deux yeux. On dit auſſi, (*d*) que quand une fille devient nubile, elle eſt obligée de jeuner dix jours à la *Caſſave* ſéche: ſi elle reſiſte à la faim, c'eſt une preuve qu'elle ſera bonne ménagere.

Les familiarités avec les garçons ſont defendues aux filles Caribes reconnues pour nubiles. Les meres les gardent à vue. „ Cependant, nous dit le Pere „ *Labat*, il eſt rare qu'une fille demeure juſqu'à cet age ſans être retenue par „ quelque garçon, qui la regarde, dés qu'il a declaré ſa volonté, comme ſa „ femme future, en attendant qu'elle ſoit en age de la devenir réellement. Par-„ mi eux les parens ont droit de prendre leurs parentes, ſans qu'elles puiſſent „ les refuſer: très ſouvent ils les retiennent dés l'age de quatre à cinq ans. Leur „ coutume n'eſt pas qu'un frere épouſe ſa ſœur; ni une mere ſon enfant. " *Rochefort* aſſure que ces crimes leur font horreur: „ mais pour tous les autres de-„ grés, & pour la pluralité des femmes, ils ont une liberté ſi generale & ſi „ étendue, que très ſouvent le même homme prendra pour femmes trois ou „ quatre ſœurs, qui ſeront ſes couſines germaines ou ſes niéces. Ils prétendent „ qu'aiant été élevées enſemble, elles s'aimeront davantage & vivront avec plus „ d'intelligence. " Nos idées ſont bien differentes.

Il ne faut pas oublier une plaiſante coutume. Il arrive quelquefois qu'un Caraïbe demande d'avance le fruit d'une femme enceinte, en cas que ce ſoit une fille. Si on le lui accorde, il marque la femme au ventre avec du *Rocou*. Dés que la fille a ſept ou huit ans, il la fait coucher avec lui pour l'aguerrir.

(*a*) Le Pere *Labat Voiage aux Iles de l'Amerique.*
(*b*) *Purchas* dans ſon Recueil en Anglois.
(*c*) Le Pere *Labat* dans ſes *Voiages.*
(*d*) *La Borde Relation des Caraïbes.*

Un Pere obſerve à la naiſſance de ſon premier né mâle une retraite & un jeûne très auſteres de trente ou quarante jours. Un autre voiageur (*a*) ajoute que le Pere ſe met au lit & fait l'accouchée. On ne nous dit ni l'origine, ni la raiſon de cette coutume: mais en voici une qui n'eſt pas moins ſinguliere. (*b*) Le tems du jeune expiré, on choiſit deux jeunes *Caribes* pour lui taillader la peau, & lui faire des eſtafilades par tout le corps; ils frottent ſes plaies avec du jus de tabac, après quoi on le met ſur un ſiege peint en rouge. Les femmes apportent à manger, les vieillards le preſentent au patient & même le lui mettent à la bouche comme à un petit enfant, ils le font boire de même, lui tenant le col, & quand il a fini de manger, les viellards font des largeſſes de deux piéces de *Caſſave* que ce pauvre pere martyriſé tient en ſes mains. La Ceremonie ſe fait en place publique, & pendant qu'elle dure il eſt monte ſur deux *Caſſaves* qu'il eſt oblige de manger enſuite. On juge bien qu'elles ſont enſanglantées. On frote de ſang le viſage de l'enfant. Cela ſert à le rendre vaillant, & plus le Pere témoigne de patience, plus l'enfant aura de courage. Ce n'eſt pas tout: Il doit s'abſtenir pendant ſix mois de pluſieurs ſortes de choſes toutes les fois que quelqu'une de ſes femmes accouche. Dés que l'enfant eſt né on le baigne, & s'il nait de nuit le Pere ſe baigne auſſi: d'abord la mere commence à aplatir le front de cette petite creature & à lui écraſer le viſage: c'eſt là un trait de beauté. Du reſte l'éducation eſt telle qu'on peut bien s'imaginer.

Quinſe jours plus ou moins après la naiſſance des enfans ils leur donnent le nom. Ce nom eſt pris de quelqu'un des ancêtres de la famille ou d'un arbre, ou de quelqu'objet qui leur a été agreable: enfin de telle choſe qui leur plait, ou qui les frape. Le nom ſe donne en ceremonie. L'enfant a parain & maraine, du moins ſi l'on peut appeller ainſi ceux qui percent à l'enfant les oreilles, la levre inferieure, & l'entre-deux des narines. On paſſe des fils dans ces trous, & l'on y attache des pendans: mais la Ceremonie eſt differée, ſi l'enfant n'eſt pas aſſés fort. A deux ans on fait la ceremonie de lui couper les cheveux.

Leurs CEREMONIES *Funebres.*

Après qu'un Caribe eſt mort, on aſſemble tous ſes parens, afin qu'ils ſoient convaincus qu'il eſt mort de mort naturelle: & s'il s'en trouvoit un ſeul qui n'eut pas vû le défunt, tous les autres enſemble ne pourroient pas lui perſuader la maniere dont il ſeroit mort. Il croiroit qu'ils auroient tous contribué à ſa mort, en conſequence de quoi il ſeroit obligé d'en tuer quelqu'un pour la vanger. On met le mort dans un puits creuſé au coin d'un (*c*) *Carbet*, d'environ quatre pieds de diametre & de ſix à ſept pieds de profondeur. Il y eſt accroupi, les coudes ſur les genoux; les paumes de ſes mains ſoutiennent ſes joues. Il eſt peint de rouge avec des mouſtaches & des raies noires d'une autre teinture que les ordinaires, qui ne ſont que de *Jumipa*. Ses cheveux ſont liés derriere la tête; ſon arc, ſes fléches, ſon bouton & ſon couteau à côté de lui. On l'enſable juſqu'aux genoux, ſeulement pour le ſoutenir dans ſa poſture; car le ſable n'atteint pas aux bords de la foſſe. Après que tous les parens ont fait l'examen du corps,

(*a*) *La Borde* dans ſa *Relation des Caraïbes.*
(*b*) La *Borde*. Ibid.
(*c*) C'eſt le nom qu'on donne aux cabanes des Caraïbes.

corps, on comble la foſſe. Un autre Voiageur ajoute (*a*) qu'ils enterrent avec lui un valet pour le ſervir, & ſon chien pour le garder.

Pour leur deuil, on en conçoit aſſés la biſarrerie. Après avoir deſcendu le mort dans ſa foſſe, on fait un feu tout auprès, & chacun s'accroupit autour de ce feu. Les hommes s'y placent derriere les femmes, & les invitent à pleurer en les touchant ſur les bras. Alors ils pleurent tous à la fois en faiſant de longues & fréquentes exclamations ſur la mort du pauvre défunt & lui demandant la cauſe de ſa mort.

Ils croient qu'un même homme a pluſieurs ames, & que celle du cœur eſt immortelle. Ils en logent une à la tête, celle-ci eſt la ſeconde en dignité. Les autres occupent les jointures & les endroits du corps où il y a battement d'artere. La premiere eſt immortelle. Après être ſortie de ce Monde elle va occuper en l'autre un beau jeune corps tout neuf Les autres ames reſtent ici pour animer des bêtes, ou devenir tout au plus de mauvais génies. Une choſe eſt ſure; c'eſt qu'ils n'ont rien de ſuivi ſur cette matiere. Ils diſent que l'ame, quoi qu'immortelle, eſt un corps extrémement ſubtil & déli. L'idée ne leur eſt pas particuliere, puiſque des Peres de l'Egliſe l'ont eue. Cette ame eſt ſenſuelle, elle a beſoin de boire, manger & ſe divertir en l'autre Monde: mais où prendra-t'elle ces plaiſirs? Les uns diſent qu'elle ira dans certaines Iles fortunées, où leurs ennemis ſeront leurs eſclaves: les autres qu'elle ſera plongée juſqu'au col dans un fleuve de plaiſirs.

Leurs MEMORIAUX, &c.

Lorſqu'ils ont fixé un jour pour quelque affaire, ils prennent un certain nombre de pois & en jettent tous les jours un dans une petite calebaſſe, juſqu'à ce qu'il ne leur en reſte plus: ce qui eſt une preuve que le jour fixé eſt venu. Un autre moien de ſoulager leur memoire, c'eſt une corde à laquelle ils font divers nœuds, qui par leur diverſité marquent le nombre des choſes qu'ils ont deſſein de retenir: ce qui revient aux *Quippos* des Peruviens. Ils font auſſi ſur certains morceaux de bois autant de marques qu'ils veulent emploier de jours à ſe préparer à une affaire.

Ils comptent les mois par Lunes, & reglent les années ſur les recoltes: mais en general ils les comptent par le cours de la Pouſſiniere.

(*a*) *La Borde Relation des Caraïbes. Rochefort Hiſt. des Antilles.*

RELIGION *des Habitans de l'Ile* ESPAGNOLE.

Il eſt inutile de s'étendre beaucoup ſur ce ſujet, puiſque (*a*) leur Religion eſt la même que celle des autres Antilles: il faut ſeulement remarquer ici, que ce Peuple ſe vantoit qu'autrefois leurs Demons leur avoient prédit la conquête & la deſtruction de leur Païs par une Nation habillée & portant barbe, qui renverſeroit leur culte, aboliroit leurs uſages & maſſacreroit leurs enfans. En memoire de cet Oracle ils établirent un formulaire de prieres accompagnées d'offrandes à leurs Demons: mais le terme qui marquoit la décadence du pouvoir de ces eſprits infernaux étoit arrivé. Il fallut ſe rendre.

Leurs Prêtres étoient du même caractere que les autres: leurs danſes n'avoient rien de plus particulier que celles dont nous avons parlé. Elles étoient mêlées de chanſons, & ce mêlange pieux ſuivant eux, mais prophane ſelon nôtre gout, s'appelloit *Areita* en leur language. Ces Chanſons roulant ſur les faits de leurs Ancêtres & les exploits de leur Patrie, pouvoient être regardées comme des Chroniques de la Nation: On y danſoit au ſon d'une eſpece de tambour de bois creux. Le tabac étoit le parfum qui fumoit à l'honneur de leurs Idoles. Les Prêtres étourdis ou enivrés par la fumée du tabac profitoient aſſés adroitement du deſordre qu'elle cauſoit à leur imagination, pour delivrer au Peuple leurs égaremens comme autant d'Oracles de leurs Demons.

Le Culte Religieux qu'ils rendoient à ces Demons eſt remarquable. (*b*) Les Caciques en indiquoient la ſolemnité par des herauts, & lorſque le jour de la Ceremonie étoit venu, marchoient en Proceſſion avec un tambour à la tête de leurs ſujets de l'un & de l'autre ſexe. Les hommes & les femmes étoient dans leurs plus beaux atours, les filles y paroiſſoient nues. Ils ſe rendoient tous enſemble au Temple de ces fauſſes Divinités, que l'on y voioit repreſentées ſous des figures extraordinaires, toutes également hideuſes, & telles que nos peintres nous produiſent pour repreſenter le Diable. On y voioit auſſi les Prêtres ſervant ces Idoles & les priant avec zéle, ou plûtôt avec des cris & des hurlemens propres à intimider des hommes incapables de connoître les fourberies que les Miniſtres de leurs Dieux cachoient ſous une devotion fanatique. C'eſt en cet état qu'ils préſentoient aux Dieux les offrandes des devots: une partie de ces offrandes conſiſtoit en gataux que certaines femmes portoient en des corbeilles ornées de fleurs: après quoi, au ſignal des Prêtres, elles danſoient & chantoient les louanges des *Zemes*, que nous avons ci devant nommé *Chemens*, offroient leurs gataux, & finiſſoient cet acte de devotion par les louanges de leurs anciens Rois ou Caciques, & par des prieres pour la proſperité de la Nation. Les Prêtres rompoient ces gataux en pluſieurs piéces, dont ils faiſoient enſuite la diſtribution aux hommes.

(*a*) Quelques Eſpagnols, témoins oculaires des premieres Conquêtes du Nouveau Monde, ont écrit, que les Indiens de l'Ile Eſpagnole regardoient les *Chemens* ou *Zemes*, (car c'eſt ainſi qu'ils écrivent,) comme les Meſſagers, les Agens, ou les Médiateurs d'un Etre Souverain, unique, éternel, infini, tout-puiſſant, inviſible. Ils croioient que ces *Zemes* préſidoient à tous les beſoins des hommes. Ils appelloient *Jocanna* & *Guamanocon* ce Dieu Souverain & pourtant créé, puiſqu'ils lui donnoient une Mere qui avoit cinq noms differens. Quand ils alloient à la guerre, ils s'attachoient ſur le front deux petits *Zemes*.

Nous avons dit que ces *Zemes* étoient de bois, de pierre, de coton &c. Ceux de l'*Eſpagnole* en adoroient un ſous la forme d'une femme, à côté de laquelle on voioit ſes deux principaux Miniſtres prêts à executer ſes ordres. L'un faiſant l'office de heraut convoquoit les autres *Zemes*, afin que ſelon l'occurrence ils allaſſent exciter le vent, amener le pluie &c. L'autre avoit ordre de châtier par des inondations ceux qui ne rendoient pas à leur Maîtreſſe les hommages qui lui étoient dûs. Nous tirons ces remarques de l'Ouvrage de *Pierre Martyr*, intitulé *de Rebus Occeanicis & novo Orbe* &c.

(*b*) *De Bry & Purchas.*

CEREMONIE Religieuse des Habitans de l'Isle **ESPAGNOLLE.**

mes. Il falloit garder chez ſoi durant le cours de l'année ces morceaux de gataux conſacrés par l'offrande qui en avoit été faite aux *Zemes*. On eſtimoit que c'étoient des preſervatifs contre pluſieurs ſortes d'accidens. Lorſque la Proceſſion, dont on voit ici la repreſentation, étoit prête d'entrer dans le Temple, le *Cacique*, qui la conduiſoit, s'aſſeioit à l'entrée. La Proceſſion entroit en chantant, & paſſoit en revue devant lui. En ſe preſentant devant l'Idole, on ſe fourroit un petit bâton dans le goſier, pour s'exciter au vomiſſement : car il falloit ſe preſenter net devant ſon Dieu, &, pour ainſi dire, le cœur ſur les levres.

Leurs *Zemes* ſe communiquoient aux Prêtres, & quelquefois ſe faiſoient entendre au Peuple ; ſoit que ce fut un artifice du Demon, ou une ruſe du *Boié*. On jugeoit de la reponſe de l'Oracle par la contenance du Prêtre. S'il danſoit & chantoit, c'étoit bon ſigne ; s'il avoit l'air triſte, le Peuple s'affligeoit, s'abandonnoit aux larmes, à la douleur, & jeunoit juſqu'à ce qu'il y eut eſperance de reconciliation avec ſes Dieux.

L'origine qu'ils donnoient au genre humain eſt ſi extravagante qu'on a de la peine de ſe reſoudre à la rapporter. Les hommes, diſoient ils, ſont ſortis de deux cavernes d'une montagne. De l'une ſortirent ceux qu'on peut appeller de la bonne ſorte, c'eſt-à-dire la fleur & l'élite du genre humain : de l'autre, ce qu'il y a de plus chetif & de plus vil parmi eux. Le Soleil irrité de cette ſortie changea en pierre celui qui gardoit l'ouverture de la montagne, (apparemment pour empécher la naiſſance du guerre humain.) L'Aſtre du jour metamorphoſa ces nouveaux venus en arbres, en grenouilles &c. & quoiqu'il en ſoit l'Univers ne laiſſa pas de ſe peupler. Après tout, ces anciens qui ont fait ſortir les hommes des chênes n'ont rien dit de plus abſurde. Le Soleil & la Lune ſortirent eux mêmes d'une grotte de l'Ile, pour éclairer l'Univers : auſſi la grotte étoit elle ſi fameuſe, que les habitans de l'Eſpagnole y alloient faire des pelerinages, qui ne devoient rien à ceux que l'on fait ailleurs. La Caverne étoit ornée de peintures d'un gout Indien : mais avant que d'y entrer, on rendoit ſes devoirs à deux Demons qui gardoient l'entrée.

La polygamie étoit établie en cette Ile. On y prenoit autant de femmes qu'on en pouvoit entretenir. Les Caciques en avoient pour le moins une trentaine. Il paroit, par le raport des Hiſtoriens du Nouveau Monde, qu'après ſa mort on lui en envoioit deux ou trois pour le ſervir en l'autre vie. Malgré cette pluralité de femmes ils donnoient dans un gout également abominable & bizarre : digne ſujet des éloges (*a*) qu'un Archevêque & un Abbé ont bien oſé lui conſacrer. Ils croioient aux *Revenans* : ils s'imaginoient que les morts couroient la nuit ; belle matiere pour exercer leur pieté, s'ils avoient eu l'eſprit de s'en aviſer ! Ces morts, tout morts qu'ils étoient, en vouloient quelquefois aux femmes : mais en étoit on au fait & au prendre ? il ſe trouvoit que ces morts ne valoient pas les vivans. Les ombres n'avoient la permiſſion d'emprunter la forme humaine qu'avec (*b*) certaines reſtrictions, qui ne les rendoient ni aimables aux femmes, ni redoutables aux maris.

(*a*) *Jean* de la *Caſa*, Archevêque de Benevent, qui a fait le *Capitolo del forno*, & l'Abbé de C.... dans une Ode Françoiſe, qui n'a jamais été imprimée.

(*b*) Ils diſoient que, *carebant umbilico* &c.

RELIGION *des* MEXICAINS *& des* PEUPLES *leurs voiſins.*

Il ſeroit difficile de concilier la politeſſe de ces Peuples, avec la barbarie de leur Religion, dont le culte conſiſtoit principalement à ſacrifier des hommes & à verſer leur ſang devant les Idoles: mais on auroit la même peine à concilier avec la douceur & l'humanité du Chriſtianiſme la barbarie des Eſpagnols envers les Peuples qu'ils ont ſubjugué dans ce puiſſant Empire du Nouveau Monde. La même fureur animoit le zéle des uns & des autres. Ceux-là guidés par une ſuperſtition aveugle ſacrifioient des hommes à leurs faux Dieux. Ceux-ci conduits par un zéle amer, qui ſe prétoit à une avarice inſatiable, exterminoient à la gloire du vrai Dieu ceux qui détruiſoient les hommes pour mieux honorer les fauſſes Divinités. Ce prétexte étoit plauſible; rien ne flatoit davantage les paſſions de ces Chrétiens qui entreprirent les premiers la Conquête de l'Amerique. Il eſt vrai que voulant faire un uſage plus legitime de ſes richeſſes, conſacrer à Dieu leurs Conquêtes, & lui amener par l'exemple des milliers d'Elus du Nouveau Monde, ils ſe croioient en droit d'emploier la force quand ils le jugeroient neceſſaire & de ravir ce qui ne leur appartenoit pas; parce qu'ils deſarmoient l'impieté, & qu'ils otoient au Demon le moien de nuire. Ces raiſons ſont abſurdes, nous dira-t'on. Point du tout: la pratique & l'experience nous aprennent qu'elles ſont d'un bon uſage, quoiqu'elles n'aient pû être goutées des Americains, & que faute de les bien connoître ils ſe ſoient laiſſés aller à murmurer contre la tyrannie des Eſpagnols, (*a*) & à condamner leurs mœurs.

Les premiers Mexicains étoient des Sauvages aſſés ſemblables à ceux des parties les plus Septentrionales de l'Amerique, (*b*) d'où l'on croit qu'ils tiroient leur origine. Ils vivoient de chaſſe dans les forets & dans les montagnes, ſans police, ſans aucune forme de gouvernement. Ils adoroient le Soleil & lui ſacrifioient des oiſeaux. Ces Sauvages, que l'on appelloit *Chicamicas*, vivant de la ſorte laiſſoient les meilleures terres incultes. Les *Navatelcas*, qui comprenoient ſix ou ſept Peuples venus du Nord, s'emparerent peu à peu de ces terres, les peuplerent, les cultiverent. Leurs Colonies ſe formerent, autant qu'on peut en faire la ſupputation par les Hieroglyphes des Mexicains, dans le neuviéme ſiécle. Trois cent & deux ans après cette premiere expedition, il s'en fit une autre, ce fut celle des Mexicains d'aujourd'hui, plus fameuſe ſans comparaiſon que la premiere. Ceux-ci ſubjuguerent les *Navatelcas* ſous la conduite de leur Capitaine & Legiſlateur *Mexi*. Le ſuccés de l'expedition étoit infaillible. *Vitzliputzli*, le Dieu de la Nation, lui avoit promis la Conquête des terres qu'il alloit chercher. Il marcha à la tête de ce Peuple avanturier. Quatre Prêtres, qui recevoient ſes Oracles, le portoient dans un coffret de roſeaux. *Villiputzli* leur dicta ſon culte & les ceremonies ſuivant leſquelles il vouloit être ſervi: il leur donna des Loix. Lorſqu'il falloit camper, on lui dreſſoit un tabernacle au milieu du Camp & l'on plaçoit le coffret ou l'Arche ſur l'Autel. Ils ne marchoient

(*a*) Un vieux *Cacique* de la Province de *Nicaragua* s'entretenant avec un Eſpagnol de la ſuite de ces premiers Conquerans lui diſoit, „ Chrétien, qu'eſt-ce que le Chriſtianiſme? Les Chrétiens nous enlevent nos proviſions: „ ils couchent avec nos femmes: ils ſont faineans, joueurs & blaſphamateurs: ils ſont mauvais: il leur faut ſans ceſſe „ de l'or & de l'argent. A la Meſſe ils ſont indevots & médiſans. Ils ſe querellent, ils ſe battent. Je conclus, „ dit-il, que ce ſont de méchantes gens. " C'eſt de *Bry* qui rapporte cette Hiſtoire.

(*b*) On croit qu'ils étoient originaires du Nouveau Mexique.

choient & ne campoient qu'après avoir conſulté l'Idole & reçu ſes ordres. La marche fut très longue & très lente. En quittant les lieux où ils avoient eu ordre de camper, ils y laiſſoient les vieillars & les infirmes pour y former des Colonies. Un jour que pluſieurs d'entre ces derniers ſe baignoient, *Vitzliputzli* ordonna aux Mexicains de leur voler leurs hardes & de ſe remettre auſſi-tôt en marche. Les délaiſſés piqués de cet outrage changerent de mœurs & de language, conſervant en même tems une haine implacable contre leurs anciens compatriotes. *Vitzliputzli* ſignala ſon pouvoir par des miracles qu'il eſt inutile de rapporter. Lorſqu'ils furent enfin arrivés à la terre qui leur étoit promiſe, le Dieu apparut en ſonge à un Prêtre, & lui ordonna de s'établir dans cet endroit du lac où l'on trouveroit un Aigle perché ſur un figuier qui auroit ſa racine dans un rocher. Le Prêtre fit rapport de la viſion : on chercha le ſigne indiqué. Après avoir cherché quelque tems, on trouva le figuier qui pouſſoit dans un rocher, & ſur le figuier l'Aigle tenant entre ſes griffes un petit oiſeau. C'eſt-là que fut bâtie la celebre Ville de Mexique. Le jour ſuivant les Mexicains firent un tabernacle pour l'Idole, en attendant qu'on pût lui bâtir un Temple. La Ville fut par ſon ordre diviſée en quatre quartiers & le tabernacle de *Vitzliputzli* reſta au millieu. Ce Dieu voulut que chaque quartier ſe fit un Dieu tutelaire.

Le lecteur pourra remarquer beaucoup de rapport entre cette Hiſtoire de l'arrivée des Mexicains au Mexique & celle de l'entrée des Iſraëlites dans le Païs de Canaän. Sans avoir égard au défaut de Chronologie, ne ſe pourroit il pas que les Mexicains euſſent conſervé dans l'Hiſtoire de la fondation de leur Etat une partie des verités qui ſe trouvent dans celle des Juifs ? Etant originaires du Nord de l'Amerique ou pour mieux dire du Nord de l'Aſie, ils pouvoient avoir parmi eux quelque deſcendans des anciens Juifs diſperſés après la deſtruction de leur Etat par les Aſſyriens.

Il eſt aiſé de remarquer par ce que nous venons de dire touchant la puiſſance de *Vitzliputzli*, que les Mexicains reconnoiſſoient ſous ce nom l'Etre ſupréme; bien qu'au rapport des Eſpagnols, ils n'euſſent point de terme pour exprimer la Divinité : de ſorte que, pour deſigner cet Etre que nous appellons Dieu, ils furent obligés de ſe ſervir de celui de *Dios*. Quoiqu'il en ſoit les Mexicains adoroient *Vitzliputzli*, comme Seigneur Souverain de toutes choſes & Createur du Ciel de la Terre. Ils donnoient à cette Divinité ſupréme le nom d'ineffable : mais malgré la notion qu'ils avoient de cette premiere Cauſe, ils ne pouvoient ſe reduire à croire quelle pût gouverner le Monde ſans le ſecours preſent d'une infinité de génies. „ Ils étoient prévenus, dit l'Auteur de la *Con-*
„ *quête du Mexique*, de cette folle opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux
„ dans les autres endroits du Ciel, juſqu'à ce que les hommes euſſent commen-
„ cé à devenir miſerables, à meſure qu'ils ſe multiplioient. Ils regardoient
„ leurs Dieux comme des génies favorables, qui ſe produiſoient lorſque les
„ mortels avoient beſoin de leur aſſiſtance. "

Après *Vitzliputzli* le plus plus grand de tous les Dieux, c'étoit le Soleil. *Vitzliputzli* étoit une figure humaine, faite d'un bois précieux, que l'on repreſentoit aſſiſe ſur un ſiége de couleur d'azur, ſuporté par un brancard d'où l'on voioit ſortir aux quatre côtés quatre têtes de Serpens : le front de l'Idole étoit peint de bleu; elle avoit ſur le né une raie bleue qui traverſoit d'une oreille à l'autre. Un (*a*) Auteur Hollandois, dit que cette Idole avoit des ailes ſemblables à celles de la

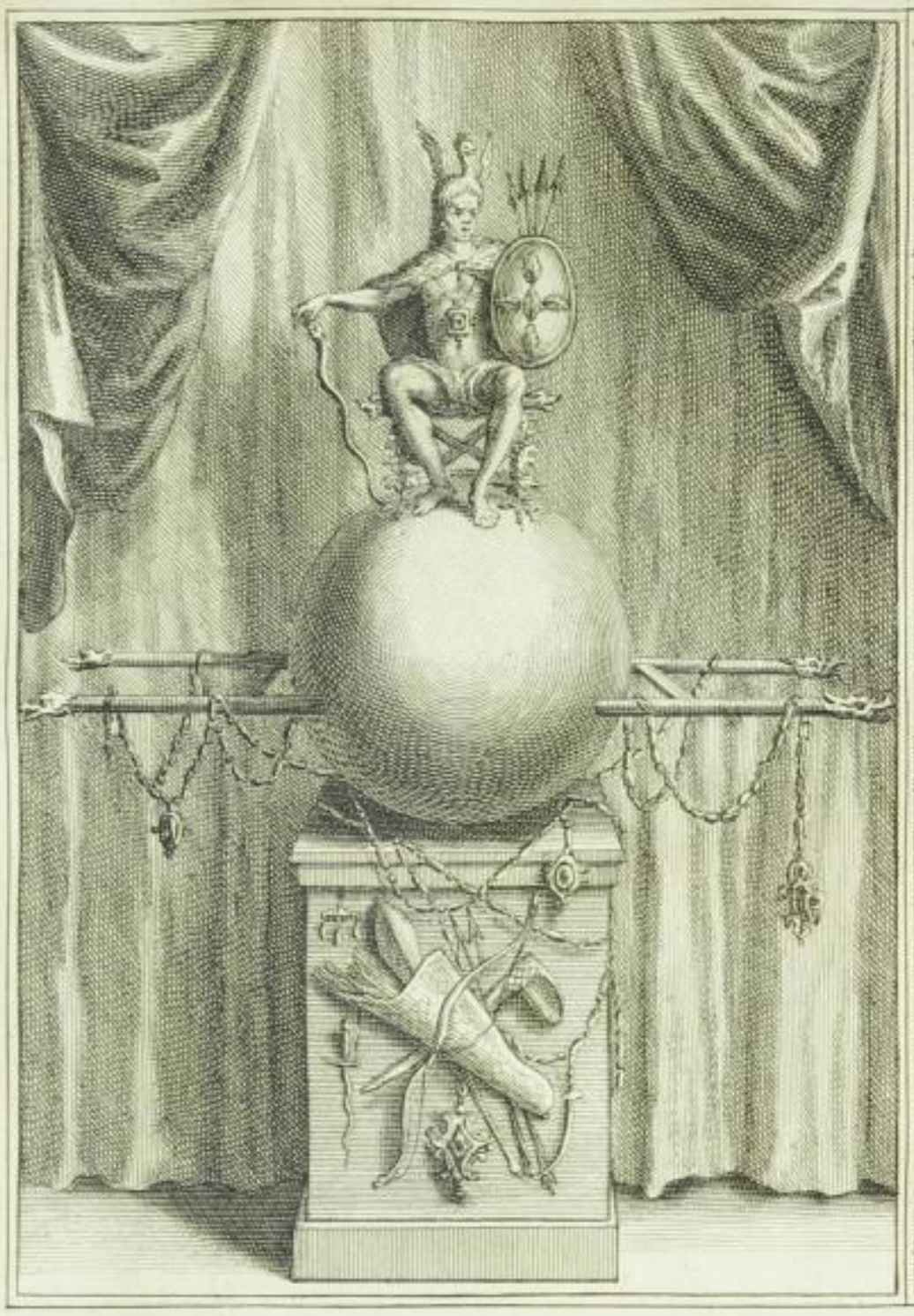
(*a*) *Montanus* Deſcription de l'Amerique.

la chauvesouris, de grands yeux ronds, une bouche, ou plûtôt une gueule, qui des deux côtés touchoit aux limites des oreilles : mais il ne nous aprend pas d'où il a tiré ces particularités. Il vaut mieux suivre l'Auteur de la *Conquête du Mexique* & son Traducteur, qui disent que cette Idole étoit placée sur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. „ On l'avoit faite de figure humaine, assise sur un throne „ soutenu par un globe d'asur, qu'ils appelloient le Ciel. Il sortoit des deux „ côtés de ce globe quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de Serpent. „ Cela formoit un brancard que les Sacrificateurs portoient sur leurs épaules, „ quand ils produisoient l'Idole en public. Elle avoit sur la tête un casque de „ plumes de diverses couleurs en figure d'oiseau, avec le bec & la crête d'or „ bruni. Son visage étoit affreux & severe, & encore plus enlaidi par deux „ raies bleues qu'elle avoit, l'une sur le front & l'autre sur le né. Sa main droi- „ te s'appuioit sur une couleuvre ondoiante, qui lui servoit de bâton : la gau- „ che portoit quatre fléches, qu'ils reveroient comme un present du Ciel, & „ un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. Tous ces or- „ nemens, ces marques & ces couleuvres avoient leur signification mysterieuse. " Le globe marquoit l'étendue de la puissance de *Vitzliputzli*. Ce Dieu étoit couvert de perles & de joiaux.

Tlaloch confondu par quelques-uns avec *Tescalipuca*, dont nous parlerons tout à l'heure, ressembloit assés à l'Idole que l'on vient de décrire: aussi les Mexicains (*a*) tenoient ils ces Dieux pour freres, & si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux, le pouvoir souverain sur la guerre; égaux en forces & uniformes en volonté. Par cette raison ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime, les prieres étoient en commun. Ils les remercioient également des bons succés, &, pour nous servir des termes du Traducteur de la *Conquête du Mexique*, tenoient, pour ainsi dire, leur devotion en équilibre.

Tescalipuca étoit la Divinité de la pénitence: les Mexicains l'invoquoient dans l'adversité, parce qu'ils croioient qu'elle châtioit les péchés du genre humain par la peste & la famine &c. On la voit ici representée en deux manieres. De la premiere, elle étoit assise sur un siége placé au millieu d'un Autel. Sa figure faite d'une pierre noire & reluisante comme du jeais & couverte de joiaux avoit la forme humaine comme *Tlaloch* & *Vitzliputzli*. Elle portoit des pendans d'oreilles d'or; un bijou attaché à une chaine de même metal, qu'elle avoit au col, lui couvroit toute la poitrine : un petit tuiau de cristal de la longueur de demi-pied lui perçoit la levre inferieure. Quelquefois on attachoit au bout du tuiau une plume verte ou bleue : ce qui n'étoit pas l'effet du caprice, mais un symbole appartenant à cette fausse Divinité. De ses cheveux tressés avec un cordon d'or pendoit une oreille, autre symbole, pour aprendre aux affligés & aux pécheurs repentans qu'ils pouvoient se confier en la misericorde divine & qu'elle exauceroit leurs prieres. Sa droite étoit armée de quatre fléches, ce qui signifioit le chatiment des péchés & la vengeance du Ciel, qui se fait sentir aux hommes par la peste, la guerre, la famine & la pauvreté. Sa gauche tenoit un miroir d'or bien poli & si reluisant, qu'il rendoit très distinctement les objets. De la même main il tenoit derriere ce miroir un éventail de plumes de toutes sortes de couleurs: ce qui apprenoit aux hommes que rien n'étoit caché à ce Dieu vengeur. L'Idole étoit environnée d'emblemes dont on ne nous a pas dit le mystere. L'autre forme, sous laquelle on representoit cette Idole, étoit, comme la precedente, celle d'une homme assis majestueusement sur un throne soutenu par une espece d'Au-

(*a*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*



VITZLIPUTSLI.

TLALOCH, ou TESCALIPUCA.

B. Picart del. 1723.

TESCALIPUCA representé d'une autre façon.

PRÊTRES MEXICAINS.

d'Autel & caché derriere un rideau rouge, ſur lequel on avoit ou peint ou brodé des têtes & des oſſemens de morts. Cette *Idole* avoit l'air auſſi éfroiable, l'attitude auſſi ménaçante que l'autre. Elle avoit le bras droit levé pour lancer un javelot qu'elle tenoit à la main. De la gauche elle ſoutenoit un bouclier d'où l'on voioit ſortir quatre fléches autour de cinq pommes de pin diſpoſées en croix. Le corps de l'Idole étoit peint en noir & ſa tête couverte de plumes de cailles. Elle avoit autour d'elle pluſieurs figures ſymboliques & des richeſſes d'un prix ineſtimable.

(*a*) Le *Mercure* & le *Plutus* des Mexicains étoit auſſi repreſenté en forme humaine, excepté qu'il avoit la tête d'un oiſeau. Il portoit ſur la tête une mitre de papier peint & tenoit à la main une faux. Son corps étoit couvert de joiaux ſans prix: parure convenable à celui qu'ils adoroient comme le diſpenſateur des threſors.

Tozi, c'eſt-à-dire nôtre *Grand' Mere*, étoit née mortelle. *Vitzliputzli* lui procura les honneurs de la Divinité, en ordonnant aux Mexicains de la demander pour Reine à ſon Pere, qui étoit Roi de *Culhucacan*: après quoi il leur ordonna auſſi de la tuer, de l'écorcher enſuite & de couvrir un jeune homme de ſa peau. C'eſt ainſi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des Dieux: & c'eſt du tems de cette Apotheoſe que ce Peuple, dont la ſuperſtition étoit exceſſivement barbare & cruelle, dattoit la coutume de ſacrifier les hommes à ſes Idoles.

On adoroit au Mexique une autre Idole qui étoit faite de toutes les ſemences de la terre paitries dans le ſang de quelques jeunes enfans deſtinés à lui être ſacrifiés après qu'on avoit arraché le cœur à ces innocentes victimes. Le cœur étoit offert à cette Idole que les Prêtres conſacroient avec toute la ſolemnité poſſible en preſence de tout le Peuple. Les devots ornoient de joiaux le Dieu que le Prêtre venoit de créer: mais aucun laïque n'oſoit toucher le nouveau Dieu après ſa conſecration. On renouvelloit de tems en tems l'Idole, & pour lors l'on diſtribuoit la vieille en pluſieurs morceaux aux devots comme des Reliques: heureux qui pouvoit avoir part à cette ſainte diſtribution! car on prétendoit que ces Reliques étoient d'excellens preſervatifs dans les dangers. Les ſoldats s'en muniſſoient pour la guerre. En faiſant cette conſecration, les Prêtres faiſoient auſſi une eau ſacrée dont on ſe ſervoit au couronnement des Rois, & lorſqu'on donnoit la benediction aux Generaux que l'on envoioit à la guerre.

Nous parlerons du Dieu de la chaſſe, & des ceremonies de la pénitence, lorſque nous donnerons la deſcription des Fêtes des Mexicains. Il ſuffit d'avoir décrit ici leurs principales Divinités: ce n'eſt pas qu'ils n'en euſſent d'autres dont le culte ne cedoit en rien à celles dont nous avons parlé: mais le nombre en étoit ſi exceſſif qu'on le fait monter à plus de deux mille, qui toutes avoient leurs Temples, leurs Ceremonies & leurs Sacrifices. (*b*) „ A peine y avoit il „ une rue qui n'eut ſon Dieu tutelaire: & il n'eſt point de mal dont la nature „ ſe fait paier un tribut par notre infirmité, qui n'eut ſon Autel où ils cou- „ roient pour y trouver le remede. Leur imagination bleſſée ſe forgeoit des „ Dieux de ſa propre crainte, ſans conſiderer qu'ils affoibliſſoient le pouvoir „ des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres " & comme s'il ne leur ſuffiſoit pas d'avoir peuplé le Ciel de Dieux de tout rang & de toute eſpece, ils

(*a*) Cette Idole étoit repreſentée & adorée d'une maniere fort differente à *Cholula*, Republique tributaire du Mexique. Nous en donnerons la deſcription lorſque nous parlerons des Fêtes des Mexicains.

(*b*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*

prenoient un prisonnier qu'ils traitoient comme une Divinité pendant le cours d'une année entiere, & quelquefois seulement pendant six mois, selon le Dieu à qui il étoit destiné & dont on lui donnoit le nom : après cela ils le sacrifioient à l'Idole. Les Marseillois pratiquoient autrefois cette cruelle coutume. Pendant une année entiere ils nourrissoient un homme des mets les plus delicats : Ils le promenoient en ceremonie par toute la ville & le sacrifioient ensuite.

Leurs TEMPLES.

(*a*) Il y avoit dans la Ville de Mexique huit Temples également superbes & bâtis à peuprés de la même maniere : mais celui de *Vitzliputzli* l'emportoit sur tous les autres par sa grandeur extraordinaire, puis que dans la Cour de ce Temple on auroit pû bâtir une ville d'environ cinq cent Maisons. Nous tirerons de l'*Histoire de la Conquête du Mexique* la description de cet Edifice, qui étoit entrefois le centre de l'Idolatrie Mexicaine.

„ (*b*) On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une „ muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses „ manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principale- „ ment à la vûë du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non „ sans quelque signification misterieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on „ rencontroit une espece de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse : elle „ étoit de pierre, élevée de trente degrez, avec une terrasse en haut, où on „ avoit planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de „ grands arbres taillez également, qui soutenoient des perches qui passoient „ d'un arbre à l'autre. Il avoient enfilé par les temples à chacune de ces per- „ ches, quelques cranes des malheureux qui avoient été immolez, dont le nom- „ bre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, étoit toûjours égal ; parce que „ les Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par „ l'injure du tems.

„ Les quatre côtez de la place avoient chacun une porte qui se répondoient, „ & étoient ouvertes sur les quatre principaux Vents. Chaque porte avoit sur „ son portail quatre statuës de pierre, qui sembloient par leurs gestes montrer „ le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étoient pas bien „ disposez : elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou Portiers, parce qu'on „ leur donnoit quelques reverences en entrant. Les logemens des Sacrifica- „ teurs & des Ministres étoient appliquez à la partie interieure de la muraille „ de la place avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, sans re- „ trancher que fort peu de chose de sa capacité, si vaste, que huit à dix mil- „ le personnes y dansoient commodément, aux jours de leurs Fêtes les plus so- „ lemnelles.

„ Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui, par „ un tems serein, se découvroit au-dessus des plus hautes tours de la Ville. Elle „ alloit toûjours en diminuant, jusqu'à former une demi-piramide, dont trois „ des côtez étoient en glacis : & le quatriéme soûtenoit un escalier : édifice „ somtueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne architecture. Sa „ hauteur étoit de six-vingt degrez, & sa construction si solide, qu'elle se ter-

„ minoit

(*a*) *Histoire de la Conquête du Mexique.*
(*b*) Voiés ci-aprés la 3. figure de la planche qui se place à la page 150.

„ minoit en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher étoit
„ couvert fort proprement de divers carreaux de jaſpe de toute ſorte de cou-
„ leurs. Les pilliers ou appuis d'une maniere de baluſtrade, qui regnoit autour
„ de cette place, étoient tournez en coquille de limaçon, & revêtus par les
„ deux faces, de pierres noires ſemblables au jeais, appliquées avec ſoin, &
„ jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc; ce qui donnoit beaucoup
„ d'agrément à tout cet édifice.

„ Aux deux côtez de la baluſtrade, à l'endroit où l'eſcalier finiſſoit, deux
„ ſtatuës de marbre ſoûtenoient, d'une maniere qui exprimoit fort bien leur
„ travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant, une
„ pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on
„ étendoit ſur le dos le miſerable qui devoit ſervir de victime, afin de lui fen-
„ dre l'eſtomac, & d'en tirer le cœur. Au deſſus de cette pierre, en face de
„ l'eſcalier, on trouvoit une Chapelle, dont la ſtructure étoit ſolide & bien
„ entenduë, couverte d'un toit de bois rare & précieux, ſous lequel ils avoient
„ placé leur (*a*) Idole, ſur un Autel fort élevé, entouré de rideaux.

„ Une autre Chapelle à gauche de la premiere, & de la même fabrique &
„ grandeur, enfermoit l'Idole appellée *Tlaloch*. Le treſor de ces deux Chapelles
„ étoit d'un prix ineſtimable: les murailles & les Autels étoient couverts de
„ joyaux & de pierres précieuſes, ſur des plumes de couleurs. "

Le Temple du Dieu de l'air étoit rond, ce qui ſignifioit le mouvement circulaire de l'air autour de la terre. L'entrée de cet édifice reſſembloit à la gueule beante d'un Serpent: pour la rendre plus effroiable, on y voioit des repreſentations de toutes ſortes de monſtres.

Le Temple de *Teſcalipuca* étoit fort élevé & d'une auſſi bonne architecture que celui de *Vitzliputzli*. L'entrée de ce Sanctuaire étoit défendue aux Seculiers. On regardoit ces deux Temples comme des Egliſes Cathedrales. Nous ne diſons rien de la prodigieuſe quantité de Temples diſperſés, pour ainſi dire, par toute la ville, & qui peut être n'avoient rien de grand & de remarquable que le nom: mais une choſe qui n'a point d'exemple dans l'Antiquité Paienne, c'eſt que ce Peuple, ſuperſtitieux au delà de tout ce qu'on peut imaginer, avoit deſtiné certaines maiſons fort obſcures au logement d'une infinité d'Idoles d'or, d'argent &c. couvertes, ou pour mieux dire incruſtées, du ſang dont on les frotoit tous les jours. La puanteur de ces charniers, où l'on ne marchoit que dans le ſang dont le pavé étoit couvert, ne diminuoit en rien la devotion: mais l'entrée n'en étoit permiſe qu'aux Nobles, & pour mieux relever l'éclat de ce privilege, les Prêtres ne leur permettoient pas d'entrer ſans avoir auparavant immolé un homme.

(*a*) C'étoit *Vitzliputzli*

Leurs SACRIFICES *& leurs* PENITENCES.

S'il eſt difficile de trouver dans l'Antiquité une Idolâtrie auſſi étendue que celle des Mexicains, il ne l'eſt guéres moins d'y trouver l'énorme barbarie de leurs Sacrifices : non que nous ignorions qu'ils aient été pratiqués par les Anciens, puiſque nous en avons donné des exemples: mais il eſt certain que rien ne peut être comparé à ce culte abominable, que celui des Carthaginois & des Cananéens dont ils tiroient leur origine. Voici de quelle maniere les Mexicains s'acquittoient de ce point de leur Religion. On conduiſoit ceux qui devoient être ſacrifiés, au charnier que l'on voit s'élever dans cette figure en maniere de platteforme ou de terraſſe ſoutenue par pluſieurs troncs d'arbre. Les Victimes gardées à vüe par quelques Soldats Mexicains attendoient au pied de la terraſſe le moment auquel on devoit les ſacrifier ; ſans autre conſolation que l'aſpect d'une grand nombre de cranes enfilés aux perches qui paſſoient d'un tronc à l'autre. C'étoient les cranes de ceux qui avoient été immolés avant eux. Un Prêtre, qui tenoit à la main une Idole faite de froment, de maïz & de miel, s'aprochoit de ces malheureux & leur preſentoit à chacun en particulier cette Idole, en leur diſant, *voilà votre Dieu.* Enſuite il ſe retiroit par l'autre côté de la terraſſe, & l'on conduiſoit immédiatement après les victimes ſur la terraſſe, qui étoit comme on l'a déja dit, le lieu deſtiné au ſacrifice. C'eſt-là que ſix Miniſtres de l'Idole expedioient ces (*a*) Victimes. Après qu'on leur avoit arraché le cœur on précipitoit les corps du haut de la terraſſe en bas par l'eſcalier qui y conduiſoit. On aſſure que ceux qui avoient pris ces malheureux à la guerre ſe les partageoient entr'eux & les mangeoient. Le moins qu'on ſacrifioit de ces victimes en une ſeule fois c'étoit quarante ou cinquante, & les Nations voiſines ou ſujettes des Mexicains les imitoient en ce culte ſanguinaire. Ceux de la Province de *Mechoacan* furent les premiers, qui, au rapport du celebre (*b*) *Ferdinand Cortez*, témoignerent vouloir abandonner un culte auſſi injurieux à la Divinité qu'il étoit indigne de l'humanité. Nous n'oublierons pas de remarquer que les Prêtres, qui ſacrifioient les hommes, étoient appellés par diſtinction, *Miniſtres des choſes ſacrées* & que cet emploi étoit le plus haut grade du Sacerdoce. Le grand Prêtre avoit ſeul le droit & l'honneur de fendre l'eſtomac de la victime, & s'en acquittoit avec une adreſſe capable ſans doute d'attirer l'admiration des ſpectateurs en toute autre occaſion que celle-là. Il eſt vrai que la pierre, ſur laquelle on poſoit celui qui devoit être ouvert, étant extremement pointue, ſon corps, qui ne portoit que ſur les reins, rendoit l'art du Prêtre moins difficile.

En certaines fêtes on revêtoit un homme de la peau encore toute ſanglante d'un de ceux qui avoient été ſacrifiés. (*c*) Un Auteur Eſpagnol aſſure que même les Rois & les Gentilshommes ne dédaignoient pas de ſe traveſtir de la ſorte, lorſque le captif ſacrifié avoit été une perſonne diſtinguée. Quoiqu'il en ſoit, celui qui étoit ainſi déguiſé couroit les rues & les places de la ville en demandant l'aumone à tous ceux qu'il rencontroit en ſon chemin & frapant ceux qui la

(*a*) Deux de ces Prêtres prenoient par les pieds celui que l'on immoloit ; deux autres le prenoient par les bras, un cinquiéme tenoit la tête, le ſixiéme lui ouvroit l'eſtomac, en tiroit le cœur & le montroit tout fumant encore au Soleil, après quoi ſe tournant vers l'Idole il lui jettoit ce cœur au viſage.

(*b*) Dans une Lettre que ce Conquerant de l'Empire du Mexique écrivoit à Charles Quint.

(*c*) Dans *Purchas*.

Captif ecorché apres avoir été vaincu.

Captif combattant contre un Prêtre MEXICAIN.

Le Grand Temple de VITSLIPUTSLI *dans la Ville de* MEXIQUE.

Penitences MEXICAINES .

B. Picart. del. 1721.

Sacrifice des CAPTIFS .

la refuſoient. Cette eſpece de maſcarade ne finiſſoit que quand la peau dont on étoit revêtu commençoit à ſentir mauvais. Les aumones que cette courſe devote avoit produites s'emploioient à des œuvres pies.

Une autre ceremonie de Religion, à la verité moins cruelle en aparence que les précedentes, c'étoit le duel du captif deſtiné au ſacrifice, ſi l'on peut appeller ainſi la permiſſion qu'on lui donnoit de ſe défendre contre le Prêtre qui le devoit immoler. Le captif attâché par les pieds à une pierre paroît les coups que le Prêtre lui portoit, & l'attaquoit même, comme on le voit dans la figure de la planche qui eſt à la page 150. S'il avoit le bonheur de vaincre le Prêtre, il étoit relaché & conſideré comme un homme de valeur. Si au contraire il étoit vaincu, le Prêtre, après l'avoir tué, l'écorchoit, & faiſoit, dit-on, ſervir les membres de ce malheureux à un de ces repas qu'ils appelloienr religieux.

Avant que de ſe mettre à table, on offroit au Soleil & à la Terre les prémices des viandes & de la boiſſon. Ils en faiſoient autant des grains, des fruits & des fleurs. Ils avoient d'autres uſages religieux, beaucoup moins raiſonnables que ceux là, bien que le principe ne fut pas abſolument mauvais. C'étoit de s'impoſer la neceſſité de faire certaines choſes, & mêmes les moins decentes, pour l'amour des Dieux. Non ſeulement ils mangeoient, buvoient, portoient de peſans fardeaux, s'oignoient, ſe frotoient & ſe barbouilloient pour l'amour d'eux, mais même ils s'acquittoient à leur honneur des plus viles fonctions de la Nature.

A l'égard de leurs Pénitences, elles étoient du moins auſſi rudes que celles des autres Religions. Les Prêtres, en qualité de Médiateurs entre les Dieux & les hommes, offroient des victimes pour les pécheurs, & ſe chargeoient encore des iniquités des Peuples. Lorſqu'ils devoient faire cette Pénitence ſolemnelle, dont on voit ici la repreſentation, ils s'aſſembloient à minuit dans le Temple de l'Idole, & pendant que quelques-uns d'entr'eux appelloient le Peuple à la devotion en ſonnant d'une eſpece de cors, un autre encenſoit l'Idole. Un des Miniſtres des faux Dieux commençoit alors la pénitence, qui conſiſtoit en une petite effuſion de ſang qu'ils tiroient de la cheville du pied en la percant avec une épine de *Manguey* ou avec une lancette de pierre. Ils ſe frottoient avec ce ſang les temples & les oreilles: après quoi ils alloient ſe laver en une eau que l'on appelloit à cauſe de cela l'*eau du ſang*. Pour mieux certifier le mérite & la verité de cette pénitence extraordinaire, on avoit accoutumé de montrer au Peuple l'inſtrument qui l'avoit produite. Les autres peines que les Prêtres s'infligeoient en préſence (*a*) du Dieu qui préſidoit à la pénitence & aux afflictions conſiſtoient à ſe flageller avec de gros nœuds de cordes de *Manguey*, à ſe fraper l'un l'autre à grands coups de pierres &c. Nous verrons dans l'article ſuivant quelle étoit la diſcipline & l'auſterité de ces Miniſtres des Idoles Mexicaines. Nous obſerverons avant que de finir, qu'ils encenſoient trois fois le jour ces faux Dieux, aſſavoir le matin, à midi & à minuit, & qu'ils devoient aſſiſter tour à tour au Temple pour entretenir le feu ſacré qui devoit bruler perpetuellement à l'honneur des Dieux.

(*a*) *Teſcalipucca.*

Leurs PRETRES, *leur* DISCIPLINE, *&c.*

Le quatriéme cartouche de la Planche qui ſe place à la page 146. repreſente deux Prêtres Mexicains, dont l'un tient en ſa main le ſacré couteau. Le Chef de ces Prêtres, ou pour mieux dire le Grand Prêtre, s'appelloit *Topilzin* en Mexicain. L'on prétend que ſa dignité revenoit à celle de Souverain Pontife chez les Catholiques. Il portoit ſur la tête une couronne de belles plumes de pluſieurs couleurs, aux oreilles des pendans d'or enrichis d'émeraudes, & dans le millieu de la levre un petit tuiau bleu, ſemblable à celui que portoit le Dieu de la Pénitence. Il étoit revêtu d'une robe, ou plûtôt d'une mante d'écarlate. L'habillement des Prêtres changeoit ſouvent ſelon la circonſtance des tems & des fêtes.

La Prêtiſe de *Vitzliputzli* étoit héréditaire, celle des autres Dieux étoit élective. Souvent, comme nous le dirons ci-après, on deſtinoit les enfans dés leur plus tendre jeuneſſe au ſervice des Idoles, & pour lors ils tenoient dans la premiere fleur de l'adoleſcence le rang de Clercs & d'enfans de Chœur. Les Prêtres encenſoient, quatre fois par jour le Dieu dont ils étoient les Miniſtres: mais à minuit les principaux Miniſtres du Temple ſe levoient pour celebrer l'office nocturne, qui conſiſtoit à ſonner pendant long tems de la trompette & du cor, & à jouer de quelques autres inſtrumens auxquels ſe mêloient les voix qui celebroient les louanges de l'Idole. Après cela le Prêtre, qui étoit de ſémaine prenoit l'encenſoir, ſaluoit l'Idole & l'encenſoit. Il étoit revêtu pour lors d'une mante blanche. Enfin lorſque l'encenſement étoit fini, ils paſſoient tous enſemble dans une Chapelle: c'eſt-là qu'ils pratiquoient ces rigoureuſes pénitences, dont nous avons donné quelque idée dans l'article précedent.

Les jeunes de ces Prêtres étoient d'une auſterité ſurprenante; quelquefois ils jeunoient cinq, ſix, & même dix jours de ſuite; ce qui leur étoit ordinaire lorſque le tems des grandes Fêtes aprochoit. Pendant ces jeunes ceux d'entr'eux qui étoient mariés s'éloignoient entierement des femmes. Leur chaſteté ſeroit certainement admirable, ſi ſeulement elle avoit été fondée ſur la raiſon, mais la défiance d'eux mêmes & ce principe de préſomption qui domine en ceux qui veulent s'attirer des louanges qu'ils ne ſauroient mériter par une veritable vertu, effaçoit la gloire de cette continence forcée. Pour plaire à leurs Dieux, ils pratiquoient tout ce qui pouvoit détruire la generation, ſans même épargner les parties que la Nature lui a deſtinées. Ils ſe défendoient l'uſage des boiſſons fortes & donnoient à l'auſterité de leur diſcipline une partie du tems que les hommes donnent au ſommeil.

Tous ces Prêtres poſſedoient de grands revenus & recevoient les offrandes que le Peuple faiſoit aux Idoles, ce qui leur produiſoit des profits immenſes, principalement aux grandes fêtes. C'étoit en ces fêtes ſolemnelles qu'ils prenoient ſoin de l'inſtruire de ſes devoirs par le moien de certaines exhortations qu'ils prononçoient en ſa preſence.

La Conſecration de ces Prêtres n'étoit pas moins extraordinaire que leur Miniſtere. On les oignoit depuis les pieds juſqu'à la tête: leur cheveux, qu'ils portoient extrémement longs, & qu'ils n'oſoient couper durant le tems de leur Sacerdoce, étoient ſans ceſſe humectés d'une eſpece de parfum noir où il entroit de la reſine: ce qui ſans doute auroit été trouvé extrémement dégoutant, ſi le reſpect qu'inſpire la vue des choſes eſtimées ſaintes n'en eut fait un objet agreable

ble & même divin. Qu'on ſe repreſente un rouleau de tabac de Breſil, qui a ſix doits de largeur & d'une longueur proportionnée : c'eſt à cela qu'il faut comparer les cheveux treſſés des Sacrificateurs du Mexique. Lors que ces Prêtres alloient ſacrifier ſur les montagnes & dans ces lieux preſque ſouterrains où reſidoient une partie de leurs Idoles, ils emploioient, avec quelques ceremonies myſterieuſes, une onction beaucoup plus ſolemnelle que celle dont nous venons de parler. Elle ſervoit, diſoient ils, à bannir la crainte & à fortifier le courage : ils la faiſoient des ſucs de ce qu'il y a de plus venimeux entre les Reptiles. Les jeunes gens qui étoient ſous la diſcipline des Prêtres alloient à la chaſſe de ces animaux & en faiſoient proviſion, pour les fournir au beſoin. Les Prêtres bruloient ces bêtes venimeuſes devant l'Autel de l'Idole, & quand elles étoient conſumées, ils en prenoient les cendres, les broioient dans un mortier avec du tabac, y mêlant même des ſcorpions en vie & quelques autres Inſectes venimeux. Ils ajoutoient à cette compoſition une herbe qui a la vertu de troubler les ſens, du noir de fumée & de la reſine. Voilà ce qu'ils appelloient *mets* ou *nourriture des Dieux*; ce qui faiſoit reüſſir les ſorcelleries des ces Sacrificateurs Magiciens; ce qui leur procuroit le moien de s'entretenir avec les Demons; ce qui les garantiſſoit de la fureur des Tigres & des Serpens; ce qui enfin leur inſpiroit cet eſprit de cruauté qui les rendoit capables de ſacrifier ſans émotion des hommes à leurs Idoles. Ils prétendoient auſſi que cette compoſition avoit la vertu de guerir les maux : mais ce n'étoit pas la ſeule ſuperſtition qu'ils mettoient en vogue, puiſqu'ils avoient pluſieurs ſortes d'enchantemens, & des manieres de deviner qu'il ſeroit aſſés inutile de détailler.

Ils avoient un Ordre de Veſtales vêtues de blanc, qui portoient le nom de *filles de la pénitence*. Elles entroient en religion à l'age de douſe ou treiſe ans. Ces filles devoient avoir la tête raſée, excepté qu'en certains tems il leur étoit permis de laiſſer croitre leurs cheveux. Une Abeſſe dirigeoit ces Religieuſes, dont les fonctions conſiſtoient à tenir les Temples nets, & à aprêter les (*a*) viandes ſacrées que l'on preſentoit aux Idoles & qui ſervoient enſuite à la nourriture de leurs Miniſtres. Elles s'occupoient auſſi à faire des couvertures & d'autres ſemblables ornemens pour les Temples & les Idoles. A minuit elles ſe levoient pour ſervir les Dieux (*b*) & pratiquer certaines auſterités à quoi leur regle les obligeoit. Surtout elles étoient obligées à une inviolable virginité, la perte de laquelle étoit punie de mort. Il eſt vrai que cette virginité n'étoit pas éternelle, puiſque la cloture des filles n'étant que l'accompliſſement d'un vœu que leurs parens avoient fait aux Dieux; après un certain tems elles pouvoient ſe marier. Il y a même apparence que cette Abeſſe, ou cette Matrone dirigeoit une eſpece de ſeminaire où l'on (*c*) élevoit les jeunes filles de familles, puiſqu'elles ne ſortoient de ſes mains que pour être établies avec la permiſſion de leurs parens.

Ils avoient pour les jeunes hommes un ſeminaire ou Couvent ſemblable à celui des jeunes filles. Ils y entroient ſouvent dés l'age de ſept à huit ans. Comme durant leur ſejour en cette retraite ils étoient obligés de mener une vie qui aproche fort de la Monaſtique, on peut bien les regarder comme un Ordre de Religieux. Ces jeunes gens avoient le ſommet de la tête raſé, les autres cheveux cou-

(*a*) Ou plûtôt les pains que l'on preſentoit aux Idoles. Ces pains avoient ordinairement la figure de pieds, & de mains.

(*b*) Elles ſe donnoient des coups de lancette aux oreilles & en d'autres parties du corps. Du ſang qui couloit de ces plaies elles s'en frotoient les joues.

(*c*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*

couvroient à peine les oreilles, mais derriere la tête ils les portoient juſqu'aux épaules, excepté lorſqu'ils les attachoient en forme de houpe. Ils avoient ſur le corps un habillement de toile. Ces jeunes Religieux ſervoient à l'entretien des Temples & vivoient dans une pauvreté & dans une continence tout-à-fait exemplaires juſqu'à l'age de vint ans, ou même juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de s'établir par le mariage & par d'autres voies honorables. Outre cela les Prêtres avoient à leur ſervice de jeunes garçons pour des uſages de moindre importance. En certaines occaſions ſolemnelles ceux-ci ornoient de feſtons les Temples des Dieux. Ils preſentoient aux Prêtres l'eau dont ils ſe lavoient avant & après le ſervice religieux: ils leur donnoient les lancêttes & le couteau pour le ſacrifice: ils ſuivoient ces Religieux mendians qui alloient de porte en porte recueillir les aumones des devots: s'il arrivoit que les aumones ne fuſſent pas abondantes, il leur étoit permis d'entrer dans un champ & d'y prendre autant de grain qu'ils le jugeoient neceſſaire, ſans que perſonne oſât les en empécher. (*a*) Outre les jeunes gens qu'on élevoit parmi les Religieux dont nous venons de parler, on voioit auſſi beaucoup de devots, qui alloient faire des retraites dans ces Couvens pour s'acquitter de certains vœux. Les uns demandoient des enfans aux Dieux, les autres des richeſſes, les autres une longue vie. Tous ces devots donnoient quelque tems à cette retraite, & s'impoſoient ſans doute une partie des auſterités dont nous venons de parler, pour ſe rendre plus dignes des benedictions du Ciel. Ils avoient la permiſſion d'aſſiſter aux proceſſions: mais il leur étoit defendu d'y chanter, & de monter les dégrés du Temple.

Leurs FÊTES.

(*b*) A la fin de chaque mois, qui chez les Mexicains étoient de vint jours, comme nous le dirons dans la ſuite, ils celebroient un jour ſolemnel de devotion mêlée de rejouïſſance. Alors on ſacrifioit quelques captifs, & l'on couroit les rues vêtu des peaux de ces miſerables victimes tout fraichement écorchées: on danſoit, on chantoit, on recueilloit des aumones pour les Prêtres; ce qui chez eux comme ailleurs paſſoit pour être l'effet d'une veritable pieté. Lorſque les grains commençoient à monter, ils ſe rendoient à une certaine colline pour ſacrifier à *Tlaloc*, le Dieu des eaux, un garçon & une fille d'environ trois ans: & parce que ces enfans étoient de naiſſance libre, on ne leur arrachoit point le cœur, mais on ſe contentoit de leur couper la gorge, après quoi l'on mettoit leurs corps dans une mante neuve & on alloit les enſevelir dans un ſepulchre de pierre. On reiteroit ces ſacrifices ſanglans lorſque les grains avoient environ deux pieds de haut. Alors on ſacrifioit à ce même Dieu quatre enfans de l'age de ſix à ſept ans. Ceux-ci étoient nés eſclaves. Enſuite on portoit leurs corps dans une cave qui leur étoit deſtinée. L'origine de cette ceremonie cruelle étoit due, ſelon les Mexicains, à une grande ſechereſſe, qui dégenerant en famine les força autrefois d'abandonner le païs. Enfin quand les grains pouvoient être moiſſonnés, chaque proprietaire prenoit dans ſon champ une poignée de maïs & l'offroit au Dieu *Tlaloc* avec de l'*Atolle*, qui étoit un bruvage de grain & de copal, gomme precieuſe laquelle ſervoit aux encenſemens

des

(*a*) *Lopez de Gomara* cité par *Purchas*.
(*b*) On ne met pas les noms de ces Fêtes; parce que la choſe paroit aſſés inutile.

des Idoles. A l'entrée de l'été on couronnoit de fleurs les Dieux, & l'on paſſoit toute une journée à ſe rejouïr. Une autre fête obligeoit les principaux de l'Empire à ſe rendre dans la Capitale de l'Etat. Le ſoir de la fête on traveſtiſſoit une femme qui devoit repreſenter le Dieu du ſel, & prendre part à la joie publique: mais on la ſacrifioit le lendemain, & cette journée ſe donnoit toute entiere à la devotion & aut culte des Idoles. Les Marchans celebroient auſſi des Fêtes ſanglantes à l'honneur de leur Mercure dans le Temple qui lui étoit conſacré. Nous ne dirons rien d'une autre fête en laquelle on écorchoit une femme & l'on revêtoit de ſa peau un Indien qui danſoit deux jours de ſuite en cet équipage avec ſes concitoiens; ni de celle qu'ils ſolemniſoient en entrant dans le lac avec un grand nombre de canots, pour y noier en ceremonie un garçon & une fille. Ils les envoioient, diſoient-ils, tenir compagnie aux Dieux du lac: cependant la journée ſe paſſoit en jeunes & en devotions.

Ils celebroient au mois de May la grande fête de *Vitzliputzli*. Deux jours auparavant les Religieuſes faiſoient avec du maïz & du miel une figure qui repreſentoit ce Dieu. Après l'avoir ornée auſſi ſuperbement qu'il étoit poſſible, on la mettoit ſur un trone de couleur d'azur, lequel étoit ſupporté par un brancard. Les Religieuſes, qui le jour de la fête prenoient le nom de *Sœurs* de *Vitzliputzli*, le portoient en proceſſion ſur leurs épaules juſqu'à la place du Temple, où les jeunes Religieux, dont nous avons parlé, recevoient l'Idole, & après lui avoir rendu leurs hommages, la portoient à leur tour ſur les épaules & la conduiſoient juſqu'aux dégrés du Sanctuaire. C'eſt-là que le Peuple venoit adorer cette Image de *Vitzliputzli* & s'humilier devant elle en ſe mettant de la pouſſiere ſur la tête, ce qui ſe pratiquoit de même dans le culte qu'ils rendoient aux autres Idole. Les Religieuſes étoient vêtues de blanc & couronnées de maïz rôti. Elles portoient au col des chaines de ce même maïz qu'elles faiſoient paſſer autour du bras gauche. Leurs joues étoient colorées d'un vermillon aſſés épais, & leurs bras couverts de plumes rouges de perroquet depuis le coude juſqu'au poignet. Les jeunes hommes étoient vêtus de rouge, & portoient comme les jeunes Veſtales des couronnes de maïz.

Après cette humiliation la proceſſion des devots alloit faire des ſtations en trois villages differens: ſoit que ce fut un effet de la coutume, & peut être de la ſainteté de ces lieux où les ſtations étoient établies. D'abord elle alloit ſacrifier ſur une montagne à une lieuë de *Mexique*. La Proceſſion faiſoit à peu prés une courſe de quatre lieues. Au retour on conduiſoit l'Idole dans ſon Sanctuaire au ſon des tambours, des trompettes & des cors. On la couvroit de roſes, & l'on ſemoit toutes ſortes de fleurs ſur le pavé & même aux environs du Temple. Enfin les Veſtales ſortoient du Couvent portant des morceaux figurés en os de cette pâte, laquelle étoit la matiere de l'Idole: elles les remettoient aux Religieux, qui les poſoient aux pieds de l'Idole. Ces morceaux de pâte, que l'on appelloit communément les *os & la chair de Vitzliputzli*, étoient conſacrés ſolemnellement par les Prêtres avec certaines ceremonies particulieres, accompagnées de danſes & de cantiques à la gloire de l'Idole. On rendoit à cette pâte conſacrée le même culte qu'aux Dieux, dont elle n'étoit d'abord que le ſigne & la figure. L'Immolation des hommes ſuivoit la conſecration, & la ceremonie finiſſoit par des danſes & des chanſons. A cela ſuccedoit une devotion, (a) qui ſe trouve avoir du rapport à la Communion des Chrétiens. Les Prêtres dépouilloient de tous ſes orne- l'Ido-

(a) *Purchas* & les Auteurs Eſpagnols qu'il cite. *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*

l'Idole de pâte & la reduiſoient en pluſieurs morceaux, de même que les petits pains conſacrés. Ils les diſtribuoient au Peuple en maniere de Sacrement & communioient l'aſſemblée d'une façon ſi ſemblable à celle qui ſe pratique dans le Chriſtianiſme, que l'on ne peut preſque s'empécher de traiter cette Idolatrie d'uſurpation que le Demon a voulu faire des myſteres de la Religion Chrétienne. Cette Communion étoit accompagnée d'une exhortation qui aprenoit au Peuple qu'il *mangeoit la chair de ſon Dieu*, & même on adminiſtroit cette eſpece de Sacrement aux malades. Nous finiſſons par deux remarques la deſcription de cet Acte religieux ; c'eſt que les Communiés donnoient pour offrande un diſiéme de maïz, & que la clôture de la fête ſe faiſoit par un ſermon qu'un des plus anciens Prêtres prononçoit au Peuple.

On celebroit la fête de *Teſcalipuca* le 19. du même mois : les Prêtres accordoient alors au Peuple la remiſſion de ſes péchés. On y ſacrifioit un captif, que l'on pourroit preſque regarder comme une image imparfaite de la mort que le Sauveur a ſouferte pour le Genre humain. Il ſe pouvoit que les Mexicains euſſent conſervé quelques traces de ce memorable évenement. La Veille de la Fête le Prêtre de *Teſcalipuca* ſe depouilloit de ſes habits pour en recevoir d'autres de la part des Nobles Mexcains qui venoient, comme le reſte du Peuple, ſe reconcilier avec cette Idole de la Pénitence. On ouvroit les portes du Temple à tous les pécheurs repentans : un des principaux Miniſtres du Dieu paroiſſoit alors en public, & (*a*) ſonnoit du cor en ſe tournant vers les quatre vents, comme s'il eut voulu appeller toute la terre à la pénitence : après quoi il prenoit de la pouſſiere & la portoit à la bouche en montrant le Ciel. Tout le Peuple imitoit le Prêtre & l'on n'entendoit plus que des voix entrecoupées de ſanglots, de pleurs & de gemiſſemens. On ſe rouloit dans la pouſſiere en implorant la miſericorde Divine, & les fraieurs, qui troublent la conſcience des plus aveugles pécheurs, agiſſoient d'une telle force ſur l'eſprit des Mexicains, qu'ils appelloient à leur ſecours les tenebres de la nuit, les vens, les orages pour mieux échaper à la fureur de ce Dieu toûjours prêt, diſoient ils, à chatier les méchans : & comme les lumieres que les fauſſes Religions offrent à ceux qu'elles veulent conduire à la vertu ont aſſés de force pour exciter des remors dans le cœur des vicieux, & même pour leur faire ſentir que le vice eſt contraire à l'humanité ; il arrivoit que ceux qui ſe ſentoient coupables de crimes les confeſſoient hautement, ne pouvant reſiſter à la fraieur que le ſon du cor portoit dans leur conſcience. Toute cette agitation, ſi ſalutaire en apparence, puiſqu'elle excitoit pour quelque tems la repentance dans le cœur des Mexicains, aboutiſſoit enfin à bruler beaucoup d'encens à l'honneur de l'Idole dont on ſolemniſoit la fête. Le ſon du cor duroit dix jours, aſſavoir depuis le 9. de May juſqu'au 19. & tout ce tems-là étoit un tems d'affliction & de larmes. Le dernier jour on portoit en proceſſion *Teſcalipuca*. L'Image du Dieu environnée de branches de *Manghey*, qui ſont garnies de piquans, étoit aſſiſe dans une machine fermée de ridaux, ſemblable peut être à une littiere. Cette machine étoit portée en proceſſion autour du Temple par les Prêtres barbouillés de noir, qui portoient la livrée de leur Dieu, & dont les cheveux étoient en partie treſſés avec un cordon blanc. Deux Miniſtres de l'Idole marchoient à la tête de la Proceſſion avec l'encenſoir à la main : toutes les fois qu'ils encenſoient, la Proceſſion élevoit devotement les bras en regardant le Soleil & le Dieu de la Pénitence. Pendant la ceremonie les autres devots ſe donnoient la diſcipline ſur les épaules avec des cordes

(*a*) C'étoit une eſpece de flute, à ce que diſent les Relations Eſpagnoles. D'abord il ſe tournoit vers l'Orient, enſuite à l'Occident, au Nord & au Sud.

Le MERCURE *des* MEXICAINS *adoré à* CHOLULA *sous le nom de* QUETZALCOUATL.

B. Picart. delineavit 1722.

DIVINITÉ qui préside à la CHASSE.

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und umweltstiftung leipziger land

des de Manguey. Quelques-uns ornoient de ramaux la Cour & le Temple, & parſemoient les chemins de fleurs.

Après la Proceſſion & la Diſcipline des Pénitens chacun faiſoit ſes offrandes. Les uns apportoient des joiaux & des Ouvrages d'or ou d'argent, les autres de l'encens, du bois precieux, du maïz &c. les pauvres offroient des cailles, que les Sacrificateurs jettoient au pied de l'Autel après leur avoir coupé la tête. Le Peuple faiſoit enſuite un feſtin aſſés ſemblable à ces repas religieux que l'ancien Paganiſme avoit inſtitué à la gloire de ſes Dieux. Tout ce que l'on ſervoit à l'Idole portoit le nom de *viandes ſacrées*: elle étoit ſervie par des Veſtales qu'un vieux Sacrificateur vêtu d'une maniere de ſurplis blanc conduiſoit devant elle, & le même Prêtre ramenoit ces Veſtales au Couvent, après qu'elles avoient ſervi la Table du Dieu: mais lorſque l'heure de deſſervir étoit venue, les jeunes gens & les Miniſtres du Temple prenoient les viandes & les portoient aux Prêtres qui ſeuls avoient le privilege de manger de ces mets divins. On faiſoit après le ſacré repas le ſacrifice de celui, qui pendant l'année avoit été l'Image vivante du Dieu de la Pénitence, & toute la ceremonie finiſſoit, comme celle des autres Fêtes, par des Danſes & des Cantiques.

Les Mexicains celébroient tous les quatre ans un Jubilé, qui n'étoit autre choſe que la fête de la Pénitence, telle que nous l'avons décrite, excepté qu'elle étoit plus ſolemnelle, à cauſe que la remiſſion des péchés étoit plus ample & plus generale. On aſſure que les Mexicains immoloient alors pluſieurs Victimes humaines, & qu'il ſe faiſoit entre les jeunes gens une eſpece de défi à qui monteroit le plus vite & d'une ſeule courſe au ſommet du Temple. L'entrepriſe étoit des plus difficiles, puiſqu'elle méritoit de grans applaudiſſemens à ceux qui avoient la gloire d'arriver les premiers au but, & que même on les diſtinguoit entre leurs compatriotes. D'ailleurs ils avoient le privilege d'enlever les viandes ſacrées, dont, à ce qu'on aſſure, ils faiſoient un uſage preſque pareil à celui que l'on fait des Reliques chez les Chrétiens.

Quitzalcoalt, le Mercure des Mexicains, recevoit particulierement les adorations de tous ceux qui ſe méloient de trafiq. Quarante jours avant la fête de ce Dieu les Marchands achetoient un eſclave des mieux tournés, qui pendant ce tems-là repreſentoit la Divinité à laquelle il étoit deſtiné pour victime le jour de la fête: mais on le lavoit auparavant dans le *Lac des Dieux*: C'eſt ainſi qu'on appelloit l'eau dans laquelle il devenoit propre à cette fatale Apotheoſe qui finiſſoit par ſa mort. On l'ornoit enſuite comme le Dieu qu'il étoit obligé de reſembler: Il paſſoit le tems de ſa Divinité à danſer & ſe rejouïr: on ſecondoit ſes plaiſirs, on l'adoroit: mais de peur qu'il n'oubliât ſa fatale deſtinée, deux anciens Miniſtres de l'Idole lui en rafraichiſſoient le ſouvenir neuf jours avant que d'être immolé. (*a*) Il devoit attendre patiemment ſon ſort & ſe reſigner à ſa deſtinée. S'il paroiſſoit en être affligé, les deux Prêtres lui donnoient à boire d'une liqueur qui, en lui rendant la gaieté qu'il avoit perdue, le rendoit ſans doute inſenſible à ſa deſtinée. Le jour de la fête on adoroit encore cette miſerable victime; on l'encenſoit pluſieurs fois de ſuite. Enfin on l'immoloit à minuit: on offroit ſon cœur à la Lune, enſuite on le jettoit devant l'Idole. Le corps étoit precipité du haut du Temple, ainſi que cela ſe pratiquoit au Culte de *Vitzliputzli*. La Fête finiſſoit par une danſe.

Une

(*a*) Ces deux Prêtres ſe proſternoient devant le Dieu prétendu, en lui diſant, *Seigneur vos plaiſirs finiſſent dans neuf jours d'ici*. Il devoit leur repondre de fort bonne grace; *à la bonne heure*, & continuer à ſe rejouïr.

Une fonction aſſés ſinguliere des Prêtres de cette Divinité, c'étoit de marquer la retraite au ſon d'un tambour qui ſe faiſoit entendre par toute la villes. A la pointe du jour ils appelloient les gens au travail. Cette fonction appartenoit au Prêtre qui étoit de ſemaine.

Le Dieu dont nous avons décrit le culte étoit adoré d'une autre maniere à Cholula. (*a*) On l'y reconnoiſſoit pour *Dieu de l'air*. On croioit auſſi qu'il étoit le fondateur de la Ville, l'inſtituteur des pénitences & l'Auteur des ſacrifices. Son Idole avoit à peu prés l'attitude que le Graveur lui donne dans cette figure. Le manteau étoit parſemé de pluſieurs croix rouges. Comme cette Divinité avoit aimé pendant ſa vie mortelle les jeunes & les pratiques de pénitence, les devots jeunoient & ſe tiroient du ſang de la langue & des oreilles pour lui plaire. Ce Dieu ſe mêloit auſſi de la guerre. On lui ſacrifioit cinq garçons & cinq filles de l'age de trois ans, avant que de ſe mettre en campagne.

C'eſt à l'Idole de *Cholula* que l'on attribuoit lës fameuſes prédictions touchant la ruine de l'Empire du Mexique: prédictions qui furent ſuivies de prodiges, dont il n'eſt pas neceſſaire d'entreprendre le détail: d'autant plus qu'il y a grande apparence qu'ils furent exagerés par la credulité des Peuples.

Enfin les Mexicains, & ſurtout ceux de *Tlaſcalla*, adoroient un Dieu, qui pendant ſon ſejour en ce Monde avoit été grand Chaſſeur. On l'honoroit par une chaſſe ſolemnelle dont on voit ici la figure. Pendant que le Dieu étoit ſur un autel placé au ſommet d'une montagne autour de laquelle on avoit allumé pluſieurs feux, les devots chaſſeurs pourſuivoient les bêtes ſauvages qui pour échapper à la violence des flames ſe ſauvoient vers le haut de la montagne. On les aſſommoit là devant l'Idole, & on lui ſacrifioit le cœur de ces animaux. La Chaſſe finiſſoit par des chants d'allegreſſe & des cris de joie, après quoi les Chaſſeurs ramenoient l'Idole en triomphe, & l'on achevoit de ſignaler par un feſtin ſolemnel la devotion de cette journée.

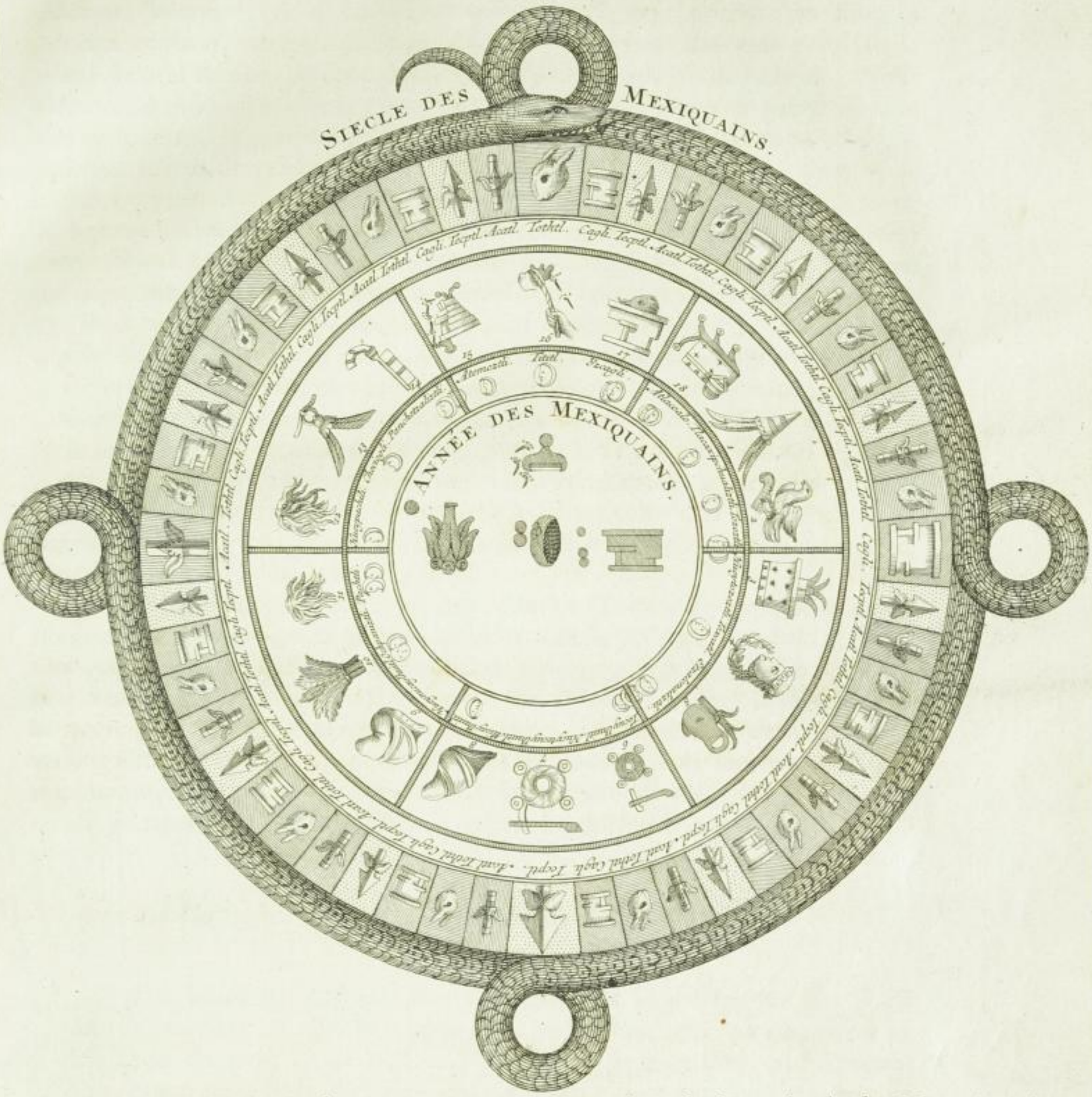
Leurs CEREMONIES *de* PAIX *&* *de* GUERRE *&* *leurs* HIEROGLYPHES.

(*b*) Les marques de la dignité de l'Ambaſſadeur étoient une mante, ou cape de coton brodée d'une frange treſſée avec des nœuds. Il portoit à la main droite une fléche fort large, les plumes en haut, & au bras gauche une coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du ſujet de l'Ambaſſade par les plumes de la fléche. Les rouges annoncoient la guerre, les blanches marquoient la paix. L'Ambaſſadeur devoit être reſpecté à la vue de ces marques: mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins roiaux de la Province par où ils paſſoient, à peine de perdre leur droit de juriſdiction & de franchiſe.

Les Sacrificateurs annonçoient la guerre par le ſon d'un inſtrument qu'ils appelloient la trompette ſacrée, parce qu'il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de la ſonner pour animer le cœur des Soldats de la part des Dieux. Le ſon de l'inſtrument étoit bruſque & compoſé de tons lamentables, propres à inſpirer au Soldat une nouvelle ferocité, en conſacrant, dit le Traducteur de la *Conquête du Mexi-*

(*a*) C'étoit un lieu de pelerinage pour les Mexicains. On la regardoit comme une terre ſacrée, parcequ'elle enfermoit dans l'enceinte de ſes murailles plus de quatre cens Temples des Dieux.

(*b*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*



Les MEXIQUAINS *expliquoient leurs pensées, et donnoient une idée des choses sensibles par des Hieroglyphes, à la façon des Anciens Egyptiens. C'est de cette maniere que leur Siecle et leur année etoient representez. Une Roue peinte contenoit l'espace d'un Siecle distinqué par années et chargé des evenemens memorables. Le Siecle etoit de 52. Années Solaires, chacune de 365. jours, 4. indictions de 13. Ans chacune formoient la division de la roue & repondoient aux 4. parties du Monde de la maniere suivante.*

Un Serpent environnoit cette Roue, et marquoit par ses 4. noeuds les 4. divisions. l'Hieroglyphe de la premiere, qui marquoit le Midi, etoit un Lapin, sur un fond bleu, que l'on appelloit TOCHTLILLA. *de la seconde pour l'Orient, une canne sur un fond rouge. on l'apelloit* ACATL. *de la troisieme pour le Nord, une épée avec une pointe de pierre sur un fond jaune. on l'appelloit* TECPATL. *de la quatrieme pour l'Occident, une maison sur du verd. on l'apelloit* CAGLI. *Entre ces quatre divisions, il y en avoit douze petites dans lesquelles les quatre Hieroglyphes etoient distribués successivement en donnant à chacun sa valeur numerale jusqu'à 13. qui etoient le nombre d'année qui composoient l'indiction. on faisoit la même chose dans la deuxieme indiction. avec les mêmes noms depuis un jusqu'à 13. dans la troisieme & dans la quatrieme jusqu'à ce que le Cercle de 52. Ans fut fini, de la maniere qui suit:*

o
o o
o o o
o o o o
o o o o o
o o o o o o
o o o o o o o
o o o o o o o o
o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o o
o o o o o o o o o o o o o

on observoit cette maniere de compter par treize non seulement dans les années; mais aussi dans les mois. Ils recommencoient lors quils arrivoient à 13.

L'Année solaire etoit de 365. jours, et les Mois de 20. leurs noms & leurs Hieroglyphes sont marquez dans la figure par 1. 2. 3. & ainsi de suite jusqu'à 18.

Pour faire l'Année complette de 365. jours, les Mexiquains en ajoutoient 5. aux 18. mois de 20. jours chacun, qui faisoient l'Année.

Cette Explication est tirée de GEMELLI CARERI, *Tome* VI. *de ses* VOYAGES. *chap.* V.

Mexique, le mépris de la vie par un motif de Religion. Le ſervice des Troupes Mexicaines étoit exact, les Soldats obeïſſans. Nous ne donnons point ici le détail de leur maniere de combattre, puiſqu'il ne s'y agit pas de Religion. Nous diſons ſeulement que c'étoit pour eux une plus grande action de valeur de faire des priſonniers, que de tuer leurs ennemis ; (*a*) le plus brave étant celui qui amenoit le plus de victimes pour les Sacrifices.

Leur maniere d'écrire conſiſtoit en de certaines peintures hieroglyphiques, avec le ſecours deſquelles ils rappelloient dans leur eſprit le ſouvenir des évenemens memorables : car ils n'avoient pas comme nous l'uſage des lettres. Ils peignoient les objets ſur des toiles de coton préparées exprés pour le pinceau. A ces Images ils y ajoutoient des nombres ou quelques autres ſignes, „ avec (*b*) une „ diſpoſition ſi juſte, que le nombre, le caractere & la figure s'entr'aidoient re„ ciproquement à exprimer la penſée, & formoient un raiſonnement entier. „ Cette invention ſubtile étoit ſemblable aux hieroglyphes des Egyptiens. . . . „ & les Mexicains pratiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté, qu'ils „ avoient des livres entiers de ce ſtyle, où ils conſervoient la memoire de leurs „ antiquités, & donnoient à la poſterité les Annales de leurs Rois. " Ils conſervoient auſſi par ce moien les ceremonies de leur Religion. Ces derniers livres étoient gardés dans les Temples.

Les Princes Mexicains faiſoient chanter dans ces Temples les exploits des grans hommes de la Nation, & ſurtout les belles actions des Rois leurs Prédeceſſeurs. On enſeignoit aux enfans ces compoſitions Poëtiques, qui tenoient lieu d'hiſtoire à ceux qui n'avoient pas l'intelligence des Peintures & des Hieroglyphes de leurs annales. De cette maniere ils aprenoient à connoître les avantages de la vertu militaire dans un age où ils n'étoient pas capable de la ſoutenir : mais c'étoit du moins un excellent préparatif à cette eſpece de chef d'œuvre militaire qu'un guerrier novice étoit obligé de produire à ſa premiere campagne.

Leur CALENDRIER, &c.

„ (*c*) Les Mexicains regloient leur Calendrier ſur le mouvement du Soleil „ dont ils ſavoient prendre la hauteur & la déclinaiſon, qui leur donnoient les „ differences du tems & des ſaiſons. Leur année étoit de trois cent ſoixante„ cinq jours : mais ils la diviſoient en dix huit mois de vint jours chacun, ce „ qui faiſoit le nombre de trois cent ſoiſſante jours : les cinq qui reſtoient étoient „ comme (*d*) intercalaires. On les ajoutoit à la fin de l'année, afin qu'elle „ égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croioient que leurs „ Ancêtres avoient laiſſé exprés comme vuides & hors de compte, ils s'aban„ donnoient aux plaiſirs de l'oiſiveté, & ne ſongeoient qu'à perdre le plus „ agreablement qu'ils pouvoient ces reſtes du tems. Les Ouvriers ceſſoient leur „ travail, on fermoit les boutiques : on ne plaidoit point aux Tribunaux, & „ même on ne ſacrifioit point dans les Temples. Ils ſe viſitoient les uns les „ autres, & ſe donnoient toute ſorte de divertiſſemens, afin, diſoient ils, de „ ſe dédommager par avance des chagrins & des miſeres de l'année où ils al-

 „ loient

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*b*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*c*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*d*) Cette maniere de compter étoit la même que celle des Egyptiens. Les 12. mois de ceux-ci faiſoient 360. jours, auxquels ils en ajoutoient cinq intercalaires.

„ loient entrer. Elle commençoit au premier jour du Printems & ne differoit „ de nôtre année ſolaire que de trois jours, qu'ils otoient de nôtre mois de „ fevrier.

„ Leurs ſemaines étoient de treiſe jours avec des noms differens, qu'ils mar- „ quoient ſur leur Calendrier par diverſes figures. Leur ſiécle étoit de quatre „ ſemaines d'années. "

La revolution du ſiécle des Mexicains eſt expliquée au bas de la figure qui la repreſente à la page 159. L'Auteur de cette explication nous dit la raiſon pourquoi ils commençoient à compter leurs années du Midi. „ Lors qu'ils s'affli- „ geoient & s'humilioient le dernier jour de leur ſiécle, ils ſe mettoient à ge- „ noux ſur le toit de leurs maiſons, le viſage tourné du côté de l'Orient pour „ voir ſi le Soleil recommenceroit ſon cours, ou ſi la fin du Monde étoit ve- „ nue: & comme dans cette poſture, ils avoient le Midi à leur main droite, „ ils en tiroient une conſequence que la lumiere avoit commencé de ce côté-là. „ Ils croioient auſſi que l'Enfer étoit du côté du Nord, & qu'ainſi il eut été „ ridicule que le Soleil eut commencé ſon cours du côté du Nord. "

(*a*) Comme ils avoient apris par tradition ou autrement, que l'Univers doit perir, & qu'ils s'imaginoient que ſa deſtruction arriveroit à la fin de la revolution des quatre ſemaines d'années; quand on étoit arrivé au dernier jour des cinquante-deux années tout le monde ſe préparoit au bouleverſement de la Nature. On voioit alors les Mexicains ſe diſpoſer à la mort ſans être malades. Ils caſſoient toute leur vaiſſelle comme leur devenant inutile. Ils éteignoient le feu: ils couroient durant toute la nuit comme des gens qui ont perdu l'eſprit & perſonne n'oſoit ſe repoſer juſqu'à ce qu'il eut ſû ſi l'on alloit tout de bon entrer dans la region des tenebres. Ils commençoient à reſpirer, lorſque le crepuſcule reparoiſſoit à leurs yeux tournés ſans relache du côté de l'Orient, & quand le Soleil ſe montroit, il étoit ſalué au ſon de tous leurs inſtrumens par des hymnes & des chanſons qui exprimoient les tranſports de leur joie. Les Mexicains ſe felicitoient alors les uns les autres de ce que la durée du Monde étoit aumoins aſſurée pour un autre ſiécle. Ils alloient aux Temples en rendre graces aux Dieux, & recevoir du feu nouveau de la main des Sacrificateurs. On allumoit ce feu nouveau devant les Autels par une violente agitation de deux morceaux de bois ſec qu'ils frotoient l'un contre l'autre: après quoi chacun faiſoit de nouvelles proviſions de tout ce qui étoit neceſſaire à ſa ſubſiſtance, & l'on celebroit ce jour là par des rejouïſſances publiques. On ne voioit par la Ville que des danſes & autres exercices d'agilité conſacrés au renouvellement du Siécle, de la même maniere, dit l'Auteur *de la Conquête du Mexique*, qu'en uſoit Rome autrefois dans les Jeux ſeculaires. Il y a beaucoup d'apparence que les Mexicains avoient retenu de leurs Ancêtres l'idée de la fin du Monde, & que ceux-ci l'avoient apportée avec eux d'Aſie où elle a été reçue de tout tems. Il paroît auſſi que ce Peuple avoit quelque connoiſſance de l'Aſtronomie, puiſque les premiers Eſpagnols trouverent dans la Province de *Jucatan* des Livres Mexicains qui traitoient cette matiere. Les Moines, qui ſe connoiſſoient un peu mieux en Breviaires qu'en Aſtronomie, brulerent ces livres, dont les figures leur paroiſſoient autant d'évocations du Demon.

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique. Purchas*, dans des extraits de quelques Auteurs Eſpagnols.

Le

Desolation des MEXICAINS *à la fin du* SIECLE.

Rejouïssances des MEXICAINS, *au commencement du* SIECLE.

Le COURONNEMENT *de leurs* ROIS, &c.

Nous parlons ici de cette Ceremonie à cauſe qu'elle eſt mêlée au Religieux. Les Empereurs, ou Rois du Mexique, furent d'abord élus par la voix du Peuple ménagée cependant par les Nobles. Dans la ſuite ils furent élus par quatre Electeurs. On choiſiſſoit les Rois jeunes & propres à la guerre: il falloit qu'ils donnaſſent des preuves de leur valeur militaire. On ne les couronnoit pas immédiatement après l'Election. Le Prince nouvellement élu (*a*) „ ſe trouvoit obligé „ de ſortir en campagne à la tête des troupes, & d'emporter quelque victoire „ ou de conquerir quelque Province ſur les ennemis de l'Empire ou ſur les re„ belles, avant que d'être couronné & de monter ſur le Throne. Auſſi-tôt que „ le mérite de ſes exploits l'avoit fait paroître digne de regner, il revenoit „ triomphant en la Ville Capitale . . . . . les Nobles, les Miniſtres & les „ Sacrificateurs l'accompagnoient juſqu'au Temple du Dieu de la Guerre, où il „ deſcendoit de ſa littiere & après les ſacrifices . . . les Princes Electeurs met„ toient ſur lui l'habit & le manteau Imperial. Ils lui armoient la main droite „ d'une épée d'or garnie de pierres à fuſil qui étoit la marque de la juſtice. Il „ recevoit de la main gauche un arc & des fléches qui deſignoient le ſouverain „ commandement ſur leurs Armées: & alors le Roi de *Tezucco* lui mettoit la „ Couronne ſur la tête, ce qui étoit la fonction privilegiée du premier Electeur. „ Un des principaux Magiſtrats faiſoit enſuite un long diſcours, par lequel il „ congratuloit le Prince au nom de l'Empire . . . . il y méloit quelques in„ ſtructions dans leſquelles il repreſentoit les ſoins & les obligations que la Cou„ ronne impoſe; l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ſes „ Peuples &c. " Le grand Prêtre revêtu de ſes Ornemens pontificaux ſacroit en quelque façon les Rois. Il leur donnoit l'Onction Roiale & ſe ſervoit à cet uſage d'une liqueur ou compoſition épaiſſe & noire comme de l'encre: on ne ſait pas de quoi elle étoit compoſée. Ce même Grand Prêtre beniſſoit le Roi & l'aſperſoit quatre fois de ſuite avec une eau conſacrée: il lui mettoit ſur la tête un capuchon ſur lequel on voioit peints des os & des têtes de morts, & ſur le corps un vêtement noir; par deſſus celui-ci un autre bleu, peint comme le capuchon: tout cela ſe faiſoit ſans doute, pour lui aprendre que la Roiauté n'eſt pas moins ſujette aux loix de la Mort, que le plus miſerable de tous les hommes & qu'il ne reſte que des ſquelettes de ces grandeurs ſi expoſées à l'envie des petits. On environnoit le nouveau Roi de certaines drogues propres, diſoit-on, à le garantir des maladies & des ſortileges: après cela il offroit de l'encens à *Vitzliputzli*, & le Grand Prêtre lui faiſoit jurer qu'il maintiendroit la Religion de ſes Ancêtres, qu'il obſerveroit les Loix & les Coutumes de l'Empire, & traiteroit ſes ſujets avec douceur & bonté. Il juroit encore, que tant qu'il regneroit, le Soleil donneroit ſa lumiere, les pluies tomberoient à propos; que les Rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens, que les campagnes ne ſeroient point affligées par la ſterilité, ni les hommes par les malignes influences du Soleil. „ Ce pacte, dit l'Auteut de la *Conquête du Mexique*, a veritablement quelque choſe de bizarre . . . neanmoins on peut dire, que les ſujets prêtendoient par ce ſerment, engager leur Prince à regner avec tant de moderation, „ qu'il

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*

„ qu'il n'attirât point de ſon chef la colere du Ciel ; n'ignorant pas que les cha-
„ timens & les calamités publiques, tombent ſouvent ſur les Peuples qui ſou-
„ frent pour les crimes & pour les excés de leurs Rois. "

Leurs CEREMONIES NUPTIALES & *leur* DIVORCE, &c.

Les Mariages ſe contractoient par l'autorité des Prêtres : on exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot & le mari étoit obligé à les reſtituer en cas qu'ils vinſſent à ſe ſeparer. (*a*) „ Après qu'on s'étoit accordé ſur
„ les articles, les deux parties ſe rendoient au Temple, où un des Sacrifica-
„ teurs examinoit leur volonté par des queſtions préciſes & deſtinées à cet uſa-
„ ge. Il prenoit enſuite d'une main le voile de la femme & la mante du ma-
„ ri ; & il les nouoit enſemble par un coin, afin de ſignifier le lien interieur
„ des volontés. (*b*) Ils retournoient à leur maiſon avec cette eſpece d'engage-
„ ment, accompagnés du Sacrificateur. (*c*) Là par une imitation de ce que les
„ Romains pratiquoient à l'égard des Dieux Lares, ils alloient viſiter le foier,
„ qui, ſelon leur imagination, étoit le Médiateur des differens entre les mariés.
„ (*d*) Ils en faiſoient le tour ſept fois de ſuite, précedés par le Sacrificateur,
„ & cette ceremonie étoit ſuivie de celle de s'aſſeoir, afin de recevoir égale-
„ ment la chaleur du feu ; ce qui donnoit la derniere perfection au Mariage. "
Le marié avoit de ſon côté deux vieillards pour aſſiſtans ou témoins, & la ma-
riée deux vieilles femmes. L'Hiſtoire Mexicaine repreſentée en figures & Hie-
roglyphes ajoute, qu'à l'entrée de la nuit une eſpece d'entremetteuſe accom-
pagnée de quatre Matrones, armées chacune d'un flambeau, chargeoit la mariée
ſur ſon dos & la portoit au logis du marié. Les parens de celui-ci, qui étoient
allés au devant de ſa future conjointe, la conduiſoient en un lieu où le ma-
rié l'attendoit ; c'eſt là que s'achevoit le reſte de la Ceremonie de la façon
que nous venons de le dire. Le repas nuptial la ſuivoit de prés, & quand on
s'étoit ſuffiſamment diverti à manger & boire, les vieillards prenoient le marié à
part & les vieilles la mariée, pour leur donner à chacun en particulier les con-
ſeils utiles & neceſſaires en ce changement d'état, & les moiens de s'acquitter
exactement des devoirs que preſcrit la vocation à laquelle on eſt appellé par le
Mariage. Les vieux & les vieilles s'étant retirés, les jeunes gens mettoient la der-
niere main à l'ouvrage.

Voilà ce qui ſe pratiquoit generalement chez les Mexicains : cependant quel-
ques Provinces de l'Empire y ajoutoient ou en diminuoient ſelon les caprices de
l'uſage. A Tlaſcalla on raſoit la tête aux conjoints, comme pour leur aprendre, à
ce qu'on nous dit, qu'il étoit tems de quitter les amuſemens de l'enfance. Dans
le Mechoacan la fiancée étoit obligée de tenir les yeux attachés ſur le fiancé pen-
dant le tems de la Ceremonie, ſans quoi il manquoit un degré de perfection à
l'hymen. Etoit-ce pour aprendre à la femme qu'elle doit lire dans les yeux de
ſon mari ſes volontés, ſes deſirs & ſes caprices ? Dans une autre Province de cet
Empire on enlevoit le marié, pour faire accroire qu'on le forçoit au Mariage
au

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*b*) Le Prétre les ramenoit chez eux liés de cette façon l'un à l'autre.
(*c*) Chez les Romains les conjoints s'aprochoient du feu & de l'eau qu'ils trouvoient à l'entrée du logis.
(*d*) D'autres diſent que la femme ſeule faiſoit ſept fois le tour du foier.

MARIAGE des MEXICAINS.

CEREMONIES que les MEXICAINS pratiquent à l'egard de leurs ENFANS.

au mariage, ou peut-être pour donner à entendre, que ſans les loix de la nature & de la raiſon, qui forcent les hommes à perpetuer leur eſpece d'une maniere legitime, il ne ſe trouveroit point de mari ; les hommes ne voudroient pas s'embaraſſer des ſoins d'une famille, & préfereroient une longue ſuite de bâtards, qui vivroient à l'avanture, aux belles recoltes que donne l'hymen après un travail de pluſieurs années. Dans la Province de *Panuco* les maris acheptent les femmes (c'eſt en quelque façon donner leur dot) pour un arc, deux fléches & un filet. Après le mariage des parties, le beau-pere paſſe la premiere année ſans dire un ſeul mot à ſon gendre, & celui-ci, dés qu'il eſt devenu pere, en paſſe deux ſans toucher ſa femme. Dans les vint premiers jours de leurs mariages, les *Macatecas*, autres ſujets des Mexicains, jeunoient, prioient leurs Dieux, leur ſacrifioient, & par un motif de pénitence ſe tiroient du ſang, en frotoient la bouche & le viſage de leurs Idoles. Pourquoi cette devotion biſarre, en un tems qui ne demande que la joie & le badinage ? Etoit-ce la crainte qui l'excitoit ? Etoit-ce le devoir ? Il eſt à croire que la crainte y avoit beaucoup de part : mais quelque beau que pût être le motif de cette devotion, nous prendrions pour lunatique l'époux qui s'aviſeroit de jeuner & de prier Dieu en ces premiers jours conſacrés ſi naturellement à la joie : & comme après tout, c'eſt le devoir de la raiſon d'aſſortir les circonſtances de la vie humaine & de proportionner les unes aux autres, il eſt évident que celui qui prie Dieu, lorſque la conjoncture l'appelle à toute autre choſe, péche contre cette juſte proportion.

Le divorce étoit fréquent au Mexique : „ il ſuffiſoit, pour le faire, „ que le conſentement fut reciproque, & ce procés n'alloit point juſques aux „ juges. Ceux qui en connoiſſoient le décidoient ſur le champ. La femme retenoit les filles & le mari les garçons : mais du moment que le mariage étoit „ ainſi rompu, il étoit defendu, ſur peine de la vie, de ſe reünir, & le peril de „ la rechute étoit l'unique remede que les Loix euſſent imaginé contre le divorce où l'inconſtance naturelle de ces Peuples les portoit aiſement. Ils ſe faiſoient un point d'honneur de la chaſteté de leurs femmes, & malgré le débordement qui les entrainoit dans le vice de la ſenſualité, on châtioit un (*a*) „ adultere du dernier ſupplice : " mais on permettoit les femmes publiques & les Maiſons de débauche.

(*a*) On lapidoit les deux Adulteres. Voi. l'*Hiſtoire du Mexique* repreſentée par figures.

Les CEREMONIES *pratiquées à la* NAISSANCE *de leurs* ENFANS *&* *l'*EDUCATION *qu'ils leur donnoient.*

On portoit avec ſolemnité au Temple les enfans nouveaux nés, & les Prêtres, en les recevant, leur faiſoient de certaines exhortations ſur les miſeres & ſur les peines où l'on eſt engagé en naiſſant. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier que les Prêtres conſervoient particulierement pour cet uſage. S'ils venoient d'artiſans, on faiſoit la même ceremonie avec quelques outils ou inſtrumens méchaniques: Après cela le Prêtre portoit l'enfant auprès de (*a*) l'Autel, où il lui tiroit quelques goutes de ſang des oreilles & des parties naturelles avec une épine de Maguey, ou avec une lancette de pierre. Enſuite il jettoit de l'eau ſur l'enfant, ou même il le baignoit en faiſant quelques imprécations. Cette eſpece de circonciſion, & l'ablution qui la ſuivoit, imitoient en quelque façon la circonciſion des Juifs & le baptême des Chrétiens. L'*Hiſtoire du Mexique repreſentée* par figures dit que la ſage femme prenoit l'enfant quatre jours après ſa naiſſance, le portoit tout nud dans la cour où l'on avoit préparé du jonc ſur lequel on mettoit un vaſe l'eau. La ſage-femme plongeoit le petit enfant dans ce vaſe, & lorſque l'ablution étoit finie, trois petits garçons de trois ans prononçoient tout haut le nom de l'enfant. Vint jours après la naiſſance, le pere & la mere portoient leur enfant au Temple & le preſentoient au Prêtre avec une offrande. Dés lors on l'engageoit à la profeſſion qui plaiſoit le mieux aux parens. S'il étoit deſtiné à la Prêtriſe on le remettoit à quinze ans aux Prêtres, ſi à la guerre, on le delivroit au même age à celui qui avoit le ſoin d'inſtruire la jeuneſſe dans l'art militaire. En ce dernier cas l'offrande lui étoit donnée.

Les parens de l'Enfant ſe méloient de ſon éducation juſqu'à ce qu'il eut atteint l'age de quinze ans. Il paroît qu'elle étoit aſſés ſevere & que l'on ne negligeoit rien pour empécher le libertinage de la jeuneſſe. Dés la plus tendre enfance on l'élevoit à la ſobrieté & l'on augmentoit d'année en année la doſe de ſa nourriture, avec des précautions ſi judicieuſes, qu'on ne ſauroit aſſés les louer. A quatre ans on exerçoit les enfans aux choſes proportionnées à leur age, & dés lors on empéchoit cette oiſiveté ſi connue chez nous, & néanmoins ſi funeſte, qu'elle rend les hommes vicieux & miſerables juſqu'à la fin de leurs jours. On ne commençoit à les chatier avec quelque ſeverité qu'alors que la raiſon commençoit à ſe développer: mais avant que d'en venir à la voie du chatiment les menaces & les repreſentations étoient long-tems reïterées, afin de donner lieu à la reflexion de l'enfant & la liberté d'agir à la prudence de ceux qui ont le droit de le corriger. A neuf ans on chatioit rigoureuſement l'enfant revêche ou rebelle. On le dépouilloit tout nud, & après lui avoir lié pieds & mains, on le piquoit par tout le corps avec des pointes de *Maguey*. Les filles étoient un peu moins rigoureuſement chatiées. On frapoit du bâton l'enfant agé de dix ans: on fumoit au né de celui d'onze de l'*Axi* ſec; ce qui lui cauſoit une douleur inſupportable, & ſi la violence de ces chatimens n'étoit pas capable de le corriger, on le portoit pieds & poins liés en un lieu ſale & humide, où l'on le laiſſoit toute la journée expoſé aux injures de l'air & à l'ardeur du Soleil. Enfin

(*a*) Quelques-uns diſent qu'il le mettoit ſur l'Autel.

fin à l'age de quinze ans le jeune homme étoit remis aux ſoins du Prêtre ou de celui qui avoit la commiſſion d'inſtruire la jeuneſſe en la Diſcipline militaire. Ceux-ci châtioient la jeuneſſe à proportion des fautes que l'on peut commettre à un age le plus fragile de la vie, où les paſſions abandonnées à elles mêmes prennent ordinairement un cours qui peut bien ceſſer avec les facultés des ſens, mais qui laiſſe toûjours la même activité à l'eſprit. On puniſſoit de mort les jeunes gens qui s'enivroient, mais l'ivreſſe étoit permiſe aux vieillars.

Pour donner une idée des choſes auxquelles on occupoit la jeuneſſe aux Ecoles & aux Seminaires, nous copierons ce que l'Auteur de l'*Hiſtoire de la Conquête du Mexique* en a écrit. „ Ils avoient, dit-il, des Ecoles publiques, où l'on „ enſeignoit aux enfans du Peuple ce qu'ils devoient ſavoir, & d'autres Col„ leges ou Seminaires bien plus conſiderés, où on élevoit les enfans des No„ bles depuis leur plus tendre jeuneſſe juſqu'à ce qu'ils fuſſent capables de fai„ re leur fortune ou de ſuivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colleges „ des Maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adoleſcen„ ce, & d'autres enfin pour la jeuneſſe. Les Maîtres avoient l'autorité & la „ conſideration des Miniſtres du Prince, & c'étoit avec juſtice, puiſqu'ils en„ ſeignoient les fondemens de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'a„ vantage de la Republique. On commençoit par aprendre aux enfans à dé„ chifrer les caracteres & les figures dont ils compoſoient leurs écrits, & on „ exerçoit leur memoire en leur faiſant retenir toutes les chanſons hiſtoriques qui „ contenoient les grandes actions de leurs Ancêtres & les louanges de leurs „ Dieux. Ils paſſoient de là à une autre claſſe, où on leur enſeignoit la mo„ deſtie, la civilité, & ſelon quelques Auteurs, juſqu'à une maniere reglée de „ marcher & d'agir. Les Maîtres de cette claſſe étoient plus qualifiés que les „ premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un age qui „ ſouffre qu'on corrige ſes défauts & qu'on émouſſe ſes paſſions. En même „ tems que leur eſprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obeïſſance, leur corps ſe „ fortifioit & ils paſſoient à la troiſiéme claſſe, où ils ſe rendoient adroits aux „ exercices les plus violens. C'eſt où ils éprouvoient leurs forces à lever des „ fardeaux & à luiter: où ils ſe faiſoient des défis au ſaut ou à la courſe, & „ où ils aprenoient à manier les armes, à eſcrimer de l'épée ou de la maſſue, „ à lancer le dart & à tirer de l'arc avec force & juſteſſe. On leur faiſoit ſou„ frir la faim & la ſoif. Ils avoient des tems deſtinés à reſiſter aux injures de „ l'air & des ſaiſons, juſqu'à ce qu'ils retournaſſent habiles & entendus dans la „ maiſon de leurs peres, afin d'être appliqués, ſuivant la connoiſſance que leurs „ Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la Paix, ou de la „ Guerre, ou de la Religion. La Nobleſſe avoit le choix de l'une de ces trois „ Profeſſions également conſiderées, quoique la Guerre l'emportât, parce qu'on „ y élevoit davantage ſa fortune.

„ Il y avoit auſſi d'autres Colleges de Matrones dévouées au ſervice des „ Temples où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dés leur tendre „ jeuneſſe entre les mains de ces Matrones, qui les tenoient ſous une étroite „ clôture, juſqu'à ce qu'elles en ſortiſſent pour être établies avec l'approbation „ de leurs parens & la permiſſion de l'Empereur, étant très adroites à tous „ les Ouvrages qui donnent de la reputation aux femmes.

„ Ceux que l'inclination portoit à la guerre, paſſoient, au ſortir des ſemi„ naires, par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les „ envoioient à l'armée afin qu'ils apriſſent ce qu'ils avoient à ſoufrir en cam-

„ pagne, & qu'ils connuſſent à l'épreuve, à quoi ils s'engageoient avant que
„ de prendre le rang de ſoldats. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que
„ celui de *Tamene* ou de porte-faix ; portant leur bagage ſur l'épaule entre
„ les autres, afin de mortifier leur orgueil & de les accoutumer à la
„ fatigue.

„ Celui d'entre ces aprentis qui changeoit de couleur à la vüe de l'enne-
„ mi, ou qui ne ſe ſignaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point
„ reçu dans les troupes : c'eſt pourquoi ils tiroient des ſervices conſiderables de
„ ces novices durant le tems de leur épreuve, parce que chacun cherchoit à ſe
„ diſtinguer par quelque exploit en ſe jettant tête baiſſée dans les plus grands
„ périls. "

On peut remarquer dans cette maniere d'élever les jeunes gens beaucoup de rapport à celle des anciens Greqs. Elle n'eſt pas dans nos principes : mais ſi l'on excepte ce que la Religion Chrétienne rectifie par ſa Morale, notre methode d'élever les enfans eſt elle beaucoup meilleure, & les Peres Européens peuvent ils ſe flatter de former des eſprits plus juſtes & plus utiles à la Republique, des cœurs moins corompus & des génies plus élevés? Donnent ils à l'Etat un grand nombre de Citoiens ſemblables à ces Greqs & à ces Romains ſi vaillans & ſi magnanimes, que l'on avoit élevé à mépriſer les perils & leurs interêts particuliers, lorſqu'il s'agiſſoit des interêts de leur patrie? Il s'en faut beaucoup que nous n'élevions les enfans à la fatigue & aux travaux qui, en même tems qu'ils endurciſſent le corps, fortifient les organes & les reſſorts par le moien deſquels nôtre eſprit agit. Nous faiſons en general fort peu de cas de ce qui accoutume le corps à la fatigue, & pour ce qui regarde l'eſprit, on donne ordinairement à la jeuneſſe des idées vagues de ſes devoirs, ce qui ne la rend guéres capable de reſiſter aux faux principes dont on eſt, pour ainſi dire environné, quand on entre dans le Monde.

Les jeux de cette jeuneſſe Mexicaine étoient en quelque façon mêlés à la Religion. Il ſemble que ces Peuples cruſſent que les plaiſirs ne pouvoient honnêtement ſubſiſter ſans elle. On ſe divertiſſoit prés des Temples, & les Prêtres étoient les juges des exercices des jeunes gens. Ils décidoient des differens qui y ſurvenoient, ils donnoient les prix à ceux qui les méritoient. La Balle ou la pelotte étoit un de leurs principaux divertiſſemens, où la victoire ſe diſputoit avec plus de ſolemnité qu'en tous les autres exercices ; „ car (*a*) les Prêtres y
„ aſſiſtoient avec le Dieu de la balle, & après l'avoir placé à ſon aiſe, ils con-
„ juroient le tripot par de certaines ceremonies, afin de corriger les haſards du
„ jeu . . . & de rendre la fortune égale entre les joueurs. "

(*a*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*

Leurs

CONVOI funebre des MEXIQUAINS .

PRESENS que les MEXIQUAINS font a leurs morts .

Les Habitans de VENEZUELA boivent les cendres de leurs CACIQUES apres avoir brulé leurs corps .

Les Habitans de VENEZUELA pleurent sur le corps de leurs CACIQUES .

B. Picart del. sculp. An. 1721.

Leurs CEREMONIES FUNEBRES, &c.

Les Mexicains croioient l'immortalité de l'ame, & reconnoiſſoient des recompenſes & des peines dans l'éternité. (*a*) Ils plaçoient le ſejour des bienheureux prés du Soleil: entre ces bienheureux, ceux qui étoient morts à la guerre & ceux que l'on avoit ſacrifié aux Dieux occupoient les premieres places. Prévenus, comme autrefois les anciens, & principalement les Grecs, que la vertu militaire étoit la premiere des vertus; & s'étant perſuadés que l'immolation des hommes étoit l'action la plus éclatante de la Religion, il n'eſt pas étonnant qu'ils attribuaſſent à leurs Heros & aux hommes qui ſe laiſſoient égorger pour plaire aux Dieux, une felicité ſouveraine. Ils aſſignoient en l'autre Monde differens lieux aux Ames des trépaſſés, ſelon leurs divers genres de mort: par exemple les enfans morts-nés ne ſéjournoient pas avec ceux qui étoient morts de vieilleſſe, ni ceux qui mouroient de maladie avec ceux que l'on faiſoit mourir pour leurs crimes, & même parmi ces derniers les parricides ne logeoient pas avec les autres meurtriers. Ils établiſſoient, comme on voit, pluſieurs claſſes de chatimens & ſans doute pluſieurs claſſes de recompenſes.

Les obſeques & toutes les Ceremonies funebres étoient du département de la Prêtriſe. On enterroit ordinairement les morts dans leurs jardins, ou dans leurs maiſons: la Cour étoit l'endroit du logis que l'on choiſiſſoit pour cela: quelquefois on alloit les enterrer aux endroits où l'on ſacrifioit aux Idoles. Enfin on les bruloit ſouvent, après quoi l'on enſeveliſſoit leurs cendres dans les Temples, & avec elles les cendres des meubles, des utenſiles & de tout ce que l'on jugeoit devoir leur être neceſſaire en l'autre vie. On chantoit aux funerailles, & même on faiſoit des feſtins en cette occaſion; uſage, qui, tout ridicule qu'il eſt, n'a pû être encore aboli parmi quelques Nations Chrétiennes. Sur tout la maniere d'enterrer les grands Seigneurs étoit extrémement ſuperbe: on portoit aux Temples leurs corps avec pompe & un grand cortége. (*b*) „ Les Prêtres ve-
„ noient au devant avec leurs braſiers de copal chantant d'un ton melancoli-
„ que des hymnes funebres, accompagnées du ſon lugubre & enroué de quel-
„ ques flutes. Ils élevoient à diverſes fois le corps enhaut durant qu'on ſacri-
„ fioit ceux qui étoient deſtinés à ſervir ces morts diſtingués. On faiſoit mou-
„ rir (*c*) les Domeſtiques, afin qu'ils tinſſent compagnie à leurs Maîtres. C'é-
„ toit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes legitimes, de
„ celebrer par leur mort les funerailles de leurs maris. On enterroit avec ces
„ morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les fraix du voiage, qu'ils
„ croioient long & facheux. " Le Peuple imitoit les Grands à proportion de ſes facultés. Les amis venoient faire des preſens aux défunts, & leur parloient, comme s'ils euſſent été vivans: ſoit qu'on brulât les Morts, ou qu'on les enſevelit, on pratiquoit toûjours les mêmes ceremonies. N'oublions pas que l'on portoit les Armoiries & les marques d'honneur du défunt, s'il étoit de qualité, & que le Prêtre qui faiſoit l'Office mortuaire étoit revêtu de celles de l'Idole que (*d*) le Noble repreſentoit. Les obſeques duroient dix jours.

(*a*) Ecrivains Eſpagnols cités par *Purchas.*
(*b*) *Hiſtoire de la Conquête du Mexique.*
(*c*) On ſacrifioit même le Prêtre, ou le Chapelain de ce grand Seigneur: ſes boufons faiſoient auſſi le voiage avec lui pour le divertir en chemin.
(*d*) C'étoit un uſage établi chez les Mexicains.

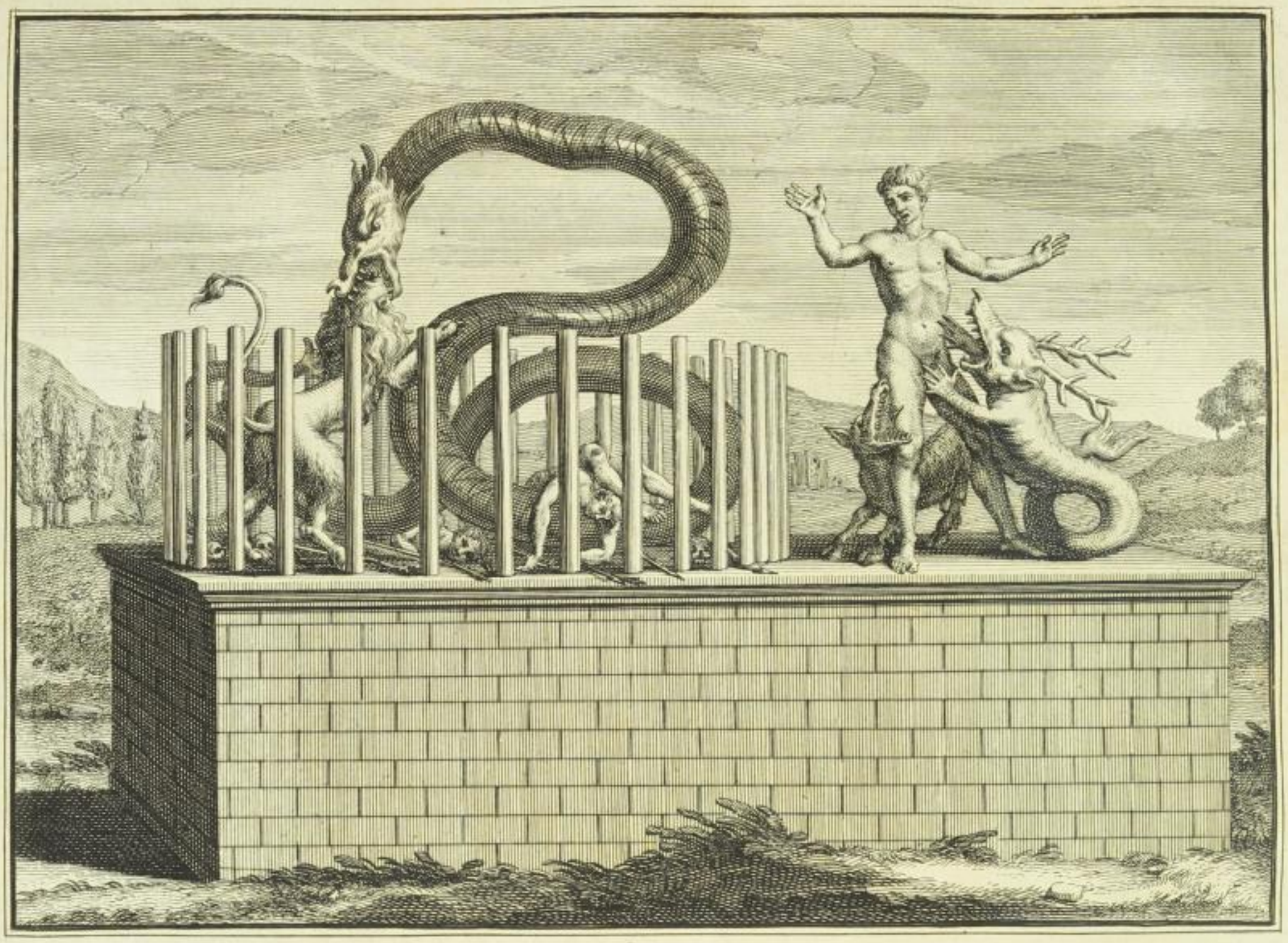
Les CEREMONIES *qu'ils pratiquoient à la mort de leurs* EMPEREURS.

(*a*) L'orgueil & la vanité faiſoient chez les Mexicains, comme chez le reſte des hommes, un dernier effort à la mort du Prince. Si un mourant reconnoit de bonne foi à ſa derniere heure le neant des grandeurs humaines, il n'en eſt pas tout-à-fait ainſi de ceux qui reſtent après lui. Divers interêts faux ou veritables les obligent à étoufer des idées dont ils ſentiront tôt on tard la force. Lorſque l'Empereur étoit malade, on mettoit un maſque ſur la face des Idoles, & l'on ne l'otoit plus que le Prince ne fut ou mort ou guéri. S'il mouroit, on publioit ſa mort & un ordre pour le pleurer dans toute l'étendue de ſes Etats. Toute la Nobleſſe étoit invitée à ſes funerailles. Les quatre premieres nuits d'après la mort on faiſoit garde autour du corps de l'Empereur, après cela on le lavoit, on prenoit un toupet de ſes cheveux, que l'on conſervoit comme une Relique, parce que, ſelon les Mexicains, ce toupet repreſentoit l'ame. On lui mettoit une émeraude dans la bouche, on l'enveloppoit dans dix-ſept mantes d'un travail exquis, ſur la derniere de ces mantes on voioit l'Image de la Divinité qui avoit été particulierement l'objet de la devotion du ſouverain: on lui mettoit un maſque ſur la viſage & on le portoit ainſi dans le Temple de cette Idole. Le Clergé du Temple le recevoit à la porte en chantant à la Mexicaine l'Office des Morts. Enſuite le Grand Prêtre prononçoit quelques parolles, & l'on jettoit le corps dans le feu avec tout ce qui lui étoit deſtiné: on étrangloit un chien, qui devoit être ſon guide en l'autre Monde, on lui ſacrifioit pluſieurs jours de ſuite un grand nombre d'eſclaves & d'autres gens pour l'aller ſervir. Enfin on enfermoit les cendres & le toupet de cheveux en un cercueil orné par dedans de toute ſorte de peintures d'Idoles, & ſur le cercueil l'on mettoit l'image du Prince défunt. Tel étoit le dernier Acte d'une ceremonie où tout ce que l'homme voit de plus éclatant alloit ſe perdre parmi les vers & la pourriture.

Les Rois de Mechoacan étoient à peu prés enſevelis avec le même appareil. La Planche repreſente ici, outre les Ceremonies funebres des Mexicains, celles de *Venezuela*, ſur leſquelles il n'y a rien à dire de particulier.

(*a*) *Purchas.*

RE-



IDOLES de CAMPÊCHE et de IUCATAN.

B. Picart sculp. An. 1723.

IDOLES de TABASCO.

RELIGION *des Peuples de Campeche, Jucatan, Tabaſco, Cozumel*, &c.

Les Divinités que la figure preſente ici étoient adorées à *Campeche*, & peut être ailleurs. Les devots de la Côte Orientale du Mexique alloient ſacrifier aux Idoles dans l'Ile *des Sacrifices*. L'Auteur de *l'Hiſtoire de la Conquête du Mexique* n'en donne pas la deſcription, il ſe contente de dire, „ que les Eſpa-„ gnols y rencontrerent des Idoles de differentes figures, & toutes horribles. „ Elles étoient, ajoute t'il, poſées ſur des autels où l'on montoit par des „ degrés, proche deſquels il y avoit ſix ou ſept corps humains immolés de-„ puis peu, & mis en quartiers, après leur avoir arraché les entrailles. "

On voioit autrefois à Campeche un theatre quarré bâti de terre & de pierre, haut d'environ quatre coudées. Il y avoit ſur ce theatre la figure en marbre d'un homme que deux animaux de forme extraordinaire ſembloient vouloir déchirer. Il y a avoit auſſi, & tout prés de cette figure, la repreſentation d'un ſerpent de quarante ſept pieds de longueur & gros à proportion, qui engloutiſſoit un lion. Ces deux dernieres figures étoient de marbre comme les autres, & renfermées en quelque façon par des paliſſades. On voioit ſur le pavé des arcs & des fleches, des os & des têtes de morts. C'eſt (*a*) tout ce qu'on nous aprend de ces figures qui pouvoient bien être myſterieuſes.

Les Peuples de Jucatan avoient auſſi une eſpêce de Circonciſion : mais on ne nous aprend pas ſi elle étoit autre choſe que ce qui a été rapporté en parlant des Ceremonies pratiquées par les Mexicains à la naiſſance de leurs enfans. On trouva des Croix chez ces mêmes Peuples: il ſeroit difficile de dire l'uſage que ces Idolatres en pouvoient faire, & quelle en étoit l'origine ; car on ne ſauroit faire aucun fond ſur ce qu'ils dirent aux Eſpagnols, *qu'autrefois un perſonnage plus beau que le ſoleil paſſa dans cette Province & laiſſa aux habitans ce monument de ſon paſſage*.

L'Ile de *Cozumel* portoit (*b*) dit on, le nom de l'Idole que les habitans „ adoroient. Le Temple de cette Idole étoit de figure quarrée, bâti de pier-„ re & d'une architecture paſſable. L'Idole avoit la figure d'homme, mais „ d'un air terrible & afreux. " On avoit ménagé derriére l'Idole une fauſſe porte, par laquelle le Prêtre rendoit les Oracles ſans être aperçu ; mais les devots, qui venoient adreſſer leurs vœux à l'Idole, s'imaginoient bonnement qu'elle repondoit. (*c*) On y voioit quelques autres figures de marbre & de terre qui reſſembloient à des ours. Ces Dieux étoient, nous dit on, les Divinités domeſtiques, ou les *Lares* des habitans.

Dans cette même Ile le Dieu de la pluie étoit adoré ſous la forme de la Croix. En tems de ſechereſſe on alloit en proceſſion la prier de faire pleuvoir. On lui ſacrifioit des cailles, on lui offroit des parfums exquis, on l'aroſoit d'eau, & l'on réiteroit ſans doute ſi long-tems & ſi ſouvent les offrandes, les prieres & les aſperſions, qu'enfin les nuages avoient le loiſir de ſe former. Il pleuvoit : voilà le miracle.

Les

(*a*) *Dans Purchas.*
(*b*) *Hiſt. de la Conquête du Mexique.*
(*c*) *Dans Purchas.*

Les Idoles de *Tabaſco*, & les ſacrifices qu'on leur faiſoit, ſont repreſentés dans cette figure. On arrachoit le cœur aux victimes, après leur avoir ouvert l'eſtomac : enſuite on poſoit, ou, pour mieux dire, on enchaſſoit le corps tout ſanglant de la victime dans un creux pratiqué à l'endroit du col du lion que la figure repreſente. Le ſang de celui qu'on avoit ſacrifié de la ſorte tomboit dans un reſervoir de pierre, au bord duquel on voioit une figure humaine de pierre, qui paroiſſoit regarder avec attention le ſang de la victime immolée. Pour ce qui eſt du cœur que le Sacrificateur lui arrachoit, il en frottoit la face de ſon Idole & le jettoit enſuite dans un feu allumé exprès.

RELIGION *des Peuples de* NICARAGUA.

Ces Peuples ſacrifioient des hommes à la maniére de leurs voiſins. Ils adoroient le Soleil & pluſieurs autres Divinités. Entre leurs Prêtres il y en avoit que l'on pouvoit regarder comme des Confeſſeurs, puis qu'ils étoient deſtinés à recevoir les confeſſions & ordonner les pénitences. Ils indiquoient auſſi les fêtes & les autres ſolennités. Ils preſcrivoient la forme des ſacrifices, donnoient le formulaire des prieres &c. Ces Prêtres obſervoient le Celibat.

A l'égard des Sacrifices, voici ce qu'ils pratiquoient de plus remarquable. Le Sacrificateur tournoit trois fois autour de la victime (c'étoit un priſonnier de guerre) en chantant d'un ton lamentable. Enſuite il lui ouvroit l'eſtomac; de ſon ſang il s'en frotoit le viſage, partageoit le corps après en avoir tiré le cœur. Le Sacrificateur donnoit ce cœur au grand Prêtre, les pieds & les mains de la victime au Roi, le reſte au Peuple. La tête étoit miſe ſur un poteau, qui portoit le nom de la Province avec laquelle on étoit en guerre : il eſt aiſé de comprendre que le priſonnier ſacrifié en étoit originaire. Souvent on ſacrifioit ſous ces poteaux des enfans & même des hommes du païs : mais avant de les immoler il falloit les achetter, & il étoit permis à un pere de vendre ſon enfant pour cette cruelle ceremonie. Ceux qui avoient le bonheur d'être ſacrifiés de la ſorte jouiſſoient des priviléges de l'Apotheoſe : Ils paſſoient de cette vie mortelle à l'immortelle. Toutes les Ceremonies ſont accompagnées de prieres, de vœux, de retours ſinceres aux Dieux, & de Proceſſions à leur honneur. Les Prêtres y aſſiſtent en mantes de coton qui deſcendent juſques ſur les jambes; les ſeculiers portent des bannieres où ils repreſentent à leur mode les Images des Dieux pour leſquels ils ont de la devotion; les jeunes gens s'y trouvent avec l'arc & la fléche à la main. A la tête des devots marche le grand Prêtre portant l'Image d'une Divinité du païs au bout d'une lance. Les Prêtres vont chantant juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à l'endroit où l'Idole doit faire halte. Alors on jonche de toutes ſortes de fleurs la place où elle eſt poſée. On ceſſe le chant, le grand Prêtre ſe tire du ſang de quelque partie de ſon corps à l'honneur du Dieu. Les devots de la Proceſſion l'imitent : les uns ſe faignent à la langue, les autres aux oreilles & les autres beaucoup plus bas : à la diſcretion du devot : mais quelle que ſoit la partie qui ſoufre l'operation, le ſang qui en coule ſert à colorer le viſage de l'Idole. Pendant ces actes de devotion, les jeunes gens danſent & ſe rejouïſſent. Quelquefois on conſacre le maïz en ces Proceſſions. La conſecration qui ſert à le ſanctifier eſt aſſés extraordinaire. Ils l'arroſent d'un ſang dont la proprieté n'eſt pas d'inſpirer aux hommes des œuvres de ſainteté. La Conſecration eſt ſuivie de la manducation.

Leurs

Leurs Temples ſont bas : les appartemens en ſont obſcurs. (a) Devant un de ces Temples on voioit le grand Autel. C'eſtoit là que le Sacrificateur faiſoit au peuple une exhortation qui ſervoit de préliminaire au ſacrifice.

Leurs CEREMONIES *Nuptiales.*

Quoi que la Polygamie leur ſoit permiſe, ils n'ont pourtant qu'une épouſe legitime. Le Prêtre prend le fiancé & la fiancée par le petit doit, les conduit dans une chambre près d'un feu allumé pour cette Ceremonie. Il les inſtruit particuliérement de leur devoir & de tout ce qu'il croit neceſſaire en ce paſſage d'une condition à l'autre, beaucoup plus perilleux à la verité pour nous que pour les maris du Nouveau Monde. Dès que le feu eſt éteint, l'époux & l'épouſe ſont cenſés mari & femme : mais ſi celle-ci priſe de bonne foi pour vierge ſe trouve toute autre à l'examen, le mari la repudie ſans autre façon, à moins qu'il ne veuille bien s'en rapporter à ſon Cacique, & lui remettre la verification de la virginité de cette Novice. Le divorce eſt la ſeule peine qui ſoit impoſée à celle qui viole la fidelité conjugale ; il eſt vrai qu'on lui défend le mariage ; mais en eſt elle plus malade ? Cependant en certaines fêtes de l'année le mari accorde à ſa femme la permiſſion de lui donner un Vicaire. C'eſt entrer de meilleure grace dans la legende des cocus. Il eſt même à préſumer, que le vrai moien de trouver quelque conſolation dans le cocuage, & peut-être d'éviter de tomber ſous ſa juriſdiction, c'eſt de permettre & non de défendre. Après cela quelque atteinte que ſoufre l'himen,

Maris c'eſt la plus ſure route
De ne voir goute,
Ou bien d'en faire le ſemblant.

On rapporte qu'en ce païs là les parens de la femme adultere ſont deshonorés, que celui qui viole une fille eſt fait eſclave ou condamné à paier ſa dot, que l'eſclave qui a commerce avec la fille de ſon Maître eſt enterré vif avec elle, & que pour prévenir tous ces accidens, il y a des maiſons de joie. Ajoutons qu'il y a beaucoup de contradictions en tous ces uſages.

Le lecteur remarquera que nous avons parlé des coutumes de ces peuples comme ſi elles ſubſiſtoient actuellement. Cependant il y a grande apparence que ſi elles ſubſiſtent, ce n'eſt plus que chez un petit nombre d'Indiens renfermés dans les bois ou dans les montagnes. Le Chriſtianiſme les a géneralement abolies.

(a) *P. Martyr. Deccad. de Reb. &c.*

RELIGION *des Peuples de* DARIEN, *de* PANAMA, *de la* NOUVELLE GRENADE *& de* CUMANE.

On nous assure que les Indiens de la Province de Darien n'ont ni Temple, ni Autel, ni autres marques exterieures de Religion : (*a*) cependant ils croient qu'il y a un Dieu au Ciel, & ce Dieu c'est le Soleil mari de la Lune. Ils adorent également l'un & l'autre. Pour ce qui est du mauvais Principe, ils le craignent à cause qu'il leur fait du mal, & l'adorent afin qu'il leur fasse du bien. Ils lui presentent des fleurs & des fruits, des parfums & du maïz. A l'égard de ses frequentes apparitions, on peut bien croire, sans faire tort à son jugement, que c'est l'éfet de leur imagination, peut-être de leur melancolie & peut-être aussi des tromperies de leurs Prêtres. Ceux-ci joignent à la Prêtrise la Medecine & la Politique. N'oublions pas qu'ils sont encore les Ministres de la guerre.

(*b*) Les prétendues conjurations magiques de ces Prêtres se font en secret. Beaucoup de cris & de contorsions, des grimaces & des hurlemens qui n'ont rien de commun, persuadent bien-tôt le mystere à des Peuples aussi ignorans que ceux-là. Les cris réiterés de ces devins imitent, dit on, celui de bêtes & quelquefois le chant des oiseaux. A ces cris se joint le bruit de certaines pierres, qu'ils frappent sans doute en observant quelques cadence, le son d'une espece de tambour fait de canes, celui d'une flute faite de la même matiére & si l'on y ajoute celui que peuvent faire quelques os de bêtes attachés ensemble, en voilà autant qu'il en faut pour donner une idée complette de la musique qui accompagne les enchantemens de ces Prêtres. Cependant ils ne hurlent pas toûjours : un profond silence succede au bruit, & l'Oracle repond enfin.

(*c*) Pour ce qui regarde la maniére de guerir les malades, elle est des plus singuliéres. „ Ils font asseoir le malade sur une pierre, (ou ailleurs n'impor-
„ te) ensuite le Prêtre-Medecin prend un petit arc & de petites fléches, les
„ tire le plus vite qu'il lui est possible contre le corps de son ma-
„ lade, qui est tout nud. Leur adresse à tirer de l'arc les fait toûjours
„ viser fort juste, & de plus il y a un arrêt à la fleche, afin qu'elle ne
„ penetre qu'autant qu'il le faut. Si la fléche ouvre une véne remplie de vent,
„ & qu'alors le sang en sorte avec quelque impetuosité, le Medecin & ceux qui
„ sont presens à l'operation sautent de joie & temoignent par leurs gestes que
„ l'operation est heureuse. "

Les Indiens qui habitent entre *Carthagene* & *Panama* adoroient autrefois, & peut-être adorent encore, les astres & le Demon, c'est-à-dire le mauvais Principe. Comme le systeme de leur Religion se reduit à ce que nous avons rapporté de ceux de Darien, nous n'en dirons pas davantage en cet endroit. Ceux qui habitent plus avant dans les terres & dans ces lieux où (*d*) les Rois Indiens avoient leurs Palais (*e*) sur des arbres adorent aussi le Soleil & semblent le reconnoître pour leur principale Divinité.

Rio

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Voyage de Wafer* à la suite des *Voyages de Dampier.*
(*c*) Idem Ibid.
(*d*) *P. Martyr Decad. de Reb. Occ.*
(*e*) Depuis Carthagene & Sainte Marthe jusqu'aux environs de *Macaraibo.*

Rio Grande, qui va ſe jetter dans le Golfe d'*Uraba*, s'appelloit autrefois *Dabaiba* du nom d'une Idole fort celebre parmi ces Indiens. On y alloit en pelerinage, on lui bruloit des eſclaves en ſacrifices. La maniere de rendre ſes devoirs à ce Dieu ou à cette Deeſſe conſiſtoit en de longs jeunes de trois ou quatre jours, en des auſterités pareilles à celles que nous avons déja décrites, & en menues devotions, comme ſoupirs, gemiſſemens, exſtaſes &c. (*a*). Nous adorons, dirent ils aux Eſpagnols qui les queſtionnoient ſur leur Religion, un Dieu Createur, du Ciel & de la Terre. *Dabaiba* eſt ſa mere. Cette *Dabaïba* étoit ici bas une femme très vertueuſe & par conſequent fort eſtimée : après ſa mort elle fut deifiée & devint mere de Dieu. Lors qu'elle eſt en colere elle envoie ſur les hommes les éclairs & le tonnerre. Voilà à quoi ſe reduit la Religion de ces Peuples.

Leurs Prêtres font vœu de continence, & s'ils le rompent on les lapide, on les brule ſans remiſſion. Pour les devots, en tems de jeune ils s'éloignent de leurs femmes. Malgré la rigueur avec laquelle on punit l'incontinence des Prêtres, ils conſervent l'autorité que la prêtriſe s'eſt univerſellement arrogée : on ne fait rien ſans leur avis.

On nous dit que les Indiens de la Vallée de Tunia adorent le Soleil & la Lune, & une Idole nommée *Chiappen*. Avant que d'aller à la guerre on lui ſacrifie des eſclaves & des priſonniers & on teint le corps de l'Idole avec le ſang de la victime : ils ne font aucune entrepriſe ſans lui demander conſeil & ſans implorer ſon aſſiſtance : pour cet éfet ils pratiquent une longue pénitence de deux mois, pendant laquelle ils s'abſtiennent de ſel & de femmes. Pourquoi s'abſtiennent ils du ſel ? On ne le dit pas. Ils ont, ou du moins ils avoient, au tems de l'arrivée des Eſpagnols chez eux, des maiſons de diſcipline ou des ſeminaires pour élever les filles & les garçons.

Il n'y a pas beaucoup de choſes à dire ſur les cures de leurs Prêtres. Quand ils ne peuvent venir à bout de guerir les malades, ils les abandonnent à leurs Dieux : mais avant que d'en venir là ils mettent la main ſur la partie malade, marmottent methodiquement quelques parolles, font une inciſion & donnent quelque bruvage.

Cumane & Paria (*b*) reconnoiſſent pour leurs Dieux le Soleil & la Lune : le tonnerre & les éclairs ſont les ſuites de la colere du premier, & lors qu'il s'éclipſe ils mettent en uſage les plus grandes mortifications pour lui faire revenir la lumiére. On s'arrache les cheveux, on ſe perce avec des arrêtes de poiſſons ; les femmes ſe déchirent le viſage, les filles ſe tirent du ſang des bras. Cependant le Soleil reprend des forces qu'il n'a perdues que dans l'imagination des ignorans : mais tout le monde n'eſt pas obligé d'être Aſtronome. Ces Peuples croient encore que les Cometes ſont mauvaiſes & dangereuſes : à cauſe de cela ils font grand bruit, ils battent ſur une eſpece de tambour, ils les conjurent, pour leur faire peur, & les éloigner. Au culte du Soleil & de la Lune ils joignent celui de quelques autres Idoles, & parmi ces dernieres on remarque ſur tout une Croix de Saint André qui garantit des ſpectres & de tous les mauvais Génies qui courent la nuit. On aſſure que cette raiſon les oblige d'attacher leurs enfans à cette Croix.

(*c*) Outre certaines compoſitions faites de racines & d'herbes melées ſouvent

(*a*) Tiré de *Purchas*.
(*b*) Auteurs Eſpagnols cités par *Purchas*.
(*c*) *Purchas* Ibid. & *Coreal* dans ſes Voyages.

vent avec de la graiſſe d'oiſeaux ou de bêtes à quatre pieds, à quoi ils ajoutent pluſieurs choſes dont le Peuple n'a pas connoiſſance, les Prêtres-Medecins de Cumane emploient dans leurs cures l'art de ſucer le mal avec la bouche. Ils accompagnent ces deux methodes d'une gravité qui ne laiſſe pas d'être prévenante, & marmottent en même tems diverſes parolles pour aider à l'operation : ſi malgré leurs ſoins la gueriſon ne ſuit pas, il faut, diſent ils, que le malade ſoit poſſedé d'un mauvais eſprit. Alors le Prêtre-Medecin frote vigoureuſement ſon malade, recommence à marmoter, conjure l'eſprit prétendu, & pour le mettre dehors ſuce de toute ſa force. Enſuite il prend un morceau de bois dont la vertu n'eſt connue que de l'Operateur qui s'en ſert pour froter la bouche, le goſier & l'eſtomac de ſon patient, & cela avec une telle violence qu'enfin le malade rend juſqu'au ſang. Auſſitôt l'Operateur redouble les conjurations, frape du pied, crie, & geſticule à nouveaux fraix : enfin le Diable ſe montre. C'eſt quelque choſe qui ſort du corps du malade, ou qui paroit en ſortir par un tour de paſſe-paſſe du Prêtre. On porte cela hors de la Cabane en prononçant ces parolles qui peuvent avoir leur vertu ſecrette ; *que le Diable s'en aille d'ici.* Après tant de peines & de ſoins ſi le malade vient à mourir, *ſon heure étoit venue*, repond le Prêtre Opérateur : mais celui-ci n'en vaut pas moins dans l'eſprit du Peuple.

Les Prêtres ſont conſultés ſur les afaires de paix & de guerre. Ils vont interroger leurs Dieux dans des caves ou en quelques endroits écartés. Ils choiſiſſent volontiers la nuit pour leurs ceremonies magiques ; & plus elle eſt noire, mieux elle vaut. Ils évoquent les Demons par des cris, beaucoup de bruit, & des chants magiques en preſence de pluſieurs jeunes gens. Celui qui conſulte de leur part l'Oracle de l'Idole eſt aſſis : ils ſont debout. Quand le Diable vient, le Magicien obſerve de faire beaucoup moins de bruit, & quand il eſt arrivé, le bruit ceſſe entierement : le Magicien ſe proſterne & donne le ſignal de l'hommage. Voilà ce que nous raccontent ces vieux Ecrivains Eſpagnols témoins oculaires des ancienes ſuperſtitions du Nouveau Monde. Ils ajoutent qu'un jour quelques Moines entreprirent d'exorciſer le Prêtre qui évoquoit le Demon, & qu'à force de ſignes de Croix & d'eau benite, qu'une étole miſe au col du Magicien ſeconda merveilleuſement, il repondit fort pertinemment à toutes les queſtions que les Moines firent au Demon. Entr'autres choſes ils lui demanderent en quel lieu les ames des Indiens iroient après leur décés. Il repondit en enfer.

Ceux que l'on deſtine à être Prêtres ſont dés l'enfance initiés à la Prétriſe. On fait faire à ces jeunes gens une retraite de deux années au millieu des bois, ils ne mangent de rien qui ait du ſang, ne voient point de femme, oublient leur parenté & ne ſortent point des cavernes. Les vieux *Piaias*, c'eſt ainſi que s'appellent les Prêtres de ces Indiens, vont les viſiter & les endoctriner de nuit. Lors que le tems de la retraite des jeunes Candidats eſt accompli, les *Piaias* leur donnent un certificat par le moien duquel ils ſont reconnus Prêtres licenciés & Docteurs és Arts, en Medecine & en Magie.

Leurs CEREMONIES *de* GUERRE, &c.

Les Indiens de Darien, de même que ceux de l'Amerique Septentrionale, font une Tabagie ſolennelle pour prendre leurs reſolutions de guerre. Comme entr'eux il ne s'agit ni de Dietes, dont on attend le reſultat pendant des années entieres, ni de ſubſides difficiles à fournir, ni de taxes & d'impots, qui ſont les fruits de l'eſprit d'un partiſan, on peut croire que le coup part de la main preſque auſſi vite que la reſolution eſt priſe de faire la guerre. Les femmes y marchent comme les hommes, & manient beaucoup mieux l'arc & la fléche, que les notres l'aiguille & la quenouille. Ils brulent leurs priſonniers de guerre, mais avant que d'en venir à l'execution ils (*a*) leur arrachent une dent. Ceux de *Panama* imitent cette coutume de leurs voiſins de Darien. Que cet uſage ait quelque choſe de religieux, c'eſt dequoi il ne faut pas douter; puiſque le ſerment le plus ſolennel des derniers (*b*) c'eſt *par la dent*.

Les Indiens de Darien & de Panama n'aſſiſtent jamais au Conſeil de Guerre ou d'Etat qu'en habit decent, c'eſt-à-dire la toile de coton ſur le corps, l'écharpe ſur les cuiſſes, l'anneau ſur le né ou ſur la bouche, le collier de dents, de coquilles, ou de raſſade autour du col: qu'on ne s'attende pas à trouver en ces colliers la legereté des notres. Ceux de ces Indiens peſent juſqu'à vint-cinq ou trente livres, & deſcendent fort ſouvent juſqu'au nombril. Tel d'entr'eux en porte même pluſieurs à la fois, mais alors ils ne peſent tous enſemble que la valeur d'un grand Collier. On ne va pas au Conſeil en cet attirail de Ceremonie, les femmes ſuivent les hommes & portent après eux les ornemens dont ils doivent ſe revêtir quand ils ſont obligés de ſe trouver au Conſeil. Du reſte ces Conſeillers s'embaraſſent peu de la gravité néceſſaire en cette occaſion. Ils danſent ſans façon en leurs habits de ceremonie. Après qu'ils ont pris leurs places, un jeune garçon allume un rouleau de tabac & mouille un peu l'endroit qu'il vient d'allumer, afin que le tabac ne ſe conſume pas trop vite; enſuite il le met à la bouche en guiſe de pipe & s'en va de rang en rang le rouleau de tabac à la bouche fumer au né de Meſſieurs les Conſeillers, qui reçoivent cette fumée avec toute la ſatisfaction poſſible, & la regardent ſans doute comme un ſigne d'honneur & de reſpect.

Tous ces Peuples ne font aucun quartier à leurs ennemis: s'ils ne les maſſacrent pas ſur le champ, c'eſt pour les ſacrifier à leurs Idoles, pour les aſſommer, ou pour les bruler en leurs aſſemblées ſolennelles. La crainte de la mort vaudroit mille morts au priſonnier, ſi les Indiens ne témoignoient dans leur eſclavage une intrépidité qu'il eſt difficile de comprendre, & dont peut-être le fond n'eſt pas abſolument mépriſable. (*c*) Les Indiens de la Nouvelle Grenade & de Cumane châtrent les jeunes gens qu'ils font priſonniers, & les engraiſſent enſuite, s'imaginant qu'il en eſt des jeunes hommes comme des chapons. Ils portent au col les dens des ennemis qu'ils ont maſſacrés. Ils obſervent de faire marcher toujours une Idole à la tête de leurs Armées & lui ſacrifient avant le combat des captifs ou des eſclaves.

(*a*) *Purchas.*
(*b*) *Voyage de Wafer* à la ſuite de ceux de *Dampier*.
(*c*) Auteurs cités par *Purchas*.

Ceux de Venezuela peignent ou *rocouent* autant de parties de leur corps qu'ils ont tué d'ennemis. Au premier ennemi tué on ſe peint les bras ; au ſecond la poitrine, au troiſième ils tirent des lignes de couleur depuis le né juſqu'aux oreilles.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES & FUNEBRES.

Les Indiens de Darien ont pluſieurs femmes : ils peuvent même s'en defaire en les vendant auſſi-tôt que le dégout commence à leur prendre. Outre cela ils ont des femmes publiques, & s'il en faut croire les relations, leurs filles ne ſont pas cruelles : Cependant comme elles tiennent pour un grand afront une groſſeſſe prématurée, elles mettent d'abord en uſage certaines herbes qui procurent l'avortement.

Dès que les filles de *Darièn* & de *Panama* ont atteint l'age nubile, & donné quelques ſignes de maturité on leur donne le tablier, elles ne paroiſſent plus en public. Au logis elles ſe voilent le viſage : même devant leur pere. Heureuſement pour elles on les marie promtement & l'on prévient ainſi les dangereuſes inſinuations d'un (*a*) maitre, qui ſouvent ſans égard pour l'honneur des familles, détruit en un moment tout ce que la vertu préche à la jeuneſſe pendant quatorſe ou quinſe ans „ Tous les Indiens de l'Amerique, (*b*) dit *Coreal*, ſont „ grans partiſans de la Nature & croient qu'il ne faut pas la laiſſer oiſive : auſſi „ en fait d'amour, ni les filles, ni les garçons ne ſoupirent pas long tems & „ ne ſongent point du tout à faire des réfléxions qui les empêchent de ſe ſatisfaire. J'attribue à la promtitude avec laquelle les jeunes gens ſe marient & à la „ facilité qu'on trouve à ſe lier par les nœuds de l'himen la rareté des adulteres parmi les Sauvages. “

„ Pour les Mariages, ils n'y font pas beaucoup de façon. Toute la recherche & toute la galanterie conſiſte de part d'autre à ſe demander ; car au„ moins eſt il permis à la fille d'inſinuer, qu'elle voudroit bien d'un tel ; au „ lieu que parmi nous la regle de la bienſeance veut qu'une fille ne faſſe aucune declaration. Après s'être demandé & accordé on ſe marie d'abord „ & tous ceux qui ſont invités à la ceremonie des noces apportent chacun un „ preſent. Ces preſens ſont des haches & des couteaux de pierre, du maïz, „ des œufs, des fruits, de la volaille, des hamacs, du coton &c. Ils laiſſent „ leurs preſens à l'entrée de la cabanne, & ſe retirent enſuite juſqu'à ce que „ la Ceremonie de faire les preſens ſoit achevée. Après cela on ſonge à célebrer la noce, dont voici la ceremonie. Celui qui ſe marie preſente à „ la porte de la cabane à chacun des convives une calebaſſe pleine de *Chicali*, „ qui eſt la boiſſon ordinaire de ces Indiens. Tous ceux qui ſont de la noce boivent ainſi à la porte, même les petits enfans : après quoi les peres „ des nouveaux mariés entrent auſſi tenant leurs enfans. Le pere du garçon „ fait ſa harangue à l'aſſemblée tenant à la main droite l'arc & une fléche dont „ il preſente la pointe. Enſuite il danſe & fait diverſes poſtures biſarres, qui ne „ finiſſent pas qu'il ne ſoit accablé de fatigue & de ſueur. La danſe achevée, „ le pere du garçon ſe met à genoux & preſente ſon fils à la fiancée, dont le pere,

(*a*) l'Amour.
(*b*) Tome 2. de ſes Voyages.

„ re, à genoux comme celui du marié, tient pareillement par la main : mais „ avant que de ſe mettre à genoux le pere de la fille danſe à ſon tour, & „ fait les mêmes poſtures que le premier. A peine les civilités ſont elles fi- „ nies de part & d'autre, que le Paranymphe du marié avec le reſte de ſa „ ſuite courent aux chams la hache à la main en ſautant & cabriolant pour „ abatre les arbres qui occupent le terrain où doivent loger les deux conjoints, „ & tandis que les hommes défrichent cette terre, le Paranymphe de la mariée „ & toute ſa ſuite y ſement les grains. "

(*a*) Le Pere de la mariée, (à défaut du Pere, l'oncle, ou quelqu'autre proche parent,) la garde à vue une ſemaine dans l'apartement où il couche une. Eſt-ce un éfet de l'afection paternelle, ou de la repugnance de l'épouſe, qui ne peut ſe reſoudre à ſe jetter bruſquement entre les bras d'un époux? On n'en dit rien; & quoiqu'il en ſoit au bout de huit jours elle eſt remiſe au mari.

Les femmes ſont ſujettes, nous l'avons dit en (*b*) un autre endroit : mais en ſont elles plus malheureuſes? Elles ne connoiſſent rien de meilleur que leur condition. Cette Polygamie, qui efraieroit nos Dames, & peut-être les rendroit plus ſouples & plus retenues lors qu'elles ſe verroient environnées de pluſieurs rivales, ne cauſe pas la moindre émotion aux Americaines. Celles de Darien & de Panama s'occupent non ſeulement à tous les ouvrages domeſtiques, mais même à labourer, bêcher & défricher les terres, à ſemer le maïs, à planter, à tailler les arbres. Cela paroit rude : mais les femmes du premier age n'en faiſoient pas moins & la coutume fait tout. Les Indiennes ne ſont pas nées pour les débauches de table, ni pour paſſer les nuits à jouer aux cartes & courir le bal. Cette vie pourroit leur paroître auſſi laborieuſe qu'à nous celle de labourer un champ, ou de ſuivre un mari à la guerre. (*c*) „ Quoique les femmes de l'Iſth- „ me de Panama ſoient ainſi emploiées à toute ſorte d'ouvrages ſeriles, ſoit à „ la maiſon, ſoit à la campagne, & qu'elles ſoient même en quelque maniere „ les eſclaves de leurs maris; cependant elles s'acquittent de leurs devoirs avec „ tant de promtitude & ſi gaiement, qu'il ſemble que ce ſoit plûtot par leur „ choix, que par aucune néceſſité qu'on leur ait impoſée. Elles ſont en géne- „ ral d'un bon naturel, civiles & obligeantes les unes envers les autres, ſur tout „ à l'égard des étrangers, & prêtes à leur rendre tous les ſervices qui ſont dûs „ legitimement à leurs époux. Elles ont pour eux beaucoup de reſpect & de „ ſoumiſſion, & ceux-ci ne manquent ni d'amitié ni de complaiſance. Je n'ai „ jamais vû, ajoute l'Auteur que nous citons, aucun Indien battre ſa femme, „ ni lui dire des injures. "

A l'égard des enfans (*d*) dès qu'ils ſont nés, on va les plonger dans l'eau froide. On en uſe de même envers l'accouchée. D'abord on attache l'enfant ſur une planche de bois de *Macau*, & comme il a toujours le dos apuié ſur cette planche, il ne court gueres le riſque d'être tortu ou boſſu. Filles & garçons, tout eſt nud comme Adam & Eve dans le Paradis juſqu'à l'age auquel les uns & les autres ceſſent d'être enfans. Pour lors les filles portent le tablier, & les garçons un entonnoir dont on comprend aſſés l'uſage.

Pour ce qui concerne leurs Ceremonies funebres, on n'en ſait que peu de choſe : ils donnent à manger aux ames & célebrent des anniverſaires pour les morts :

(*a*) *Voyage de Wafer* à la ſuite de ceux de *Dampier*.
(*b*) *Diſſert ſur les Peuples de l'Amerique*.
(*c*) *Voyage* de *Wafer* à la ſuite de ceux de *Dampier*.
(*d*) *Coreal*, *Wafer*, ubi ſup.

morts : c'eſt-à-dire que tous les ans ils portent un peu de maïz & de *chicali* ſur le tombeau du défunt. Ils ont quelque idée des peines & des recompenſes de l'autre vie.

Les Peuples de la nouvelle Grenade ne ſont pas moins *Polygamiſtes* que les autres: mais ils obſervent d'éviter dans leurs mariages les degrés de conſanguinité defendus par la Loi naturelle : par exemple ils ne prennent point leurs ſœurs en mariage. Les Caciques ont plus de femmes que le Peuple : les enfans de la plus aimée ſont les ſeuls & veritables héritiers.

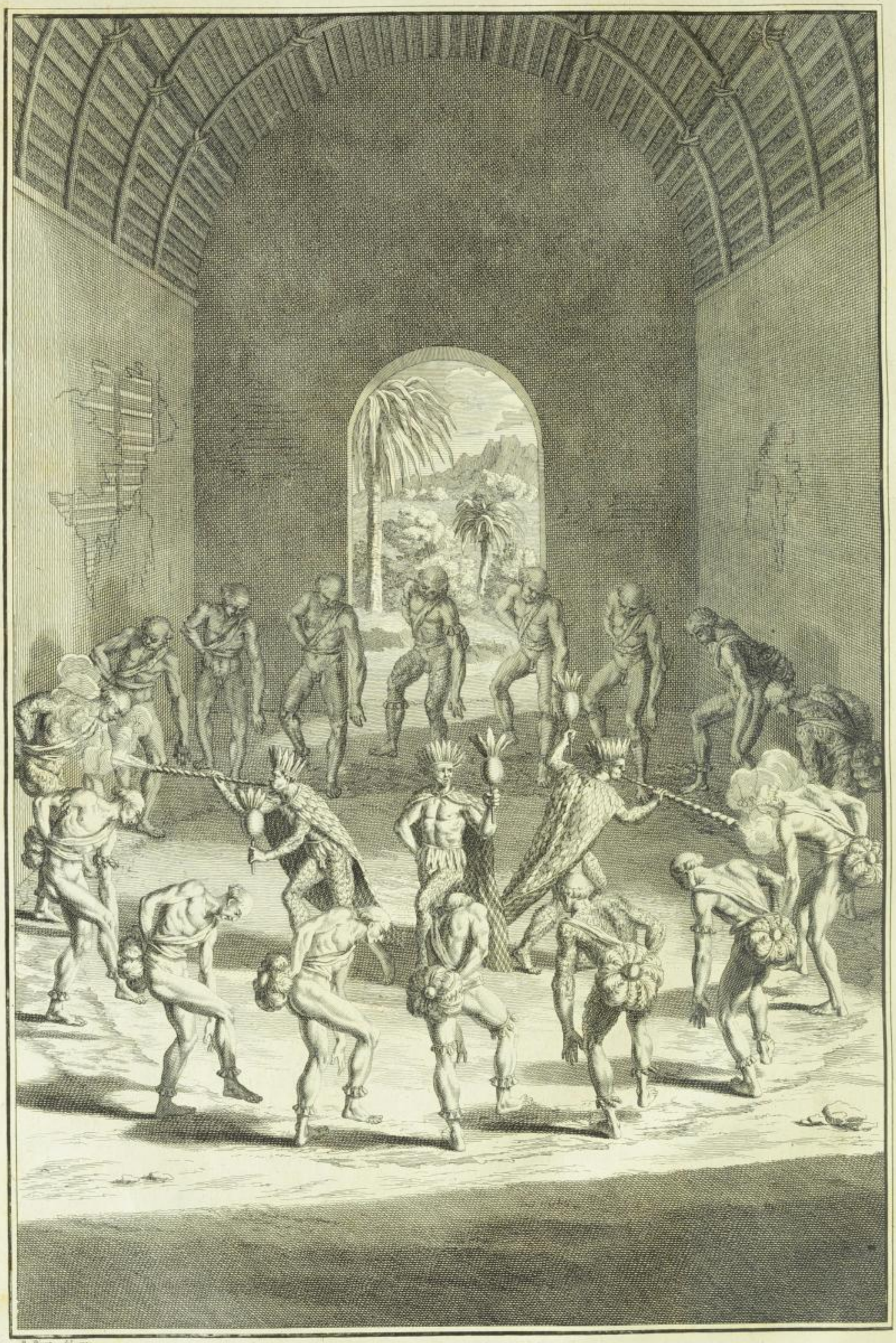
Ils enſeveliſſoient leurs Caciques avec des colliers d'or garnis d'emeraudes, ou du moins ils enterroient avec eux ce qu'ils poſſedoient pendant leur vie, n'oubliant pas de mettre de quoi boire & de quoi manger près du corps. Le peuple imitoit ſes Souverains. Quelquefois les femmes ſuivoient leurs maris en l'autre Monde. (*a*) Une femme qui nourrit ſon enfant venant à mourir, il faut que l'enfant parte avec elle, car ſans cela, diſent ces Indiens, il reſteroit orphelin. On le met à la mamelle de la défunte. Ils ne croient pas qu'il y ait d'autres ames immortelles que celles de leurs grands hommes, & ſans doute auſſi de ceux qui ont été leurs ſerviteurs en ce Monde, puis qu'ils les leur donnent pour les ſervir après cette vie. Ils croient auſſi qu'un moien aſſuré pour avoir part à cette immortalité, c'eſt de mourir de gaieté de cœur, & de ſe faire enterrer avec ces grands hommes. Les plaiſirs de cette autre vie conſiſtent à manger, à boire, danſer, aimer, & à renouveller géneralement toute la ſenſualité de la vie animale en certains païs délicieux.

Ils celebrent ſolennellement l'anniverſaire de la mort de leurs guerriers. Ces anniverſaires conſiſtent en regales à leur mode, & en chanſons mêlées de pleurs & de gemiſſemens pour l'amour des morts, ſans y oublier les louanges de ces heros & des maledictions contre l'ennemi. Si le heros dont ils celebrent la memoire eſt mort à la guerre & les armes à la main, l'ennemi en eſt plus ſolennellement maudit. On fait enſuite du mieux qu'on peut l'image de celui-ci, & on la met en piéce à la gloire du heros qu'il a tué : après cela on mange, on boit, ou s'enivre, on chante, on danſe. Le lendemain à la pointe du jour, on met l'image du défunt dans un grand canot plein de tout ce qui faiſoit plaiſir au heros pendant ſa vie. Souvent même on porte en proceſſion une partie de ces choſes : mais de quelque maniére que la Ceremonie s'acheve, toujours eſt il ſur que tout eſt brulé pour le ſervice du défunt. La joie & l'ivrognerie recommencent après cela, & les femmes s'y diſtinguent ſur tout le reſte de la troupe par des ſauts & des gambades qui très ſouvent font ſoufrir la modeſtie. La fête finit par un aſſoupiſſement univerſel que leur laiſſe la trop grande vivacité de la joie & la force de la liqueur. Pour les jeunes gens deſtinés à donner au premier jour des preuves de leur valeur, ils font une eſpece de ſacrifice aux ames de ces guerriers dont ils veulent ſuivre génereuſement les traces. Il eſt vrai que le ſacrifice eſt un peu étrange ; car il conſiſte à faire avec un os de poiſſon bien aiguiſé, une inciſion à cette partie du corps qui fait préferer les charmes de Venus aux lauriers de Mars. Le ſang qui découle de la plaie eſt une libation religieuſe à l'honneur des morts.

Les Prêtres de Cumane (& ceux des Peuples voiſins) ont aſſés d'adreſſe pour ſe faire donner la commiſſion d'expedier la virginité des jeunes filles qui ſe marient. Il n'y a rien de plus particulier à dire ſur leurs Ceremonies nuptiales. Ils ont des filles qui font vœu de virginité & le tiennent au peril même de

(*a*) *Purchas.*

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und
umweltstiftung
leipziger land



B. Picart. del. 1721.

Maniere dont les **PRÊTRES CARIBES** *souflent le Courage.*

de leur vie, puiſque toujours armées pour la chaſſe, à laquelle ces chaſtes guerrieres s'occupent uniquement, elles tuent hardiment celui qui menace de cueillir la fleur la plus belle & la plus rare qui ſoit au Monde, s'il faut en croire les connoiſſeurs.

Ces Peuples, & ceux de Venezuela brulent & reduiſent en poudre les corps morts de ceux qu'ils ont aimé pendant leur vie, & principalement de leurs Caciques: après cela ils détrempent cette poudre & l'avalent dans leur bruvage ordinaire. Leur deuil conſiſte à pleurer pluſieurs jours ſur les morts qu'ils ont aimé ou reſpecté. Voilà ce que repreſentent ici deux figures.

RELIGION *des Peuples de* CUBAGUA, *de la* CARIBANE *& de la Nouvelle* ANDALOUSIE.

On ne nous aprend autre choſe de la Religion de ces Peuples, ſinon qu'ils adorent le Soleil & la Lune, mais préferablement encore à ces Aſtres un mauvais être qui ne reçoit leurs hommages, qu'à cauſe du mal qu'il leur fait. Ceux de Paria adorent, à ce qu'on nous dit, les ſquelettes deſſéchés de leurs Ancêtres. Ces mêmes Peuples & ceux de la *Trinité*, s'imaginent auſſi que l'Aſtre du jour fait ſa courſe dans un char trainé par des tigres. (a) Cette opinion les engage à traiter ces animaux avec reſpect, & à leur abandonner pour leur nourriture ordinaire les cadavres de leurs morts. Ils conſervent même par tradition la memoire d'un embraſement que le Soleil excita, pour les punir d'avoir negligé d'expoſer leurs morts à ces animaux. L'Incendie fut des plus violens & conſuma une infinité d'habitans: mais nous arrêterions nous plus long-tems à de pareilles extravagances?

La planche repreſente une devotion de ces ſauvages meridionaux, que l'on pourroit fort bien regarder comme une charlatanerie de Prêtre, ſi la prévention que nous avons contre les Indiens Occidentaux nous permettoit de les croire capables d'être charlatans en des choſes qui demandent tant de bonne foi. Voici de quoi il s'agit.

Les Caribes de la *Caribane* reçoivent dans une Ceremonie ſolennelle ce qu'ils appellent *l'eſprit de courage*. Le don de cet eſprit ſe fait par les Prêtres qui commencent la Ceremonie par des chanſons & des danſes, où chacun écume & s'agite comme unDemoniaque. Un fort petit calme ſuccede à l'agitation violente, & pour lors l'on chante & l'on danſe avec plus de juſteſſe & de meſure. Tous ceux qui deſirent que les Prêtres leur communiquent l'eſprit ſe tiennent par la main & continuent à danſer ſans relache, pendant que trois ou quatre Prêtres entrent dans le cercle & courent ſur les danſeurs, les uns avec une calebaſſe au bout d'un bâton, les autres avec un long roſeau rempli de tabac allumé, dont ils ſouflent la fumée ſur les danſeurs en prononçant ces paroles: *Recevés tous l'eſprit de force par lequel vous pourrés vaincre les ennemis*. Cette formule fait préſumer que la Ceremonie eſt des plus religieuſes pour des gens, qui comme la plupart des Indiens Occidentaux, reduiſent leurs articles de foi à des danſes & à quelques hommages fort équivoques: car peut on dire autre choſe des deſcri-

(a) *Purchas.*

ptions que les Voyageurs nous donnent de l'Idolatrie Americaine ? A l'égard de ceux dont nous parlons maintenant, tout ce qu'on peut aſſurer de leur Religion c'eſt qu'elle conſiſte à craindre & prier l'Eſprit malin, & à laiſſer en repos l'Etre qu'ils tiennent pour Dieu; que de plus il paroit que la deſtruction de leurs ennemis eſt pour eux un acte de vertu. Paſſons à leurs autres Ceremonies.

La GUERISON *de leurs* MALADES.

(*a*) Les Peuples de Paria plongent dans une riviere le malade qui eſt attaqué de la fievre, & le font enſuite courir à perte d'haleine & à coups de fouet autour d'un grand feu, après quoi ils le portent dans ſon hamac. Une longue abſtinence eſt encore un des moiens qu'ils emploient pour la gueriſon de leurs malades. Quelquefois ils ſe ſervent de la ſaignée : alors ils ouvrent une des veines des reins.

Si la maladie eſt à peu près deſeſperée, on porte le malade en ſon hamac dans un bois : On ſuſpend l'hamac entre deux arbres, & l'on danſe toute la journée autour du malade. Dès que la nuit eſt venue, on lui laiſſe dequoi ſe nourrir pour quatre jours, & on l'abandonne a ſon ſort : s'il guerit à la bonne heure. Les parens ſe mettent en fraix pour s'en rejouir : mais après tout s'il expire, on ne s'en inquiéte guéres.

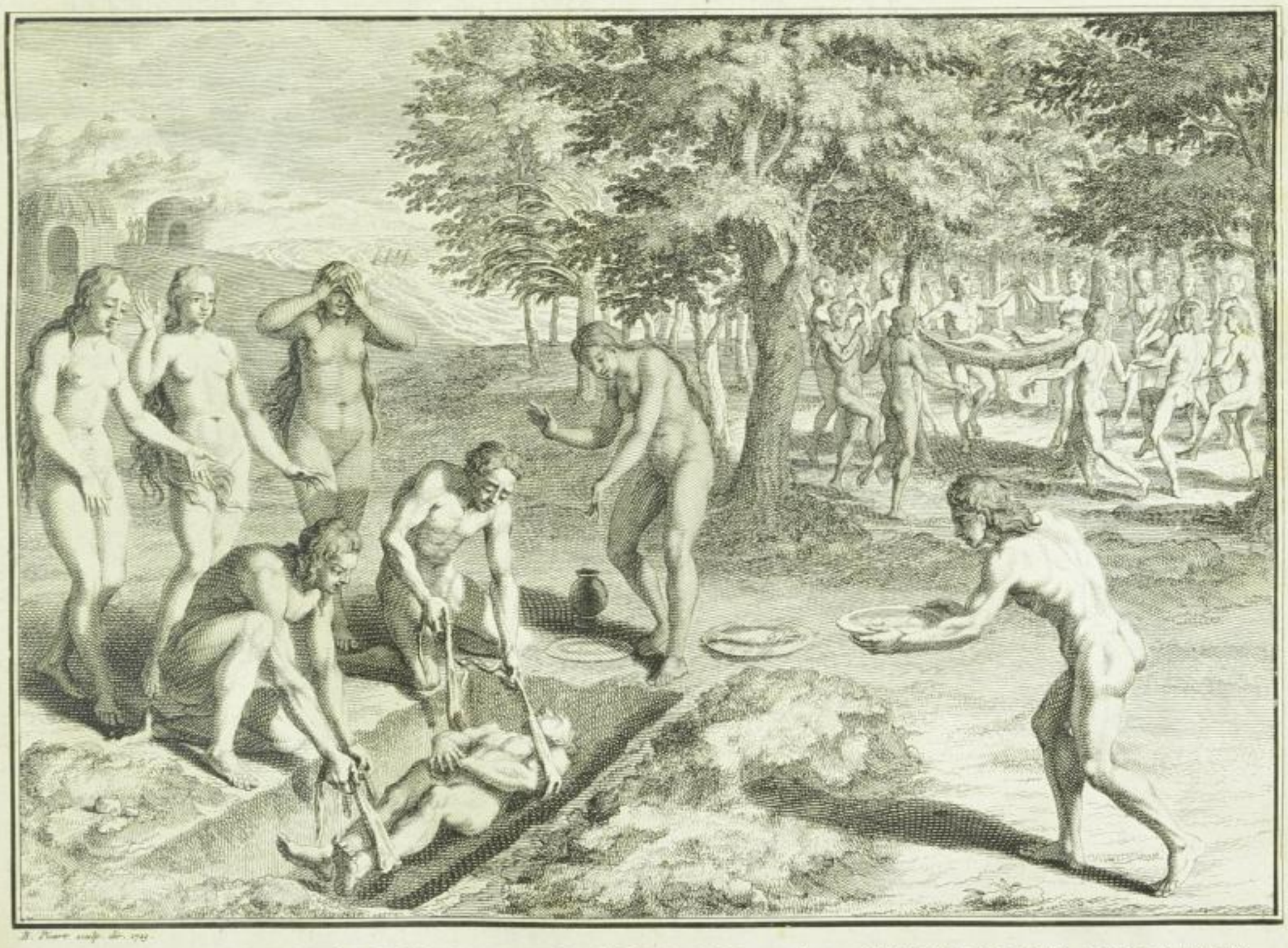
Leurs CEREMONIES NUPTIALES & FUNEBRES.

Il n'eſt pas néceſſaire de repeter que la Polygamie n'eſt pas moins à la mode en Caribane que dans les autres Païs des Indes Occidentales. Les Caciques ont beaucoup de femmes (*b*) & même ils en tiennent de relai ſur la route lors qu'ils ſe mettent en voiage. Le peuple prend autant de femmes qu'il peut, ou qu'il veut en nourrir : mais en géneral on ne fait pas dificulté d'en ceder l'uſage aux bons amis & aux étrangers qu'on reſpecte. Cette galanterie ne détruit pas la proprieté : cependant on nous aſſure que les maris Caribes repudient leurs femmes, lors qu'elles manquent à la fidelité conjugale.

Quand les filles ſont devenues nubiles, on les enferme pour deux ans ; & pendant ce tems là il leur eſt defendu de ſe couper les cheveux. Ce terme étant expiré, on travaille à les placer. Les fiançailles ſe font aux dépens des bons amis qui apportent de quoi manger & bonne proviſion de bois pour bâtir la cabanne des futurs conjoints. Un ami du marié lui coupe les cheveux ſur le front; une bonne matrone Caribe en fait autant à la mariée, & voilà un mariage. On célebre les noces en mangeant & buvant bien. Le Prêtre vient ſans délai appoſer le ſeau de la benediction à l'hymen, après quoi ſa reverence rend au mari l'épouſe qu'il a promue de l'état de fille à celui de femme. N'oublions pas que celle qu'on traite de cette ſorte eſt la ſeule

(*a*) *De Bry* part. X. Americæ.
(*b*) Auteurs cités par *Purchas*.

Maniere dont les SAUVAGES *de* PARIA *gouvernent leurs* MALADES.



B. Prevost sculp. de 1749

DANSE des SAUVAGES *de* PARIA *autour des* MOURANS, *et leurs* CEREMONIES FUNEBRES.

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und umweltstiftung leipziger land

le femme legitime. Toutes les autres ne ſont que des Concubines & doivent obeïr à la premiere comme à leur maitreſſe.

Ils enterrent leurs morts dans leurs cabanes : Ceux de Paria, après les avoir mis dans la foſſe, font porter des proviſions auprès d'eux, perſuadés que l'on a beſoin de ſe nourrir après la mort. Souvent ils les deſſéchent au feu & les ſuſpendent enſuite à l'air. Toute la Ceremonie eſt accompagnée de chants funebres & de lamentations, ſur tout quand le mort s'étoit diſtingué par ſes exploits & par d'autres ſervices importans. Alors on lui fait l'honneur de celebrer l'anniverſaire de ſa mort, & celle de ſes femmes qu'il cheriſſoit le plus en ſa vie eſt obligée de conſerver comme une relique le crane du défunt guerrier ſon époux. Ils croient l'immortalité de l'ame, & s'imaginant qu'elle eſt pourvue des ſens dont elle a fait uſage en ce monde, ils diſent qu'elle va manger & boire à diſcretion de coté & d'autre. Ils croient encore que l'Echo n'eſt autre choſe que la voix des ames qui ſe proménent à la campagne.

RELIGION *des Peuples qui habitent autour du Fleuve* ORENOQUE, *& de ceux de la* GUIANE.

Tout ce qu'on nous dit de la Religion de ces Peuples ſe reduit à fort peu de choſe, & même il ne faut pas trop ſe fier au peu qu'on en ſait. (*a*) Les uns adorent *Watipa*, qui eſt le Demon, les autres l'adorent le Demon ſous un autre nom avec le Soleil, & la Lune. Quelques Indiens de la Guiane adorent ce que leurs Prêtres leur font adorer, ou ſe contentent de ce que ceux-ci adorent, quelques autres croient que le Soleil & la Lune ſont des êtres animés, mais ils ne les adorent pas. Certains Sauvages qui occupent des terres dans l'interieur de la Guiane (*b*) font leurs devotions à une Idole de pierre, qui a la forme d'un homme aſſis ſur les talons, les genoux ouverts, la bouche de même, apuié ſur ſes deux coudes, les mains ouvertes & avancées. Cette Idole a une cabane en laquelle elle reſide : c'eſt ſon Temple.

Les Nouragues, les Acoquas & les Galibis reconnoiſſent un Dieu, ſans l'adorer. Ils diſent que ſa demeure eſt dans (*c*) le Ciel, mais ils ne ſavent pas ſi c'eſt un eſprit : ils ſemblent croire qu'il a un corps. Les Galibis appellent Dieu d'un nom qui ſignifie *l'ancien du Ciel*. Les uns & les autres ont beaucoup de ſuperſtitions, qui ne ſont fondées que ſur des contes abſurdes.

Les Prêtres de ces Peuples leur ſervent de Médecins ſelon l'uſage des autres Indiens. Avant que d'entreprendre la gueriſon de ſon malade le Prêtre conſulte l'Oracle, & s'il declare que le malade mourra, on ne lui fait aucun remede.

Leurs

(*a*) Relations citées par *Purchas*.
(*b*) *Purchas* les appelle *Marashæwaccas*.
(*c*) *Journal d'un Voyage dans la Guyane* &c. 1674.

Leurs autres CEREMONIES.

Quelques uns de ces Peuples éliſent leurs Capitaines à table & *parmi les pots.* Celui qui eſt nommé Capitaine porte les deux mains ſur ſa tête, pendant qu'on lui fait une longue exhortation ſur ſon devoir. Enſuite on éprouve ſon courage à coups de fouet: on lui en donne juſqu'au ſang.

Les Prêtres-Medecins des Galibis paſſent par des épreuves aſſés difficiles, avant que de pouvoir être reconnus Docteurs en l'une & en l'autre profeſſion. Une de ces épreuves eſt ſi rude que ceux qui ſont obligés de la ſoufrir en crevent ſouvent. On pile des feuilles vertes de tabac, on en exprime le ſuc & l'on emplit de ces feuilles la capacité d'un grand verre que l'on fait vuider à celui qui veut ſe faire recevoir Prêtre-Medecin, ou *Boié.*

On ne nous aprend rien de particulier de leurs mariages. Les Galibis, de même que pluſieurs Nations du Bréſil &c. ſe mettent au lit, dès que leurs femmes ſont accouchées, & reçoivent des felicitations ſur leur heureux accouchement, comme s'ils en avoient ſoufert la peine. Les Nouragues mettent leurs filles ſur de la boue, auſſitôt après qu'elles ſont nées, & l'on ne les en retire qu'au bout de quelque tems. Ne ſemble t'il pas que cette coutume ait du rapport à l'expoſition que l'on faiſoit des filles chez les Greqs & chez les Romains? En voici la difference: l'expoſition des petites Nouragues n'eſt que pour un tems.

L'on dit quelque choſe de plus de leurs Ceremonies funebres: les Peuples qui habitent aux environs de l'Orenoque (*a*) pendent dans leurs cabanes les ſquelettes de leurs morts & les ornent de plumes & de colliers, après que la pourriture a conſumé la chair des cadavres. Les Arvaques, qui habitent au Sud de l'Orenoque, reduiſent en poudre les os de leurs Caciques, les femmes & les amis de ces guerriers infuſent cette poudre dans leur boiſſon & enſeveliſſent de cette façon dans leurs entrailles ceux qu'ils ont cheri ou reſpecté pendant leur vie. De tels uſages perſuadent que l'amitié doit étre violente: mais les ſauvages ont leurs bienſeances comme nous les notres, & l'on ſait aſſés la diſtance qu'il y a entre elles & l'amitié. Quelques autres Peuples de la Guiane font de grandes rejouïſſances après la mort de leurs Chefs, & portent le plaiſir juſqu'à l'ivreſſe, pendant qu'une des femmes du défunt s'afflige & hurle à perſuader qu'elle va ſe deſeſperer. Ces derniers Peuples donnent des captifs ou des eſclaves au défunt pour le ſervir en l'autre Monde. Ils croient un Paradis pour les gens de bien & un Enfer pour les méchans.

(*a*) Voilà premiere fig. de planche qui ſe place ici.

CEREMONIE funebre des peuples qui habitent aux environs du fleuve ORENOQUE.

CEREMONIE funebre des BRESILIENS.

RELIGION *des Peuples qui habitent autour du Fleuve des* AMAZONES *& dans l'interieur de l'Amerique Meridionale juſqu'au Perou.*

„ La Religion de tous ces Gentils, dit le P. d'*Acunha*, (*a*) eſt preſque tou-
„ te ſemblable: ils adorent tous des Idoles, qu'ils fabriquent de leurs mains &
„ auxqu'elles ils attribuent diverſes operations. Les unes dominent, à ce
„ qu'ils croient, ſur les eaux, & ils les repreſentent avec un poiſſon à la
„ main; ils en ont pour les ſemailles, & d'autres pour leur inſpirer du cou-
„ rage dans les combats. Ils diſent que ces Divinités ſont deſcendues du Ciel
„ exprès pour demeurer avec eux & leur faire du bien, mais ils ne leur ren-
„ dent pas le moindre culte: ils les portent dans un étui, ou les abandon-
„ nent à l'écart, juſqu'à ce qu'ils en aient beſoin. C'eſt ainſi que prêts à mar-
„ cher à la guerre, ils élevent à la proue de leurs canots l'Idole en qui ils ſe con-
„ fient le plus, & dont ils attendent la victoire: Ils en uſent de même quand
„ ils vont à la pêche, & ils arborent l'Idole qui domine ſur les eaux. " Sup-
„ poſé que le P. D'Acunha ait été bien informé, ſon recit ſe reduit à deux
„ particularités dignes de remarque. 1°. qu'ils partagent à leurs Dieux le Gouvernement de la Nature; 2°. qu'ils ne les prient que lors qu'ils en ont beſoin, en quoi l'on peut dire, ſans trop preſſer la comparaiſon, qu'ils ne font qu'imiter les ſectateurs des autres Religions. Ces Dieux ſont, à proprement parler, des Genies ſoumis à une Divinité ſuperieure. Les Peuples de l'Amazone reconnoiſſent ce principe, & la concluſion en eſt facile à tirer de la ſuite du recit de ce Jeſuite.

Ces Sauvages ont beaucoup de reſpect & de crainte pour leurs Prêtres. Ils ont, dit le même Pere, une maiſon particuliére pour l'exercice de leurs Ceremonies, & c'eſt là qu'ils rendent leurs Oracles & qu'ils reçoivent les reponſes de leurs Dieux. Ces Prêtres ſont les Maîtres, les Prédicateurs, les Conſeillers & les Conducteurs du Peuple. On s'adreſſe à eux pour avoir la reſolution des doutes, & lors qu'on a deſſein de ſe vanger de ſes ennemis, ces dignes Miniſtres des Idoles fourniſſent les herbes venimeuſes dont les Indiens empoiſonnent leurs fléches & leurs autres armes.

Ils ont tant de veneration pour la memoire de ces Directeurs de leur culte, qu'ils gardent leurs oſſemens comme des Reliques: après les avoir tous mis enſemble, ils les tiennent pendus en l'air dans les même lits de coton où couchoient les Directeurs pendant leur vie.

Leurs autres CEREMONIES.

On ne nous aprend rien de leurs mariages. A l'égard des morts, les uns les gardent dans leurs maiſons, „ pour avoir toujours, dit le P. d'*Acunha*, „ le ſouvenir de la mort devant les yeux. Les autres brulent les cadavres dans „ de grandes foſſes & avec eux tout ce qu'ils ont poſſedé pendant leur vie

 „ mais

(*a*) *Relation de la Riviére des Amazones.*

„ mais ils celebrent tous leurs funerailles pluſieurs jours de ſuite, pendant leſ-
„ quels ils ne font que pleurer & boire juſques à l'excès. "

(*a*) Les *Aguas*, moins ſanguinaires que la plûpart des autres Sauvages de l'Amerique, traitent avec toute ſorte de douceur les priſonniers qu'ils font à la guerre: cependant lors qu'ils ont la reputation d'être vaillans, ils les maſſacrent dans leurs fêtes ſolennelles, & pendent leurs têtes pour trophées à l'entrée de leurs caſes.

RELIGION *des Peuples du* BRESIL.

„ Les Breſiliens, nous dit *Coreal*, (*a*) n'ont ni Temples, ni Monumens à
„ l'honneur d'aucune Divinité, fort differens en cela des Mexicains & des Pe-
„ ruviens. Ils ne ſavent ce que c'eſt que la Creation du Monde, & ne diſtin-
„ guent les tems que par les Lunes: mais on ne peut pas dire qu'ils n'ont
„ abſolument point d'idée de la Divinité; car ils levent ſouvent leurs mains
„ vers le Soleil & la Lune, en ſigne d'admiration &c. . . . . Ils ont quel-
que idée du Deluge, car ils racontent, „ qu'un étranger fort puiſſant & qui
„ haïſſoit extrémement leurs Ancêtres, les fit tous perir par une violente inon-
„ dation, excepté deux qu'il reſerva pour faire de nouveaux hommes, deſquels
„ ils ſe diſent deſcendus, & cette tradition, qui déſigne aſſés le Deluge, ſe
„ trouve dans leurs Chanſons. " Ils craignent (*b*) beaucoup le Demon, qu'ils appellent *Agnian*; cependant ils ne lui rendent aucun hommage. „ Ils ne
„ craignent pas moins le tonnerre, dont ils aſſignent la direction à *Toupan*,
„ & quand on leur dit qu'il faut adorer Dieu qui eſt l'Auteur du tonnerre,
„ c'eſt choſe étrange, repondent ils, que Dieu, qui eſt ſi bon, épouvante les
„ hommes par le tonnerre.

Ils ont beaucoup de veneration pour un certain fruit auſſi gros qu'un œuf d'autruche & ſemblable à des calebaſſes. Ils l'appellent *Tamaraca*: par corruption quelques Voiageurs l'ont appellé *Maraca*. „ Lorſque les Prêtres Breſiliens, dit *Co-*
„ *real*, font la viſite de leurs Diocéſes, ils n'oublient jamais leurs *Maraques*,
„ qu'ils font adorer ſolennellement. Ils les élevent au haut d'un bâton, fi-
„ chent le bâton en terre, les font orner de belles plumes, & perſuadent les
„ habitans du Village de porter à boire & à manger à ces *Maraques*, parce
„ que ſelon les Prêtres, cela leur eſt agreable, & qu'elles ſe plaiſent à être ainſi
„ regalées. . . . . Les Chefs & les Peres de famille viennent ofrir à ces *Mara-*
„ *ques* une partie de leurs proviſions " (*c*) & c'eſt un grand crime que d'enlever ce qu'on a conſacré à ces Idoles. Les Prêtres aſſurent que *l'Eſprit* rend ſes Oracles par l'organe de la *Maraque*. On nous parle de pluſieurs autres Ceremonies où cet Eſprit intervient, diſent ils, d'une maniere Divine. Une des principales, c'eſt quand leurs Prêtres ſouflent l'eſprit de courage. Nous en avons déjà donné la deſcription. Enfin ils regardent ces *Maraques* comme des Dieux domeſtiques, & pour cet éfet, après que la conſecration en a été faite ſolennellement par leurs Prêtres, ils les emportent au logis & les conſultent dans l'occaſion. (*d*) Un autre Auteur nous dit, qu'ils adorent auſſi la Lune, ſur tout quand elle eſt nouvelle.

Purchas nous rapporte auſſi ſur la foi de *Jerome Rodriguez*, que dans l'intetieur

(*a*) Tome premier de ſes Voiages.
(*b*) Auteurs cités par *Purchas*.
(*c*) *Purchas*.
(*d*) Auteur cité par *Purchas*.

rieur du Breſil il y a des Sauvages qui ont un culte & des Ceremonies religieuſes fort ſemblables à ce qui ſe pratique chez les Catholiques. Ils ont, dit il, un Chef qui préſide à une eſpece d'Hierarchie, une Ordination des Prêtres, la Confeſſion, l'Abſolution, des Chapelets : mais ce recit a l'air d'un conte fait à plaiſir.

L'Eſſentiel de leurs fêtes conſiſte en danſes & en chanſons, qui roulent ſur leurs beaux faits d'armes & ſervent à conſerver la memoire de leurs guerriers. Un de ces beaux faits c'eſt le maſſacre des priſonniers, mangés enſuite en des Aſſemblées ſolennelles : (*a*) cependant quelques Relations conteſtent un peu cet article, & prétendent que ces Peuples ne ſont pas à beaucoup prés auſſi Anthropophages qu'on a voulu nous le perſuader : mais, ajoute t'on, les Portugais ont taché de juſtifier par cette ſuppoſition l'excés de leur cruauté.

Les *Boiés* ou Prêtres interprétent auſſi les ſonges, & font accroire au Peuple, qu'ils ont de ſecretes intelligences avec *Agnian* ; que par ſon moien ils peuvent détourner les fléaux & les maladies &c. Le Boié conſulte l'Oracle dans une caſe faite exprés : il y trouve un hamac propre & bonne proviſion de (*b*) *Caouin*, préparé par une vierge de dix à douze ans. Le Boié, qui pendant neuf jours entiers doit s'être privé des plaiſirs du mariage ſe lave, avant que ſe mettre au lit, & c'eſt là qu'il conſulte l'eſprit, qui ne manque pas de repondre à ſes prieres, mais il eſt bon de remarquer que l'évocation de l'eſprit ſe fait ſans témoins.

Leurs CEREMONIES *de* GUERRE.

S'Il eſt vrai que les Breſiliens ſoient auſſi vindicatifs qu'on nous les dépeint, il n'y a plus de ſalut à eſperer lors qu'on eſt devenu leur captif. Les Prêtres & les Anciens diſpoſent le Peuple à la guerre ; ils donnent le ſignal de la marche : mais l'on expoſe auparavant les *Maraques*, ces Dieux tutelaires de l'Etat. Nous n'entrons pas dans le détail du militaire. Il n'eſt pas du reſſort de ces deſcriptions : il ſuffira d'aprendre au lecteur comment ils en uſent à l'égard des priſonniers ; puiſqu'il ſemble que leur mort ſoit une eſpece de ſacrifice. (*c*) Ceux qui font des priſonniers ſont obligés de les nourrir & de les engraiſſer. On donne des femmes à ces priſonniers, mais on ne donne pas des hommes aux femmes que l'on a priſes à la guerre. La femme qu'on donne au captif lui ſert également la nuit & le jour. Il a même le privilége de chaſſer & de ſe divertir juſqu'au moment de ſa mort : lors qu'il eſt devenu bien gras, on penſe à l'expedier. On aſſemble ſolennellement le Peuple, & l'on commence la fête par des danſes & autres ſemblables rejouïſſances que l'ivrognerie anime. (*d*) Le priſonnier lui même prend part aux plaiſirs, danſe, boit, s'enivre, s'étourdit enfin, pour mourir avec plus d'intrépidité. Nous avons remarqué que cette intrépidité brutale eſt aſſés du caractere des Americains : Après s'être divertis pendant quelques heures de cette façon, deux ou trois hommes des plus robuſtes ſaiſiſſent le priſonnier & le lient par le millieu du corps avec des cordes de coton, ſans que pour cela le priſonnier paroiſſe effraié du moment fatal qui

(*a*) *Relation de la Riviere des Amazones.*
(*b*) Auteurs cités par *Purchas.*
(*c*) *Coreal* & quelques Auteurs cités par *Purchas.*
(*d*) Ces priſonniers ſont ordinairement des *Margajates*, ennemis mortels des autres Breſiliens.

qui aproche. On le promene en triomphe dans le Village, après quoi on l'expoſe quelque tems aux inſultes de tout le peuple. Ceux qui l'ont lié le gardent à vue, & ſe tenant éloignés à huit ou dix pieds de lui tirent également l'un à droite, l'autre à gauche, les cordes dont il eſt lié. Un troiſième Sauvage apporte des pierres à ce miſerable, & l'on lui permet de les jetter contre ceux qui l'environnent „ Si toutes ces particularités ſont véritables, (*a*) „ dit un Voiageur, on doit croire qu'ils traitent la mort d'une façon fort comi- „ que. " N'oublions pas de remarquer que celui qui a l'honneur de prendre un priſonnier prend en même tems un nouveau nom, & que le titre qu'il acquiert eſt une degré de nobleſſe. Quand le priſonnier a achevé de jetter ſes pierres, un Sauvage s'avance avec la tacape, qui eſt une eſpece de maſſue, & lui tient quelques diſcours qu'on peut appeller la ſentence de mort du priſonnier. Le coup ſuit les diſcours de fort près. Si le priſonnier en recevant le coup de mort tombe ſur le dos, c'eſt un preſage de la mort de celui qui l'a frapé. Dés que le captif eſt aſſommé, la femme qu'on lui avoit donnée pour ſon ſervice ſe jette ſur le corps du mort & pleure: mais la douleur eſt fort paſſagére, & s'il en faut croire le recit de ceux qui ont voiagé dans le Breſil, elle ſe regale avec les autres de la chair du pauvre défunt.

Leurs CEREMONIES NUPTIALES & FUNEBRES.

„ Je conſens, dit Coreal, qu'on regarde tous les Sauvages de l'Amerique „ comme fort éloignés des principes d'une bonne morale & de la veritable hon- „ néteté. . . . . mais cependant les plus ſimples devoirs de la Nature ne ſont „ pas abſolument efacés en eux. Les Sauvages du Breſil évitent dans leurs ma- „ riages de prendre pour femme leur mere, leur ſœur ou leur fille. Pour les „ autres dégrés de parenté, on n'y prend pas garde parmi eux. Dés qu'un „ garçon eſt en age d'aprocher des femmes, il lui eſt permis de ſonger à s'en „ donner une. Il n'eſt pas queſtion, comme en Europe, de ſavoir ſi l'eſprit „ a la force de ſoutenir un ménage & le poids des affaires civiles. Autrefois „ un jeune homme ne pouvoit ſe marier, qu'il n'eut maſſacré quelque enne- „ mi: aujourd'hui celui qui a jetté les yeux ſur quelque fille parle aux pa- „ rens, & ſi elle n'en a point, il s'adreſſe aux amis, ou même aux voiſins de la „ fille & la leur demande pour femme. " Les préliminaires du mariage leur ſont inconnus: point de déclaration d'amour, ni d'entretiens de galanterie. Si les parens, les amis ou les voiſins accordent la fille, le galand devient mari ſur le champ, c'eſt-à-dire qu'il va droit au corps de la Place & la prend d'aſſaut ſans vouloir conclure la moindre capitulation. La Polygamie eſt parmi eux fort honorable: c'eſt une preuve qu'on veut donner beaucoup de ſujets à l'Etat. On dit que les femmes vivent enſemble d'aſſés bonne intelligence: mais les maris les repudient pour le plus leger prétexte.

Le Mari tient le lit après l'accouchement de ſa femme & joue fort bien le rolle d'une accouchée, en recevant les viſites de couche & ſe faiſant ſoigner comme, s'il étoit bien malade: (*b*) cependant il eſt l'accoucheur de ſa femme, il coupe à bel-

(*a*) *Coreal* Tome premier de ſes *Voiages*.
(*b*) *Coreal* & *Purchas*.

belles dens le cordon à ſon enfant & lui écache le né. Enſuite il le lave & le peint de rouge & de noir. Enfin il ſe met au lit, & la femme retourne à l'ouvrage. La naiſſance de l'enfant eſt ſuivie de quelques formalités aſſés ſimples. Si le nouveau né eſt un garçon, le Pere poſe auprés de lui un arc, des fléches & un couteau, l'exhorte à être courageux, & finit par lui donner un nom qu'il emprunte de ce qui frape le plus ſon imagination. Quand l'enfant eſt devenu grand, le Pere le mêne avec lui & lui aprend à tuer les hommes. A cela ſe reduit leur Art millitaire. Pour les filles, on les éléve au ménage: quand elles ont donné les premieres marques de leur capacité pour le mariage on celebre une fête ſolennelle.

Ils croient l'immortalité de l'ame, puis qu'ils aſſurent que les gens de bien (c'eſt-à-dire ceux qui ont fait périr beaucoup d'ennemis) vont au delà des montagnes gouter les felicités de leur Paradis. A l'égard de ceux qui ont manqué de courage, *Agnian* les tourmente en l'autre vie. Ils reſpectent fort un certain oiſeau, dont le chant triſte & lugubre ſe fait entendre pendant la nuit. Ils diſent qu'il eſt le meſſager de leurs parens & amis defunts, & qu'il vient leur donner des nouvelles de l'autre Monde. (*a*) Ils croient qu'en obſervant bien ſon chant, fuſſent ils après leur mort vaincus par leurs ennemis, ils iront pourtant revoir un jour leurs Ancêtres au delà des hautes montagnes, qu'ils y vivront ſans ceſſe dans les plaiſirs, & qu'ils y danſeront & chanteront éternellement: cependant quelques Auteurs écrivent que les Sauvages du Breſil n'ont aucune idée de peines ou de recompenſes après cette vie.

(*b*) Lorſque leurs malades ſont à l'article de la mort, les proches parens ſe jettent ſur eux & les preſſent juſqu'à les étoufer ſouvent. Si le malade meurt le ſoir, la nuit ſuivante ſe paſſe en deuil & lamentations. On appelle aux pleurs les voiſins & les voiſines: mais quelque dangereuſe que puiſſe être la maladie, ſi le malade donne quelque eſperance de gueriſon, non ſeulement on ne pleure pas, mais même on danſe, on chante, on s'enivre à ſon ordinaire.

Ils lavent & peignent leurs morts, après quoi on les enveloppe dans une toile de coton, ou, (*c*) ſi c'eſt un Chef, dans ſon hamac orné de toutes ſes plumes & de ſes autres ornemens. On le met (*d*) dans une maniere de cercueil, de telle façon qu'aucune terre ne touche le corps, & on lui porte tous les jours à manger, afin qu'après ſon decés il ne meure pas de faim, outre que les danſes éternelles de l'autre Monde le fatiguent tellement, qu'il eſt bien aiſe de venir de tems en tems ſe refaire en celui-ci. Voilà le raiſonnement qu'ils font ſur leurs morts. *Coreal*, Copiſte en cette matiere & en pluſieurs autres de quelques Auteurs beaucoup plus anciens que lui, dit qu'on deſcend les morts droits ſur leurs jambes en des foſſes rondes & faites en forme de puits ou de tonneau. Il ajoute qu'on apporte à manger au mort juſqu'à ce qu'il ſoit corrompu, & que la raiſon de cette coutume, c'eſt de prévenir la malice d'*Agnian*, qui ne manqueroit pas d'emporter le corps, s'il ne trouvoit dequoi manger auprès de la foſſe: „ Comme ils changent ſouvent de demeure, continue t'il, „ afin que l'endroit où eſt la foſſe ne devienne pas inconnu, ils la couvrent „ de *Pindo*, qui eſt une plante du Breſil; & toutes les fois qu'ils paſſent près „ de ces foſſes, ils font des chants lugubres à l'honneur des morts avee un tintamare épouvantable. On diroit qu'ils voulent les reſſuſciter. &c.

(*a*) *Coreal* Tome Premier de ſes *Voyages.*
(*b*) Auteurs cités par *Purchas.*
(*c*) *Coreal* Tome premier de ſes *Voyages.*
(*d*) Auteurs cités par *Purchas.*

La planche repreſente un Malade dans ſon hamac & le Medecin Boié ou Prêtre qui vient le viſiter avec ſa *Maraque* à la main ; le mort porté dans la foſſe & les Breſiliennes qui le pleurent. N'oublions pas que le deuil de ces Peuples conſiſte encore à ne manger qu'après le Soleil couché qu'on va pleurer regulierement ſur ſa foſſe, & que le deuil dure un mois.

RELIGION *des* PEUPLES *de la* PLATA
& de quelques Nations Sauvages plus éloignées : leurs Ceremonies, &c.

On ne nous aprend que fort peu de choſe de ces Peuples. Quelques uns conſacrent comme des trophées la peau de leurs ennemis en certaines Maiſons deſtinées à ce qu'on a pû marquer chez eux de culte religieux. Quelques autres adorent le Soleil & la Lune. Il y a de ces Nations qui, lorſque la Lune eſt pleine, ou quand elle ſe renouvelle, ſe font quelques inciſions avec des os qu'ils aiguiſent & qui leur ſervent de couteaux (*a*) Ceux du Tucuman ont quelque idée de la Divinité, ils ont des Prêtres qui ſe mêlent de faire les Devins, & ſur cela, *Coreal* dit avec raiſon ; „ Je m'imagine que par tout où il „ y a des Prêtres, il y a de la Religion, & que l'un eſt toujours relatif à l'autre. " Il ne s'agit pas de diſputer ſur la juſte ſignification du mot *Religion* : il n'eſt queſtion que de l'idée. Les autres Peuple du Paraguai & de l'Vraghai, (c'eſt-à-dire, ceux que les Jeſuites n'ont pas encore civiliſés) ne different pas des Tucumans ſur ces articles. Leurs Prêtres ſont leurs Medecins, comme ailleurs, & gueriſſent les malades en ſuçant la partie mal afectée, ou par la fumée du tabac. Ils admettent un Eſprit univerſel qui penétre la matiere & agit ſur toutes ſes parties : mais cela eſt trop Philoſophique pour des Sauvages. Diſons plutôt qu'ils s'imaginent que chaque choſe a ſon eſprit & ſon génie : éfet de leur groſſiére ignorance ! quoi qu'après tout on n'ignore pas que des Peuples très civiliſés parmi le anciens & les modernes ont admis l'action immédiate d'un Eſprit univerſel, & celle des Génies ſur les corps terreſtres. Conformement à cette idée, on nous aſſure que les Sauvages dont nous parlons adreſſent des invocations à ces Génies : quelques uns (*b*) adorent un prétendu Tigre inviſible.

(*c*) „ Pour être Prêtre ou Medecin parmi eux, il faut avoir jeuné long-
„ tems & ſouvent. Il faut avoir combatu pluſieurs fois contre les bêtes
„ ſauvages, principalement contre les Tigres, & tout au moins en avoir été
„ mordu ou egratigné. Après cela on peut obtenir l'Ordre de Prétriſe ; car
„ le Tigre eſt chez eux un animal preſque divin, & l'impoſition de ſa ſainte
„ grife leur vaut autant que (*d*) chez nous le Bonnet Doctoral reçu à l'Uni-
„ verſité de Salamanque. Enſuite on leur verſe ſur les yeux le ſuc de certaines
„ herbes diſtillées, & c'eſt là l'onction ſacerdotale, après laquelle ces nou-
„ veaux Prêtres ſavent apaiſer les eſprits de toutes les choſes ſenſibles & mate-
„ rielles, avoir des relations ſecretes avec ces eſprits & participer à leurs vertus. "
Au-deſſus des Prêtres-Medecins il y en a d'autres, dont l'unique fonction eſt d'a-

(*a*) *Coreal* Tome 1. de ſes *Voyages. Lettres édifiantes & curieuſes de quelques Miſſionnaires.*
(*b*) *Relations de Moxes* dans le Tom. 3. des *Voyages* de *Coreal.*
(*c*) *Coreal* en ſes *Voyages. Les Lettres édifiantes* diſent en general la même choſe.
(*d*) C'eſt toujours *Coreal* qui parle.

d'apaiſer les eſprits & de recevoir leurs Oracles. Ils ne montent à cette ſuprême dignité qu'après avoir exercé long-tems la Medecine : mais pour s'en rendre dignes, il faut jeuner une année entiere, & l'abſtinence, dit la *Relation des Moxes*, doit ſe produire au dehors par un viſage have & extenué. „ A certains „ tems de l'année, & ſurtout vers la nouvelle Lune . . . . ils raſſemblent les „ Peuples ſur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dés le point „ du jour tout le Peuple marche vers cet endroit en ſilence, mais quand il eſt „ arrivé au terme, il rompt tout à coup ce ſilence par des cris afreux . . . . „ afin, diſent ils, d'attendrir le cœur de leurs Divinités. Toute la journée ſe „ paſſe dans le jeune & dans ces cris confus . . . à l'entrée de la nuit ils les „ finiſſent par les ceremonies ſuivantes. Les Prêtres commencent par ſe couper „ les cheveux, ce qui eſt parmi ces Peuples le ſigne d'une grande allegreſſe, & „ par ſe couvrir le corps de plumes jaunes & rouges. Ils font enſuite apporter „ de grands vaſes où l'on verſe la liqueur qui a été préparée pour la ſolemnité. „ Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Idoles, & après en avoir „ bu ſans meſure, ils l'abandonnent à tout le Peuple, qui, à leur exemple, „ en boit auſſi avec excés. Toute la nuit eſt emploiée à boire & à danſer. „ Un d'eux entonne la chanſon, & tous formant un grand cercle ſe mettent „ à trainer les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté „ & d'autre avec des mouvemens de corps indecens : plus on fait de ces mouve- „ mens, & plus on eſt cenſé devot & religieux. "

Quelques autres Peuples, confondus ſous le nom de *Moxes* dans les Relations des Peres Jeſuites, adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles : d'autres adorent les Fleuves : quelques-uns portent toûjours ſur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Ils ne font aucun acte de Religion que par crainte, & parmi tant de Peuples, auxquels les Miſſionnaires & les Eſpagnols ont donné le nom de *Moxes*, on n'en a pû découvrir qu'un ou deux, dit la Relation, qui uſaſſent d'une eſpece de ſacrifice.

Ils appellent auſſi au ſecours de leurs malades les Prêtres-Medecins, Enchanteurs ou Charlatans. On ne nous dit pas s'ils ſont gradués à la façon des Prêtres du Paraguai : mais quoi qu'il en ſoit, lorſque les premiers ſont appellés auprés des malades, (*a*) ils recitent ſur eux quelque priere ſuperſtitieuſe, leur promettent de jeuner pour leur guériſon & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée. Le font ils d'auſſi bonne foi qu'ils le diſent ? Ils ſucent auſſi la partie mal afectée, ce qui eſt une inſigne faveur : après cela ils ſe retirent, à condition toutefois qu'on leur paiera liberalement leurs ſervices.

Leurs mariâges conſiſtent dans le conſentement mutuel de ceux qui s'épouſent, & dans quelques preſens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouſer. On ne compte pour rien le conſentement de ceux qui contractent ; & c'eſt une autre coutume des plus ſingulieres établie parmi eux, que le mari ſuit ſa femme par tout où il plait à celle-ci d'habiter. S'ils n'ont qu'une femme, c'eſt par indigence ſeulement : l'uſage & l'inclination les portent à la polygamie & ils la mettent en pratique autant que les moiens le permettent. Pour l'incontinence des femmes, ils la regardent comme un crime énorme : ſi quelqu'une s'oublie de ſon devoir, elle paſſe dans leur eſprit pour une infame & pour une proſtituée : ſouvent même il lui en coute la vie.

Si

(*a*) *Relation de la Miſſion des Moxes* dans le Tome 3. des *Voiages de Coreal.*

Si les hommes ſont injuſtes en quelque choſe, c'eſt ſans doute en cette occaſion. Pourquoi n'eſt il pas permis aux femmes de châtier l'incontinence des hommes? Ou du moins pourquoi n'eſt il pas permis à un ſexe, dont nous tournons tous les jours la fragilité en ridicule, de ſe divertir aux dépens des hommes, infiniment plus fragiles que les femmes, (*a*) oubliant vint fois le jour à leurs pieds cette force d'eſprit qu'ils s'attribuent, & ſacrifiant à leurs attraits tout ce qu'ils ont de plus cher?

Les femmes préparent la liqueur que boivent leurs maris, & prennent ſoin des enfans. Ils ont la barbarie „ d'enterrer les petits enfans, quand la mere „ vient à mourir; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumaux, elle enterre l'un „ d'eux, alleguant pour raiſon que deux enfans ne peuvent pas ſe bien nourrir „ à la fois. "

Ils ont une connoiſſance fort obſcure de l'Immortalité de l'Ame. Pour leurs funerailles, elles ſe font preſque ſans aucune ceremonie. Les parens du défunt creuſent une foſſe; ils accompagnent enſuite le corps en ſilence, ou en pouſſant des ſanglots. Quand il eſt mis en terre, ils partagent entr'eux ſa dépouille.

RELIGION *des Peuples du* PEROU.

Avant que les Peruviens fuſſent gouvernés par les *Yncas*, ils adoroient une multitude inconcevable de Dieux, ou pour mieux dire, de Génies. (*b*) „ Cha- „ que Province, chaque Nation, chaque famille, chaque ville, chaque ruë & „ même chaque maiſon avoit ſes Dieux differens de ceux des autres; parce „ qu'ils s'imaginoient qu'il n'y avoit que le Dieu auquel ils ſe vouoient particu- „ lierement qui les put aider dans leurs beſoins. . . . . Ils adoroient des her- „ bes, des plantes, des fleurs, des arbres, des montagnes, des cavernes. . . „ Dans la Province de *Puerto-vieio* ils adoroient l'émeraude . . . . le tigre, „ le lion . . . les couleuvres " & pour ne pas donner ici un détail trop ennuieux des objets qu'ils jugeoient dignes de culte, tout ce qui leur paroiſſoit extraordinaire leur paroiſſoit en même tems adorable.

Ces anciens Idolâtres du Perou offroient non ſeulement des fruits de la terre & des animaux à ces Dieux, mais même des priſonniers de guerre, à l'exemple des autres Americains. On aſſure qu'au beſoin ils immoloient leurs propres enfans. Ces ſacrifices ſe faiſoient en ouvrant les victimes toutes vivantes & leur arrachant enſuite le cœur: du ſang tout chaud encore on enſanglantoit l'Idole à laquelle on ſacrifioit, comme cela ſe pratiquoit au Mexique. Le Prêtre bruloit le cœur de la victime, après l'avoir examiné, pour voir ſi l'Idole agréoit le ſacrifice. Quelques autres Idolatres offroient à leurs Divinités de leur propre ſang, qu'ils ſe tiroient des bras ou des cuiſſes, ſelon que le ſacrifice étoit ſolemnel, & même en certaines occaſions extraordinaires on ſe ſaignoit aux extrémités des narines, ou entre les deux ſourcils. (*c*) Cependant il faut remarquer que ces ſortes de ſaignées n'étoient pas toûjours des Actes de Religion, & que très ſouvent même elles ne ſervoient que de précaution contre les maladies.

(*a*) Tel

(*a*) *On a vû pour la belle Omphale le fier Alcide enchainé par l'Amour*, &c.
(*b*) *Hiſtoire des Yncas du Perou.*
(*c*) *Hiſtoire des Yncas du Perou.*

(*a*) Tel étoit l'état de l'Idolâtrie dans tout le Perou, lors que *Mango-capac* Legiſlateur de ce grand Empire aprit à ſes Peuples le Culte du Soleil & (*b*) du Dieu ſupréme ſous le nom de *Pachacamac*. Avant que de parler de cette nouvelle Religion, il faut aprendre au lecteur, que *Mango capac* & ſa femme étoient enfans du Soleil, & qu'ils reçurent également de la part de cet Aſtre la commiſſion d'aller inſtruire & civiliſer les Peruviens. Ils partirent de Titicaca, & ſe conduiſant avec le ſecours d'une verge d'or que le Soleil leur avoit donné, & qui d'elle-même devoit s'enfoncer dans la terre, lorſqu'ils ſeroient arrivés à l'endroit où ils devoient ſe fixer par la volonté de cet Aſtre, ils prirent leur route du côté du ſeptentrion, éprouvant continuellement la vertu de cette verge d'or. Enfin elle s'enfonça dans la Vallée de Cuſco: ce fut là qu'ils reſolurent d'établir le ſiege de leur Empire. D'abord le fils du Soleil emploia les armes ſpirituelles. Le frere & la ſœur allerent précher la Religion de leur Pere: ils firent un grand nombre de Proſelytes, que la nouveauté de l'équipage & les avantages de la nouvelle Religion perſuaderent autant peut être que la force de la conviction interieure. La hardieſſe de ces Miſſionnaires, leur vocation merveilleuſe, ces idées de puiſſance & de ſuperiorité qu'ils jetterent, pour ainſi dire, dans l'eſprit de ces hommes groſſiers & brutaux, produiſirent ſans doute en fort peu de tems un nombre conſiderable de ſectateurs, parmi leſquels le nouveau Legiſlateur ne manqua pas de choiſir les plus habiles pour établir ſon autorité. Enſuite il l'augmenta par les Conquêtes & enfin il abolit l'ancienne Religion, *voulant*, *dit* l'Ynca Garcilaſſo, *que tous ſes ſujets adoraſſent le Soleil.* Cet Ynca *Manco-capac* ne ſe contenta pas de reformer ſes ſujets en ce qui regardoit la Divinité: il leur donna d'excellentes Loix politiques & forma des établiſſemens, dont la beauté ne cedoit pas à ce que l'on voit en Europe. (*c*) Les dernieres parolles de ce Prince méritent d'être lues avec attention: elles feroient douter qu'il n'eut eu pour guides que les lumieres de la Nature, ſi nous n'avions devant les yeux pluſieurs anciens Legiſlateurs qui nous fourniſſoient des exemples auſſi brillans de la force des verités naturelles. Le vertueux *Manco-capac* jouït bientôt des privileges de l'Apotheoſe: ſes ſujets lui dreſſerent des Autels, & à ſes ſucceſſeurs après lui, non qu'ils ne fuſſent convaincus que ces *Yncas* avoient été des hommes mortels, mais par reconnoiſſance pour les bienfaits qu'ils avoient reçu de ces deſcendans du Soleil, qu'ils adoroient, diſoient ils, ſans lui donner de compagnon. Pour donner une apparence un peu moins abſurde à ce ſyſteme de Religion, il faut croire qu'ils regardoient les Yncas comme les anciens Grecs leurs heros, & les Romains Romulus & quelques-uns de leurs Empereurs: ils pouvoient ſe perſuader que ces enfans du Soleil devenoient les Dieux tutelaires de l'Etat, & que pour recompenſe des vertus qu'ils avoient fait éclater en cette vie mortelle,

(*a*) Tel il eſt encore, ſans avoir preſque changé, au delà des *Andes* & de la *Cordiliere.*

(*b*) Il faudroit peut-être dire, *le Culte du Soleil ou du Dieu Suprême* &c. On peut voir la ſuite de cet article.

(*c*) Surtout il recommanda aux Peruviens d'adorer le Soleil comme leur Dieu & leur Pere. „ Il falloit, dit „ l'*Ynca Garcilaſſo*, que *Manco-Capac* . . . . connoiſſant parfaitement la ſtupidité de ces Peuples, & le grand „ beſoin qu'ils avoient d'aprendre à bien vivre, jugeât qu'il étoit neceſſaire pour lui de feindre que lui & ſa femme „ étoient enfans du Soleil & que leur Pere les avoit envoié du Ciel . . . . Pour mieux fortifier les Peruviens „ dans cette opinion, il ſe preſenta *dans un équipage éclatant*, & ſe fit particulierement remarquer par les oreil„ les, qu'il avoit ſi grandes, qu'il ne ſeroit pas poſſible de le croire à qui ne l'auroit vû comme moi dans la perſonne de ſes deſcendans: " C'eſt ainſi que les anciens Legiſlateurs ont ſu profiter de la bonne opinion que le Peuple avoit conçue en leur faveur, & que même quelques-uns d'entr'eux ont eu l'adreſſe de faire valoir des défauts d'eſprit ou de corps aſſés remarquables. Les longues & frequentes retraites de Numa Pompilius, pendant leſquelles il tomboit peut-être en de violens accés de melancolie, & les convulſions de Mahomet ſont des exemples connus. „ Et parce que *Mancacopac* continue *Garcilaſſo*, confirma la fable de ſa Genealogie par les grans „ avantages qu'il procura à ſes ſujets, ils crurent qu'il étoit veritablement fils du Soleil, venu du Ciel pour „ les aſſiſter, &c. "

ils jouïſſoient du privilege d'être les dépoſitaires des prieres & de les preſenter à l'Auteur de la Lumiere. Quoiqu'il en ſoit les Péruviens nioient aſſés fortement les conſequences que l'on pouvoit tirer de leur conduite.

„ (*a*) Ils en vinrent, dit *Garcilaſſo*, par ſucceſſion de tems, juſqu'à bâtir au „ Soleil des Temples qu'ils ornerent de richeſſes incroiables ; ce qu'ils ne firent „ pas à la Lune. Car bien qu'ils la tinſſent pour la ſœur & la femme du So- „ leil, & même pour la mere des *Yncas*, avec tout cela on ne trouve point „ qu'ils l'aient jamais adorée comme Déeſſe, ni qu'ils aient ſacrifié ſur ſes Au- „ tels, ni dreſſé des Temples à ſa gloire ; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne „ l'euſſent en grande veneration, juſques à l'appeller la Mere univerſelle de „ toutes choſes, ſans que néanmoins ils allaſſent plus avant dans leur Idolatrie. „ Ils appelloient le Tonnerre, l'Eclair, & la Foudre, *les Executeurs de la Ju-* „ *ſtice du Soleil, & comme tels ils eurent l'honneur d'avoir un apartement* dans „ la maiſon du Soleil, qui étoit à *Cuſco*. Mais il ne s'enſuit pas de là qu'ils „ les aient jamais pris pour des Dieux, comme un Hiſtorien Eſpagnol nous „ l'a voulu perſuader : au contraire, s'il arrivoit qu'un logis ou quelqu'autre „ lieu fût frappé de la foudre, ils l'avoient en ſi grande abomination, qu'ils „ en muroient auſſi-tôt la porte avec des pierres & de la bouë, afin qu'il n'y „ entrât jamais perſonne. Que ſi la foudre étoit tombée à la campagne, ils „ en marquoient l'endroit avec des bornes, afin qu'aucun n'y mit le pied. En „ un mot, ils appelloient ces lieux infortunez, & maudits, & ils ajoûtoient „ que le Soleil leur avoit envoié cette malediction par le moien de la foudre, „ qui étoit comme ſon valet, & le Miniſtre de ſa Juſtice.

Quoiqu'attachés ſi fortement au culte du Soleil, les plus éclairés d'entre les Indiens reconnoiſſoient une Ame du Monde, ou pour mieux dire un premier Moteur de la Matiere. Ils l'appelloient *Pachacamac*, ce qui, ſelon *Garcilaſſo*, ſignifie préciſement *celui qui anime le Monde.* „ Ce mot, ajoute t'il, leur étoit en „ ſi grande veneration, qu'ils n'oſoient le proferer ; mais ſi la neceſſité les y „ obligeoit, ils le prononçoient avec de grandes marques de reſpect & de ſou- „ miſſion ; car alors ils reſſerroient les épaules, ils baiſſoient la tête & le corps ; „ ils levoient les yeux vers le Ciel, puis tout d'un coup ils les baiſſoient vers „ la terre ; ils portoient les mains ouvertes ſur l'épaule droite, & donnoient des „ baiſers à l'air. " Ils pratiquoient une partie conſiderable de ces hommages envers le Soleil, & même à l'honneur des Yncas ; cependant ſelon *Garcilaſſo*, ils avoient dans le fond du cœur beaucoup plus de veneration pour *Pachacamac* que pour le Soleil. Ils reconnoiſſoient „ que lui ſeul donnoit la vie à l'Univers „ & le faiſoit ſubſiſter ; mais ne l'aiant jamais vû ils le regardoient comme le „ Dieu inconnu. " Diſons mieux : ils le croioient inviſible & immateriel : la reponſe de l'*Yncas Atahualipa* (*b*) pourroit perſuader que le mot *Pachacamac* comprenoit un des attributs du Soleil.

Les Peruviens oppoſoient *Cupaï* à *Pachacamac*, & lors qu'ils étoient obligés de le nommer, ils crachoient à terre, voulant marquer l'horreur qu'ils avoient pour ce mauvais Etre. Ils reveroient ſimplement la Lune, comme femme & ſœur du Soleil, & reſpectoient les Etoiles „ qu'ils diſoient être les demoiſelles ou les „ ſuivantes de la maiſon de ces Aſtres. "

(*a*) On cite tout entier ce paſſage de *Garcilaſſo*, parce qu'il eſt plus exact que les autres Auteurs qui ont écrit ſur le même ſujet.

(*b*) *Vincent* de *Valverde* voulant convertir ce Prince, lui précha J. C. Createur du Monde. L'*Yncа* lui repondit qu'il ne croioit pas qu'excepté le Soleil aucun Etre pût créer quelque choſe dans la Nature : qu'il le tenoit pour Dieu ; que *Pachacamac* avoit tiré cet Univers du néant &c.

A l'égard des *Huacas* ou *Guacas*, voici ce que *Garcilaſſo* nous en aprend : ce qu'il dit paroit exact & plus raiſonnable que ce qui eſt raporté dans le Recueil Anglois de *Purchas* ſur la foi de pluſieurs Auteurs Eſpagnols. *Garcilaſſo* nous dit donc, que ce mot *Huaca* ſignifie Idole & choſes ſacrées : telles étoient les repreſentations du Soleil, les offrandes qu'ils lui faiſoient, comme des figures d'hommes, d'oiſeaux & de bêtes à quatre pieds, en or, en argent & en bois; même les rochers, les arbres, les pierres, les cavernes, les Temples & les tombeaux que Dieu ſanctifioit par ſa preſence ou par ſes Oracles. Ils appelloient encore *Huacas* les Génies, les Heros élevés au rang des Immortels, les choſes qui ſurpaſſent en excellence & en beauté toutes celles de leur eſpece, & même celles qui ſont difformes & monſtrueuſes. Les Eſpagnols, à qui ces diverſes ſignifications étoient inconnues, s'imaginerent, continue *Garcilaſſo*, que les Indiens prenoient pour des Divinités toutes les choſes qu'ils appelloient *Huacas*. Ils s'imaginerent auſſi que les Peruviens adoroient ſous le nom d'*Apachitas* les tertres & les collines, faute de ſavoir „ que ce mot corrompu d'*Apachetta*, qui ſignifie *à* „ *celui qui fait ſupporter ou ſurmonter quelque peine*, exprimoit ſuivant la maniere „ conciſe de parler des Indiens, cette eſpece de benediction, *rendons grace à celui qui nous fait ſupporter la fatigue qu'il a falu eſſuier pour monter cette colline*. Ces actions de „ graces ſe rendoient à *Pachacamac*, qu'ils adoroient alors mentalement pour les „ avoir aidé à ſurmonter cette fatigue. Lors qu'ils étoient arrivés au ſommet de „ la colline, ils poſoient leur fardeau, s'ils en avoient quelqu'un, & après avoir „ élevé les yeux au Ciel, ils les baiſſoient vers la terre, & donnoient les mêmes „ marques d'adoration qu'ils avoient accoutumé de pratiquer à l'égard de *Pachacamac*. Outre cela ils repetoient deux ou trois fois le Datif *Apachetta*. Enſuite par „ une eſpece d'offrande, ils ſe tiroient le poil des ſourcils, & ſoit qu'ils en arrachaſſent ou non, ils les ſoufloient en l'air, comme s'ils les euſſent voulu „ envoier au Ciel. Ils prenoient auſſi dans la bouche d'une herbe . . . appellée *Cuca*, qu'ils jettoient en l'air, comme pour dire qu'ils offroient à *Pachacamac* ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur ſuperſtition alloit même „ juſqu'à lui offrir de petits éclats de bois, ou des pailles, s'ils ne trouvoient „ rien de meilleur, ou quelque caillou, & à faute de cela une poignée de terre. „ On voioit même de grans monceaux de ces offrandes ſur le ſommet des collines. „ Quand ils faiſoient ces ceremonies, ils ne regardoient jamais le Soleil, parce „ que ce n'étoit pas à lui, mais à *Pachacamac* que leur adoration s'adreſſoit. "

Les *Yncas* & les Peruviens leurs ſujets ſacrifioient au Soleil pluſieurs ſortes d'animaux : ils lui offroient auſſi du *Coca*, du blé, des hardes précieuſes, & un bruvage compoſé d'eau & de maïz. Voici comment ils preſentoient cette derniere offrande à l'Aſtre du jour. „ Quand ils avoient bonne envie de boire, ils „ mangeoient d'abord & enſuite ils trempoient le bout du doit dans le vaſe où „ étoit la boiſſon. Après ils tournoient les yeux vers le Ciel avec beaucoup „ de reſpect, ils ſecouoient le doit où la goute s'étoit attachée, & ils l'offroient „ au Soleil en reconnoiſſance de ce qu'il leur fourniſſoit de quoi boire. En même tems ils donnoient deux ou trois baiſers à l'air . . . . . & après qu'ils „ avoient fait cette offrande, ils buvoient tout à leur aiſe & comme bon leur „ ſembloit. . . . . .

„ Toutes les fois qu'ils entroient dans leurs Temples le principal de la compagnie portoit la main ſur l'un de ſes ſourcils, & ſoit qu'il en arrachât du „ poil ou non, il le ſoufloit en l'air devant l'Idole en ſigne d'offrande. " On faiſoit le même hommage aux arbres & aux autres choſes qu'une vertu divine rendoit ſacrées & religieuſes.

Les Peruviens rendoient une eſpece de culte à la ville de Cuſco, à cauſe qu'elle avoit été fondée par *Mancocapac*. Nous obſerverons que Rome Paienne avoit autrefois été traitée de même par ſes peuples. On voioit à Cuſco ce merveilleux Temple du Soleil, dont les beautés & les richeſſes ſurpaſſoient l'imagination. Nous allons faire uſage de la deſcription qu'en donne *l'Inca Garcilaſſo :* voici comment il s'exprime. „ Le grand autel de cet „ édifice ſuperbe étoit du côté de l'Orient & le toit de bois fort „ épais, couvert de chaume par-deſſus, parce qu'ils n'avoient point „ parmi eux l'uſage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du Temple, à les prendre du haut en bas, étoient toutes lambriſſées de plaques d'or. Sur le grand Autel on voioit la figure du Soleil, faite „ de même ſur une plaque d'or, plus maſſive au double que les autres. Cette „ figure, qui étoit toute d'une piéce, avoit le viſage rond, environné de „ rayons & de flammes, de la même maniere que les Peintres ont accoûtumé „ de la repréſenter. Elle étoit ſi grande, qu'elle s'étendoit preſque d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyoit que cette ſeule Idole; parce que ces Indiens „ n'en avoient point d'autre, ni dans ce Temple, ni ailleurs, & qu'ils n'adoroient point d'autres Dieux que le Soleil, quoi qu'en diſent quelques Auteurs.

„ Aux deux côtez de l'Image du Soleil étoient les corps de leurs Rois déce„ dez, tous rangez par ordre ſelon leur ancienneté, & embaumez de telle ſorte, „ ſans qu'on pût ſavoir comment, qu'ils paroiſſoient être en vie. Ils étoient aſſis „ ſur des thrônes d'or, élevez ſur des plaques de même metail, & ils avoient le „ viſage tourné vers le bas du Temple, mais *Huayna Capac*, le plus cher des „ enfans du Soleil, avoit cet avantage particulier au deſſus des autres, d'être „ directement oppoſé à la figure de cet Aſtre, parce qu'il avoit mérité d'être a„ doré pendant ſa vie, à cauſe de ſes vertus éminentes, & des qualitez dignes „ d'un grand Roi, qui avoient éclatté en lui dès ſa plus tendre enfance. Mais „ à l'arrivée des Eſpagnols, les Indiens cacherent ces corps avec tout le reſte du „ thréſor, ſans qu'on ait jamais pû ſavoir ce qu'ils étoient devenus.

„ Il y avoit pluſieurs portes à ce Temple, elles étoient toutes couvertes de „ lames d'or; la principale étoit tournée du côté du Nord, comme elle l'eſt „ encore à preſent. De plus autour des murailles de ce Temple, il y avoit „ une plaque d'or en forme de couronne, ou de guirlande, qui avoit plus „ d'une aûne de large. A côté du Temple on voyoit un Cloître à quatre fa„ ces, & dans ſa plus haute enceinte une guirlande de fin or, d'une aûne de „ large, comme celle dont je viens de parler. Tout autour de ce Cloître, il „ y avoit cinq grands pavillons en quarré, couverts en forme de pyramide. Le „ premier étoit deſtiné à ſervir de logement à la Lune, femme du Soleil, & „ celui-ci étoit le plus proche de la grande Chapelle du Temple; ſes portes & „ ſon enclos étoient couverts de plaques d'argent, pour donner à connoître par „ la couleur blanche, que c'étoit l'appartement de la Lune, dont la figure étoit „ dépeinte comme celle du Soleil, avec cette difference qu'elle étoit ſur une „ plaque d'argent, & qu'elle avoit le viſage d'une femme. C'étoit-là que ces „ Idolatres alloient faire leurs vœux à la Lune, qu'ils croioient être la ſœur & „ la femme du Soleil, & la mere de leurs *Yncas*, & de tous leurs deſcendans; „ ils la nommoient à cauſe de cette derniere qualité *Mama Quilla*, c'eſt-à-dire, „ *Mere Lune*, mais ils ne lui offroient point de ſacrifices comme au Soleil. „ Aux deux côtez de cette figure on voyoit les corps des Reines décedées, „ rangez en ordre, ſelon leur ancienneté. *Mama Oello*, Mere de *Huayna Ca*„ *pac*, avoit la face tournée du côté de la Lune, & étoit, par un avantage particulier,

„ au

L' YNCAS consacre son VAZE au SOLEIL.

L'YNCAS vient recevoir les OFRANDES que ses SUJETS font au SOLEIL.

„ au deſſus des autres, parce qu'elle avoit été Mere d'un ſi digne fils.
„ L'Apartement le plus proche de celui de la Lune étoit celui
„ de *Venus*, des *Pleiades*, & de toutes les autres Etoiles en géneral.
„ On appelloit *Chaſca* l'Aſtre de *Venus*, pour montrer par là qu'il avoit les che-
„ veux longs & crêpez; d'ailleurs on l'honoroit extrémement, parce qu'on le
„ croioit le Page du Soleil, qu'on diſoit aller tantôt devant lui & tantôt après.
„ On reſpectoit fort auſſi les *Pleiades*, à cauſe de la diſpoſition merveilleuſe de
„ ces Etoiles, qui leur ſembloient toutes égales en grandeur. Pour les autres
„ Etoiles, en général on les appelloit les ſervantes de la Lune : on leur donna
„ pour cette raiſon un logement auprès de leur Dame, afin qu'elles la puſſent
„ ſervir plus commodément, parce qu'on croyoit que les Etoiles étoient au Ciel,
„ pour le ſervice de la Lune, & non du Soleil, à cauſe qu'on les voioit de
„ nuit, & non de jour.
„ Cet apartement & ſon grand Portail étoit couverts de plaques d'argent,
„ comme celui de la Lune. Son toit ſembloit repréſenter un Ciel, parce
„ qu'il étoit ſémé d'étoiles de differente grandeur. Le troiſiéme appartement
„ proche de ce dernier étoit conſacré à l'Eclair, au Tonnerre, & à la Fou-
„ dre.
„ On ne regardoit point ces trois choſes comme des Dieux, mais comme
„ les valets du Soleil, & on en avoit la même opinion que l'ancien Paganiſme
„ peut avoir euë de la Foudre, qu'il regardoit comme un inſtrument de la juſtice
„ de *Jupiter*. C'eſt pour cette raiſon que les *Yncas* donnerent un apartement tout
„ lambriſſé d'or à l'Eclair, au Tonnerre, & à la Foudre, qui leur ſembloient
„ être les domeſtiques du Soleil, & qui devoient par conſéquent être logez
„ dans ſa propre maiſon. Ils ne repréſenterent aucun de ces trois par aucune
„ Image de relief ni de platte peinture, parce qu'ils ne les pouvoient peindre
„ au naturel, à quoi ils s'étudioient principalement dans toutes leurs Images,
„ mais ils les honorerent du nom *Yllapa*. Les Hiſtoriens Eſpagnols n'ont pû
„ comprendre juſques ici la ſignification de ce nom ; quelques-uns ont voulu
„ mettre leur Idolatrie en paralléle, à cet égard, avec nôtre ſainte Religion:
„ en quoi ils ſe ſont certainement trompez, auſſi bien qu'en d'autres choſes,
„ où ils ont cherché avec moins de fondement des ſymboles de la très-ſainte
„ Trinité, en expliquant à leur mode les noms du Pais, & attribuant aux In-
„ diens une creance qu'ils n'avoient jamais euë, comme je l'ai fait voir ail-
„ leurs.
„ Ils conſacrerent à l'Arc-en-Ciel le quatriéme apartement, parce qu'ils trouverent
„ que l'Art-en-Ciel procedoit du Soleil. Cet apartement étoit tout enrichi d'or,
„ & ſur les plaques de ce métail on voyoit repreſenté au naturel, avec toutes ſes
„ couleurs dans l'une des faces du bâtiment la figure de l'Arc-en-Ciel, qui étoit
„ ſi grande, qu'elle s'étendoit d'une muraille à l'autre. Ils appelloient cet Arc
„ *Cuychu*, & l'avoient en grande veneration. Lors qu'ils le voyoient paroître en
„ l'air, ils fermoient la bouche auſſi-tôt, & y portoient la main devant, parce
„ qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouvroient tant ſoit peu, leurs dents en ſeroient
„ pourries & gâtées.
„ Le cinquiéme & dernier apartement étoit celui du grand Sacrificateur, &
„ des autres Prêtres, qui aſſiſtoient au ſervice du Temple, & qui devoient ê-
„ tre tous du ſang Royal des *Yncas*. Cet appartement, enrichi d'or, comme
„ les autres, depuis le haut juſques au bas, n'étoit deſtiné ni pour y manger,
„ ni pour y dormir, mais ſervoit de ſale pour y donner audience, & y délibe-
„ rer ſur les ſacrifices qu'il falloit faire, & ſur toutes les autres choſes qui con-
„ cernoient le ſervice du Temple.

Nous ne devons pas oublier une particularité fort remarquable ; c'eſt que ce Temple des Cuſco logeoit dans ſon enceinte tous les Dieux des Nations ſoumiſes par les *Yncas*. Ces Dieux y étoient ſervis & adorés en preſence du Soleil : mais leur culte étoit conditionel. Il falloit prémierement adorer cet Aſtre comme le grand Dieu : avec cette condition on pouvoit ſervir les autres Divinités. Telle fut la Politique des *Yncas*. On ne les vit point ravager les conſciences l'épée à la main. Au contraire ils crurent devoir des ménagemens aux Religions des Peuples vaincus, & comprirent qu'elles tomberoient inſenſiblement à la vue d'un culte moins abſurde & muni de l'Autorité Souveraine : ils réüſſirent. Le Culte du Soleil s'étendit : Il auroit aneanti celui des Dieux étrangers, ſi l'Empire des Yncas n'eut pas été renverſé par les Eſpagnols. Ne pouſſons pas les réfléxions & laiſſons au lecteur la liberté de tirer ſes conſequences.

Nous ne diſons rien ici du ſuperbe Temple de *Titicaca*. Nous renvoions le lecteur à l'*Hiſtoire des Yncas*. (*a*) On trouve auſſi dans cette l'Hiſtoire un grand détail des richeſſes que ce Temple renfermoit, & dont une partie (*b*) eſt repréſentée dans la figure où l'on voit l'*Yncas* ofrant un vaſe d'or au Soleil : cette Ceremonie étoit une des plus ſolennelles de la grande fête du Soleil, que l'on celebroit au mois de Juin, &prouve ce que nous avons avancé que *Pachacamac* étoit un des attributs du Soleil, ce feu éclatant qui, comme l'on ſait, étoit autrefois l'objet du culte des Perſes & des Chaldeens. Les Peruviens témoignoient en cette fête ſolennelle, qu'ils adoroient particulierement le Pere de la Lumiere, „ comme le ſeul Dieu, Souverain & univerſel, qui par ſa „ lumiere & par ſa vertu engendroit & nourriſſoit toutes les choſes du Monde. „ Ils la ſolenniſoient encore, pour reconnoître publiquement que le Soleil étoit „ Pere du premier Ynca " & de tous ſes deſcendans.

L'Ouverture de la fête ſe faiſoit par des ſacrifices : „ Il falloit que le feu „ dont ils ſe ſervoient dans ces Sacrifices, leur fût donné, comme ils diſoient, „ par la main même du Soleil. Ils prenoient pour cet effet un grand braſſelet, „ appellé *Chipana*, ſemblable à ceux que les *Yncas* portoient au poignet de la „ main gauche, excepté que celui-ci qu'avoit le principal de leurs Prêtres, étoit „ plus grand que les autres. Il avoit au lieu de medaille un vaſe concave, „ de la groſſeur de la moitié d'une orange, extrémement luiſant & poli. On „ l'oppoſoit directement au Soleil, & dans un certain point où les rayons qui „ ſortoient du vaſe ſe ramaſſoient enſemble : on mettoit au lieu de mêche un „ peu de charpie faite de cotton, où le feu prenoit auſſi-tôt par un effet natu- „ rel. On brûloit les Victimes avec ce feu ainſi allumé, & donné de la main „ du Soleil, & l'on s'en ſervoit à faire rôtir toute la chair qui ſe mangeoit ce „ jour là. Enſuite ils prenoient de ce même feu, qu'ils portoient au Temple du „ Soleil, & à la maiſon des Vierges choiſies, où l'on prenoit ſoin de le con- „ ſerver toute l'année ; & c'étoit un fort mauvais préſage, quand il venoit à „ s'éteindre. S'il ne faiſoit point Soleil la veille de la fête, qui étoit le jour au- „ quel on apprétoit toutes les choſes qui étoient neceſſaires pour le Sacrifice du „ lendemain ; & ſi par conſéquent il n'y avoit pas moyen d'en tirer du feu, on „ prenoit deux petits bâtons, gros comme le pouce, longs de demi aûne, & „ d'un certain bois appellé *Vyaca*, qui reſſembloit à peu près à de la canelle ; „ & à force de les frotter enſemble on en faiſoit ſortir quanrité d'étincelles, qui „ prenoient à la mêche. Quoi que ce moien fût très-propre à faire du feu, „ ce-

(*a*) Tome I. Ch. 24.
(*b*) On y voit des plantes, des arbres, des fleurs & des animaux qui étoient d'or pur.

Maniere d'alumer le **FEU SACRÉ**, *chez les* **PERUVIENS**, *la Veille de la grande* **FÊTE** *du* **SOLEÏL**, *nommée le grand* **RAMY**.

Le premier jour de la grande **FÊTE** *du* **SOLEÏL**, **L'YNCAS** *lui presente un Vase plein de Liqueur, et l'invite a boire.*

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und
umweltstiftung
leipziger land

„ cependant lors que la neceſſité les contraignoit de s'en ſervir pour le Sacrifice „ de leurs Fêtes, ils s'affligeoient fort, & le prenoient pour un très-mauvais „ préſage, diſant qu'il falloit bien que le Soleil fût irrité contr'eux, puis qu'il „ refuſoit de leur donner du feu de ſa main. "

Les principaux Capitaines de l'Empire & les *Curacas* ou *Paciques* aſſiſtoient à cette Fête : quand la vieilleſſe ou des occupations importantes & inévitables les empéchoient de la celebrer en perſonne, ils y envoioient en leur nom leurs fils ou leurs freres accompagnés des plus nobles de leurs parens. L'*Inca* faiſoit, en qualité de fils du Soleil, l'ouverture de la Fête, & ne pouvoit s'en diſpenſer, à moins que la guerre ne l'appellât ailleurs, ou qu'il ne fut obligé de faire la viſite de ſes Etats. Toute la nobleſſe de l'Empire alloit en proceſſion preſenter ſes offrandes au Soleil. Les *Curacas* y paroiſſoient équipés magnifiquement, mais d'une maniere bizarre. „ Les uns avoient leurs robes ſemées de lames d'or „ & d'argent, & des guirlandes de même ſur leurs bonnets. Les autres étoient „ vêtus de la peau d'un Lion.

„ D'autres paroiſſoient après ceux-ci, tels, ſans comparaiſon, qu'on repré- „ ſente les Anges : Car ils étoient parez des aîles de l'oiſeau que l'on appelle „ *Cuntur*. Les aîles de ces oiſeaux ſont parſemées de blanc & de noir, & ſont „ ſi grandes qu'elles ont juſques à quinze pieds de long, à les meſurer d'un „ bout à l'autre. Ceux qui ſe paroient des plumes de ces *Cunturs*, le faiſoient „ pour montrer qu'ils tiroient leur origine de ces oiſeaux.

„ Les *Yuncas*, ſe déguiſoient avec certains maſques étranges, qui repréſen- „ toient les plus horribles figures qu'ils pouvoient s'imaginer. A voir les finge- „ ries & les poſtures qu'ils faiſoient dans ces aſſemblées, on les eût pris pour „ des fols ; & pour les mieux contrefaire, ils faiſoient entr'eux un bruit confus „ d'inſtrumens mal accordez, comme de flûtes & de tambours, tenant en main „ des peaux dechirées, dont ils ſe ſervoient à faire mille ſotiſes.

„ D'autres *Curacas* ſuivoient avec des ajuſtemens differents, & châque na- „ tion portoit les armes dont elle ſe ſervoit à la guerre, comme des arcs, des „ flêches, des lances, des javelots, & des haches longues & courtes, pour com- „ battre d'une main, ou de toutes les deux.

„ Il y en avoit auſſi qui portoient des ornemens où étoient repréſentées les „ belles actions qu'ils avoient faites au ſervice du Soleil, & des *Yncas*, & d'au- „ tres qui menoient une grande ſuite de valets, qui jouoient des (*a*) atabales, „ & ſonnoient de la trompette. En un mot, châque Nation y paroiſſoit avec „ le meilleur équipage & le plus de ſuite qu'il lui étoit poſſible d'avoir, les uns „ faiſant à l'envi des autres, pour y briller plus que leurs voiſins.

„ Avant que de ſolemniſer la Fête on s'y préparoit par un jeûne fort auſtere. „ Ils ne mangeoient de trois jours qu'un peu de maïz blanc, encore étoit-il tout „ cru, avec quelques herbes de celles qu'on nomme *Chucam*, & ne beuvoient „ que de l'eau. Ils s'abſtenoient durant ce tems-là de la compagnie de leurs „ femmes, & l'on ne faiſoit point de feu en aucun endroit de la Ville.

„ Après ce jeûne, la veille de la Fête du Soleil, les Prêtres *Yncas*, commis à „ faire les Sacrifices, paſſoient la nuit à tenir prêts les moutons & les agneaux „ qu'il falloit ſacrifier ; ils préparoient auſſi les vivres & la boiſſon, qu'on de- „ voit préſenter au Soleil pour ſon offrande ; on donnoit ordre à toutes ces cho- „ ſes, après qu'on s'étoit informé à peu près du nombre des gens qui étoient

„ ve-

(*a*) Eſpece de tambour.

„ venus à cette Fête : car il falloit que non ſeulement les *Curacas*, les Ambaſ-
„ ſadeurs, leurs parens, & ceux qui étoient leurs domeſtiques & leurs ſujets
„ euſſent part à ces offrandes, mais encore toutes les Nations en general, qui
„ aſſiſtoient à cette ſolemnité. Cette même nuit les femmes du Soleil em-
„ ploioient le tems à pêtrir une certaine pâte appellée *Cancu*, dont elles fai-
„ ſoient de petits pains ronds, de la groſſeur d'une pomme : il faut remarquer
„ que ces Indiens ne faiſoient jamais du pain de leur bled qu'en cette ſolemnité
„ & à une autre Fête nommée *Citua*, & même qu'ils n'en mangeoient que deux ou
„ trois morceaux ſeulement, parce que la *Gara*, qui étoit une eſpece de legume, leur
„ tenoit lieu de pain, ſoit qu'ils en fiſſent cuire le grain ou qu'ils le rôtiſſent. Il fal-
„ loit que ce fuſſent les Vierges choiſies, voüées au Soleil pour être ſes femmes, qui
„ pêtriſſent la farine dont ſe faiſoit ce pain, principalement celui que l'*Ynca* & ceux
„ du ſang Roial devoient manger, & qu'elles mêmes apprêtaſſent toutes les autres
„ viandes de cette Fête, parce que ce jour-là ce n'étoient pas les enfans du Soleil
„ qui traitoient leur pere, mais c'étoit plûtôt le Soleil qui traitoit ſes enfans.
„ Pour le commun Peuple, il étoit ſervi par une infinité d'autres femmes, qui
„ lui apprêtoient à manger, & qui lui faiſoient du pain avec beaucoup de ſoin
„ & d'attention ; car quoi qu'on ne le fît que pour le commun, il falloit néan-
„ moins que la farine en fût pure. Il n'étoit permis de manger de ce pain que
„ le jour de cette ſolemnité, qui étoit la plus grande de toutes leurs Fêtes, parce
„ qu'on le regardoit comme une choſe ſacrée. "

Au jour le plus ſolemnel de la Fête l'*Ynca* paroiſſoit en public, accompagné de ſes parens. Il ſe rendoit avec ſa ſuite à la grande Place de Cuſco & y attendoit les pieds nuds que le Soleil ſe levât : alors il regardoit fixement vers l'Orient. Dés qu'il le voioit paroître, il ſe jettoit à genoux, & tenant les bras ouverts directement oppoſés au viſage, il donnoit des baiſers à l'air. Les *Curacas* & les autres Nobles de l'Etat ſe tenoient à quelque diſtance, & adoroient le Soleil à l'imitation de l'*Ynca* & des Princes de ſon ſang. L'*Ynca* ſe levoit enſuite, tandis que les autres reſtoient à genoux & prenoit deux grands vaſes d'or remplis de boiſſon. En même tems, comme Chef de la Maiſon du Soleil, il élevoit un de ces vaſes & le montrant au Soleil, l'invitoit à boire. Les Peruviens étoient perſuadés que cet Aſtre faiſoit raiſon à l'*Ynca* & à tous les Princes du ſang Roial.

„ (*a*) Après que l'*Ynca* avoit ainſi convié le Soleil à boire, il verſoit ce qu'il
„ y avoit de liqueur au vaſe dédié au Soleil, qu'il tenoit de la main droite,
„ dans une tinete d'or, d'où la liqueur ſe repandoit comme par une fontaine
„ dans un tuyau artiſtement fait, & qui aboutiſſoit de la grande Place à la
„ maiſon du Soleil. Cela fait, il en beuvoit un peu pour ſa part dans le vaſe
„ qu'il tenoit de la main gauche, & en même tems le reſte ſe partageoit entre
„ les *Yncas*, dans un petit vaſe d'or, ou d'argent, que châcun avoit. Ils vui-
„ doient ainſi peu à peu le vaſe de l'*Ynca*, dont le breuvage étoit, à ce qu'ils di-
„ ſoient, ſanctifié par ſa main, ou par celle du Soleil, & leur communiquoit
„ ſa vertu. Tous ceux du ſang Roial buvoient un trait de cette boiſſon : Mais
„ on donnoit à boire aux *Curacas* de la boiſſon que les femmes du Soleil avoient
„ faite, & non de celle qu'ils croioient être ſanctifiée.

„ (*b*) Lors qu'ils avoient achevé cette ceremonie, qui n'étoit qu'une introduction
„ à mieux boire, ils alloient par ordre à la maiſon du Soleil, & ſe déchauſ-
„ ſoient tous, excepté le Roi, à deux cens pas de la porte du Temple. Alors
„ l'*Yn-*

(*a*) *Hiſtoire des Yncas.* Lib. 6. Ch. 21.

(*b*) Voiés le Ch. 23. du VI. Livre de cette *Hiſtoire* ſur la maniere de boire de l'*Ynca*, le défi qu'il envoioit à ſes Vaſſaux en cette occaſion, & les ceremonies qu'il falloit obſerver pour lui faire raiſon.

SACRIFICE d'un AGNEAU noir, le jour de la grande FÊTE du SOLEÏL.

FESTIN à L'HONNEUR du SOLEÏL, le jour du grand RAMY.

„ l'*Ynca*, & ceux de ſon ſang y entroient dedans, comme fils legitimes du So-
„ leil, devant l'image duquel ils ſe proſternoient. Cependant les *Curacas*, qui
„ ſe croioient indignes d'entrer dans ſon Temple, parce qu'ils n'etoient pas de
„ ſon ſang, demeuroient dehors dans une grande Place, qui étoit devant la
„ porte; & auſſi-tôt que l'*Ynca* avoit offert de ſa propre main le vaſe d'or, où
„ il venoit de faire la ceremonie, les autres donnoient les leurs aux Prêtres
„ *Yncas*, qu'on avoit nommez & dédiez au ſervice du Soleil: car il n'étoit per-
„ mis qu'à eux de faire cette charge, non pas même à ceux du ſang du Soleil,
„ s'ils n'étoient Prêtres. Après que les Sacrificateurs avoient offert les vaſes des
„ *Yncas*, ils ſortoient tous juſques à la porte, pour y recevoir ceux des *Curacas*,
„ qui marchoient tous en leur rang, & ſelon l'ordre du tems auquel ils avoient
„ été reduits, ſous l'Empire de l'*Ynca*. Outre leurs vaſes, ils préſentoient au
„ Soleil pluſieurs belles piéces d'or & d'argent, qui repréſentoient en petit &
„ au naturel divers animaux, comme des brebis, des agneaux, des lezards, des
„ crapaux, des couleuvres, des renards, des tygres, & des lions, des oiſeaux
„ de toutes les ſortes, & de tout ce qui croiſſoit dans leurs Provinces.

„ L'offrande étant achevée, ils s'en retournoient par ordre chacun à ſa pla-
„ ce; & en même tems on voioit venir les Prêtres *Yncas* avec quantité d'ag-
„ neaux, de brebis brehaignes, & de toutes couleurs, car elles ſont naturelle-
„ ment ainſi tachetées, comme les chevaux d'*Eſpagne*. Parmi tout ce bêtail,
„ qui appartenoit au Soleil, ils prenoient un agneau noir, couleur que ces In-
„ diens préferoient aux autres, principalement dans leurs Sacrifices, parce, di-
„ ſoient-ils, qu'elle avoit je ne ſai quoi de divin. Ils ajoûtoient à cela, qu'une
„ bête noire l'étoit la plüpart du tems par tout le corps, au lieu qu'une blanche
„ avoit preſque toûjours quelque tache noire ſur le muſeau, ce qui leur pa-
„ roiſſoit un défaut. C'eſt pour cela que leurs Rois étoient le plus ſouvent vê-
„ tus de noir, & leurs habits de deuil étoient de la couleur que nous appellons,
„ gris de ſouris.

„ Ce premier Sacrifice qu'on faiſoit d'un agneau noir, étoit pour tirer des pré-
„ ſages bons ou mauvais de la ſolemnité de leur Fête? Car dans toutes leurs
„ actions d'importance en tems de paix & de guerre ils ſacrifioient un agneau,
„ auquel ils arrachoient le cœur & les poûmons, pour juger par là ſi leur of-
„ frande étoit agreable au Soleil; ſi la guerre qu'ils alloient faire auroit un éve-
„ nement heureux, ou infortuné, & ſi la recolte des biens de la terre ſeroit
„ bonne cette année. Mais il faut remarquer, qu'ils ſacrifioient divers ani-
„ maux, ſelon la differente nature des préſages qu'ils en vouloient tirer, comme
„ des agneaux, des moutons, & des brebis brehaignes: car ils ne tuoient ja-
„ mais celles qui ne l'étoient pas, & ne mangeoient même de leur chair, que
„ lors qu'elles n'étoient plus capables d'engendrer. Dans ces Sacrifices ils pre-
„ noient l'agneau ou le mouton qu'ils vouloient immoler, & lui tournoient la
„ tête du côté de l'Orient, ſans lui lier les pieds, mais trois ou quatre hom-
„ mes le tenoient fortement, pour l'empêcher de remuer. Ainſi tout en vie,
„ ils lui ouvroient le côté gauche, où ils mettoient la main, & en tiroient le
„ cœur, les poûmons, & tout le reſte de la freſſure, qui devoit ſortir entiere,
„ ſans qu'il y eût rien de rompu. "

Ils étoient du moins auſſi ſuperſtitieux que les Grecs & les Romains dans l'examen des entrailles de la victime. C'eſt ce qui ſe juſtifie par ce paſſage de cette même *Hiſtoire des Yncas* que nous venons de citer. „ Ils tenoient pour un ſi bon préſage, quand les poûmons palpitoient encore, après

„ qu'on les avoit arrachez, qu'ils prenoient pour indifferens tous les autres préſa-
„ ges, parce, diſoient-ils, que celui-ci ſuffiſoit pour les rendre bons, quelque mau-
„ vais qu'ils fuſſent. Lors qu'ils avoient tiré la freſſure, ils ſoufloient dans le-
„ goſier pour le remplir de vent, puis ils le lioient par le bout, ou le preſſoient avec la
„ main, obſervant en même tems ſi les conduits par où l'air entre dans les poûmons,
„ & les petites veines qui s'y voient ordinairement, étoient plus ou moins enflées,
„ parce que plus ils l'étoient, & plus le préſage leur paroiſſoit bon. Ils conſide-
„ roient auſſi pluſieurs autres choſes, qu'il me ſeroit bien difficile de rapporter,
„ ne les aiant pas remarquées. Je parle ſeulement de celles-ci, parce que je les
„ ai vûës pratiquer deux fois: il me ſouvient qu'on me mena, lors que j'étois
„ encore enfant, dans une baſſe-court, où quelques vieillards faiſoient cette eſ-
„ pece de Sacrifice dans un de leurs baptêmes, non pas le jour de leur *Raymi*,
„ (c'eſt le nom de la Fête du Soleil) dont on ne parloit déja plus lors que je
„ nâquis, mais en un autre tems auquel pour des occaſions particulieres ils fai-
„ ſoient des Sacrifices d'agneaux & de moutons, pour en tirer des préſages.

„ Ils tenoient pour un préſage ſiniſtre, s'il arrivoit qu'en ouvrant le côté à la
„ bête qu'ils vouloient immoler, elle ſe levât ſur pied, & s'échapât des mains
„ de ceux qui la tenoient. Ils prenoient encore pour un malheur, ſi le go-
„ ſier, qui tient d'ordinaire à la freſſure, venoit à ſe rompre, ſans qu'ils l'euſ-
„ ſent tiré entier; ſi les poûmons étoient déchirez, ou le cœur gâté, & ainſi
„ des autres choſes dont je n'ai pas été ſoigneux de m'informer, ni par conſé-
„ quent de les remarquer. Je me ſouviens de celles-ci, pour en avoir ouï par-
„ ler aux Indiens, qui ſe demandoient les uns aux autres dans leurs Sacrifices,
„ ſi les préſages en étoient bons ou mauvais, ſans qu'ils priſſent garde à moi à
„ cauſe de mon bas âge. "

Les Sacrifices finiſſoient par un feſtin: l'on y ſervoit la chair des Victimes ſacrifiées. On la diſtribuoit à tous ceux qui ſe trouvoient à cette ſolemnité, c'eſt-à-dire aux *Yncas* & après eux aux *Curacas* & à leur ſuite ſelon leur rang. Avec cette viande on leur ſervoit du pain que *Garcilaſſo* appelle *Cancu*. Enſuite on preſentoit d'autres mets, dont on mangeoit ſans boire, l'uſage ne permettant pas aux Peruviens de boire en mangeant. Ils ne buvoient qu'après leurs repas & ne cedoient pas ſur cet article à aucune Nation de notre hemiſphere.

Ils celebroient quelques autres Fêtes. Celle que *Garcilaſſo* appelle (*a*) *Citu* étoit remarquable, & l'on peut la regarder comme une luſtration generale. Le but de cette luſtration étoit de purifier l'ame des infirmités qu'elle contracte dans le corps humain, & de garantir celui-ci des maladies auxquelles il eſt expoſé. Les Peruviens s'y préparoient par le jeune. Il falloit s'abſtenir de tout commerce avec les femmes & jeuner 24. heures. La nuit d'après ce jeune les Peruviens paitriſſoient devotement des pelotes de *Cancu*, les mettoient dans des marmites de terre & les faiſoient cuire à demi, juſqu'à ce que le *Cancu* fut reduit en maſſe. Ils en faiſoient de deux ſortes: dans l'une on méloit le ſang que l'on tiroit d'entre les deux ſourcils & des narines de quelques jeunes enfans. Tous ceux qui avoient jeuné ſe lavoient le corps avant le jour, & ſe frotoient enſuite la tête, le viſage, l'eſtomac, les épaules, les bras & les cuiſſes avec la pâte dont nous venons de parler, afin, diſoient ils, d'éloigner d'eux par cette purification les maladies & toutes ſortes d'infirmités. Après cette purification le plus agé & le plus qualifié de châque famille prenoit de cette même pâte, en frotoit la porte de ſa maiſon, & y laiſſoit la pâte attachée, pour marquer la purification de ceux du logis.

(*a*) On la celebroit le 1. jour de la Lune de Septembre après l'Equinoxe, dit *Garcilaſſo*.

gis. Le grand Prêtre faiſoit la même ceremonie dans le Palais & dans le Temple du Soleil, pendant que ſes vicaires alloient purifier les Chapelles & les autres lieux ſacrés. Dés que le Soleil commençoit à paroître, on l'adoroit. Un *Yncа* du ſang Roial ſe preſentoit dans la Place de *Cuſco* vêtu richement, tenant à la main une lance garnie de plumes de diverſes couleurs & enrichie de quantité d'anneaux d'or. (La lance ſervoit auſſi d'étendart en tems de guerre.) Cet *Yncа* en alloit joindre quatre autres armés comme lui de lances, qu'il touchoit de la ſienne, les conſacrant en quelque façon par l'attouchement : il leur declaroit que le Soleil les avoit choiſi pour chaſſer les infirmités, & les maladies. Auſſi-tôt ces quatre Miniſtres du Soleil partoient pour executer leurs ordres : pendant qu'ils faiſoient la revue des quartiers, chacun ſortoit du logis, ſecouoit ſes habillemens, ſe frotoit la tête, le viſage, les bras, les cuiſſes. Telles étoient les ceremonies, par leſquelles on croioit ſe purifier : on les accompagnoit de grans cris de joie. Les Miniſtres du Soleil prenoient les maux dont le Peuple venoit de ſe dépouiller, & les chaſſoient à cinq ou ſix lieues de la Ville.

La nuit ſuivante ces mêmes *Yncas* couroient de côté & d'autre avec des flambeaux de paille, enſuite ils ſortoient de la Ville : cette luſtration nocturne chaſſoit les maux auxquels on eſt expoſé la nuit, comme celle des lances avoit ſervi à chaſſer les maux du jour. On jettoit dans la riviere, où le Peuple s'étoit lavé, ces flambeaux à demi conſumés, & ſi l'on en trouvoit des reſtes au bord de l'eau, on s'en éloignoit comme d'une choſe peſtiferée. Ces Fêtes finiſſoient par des rejouïſſances mêlées d'actions de grace & de Sacrifices au Soleil.

RELIGION *de quelques Peuples ſujets des* YNCAS.

Cet article n'eſt deſtiné qu'à donner une legere idée des Peuples dont les *Yncas* détruiſirent l'Idolatrie pour y ſubſtituer la leur. (*a*) Ceux de la Vallée de Rimac, appellée enſuite Lima, adoroient ſous la figure d'une homme l'Idole *Rimac*, qui repondoit aux queſtions qu'on lui faiſoit, à la maniere des anciens Oracles de la Grece. *Rimac* veut dire *celui qui parle*. Cette Idole reſidoit dans un Temple très ſuperbe, quoiqu'inferieur en magnificence à celui de *Pachacamac*.

Ils adoroient auſſi *Pachacamac*, mais ils lui offroient des victimes humaines : le reſpect qu'ils avoient pour lui alloit juſqu'à ne pas oſer le regarder. Les Rois & les Prêtres entroient dans ſon Temple à reculons, en ſortoient de même, & ne levoient jamais les yeux vers l'Idole.

Les *Antis*, Peuples qui habitent vers les Montagnes du Perou, adoroient les tigres & les couleuvres : ils adoroient auſſi l'herbe *Coca*. Lors qu'ils faiſoient des priſonniers ils les maſſacroient ſans miſericorde; avec cette difference qu'un priſonnier de peu de conſideration étoit maſſacré ſur le champ, au lieu qu'ils ſacrifioient ſolemnellement celui qu'ils eſtimoient digne de ce funeſte honneur : Ils le dépouilloient, l'attachoient nud à un gros pieu & le découpoient par tout le corps avec des raſoirs & des couteaux faits d'un caillou fort tranchant. Ils ne le démembroient pas d'abord, mais ils otoient ſeulement la chair des parties les plus charnues, comme ſont les gras des jambes, les cuiſſes, les feſſes &c. Après cela hommes, femmes & enfans ſe teignoient du ſang de ces malheureux & les mangeoient tout en vie. Les femmes ſe frotoient de leur ſang le bout des mammelles, & donnoient enſuite à teter à leurs enfans le ſang de leurs ennemis mêlé au lait dont la nature les avoit pourvues

(*a*) Les *Yuncas*.

pour l'entretien de ces petites Creatures. Cette ſanglante execution portoit chez ces Peuples inhumains le nom religieux de Sacrifices. Ils mettoient au rang des Dieux & logeoient ſous des cabanes ſur le ſommet de leurs montagnes ceux qui ſoufroient la mort avec courage, ou plutôt avec ferocité. Au contraire ils jettoient à la voirie ceux qui n'avoient pas la force de reſiſter aux tourmens.

Les Peuples de la Province de *Manta* adoroient la mer, les poiſſons, les tigres, les lions, pluſieurs autres animaux feroces & une émeraude d'une groſſeur extraordinaire, qu'ils expoſoient aux yeux du public en leurs Fêtes ſolemnelles. Ils écorchoient leurs priſonniers de guerre, & après avoir rempli leur peau de cendre & de terre, l'attachoient comme un trophée aux portes des Temples de leurs Idoles. Nous ne pouſſerons pas plus loin ce détail d'abſurdités, qui pourroit ennuier le Lecteur.

OPINIONS *des* PERUVIENS *touchant leur origine*, &c.

(*a*) Ils diſoient „ qu'il vint chez eux des Parties Septentrionales du Monde, un „ homme extraordinaire, qu'ils nommoient *Choun*; que ce *Choun* avoit un corps „ ſans os & ſans muſcles; qu'il abaiſſoit les montagnes, combloit les vallées & „ ſe faiſoit un chemin par des lieux inacceſſibles. Ce *Choun* crea les premiers „ habitans du *Perou*, & leur aſſigna pour ſubſiſtance les herbes & les fruits ſau„ vages des champs. Ils raccontoient encore, que ce premier Fondateur du *Perou* „ aiant été offenſé par quelques habitans du plat Païs, convertit en ſables ari„ des une partie de la terre, qui auparavant étoit fort fertile, arrêta la pluie, „ deſſécha les plantes; mais qu'enſuite ému de compaſſion, il ouvrit les fontai„ nes & fit couler les rivieres. Ce *Choun* fut adoré comme Dieu, juſqu'à ce „ que *Pachacamac* vint du Sud.

„ *Choun* diſparut à la venue de *Pachacamac*, qui étoit beaucoup plus puiſſant que „ lui, & qui convertit en bêtes ſauvages les hommes que *Choun* avoit créés. "

Les Peruviens avoient quelque connoiſſance du déluge; mais il eſt aſſés difficile d'y démêler rien de net. Nous renvoions à l'*Hiſtoire* de l'*Inca Garcilaſſo*.

Nous ne diſons rien ici (*b*) de la veneration qu'ils avoient pour l'Arc en Ciel, ni de leur opinion ſuperſtitieuſe touchant les Cometes, ni des prédictions qu'ils tiroient des ſonges, ni comment ils s'imaginoient que le Soleil à ſon couchant ſe précipitoit dans l'Ocean, y perdoit ſa lumiere & ſa chaleur, reprenoit l'une & l'autre après avoir paſſé ſous la terre, qu'ils plaçoient ſur la ſurface des eaux, & ſortoit au matin par les portes de l'Orient. Les Poëtes de l'Antiquité, qui n'étoient rien moins que Geographes, avoient à peuprés raiſonné de même. On peut juger, par ce que nous rapportons ici, du caractere de l'eſprit humain deſtitué de certaines connoiſſances, & ſi les hommes ne ſont pas également propres à recevoir par tout les mêmes impreſſions de la ſuperſtition.

Nous finirons cet article de leur Religion, par l'opinion qu'ils avoient des Eclipſes. Quand le Soleil s'éclipſoit, ils le croioient faché contr'eux: ils regardoient, comme une preuve de ſa colere le trouble, qui, diſoient ils, paroiſſoit ſur ſon viſage. Quand la Lune s'éclipſoit ils s'imaginoient qu'elle étoit malade, qu'elle mourroit infailliblement, ſi elle achevoit de s'obſcur-

(*a*) *Coreal* en ſes Voiages, *Purchas*, &c.
(*b*) Voi. ci-devant à la Page 191.

DÉSOLATION des PERUVIENS pendant L'ECLIPSE de LUNE.

CAPTIF Sacrifié par les ANTIS.

s'obſcurcir, qu'alors elle tomberoit du Ciel, qu'ils periroient tous, & que la fin du Monde arriveroit. Pour éviter ces malheurs, dés que l'Eclipſe commençoit, (*a*) ils faiſoient le plus de bruit qu'ils pouvoient avec des cornets, des trompettes & des tambours. Ils attachoient des chiens à des arbres & leurs donnoient de grands coups de fouet pour les obliger d'aboier ſi haut, que la Lune, qu'ils croioient évanouie, par la force de la douleur, & qui aimoit ces animaux à cauſe des ſervices ſignalés qu'ils lui avoient rendu autrefois, fut obligée de ſe reveiller à leurs cris.

Leurs PRETRES, *leur* DISCIPLINE, *leurs* RELIGIEUSES, &c.

Les Prêtres du Soleil étoient tous *Yncas*, nés du ſang Roial : mais il ſuffiſoit que les Prêtres deſtinés aux moindres ſervices du culte ſacré fuſſent *Yncas* privilegiés, c'eſt-à-dire élevés à ce rang à cauſe de leur mérite. Nous avons déja parlé des Sacrifices que les Prêtres faiſoient au Soleil, nous ajouterons ici qu'ils ne ſacrifioient pas toûjours dans le même lieu, que ſouvent ils ſacrifioient dans la Cour du Temple du Soleil : mais que les ſacrifices de la principale Fête du Soleil ſe faiſoient dans la grande Place de *Cuſco* : Avant que d'entrer dans le Temple du Soleil il falloit que les Prêtres ſe déchauſſaſſent.

(*b*) „ Ils n'éliſoient pour ſouverain Prêtre qu'un des Oncles ou des Freres du „ Roi, ou ſi c'étoit quelque autre il falloit du moins qu'il fût legitimement „ venu de ſon ſang. Les Prêtres n'avoient point d'habit particulier ; mais dans „ toutes les Provinces, où le Soleil avoit des Temples en fort grand nombre, „ il n'y avoit que ceux qui en étoient natifs, & parens du Seigneur de châque „ Province, qui puſſent exercer cette Charge Religieuſe : quant au principal „ Prêtre, tel ſans comparaiſon qu'eſt un Evêque parmi nous, il falloit qu'il „ fut *Ynca*. Afin même que dans leurs Sacrifices & leurs ceremonies ils ſe rendiſſent conformes à leur Metropolitain, ils éliſoient les *Yncas* pour ſuperieurs „ en tems de paix & de guerre, ſans démettre ceux du païs, afin qu'on ne „ leur reprochât point de les mépriſer, & d'uſer de tyrannie envers eux. Le „ grand Prêtre déclaroit au Peuple ce dont il conſultoit avec le Soleil, & ce „ que le Soleil lui commandoit de leur dire, ſelon la doctrine de leur Religion. „ En un mot, il leur déclaroit les choſes qu'il devinoit par le moien des Augures, des Sacrifices, & de ſemblables ſuperſtitions, qu'ils avoient entr'eux. Ils „ appelloient leurs Prêtres d'un nom qui ſignifie *deviner*.

„ Il y avoit dans la maiſon du Soleil pluſieurs apartemens pour les Prêtres, „ & les domeſtiques, qui étoient du nombre des *Yncas*, qu'on appelloit privi„ légiez. Car aucun Indien, quelque grand Seigneur qu'il fût, ne pouvoit y „ entrer, s'il n'étoit *Ynca*. Les Dames n'y entroient point non plus, pas mê„ me les filles, ni les femmes du Roi. Les Prêtres ſervoient dans le Temple „ par ſemaines, qu'ils comptoient par les quartiers de la Lune ; durant ce tems„ là ils s'abſtenoient de leurs femmes, & ne ſortoient du Temple, ni jour ni „ nuit. " Pendant que les Prêtres & les Miniſtres de la Religion des *Yncas* s'acquit-

(*a*) Les anciens Grecs & même les Romains ſe donnoient auſſi beaucoup de mouvement pour faire revenir la Lune qu'ils croioient évanouïe. On frapoit ſur des baſſins de cuivre, on lui preſentoit des flambeaux, &c.

(*b*) *Hiſtoire des Yncas du Peron.* Lib. II. Chap. 9. & Livre III. Ch. 22.

toient des fonctions de leurs charges dans les Temples, où ils ſervoient par ſemaines, ainſi qu'on l'a dit, ils étoient entretenus des *revenus du Soleil*. C'eſt ainſi que l'on appelloit les productions de certaines terres que l'on cedoit au Soleil comme ſon domaine & qui (*a*) alloient ordinairement à un tiers des terres d'une Province.

Ces Peuples entretenoient auſſi des Religieuſes, qui vouoient au Soleil une virginité éternelle. On étoit ſi ſcrupuleux ſur l'article de la virginité, que pour n'y être pas trompé, on prenoit des filles au-deſſous de l'age de huit ans. On uſoit ſur tout de cette précaution à l'égard des vierges de la Maiſon Religieuſe de *Cuſco*, à cauſe qu'elles étoient deſtinées à devenir femmes du Soleil. Par cette même raiſon il n'entroit dans la Maiſon Religieuſe de *Cuſco* que des filles d'Yncas du ſang roial, nées ſans aucun mêlange de ſang étranger. Les plus vieilles d'entre elles (*b*) étoient les Abbeſſes du Couvent. Elles dirigeoient les jeunes, leur aprenoient toute ſorte d'ouvrages, les inſtruiſoient dans le ſervice divin, & veilloient ſur la fragilité de la chair : la clôture étoit ſi rigide qu'elles ne pouvoient voir ni hommes ni femmes. Le Couvent n'avoit ni tour, ni parloir. On nous aſſure que ces ordres étoient obſervés avec la derniere exactitude, & que la loi qui puniſſoit celles qui faiſoient bréche à la fidelité qu'elles devoient au Soleil leur époux étoit d'une rigueur étonnante. Econtons *Garcilaſſo*. (*c*) „ Si parmi un „ ſi grand nombre de Religieuſes, il s'en trouvoit quelqu'une qui vint à faillir „ contre ſon honneur, il y avoit une Loi qui portoit qu'elle fut enterrée toute „ vive, & ſon galand pendu. Mais parce qu'on eſtimoit peu de choſe de faire mourir un ſeul homme, pour une faute auſſi grande qu'étoit celle de violer une fille dédiée au Soleil leur Dieu, & le Pere de leurs Rois, il étoit ordonné par la même Loi, qu'outre le coupable, ſa femme, ſes enfans, ſes ſerviteurs, ſes parens, & de plus tous les habitans de la ville où il demeuroit, „ juſques aux enfans qui étoient à la mamelle, en portaſſent la peine tous enſemble. Pour cet effet ils détruiſoient la ville & y ſemoient de la pierre, de „ ſorte que toute ſon étenduë demeuroit deſerte, déſolée, maudite & excommuniée, pour marque de ce que cette ville avoit engendré un ſi déteſtable enfant : ils eſſayoient encore d'empêcher que ce terroir ne fût foulé de perſone, non pas même des bêtes, s'il étoit poſſible. Cette Loi ne fut pourtant „ jamais executée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable de ce crime dans le païs ".

Des Couvens ſemblables à celui de *Cuſco* étoient établis dans les principales Provinces de l'Empire : mais on recevoit dans ceux-ci, „ toute ſorte de filles (*d*) „ ſoit qu'elles fuſſent de ſang Royal, & legitimes, ſoit qu'elles fuſſent bâtardes, & nées d'un ſang étranger. L'on y admettoit encore par une grande „ faveur les filles des Seigneurs qui avoient quelques Vaſſaux, & même celles „ des moindres Bourgeois, pourvû qu'elles fuſſent belles : Car ſous cette condition elles étoient deſtinées à être filles du Soleil, ou Maîtreſſes de l'*Ynca*. „ On les gardoit avec le même ſoin que les femmes dédiées au Soleil. Elles „ avoient, comme les autres, des Demoiſelles qui les ſervoient, & étoient entretenuës aux dépens du Roi, parce qu'elles étoient ſes femmes. D'ailleurs, „ elles s'occupoient pour l'ordinaire, comme les Vierges du Soleil, à filer, & „ à faire quantité de robes pour la perſonne de l'*Ynca*. L'*Ynca* faiſoit part de „ tous ces ouvrages à ceux de ſon ſang, aux *Curacas*, aux Capitaines les plus „ il-

(*a*) *Hiſt.* des *Yncas L.* V. *Ch.* I.
(*b*) *Mamacuna* mot qui ſignifie *femme qui fait l'office de mere.*
(*c*) L. IV. Ch. 3.
(*d*) Ibid.

„ illuſtres, & à toutes les autres perſonnes qu'il vouloit favoriſer, ſans que la „ juſtice & la bienſeance l'en empêchaſſent, à cauſe que ces habits étoient de „ la façon de ſes femmes, & non pas de celles du Soleil, & faites pour lui „ même, & non pour ſon Pere.

„ Ces femmes avoient encore leurs *Mamacumas*, comme celles de *Cuſco*, & „ pour le dire en un mot, toute la difference conſiſtoit en ce que celles de „ *Cuſco* devoient être légitimes, de ſang Roial, & vivre toûjours enfermées, „ conditions neceſſaires pour être femmes du Soleil; au lieu qu'on recevoit „ dans les autres maiſons du Royaume des filles de toutes conditions, pourvû „ quelles fuſſent belles & vierges, à cauſe qu'on les voïoit à l'*Ynca*, à qui „ on les livroit à ſa premiere demande; & s'il les trouvoit à ſon gré, il les re- „ tenoit pour ſes Maîtreſſes. " Ces maiſons étoient donc de veritables Serrails „ à la façon de ceux des Orientaux. „ Ceux qui attentoient à l'honneur des „ femmes de l'*Ynca* étoient punis auſſi rigoureuſement que les adulteres des vier- „ ges vouées au ſervice du Soleil. La Loi l'ordonnoit ainſi, parce que le cri- „ me étoit le même. "

„ Les Filles, qu'on avoit une fois choiſies pour être les Maîtreſſes du Roi, „ & qui avoient eu commerce avec lui, ne pouvoient retourner chez elles ſans „ ſa permiſſion, mais elles ſervoient dans le Palais en qualité de Dames, ou de „ femmes de chambre de la Reine, juſques à ce qu'on leur permit de s'en re- „ tourner en leur païs, où elles étoient comblées de biens, & ſervies avec un re- „ ſpect religieux, parce que ceux de leur Nation tenoient à très-grand hon- „ neur d'avoir une femme de l'*Ynca*. Pour les autres Religieuſes que le Roi ne „ daignoit pas prendre pour ſes Maîtreſſes, elles gardoient la maiſon, juſques à „ ce qu'elles commençoient devenir ſur l'âge. Aprés que le Roi étoit mort, ſes „ Maîtreſſes étoient honorées par ſon ſucceſſeur du nom de *Mamacuma*, parce „ qu'elles étoient deſtinées à être les Gouvernantes de ſes Maitreſſes, qu'elles „ inſtruiſoient comme les belles-meres inſtruiſent leurs belles filles. Nous avons rapporté toutes ces particularités, qui ſeroient plus propres à faire les épiſodes d'un Roman, qu'à parer la deſcription d'une Religion, ſi les Peuples du Pe- rou n'avoient mis au rang des uſages religieux tout ce qui concernoit leurs Sou- verains.

Il y avoit pluſieurs autres Dames du ſang Roial, qui vivoient en retraite dans leurs maiſons & faiſoient des vœux particuliers de chaſteté ſans prendre le parti du Cloitre. „ Si elles ſortoient quelquefois, ce n'étoit que pour viſiter leurs „ proches parentes, quand elles étoient indiſpoſées, ou en travail d'enfant, „ ou lors qu'il étoit queſtion de couper les cheveux à leurs aînez, ou de leur „ donner un nom. La chaſteté de ces femmes, & leur honnête façon de vi- „ vre les faiſoient regarder avec tant de veneration, qu'on les appelloit par ex- „ cellence *Oello*; nom conſacré dans leur Idolatrie. Il ne falloit pas que la „ chaſteté de ces femmes fût feinte: car ſi contre leur vœu on découvroit qu'il y „ eût de la fourberie, celle qui avoit failli étoit brûlée toute en vie, ou jettée „ dans la foſſe aux lions. Les veuves ne ſortoient point durant la premié- „ re année de leur veuvage. Si elles n'avoient point d'enfans, on les voyoit „ rarement ſe remarier, & ſi elles en avoient, elles paſſoient leur vie dans une „ continence perpetuelle, & ne s'engageoient plus au mariage. Cette vertu les „ mettoit ſi fort dans l'eſtime de tout le monde, qu'on leur avoit accordé plu- „ ſieurs grands privileges, & qu'il y avoit des Loix & des ordonnances expreſ- „ ſes, qui portoient que les terres des veuves fuſſent labourées plûtôt que cel- „ les des *Curacas*, ni de l'*Ynca* même. "

Nous ne finirons pas cet article ſans dire quelque choſe de leurs confeſſions

& de la pénitence qui la ſuivoit. Perſuadés par la raiſon & convaincus par leur conſcience que les pechés du genre humain trainent les maux & la vengeance divine après eux, ils croioient devoir expier leurs crimes par la pénitence & les ſacrifices. (*a*) Il y avoit des Confeſſeurs etablis dans toute l'étendue de l'Empire, & ces Confeſſeurs proportionnoit le châtiment au péché. Des femmes ſe méloient auſſi de cette fonction religieuſe. Dans la Province de *Collaſuio* on employoit le ſort pour découvrir les pechés: quelquefois on les découvroit par l'inſpection des entrailles d'une victime. On puniſſoit par des coups de pierre reiterés pluſieurs fois de ſuite celui qui ne reveloit pas ſes fautes. On ſe confeſſoit dans les occaſions où l'on a un beſoin particulier du ſecours divin: mais la grande & ſolennelle Confeſſion ſe faiſoit lorſque l'*Ynca* étoit malade. l'Ynca ne ſe confeſſoit qu'au Soleil, après quoi il ſe lavoit dans quelqu'eau courante, en lui diſant *reçoi les péchés, que j'ai confeſſé au Soleil & porte les dans la mer.* Les pénitences conſiſtoient en jeunes, en offrandes, en retraites dans les deſerts des montagnes, en flagellations &c.

Leurs MARIAGES & l'EDUCATION *de leurs* ENFANS.

Nous commencerons cet article par le mariage de ceux qui apartenoient de près ou de loin aux *Yncas*, & voici ce que nous en aprend *Garcilaſſo.* (*b*)

„ Le Roi faiſoit aſſembler chaque année, ou bien de deux en deux ans, dans „ un certain temps tout ce qu'il y avoit de filles & de garçons de ſa race, qui „ étoient à marier dans la ville de *Cuſco.* Les filles devoient être âgées de dix-„ huit à vingt ans, & les garçons de vingt-quatre. Car on ne leur permet-„ toit point de ſe marier plûtôt, parce, diſoient-ils, qu'il falloit qu'ils euſſent „ l'âge & le jugement requis, pour bien gouverner leur maiſon, & que „ c'étoit une pure extravagance de les engager plus jeunes.

„ Quand il étoit queſtion de les marier, l'*Ynca* ſe mettoit au milieu „ d'eux. Ils ſe tenoient près les uns des autres: il les appelloit par leur nom, „ puis les prenant par la main, il leur faiſoit donner la foi mutuelle, & les re-„ mettoit entre les mains des parens. Alors les nouveaux mariez s'en alloient „ dans la maiſon du pere de l'époux, & la nôce ſe faiſoit pendant trois ou „ quatre jours, ou davantage, ſi bon leur ſembloit, parmi les parens qui leur „ étoient les plus proches. Ces filles ainſi mariées s'appelloient enſuite les fem-„ mes légitimes, ou bien *les femmes livrées* de la main de l'*Ynca*; nom qu'on „ leur donnoit, pour leur faire plus d'honneur. Après que l'*Ynca* avoit marié „ les perſonnes de ſa race, le lendemain des Miniſtres députez pour cet effet „ marioient dans le même ordre les autres jeunes hommes, fils des habitans „ de la ville, obſervant la diviſion des quartiers qu'on appelloit *Cuſco la haute*, & *Cuſco la baſſe.*

„ Les Parens donnoient les meubles ou les utenſilles de la maiſon, châcun „ apportoit ſa piece de ménage: ce qu'ils faiſoient entre eux fort ponctuelle-„ ment, ſans faire dans leurs mariages ni de ſacrifices, ni d'autres ceremonies.

„ Les Gouverneurs & les *Curacas* étoient obligez par le devoir de leur charge, „ de

(*a*) *Acoſta* cité par *Purchas.*
(*b*) *Hiſt. des Yncas* &c. L. IV. Ch. 8.

MANIERE dont L'YNCAS marie CEUX de son SANG.

On COUPE les CHEVEUX, et on donne un NOM aux FILS de L'YNCAS.

„ de pourvoir de la même maniere les garçons & les filles, qui étoient à marier
„ dans leur Province. Il falloit qu'ils assistassent en personne à ces mariages,
„ ou qu'ils les fissent eux-mêmes, comme Seigneurs & Peres de la Patrie. "

„ „ Les Communautez de châque ville étoient chargées de faire la maison des
„ nouveaux mariez parmi les Bourgeois, & les plus proches parens de fournir
„ des meubles pour leur ménage: Ceux d'une Province, ou d'une ville, ne
„ pouvoient se marier dans une autre, mais il falloit qu'ils s'alliassent tous dans
„ leurs villes, & parmi des personnes de leur parenté, comme les anciennes
„ Tribus d'Israël. Ce qu'ils faisoient tout exprès, pour ne pas confondre les
„ nations ni les familles, par le mélange des uns avec les autres. Ils en ex-
„ ceptoient les sœurs néanmoins. Tous les habitans d'une ville, ou même d'u-
„ ne Province, se disoient parens, pourvû qu'ils fussent d'une même nation,
„ & qu'ils parlassent une même langue. J'ajoûte à ceci, qu'il leur étoit défen-
„ du d'aller vivre d'une Province, d'une ville, ou d'un quartier à l'autre, par-
„ ce qu'ils ne pouvoient confondre les Décuries, qui étoient faites par les Bour-
„ geois; outre que c'étoient les Communautez qui donnoient ordre aux mai-
„ sons: ce qu'ils ne devoient pas faire plus d'une fois, encore falloit-il que ce
„ fût dans leur quartier, & du consentement de leurs parens.

L'Heritier de la Couronne se marioit à sa propre sœur. L'usage étoit fondé sur
„ les exemples du Soleil & du premier *Ynca*: „ car on disoit que puisque le Soleil
„ avoit épousé la Lune sa sœur, & avoit marié ensemble ses deux premiers en-
„ fans, il étoit juste d'observer le même ordre dans la personne des aînez du
„ Roi. On disoit encore qu'il ne falloit point mêler le sang du Soleil avec
„ celui des hommes, que le Royaume devoit appartenir à l'héritier tant du cô-
„ té du Pére que celui de la Mére, & qu'autrement il déchéoit de son droit,
„ car on étoit fort rigoureux sur le droit de succession à la Couronne.

„ L'aîné des freres étoit l'heritier legitime de la Couronne, & se marioit avec
„ sa propre sœur de Pere & de Mere. Mais s'il n'avoit point de sœur legi-
„ time, il épousoit sa plus proche parente de la tige royale, soit qu'elle fût sa
„ cousine, sa sœur, sa niece, ou sa tante, & cette parente pouvoit heriter du
„ Royaume, au defaut des mâles comme en *Espagne*. Si le Prince n'avoit
„ point d'enfans de sa sœur aînée, il épousoit la seconde, ou bien la troisié-
„ me, jusques à ce qu'il en avoit.

„ La Femme qu'il avoit épousée étoit appellée la *Coya*, c'est-à-dire la Reine
„ ou l'Imperatrice: outre leur femme legitime, les Rois avoient, pour l'ordi-
„ naire, plusieurs Maîtresses, dont les unes étoient étrangeres, & les autres leurs
„ parentes dans le quatriéme degré, & même au delà. Ils tenoient pour legi-
„ times les enfans qu'ils avoient de leurs parentes, parce qu'ils n'étoient
„ point d'un sang étranger. Les enfans que les *Yncas* avoient eus des étran-
„ geres ne passoient que pour bâtards: car, quoi qu'on les respectât parce
„ qu'ils étoient de naissance royale, on n'avoit pourtant point pour eux la mê-
„ me veneration que pour ceux du sang royal: on adoroit ceux-ci comme des
„ Dieux, & on honoroit les autres comme des hommes. " La premiere figure
de la planche que l'on voit ici represente un Mariage fait par les *Yncas*.

Purchas rapporte, sur la foi des Ecrivains Espagnols, que le marié alloit prendre sa maîtresse à son logis, & lui chaussoit l'*Otoia*, qui étoit une maniere de soulier. Si la mariée étoit vierge & fille, le soulier étoit de laine, si veuve, il étoit fait d'une espece de roseau. L'habilement roial de l'*Ynca* demande une explication. La voici telle que l'Auteur de l'Histoire des *Yncas* la donne „ L'*Ynca* portoit d'ordinaire sur la tête une maniere de
„ cordon qu'on appelloit *L'auta*, de la largeur du pouce, & d'une forme

„ preſque quarrée, faiſant quatre ou cinq tours ſur la tête, & la bordure de „ couleur, qui joignoit d'une temple à l'autre.

„ Pour ſon habit, c'étoit une camiſole qui lui alloit juſques aux genoux, „ appellée *Uncu* par ceux du pays, & par les Eſpagnols *Cuſma*; ce qui n'eſt pas „ un mot de la langue générale, mais plûtôt de quelque Province particuliere. „ Ils portoient au lieu de manteau une eſpece de caſaque nommée *Yacola*. Les „ Religieuſes faiſoient auſſi pour l'*Yнca* une eſpece de bourſe quarrée, qu'il por- „ toit comme en écharpe, attachée à un cordon fort bien travaillé, de la lar- „ geur de deux doigts. Ces bourſes, qu'on appelloit *Chuspa*, ne ſervoient qu'à „ y mettre de l'herbe (*a*) *Cuca*, que les Indiens ont accoûtumé de mâcher, & qui „ pour lors n'étoit pas ſi commune que préſentement, car il n'étoit permis „ qu'au ſeul *Yнca* d'en manger, ou du moins qu'à ſes parents, & à quelques „ *Curacas*, auſquels le Roi en envoioit tous les ans de pleins paniers par une fa- „ veur très particuliere. "

Du mariage nous paſſons aux uſages qui concernoient les enfans & leur éduca- tion. „ (*b*) Les *Yнcas* faiſoient de grandes Fêtes, & des rejouiſſances extraordinaires, „ quand ils ſevroient leurs enfans aînez; parce que le droit d'aîneſſe, principale- „ ment des mâles, étoit en grande eſtime parmi les *Yнcas*, & à leur exemple „ parmi tous leurs ſujets: mais ils faiſoient peu de rejouïſſances pour leurs filles „ ou pour leurs cadets.

„ Ils ſevroient les enfans à deux ans, & leur coupoient les premiers cheveux, „ avec leſquels ils étoient venus au Monde: car avant ce tems-là ils n'y tou- „ choient pas, & ne leur donnoient point le nom propre qu'ils devoient avoir. „ Quand on devoit faire cette cérémonie, tous les parens s'aſſembloient exprès, „ & celui qu'on avoit choiſi pour parrain, donnoit le premier coup de ciſeau „ à ſon filleul, s'il eſt permis d'appeller ciſeaux certains raſoirs faits de pierre à „ feu, dont ils ſe ſervoient pour cela, parce que les Indiens n'avoient pas en- „ core l'invention des ciſeaux, dont nous nous ſervons. Après le parrain, „ tous les autres ſuivoient à leur tour, & chacun ſelon ſon âge, ou ſa qualité, „ coupoit les cheveux de l'enfant, qu'ils n'avoient pas plûtôt raſé à leur mode, „ que tout d'un commun accord ils lui impoſoient un nom, & lui offroient les „ préſens qu'ils avoient à lui faire: les uns des habits, les autres du bêtail, les „ autres des armes de diverſes ſortes, & quelques uns des vaſes d'or & d'argent, „ propres à boire, qu'on ne préſentoit pourtant qu'à ceux d'extraction roiale: „ car les gens de baſſe naiſſance ne pouvoient s'en ſervir que par un privilége „ particulier.

„ Après avoir fait ces préſens, ils beuvoient juſqu'à l'excès, autrement la Fê- „ te n'eût pas été bonne, & danſoient, & chantoient juſques à la nuit. Cela „ duroit trois ou quatre jours, plus, ou moins, ſelon que l'enfant étoit bien „ apparenté. Ils obſervoient preſque la même choſe quand ils ſevroient le Prin- „ ce heritier, & lui coupoient les cheveux; ſi ce n'eſt que la ſolemnité en étoit „ roiale, & qu'ils prenoient pour parrain le Grand Prêtre du Soleil. Alors les „ *Curacas* de tout le Roiaume, ou en perſonne, ou par leurs Ambaſſadeurs, „ venoient tous à cette Fête, qui ne duroit pas moins de vingt jours, & fai- „ ſoient au Prince de grands préſens, d'or, d'argent, de pierreries, & de tout „ ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Provinces.

„ Com-

(*a*) ou *Coca*.

(*b*) *Hiſtoire des Yнcas du Perou.* L. IV. Ch. 11. La figure qui eſt ſous le mariage des *Yнcas* repreſente cette Ceremonie.

„ Comme les Sujets aiment à imiter leur Souverain les *Curacas*, & généra-
„ lement tous ceux du *Perou* faiſoient auſſi de grandes rejouïſſances dans ces
„ mêmes occaſions, chacun ſelon ſon rang, & ſa qualité: c'étoit là une de
„ leurs Fêtes les plus ſolemnelles.

„ Ils élevoient leurs enfans le moins délicatement qu'il leur étoit poſſible: ce
„ qui s'obſervoit indifferemment en la perſonne des *Yncas*, & de leurs Sujets,
„ riches, ou pauvres. D'abord que l'enfant étoit venu au monde, ils le la-
„ voient d'eau froide, & l'enveloppoient ainſi dans ſes langes, ce qu'on con-
„ tinuoit tous les matins, après avoir laiſſé la plûpart du tems cette eau au ſe-
„ rain. Si la mere vouloit careſſer extraordinairement ſon enfant, elle prenoit
„ de l'eau dans ſa bouche, & lui en jettoit par tout le corps, excepté ſur le
„ ſommet de la tête, où elle ne touchoit jamais. Si l'on demandoit à ces Peu-
„ ples ce qui les obligeoit à cela, ils répondoient qu'ils le faiſoient à deſſein,
„ pour accoûtumer leurs enfans au froid & à la fatigue, & leur renforcer les
„ membres. Ils laiſſoient paſſer plus de trois mois ſans leur envelopper les
„ bras, parce, diſoient-ils, que cela n'eût ſervi qu'à les affoiblir: De plus ils
„ les tenoient ordinairement dans leur berceau, qui étoit une eſpece de banc de
„ quatre pieds (tel que la figure le repreſente) dont il y en avoit un plus court
„ que les autres, afin de les pouvoir bercer plus facilement. Le lit où l'on cou-
„ choit l'enfant étoit une eſpece de rêts aſſez groſſe, dont on l'enveloppoit des
„ deux côtez du berceau, pour l'empêcher de tomber.

„ En quelque tems que ce fût, & même quand il falloit donner à tetter aux
„ Enfans, les meres ne les prenoient point entre leurs bras, parce, diſoient-el-
„ les, qu'ils n'en vouloient jamais bouger, dès qu'on les accoûtumoit à cela,
„ & qu'on pouvoit difficilement les faire demeurer dans le berceau. Cepen-
„ dant, lors qu'elles jugeoient à propos de les en tirer, elles faiſoient un creux
„ dans la terre, où elles le mettoient debout juſqu'au ſein, les environnoient
„ de vieux drapeaux, afin qu'ils fuſſent plus mollement, & leur donnoient
„ divers jouets pour les amuſer, ſans les prendre jamais entre leurs bras, quand
„ même c'eut été l'enfant du plus grand Seigneur du Roiaume. Lors qu'une
„ mere vouloit donner à tetter à ſon enfant, elle ſe couchoit ſur lui, mais el-
„ le ne l'alaittoit que trois fois le jour, le matin, à midi, & le ſoir; hors ce
„ tems-là, elle ne lui donnoit jamais le teton, elle aimoit mieux le laiſſer crier,
„ que de lui faire prendre l'habitude de tetter tout le jour. Toutes les femmes
„ du Païs obſervoient la même choſe, & diſoient pour leur raiſon, que cette
„ coûtume les rendoit ſales & ſujets à vomir, qu'ils en devenoient gloutons,
„ quand ils étoient grands, & que l'experience montroit cela par l'exemple des
„ bêtes mêmes, qui n'alaittoient leurs petits qu'à certaines heures du jour, &
„ non pas toute la nuit. Quelque grande Dame que fût une mere, elle-mê-
„ me élevoit ſon enfant, & ne le mettoit point en nourrice, ſi quelque in-
„ diſpoſition particuliere ne l'y obligeoit: tant qu'elle nourriſſoit, elle s'abſte-
„ noit de voir ſon mari, pour ne pas corrompre ſon lait, ce qui pouvoit faire ve-
„ nir l'enfant en chartre. "

A meſure que l'enfant croiſſoit on lui fortifioit le corps par la fatigue & les exercices. On le mettoit enſuite entre les mains des *Amautas*, qui étoient les Philoſophes ou les Docteurs du *Perou*. Ces *Amautas* formoient les mœurs de la jeuneſſe, lui enſeignoient les ceremonies & les préceptes de la Religion, les Loix de l'Empire & ce que l'on ſe doit les uns aux autres. On cultivoit les enfans preſqu'au ſortir du berceau: A ſix ou ſept ans on leur donnoit déja quelques

emplois, mais toûjours conformes à la portée de l'age. Enfin on évitoit la faineantiſe & l'oiſiveté avec un ſoin capable de faire honte à des Peuples infiniment plus éclairés. On ne fuioit pas moins l'activité du luxe plus dangereuſe que l'oiſiveté, dont tout le deſſein eſt de plaire aux ſens & de nourrir la vanité; qui n'a d'autre but que celui de ranimer les plaiſirs à meſure qu'ils vont defaillir, & qui, juſqu'aux derniers momens de la vie, entretient l'eſprit dans une occupation continuelle, ſans qu'il puiſſe produire aucun fruit de ſes travaux, ni en montrer une ſeule trace.

Leurs ſentimens ſur l'IMMORTALITE *de* L'AME & *leurs* CEREMONIES FUNEBRES.

Les *Amautas* diſtinguoient entre l'ame & le corps de l'homme: ils attribuoient l'immortalité à l'ame: pour le corps ils l'appelloient terre animée. D'ailleurs, dit „ *Garcilaſſo* ſur ce que l'experience leur apprenoit que les animaux croiſſent, & (a) „ ont du ſentiment, ils leur attribuoient pour cet effet l'ame vegetative & la ſenſiti- „ ve, mais non pas la raiſonnable. Ils croyoient qu'après cette vie il y en avoit „ une autre qui étoit meilleure pour les bons, & pire pour les méchans, à „ cauſe de la recompenſe des uns, & du ſupplice des autres. Outre cela ils „ diviſoient l'Univers en trois Mondes, dont ils appelloient le premier, ſavoir „ le Ciel, *Hanan Pacha*, c'eſt-à-dire le haut Monde, où les gens de bien rece- „ voient la recompenſe de leurs vertus; le ſecond, *Hurin Pacha*, ou le bas „ Monde, à cauſe de la generation & de la corruption; & le troiſiéme, *Veu* „ *Pacha*, qui ſignifie le Centre de la terre, ou le Monde inferieur, qu'ils di- „ ſoient être deſtiné à la demeure des méchans. Ils nommoient encore ce der- „ nier Monde, *Cupaypa Huacin*, c'eſt-à-dire maiſon du Diable; mais ils cro- „ yoient que l'autre vie étoit corporelle, à peu près comme celle que nous paſ- „ ſons ici bas, & ils faiſoient conſiſter le repos du haut Monde à mener une „ vie paiſible, & libre des inquietudes de celle-ci; au contraire ils aſſûroient que „ la vie du Monde inferieur, que nous appellons Enfer, étoit pleine de toutes „ les maladies, & de tous les maux que nous ſouffrons ici bas, ſans qu'il y eût „ aucune ſorte de repos, ni de contentement. Il faut ajoûter à cela qu'ils ne „ comptoient point parmi les plaiſirs de l'autre vie, ni les voluptez charnelles, „ ni les autres vices non plus; mais qu'ils reduiſoient tout le bonheur à la „ tranquilité de l'ame, & à celle du corps, qu'ils mettoient à n'avoir aucun „ ſouci, ni aucune peine.

„ Les *Yncas* croyoient encore la Reſurrection univerſelle, ſans pourtant que „ leur eſprit s'élevât plus haut que cette vie animale, pour laquelle ils diſoient „ que nous devions reſſuſciter, & ſans attendre ni gloire ni ſuplice. Ils avoient „ un ſoin extraordinaire de mettre en lieu de ſeureté leurs ongles, & les che- „ veux qu'ils ſe coupoient, ou qu'ils s'arrachoient avec le peigne, & de les „ cacher dans les fentes, ou dans les trous des murailles. Si par hazard ces „ cheveux & ces ongles venoient à tomber à terre avec le temps, & qu'un In- „ dien s'en aperçût, il ne manquoit pas de les relever d'abord, & de les ſerrer „ de nouveau. Cette ſuperſtition me donnoit ſouvent la curioſité de leur de- „ mander le but qu'ils ſe propoſoient par-là, & ils m'en alleguoient tous „ la même cauſe. Savez-vous bien, me diſoient-ils, que tout ce que nous „ ſommes de gens, qui avons pris naiſſance ici bas, devons revivre dans „ ce

(a) *Hiſtoire des Yncas* L. II. Ch. 7.

HONNEURS FUNÉBRES, rendus aux GRANDS, du Perou apres leur mort.

B. Picart. sculp. del. 1721.

Maniere D'ENSEVELIR les GRANDS, du Perou.

„ ce Monde & que les ames ſortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles „ auront de leurs corps. Pour empêcher donc que les nôtres ne ſoient en „ peine de chercher leurs ongles & leurs cheveux, car il y aura ce jour-là „ bien de la preſſe, & bien du tumulte; nous les mettons ici enſemble, „ afin qu'on les trouve plus facilement, & même s'il étoit poſſible nous cra- „ cherions toujours dans un même lieu. *Franciſco Lopez de Gomara*, lors qu'il „ parle des enterremens que l'on faiſoit aux Rois & aux grands Seigneurs du „ *Perou*, s'exprime en ces termes dans le Ch. 125. de ſon Livre: *Quand les* „ *Eſpagnols*, dit-il, *ouvroient ces tombeaux, & en jettoient les oſſemens çà & là,* „ *les Indiens les prioient de n'en rien faire, afin qu'ils ſe trouvaſſent enſemble, lors* „ *qu'il faudroit reſſuſciter. Par où l'on peut voir, qu'ils croyoient la reſurrection du* „ *corps, & l'immortalité de l'ame, &c.*"

Les Peuples du Perou avoient l'art d'embaumer les corps de telle façon que non ſeulement ils reſiſtoient à la pourriture & à la corruption, (*a*) mais qu'ils acque-roient même une dureté extraordinaire. On embaumoit de cette maniére les corps des *Yncas*. Quand l'*Ynca* ou quelque grand Seigneur de l'Empire venoit à mourir, ſes domeſtiques & ſes femmes s'offroient à mourir auſſi pour l'aller ſervir en l'autre Monde: & la preſſe étoit ſi grande, que ſouvent il falloit ren-voier une partie de ceux qui ſe preſentoient. Il y a apparence, (*b*) dit un voiageur, que les Prêtres, à la faveur de la Religion, trouvoient des raiſons pour les perſuader de mourir: ſans cela comment croire que les femmes euſ-ſent eu aſſés de bonne volonté pour ſe diſputer le plaiſir de ſe faire enterrer auprès d'un Epoux? Comment auroit il été poſſible que les grands Seigneurs euſſent trouvé des domeſtiques? On portoit le corps à la ſepulture ſur une maniere de throne ſuporté ſur un brancart, & ſuivi des femmes & des do-meſtiques du défunt, chargés des proviſions neceſſaires pour les beſoins de l'autre vie. Pendant la marche un des proches parens du défunt lui ſoufloit quelque nourriture dans la bouche avec une ſarbacane: car on étoit perſuadé que ſans un tel ſecours le mort ne pourroit ſoutenir la fatigue du voiage. On mettoit ſur le ſepulchre la figure en bois du défunt. L'Artiſan y portoit ſes ouvrages, & le ſoldat ſes armes. On voit dans ces deux figures les ceremo-nies que nous venons de décrire & la maniere dont on deſcendoit les morts dans la foſſe.

Après qu'on avoit embaumé les corps des *Yncas*, on les mettoit devant la fi-gure du Soleil au Temple de Cuſco & on leur ofroit des ſacrifices, comme à des hommes divins, enfans du Soleil. „ Tout le premier mois après la mort „ du Roi ſe paſſoit en pleurs, les bourgeois de la ville le pleuroient tous les jours, „ avec de grandes démonſtrations du regret qu'ils avoient de ſa mort; tous „ ceux de châque quartier de *Cuſco* s'aſſembloient, portant les enſeignes de „ l'*Ynca*, ſes bannieres, ſes armes, ſes habits, & tout ce qu'il falloit en-„ terrer avec lui pour honorer ſes funerailles. Ils entremêloient à leurs plaintes un „ recit des victoires que l'*Ynca* avoit gagnées, de ſes exploits memorables, „ & des biens qu'il avoit fait aux Provinces dont étoient natifs ceux qui de-„ meuroient en tel & en tel quartier qu'ils nommoient. Le premier mois „ de deuil écoulé, ils le renouvelloient tous les quinze jours à chaque con-„ jonction de la Lune, pendant toute la premiere année. Enfin on la finiſ-„ ſoit avec toutes les ſolemnitez, & toutes les plaintes imaginables: il y a-

„ voit

(*a*) *Hiſtoire des Yncas* L. V. Ch. 29.
(*b*) *Voiages de Coreal* To. 2. p. 94.

„ voit pour cet effet des *Pleureurs*, qui chantoient d'un ton lugubre les exploits „ & les vertus du défunt. C'eſt de cette façon que tous ceux de *Cuſco* célébroient „ le deuil : les *Yncas* du ſang Roial en faiſoient de même, mais plus ſolemnel- „ lement, & avec plus de pompe.

„ Cela ſe pratiquoit encore dans les autres Provinces de l'Empire ; châque „ Seigneur y donnoit toutes les marques poſſibles du regret qu'il avoit de la „ mort de ſon Souverain. On viſitoit les lieux que le Prince avoit favoriſé de „ ſes graces ou ſeulement de ſa preſence, & on y laiſſoit de plus grandes mar- „ ques d'affliction qu'ailleurs, mêlant aux plaintes le recit des faveurs & des „ biens qu'on avoit reçus du défunt. " On honoroit de la même façon la me- moire des *Curacas* & des autres grands Seigneurs.

Leur maniere de diſtinguer les SAISONS.

Voici ce que (*a*) *Garcilaſſo* nous aprend ſur cette matiere. „ Le menu „ Peuple comptoit les années par les recoltes, & tous en general con- „ noiſſoient les Solſtices du Printemps & de l'Hiver d'une façon extraor- „ dinaire. Il y avoit ſeize Tours à *Cuſco*, huit à l'Eſt, & autant à l'Oueſt, qui „ étoient rangées quatre à quatre; les deux du milieu étoient plus petites que les „ autres, & avoient trois étages ou environ de hauteur; il y avoit juſqu'à huit, „ dix, & vingt pieds de diſtance d'une Tour à l'autre: & celles des côtez étoient „ beaucoup plus hautes que les guérites qu'on a dans les Ports d'*Eſpagne*, ou „ ſur les frontieres. Elles ſervoient même à cet uſage, & l'eſpace qu'il y avoit „ entre les petites Tours par où le Soleil paſſoit à ſon lever & à ſon coucher, „ étoit le point des Solſtices.

„ Pour le bien vérifier, l'*Ynca* ſe plaçoit dans un lieu commode, d'où il „ regardoit attentivement ſi le Soleil ſe levoit & ſe couchoit entre les deux pe- „ tites Tours qui étoient à l'Eſt & à l'Oueſt. Les plus habiles des Indiens fai- „ ſoient de même ces obſervations, & c'eſt ainſi qu'ils fixoient leurs Solſtices. „ Les Indiens n'avoient pas d'autres marques pour connoître les points fixes des „ Solſtices & ils ne les attachoient pas à certains jours des mois auxquels ils „ arrivent ; parce qu'ils comptoient les mois par les Lunes, & non par les „ jours, comme nous le verrons dans la ſuite. Ils faiſoient leur aunée de dou- „ ze Lunes; mais ils n'avoient pas l'eſprit de l'ajuſter avec l'Année Solaire, qui „ étoit plus longue d'onze jours : de ſorte que pour trouver leur compte à l'é- „ gard des Solſtices, ils étoient obligez d'avoir recours au mouvement du So- „ leil. C'eſt ainſi qu'ils ſeparoient une année de l'autre, & qu'ils emploioient „ la Solaire toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'enſemencer les champs. Quelques „ Auteurs ont dit à la verité qu'ils n'ignoroient pas l'art de ſupputer les deux „ années enſemble; mais il y a grand' apparence qu'ils ſe trompent: puis que ſi „ les Indiens avoient ſû faire ce calcul, ils auroient ſans doute marqué les Sol- „ ſtices par les jours des mois auxquels ils arrivent, & ils n'auroient pas eu „ beſoin de conſtruire des Tours, ni de prendre tant de peine pour voir lever „ & coucher le Soleil.

„ Ils connoiſſoient d'ailleurs les Equinoxes, & ils faiſoient en ce tems-là de „ grandes ſolemnitez. A l'Equinoxe de *Mars*, les habitans de *Cuſco* moiſſon- „ noient

(*a*) Lib. II. Ch. 22.

„ noient leur Maïz, & ſe réjouïſſoient entr'eux, ſur tout à *Collcampara*, qui „ étoit comme le Jardin du Soleil. Mais à l'Equinoxe de *Septembre* ils célé- „ broient une des quatre principales Fêtes. Pour verifier l'Equinoxe, ils avoient „ élevé des colomnes fort riches & travaillées avec beaucoup d'art, au milieu „ des Places, qui étoient devant le Temple du Soleil. Leurs Prêtres s'y aſſem- „ bloient tous les jours, d'abord que le tems de l'Equinoxe s'approchoit, & „ ils obſervoient exactement l'ombre de ces colomnes. Les Places où elles „ étoient poſées, formoient un cercle; & de ſon centre ils tiroient une ligne de „ l'Eſt à l'Oueſt: Une longue experience leur avoit appris en quel endroit ils „ devoient chercher leur point, & par l'ombre que la colomne faiſoit ſur la li- „ gne, ils jugeoient de l'éloignement ou de l'aproche de l'Equinoxe. Si depuis „ le lever du Soleil juſques au coucher, l'ombre étoit autour de la colomne, „ & qu'il n'y en eut point du tout à Midi, de quelque côté qu'on la regardât, „ ils prenoient ce jour-là pour l'Equinoxial. Auſſi-tôt ils paroient ces colom- „ nes de fleurs & d'herbes odoriferantes; puis ils y mettoient deſſus la chaire „ ou le Trône du Soleil, où ils diſoient qu'il ſe venoit aſſeoir ce jour-là avec „ toute ſa lumiere, & qu'il s'arrêtoit à plomb ſur ces Colomnes. Auſſi l'ado- „ roient-ils ce même jour, avec de plus grandes demonſtrations de joie & „ d'allegreſſe; ils lui faiſoient des préſens magnifiques d'or, d'argent, de pier- „ reries, & d'autres choſes de prix. On peut remarquer ici, qu'à meſure que „ les Rois *Yncas* gagnoient des Provinces, les *Amautas*, qui étoient leurs Philo- „ ſophes, apprenoient pat de nouvelles experiences, que plus ils approchoient „ de la Ligne Equinoxiale, moins les Colomnes faiſoient d'ombre en plein „ midi. C'eſt pourquoi celles qu'on avoit dans la ville de *Quito*, & dans ſon „ voiſinage, juſques à la côte de la mer, étoient les plus eſtimées, parce que „ le Soleil y donnoit à plomb, & qu'à Midi on n'y voioit aucune ombre. „ Cette même raiſon les portoit à venerer ces Colomnes plus que les autres, & „ à s'imaginer que le Soleil ne trouvoit point de ſiege plus agréable que celui- „ ci, puis qu'à leur dire, il prenoit plaiſir de s'y aſſeoir perpendiculairement, „ au lieu qu'il ne s'arrêtoit aux autres que de côté. "

Leurs MEMORIAUX.

Nous copierons pour la derniere fois *Garcilaſſo.* Son recit paroît exact : peut-être l'affoiblirions nous en le déguiſant ſous de nouveaux termes, qui, en lui donnant un ſtyle à la mode, lui feroient dire ou plus ou moins qu'il n'a voulu dire.

„ Lorſque les Indiens vouloient faire leurs comptes, qu'ils marquoient par „ le mot *Quipu*, qui ſignifie *noüer*. ou *nœud*, & ſe prend pour le compte mê- „ me, parce que les nœuds ſe faiſoient de toute ſorte de choſes, ils prenoient „ ordinairement des fils de differentes couleurs: Car les uns n'en avoient qu'u- „ ne ſeule, les autres deux, les autres trois, & ainſi du reſte. Chaque cou- „ leur, ſoit qu'elle fut ſimple ou mêlée, avoit ſa ſignificatiou particuliere. Ces „ cordons, qui étoient de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moien- „ ne ficelle, & de la longueur de trois quarts d'aûne, étoient enfilez par or- „ dre en long dans une autre ficelle, ce qui faiſoit une eſpece de frange. On „ jugeoit du contenu de châque fil par la couleur, comme par exemple le jau- „ ne déſignoit l'or, le blanc marquoit l'argent, & le rouge les gens de „ guerre.

„ S'ils vouloient déſigner des choſes dont les couleurs ne fuſſent point remar-
„ quables, ils les mettoient chacune ſelon ſon rang, commençant depuis les
„ plus conſiderables juſques aux moindres : ainſi, par exemple, s'il ſe fut agi
„ de bled ou de legumes, ils auroient mis premierement le froment, puis le
„ ſeigle, les poix, les feves, le millet, &c. De même quand ils avoient à
„ rendre compte des armes, ils mettoient les premieres, celles qu'ils eſtimoient
„ les plus nobles: s'ils vouloient faire un compte des vaſſaux, il commençoient
„ par les habitans de châque ville, puis par ceux de châque Province. Ils
„ mettoient au premier fil les vieillards de ſoixante ans & au-deſſus, au ſecond
„ ceux de cinquante, au troiſiéme ceux de quarante, & ainſi des autres, en
„ deſcendant de dix dix en dix ans, juſques aux enfans de la mammelle: ils
„ tenoient le compte des femmes ſelon leurs âges, dans le même ordre.

„ Il y avoit dans quelques-unes de ces ficelles d'autres petits fils fort déliez
„ d'une même couleur, & qui ſembloient être des exceptions de ces autres re-
„ gles générales; comme par exemple les petits fils, qui étoient au cordon des
„ femmes, ou des hommes mariés de tel & tel age, ſignifioient ce qu'il y
„ avoit de veufs & de veuves cette année-là : Car ces comptes étoient comme
„ des Annales, qui ne rendoient raiſon que d'une année ſeulement.

„ On obſervoit toûjours dans ces cordons ou dans ces filets l'ordre d'unité,
„ comme qui diroit dixaine, centaine, mille, dixaine de mille : ils paſſoient
„ rarement la centaine de mille, parce que châque ville aiant ſon compte par-
„ ticulier, & châque Capitale ſa Province, le nombre ne montoit jamais ſi
„ haut que cela. Ce n'eſt pas pourtant que s'il leur eût fallu compter par le
„ nombre de centaine de mille, qu'ils ne l'euſſent pû faire de même: parce que
„ leur Langue eſt capable de tous les nombres d'Arithmetique. Chacun de ces
„ nombres, qu'ils comptoient par les nœuds des filets, étoit diviſé de l'autre,
„ & les nœuds de châque nombre dépendoient d'un, comme ceux d'une cor-
„ deliere, ce qui ſe pouvoit faire d'autant plus facilement, qu'ils ne paſſoient
„ jamais neuf, non plus que les unitez ni les dixaines, &c. Ils mettoient le
„ plus grand nombre, qui étoit la dixaine de mille, au plus haut des filets, &
„ plus bas mille, & ainſi du reſte. Les nœuds de châque fil & de châque
„ nombre étoient égaux les uns aux autres, & placez de la même maniere
„ qu'un bon Arithmeticien a coûtume de les poſer, pour faire une grande ſup-
„ putation.

„ Parmi les Indiens, il y avoit des hommes exprès qui gardoient ces *Quipus*,
„ ou ces cordons à nœuds. On les appelloit *Quipucamayu*, c'eſt-à-dire, *celui*
„ *qui a la charge des Comptes*. Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou de ces Maî-
„ tres de Comptes, devoit être proportionné aux habitans de toutes les villes des
„ Provinces: pour ſi petite que fût une ville, il falloit qu'il y en eût quatre, &
„ ainſi toûjours en montant, juſques à vingt & à trente. Bien qu'ils euſſent tous
„ un même regître, & que par conſéquent ils n'euſſent pas beſoin de plus d'un
„ Maître de Comptes, l'*Inca* néanmoins vouloit qu'il y en eût pluſieurs dans cha-
„ que ville, pour couper chemin aux ſupercheries, diſant que s'ils étoient peu,
„ ils pourroient s'entendre enſemble, au lieu que cela n'étoit pas ſi facile à plu-
„ ſieurs, & qu'il falloit ainſi, ou qu'ils fuſſent tous fideles, ou qu'ils trempaſ-
„ ſent tous dans une même méchanceté.

„ Ils comptoient par nœuds tous les tributs que l'*Inca* recevoit châque année.
„ On y voioit le Rôle des gens de guerre, de ceux qu'on y avoit tuez, des en-
„ fans qui naiſſoient, & de ceux qui mouroient tous les ans &c. On y marquoit
„ même le nombre des batailles & des rencontres, des Ambaſſades de la part de
„ l'*Inca*, & des déclarations que le Roi avoit données. Mais comme on ne pouvoit

„ pas

„ pas exprimer par des nœuds le contenu de l'Ambaſſade, & les évenemens hi-
„ ſtoriques, ils avoient certaines marques par où ils connoiſſoient les actions mé-
„ rables, les Ambaſſades, & les déclarations faites en tems de paix & de guerre:
„ les *Quipucamayus* en apprenoient par cœur la ſubſtance, & les enſeignoient aux
„ autres par tradition, cela ſe faiſoit particulierement dans les villes ou dans les
„ Provinces, où ces choſes s'étoient paſſées; & où la memoire s'en conſervoit plus
„ qu'en toute autre contrée. Ils ſe ſervoient encore d'un autre moien, pour tranſ-
„ mettre à la poſterité les choſes mémorables. Les *Amautas* les mettoient en pro-
„ ſe, & les reduiſoient ſuccintement en forme de fables, afin que les peres les
„ raccontaſſent à leurs enfans, & les bourgeois aux gens de villages, & qu'ainſi
„ paſſant d'âge en âge de l'un â l'autre, il n'y eût perſonne qui n'en conſervât le
„ ſouvenir. Ils donnoient outre cela un ſens fabuleux & allegorique à leurs hiſtoi-
„ res: les *Aravicus*, ou leurs Poëtes compoſoient exprès de petits vers; dans leſquels
„ ils comprenoient ſuccintement l'hiſtoire, l'Ambaſſade, ou la réponſe du Roi, &
„ exprimoient de cette maniere ce qu'ils ne pouvoient faire comprendre par leurs
„ nœuds. Ils chantoient ordinairement ces vers dans leurs triomphes, & dans
„ leurs fêtes les plus ſolemnelles, au couronnement de leurs nouveaux *Yncas*, &
„ aux autres ceremonies qu'ils obſervoient.

Nous finiſſons par cet article ce que nous avions à dire des Ceremonies Religieuſes du *Perou* & de celles qui peuvent paſſer pour y avoir quelque rapport.

FIN

De la premiere Partie du Tome premier.

TABLE POUR PLACER LES FIGURES.

1 *Cage pour Huſcanawer.* Page 79
2 *Le grand Sacrifice des Canadiens*, &c. 85
3 *Sauvage qui allume* &c. 88
4 *Ceremonie Nuptiale du Canada.* 92
5 *Rejouiſſances des Peuples du Canada.* 94
6 *Jongleur qui veut guérir* &c. 98
7 *Kiwaſa Idole des Virginiens.* 112
8 *Prêtres de la Virginie.* 114
9 *Les Virginiens adorent le feu* &c. 118
10 *Tombeaux des Rois de la Virginie.* 122
11 *Sacrifice que les Floridiens font* &c. 128
12 *Ceremonie obſervée par un des Rois* &c. 130
13 *Floridienes qui ont perdu* &c. 132
14 *Maniere d'enſevelir les Rois* &c. 132
15 *Ceremonie religieuſe des habitans* &c. 142
16 *Vitzliputzli* &c. 146
17 *Captif écorché* &c. 150
18 *Pénitences Mexicaines.* 150
19 *Le Mercure des Mexicains.* 156
20 *Siécle des Mexicains.* 158
21 *Deſolation des Mexicains.* 160
22 *Mariage des Mexicains.* 162
23 *Convoi funebre* &c. CLXVI
24 *Idoles de Campéche* &c. 165
25 *Mariage des Indiens* &c. 172
26 *Maniere dont les Prêtres Caribes du Panama* &c. 175
27 *Maniere dont les Sauvages de Paria* &c. 176
28 *Ceremonie funébre des Peuples qui habitent* &c. 178
29 *L'Ynca conſacre ſon vaſe* &c. 190
30 *Maniere d'allumer le feu ſacré.* 192
31 *Sacrifice d'un Agneau noir* &c. 195
32 *Deſolation des Peruviens* &c. 198
33 *Maniere dont l'Ynca marie* &c. 202
34 *Honneurs funébres rendus* &c. 207

Additions & Corrections.

Tome premier, premiere Partie. Page 8. L. 6. lisés *des* p. 12. l. 27. après Histoire ajoutés *de* p. 15. sur ces parolles, *les sacrifices & les encensemens*, &c. ajoutés cette Notte; *les encensemens étoient aussi en usage chez les Caribes des Antilles & en Virginie* &c. p. 21. l. 35. au lieu de ces lignes, *il ne nous paroit pas* &c. lisés, *le bonheur de l'Etat & le bon ordre dans les familles peuvent subsister avec la Polygamie*. p. 23. l. 3. lisés *en posant les enfans tout nuds*. p. 24. l. derniere, lisés *lueurs*. p. 32. l. 17. lisés *parceque sans se mettre en peine des idées d'autrui, ils ne considerent que ce qui fait plaisir à leurs sens*. p. 37. l. 7. lisés *à la maniere des Protestans*. p. 42. l. 22. lisés *dont la ferocité ne soit desarmée par l'Amour*. Ibid. l. 31. lisés *le Sauvage du Canada, qui va se coucher auprés de sa belle, en attendant qu'elle* &c. p. 43. l. 4. lisés *qu'un vieux Gentilhomme*, effacés *Maréchal de France*. Un peu plus bas lisés *le vieux Gentilhomme*. p. 59. l. 16. lisés *ne s'accommodent*. Ib. l. 43. après *il* ajoutés *leur*. p. 60. l. 31. après *Peuples* ajoutés *de*. p. 64. l. 4. sur ces parolles *pour les engraisser* il doit y avoir la Notte suivante, *plusieurs Voiageurs prétendent que l'Antropophagie de ces Peuples est fort au dessous de ce que les Espagnols & les Portugais en ont écrit*. Ib. l. 41. lisés *qui les menoient à la guerre*. p. 78. l. 15. lisés *celui-ci allume le calumet*. p. 80. l. 8. lisés *font à peuprés leur Religion*. Ib. l. 9. & 10. lisés *le seul objet qui excite dans leur esprit quelque devotion*. p. 84. ligne derniere de la Notte, effacés ces parolles, *il y auroit lieu de présumer* &c. & lisés *on pourroit croire qu'ils ont étudié les détours de la Dialectique de l'Ecole*. p. 86. l. 19. au lieu de *la* lisés *de*. Ib. l. 33. lisés *est plus exact & mieux détaillé*. p. 87. l. 9. sur ces parolles *sans aller consulter sa famille*, il doit y avoir cette notte. *On trouvera que ces parolles contrédisent ce qu'on a écrit à la pag.* 43. *l.* 36. *& suiv. mais après tout on ne se rend pas garant des contradictions qui se trouvent dans le raport qu'on nous fait des Religions de l'Amerique*. p. 88. l. 34. lisés *ce qui est*. p. 91. l. 37. lisés *à cinquante ans les femmes ne trouvent plus de maris*. Plus bas. l. 40. lises *quel est le parti que choisissent celles qui se trouvent mépriſées à cause de l'age? Elles pourroient dérober quelques années à la connoissance du public*. Ib. lig. dern. & p. 92. l. prem. lis. *que mérite une passion*. p. 93. l. 7. lisés *dont le Novice fait un bruit*, &c. p. 95. l. 15. lisés *on doit croire qu'après cela ils sont plus salutaires & plus efficaces. Le Jongleur met dans son sac les Medicamens consacrés*. Ib. l. 25. après ces mots *leur retour* ajoutés ceci *ils esperent toûjours de découvrir leurs parens parmi ces voiageurs étrangers*. Ib. l. 31. lisés. *qu'ils iront revivre, après avoir été grands guerriers & gens de bien* &c. Ib. l. 32. lisés *si au contraire ils ont mal vécu, ils doivent s'attendre de ressusciter chez* &c. p. 96. l. 18. lisés *après leur avoir fait un compliment*. p. 97. l. 7. lisés *les ames des fléches ne manquent jamais de suivre leur maître*. p. 98. l. 36. & suiv. lis. *coupent une partie* &c. *en font un paquet* &c. *le mettent* &c. *on y ajoute* &c. Ib. ligne derniere lisés *graisser*. p. 99. lig. 30. effacés deux mots *laissé on*. p. 100. l. 25. après *préside* ajoutés *à la Ceremonie*. Ib. l. 29. lisés *à le parfumer de tabac*. Ib. l. 32. lis. *le soutenant des deux mains*. Ib. l. 42. effacés *& l'engage par un défi* &c. & lisés *& le défie au combat*. Ib. lig. derniere lisés *concerne entierement le vainqueur du jeune guerrier*. p. 101. l. 1. lisés *au recit de chaque exploit*. Ib. l. 3. effacés *on le Doien* & lisés *le President de l'Assemblée fait present au Guerrier*. p. 112. l. 8. lis. *qui a dû*. p. 103. l. derniere lis. *on voit paroître les chevelures des ennemis, qui sont les trophées* &c. p. 104. l. 6. effacés ces mots, *de ce qu'on mange*. Ib. l. 10. lis. *son pere, son frere, ou son mari, n'ont point d'esclave pour les servir* &c. & plus bas *pour les aller servir*. p. 106. l. 12. lis. *avant que la distribution en soit faite*. p. 114. l. 11. lis. *& comme en general les hommes se persuadent sans peine que tout ce qui sert* &c. p. 115. l. 3. au lieu d'une virgule après *volontés* mettés ce point; Ib. l. 6. lis. *un mauvais génie, incomparablement plus actif que Dieu: mais on* &c. Ib. l. 19. lis. *elle eut commerce avec un de ces Dieux Createurs & mit les hommes au Monde* &c. p. 116. l. 21. lis, *nou plus*. p. 117. l. 32. lis. *afin que si quelques-uns des Novices succombent à la rigueur de leur noviciat, la reputation de la Prêtrise soit à couvert*. Ib. l. 35. lis. *de cette Discipline par laquelle on fait passer*. p. 121. l. 25. lis. *On veut nous persuader que les Virginiennes sont infiniment plus modestes*. Ib. l. 33. après les guillemets ajoutés ces parolles. *Comment accordera t'on cette Apologie de la pudeur des Virginiennes avec ce que nous avons rapporté à la page précedente?* p. 122. l. 6. lis. *viril*. p. 123. l. 19. & 20. lis. *détrempé dans une certaine quantité d'huile qu'elles préparent pour cet usage*. p. 124. l. 32. au lieu de *mettent en opposition*, lisés *qu'ils oppose nt*. p. 125. l. derniere lis. *Jouanas* & lisés de même en tous les endroits où ce mot se trouve. p. 126. l. 16. après *dorer* ajoutés *de ses raions*. p. 129. l. 32. effacés ces mots, *il se peut que ce Toia soit une Divinité particuliere*, & mettés, *nous avons déja observé que* Toia *est le mauvais principe*. p. 132. l. 3. lis. *maledictions*. Ib. l. 11. lis. *des Guerriers*. p. 133. l. 25. après ces mots, *ce mauvais Génie* ajoutés ceux-ci, *que les autres Floridiens appellent Toia &*. Ib. l. 26. effacés *&* au lieu d'une virgule mettés deux points. Ib. l. 33. lis. *qu'on pose sur le cercueil*. p. 135. l. 2. dans la premiere notte lisés *telle que nous la concevons* & dans la même lisés au lieu de ces mots, *parce qu'il est quelquefois* &c. *parce qu'il n'est pas toûjours exact*. p. 137. l. 20. lis. *une partie des Operations Magiques* &c. *Ce seroit aller trop loin que de les y rapporter toutes*. p. 142. l. 26. lis. *nous les produisent*. p. 143. l. 33. lis. *qu'après leur mort on leur en expedioit deux ou trois pour les servir*. p. 146. l. 31. lis. *d'une pierre noire reluisante comme* &c. p. 153. l. 16. lis. *de ces Sacrificateurs*. Ib. l. 36. lis. *Il y a même apparence qu'à proprement parler cette Abbesse* &c. p. 155. l. derniere lis. *ornemens*. p. 138. lign. premiere de la premiere Notte lis. *on regardoit* Cholula &c. &c. p. 164. l. 8. lis. *Manghey*, lis. de même partout où il y a *Maghey*. p. 166. l. 29. lis. *toutes les Ceremonies Religieuses de ces Peuples sont accompagnées* &c. Ib. l. 32. lis. *où ils representent à leur mode les Dieux* &c. p. 167. l. 2. lis. *on voioit autrefois*. p. 172. l. 15. lis. *qui, sans aucun égard pour l'honneur des familles, détruit souvent*. p. 173. l. 10. à la fin effacés *une*. Ib. l. 27. lis. *serviles*. p. 174. l. 9. lis. *ils ensevelissoient autrefois*. p. 178. l. 1. effacés *parmi les pots* & mettés *choisissent celui qui boit le mieux*. Ib. dans la notte lis. *Voi. la premiere figure de la Planche*. p. 184. l. 8. lis. *remarquer*. p. 186. l. 17. ajoutés ceci: le P. *Sepp* dit, dans une lettre qui se trouve dans le XI. *Recueil des Lettres curieuses & édifiantes*, „ que quelques Peuples du Paraguay se coupent „ les doits & ensuite même les orteils à mesure qu'il leur meurt quelque proche. "C'est un grand malheur en ce Païs là que d'avoir beaucoup de vieux parens. On risque de se voir mutilé de fort bonne heure: mais le P. *Sepp* a t'il vû lui même cette mutilation extraordinaire? p. 187. l. 28. lis. *qui nous fournissent*. p. 192. l. 2. lis. *de Cusco*. p. 193. l. 5. lis. *Caciques*. p. 196. l. 32. effacés *pas*. Tome premier seconde Part. p. 42. de la *Conform. des Coutumes* &c. Notte (*a*) de la 1sec. Colonne lis. *la plus grande partie des Americains fait la guerre & se bat*. p. 111. l. 34. lis. *ce germe fut de la grosseur d'un grain de moutarde, ensuite de la grosseur d'une perle*. p. 128. du *Supplement*, sur ces parolles la *Metempsychose* &c. ajoutés cette Notte, *quoique, selon les Indiens, la Metempsychose soit une peine infligée à l'humanité, ils prétendent que par ce Martyre la peine dégenere en une espece de recompense*. p. 129. l. 29. lis. *les femmes Indiennes, de même qu'un certain ordre de Religieux idolatres préferent aussi* &c. p. 130. l. 11. après *symbole* mettés une virgule & lis. *qui cependant* &c. Ib. lig. 14. au lieu d'*avoient* lis. *n'aient eu*. p. 135. l. 14. lis. *à des peines & à des austerités*. Ib. l. 15. lis. *peut-être que certains devots nous opposeront le Christianisme comme garant de cette autorité*.

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und
umweltstiftung
leipziger land

SLUB
Wir führen Wissen.
kultur- und
umweltstiftung
leipziger land